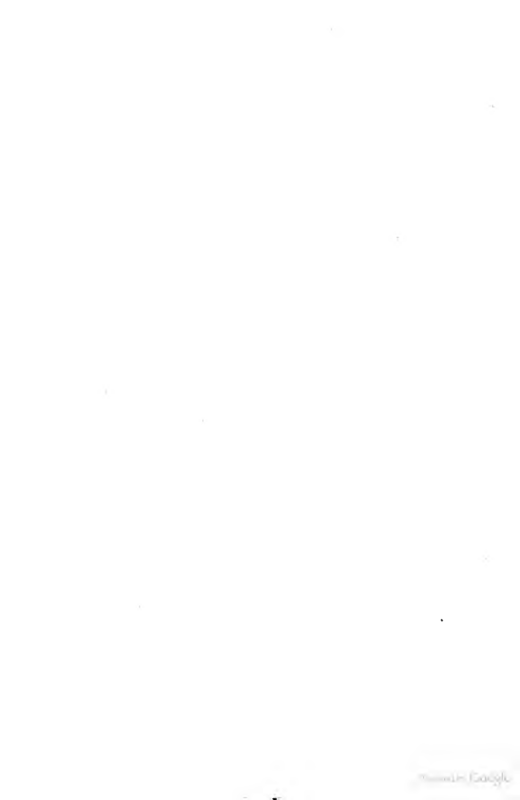
image
not
available



IOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
AFFALE A
UTEO VIII
CATENA 6
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VI.ª SALA
SCAFFALE 6
PLUTEO VIII
N.° CATENA 6




BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VI.ª SALA
SCAFFALE 3
PLUTEO IV
N.° CATENA 9

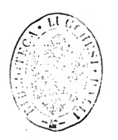


ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

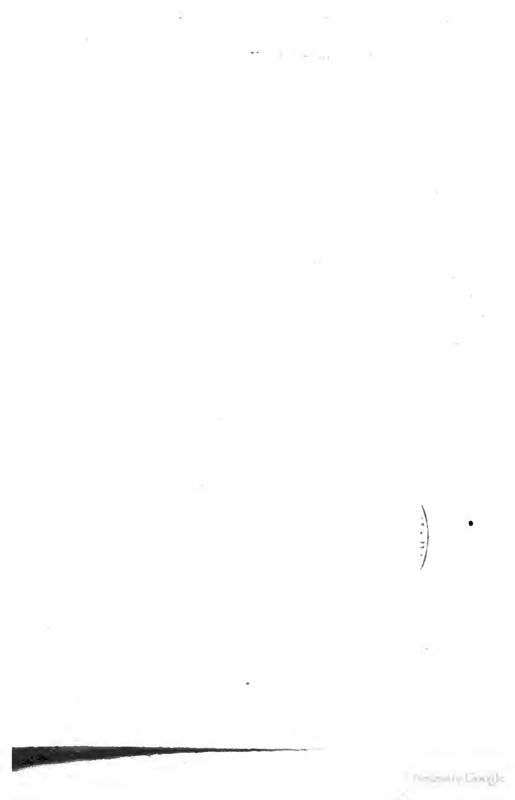
EUGÈNE SCRIBE

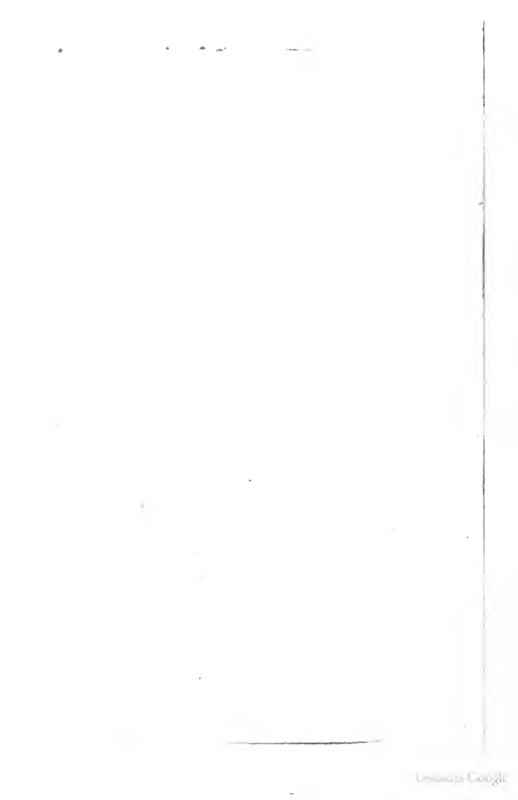
LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.





SIX BÛCHES AU MOIS DE NOVEMBRE!





ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

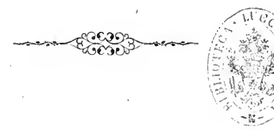
Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉES

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

**De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl
G. Staal, Et. David, etc.**



PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854





L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE

ou

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er février 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

JOLIVET, ancien procureur.
DERVILLE, jeune avoué.
FRANVAL, garçon, riche négociant.
DUBELAIR, maître clerc de Derville.
AUGUSTE, deuxième clerc.
VICTOR, troisième clerc.
PIEDLEGER, dernier clerc de l'étude.
ROSE, domestique de Derville.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une étude d'avoué : plusieurs tables dans le fond ; à gauche, sur le devant, le bureau du maître clerc, en acajou ; à droite, un poêle d'une forme élégante. Au fond, deux corps de bibliothèque en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; à droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, *un balai et un plumeau à la main*. Là... je n'ai plus que l'étude à nettoyer; mais il n'est encore que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs arrivent, j'ai encore du temps devant moi. (*S'appuyant sur son balai.*) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domestique : d'abord on est son maître, tandis que dans les anciennes études, à ce que me disait ma tante Madeleine, ça allait bien mal.

AIR : *A soixante ans.*

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère;
C'est tous les jours bal ou festin.
Monsieur s'amus' la nuit entière,
Et rentr' souvent à cinq heures du matin;
Les valets ont, dans c'te demeure,
Ben plus d' profits qu'i n'en avaient,
D'puis qu' les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable... Hier, par exemple, il est rentré au milieu de la nuit; et je suis bien sûre qu'à présent... (*L'apercevant.*) Ah bien! le voilà déjà sur pied!

SCÈNE II.

ROSE, DERVILLE, *en robe de chambre et des papiers à la main.*

DERVILLE. Bonjour, Rose, tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE. C'est plutôt vous, Monsieur.

DERVILLE. Oui; voilà une heure que je travaille.

ROSE. Et pourtant vous êtes rentré si tard!

DERVILLE. Raison de plus; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux : mais le jour est à mes clients.

ROSE. Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE. Laisse donc, deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

AIR de *Marianne.*

Quand les affaires me demandent,
Dès le matin j'ai l'œil ouvert;
Le soir tous les plaisirs m'attendent :
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon ton,
L'on voit de tout.

ROSE.
Même plus d'un fripon!

DERVILLE.
Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,
Qu'on a rançonnés tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça m'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE. Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE. Encore avant-hier, j'ai passé treize fois de suite à l'écarté; c'est cinq cents francs, je crois, que j'ai mis dans ma poche.

ROSE. Cinq cents francs! savez-vous, Monsieur, que ça augmente joliment les profits de l'étude?

DERVILLE. Je crois bien... A propos de cela, quand tu auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq louis à Belval, mon confrère. (*Il lui donne un rouleau.*) Tu lui diras que c'est d'hier au soir; il saura ce que c'est.

ROSE. Comment, Monsieur, vous auriez...

DERVILLE. Oui, une mauvaise veine... On peut bien une fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne peut pas toujours prendre.

ROSE. J'entends : il faut rendre.

DERVILLE. Ah! mon Dieu, oui; le chapitre des restitutions est le plus difficile. Ah! attends, encore autre chose. Nous avons ce soir un petit bal; mon maître clerc a envoyé les invitations; mais tu porteras toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à madame de Vermeuil, tu tâcheras de la remettre à mademoiselle Elise, sa jolie nièce.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

C'est pour elle, il faut qu'on lui donne;
Surtout ne va pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comm' dit quelquefois votre huissier.
Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il r'vient le soir;
Il faut que Monsieur me promette
Que j' n'aurai rien à recevoir.

DERVILLE. Et si par hasard elle voulait faire une réponse par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE. Oui, Monsieur, je comprends. Et il se pourrait bien que le bal fût donné à cause de cette seule invitation-là. Mais est-ce que vous ne comptez pas en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE. Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques jours de la campagne : je lui ai donné un logement dans la maison, et il serait malhonnête de l'oublier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder avec lui. *Primo :* je lui dois ma charge, qui n'est pas encore payée, il s'en faut; ensuite, c'est le subrogé tuteur d'Élise, et il a une influence... Je vais monter l'inviter.

ROSE. Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans l'antichambre : ce doit être lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET. La belle maison, et le bel exemple! Personne dans l'étude! Morbleu! si j'étais là, je commencerais par renvoyer tous mes clercs.

DERVILLE. Ce ne serait pas le moyen de les faire venir. Allons, Rose, dépêche-toi d'achever ton ouvrage, et fais toutes mes commissions. Eh bien! tu t'en vas, et tu n'as seulement pas mis de bois dans le poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se morfondent?

ROSE. Monsieur, il y a trois bûches.

DERVILLE. Eh bien! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, *indigné.* Six bûches au mois de novembre!

DERVILLE. Et puis je voulais te recommander aussi... Tâche donc que le dîner soit un peu mieux... là... un plat de plus, quelque friandise, quelque chose qui relève l'appétit. (*Rose sort.*)

JOLIVET, *se levant.* Ventrebleu! je vous admire; mettez tout au pillage : redoublez vos folles profusions!

DERVILLE. C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne mangent pas.

JOLIVET. Oui, Monsieur, ça n'en serait que mieux. Mais enfin, puisqu'on ne peut pas les empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit? Des clercs de procureur en ont toujours assez, Monsieur; ce sont les vampires d'une étude!

AIR de *l'Écu de six francs.*

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dînent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne réduit que par famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, et le bouilli; et les jours de fête, du persil autour : je ne sortais pas de là. Six bûches dans un poêle! Apprenez, Monsieur, que dans mon étude il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE. Et que gagniez-vous à ces belles économies? D'être bafoués, montrés au doigt; car de votre temps, c'était à qui s'égayerait sur le compte des procureurs.

JOLIVET. Vous allez voir, Monsieur, qu'on respecte les avoués.

DERVILLE. Mais oui; un peu plus.

JOLIVET. Et pourquoi donc? Est-ce parce qu'ils ont des fracs à l'anglaise et des bolivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au Palais? Et surtout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE. Où est le mal? cela va plus vite, et pourvu que les clients n'en souffrent pas, pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET. Je les rançonnais, c'est vrai; mais je ne les éclaboussais pas. Et à tout prendre, il vaut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE. Ma foi, je n'en sais rien; au moins nous crions *gare.*

JOLIVET. Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent mille francs.

DERVILLE. Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela?

JOLIVET. C'est le tort que j'ai eu. On a beau vendre les charges horriblement cher, c'est égal; il se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE. Qu'importe, Monsieur? je puis m'établir : je suis garçon...

JOLIVET. Est-ce que sans cela je vous aurais vendu? Mais alors dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE. Eh bien! Monsieur, il ne tient qu'à vous. J'aime une jeune personne charmante : vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET. Comment donc, mon garçon? avec plaisir.

DERVILLE. C'est Élise de Franval, qui est presque votre pupille.

JOLIVET. Du tout, du tout; cela ne vous convient pas.

DERVILLE. Eh quoi! n'a-t-elle pas tout réuni? les grâces, la bonté, la douceur...

JOLIVET. Oui; mais elle n'a que soixante mille francs, et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus : je ne vous laisserai pas marier à moins.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Soyez épris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.
Si la future a peu d'attraits...
JOLIVET.
Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.
DERVILLE.
Si son caractère est méchant...
JOLIVET.
Ah! c'est le mari qui s'en charge;
Epousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, *parlant*. Eh bien! et moi...

JOLIVET.
Vous aurez (*bis.*) la femme et la charge.

DERVILLE. Cependant, quand vous prétendez qu'Elise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET. Oui, Monsieur; je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814 : ledit jour, apposition de scellés; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE. Et quel est ce Franval?

JOLIVET. Ledit Franval, négociant à Hambourg, déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de sa succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires; et quand je dis qu'elle a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE. Eh bien! qu'importe? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge : avec le temps nous acquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET. Je suis riche! jusqu'à un certain point : je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE. Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement : le domaine de Villiers, une affaire superbe! disiez-vous.

JOLIVET. Mon ami, c'est une horreur! j'ai été trompé.

DERVILLE. Bah! un vieux procureur comme vous!

JOLIVET. Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire : vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien; mais si d'ici là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avisaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE. Ah, que c'est heureux! vous me le donnerez.

JOLIVET. Du tout! je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE. Vous auriez tort; vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte; j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille au Palais. J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

SCÈNE IV.

JOLIVET, *seul*. C'est ça! une soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation! et quel faste! quel scandale! Je vous demande si on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer : le poêle en est rouge! (*Se chauffant.*) Par exemple, je ne suis pas fâché de cela : parce qu'il fume chez moi, ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (*Regardant sur le poêle.*) Qu'est-ce que je vois là? il donne aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites Affiches*, c'est utile; mais tourner ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (*Regardant le titre du journal.*) Allons, allons, c'est la *Quotidienne*; le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles*. (*S'asseyant auprès du poêle.*) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort : ce diable d'homme me poursuit partout! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah! mon Dieu, quel tapage!

SCÈNE V.

JOLIVET, *au poêle*; AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER ET DEUX AUTRES CLERCS.

CHŒUR.

AIR du *Pas des Trois Cousines*.

A l'étude il faut tous nous rendre;
Travaillons du matin au soir :
Jamais je ne me fais attendre
Lorsque m'appelle le devoir.
VICTOR, *à Auguste*.
Te voilà?
PIEDLÉGER.
Quelle exactitude!
AUGUSTE.
Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.
TOUS.
A l'étude il faut tous nous rendre,
Etc., etc.

TOUS. Bonjour, monsieur Jolivet; bonjour, monsieur Jolivet, comment vous portez-vous?

JOLIVET. Enfin voilà l'étude qui arrive!.. c'est bien heureux! il ne manque plus que le maître clerc.

DUBELAIR, *entrant avec des papillotes*. Eh bien! qu'est-ce, Messieurs? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR. Tiens! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR. Du tout; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable : M. Letellier m'attendait.

JOLIVET. Qu'est-ce que c'est que ce client-là?

DUBELAIR, *tenant un dossier*. C'est mon coiffeur; je vous conseille de le prendre, vous en serez content. Où est ce jugement à signifier? Surtout pour les faux toupets.

JOLIVET. O temps! ô mœurs! un maître clerc en papillotes!

AIR de *la Catacoua*.

Chez nous, c'était une autre antienne,
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadenette suffisait,
Ça se tenait
Sous le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh! mais, chez vous, en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR. Messieurs, il faut travailler aujourd'hui; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE. Je m'en charge.

VICTOR. Laisse donc; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait; je m'y mets sur-le-champ. Rose, à déjeuner!

TOUS LES AUTRES. C'est juste, c'est juste; à déjeuner!

AUGUSTE. Moi, j'aime assez le déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET. Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée... (*Pendant ce temps Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître clerc qui est à son bureau, et Piedléger à la table en face, qui travaille sans relâche.*)

AUGUSTE.

AIR de *Partie carrée*.

Allons, allons, il faut nous mettre à table;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus! On vient d'en mettre six!

AUGUSTE, *à Victor, qui prend les journaux pour allumer le feu.*

Eh mais! Victor, que viens-tu donc de faire?
Comment, tu prends nos journaux?

VICTOR.

Oui, morbleu!
Ils font ici comme à leur ordinaire,
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà!

AUGUSTE, *caressant Rose.* Ah! ma petite Rose, tu es bien gentille; qu'est-ce que tu nous donnes là?

ROSE. Un pâté de Lesage.

JOLIVET, *se levant en colère.* Un pâté de Lesage!

VICTOR. Il n'y a que cela? Tu ne nous as pas fait quelque chose de chaud?

ROSE. Non, ma foi, je n'ai pas le temps; je suis obligée de sortir pour des commissions.

AUGUSTE. Allons!.. allons! à table. (*Coupant le pâté.*) Monsieur Dubelair, vous n'en êtes pas?

DUBELAIR, *d'un air d'importance.* Non, Messieurs, je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR. Eh bien! il est bon celui-là.

DUBELAIR, *tirant sa montre, à part.* Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuner de garçons chez le maître clerc de Bernard.

AUGUSTE. Et vous, monsieur Piedléger?

JOLIVET. Quel est celui-là?

AUGUSTE. C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET. Oh! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE. Piedléger, veux-tu déjeuner?

PIEDLÉGER. Sans doute; mais apportez-moi ma part, j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, *pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.* En voilà donc un de la vieille roche! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (*Ils sont groupés différemment, les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.*) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin! du vin dans une étude!.. et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, *la bouche pleine.* Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'avez pas déjeuné...

AUGUSTE. Si vous vouliez être des nôtres, sans façon.

JOLIVET. Parbleu! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point... (*Haut.*) J'ai bien là-haut mon café; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse... (*Victor et Jolivet aident à débarrasser la table; en ôtant les papiers et les plumes, et ne sachant où en poser une, Jolivet la place par habitude sur son oreille.*)

VICTOR. A merveille; place à notre doyen. Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé!

AUGUSTE. Quel spectacle! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

AIR de *la Sentinelle.*

Salut, Messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche!
De son étude intrépide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlissait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET *s'incline et boit à leur santé; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation.* Quel scandale! c'est du bourgogne, du bourgogne le plus pur. (*Le goûtant encore.*) Quel dommage! un vin qui aurait supporté l'eau. (*Regardant le verre.*) J'aurais mis là-dedans les deux tiers... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur:.. *O abondance* de l'âge d'or, où es-tu?

VICTOR, *rangeant la table.* C'est que j'aurais encore bu une fois... et qu'il n'y a plus de vin. Rose! Rose!

AUGUSTE. Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clé à l'armoire.

VICTOR, *ouvrant l'armoire.* Oh! Messieurs, Messieurs, une découverte.

TOUS, *se levant.* Qu'est-ce que c'est?

VICTOR. Un panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, *se cachant la tête dans les mains.* Pauvre Frontignan! c'est fait de lui.

AUGUSTE. Je sais ce que c'est. On l'a monté parce que notre patron donne aujourd'hui à diner.

VICTOR. Oh bien! alors, pas de bêtises; je remets le panier.

JOLIVET, *stupéfait.* Comment! il en réchappe?

AUGUSTE. Sans doute; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon enfant.

JOLIVET. Ah bien! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, *se mettant à écrire.* Allons, allons, maintenant ça va aller vite. (*Ils sont tous à leurs bureaux et travaillent avec ardeur.*)

JOLIVET. Les voilà tous à l'ouvrage! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE, *habillé et sortant de son cabinet.*

DERVILLE. Monsieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'enregistrement.

DUBELAIR. Oui, Monsieur. (*Il le donne à un des clercs, et dit à un autre :*) Et vous, allez à la justice de paix. (*Les deux clercs sortent.*)

DERVILLE. Y a-t-il des lettres?

VICTOR, *les prenant sur le poêle et les lui donnant.* Voilà, Monsieur.

DERVILLE, *en ouvrant une.*

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est pour dîner chez un de mes confrères.
(*Ouvrant une autre.*)
Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi!
Que de plaisirs nous donnent les affaires!
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête.
Hommes d'affaire! hommes d'État!
Ont à présent moins besoin de leur tête
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah! mon Dieu, c'est de ce pauvre Dermont! Un peintre dont on va saisir les meubles; j'y cours sur-le-champ. (*Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.*) Que vois-je? c'est d'Élise! (*S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas. Lisant.*)

« Mon ami,

« M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce brave « et riche négociant dont vous avez peut-être entendu « parler, vient d'arriver aujourd'hui même à Paris. « Enhardie par ses bontés, je lui ai tout confié : notre « amour et nos espérances. J'ai vu que, quelle que « fût la fortune, il aurait facilement consenti à mon « mariage avec toute autre personne qu'avec un avoué : « mais il a une si grande prévention contre les gens « d'affaires, qu'il ne veut seulement pas en entendre « parler. Cependant, ému par mes prières, il m'a « promis qu'il chercherait à s'assurer par quelque « épreuve, et que... » Quel est ce domestique?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE, *en livrée.*

LE DOMESTIQUE. N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de loi?

JOLIVET. Le voici.

LE DOMESTIQUE, *s'adressant à Derville.* Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE. Et quel est votre maître?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et un procès, et qui voudrait vous parler pour... enfin... il vous expliquera cela lui-même; et il m'a dit de vous demander un rendez-vous pour aujourd'hui onze heures.

DERVILLE, *toujours préoccupé.* C'est bon..... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE. Alors, je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. Messieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

AUGUSTE. Le jockey du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Oui, l'on dirait, je m'y connais,
D'un jockey hollandais;
Sur sa figure, ou peut le voir,
Il a (rien ne lui manque)
Les grâces du comptoir
Et l'esprit de la banque.

VICTOR. Oui, il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE. Ah! mon Dieu! je lui ai donné rendez-vous à onze heures!.. Et la saisie de ce pauvre Dermont!

JOLIVET. Eh bien! il faut la laisser là : un client qui ne paie pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Songez donc que Dermont m'appelle.

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend!
Tous deux ont droit à votre zèle;
Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi pour que je les assiste,
Tous les deux se sont adressés :
L'un est banquier, l'autre est artiste;
Commençons par les plus pressés.

(*A Dubelair.*) Monsieur Dubelair, vous le recevrez, et nous en causerons plus tard, je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir : adieu, Messieurs. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DERVILLE.

JOLIVET. Négliger ses plus belles affaires! il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un procès bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR. Diable! ce monsieur qui va venir à onze heures! et mon déjeuner de garçons qui est justement à cette heure-là.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J'ai promis d'être leur convive,
Et m'y trouver est un devoir;
Ma foi, si le banquier arrive,
Auguste peut le recevoir.
Il reviendra, cela n'importe guères
Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,
Mille instants pour parler d'affaires;
Il n'en est qu'un pour déjeuner.
(*A Auguste, lui parlant bas à l'oreille.*)

Vous comprenez? vous garderez l'étude.

AUGUSTE. Oui, Monsieur. (*Dubelair prend son chapeau et s'en va.*)

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, *toujours travaillant.*

AUGUSTE, *à part.* Ah! il sera sorti toute la matinée: ma foi, cela se trouve bien : ma cousine qui m'a recommandé de lui donner une loge dans la pièce nouvelle; j'ai envie de profiter de l'occasion. (*A Victor.*) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant; tu garderas l'étude. (*Il prend son chapeau et sort.*)

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR. Sois tranquille, je suis au poste. Ah! mon Dieu, maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux ou trois de mes amis pour aller au *Panorama de Jerusalem*; ça ne se voit que le matin.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Oui, tous les gens comme il faut
Doivent aujourd'hui s'y rendre;
Je ne puis les faire attendre,
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
As toujours eu l'habitude,
Piedléger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÉGER, *occupé et travaillant.* Oui... oui... c'est bon. (*Victor sort.*)

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÉGER.

JOLIVET. A merveille! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux! Voilà le modèle de la cléricature, l'espoir de la basoche! *Spes altera Trojæ!* Est-il laborieux! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude!

PIEDLÉGER, *fredonnant entre ses dents.*
Le ciel vous donna ses attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET. Il travaille en chantant : ça le distrait.

PIEDLÉGER, *se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.*
Oui, Suzon, vous m'aimerez,
Ou bien, morbleu! vous direz,
Vous direz,
Vous direz,
Tra, la, la, la, la, la.

C'est cela.

(*Prenant une voix de femme.*)
Non, non, je ne puis vous entendre,
N'achevez pas!

JOLIVET. Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer?

PIEDLÉGER. J'aurais dû donner cela au théâtre du Gymnase.

Air : *On dit que je suis sans malice.*
Quel succès aurait eu ma pièce!
Que l'ingénue a de finesse!
Oui, c'était un effet certain,
Surtout pour madame Perrin *.
JOLIVET, *s'approchant.*
Mais quel est donc ce nouveau style?
Dieux, il griffonne un vaudeville!
Je crois même, ô *dies iræ!*
Qu'il l'écrit sur papier timbré.

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre du Gymnase. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam*, de la *Somnambule*, du *Colonel*, etc. Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse, et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin; elle est morte à vingt et un ans!

PIEDLÉGER. Mais j'ai lecture au Vaudeville; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci : ils en reçoivent tant d'autres!.. Eh! mon Dieu, l'on m'attend à onze heures au comité de lecture. Dites donc, monsieur Jolivet, si vous vouliez garder l'étude?

JOLIVET. Eh bien! par exemple...

PIEDLÉGER. Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre; je lirai très-vite. (*Cherchant son chapeau.*) Oh! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer, qui ce soir encore vais voir *Monsieur sans gêne* : ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien! et mon manuscrit! (*L'attachant avec une ficelle.*) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé : je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

JOLIVET, *seul.* Je ne sais plus où j'en suis!.. lui que j'estimais, c'est le pire de tous! Quel avenir nous prépare la génération actuelle!.. Enfin si ce petit-là devient un jour maître clerc, je frémis d'y penser! en attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude; j'aime l'odeur des vieux dossiers. (*S'asseyant à la place du maître clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.*) Quel bonheur! des requêtes! des assignations! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (*Prenant une plume.*) En attendant, si j'essayais de grossoyer. Tiens! qui vient là?

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL. Comment, morbleu! personne ici pour m'annoncer?

JOLIVET. Je crois bien.

FRANVAL. Où est M. le maître clerc?

JOLIVET. Voilà.

FRANVAL, *à part.* Ah, ah! il n'est pas de la première jeunesse; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET. Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL. Absent! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, *sortant de son bureau.* J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir?

FRANVAL. Justement.

JOLIVET, *à part.* Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires? Un banquier étranger!.. Ah! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais!

FRANVAL. Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude?

JOLIVET. Du tout, Monsieur, du tout... Diable! celui-là entend son affaire! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul.

FRANVAL, *à part.* Cela m'annonce qu'il est intéressé.

JOLIVET. Un jeune homme rangé, économe, et instruit!.. il vous poursuivra une affaire jusque dans les dernières ramifications.

FRANVAL, *à part.* J'entends; un chicaneur.

JOLIVET.

AIR de *Calpigi*.

Il trouve toujours dans le Code
Quelque article qui l'accommode;
Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche;
Enfin, pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, *à part*. Il ne manquait plus que cela; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET. Si Monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires...

FRANVAL. Ça ne sera pas long.

AIR : *De la folie après Regnard*.

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne;
Chez moi, je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut;
Pour des dettes, je n'en ai guères;
Pour de l'or, hélas! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET. Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous?

FRANVAL. Pourquoi? pourquoi? (*A part.*) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET. Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès?

FRANVAL. Un procès!

JOLIVET. Cherchez bien ; vous en avez un.

FRANVAL, *à part*. Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu? Eh parbleu! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu, s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (*Haut.*) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET. Je vous écoute.

FRANVAL. Je suis Français et négociant; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtai une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET. Il vous les doit!

FRANVAL. Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laisse par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui, ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET. Eh bien! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL. Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles..

JOLIVET. L'équité avant tout. Votre titre est réel; il faut le faire valoir, sinon vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL. D'accord; mais je vous avoue que si cela pouvait s'arranger...

JOLIVET. Du tout, Monsieur, du tout; ces affaires-là ne s'arrangent pas. Douze procès en expropriation forcée!.. Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL. M. de Versac.

JOLIVET, *lui donnant une plume et de l'encre*. Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, *écrivant*. C'est ça, un renfort. Les triples corsaires! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu! je ne m'étais pas trompé; ils se ressemblent tous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

JOLIVET, *qui, pendant l'aparté de Franval, a parlé bas à Derville*. C'est comme je vous le dis là, une affaire magnifique que j'ai déjà entamée chaudement : voilà comme on les menait de mon temps. (*Voyant que Franval a écrit.*) Il n'y a pas là de clercs... Je vais moi-même chez le notaire, et je reviens avec les pièces; c'est au bout de la rue. (*Excitant Derville.*) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui ai donnée de vous. Il est disposé à merveille. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE. Je suis charmé, Monsieur, de vous retrouver encore chez moi; j'avais été forcé de m'absenter.

FRANVAL. Oui, Monsieur, je sais pour quelle raison, mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beaucoup appris dans la conversation de votre maître clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE. Oui; vous l'avez peut-être trouvé un peu trop craintif, un peu timide.

FRANVAL. Corbleu! quelle timidité!

DERVILLE. Après cela, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL. Je le crois bien! tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, Monsieur...

DERVILLE, *lui faisant signe de s'asseoir*. Je sais de quoi il s'agit; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi?

FRANVAL, *à part*. Qui? morbleu! (*Haut.*) Votre nom... votre réputation.

DERVILLE. Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (*A part, le regardant.*) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un brave homme, il faut le traiter en conscience. (*Haut.*) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous; mais faut-il vous parler avec franchise?..

FRANVAL, *brusquement*. Si ça se peut, pourquoi pas?

DERVILLE. Il paraît que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche?

FRANVAL. Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE. Si vraiment.

AIR du vaudeville des *Amazones*.

Quoiqu'avoué, vous me croirez, je pense;
Mais je vous suppose discret,
Et je veux bien en conscience
Vous dire ici notre secret.
Être vainqueur est sans doute une gloire.
Mais en combats comme en procès,
Ah! croyez-moi, la plus belle victoire
Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL. Comment! Monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement!

DERVILLE. Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais calculons un peu. Que d'ennemis cette affaire

va vous susciter! que de regrets vous vous préparez! Celui qui plaide, Monsieur, n'est plus le même homme: son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier pendant deux ou trois ans, votre bonheur, votre joie, votre tranquillité!.. Non, Monsieur,

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Vous m'en croirez; à moitié, je l'espère,
Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi! vous parlez d'arranger une affaire!
Que de notre âge on médise à présent!
O siècle heureux! siècle étonnant!
Où le savoir avec l'esprit s'accorde,
Où nous voyons enfin à l'unisson
Les jeunes gens et la raison,
Les procureurs et la concorde.

A moitié prix, c'est très-bien; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE. C'est moi qui les perds; c'est-à-dire moi et mes confrères: car notre part allait là.

FRANVAL. Mais, vous qui parlez, Monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner; car enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE. C'est ce qui vous trompe; car je viens d'acquérir votre estime, votre amitié et votre clientèle.

FRANVAL. Ma clientèle!

DERVILLE. Oui, Monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter; vous viendrez à moi, j'en suis sûr; vous me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux: je l'ai déjà!

FRANVAL, *lui donnant une poignée de main*. Oui, Monsieur, vous l'avez; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire.

DERVILLE. Vous avez raison: nous valons mieux que notre réputation; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques-uns de vos adversaires; j'ai ce soir un petit bal; je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL. Comment! au milieu d'un bal?

DERVILLE. Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui! tandis que le soir, allez à un écarté, ils y sont tous.

FRANVAL. Je conçois. Mais vos conférences doivent vous revenir un peu cher, et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE. Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé: c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rendent plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, Monsieur, ont sur nous une influence... tenez, les jours où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, plus conciliant: j'arrangerais les affaires de tous mes clients.

FRANVAL. J'entends: elle vient ce soir.

DERVILLE Vous l'avez dit, Monsieur; et vous la verrez; vous verrez comme mon Élise est jolie! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL. Ah çà! qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire.

DERVILLE. Soyez tranquille: le devoir d'abord et le plaisir après.

FRANVAL. Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes un aimable jeune homme! et comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET, *avec une liasse de papiers*. Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE. Je vous remercie; mettez-les là, mon maître clerc les parcourra.

FRANVAL. Comment! votre maître clerc, est-ce que ce n'est pas Monsieur?

DERVILLE. Non: c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL. Ah! vous la lui devez? je comprends maintenant les éloges. (*A part.*) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, *à Derville*. Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE. Ce serait inutile: j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET. En arrangement!.. une cause superbe, dont le succès est immanquable!

DERVILLE. Oui; mais j'ai expliqué à Monsieur...

JOLIVET. Il n'y a pas d'explications; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, Monsieur, vous plaiderez ou vous êtes déshonoré!

FRANVAL. Eh mais! Monsieur, je ne me suis pas encore prononcé; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (*A Derville.*) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller au bal.

DERVILLE. Allons donc, vous plaiderez...

FRANVAL. Non, Monsieur; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET. Douteuse... douteuse... Monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE. Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament. (*Ils s'asseyent tous les trois.*)

DERVILLE, *lisant*. « Aux États-Unis, etc. Par-de« vant, etc., est comparu Louis-Charles de Menneville, « comte de Durfort...

JOLIVET. Qu'est-ce que vous dites donc là?

DERVILLE. « Qui donne et cède par ces présentes, à « son neveu Emmanuel de Durfort.

JOLIVET. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

DERVILLE, *regardant Jolivet*. « *Le domaine de Villiers...* » Mais je connais cela!

JOLIVET, *se levant furieux*. L'acte est faux!

DERVILLE. Comment! ce serait...

JOLIVET. Oui, oui; mais vous ne plaiderez pas: il y a prescription; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL. Eh! mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire?

DERVILLE. Que Monsieur est l'acquéreur du domaine... et, comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL. Comment! cet ancien procureur à qui vous devez votre charge?

JOLIVET. Oui, Monsieur, mais c'est une horreur! une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations!

FRANVAL. Une cause superbe! disiez-vous.

JOLIVET. Elle est pitoyable!.. on ne peut pas dépouil-

ler un acquéreur qui est de bonne foi; et je l'étais : car j'ignorais complètement... Je le disais encore ce matin à Monsieur.. Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL. Je serais déshonoré!

DERVILLE. Mais, Messieurs...

JOLIVET. Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL. Il n'y a pas d'explications; (*A Derville.*) et dans l'intérêt de votre client (à ce que Monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE. C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts; mais ce que vous venez de me dire suffit; et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET. Il ne s'en avisera pas, ou, dès demain j'exige le paiement de ma charge et je le ruine.

DERVILLE. Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET. Non. Eh bien! morbleu! nous verrons. Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Elise de Franval.

FRANVAL. Que voulez-vous dire?

DERVILLE, *froidement*. Rien, rien, Monsieur; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET. Eh bien! comme subrogé tuteur d'Elise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL. Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET. Grands dieux! son tuteur! vous seriez...

FRANVAL. Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, *stupéfait*. Monsieur Franval!

FRANVAL, *à Derville*. Lui-même, qui voulait te connaître, et qui est content de son épreuve. Oui, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus; ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge?

JOLIVET. Certainement, Monsieur.

FRANVAL. Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il?

JOLIVET. Monsieur... il faut que ce soit vous, car c'est le premier de ma vie que j'aie arrangé.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBELAIR, LES CLERCS, ROSE.

CHŒUR.

DUBELAIR ET LES CLERCS.

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Je viens de tout terminer :
Rien ne vaut un déjeuner!
Le greffier
Et l'huissier
S'y trouvaient tous
Avec nous;
Quand le dessert a paru,
Tout était déjà conclu;
C'est charmant,
A present,
On travaille en déjeunant.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIEDLÉGER.

(*Suite de l'air.*)

Quel plaisir! quelle ivresse!
On vient d'accepter ma pièce.
Une estime
Unanime
A dicté leur choix.
De ce comité de sages,
J'ai les deux tiers des suffrages,
Et pourtant je crois
Qu'ils étaient au moins trois.

TOUS.

Oui; mais c'est bien entendu,
Par un travail assidu,
Mes amis *bis*), rattrapons le temps perdu.
Oui, c'est un point arrêté,
Ici plus d'oisiveté,
Redoublons (*bis*), de zèle et d'activité.

DERVILLE. Non, Messieurs; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL. Oui, Messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute l'étude à la noce; je ne serai pas fâché de les faire danser; ils sont si gentils!

TOUS. Comment! notre avoué se marie? Nous serons garçons de la noce

PIEDLÉGER. Et moi je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long : j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

AIR de *M Blanchard*.

AUGUSTE.

Nous voilà tous d'accord, je pense.
Vous voyez bien qu'on peut unir
La jeunesse et l'expérience,
Les affaires et le plaisir.
(*Jolivet et Derville se donnent la main.*)
Dieu! quel rapprochement sublime!
Sur mon honneur, il fait tableau.
On croirait voir l'ancien régime
Qui donne la main au nouveau!

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante
A côté de son vieil époux;
Comme elle a l'air vive et brillante!
Comme il a l'air sombre et jaloux!
D'un ornement illégitime,
S'il redoute, hélas! le fardeau,
C'est qu'il est de l'ancien régime
Et que sa femme est du nouveau!

ROSE.

Au temps présent, loin d' faire grâce,
Que d' mond' contre lui courroucé!
Jusqu'au marchand de vin en face,
Qui n' vante que le temps passé.
Comme cabar'tier, il n'estime
Que Bancelin, que Ramponneau;
Tout est chez lui d' l'ancien régime,
Hormis son vin, qu'est du nouveau!

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,
Tout n'est pas si mal, Dieu merci!
Nos pères avaient leur mérite,
Nous avons bien le nôtre aussi.
Avec leur gloire, que j'estime,
La nôtre est au moins de niveau;
Oui, respectons l'ancien régime,
Mais n'outrageons pas le nouveau!

PIEDLEGER, *au public*.

Nous voudrions, je vous le jure,
Pouvoir vous donner, sans façon,
Quelques couplets de la facture
De Piron, Panard ou Laujon.
Où trouver leur verve sublime?
Ces vieux chansonniers du Caveau
Étaient tous de l'ancien régime,
Nous ne sommes que du nouveau.

FIN DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE.



LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 mai 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

Personnages.

M. DUBOCAGE.
JULES LEFEBVRE, son neveu.
MATHILDE, sa nièce.
PIERROT, JAQUELINE, } jardiniers de M. Dubocage.
LAPIERRE, domestique de M. Dubocage, personnage muet.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin; dans le fond, une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUELINE, *assise sur une chaise et travaillant;* PIERROT, *entrant.*

PIERROT. Eh bien! Jaqueline, est-ce que tu n'as pas entendu sonner là-bas à la petite porte du parc?

JAQUELINE. Si fait, mais on disait que not' maître, M. Dubocage, ne voulait pas recevoir aujourd'hui d'étrangers.

PIERROT. Parce qu'il veut être seul et en famille. Il attend aujourd'hui son neveu, M. Jules, mon ancien maître, avec qui il était brouillé depuis douze ans, et qui arrive d'Amérique avec dix enfants.

JAQUELINE. Eh bien! ça n'est pas celui-là, puisqu'il n'avait avec lui qu'une petite fille!

PIERROT. C'est egal, faIlait toujours voir. Songe donc que par sa protection il se pourrait bien que notre mariage... (*Regardant par la droite et allant ouvrir.*) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JULES LEFEBVRE, MATHILDE, *qu'il tient par la main.*

JULES, *entrant.* Enfin, on veut bien nous ouvrir...

PIERROT, *le regardant.* Eh! oui, Dieu me pardonne! dis donc, Jaqueline, il n'est presque pas changé. Ou je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, M. Jules Lefebvre.

JULES. Qui a prononcé mon nom?

PIERROT. Comment, Monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés, ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique?

JULES. Il serait possible!

AIR des *Filles à marier.*

Hé quoi! tes yeux ont su me reconnaître?

PIERROT.

Ils vous auraient r'connu toujours!

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaître
Le souvenir de mes premiers beaux jours.
O bords chéris! doux pays de la France!
Lieux enchanteurs dont je m'étais banni,
Je vous revois! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal..
(*Donnant une poignée de main à Pierrot.*)
Et la main d'un ami!

PIERROT, *à Jaqueline.* D'un ami, tu entends; voilà un bon maître! Je présuppose que c'te petite fille est à vous?

MATHILDE. Précisément.

JULES. C'est ma chère Mathilde!

PIERROT. Je m'en doutais. (*A Jaqueline.*) C'est une des dix! Vous auriez aussi bien fait d'amener tout votre monde, car monsieur votre oncle a une fameuse envie de les embrasser.

JULES. Il est donc vrai... lui qui avait juré de ne plus nous revoir, consent à nous pardonner.

MATHILDE. Tu vois donc bien, mon papa, maman qui ne voulait pas encore le croire!

JULES, *à Pierrot.* Oui, ma femme nous avait envoyés d'abord...

JAQUELINE. Comment, vot' femme! Monsieur nous disait que vous étiez veuf.

JULES. Non pas, grâce au ciel!

PIERROT. Dame, il l'a dit: veuf avec dix enfants.

JULES. Dix enfants... je n'ai que celui-là!

MATHILDE. Certainement, je suis fille unique!

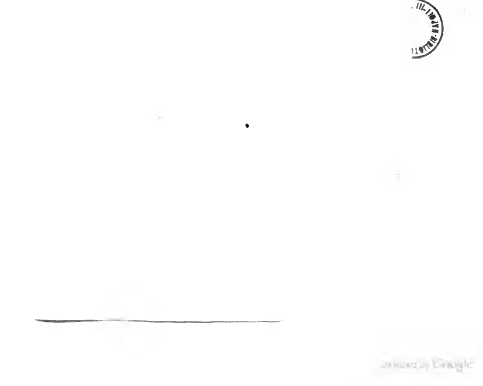
PIERROT. Ah! mon Dieu, vous êtes perdu! car monsieur votre oncle ne vous recevait qu'à cause du veuvage, et surtout à cause des dix enfants.

JULES. Explique-toi, de grâce!

PIERROT. Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis vot' mariage, Monsieur ne voulait plus entendre parler de vous; lorsqu'il y a quelques mois, un de ses correspondants, qui arrivait d'Amérique, lui a dit qu'il avait vu .. à... où vous étiez...

JULES. A New-York.

PIERROT. Oui; qu'il avait vu à New-York un négociant français, nommé Lefebvre...



]

Re

JAQU

PIERR
entendu
JAQUE
M. Dub
tranger.
PIERR
attend
maitre,
qui arr
JAQUE
n'avait
PIERR
que pa
mariage
Tiens,
grille d

LES P

JULES
PIERR
dis don
je ne
maître,
JULES
PIERR
pas cel
que vou
êtes pa
JULES

Hé

I



THÉODORE,

C'EST UN PÂTÉ QUE J'AI TROUVÉ DANS CETTE ARMOIRE

Le Vieux Garçon To IX.



JULES. Ah! mon Dieu, j'y suis maintenant, et je devine d'où vient cette méprise! Il y a effectivement à New-York un de mes compatriotes que l'on nomme Lefebvre... (des Lefebvre, il y en a partout). Celui-là est bien veuf et père de dix enfants; avec cette différence, qu'il est riche et que je n'ai rien; qu'il est négociant et que je suis militaire. (*Tirant une lettre de sa poche.*) Justement la lettre de mon oncle était adressée à M. Lefebvre, négociant. Mais où diable pouvais-je soupçonner!.. (*Lisant la lettre.*) « Que tout « soit oublié; au reçu de ma lettre pars sur-le-champ « avec TOUTE ta famille. » Le mot *toute* est souligné, j'ai cru que cela avait rapport à ma femme! Que faire, mes amis, et quel parti prendre?

PIERROT. Dame, il ne sera pas aisé de faire entendre raison à vot' oncle, parce qu'il a une passion pour les enfants.

MATHILDE. Eh bien! ne suis-je pas là?

JAQUELINE. Ça ne lui suffit pas: son bonheur est de se voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un régiment de petits garçons; quelquefois, il réunit dans son parc tous ceux du village. L'autre jour, il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de M. Berquin, et il a fait venir de Paris des costumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, *qui a écouté avec attention.* Vraiment!

JAQUELINE

AIR du *Ménage de garçon.*

Tous les enfants du voisinage
Avec leurs bonn's seot v'nus ici,
Afio d' jouer leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi!
J'étions presque à la scèn' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur' la troupe entière
Fut oblige' d' s'aller coucher!

Ils nous ont escroqué le dénoûment; Monsieur était furieux.

JULES. S'il en est ainsi, il nous recevra mal; ta mère surtout, qu'il a juré de ne jamais voir; et nous ferons aussi bien de partir.

MATHILDE. Non, mon papa, je t'en conjure...

JULES. Que veux-tu donc faire?

MATHILDE. Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque moyen?..

JULES. Aucun! il faut se décider: partir ou rester.

PIERROT. Eh bien! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE. Bah!

PIERROT. Écoutez: il y a M. de Frémoncourt, que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES. Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père; c'est effectivement notre seule ressource! Mais une demi-lieue... j'ai renvoyé ma voiture... (*Montrant Mathilde.*) et cet enfant ne pourrait pas...

PIERROT. Vous nous la laisserez.

AIR de la valse de *Philibert marié.*

J'aurons ben soin de veute demoiselle;
Et quand vot' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la bien recevoir!

MATHILDE, *à Jaqueline.*

Viens dans le parc, je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux;
Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

ENSEMBLE.

JULES.

Oui, mes amis, je vous laisse avec elle:
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT ET JAQUELINE.

J'aurons ben soin de voute demoiselle, etc.

(*Jules sort par la droite, Mathilde et Jaqueline par le fond.*)

SCÈNE III.

PIERROT, *puis* M. DUBOCAGE.

PIERROT, *regardant à gauche.* Eh! jarni, c'est not' maître; je ne l'ons jamais vu si dispos, il marche presque avec un bras! Il a avec lui deux domestiques chargés de joujoux; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre; et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées, ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, *entrant appuyé sur le bras d'un domestique.* Va doucement, je te dis, va doucement; bien. (*Se mettant dans son fauteuil.*) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser. Ah! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille?

PIERROT. Oui, Monsieur; mais songez donc, dix enfants, quel tapage cela va vous faire! Quel désordre dans la maison! Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil; (*Apart.*) et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE. Eh bien! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance! je suis fatigué du calme où je vis habituellement; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rentes, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT. C'est la faute de Monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne manquerait pas de convives.

DUBOCAGE. Oui, des étrangers, tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse. Songe donc! huit garçons et deux filles: quelle variété de caractères! quelle diversité de goûts, de penchants, d'inclinations! C'est la société en abrégé! Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté, et surtout obéi, car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu; ce sera une monarchie patriarcale tempérée par des joujoux et des friandises.

AIR de *Turenne.*

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfants bien comptés!
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Des demain je me marierai!

PIERROT, *à part.*

Dieux! aime-t-il les enfants des autres!

DUBOCAGE. Ecoute ici, Pierrot, j'ai envie que tu

montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine... Hein! qu'en dis-tu?

PIERROT. Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.

DUBOCAGE. Paresseux! c'est égal, tu iras; c'est le plus prochain bureau de poste, il doit y avoir des lettres pour moi, et il faut que je sache des nouvelles de mon neveu, et pourquoi il n'arrive pas.

PIERROT, *jetant sur la table son chapeau, qu'il avait pris.* Parbleu, si ce n'était que cela, vous pouvez être tranquille; il se porte bien, quoiqu'il soit un peu changé.

DUBOCAGE. Tu l'as donc vu, ils sont donc ici, et tu ne me le dis pas!

PIERROT. Non, Monsieur, non certainement, il n'y a encore personne d'arrivé. (*A part.*) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire!

DUBOCAGE. Ah çà! morbleu, veux-tu t'expliquer?

PIERROT. M'y voilà, Monsieur; c'est Jaqueline qui arrive de Réthal, et qui a vu toute la famille chez M. de Frémoncourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre!

DUBOCAGE. Il serait possible? avant une heure je vais les voir... Et qu'est-ce que t'a dit Jaqueline, comment les a-t-elle trouves?

PIERROT. D'abord, Monsieur, elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, *se frottant les mains.* C'est très-bien; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits neveux surtout!

PIERROT. Oh! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens ceux-là... il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE. Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble?

PIERROT. Oh! ils ne vous embarrasseront pas, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE. Voyez-vous, ces petits gaillards; mais quand donc arriveront-ils?

PIERROT. Pour ça, il ne risque rien d'attendre, quand il lui en viendra...

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT, MATHILDE, *habillée en petit garçon, avec un tambour.*

MATHILDE, *en dehors.* Ohei! Ohei! la poste aux ânes!

AIR du *Mari de circonstance.*

On dit qu'il faut que j' sois savant,
Le latin ne m'amuse guère,
Moi, je me sens né pour la guerre;
Et la grammaire et l' rudiment,
J' vous mèn' tout ça tambour battant,
Pan, pan.
Le bruit, voilà mon élément,
A moi seul je fais plus d' tapage
Que tous les p'tits garçons de mon âge;
Et quand ils s'en vont disputant,
J' les accorde tous en frappant,
Pan, pan.

PIERROT. Par exemple, celui-là, d'où sort-il?

MATHILDE. Dites donc, vous autres, savez-vous où est mon oncle Dubocage?

DUBOCAGE. Le voilà, mon petit ami, le voilà.

PIERROT. Eh! oui, c'est lui-même. (*A part.*) Ah çà! que disait donc M. Jules?

MATHILDE. Comment! dans ce fauteuil... Tiens, par exemple, a-t-il l'air patraque.

DUBOCAGE, *riant.* Ah! ah! est-il naïf... Viens donc m'embrasser.

MATHILDE. Volontiers.

DUBOCAGE. Comment te nomme-t-on?

MATHILDE. Achille.

DUBOCAGE. Eh mais! ce nom-là te convient assez, car tu as l'air d'un petit diable. Et comment te trouves-tu ici? Pierrot m'avait dit que ton père et tous tes frères étaient à Réthal, chez M. de Frémoncourt.

ACHILLE. Ah! Pierrot vous a dit cela, eh bien! c'est vrai.

PIERROT. Tiens, j'ai menti juste, c'est-i heureux!

ACHILLE. Mais pendant que mon papa s'était enferme pour causer avec ce M. de Frémoncourt, qui est un vieux...

DUBOCAGE. Pas tant, il est plus jeune que moi.

ACHILLE. C'est égal, c'est un vieux; il n'en finissait pas; ça nous a ennuyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné, Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT. Oscar et Coco. Ah çà! ils sont donc décidément une douzaine?

DUBOCAGE. Ces chers enfants! pour m'embrasser plus tôt: c'est charmant. Tu avais donc bien envie d'arriver?

ACHILLE. Dame! quand nous avons vu ces beaux marronniers et ce parc, nous sommes montés sur le mur.

AIR : *Si vous n'étiez pas si jolie.*

« En santant, vous cassez l' treillage,
« Dit un garde-chasse en courroux;
« Vous êt's chez monsieur Dubocage. »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

Là, v'là l' treillage en décadence.

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.
Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous.

DUBOCAGE. C'est le garde qui vous a conduits ici?

ACHILLE. Non, les autres sont restés sur le canal, parce qu'il y a une barque; et Oscar et Coco se sont mis à naviguer. C'est Coco qui est le grand amiral.

DUBOCAGE. Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir ton oncle?

ACHILLE. Sans doute, moi et Théodore; parce que nous avions faim.

DUBOCAGE. Sont-ils gentils! Et Théodore, où est-il?

ACHILLE. En bas, le long des espaliers, il est resté à manger des pêches, parce qu'il est très-gourmand mon frère Théodore.

DUBOCAGE. Et toi?

ACHILLE. Oh! moi, je n'ai pas voulu.

DUBOCAGE. C'est bien.

ACHILLE. Parce que, des pêches, ça me fait mal, j'aime mieux autre chose!

DUBOCAGE. Eh bien! voyons, Pierrot, donne-lui autre chose à cet enfant?

PIERROT. Dame! Monsieur, il y a là dans cette armoire ce beau pâté de foies gras.

DUBOCAGE. Veux-tu te taire? un pâté superbe qui

m'arrive de Strasbourg; je défends bien qu'on y touche! D'abord c'est trop lourd, et ensuite j'y compte pour mon dîner d'aujourd'hui; diable! il ne s'agit pas ici de plaisanter. Apporte toute autre chose, ce qu'il y aura. (*Pierrot sort.*)

SCÈNE V.

DUBOCAGE, ACHILLE.

DUBOCAGE, *à part.* Mais, quand j'y pense, si j'invitais aujourd'hui M. de Frémoncourt à venir entamer avec nous le pâté de foies gras, il sera enchanté de se trouver avec mon neveu. (*Il approche de lui la table, et se dispose à écrire ; pendant ce temps, Achille a pris une corde et s'amuse à sauter en chantant sur l'air : Je n' saurais danser.*)

Petit Jean, hauss'-moi,
Pour voir les fusées volantes,
Petit Jean, hauss'-moi,
Pour voir les fusées voler.

DUBOCAGE. Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là?

ACHILLE, *toujours de même.*

P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes,
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

Là, c'est-i vexant? Dire que je ne pourrai jamais faire de doubles tours!

DUBOCAGE, *lui faisant signe de la main.* Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un peu, ça me distrait.

ACHILLE. Dites donc, mon oncle, est-ce que vous ne jouez pas à la corde?

DUBOCAGE. Quelle question!

ACHILLE. Dame! c'est que tout le monde joue à la corde; mais c'est égal, je ne vous force pas, pourvu que je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE. Oui; mais je te dis que cela me fait un bruit qui me gène; joue à autre chose.

ACHILLE. Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que je joue. (*Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les autres près de la table, tout cela en chantant; M. Dubocage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais sans tourner la tête vers Achille, qui achève d'entasser les chaises, et qui se dispose à monter sur la table.*)

DUBOCAGE, *l'apercevant.* Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc là? tu vas te casser le cou.

ACHILLE. Il n'y a pas de danger; je joue à la forteresse et je monte à l'assaut. Pif, paf, pan; vois-tu, ce sont les Turcs qui résistent. (*Toutes les chaises se renversent.*) Patatras! voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, quel tapage et quelle poussière; et mes chaises qui doivent être brisées. Je te défends de toucher à aucun meuble, et de rien casser.

ACHILLE. Alors comment voulez-vous qu'on s'amuse?

DUBOCAGE. Au fait.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Voilà quels sont les plaisirs de l'enfance.
Dans cet âge innocent et pur,
Voilà ses jeux; et pourtant, quand j'y pense,
Ce sont aussi les jeux de l'âge mur.
Oui l'homme est tel dans toute sa carrière,
Il se croit grand quand il détruit;
Il se croit fort quand on le laisse faire,
Se croit heureux alors qu'il fait du bruit.

(*A la fin de ce couplet, Achille tire de sa poche une balle qu'il fait sauter et l'envoie sur la table où écrit M. Dubocage.*)

DUBOCAGE. Là! c'est encore pire, il a renversé l'encrier sur mon papier, c'est une lettre à recommencer; c'est un démon que cet enfant-là. (*Le prenant par le bras et le forçant à s'asseoir près de lui de l'autre côté de la table.*) Je t'ordonne de ne pas sortir de là, et de t'amuser sur place, entends-tu? Je ne sais plus où j'en suis. Voyons... (*Achille a pris le tambour qui est sur la table, et il se met à frapper de toutes ses forces.*)

DUBOCAGE, *se levant en sursaut.* Ah! mon Dieu, j'ai manqué sauter au plafond. (*Achille joue toujours.*) Mais veux-tu te taire?

ACHILLE. Est-ce que je bouge? Vous m'avez dit de m'amuser sur place; tant pire, je m'amuserai.

AIR : *Pan, pan.*

Vous venez de me le permettre.

DUBOCAGE.

Te tairas-tu, petit démon?

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Allons écrire ailleurs ma lettre.
J'en perdrai, je crois, la raison.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Holà! quelqu'un! Ici, Lapierre!
Viens, mène-moi dans mon salon.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Les autres vaudront mieux, j'espère;
Ah! le méchant petit garçon!

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

(*Dubocage sort appuyé sur le bras de Lapierre, et Achille le reconduit jusqu'à la porte de son appartement en jouant du tambour.*)

SCÈNE VI.

MATHILDE, *puis* JAQUELINE ET PIERROT.

MATHILDE. Victoire! victoire! j'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT, *à Jaqueline, en entrant et tenant un pot de confitures.* Aussi, tu ne me prévenais pas. Est-ce que je pouvais deviner? j'ai cru que les dix y étaient déjà.

JAQUELINE. Es-tu simple! (*A Mathilde.*) Eh bien! Mademoiselle, comment cela va-t-il?

MATHILDE. A merveille; mon oncle est joliment en colère, et grâce au ciel il me déteste déjà; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder, votre mariage en dépend; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JAQUELINE ET PIERROT. Oh! nous voilà, que faut-il faire?

MATHILDE. Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT. Oh! non, ça c'est du sérieux et du solide.

AIR de *Taconnet.*

Monsieur votre oncle se mettrait en colère.

MATHILDE.

Il est si bon!

PIERROT.

Mais n' faut pas l'ostiner.

MATHILDE.

Qui te fait peur?

PIERROT.

J' connais son caractère.
Hors un tel crime il peut tout pardonner;
De lui je crains quelque apostrophe.
Comm' bien des gens qu'on pourrait désigner,
Le long du jour Monsieur est philosophe;
Mais il est homme à l'heure du dîner.

MATHILDE. Veux-tu être marié, oui ou non?

PIERROT. Oui, je le veux.

JAQUELINE. Eh bien! fais donc ce qu'on te dit.

MATHILDE. Il s'agit ici d'une conspiration contre mon oncle. Toi, Jaqueline, à cette table, Pierrot de l'autre côté. Nous avons peu de temps; c'est là le cas de montrer du courage et de l'activité: avant un quart d'heure il faut que ce pâté ait disparu, et je compte sur vous. Adieu, je reviens dans l'instant.

SCÈNE VII.

PIERROT, JAQUELINE, *tous deux assis devant la table.*

PIERROT, *sautant sur le pâté et en coupant une tranche.* Dieu de Dieu, qu'est-ce qu'elle a dit là!

JAQUELINE. Eh bien! que fais-tu donc?

PIERROT, *la bouche pleine.* Dame! je veux être marié, et, tu l'as entendu, il n'y a pas d'autre moyen. (*Voyant qu'elle le regarde.*) Ah çà! aide-moi donc un peu, je ne peux pas tout faire dans le ménage.

JAQUELINE. Dès que tu le veux, Pierrot, il le faut bien. (*Mangeant.*) Hum! c'est assez friand tout de même.

PIERROT. Ne t'amuse pas à parler, tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre; il faut que cela soit fait vite et bien, et mon estomac a de la conscience.

JAQUELINE, *mangeant toujours.* Ecoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle!

PIERROT. Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes; mais c'est joliment dangereux.

JAQUELINE. Pourquoi cela?

PIERROT. C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, *en gros petit garçon mis avec un autre habit.*

MATHILDE. Eh bien! est-ce fait?

PIERROT. Pas tout à fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JAQUELINE.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Dam', nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT.

Que je lui donne un dernier coup!

MATHILDE.

J'entends mon oncle, partez vite.
C'est bien ainsi! c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grâce?
Je suis prudent, et d' notr' compte,
Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(*Mathilde les pousse dehors tous les deux.*)

SCÈNE IX.

MATHILDE, *se mettant à la table devant le pâté, et ayant l'air d'en manger avec appétit;* M. DUBOCAGE.

DUBOCAGE, *appuyé sur le bras d'un domestique.* Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre, fais la porter chez M. de Frémoncourt. Il paraît que monsieur Achille a pris le parti de battre la retraite. Mais qu'est-ce que je vois donc là? ça n'est pas lui.

THÉODORE, *d'un air niais.* Bonjour, mon oncle Dubocage. On m'a dit que vous étiez dans votre cabinet à travailler, et je n'ai pas voulu vous déranger.

DUBOCAGE. A la bonne heure, au moins, celui-là n'a pas l'air tapageur. Et qui es-tu, mon petit ami?

THÉODORE. C'est moi que je suis Théodore.

DUBOCAGE. Ah! oui, je sais; mais que fais-tu donc là?

THÉODORE. C'est un pâté que j'ai trouvé dans cette armoire.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, mon pâté de foies gras!

THÉODORE. Ecoutez donc, moi j'avais faim, et j'en ai mangé un petit morceau.

DUBOCAGE. Un petit morceau! et plus de la moitié a disparu. Malheureux enfant, veux-tu venir ici? Il y a de quoi le rendre malade! Et mon ami Frémoncourt que j'ai invité à venir entamer..... cela se trouve bien, c'est tout au plus s'il arrivera pour les restes.

THÉODORE. Dites donc, mon oncle?

DUBOCAGE. Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

THÉODORE. Dame! je voudrais savoir...

DUBOCAGE, *le contrefaisant.* Je voudrais savoir... (*Le regardant.*) C'est singulier, il a bien quelque chose de la famille, et malgré cela il a un air niais. (*Haut.*) Voyons, mon garçon, que veux-tu savoir?

THÉODORE. Je voudrais savoir à quelle heure est-ce qu'on dîne.

DUBOCAGE. Ah çà! mais il ne songe donc qu'à manger, celui-là; il n'y a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que tout à l'heure tu n'as pas cueilli des pêches?

THÉODORE. Oh! trois ou quatre; pour les prunes, je n'ai pas compté; mais pour les abricots je n'ai pas pu en manger beaucoup, parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, des pierres! et ma melonnière qui est dessous, mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon!

THÉODORE, *riant niaisement.* Dame! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE. Et il m'annonce cela avec une tranquillité... Est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là! Où sont tes frères? amène-les-moi tout de suite; car s'ils lui ressemblent, ils feront quelques sottises.

THÉODORE. Que je vous les amène?

DUBOCAGE. Oui. Ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE. C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE. Eh bien! il faut t'y habituer : cela te fera du bien, cela te fera digérer.

THÉODORE, *mettant la main à son estomac.* Oh! je digère bien sans cela. Ah! la... la... la... dites donc mon oncle; ah! la... la... la... Dieu, que ça fait mal!..

DUBOCAGE. Eh bien! qu'as-tu donc?

THÉODORE, *pleurant en faisant des contorsions.* Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DUBOCAGE. Mais qu'est-ce que tu éprouves?

THÉODORE. Est-ce que je sais? puisque je suis malade, c'est fini, je vais mourir; ah! mon Dieu je vais mourir.

DUBOCAGE. Mais, encore, où as-tu mal?

THÉODORE. Partout, et puis encore autre part.. dans l'estomac.

DUBOCAGE. Parbleu! c'est bien facile à deviner! c'est une indigestion; s'il va s'aviser d'être malade ici, nous serons bien. Holà! quelqu'un, Jaqueline! Ah! le maudit enfant! la moitié d'un pâté de foies gras. Jaqueline, Pierrot!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JAQUELINE, PIERROT.

DUBOCAGE. Vite et vite, Jaqueline, emmène cet enfant; qu'on fasse chauffer de l'eau et qu'on lui donne du thé.

THÉODORE, *pleurant toujours.* Eh! je ne veux pas en prendre.

DUBOCAGE. Allons, un autre embarras; tu vois bien, mon petit ami, que c'est pour te guérir.

THÉODORE. Justement, ça va être mauvais, et ça me fera du mal; je n'en veux pas.

DUBOCAGE. Eh bien! si tu ne le prends pas, tu mourras.

THÉODORE, *pleurant toujours.* Eh! non, je ne veux pas mourir, et je ne veux pas prendre du thé..... ah! ah! à moins que mon oncle n'en prenne devant moi.

DUBOCAGE. Par exemple, celui-là est trop fort; qu'il aille au diable.

THÉODORE, *faisant des contorsions.* Ah! la... la... la... voilà que ça augmente! c'est vous qui en êtes cause et qui ne voulez pas que je guérisse; je le dirai à mon papa... ah! ah!

DUBOCAGE. Eh bien! voyons, puisqu'il le faut, j'en prendrai avec toi; là, es-tu content? justement il n'est contraire. Jaqueline, fais-m'en vite une petite tasse, bien léger surtout, et emmène-le, que je ne l'entende plus. (*Jaqueline et Théodore sortent.*)

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE. Mais a-t-on jamais vu cette idée?

AIR de *l'Écu de six francs.*

Eh bien! réponds-moi, que t'en semble?
Est-il un enfant plus gâté?
Il nous faudra trinquer ensemble,
Moi qui ne peux souffrir le thé.
D'après une telle tactique,
Je tremble fort, sur mon honneur,
Pour le jour où notre docteur
Va lui commander l'émétique.

PIERROT. Ah çà! not' maître, je n'en reviens pas! Qu'est-ce qu'il a donc not' petit bourgeois?

DUBOCAGE. Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foies gras.

PIERROT. Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui.

DUBOCAGE. Tu crois cela; eh bien! je soutiens, moi, qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT. Hein? qu'est-ce que vous dites donc là?

DUBOCAGE. Tu ne sais pas comme c'est lourd; c'est pire qu'un plomb sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT. Ah! mon Dieu! Dites donc, Monsieur, je vais aller près de not' petit maître; je surveillerai à ce que Jaqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui.

DUBOCAGE. Comment! pour lui?

PIERROT. Non, je veux dire pour vous?

DUBOCAGE. A la bonne heure, mon garçon; tu me rendras là un vrai service.

PIERROT. Oh! Monsieur, ce n'est pas pour vous, je vous jure.

DUBOCAGE. C'est égal, cela me fera grand bien.

PIERROT. Et à moi donc; j'y vais tout de suite.

SCÈNE XII.

DUBOCAGE, *puis* ÉDOUARD.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, quelle famille, et comme tout cela a été élevé! l'un tapageur insupportable, l'autre d'une bêtise surnaturelle! et les autres... Hein? qu'est-ce qui vient là?

MATHILDE, *en jeune homme à la mode et habillée dans le dernier genre, le lorgnon, la cravate bien serrée, etc., parlant à la cantonade.* Eh bien! prenez donc garde, Messieurs; je ne suis pas habitué à ces manières-là, et je n'irai pas me compromettre jusqu'à jouer avec vous.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, quel est ce petit jeune homme? si ce n'était sa taille, on le prendrait pour un des élégants de Paris.

ÉDOUARD, *saluant avec aisance et du haut de la tête.* Pardon, Monsieur, ma demande ne va pas vous paraître bien bon genre; mais quand on est obligé de s'annoncer soi-même... N'est-ce pas au maître de la maison que j'ai l'honneur de parler?

DUBOCAGE. Oui, mon petit monsieur.

ÉDOUARD. C'est M. Dubocage, mon respectable oncle.

DUBOCAGE. Comment! vous êtes mon neveu? Ah! mon Dieu, un fat de douze ans, il ne manquait plus que cela.

ÉDOUARD. Monsieur Édouard Lefebvre, dont vous avez peut-être entendu parler. Comme j'annonçais le plus de dispositions, je suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE. Et vous avez appris là...

ÉDOUARD. Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

AIR : *Du fleuve de la vie.*

Oui, l'étude à tel point m'ennuie,
Que, me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi, je m'étonne avec justice,
Voyant votre âge et vos talents,
Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD. Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard, le dimanche ou le jeudi, il était permis de sortir, j'allais chez M. de Villerbois, le correspondant de mon père, une maison très-riche. Il a un fils de douze ans, avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais; et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE. Je conçois qu'avec de pareils modèles...

ÉDOUARD. Oh! je les possède à merveille; tenez, mon oncle... (*Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.*) Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent... Longchamps était d'un ennui scandaleux... A propos de ça, avez-vous vu *Misanthropie et repentir?* Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral; et puis ce mari, c'est commun en diable, et on ne voit que cela. Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre tilbury? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine : on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

DUBOCAGE. Allons, allons, mon neveu Edouard est un véritable perroquet.

ÉDOUARD. Et ma cravate, comment la trouvez-vous?

DUBOCAGE. Est-ce que je m'y connais?

ÉDOUARD, *prenant son lorgnon.* C'est juste; vous qui êtes en province, vous ne pouvez pas connaître le bon genre.

DUBOCAGE. Dieu me pardonne, je crois qu'il me lorgne; c'est fini, voilà le pire de tous; les autres au moins avaient les défauts de leur âge, mais celui-ci... Mais que veut Jaqueline avec cet air effrayé?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JAQUELINE, UN DOMESTIQUE.

JAQUELINE. Ah! Monsieur : une nouvelle, vous savez bien, messieurs vos neveux, qui étaient sur le canal; Etienne, Germain, Oscar et Coco...

DUBOCAGE. Eh bien?

JAQUELINE. Je ne sais comment...

ÉDOUARD. J'y suis : mes frères auront fait quelques inconséquences, ils ont si peu d'usage! soyez tranquille, je m'en vais leur apprendre... (*A Jaqueline, la lorgnant.*) Bonjour, mon ange. (*A Dubocage, lui donnant une poignée de main.*) Adieu, mon oncle, de tout mon cœur. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

DUBOCAGE, JAQUELINE, LE DOMESTIQUE.

DUBOCAGE. Eh bien! que voulais-tu me dire?

JAQUELINE. Que ces mess eurs ont si bien manœuvré que la flotte a e suyé une avarie

DUBOCAGE. Qu'est-ce que tu m'apprends là?

JAQUELINE. La barque est sens dessus dessous.

DUBOCAGE. Ah! les malheureux enfants!

JAQUELINE. Rassurez-vous, Monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE. Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les tienne bien chaudement. Ah! mon Dieu, que vais-je devenir?

JAQUELINE. Et puis il y a encore deux ou trois petits enfants qui vous demandent; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE. Je ne veux plus en entendre parler; qu'ils aillent au diable!

JAQUELINE. Oh! Monsieur, il y a une petite fille qui est si gentille!

DUBOCAGE. Ça m'est égal, j'ai assez d'enfants comme ça, la crainte, l'inquiétude... je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien! qu'est-ce encore?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT. Ah! Monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE. Est-ce qu'il était aussi sur l'eau?

PIERROT. Sur l'eau? au contraire...

DUBOCAGE. Comment! au contraire?

PIERROT. Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail qui est à l'autre bout du château; ce cabinet qui donne sur le jardin et qui est rempli de papiers.

DUBOCAGE. Eh bien! après?

PIERROT. Je les ai vus ouvrir la fenêtre, et sauter l'un après l'autre.

AIR : *Lise épouse le beau Gernance.*

Quoiqu'Achille soit ingambe,
Il s'est écorché la jambe;
Mais ce qui m'a fait frémir,
C'est son frère Casimir!
Pour sauter il n'est pas d' force;
Il est si lourd, si pesant!
S'il n' s'est donné qu'une entorse,
J'y en fais bien mon compliment.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu, Jaqueline, vas-y vite. Mais aussi quelle idée à eux d'aller sauter par cette fenêtre, et pourquoi faire?

PIERROT. Pourquoi? Parce qu'apparemment la porte était fermée en dehors, et qu'ils ne pouvaient pas rester dans le cabinet, à cause de la fumée.

DUBOCAGE. Et cette fumée, d'où venait-elle?

PIERROT. Elle venait des papiers qui brûlaient.

DUBOCAGE. Des papiers! et comment brûlaient-ils?

PIERROT. Parce que c'était votre neveu Casimir qui, en lançant un pétard, y avait mis le feu, dont il s'est brûlé la main.

DUBOCAGE. Ah! mon Dieu! mais à ce compte-là le feu est donc à la maison? Et cet imbécile qui ne me le dit pas d'abord! Le feu, le feu chez moi! va vite avertir les gens du château et les paysans des environs. (*Pierrot sort.*) Que ne puis-je y courir moi-même! mais être forcé de rester là! Ah! quel tourment d'avoir des enfants, dix surtout! obligé de les surveiller, de ne pas les quitter un instant, il n'y a pas une minute de repos à espérer. Et leur père qui va arriver, que lui dirai-je, et comment faire? Au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu, et mes neveux, tous les fléaux à la fois. Et personne auprès de moi, pas un domestique, je n'aurai pas même de nouvelles! Personne n'arrivera-t-il à mon secours?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE; MATHILDE, *en petite fille, un livre à la main, qu'elle pose sur la table.*

DUBOCAGE. Encore un enfant! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas! Qui êtes-vous?

MATHILDE. Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE. Ma petite-nièce! on m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfants, et de bon compte en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour me faire enrager.

MATHILDE. Oh! moi, je ne viens pas pour cela; au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE. Il serait possible! Eh bien! mon enfant, le feu qui était chez moi?

MATHILDE. A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE. Je respire!.. et tes frères?

MATHILDE. Mes frères, vous ne les verrez pas de sitôt; les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent plus remuer; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE. A la bonne heure.

MATHILDE. Jaqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés auprès d'eux, et moi je suis venue avec vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

DUBOCAGE. Je te remercie, mon enfant. Je vois qu'on avait raison; dans cette famille-là les petites filles valent mieux que les garçons. Et comment êtes-vous venus ici?

MATHILDE. Dans la voiture de M. de Frémoncourt, tandis que lui arrive à pied avec mon père; j'attendais là, à côté, dans votre bibliothèque.

DUBOCAGE. Oui, je le vois, tu avais là un livre. Est-ce que par hasard tu serais une savante comme ton frère Edouard?

MATHILDE. Non, mon oncle, je sais bien peu de chose; mais vous qui êtes si instruit, qui avez tant de connaissances, si vous étiez assez bon pour me donner de temps en temps quelques leçons.

DUBOCAGE. Comment! de temps en temps, tous les jours; mes matinées n'en finissaient pas, je ne savais qu'en faire, et me voilà une occupation toute trouvée; je serai enchanté d'avoir un élève comme toi; par exemple, pour le chant je ne suis pas un professeur de la première force; j'adore les sonates de Nicolaï, mais je ne sais pas une note de musique; et quant à la danse, (*Montrant sa jambe.*) il ne faut pas que tu comptes sur moi.

MATHILDE. Comme c'est heureux! ce sont justement les seules choses que je sache un peu.

DUBOCAGE. Et qui t'a donc appris tout cela?

MATHILDE. Ma mère!.. si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée.

DUBOCAGE. Ce n'est pas vrai.

MATHILDE. Si, mon oncle, elle était si bonne!.. Ton oncle, me disait-elle, est le meilleur des hommes, le plus tendre des parents; il n'a été injuste qu'une fois en sa vie, ce fut envers moi; prouve-lui un jour, Mathilde, que j'étais digne de cette amitié qu'il m'a refusée; qu'il sache que c'est moi qui t'ai appris à l'aimer, et que ce soit là ma seule vengeance.

DUBOCAGE, *ému*. Comment! elle te disait cela?

MATHILDE. Tous les jours; et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné; c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours, bien mieux que des enfants tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer.

DUBOCAGE, *à part*. Cette chère femme, est-il possible! Je me repens d'avoir été si sévère; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison, qui en ferait les honneurs... D'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille, surtout en mettant tous les autres en pension; certainement il y aurait eu moyen d'être heureux; et je ne l'ai point voulu... Pauvre femme! la condamner ainsi sans la voir, sans la connaître! Elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, *qui l'a observé*. Mon oncle, qu'avez-vous?

DUBOCAGE, *avec douceur*. Laisse-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seul. (*Mathilde s'éloigne.*) Je souffre beaucoup. (*Elle revient et se met près de lui.*)

DUBOCAGE, *l'apercevant tout près de lui*. Ah! tu es encore là?

MATHILDE. Je m'en allais, mais vous avez dit : Je souffre, j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, *l'embrassant*. Oui, oui, reste, mon enfant; tu avais raison, je souffre déjà moins.

MATHILDE. Que puis-je faire pour vous distraire? (*En souriant.*) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate?

DUBOCAGE. Une sonate! je ne pourrai plus me passer de cette enfant-là; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment j'aime mieux que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main?

MATHILDE, *un peu honteuse*. Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.

DUBOCAGE. Ah! tu aimes les contes?

MATHILDE. Et vous?

DUBOCAGE. Eh mais! je ne dis pas non; à ton âge et au mien, on a souvent les mêmes goûts: les vieillards et les enfants se ressemblent beaucoup; les extrêmes se touchent. Lis, ma fille, je t'écoute. (*Il est assis dans son fauteuil, le pied sur un tabouret; c'est sur ce tabouret que Mathilde est assise; elle hésite un instant, le regarde, a l'air de prendre courage, et lit.*)

MATHILDE. « Il était une fois un oncle qui avait l'air « méchant, méchant, et qui pourtant était bien bon.

DUBOCAGE, *souriant*. Eh mais! cela n'est pas un conte, il y en a comme cela.

MATHILDE, *le regardant*. Oui, mon oncle! (*Continuant.*)

« Et cet oncle avait un prince, son neveu, qui voulant faire fortune, s'embarqua sur un grand vaisseau.

« Et il alla bien loin, bien loin, jusqu'à un beau « pays où il s'arrêta.

« Et dans ce pays était une fée qui lui dit : Tu « ne viens chercher que la richesse, et si tu veux, je « te donnerai le bonheur.

« Et l'autre accepta sur-le-champ.

DUBOCAGE. J'en aurais bien fait autant.

MATHILDE. « Et alors il épousa la fée, qui était très-bonne et très-douce, mais qui était une des plus « pauvres fées qu'on eût jamais vues, car il était dit « qu'elle ne retrouverait ses trésors et sa puissance « que quand elle aurait eu une douzaine d'enfants.

DUBOCAGE. Parbleu, voilà un conte qui est original.

MATHILDE. « Et jugez de leur malheur, ils ne purent « avoir qu'une seule petite fille, qui était bien gentille, il est vrai... »

DUBOCAGE. Eh mais! quel est ce bruit, et qui vient

là nous déranger au moment le plus intéressant?

SCÈNE XVII.

Les précédents, JULES, *entrant brusquement.*

JULES. J'ai eu beau attendre M. de Frémoncourt, il ne rentre pas, et j'aime mieux à tout hasard... C'est mon oncle.

DUBOCAGE. C'est mon neveu, c'est mon cher Jules.

JULES, *l'embrassant.* C'est mon oncle que je revois, et ma fille auprès de lui.

DUBOCAGE. Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adoption; mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfants.

JULES. Quoi, mon oncle, vous savez déjà...

DUBOCAGE. Parbleu, ce n'était pas difficile à découvrir; mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder, car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES. Je présume, mon oncle, que vous voulez plaisanter?

DUBOCAGE. M'en préserve le ciel! ton fils Achille a la jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (*Voyant Jules qui fait un geste.*) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre; quant à tes fils Arthur, Etienne, Oscar et Coco, ils sont tombés dans le canal, mais, je te le répète, pas le moindre danger.

JULES. Ah çà! mon oncle, c'est une gageure.

DUBOCAGE. Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner...

JULES, *d'un air piqué.* Non, certainement; mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi longtemps une pareille raillerie, quand vous connaissez notre situation quand vous savez que malheureusement je n'ai pas d'autre enfant que celle-ci.

DUBOCAGE. Que me dis-tu là?

JULES. L'exacte vérité.

DUBOCAGE. Mais quand j'ai vu les autres de mes propres yeux.

JULES. Vous avez vu mes dix enfants!

DUBOCAGE, *regardant Mathilde.* Ma foi, en grande partie. Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je crois que vous riez. Voulez-vous avoir la bonté de nous expliquer ce que cela veut dire?

MATHILDE. Mon oncle, vous l'auriez peut-être su si vous aviez écouté la fin de mon histoire.

JULES. Comment, ma fille se serait permis...

DUBOCAGE. Ecoute-la, mon ami, elle lit fort bien.

MATHILDE, *continuant à lire.* « Or, l'enchanteur, de « qui leur sort dépendait, était cet oncle dont nous « avons parlé plus haut. Et la petite fille voulant lui « prouver qu'un enfant qui nous aime vaut mieux que « dix qui nous font enrager, s'avisa de faire à elle seule « tous les petits garçons. Et voyant cela, le bon oncle « répondit, le bon oncle répondit... »

DUBOCAGE. Après...

MATHILDE. « Il répondit, ce bon oncle... »

DUBOCAGE. Eh bien?

MATHILDE, *lui montrant le livre.* Mon oncle, la page est déchirée.

DUBOCAGE. Heureusement je l'ai lue autrefois l'histoire, et si j'ai bonne mémoire, voici, je crois, ce qu'il répondit :

Air de *Colalto.*

Oui, je voulais, dans mes enfants nombreux,
Esprit, talent, grâce légère;
Le ciel a comblé tous mes vœux,
Car je trouve en toi seule une famille entière.
Pour charmer l'hiver de mes ans,
Auprès de moi reste sans cesse;
En te voyant j'oublierai ma vieillesse :
On rajeunit à l'aspect du printemps.

JULES ET MATHILDE. Ah! mon oncle, que de bontés!

DUBOCAGE. Oui, mes enfants, embrassez-moi, (*A Mathilde.*) et amène-moi ta mère.

MATHILDE. Elle est ici à côté dans la bibliothèque; mais, Jaqueline et Pierrot étaient du complot; et je crois dans l'histoire qu'on les marie à la fin; vous le rappelez-vous, mon oncle?

DUBOCAGE. Pas précisément, mais c'est probable, car toutes les histoires finissent par un mariage. (*A Pierrot.*) A demain donc le repas de noce!

PIERROT, *montrant le pâté.* Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

Air de *Meissonnier.*

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne
A mon enfance ici vous l'accordez;
Mais l'avenir pourra m'en rendre digne
Attendez!
Mon oncle, attendez!

JAQUELINE.

Sans êtr' coquett' stapendant je me forme.
Quand un galant vient me dire : Cédez,
J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme :
Attendez!
Monsieur, attendez!

JULES.

Vous qui, remplis d'une amoureuse ivresse,
Près de l'objet qu'enfin vous possédez,
Jurez d'aimer et de brûler sans cesse,
Attendez!
Un mois attendez!

PIERROT, *à Dubocage.*

En fait d' desseins, j' sais quels étaient les vôtres,
(*Regardant Jaqueline.*)
Qui d' dix paie un reste neuf, mais r'gardez;
J'ons du courage, et j' vous promets les autres,
Attendes!
Nout' maître, attendez!

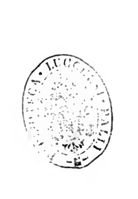
DUBOCAGE.

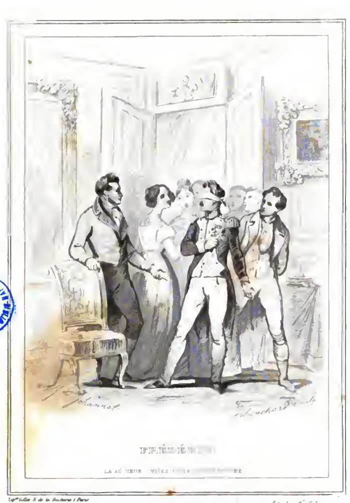
Si vous voulez au salon voir paraître
Tableaux de genre et portraits, demandez;
Si vous voulez des tableaux de grand maître,
Attendez!
Encore, attendez!

MATHILDE.

Si vous voulez applaudir cet ouvrage,
A l'instant même à ce désir cédez;
Si nous gronder vous plaisait davantage,
Attendez!
De grâce, attendez.

FIN DE LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE.





FRÉDÉ[illegible]

LA AU [illegible] [illegible]

32.



is pas

ıdrais
ınque
sur,
vaux,
s scu-
non-

i, qui
llant.
on se
pres-

pour

ssem-
Fran-

, et je

ilains

ı suis
e pas.
ussi;
e, du
nême





LA VENGEANCE ITALIENNE

OU

LE FRANÇAIS A FLORENCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 avril 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE ET CHARLES DESNOYERS.

Personnages.

LAURA LORENZI, jeune veuve.
JULIA, sa sœur.
DORSINI, banquier, prétendu de Laura.
FRÉDÉRIC DE RHÉTEL, jeune Français.
SGRIMAZZI, improvisateur.
GREGORIO, spadassin.

UN DOMESTIQUE.
UN SPADASSIN.
CAVALIERS, DAMES } invités par Dorsini et Laura.
SPADASSINS.

La scène se passe, au premier acte, à Florence, dans la maison de Dorsini; au second acte, dans le château de Laura, situé sur les bords de l'Arno.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, chez Dorsini; porte au fond; portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle qui conduit au salon; à gauche, le cabinet de Dorsini : une table, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIA, LAURA, UN DOMESTIQUE.

(Elles entrent toutes les deux par le fond. Le domestique les introduit.)

JULIA, *au domestique*. Vous dites que M. Dorsini...

LE DOMESTIQUE. Est enfermé dans son cabinet avec un aide-de-camp du général Championnet et le payeur de l'armée française.

LAURA. Et vous ne savez pas quand il sera libre?

LE DOMESTIQUE. Non, Mesdames; mais je vais guetter le moment de lui annoncer votre arrivée. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

JULIA, LAURA.

JULIA. Eh bien! ma sœur, qu'as-tu donc?

LAURA. Rien, je suis très-satisfaite.

JULIA. Pourquoi?

LAURA. Ne pas savoir quand il sera libre!

JULIA. S'il est occupé... Il faut bien qu'il donne des fonds à l'armée française qui vient à notre secours... Le général en chef n'entend pas raillerie.

LAURA. S'occuper d'affaires d'intérêt la veille de notre mariage!

JULIA. Un banquier... D'ailleurs c'est pour en finir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Tout au travail, le monde qu'il oublie
De ses calculs n'a pu le déranger;
C'était pour toi, pour embellir ta vie;
Mais il t'épouse, et son sort va changer.
Obéissant à des lois moins austères,
Le plaisir seul le réclame aujourd'hui...
Quand pour jamais il renonce à l'ennui,
Il doit mettre ordre à ses affaires.

LAURA. Non, tu as beau dire, Julia... je ne suis pas contente de M. Dorsini.

JULIA. Enfin, que lui reproches-tu?

LAURA. Il ne m'aime pas.

JULIA. Lui!

LAURA. Non; il ne m'aime pas... comme je voudrais être aimée... Je le quitte hier au soir : il manque d'arriver un accident à ma voiture; car à coup sûr, et sans ce jeune homme qui a arrêté mes chevaux, j'étais précipitée dans l'Arno! et il n'envoie pas seulement chez moi ce matin s'informer de mes nouvelles.

JULIA. Il n'en savait rien... pas plus que moi, qui n'ai appris ton aventure que ce matin en m'éveillant.

LAURA. C'est égal, il devait s'en douter... on se doute de tout quand on aime... par instinct, par pressentiment.

JULIA. Tu es trop exigeante.

LAURA. Et toi, tu es trop légère, trop étourdie pour me comprendre...

JULIA. Il est vrai que nos caractères ne se ressemblent pas... j'ai été élevée en France, et je suis Française dans l'âme.

LAURA. Moi, je n'ai jamais quitté mon pays, et je suis demeurée tout Italienne.

JULIA. C'est-à-dire jalouse et vindicative... Vilains défauts!

LAURA. Que j'appelle, moi, des qualités, et j'en suis fière... Oui, je suis jalouse, et je ne m'en cache pas. Celui que j'aime en souffrira peut-être, et moi aussi; mais dans ces tourments, il y aura du charme, du bonheur, de la passion! et si je savais que lui-même ne fût pas jaloux, ce soir je romprais avec lui.

JULIA. De ce côté, tu n'as rien à désirer.

LAURA. Heureusement... car sans cela, et s'il pouvait m'oublier...

JULIA. Déjà des projets de vengeance.

LAURA. Sans doute. Il n'appartient qu'aux âmes froides d'endurer paisiblement une injure, une perfidie, et si jamais celui que j'ai préféré à tous m'était infidèle... si j'en avais la preuve, à l'instant une haine mortelle succéderait à mon amour... je me vengerais cruellement sur le perfide, et sur ma rivale; enfin ce sentiment-là est affreux, abominable! mais que veux-tu?.. c'est plus fort que moi... je suis femme, et... je suis Italienne...

JULIA. Ah! mon Dieu! tu me fais peur!

« Et je rends grâce au ciel de n'être pas Romaine. »

LAURA. Songe donc ce que c'est lorsqu'on aime, et qu'on croit être aimée, et découvrir qu'on a été trahie... Mais toi, tu n'aimeras jamais.

JULIA. C'est ce qui te trompe... et quand je pense à ce jeune officier qui, l'autre année, à Milan...

LAURA. Ce Français que tu as connu dans un bal... M. de Rhétel?

JULIA. Oui, ma sœur.

LAURA. Qui t'a fait une déclaration à la première contredanse, et qui l'avait déjà peut-être oubliée à la dernière.

JULIA. Non pas, car tout le temps que le général Bonaparte est resté à Milan, il y a eu des bals, des fêtes, et M. de Rhétel dansait toujours avec moi... Tu n'y étais pas, tu ne pouvais pas en juger... et quoiqu'il ne fût pas jaloux, je sais, moi, qu'il m'aimait bien.

LAURA. Et la preuve?

JULIA. La preuve, c'est qu'il a demandé ma main à ma tante, qui l'a refusé... Ça n'est pas sa faute; il n'avait rien que des épaulettes de lieutenant; mais il promettait, ainsi que son petit général, de conquérir l'Italie, et puis après de venir m'épouser.

LAURA. Et tu y comptes?

JULIA. Pourquoi pas? ils ont tenu leur première promesse, ils peuvent bien tenir la seconde... elle n'est pas si difficile.

LAURA. Je le veux bien... j'admets qu'il t'épouse... Dis-moi, alors, toi, qui ne peux pas comprendre ma jalousie, si, quelques mois après ton mariage, il devenait inconstant, infidèle?

JULIA. Tu vas prévoir des choses...

LAURA. Possibles.

JULIA. Jamais.

LAURA. Je te dis que si.

JULIA. Je te dis que non.

LAURA. Enfin, si cela était, que ferais-tu?

JULIA. Alors...

LAURA. Alors?

JULIA. Je pleurerais.

LAURA. Et puis?

JULIA. Je lui reprocherais sa conduite.

LAURA. Et puis?

JULIA. A force d'attentions, de douceur, de complaisance, je le ferais repentir, je le ramènerais à mes pieds.

LAURA. Et quand il serait à tes pieds, tu aurais la faiblesse de lui pardonner.

JULIA. Peut-être bien, on ne peut pas répondre...

LAURA. Eh bien! j'en suis fâchée pour toi; mais je suis pour ce que j'en ai dit... tu n'aimes pas.

JULIA. Et toi tu aimes trop.

LAURA. Il faut être de son pays.

AIR : *Vive! vive l'Italie!*

Vive, vive l'Italie,
Point d'amour sans jalousie;
Vive, vive l'Italie,
C'est là qu'on aime vraiment.

JULIA.

Je te sens, France chérie,
Tu vaux mieux que ma patrie;
Car toujours la jalousie
Est un tourment
En aimant.

ENSEMBLE.

LAURA.

Vive, vive l'Italie,
Vive, vive l'Italie!

JULIA.

Je te sens, France chérie,
Tu vaux mieux que ma patrie!

LAURA.

Si ton époux volage
D'un autre admirait les attraits?

JULIA.

A mes pieds, je le gage,
Bientôt je te ramènerais.

LAURA.

Si, sans être inconstant,
Auprès de chaque objet charmant
Il se montrait galant?

JULIA.

J'en rirais.

LAURA.

Je me vengerais.

LAURA.

Vive, vive l'Italie! etc.

JULIA.

Je te sens, France chérie, etc.

LAURA. Enfin, voici quelqu'un... M. Dorsini, sans doute. Mon Dieu! non, pas encore!.. Je suis d'une colère!..

SCÈNE III.

JULIA, LAURA, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI. J'ai l'honneur de saluer ces dames.

JULIA. Quel est cet original?

SGRIMAZZI. Oserai-je leur demander si M. Dorsini est sorti?

LAURA. Non, Monsieur... Encore un importun!

JULIA. Monsieur est sans doute quelque fournisseur, quelque capitaliste?

SGRIMAZZI. Au contraire, je suis poëte, poëte improvisateur... le signor Sgrimazzi dont vous avez peut-être entendu parler.

JULIA. Ce beau talent, qui parle en vers, et sans s'arrêter, pendant deux heures de suite?

SGRIMAZZI. Quelquefois trois, cela dépend du prix.

JULIA. Votre génie est à l'heure?

SGRIMAZZI. Oui, Signora, c'est ainsi que l'on nous prend... et j'avais un petit compte à régler avec le signor Dorsini.

JULIA. Vraiment!

SGRIMAZZI. Oui, il doit épouser une jeune veuve, une veuve charmante, comme toutes celles qui vont se remarier, et il m'a commandé pour ce soir, veille de son mariage, une improvisation sentimentale et chaleureuse, des vers à un demi-ducat la pièce!

LAURA, *d'un air aimable*. Est-il possible!

JULIA, *souriant*. Ah! cela vous intéresse?

SGRIMAZZI. Mais pour un banquier, et un banquier amoureux!

LAURA, *vivement*. Il l'est donc?

SGRIMAZZI. Il m'a dit de le dire, et nous disons, nous autres, tout ce qu'on nous commande.

JULIA. Et vous connaissez celle qu'il épouse?

SGRIMAZZI. En aucune façon... cela n'est pas nécessaire. (*Passant entre Julia et Laura.*) Nous avons des pensées toutes faites qui servent au moment... nous en tenons un assortiment complet, et à juste prix, rangé et serré avec ordre, article par article, je nedirai pasdansmon portefeuille, car je n'écrisjamais.

JULIA. Où donc?

SGRIMAZZI. Dans ma tête.

LAURA. Il faut de la mémoire.

SGRIMAZZI. La mémoire! Signora, la mémoire! c'est le génie de l'improvisateur!.. c'est notre imagination à nous autres... Aussi ma tête est une espèce de secrétaire poétique composé d'un certain nombre de tiroirs à l'usage des sonnets, tragédies, opéras et poëmes épiques qu'on nous commande. Nous avons le tiroir de la jalousie, celui de l'amour : nous avons le tiroir des princesses désespérées, et des tyrans farouches; nous avons le tiroir des baptêmes, le tiroir des mariages, le tiroir des odes politiques et monarchiques qu'on fait payer aux têtes couronnées qui les écoutent, les chants patriotiques qu'on fait payer aux peuples qui les chantent, et les dithyrambes de gloire qui m'ont servi pour tous les généraux français et autrichiens, depuis Beaulieu et Wurmser jusqu'au général Bonaparte.

AIR des *Amazones*.

Mais celui-là, je dois le dire,
Improvise encor mieux que moi;
Mes tiroirs n'y peuvent suffire,
Ils sont épuisés, sur ma foi!
Chaque poëte en dit autant que moi,
Ce gaillard-là va trop vite à la gloire,
Et pour lui seul, c'est vraiment un abus,
Consommera tant de chants de victoire
Que pour personne il n'en restera plus.
On fait pour lui tant de chants de victoire,
Que pour personne il n'en restera plus.
Pour personne il n'en restera plus.

JULIA. Vous avez raison.

SGRIMAZZI. Pour aujourd'hui, grâce au ciel, je n'ai pas à emboucher la trompette guerrière... nous n'avons besoin que de fleurs.

O hymen! ô hyménée!

Mais encore, et ce que je venais demander, à quelle heure le bal?

LAURA. A huit heures.

SGRIMAZZI. C'est bien prompt.

JULIA. Pour un improvisateur...

SGRIMAZZI. Affaire d'ordre et d'arrangement... j'aurais déjà commencé ce matin... mais j'ai chez moi un de nos alliés.

JULIA. Un Français.

SGRIMAZZI. Oui, Mademoiselle, un chef d'escadron, qui est venu depuis hier avec un billet de logement, et qui n'a pas cessé de faire un tapage... il fait des armes, il donne du cor, il joue de la guitare avec la signora Sgrimazzi, ma femme... Du reste, charmant jeune homme, joli cavalier, aimable comme on ne l'est pas.

JULIA, *bas*. Si c'était!..

SGRIMAZZI. Et d'une gaieté... il rit toujours.

JULIA, *à demi-voix*. Ce n'est pas lui, il pense trop à moi.

LAURA. Pauvre Julia!

SGRIMAZZI. Nous sommes amis intimes, quoique je ne le connaisse que depuis hier; il a toujours sur lui ou sur les autres une foule d'aventures à vous raconter, et cela m'embrouille dans mes tiroirs.

LAURA. Je conçois; je vous prie cependant de ménager votre verve; car je veux y avoir recours.

SGRIMAZZI. Vous, Signora?

LAURA. Je veux demain, dans un château que j'ai au bord de l'Arno, donner une fête à mes amis, à ma famille; je veux que vous en soyez l'ordonnateur.

SGRIMAZZI. Vous n'avez qu'à ordonner.

LAURA. Je vais écrire mes invitations, et vous aurez à ce sujet tous les détails... Si vous voyez M. Dorsini, ne lui en parlez pas, et dites-lui seulement que deux dames l'attendent là.

SGRIMAZZI. Je n'y manquerai pas. (*Laura et Julia sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

SGRIMAZZI, *seul*. Elles sont charmantes toutes deux. Bonne affaire pour moi, avec cela que j'ai besoin d'argent. Madame Sgrimazzi, ma femme, est si coquette, que tous mes vers, même les plus beaux, ceux qu'on me paie le plus cher, ce dernier sonnet sur la tendresse conjugale, tout ça y a passé, pour lui acheter un chapeau neuf à roses pompons, avec lequel je l'ai rencontrée hier donnant le bras à cet officier-payeur de la 32e demi-brigade; il n'y a pas de mal, je le sais, mais cela vous met en tête des idées biscornues qu'il ne faut pas avoir quand on a, comme moi, aujourd'hui, un chant d'hyménée à improviser. Voyons un peu dans le tiroir de l'hyménée, s'il y aurait quelque chose de neuf...

« O hymen! ô hyménée!
« Dieu charmant qui *présides* aux pompes nuptiales,
« Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

C'est joli...

« Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

J'ai déjà dit cela deux ou trois fois; mais c'est égal, ces roses-là pourront encore servir. (*Frédéric entre par la porte du fond, introduit par un domestique.*)

SCÈNE V.

FREDÉRIC, LE DOMESTIQUE, SGRIMAZZI.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

FRÉDÉRIC. Merci, merci, mon garçon. Tâche que je voie ton maître le plus tôt possible, je suis pressé. (*Il lui donne de l'argent.*)

LE DOMESTIQUE. Cela suffit, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Ah!.. écoute... (*Il lui parle bas un instant. Le domestique entre dans le cabinet de Dorsini.*)

SGRIMAZZI, *sur le devant du théâtre.*

« Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

(*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu non, je n'y pensais plus, c'est une veuve, il faut remplacer les roses virginales par quelque chose de riche.

FRÉDÉRIC, *apercevant Sgrimazzi*. Tiens! il y a du monde.

SGRIMAZZI. Justement elle est riche. (*Déclamant.*)

« Où vas-tu, le front ceint de rubis et d'opales? »

FRÉDÉRIC. Eh parbleu! c'est lui, c'est mon cher hôte, toujours en train de composer.

SGRIMAZZI. Allons, il est écrit qu'il viendra toujours m'interrompre.

FRÉDÉRIC. Bravo! que je ne vous dérange pas... continuez.

SGRIMAZZI. Ah! je vous remercie.

« O hymeo! ô hyméoée! »

FRÉDÉRIC Du reste, à ce que je vois, vous connaissez le maître de cette maison, M. Dorsini?

SGRIMAZZI. Beaucoup, et vous aussi, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Moi! pas du tout.

SGRIMAZZI. Comment se fait-il donc que vous soyez invité au bal qu'il donne ce soir?

FRÉDÉRIC. Un bal! il y a un bal, ici, ce soir?

SGRIMAZZI. Vous ne le saviez pas?

FRÉDÉRIC. Je viens tout bonnement pour toucher le montant d'une lettre de change. J'ai maintenant des lettres de change. Cela vous étonne, et moi aussi; car l'année dernière j'étais lieutenant de cavalerie: je n'avais rien que ce que l'on gagne au régiment, des dettes, des coups d'épée, et quelques bonnes fortunes. Ce n'est pas que je m'en vante, mais enfin, si l'on m'aime, je ne peux pas l'empêcher: et cet amour-là, mon cher ami, m'a porté bonheur à Millesimo, à Arcole, à Rivoli. Capitaine, puis chef d'escadron... c'était bien pour la gloire, ce n'était rien pour la fortune; lorsqu'un coup de canon... ce diable de canon est original dans ses préférences! emporte M. Durand, le plus riche fournisseur de l'armée, un cousin à moi, qui ne m'avait jamais parlé de notre parenté, dans la crainte de payer mes dettes: et me voilà millionnaire par droit de succession.

SGRIMAZZI. Est-ce heureux!.. et je me doute que les lettres de change...

FRÉDÉRIC. Viennent du cousin.

SGRIMAZZI. Et des fournitures.

FRÉDÉRIC.

AIR : Vaudeville du *Baiser au porteur.*

Je ne t'oublirai de ma vie,
O mon cousin le fournisseur!
Les dépouilles de l'Italie
Vont de droit à ton successeur.

SGRIMAZZI.

Peut-être celles de la France;
Car, grapillant même sur leurs amis,
Ces messieurs, en fait de finance,
Sont partout en pays conquis.

Mais je crains que vous ne veniez dans un mauvais moment pour M. Dorsini... un bal ce soir, et demain son mariage.

FRÉDÉRIC. Il est bien heureux s'il aime, et s'il est aimé; moi, toutes les fois qu'on me parle d'un mariage, cela me fait penser...

SGRIMAZZI. A quoi?

FRÉDÉRIC. A l'unique objet de tous mes vœux, à une jeune personne charmante, d'une illustre famille, d'une grande fortune. On me l'a refusée l'année dernière. Mais maintenant, avec l'aide de Dieu, et du cousin..... c'est pour la retrouver que je me rends à Milan avec une mission du général... (*Bas et avec mystère.*) Une mission secrète.

SGRIMAZZI. Vous me l'avez déjà dit.

FRÉDÉRIC. C'est vrai. Vous ai-je dit aussi la rencontre que j'ai faite ce matin... une petite ouvrière charmante, une inclination que j'avais eue à Rome, inclination momentanée! et je la rencontre dans votre maison, au premier!

SGRIMAZZI. Chez le chanoine?

FRÉDÉRIC. Dont elle est la gouvernante, et elle m'a donné à déjeuner, un déjeuner destiné à son prétendu; car elle veut faire une fin, elle est recherchée, m'a-t-elle dit, par un homme d'épée.

SGRIMAZZI. Diable! un homme de cœur!

FRÉDÉRIC. Je n'en sais rien, mais pour un homme de tête, j'en suis sûr.

SGRIMAZZI. Comment, est-ce que par hasard?..

FRÉDÉRIC. Je dis cela à vous, en confidence, parce que vous êtes mon ami, et que vous êtes discret... et puis, c'est fini; je suis enchanté qu'elle se marie, je lui ai fait mon présent de noce, une chaîne d'une cinquantaine de louis, que j'ai échangée comme souvenir contre celle-ci (*Montrant celle qu'il a autour du cou.*) qui en vaut bien deux ou trois, et qu'elle avait peine à quitter, parce qu'elle venait, ainsi que cet amulette, (*Montrant celui qui est attaché à la chaîne.*) de son prétendu... (*Riant.*) *suo caro sposo!*

SGRIMAZZI, *froidement et l'interrogeant.* Mon cher monsieur, mon cher ami, comment vous nomme-t-on?

FRÉDÉRIC. Frédéric de Rhétel.

SGRIMAZZI. Me permettez-vous de vous donner un conseil?

FRÉDÉRIC. Comment donc, vous, mon ami intime! vous, mon hôte! qui avez, de plus, une femme charmante.

SGRIMAZZI. C'est possible.

FRÉDÉRIC. C'est entre nous à la vie et à la mort.

SGRIMAZZI. Vous devez, m'avez-vous dit, rester huit jours à Florence... eh bien! si vous voulez y réussir, il faudra changer tout à fait de manières et de caractère.

FRÉDÉRIC. Comment, comment!.. et pourquoi donc, mon cher ami?

SGRIMAZZI. Je vais m'expliquer, mon cher ami. Florence est une ville assez favorable aux bonnes fortunes.

FRÉDÉRIC. A qui le dites-vous?

SGRIMAZZI. Pour mon compte, j'avoue franchement que je n'en ai pas l'expérience.

FRÉDÉRIC. Comment! vous qui avez tant d'esprit à votre disposition... qui faites des vers...

SGRIMAZZI. Je travaille pour les autres, et jamais pour moi. D'ailleurs, en fait de bonnes fortunes, j'ai ma femme, et c'est bien assez.

FRÉDÉRIC. Une femme très-estimable.

SGRIMAZZI. Oui, mon cher ami.

FRÉDÉRIC. Que vous n'appréciez peut-être pas assez: car vous ne savez pas tout ce qu'elle vaut.

SGRIMAZZI. Il ne s'agit pas d'elle; mais de vous... Cela fait deux.

FRÉDÉRIC. Probablement.

SGRIMAZZI. Ici donc, les hommes à bonnes fortunes doivent être essentiellement discrets.

FRÉDÉRIC. C'est par là que je brille. Autrefois, du temps de la monarchie, les Français n'étaient cités dans l'Europe que par leur légèreté et leur indiscrétion. Mais ce n'est plus cela... tout cela est changé par arrêt du Directoire, et maintenant que nous avons la gravité, la probité, la fidélité, ou la mort, nous avons toutes les vertus, témoin nos fournisseurs... mon cousin Durand.

SGRIMAZZI. Je ne vous parle pas des étourderies de calcul, mais des vôtres, de vos indiscrétions en amour.

FRÉDÉRIC. Et moi, je vous réponds, mon cher ami,

que de ce côté-là, j'ai fait mes preuves. Pas plus tard encore qu'hier, une grande dame, une dame de distinction, si j'en juge à l'élégance de ses manières et de son équipage... et si j'avais aimé à me faire valoir, j'aurais pu dire bien des choses.

SGRIMAZZI. Que vous tairez par prudence, et dans votre intérêt.

FRÉDÉRIC. Dans mon intérêt?

SGRIMAZZI. Oui, les indiscrétions peuvent avoir à Florence des suites très-dangereuses.

FRÉDÉRIC. Ah! très-bien, je vous entends, mon cher ami, les duels, n'est-il pas vrai? mais c'est notre état à nous autres, nous ne sommes bons qu'à cela.

SGRIMAZZI. Vous ne me comprenez pas : on ne s'avisera guère d'aller vous chercher querelle, à vous autres, vainqueurs de l'Italie. On a à Florence des moyens plus sûrs et moins dangereux, à l'usage des amants et des maris malheureux. Ces messieurs ont plusieurs manières différentes de se débarrasser d'un rival, le poison, le stylet, les braves!

FRÉDÉRIC. Les braves?..

SGRIMAZZI. Ce que nous appelons *i bravi*. (*Ici un homme à moustaches avec une longue rapière paraît au fond du théâtre.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GRÉGORIO.

GRÉGORIO, *parlant au domestique*. Oui, c'est moi; j'ai demandé un rendez-vous à M. Dorsini, il me l'a accordé pour six heures et demie... il est six heures trois quarts, et je n'ai pas besoin d'être annoncé. (*Il salue cavalièrement Sgrimazzi. Il traverse le théâtre en faisant sonner sa brette et ses éperons, et entre dans le cabinet de Dorsini.*)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est que ce militaire-là?

SGRIMAZZI. Ce n'est pas un militaire.

FRÉDÉRIC. Bah! quoi donc?

SGRIMAZZI. Un des gens dont je vous parlais tout à l'heure... un brave!

FRÉDÉRIC. C'est drôle! je n'en connais pas de ce régiment-là.

SGRIMAZZI. C'est la chose du monde la plus simple : vous avez à exercer une vengeance particulière, vous voulez vous débarrasser d'un ennemi, d'un rival; vous faites venir tout bonnement un de ces messieurs, et dans vingt-quatre heures, à l'aide d'une douzaine de gaillards taillés dans son genre, vous êtes vengé moyennant une certaine rétribution...

FRÉDÉRIC. Mais c'est affreux! c'est infâme!

SGRIMAZZI. Je ne vous dis pas le contraire; mais cela se fait.

FRÉDÉRIC. Et l'on autorise en Italie...

SGRIMAZZI. Non, l'on n'autorise pas, on tolère.

FRÉDÉRIC. Et c'est déjà mille fois trop... Mais dites-moi, votre monsieur Dorsini est-il un homme à se servir de semblables moyens?

SGRIMAZZI. Non, non, certainement. Du moins, je ne le crois pas, et je l'avoue, je ne puis rien comprendre à la visite qu'il vient de recevoir. Au surplus, voici notre spadassin, je vais lui demander à lui-même.

FRÉDÉRIC. Comment, vous parlez à cet homme?

SGRIMAZZI. Certainement, à part l'exercice de son état, c'est un bon enfant, et un homme de très-bonne compagnie.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI, GREGORIO.

(*Grégorio sort du cabinet de M. Dorsini; il salue de nouveau Sgrimazzi; il va pour sortir par le fond. Sgrimazzi l'arrête.*)

SGRIMAZZI. Pardon, je désirerais avoir l'honneur de causer un instant avec vous.

GRÉGORIO. Je suis à vos ordres.

SGRIMAZZI. Vous me voyez fort inquiet de savoir le motif de votre visite à M. Dorsini.

GRÉGORIO. Simple affaire de politesse. Il va se marier, et comme d'un jour à l'autre, dans sa nouvelle position sociale, il peut avoir besoin de moi et des miens...

SGRIMAZZI. Comment?

GRÉGORIO. Oui, en pareil cas, on est exposé à se voir l'objet de quelques mauvaises plaisanteries; on peut même rencontrer des rivaux.

SGRIMAZZI. C'est vrai.

FRÉDÉRIC. Cela s'est vu.

GRÉGORIO. Je suis venu tout bonnement lui faire mes offres de service. Il les a refusées, en me disant qu'en pareil cas il faisait ses affaires lui-même.

FRÉDÉRIC. Ah! je l'en félicite, j'avais besoin d'apprendre qu'on avait refusé vos services, pour voir M. Dorsini avec plaisir.

GRÉGORIO. Hein! qu'est-ce que vous dites, Monsieur?

FRÉDÉRIC. Sans le connaître, je l'estime déjà.

SGRIMAZZI, *bas, à Frédéric*. Taisez-vous donc; vous allez vous faire une méchante affaire.

FRÉDÉRIC. Que m'importe!

SGRIMAZZI, *à Grégorio*. Monsieur est étranger, il est Français, il ignore tout à fait nos usages.

FRÉDÉRIC. Je m'en vante.

GRÉGORIO, *riant, avec dédain*. Je comprends, Monsieur est de ce pays où, quand on a reçu une insulte, on se fait tuer pour se venger... c'est admirable! Je ne connais, quant à moi, rien de plus absurde et de plus féroce que le duel.

FRÉDÉRIC. Monsieur...

GRÉGORIO. A Florence, Monsieur, où l'honneur consiste à ne pas laisser une offense impunie, on a soin que la punition n'atteigne que l'offenseur, et pour cela, il n'y a que notre profession, supplément obligé à l'insuffisance des lois, chevalerie errante du dix-neuvième siècle; et l'institut, j'ose le dire, le plus moral, le plus utile et le plus philanthropique.

FRÉDÉRIC, *passant entre Sgrimazzi et Grégorio*. Monsieur le chevalier errant...

GRÉGORIO. Monsieur le Français...

SGRIMAZZI, *bas, à Frédéric*. Mais taisez-vous donc, au nom du ciel!

GRÉGORIO. Je vous écoute.

FRÉDÉRIC. Avez-vous une femme?

GRÉGORIO. Je dois épouser, cette semaine, une personne pieuse, qui est la vertu même.

FRÉDÉRIC. Eh bien! monsieur le marié, quand vous serez marié... et pourvu que votre femme soit jolie, ce que je vous demande avant tout, je me ferai un point d'honneur de...

GRÉGORIO, *regardant la chaîne d'or que Frédéric porte à son cou*. Ah! mon Dieu!

FRÉDÉRIC. Qu'avez-vous donc?

GRÉGORIO. Oserais-je vous demander à mon tour d'où vient cette chaîne?

FRÉDÉRIC. D'une dame qui m'honore de quelque affection, et qui a daigné me la sacrifier.

GRÉGORIO. C'est impossible; un amulette que je lui avais donné!

FRÉDÉRIC, *riant*. Quoi! la signora Camilla est votre future?

GRÉGORIO, *avec colère*. *Corpo di Bacco!*

FRÉDÉRIC. Ce prétendu dont elle me parlait, cet homme d'épée!.. Enchanté de la rencontre.

SGRIMAZZI. Allons, pas moyen de le retenir... où vas-tu, malheureux jeune homme?

FRÉDÉRIC. Moi, qui cherchais une occasion de vous faire exercer votre bravoure; la voilà toute trouvée, et pour votre compte.

GRÉGORIO. Monsieur, je vous ai dit ce que je pensais sur le duel; et si je n'étais retenu par mes principes, et surtout par les devoirs de ma profession... mais je travaille pour les autres, et jamais pour moi.

FRÉDÉRIC, *à Sgrimazzi*. Juste comme vous, mon cher ami.

SGRIMAZZI. Bien obligé.

GRÉGORIO. Mais si jamais un de ceux qui daignent m'employer m'adressait à vous, ce qui arrivera, je l'espère, je vous prouverai, Monsieur, et avec un rare plaisir, que je suis digne de la confiance dont on m'honore.

FRÉDÉRIC. Il en pâlit de rage.

AIR de *la Petite Coquette* (d'AM. DE BEAUPLAN).

Quoi! cet amant jaloux,
Monsieur, c'était vous?
Pour moi quelle gloire!
Voyons! de ma victoire
Me punirez-vous?
Quand nous battrons-nous?

GRÉGORIO.

Vengeance! je le jure!
Par vous je fus trop outragé!

FRÉDÉRIC.

Grâce à votre future,
Moi d'avance je suis vengé.

ENSEMBLE.

SGRIMAZZI.

Allons, en finirez-vous
Craignez son courroux.
De cette victoire
Pourquoi vous faire gloire?
Mais, mon cher ami, quand vous tairez-vous?

FRÉDÉRIC.

Quoi! cet amant jaloux,
Monsieur, c'était vous?
Pour moi quelle gloire!
Voyons! de ma victoire
Me punirez-vous?
Quand nous battrons-nous?

GRÉGORIO.

Craignez mon courroux!
De cette victoire
C'est trop vous faire gloire;
Oui, malheur à vous!
Craignez mon courroux.

(*Il sort.*)

FRÉDÉRIC. Ah! ah! vit-on jamais un plus effronté et un plus lâche coquin!

SGRIMAZZI. Silence... voici M. Dorsini.

SCÈNE IX.

SGRIMAZZI, FRÉDÉRIC, DORSINI.

DORSINI, *sortant de son cabinet, et tenant une lettre à la main. A Frédéric.* Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre.

FRÉDÉRIC. Il n'y a pas de mal, j'ai fait ici des connaissances originales... et puis j'étais avec un ami.

DORSINI. Ah! c'est vous, Sgrimazzi!

SGRIMAZZI. Oui, Signor... et je suis chargé de vous prévenir qu'il y a là, au salon, deux dames qui vous attendent.

DORSINI. Laura et sa sœur; moi qui venais de leur écrire... (*A Frédéric.*) Pardon, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Comment donc! ne vous gênez pas, à la veille d'un mariage, votre prétendue, peut-être... (*Il va auprès de la table à droite.*)

DORSINI. Précisément.

SGRIMAZZI. Votre prétendue! moi qui ne la connaissais pas, et cette fête qu'elle m'a commandée pour demain.

DORSINI. Qui donc?

SGRIMAZZI. Pardon: c'est une surprise, je ne devais pas vous en parler; mais l'indiscrétion... (*Montrant Frédéric, qui est à sa droite.*) Cela se gagne.

DORSINI. Veuillez bien lui porter cette lettre, que j'allais lui envoyer; et dites-lui que je vais la rejoindre, dès que j'aurai terminé avec Monsieur.

FRÉDÉRIC. Nullement, vous irez sur-le-champ; je reviendrai...

DORSINI. Non, Monsieur les affaires avant tout, et puisque nous sommes sur ce chapitre, voici, mon cher Sgrimazzi, vos honoraires pour l'improvisation de ce soir, une cinquantaine de ducats.

SGRIMAZZI. Trop généreux patron!

DORSINI. C'est un bon sur notre voisin, M. Derville, que vous devez connaître.

SGRIMAZZI. Le payeur de la 32e demi-brigade! je crois bien, il est toujours chez nous.

FRÉDÉRIC. Un camarade à moi, un bon enfant que j'ai revu aujourd'hui avec un grand plaisir. Il paraît que ce gaillard-là s'en donne à Florence, et que rien ne lui résiste... (*Un domestique entre et remet des papiers à Dorsini, qui va s'asseoir à la table pour les lire.*)

DORSINI. Vraiment?

FRÉDÉRIC. J'avais été chez lui hier en arrivant; mais il était à la promenade avec sa maîtresse.

SGRIMAZZI, *avec inquiétude*. Comment cela?

FRÉDÉRIC. Comment? comment? comme on se promène. Il m'en a parlé ce matin, sans me la nommer, parce que c'est la discrétion même; mais il paraît que c'est une petite brune charmante.

SGRIMAZZI. Une brune! et il se promenait hier avec elle?

FRÉDÉRIC. Sans doute.

SGRIMAZZI. Ah! mon Dieu! savez-vous si elle avait un chapeau avec des roses pompons?

FRÉDÉRIC. Je lui demanderai, et je vous le dirai.

SGRIMAZZI. Vous me ferez plaisir. (*S'en allant.*) Hier, avec elle, à la promenade... moi qui les ai rencontrés!.. si c'était... Diable de jeune homme, avec ses histoires! je ne pourrai trouver un seul vers à présent. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

DORSINI, FRÉDÉRIC.

DORSINI, *se levant*. A nous deux maintenant, Monsieur.

FRÉDÉRIC. C'est d'abord une lettre de change de mille écus, et puis une lettre de crédit que l'on m'a remise pour vous. (*Il la lui donne. Dorsini remet la lettre de change au domestique, qui entre dans le cabinet.*)

DORSINI, *regardant la lettre.* La maison Bartolomeo de Naples... fort bien. De quelle somme auriez-vous besoin?

FRÉDÉRIC. D'une vingtaine de mille francs, pour aller gaillardement d'ici à Milan, pour y faire un peu figure, car je suis comme vous, je vais me marier.

DORSINI. En vérité?

FRÉDÉRIC. C'est un bel état que celui de prétendu! il est si doux de se dire : « Je vais me marier! »

DORSINI. C'est comme si on l'était. (*Le domestique entre portant trois rouleaux d'or qu'il dépose sur la table, et sort.*)

FRÉDÉRIC. C'est mieux encore; parce qu'on ne l'est pas; et qu'on a l'espoir, la crainte... vous devez connaître cela.

DORSINI. Parfaitement.

FRÉDÉRIC. Mais il y a aussi des inconvénients; il faut être sage, il faut veiller sur soi, s'observer. Vous devez avoir de la peine à Florence; car la ville me paraît fort agréable, et les femmes charmantes.

DORSINI. Oui, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Je ne puis guère en juger, puisque je ne suis arrivé que d'hier; mais avant même d'entrer dans la ville, et comme si la Providence m'eût attendu pour cela, j'ai été le héros d'une aventure délicieuse.

DORSINI. C'est fort heureux.

FRÉDÉRIC. N'est-il pas vrai?

DORSINI, *lui présentant les rouleaux.* Voici votre argent.

FRÉDÉRIC, *le prenant et continuant à parler.* Imaginez-vous que sur la route, et au bord de l'Arno, je vois venir à moi une voiture élégante, qui avait l'air de sortir de la ville, et qui était lancée comme une flèche; les chevaux furieux avaient pris le mors aux dents, le cocher avait perdu la tête, et ses guides traînaient à terre; je les saisis avec tant de bonheur et tant de force, que j'arrête l'équipage, juste au bord du fleuve.

DORSINI. Il était temps.

FRÉDÉRIC. Je m'élance à la portière, je vois une femme charmante! je crie au cocher : A l'hôtel; et nous arrivons à une habitation délicieuse, où mon inconnue, qui était revenue à elle, me reçoit avec une grâce, un charme, et surtout une reconnaissance... Vrai, Monsieur, quoique Français, je n'y mets point d'esprit national; et j'avoue qu'il n'y a rien de comparable à vos compatriotes.

DORSINI. Et la fin de l'aventure?

FRÉDÉRIC. Ah! Monsieur, vous m'en demandez trop

PREMIER COUPLET.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je suis discret. (*bis.*)
N'insistez pas, je vous conjure;
La belle... mais c'est un secret,
M'offrit des glaces, un sorbet.

DORSINI.

Un sorbet!..

FRÉDÉRIC.

Voilà, je le jure,
Comment a fini l'aventure.
Je suis discret. (*4 fois.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis discret. (*bis.*)
Mais je ne pourrai, sur mon âme,
Sans me rappeler cette dame,
Prendre ni glace, ni sorbet :
Vous êtes curieux, je gage...
Mais je n'en dis pas davantage.
Je suis discret. (*bis.*)

DORSINI.

Il y paraît. (*bis.*)

DORSINI. Vous ne comptez pas votre or?

FRÉDÉRIC. Avec vous, inutile. Trois rouleaux de mille francs, c'est le compte.

DORSINI. Comme vous voudrez. Je vais maintenant à ma caisse chercher vos vingt mille francs. (*Il va à son cabinet. S'arrêtant au moment d'y entrer.*) A moins que vous n'aimiez mieux attendre, et rester ce soir à mon bal.

FRÉDÉRIC. Impossible : des affaires... un rendez-vous.

DORSINI. Je comprends, on vous a promis un second sorbet.

FRÉDÉRIC. Je ne dis pas cela.

DORSINI. Sans doute, vous êtes discret, comme vous le disiez tout à l'heure, et vous faites bien, car on n'est pas ici comme en France. Je suis à vous, et je reviens. (*A part, en s'en allant.*) Allons, il est un peu fat, et c'est dommage; car, sans cela, il serait fort aimable. (*Il rentre dans son cabinet.*)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.* Discret, discret! ils n'ont que cela à me rappeler. Certainement que je le suis, et j'ai été dans cette occasion, d'une réserve que j'aurai toujours, parce que le désir de briller, de prouver qu'on a un peu plus d'esprit qu'un autre, vous fait dire bien des choses qu'on devrait taire; mais tout à l'heure, je n'ai rien à me reprocher, pas un mot qui puisse compromettre... Je sais bien après cela que mon silence même pourrait peut-être faire croire... Mais où est le mal? il ne la connaît pas, ni moi non plus, et, à l'avenir, je jure bien de ne plus dire que ce qui sera vrai. (*Regardant du côté du salon.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois! cette taille... ces yeux... celle que j'aime! c'est bien elle! elle est ici... Ah! que je suis heureux!

SCÈNE XII.

JULIA, FRÉDÉRIC.

(*Au moment où Julia entre en scène, Frédéric court précipitamment se jeter à ses genoux.*)

FRÉDÉRIC. Chère Julia!

JULIA. Ciel! c'est lui! Ah! Monsieur, vous m'avez fait une peur!.. Mais relevez-vous donc, si on venait...

FRÉDÉRIC. Vous ici, quand j'allais vous chercher à Milan?

JULIA. Je suis venue à Florence, avec ma tante, pour le mariage de ma sœur, qui épouse M. Dorsini.

FRÉDÉRIC. Toute la famille réunie! suite de mon bonheur; car je viens de nouveau demander votre main.

JULIA, *à part.* Ah! j'en étais bien sûre.

FRÉDÉRIC. Et cette année, on ne me refusera pas, je suis millionnaire, je suis monté en grade; chef d'escadron, et je serais même colonel, si notre général de brigade ne m'en voulait pas, à cause d'une aventure avec sa femme...

JULIA, *vivement*. Comment, Monsieur?

FRÉDÉRIC, *à part*. Qu'est-ce que je dis là?.. (*Haut.*) Une femme que je ne pouvais pas souffrir, que je n'invitais jamais à danser; ce n'est pas comme vous.

JULIA. A la bonne heure.

FRÉDÉRIC. Et le mari s'est formalisé : un mari susceptible, il y en a tant!

JULIA. Je comprends.

FRÉDÉRIC. Aussi, une fois marié, je suis décidé à quitter la carrière des armes pour celle de la diplomatie.

JULIA. Ah! que vous aurez raison!

FRÉDÉRIC. N'est ce pas? c'est ma véritable vocation, les secrets d'État ne sont pas plus difficiles à garder que les autres : la moitié du temps, il n'y en a pas; et ceux-là, je ne les dirai à personne.

JULIA. Excepté à moi.

FRÉDÉRIC. Sans doute; sa femme, c'est un autre soi-même.

JULIA. Et vous venez donc ce soir à ce bal?

FRÉDÉRIC. Eh! mon Dieu! non, M. Dorsini m'avait invité; j'ai refusé.

JULIA. Quelle maladresse!

FRÉDÉRIC. J'accepte main'tnant, et sans façon, chez un beau-frère, je le lui dirai.

JULIA. Eh! non, Monsieur, gardez-vous-en bien; est-ce qu'on parle ainsi de ces choses-là? je vous recommande au contraire le plus grand silence.

FRÉDÉRIC. Dès que vous l'ordonnez, cela ne me coûtera rien, mais à condition que vous danserez avec moi toute la soirée.

JULIA. Silence! M. Dorsini.

SCÈNE XIII.

JULIA, FRÉDÉRIC, DORSINI.

DORSINI, *présentant des billets de banque à Frédéric*. Voici, Monsieur, toute votre somme. (*Frédéric va à la table et écrit. A Julia.*) Bonjour, ma jolie belle-sœur. Laura est-elle bien en colère contre moi?

JULIA. Votre lettre l'a un peu apaisée.

FRÉDÉRIC, *à Dorsini*. Voici mon reçu, et j'ai de plus réfléchi à votre aimable proposition, at je me fais un plaisir de rester à votre bal.

DORSINI. Ah! vous restez! enchanté; et puis je savoir quel heureux événement vous a fait changer d'idée?

FRÉDÉRIC, *étourdiment*. Ah! c'est que, voyez-vous... (*Rencontrant un regard de Julia.*) Pardon, je ne puis le dire, une aventure... une rencontre... un ordre auquel il m'est doux d'obéir... enfin je reste.

DORSINI, *souriant*. C'est l'essentiel; et, je devine aisément, vous aurez appris que votre belle inconnue d'hier devait se trouver à mon bal.

JULIA. Comment! qu'est-ce que c'est? hier une inconnue...

FRÉDÉRIC, *à Dorsini*. Taisez-vous donc. (*A part.*) Il y a des gens d'une indiscrétion...

DORSINI, *étonné, et les regardant tous deux*. Eh mais! quel intérêt Julia, ma belle-sœur, peut-elle prendre à cette aventure?

FRÉDÉRIC. Aucun certainement; mais il est des choses que devant une demoiselle...

JULIA, *à demi-voix, à Frédéric*. Je saurai ce que c'est, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *à part*. Je suis sur les épines... (*On entend la ritournelle du chœur.*) Heureusement, voilà du monde qui vient à mon secours.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GENS DU BAL, CAVALIERS ET DAMES INVITÉES.

CHŒUR.

AIR : Final du premier acte de *Giselle*.

Chantons un si doux hyménée.
Pour leur plaire unissons-nous tous;
Puisse durer longtemps la chaîne fortunée
Qui va rejoindre ces deux époux!

(*Pendant le chœur Laura est entrée : Dorsini la prend par la main; ils font ensemble le tour de l'assemblée, en saluant tous les invités.*)

(*Au moment où Laura arrive sur le devant de la scène, elle lève les yeux sur Frédéric, qui la reconnaît et fait un geste de surprise.*)

FRÉDÉRIC. Ah! mon Dieu!

LAURA, *d'un air aimable*. Comment! Monsieur, c'est vous? Que je suis heureuse de vous rencontrer!

FRÉDÉRIC, *embarrassé*. Et moi, donc! j'étais loin de m'attendre...

DORSINI, *à Laura*. Vous connaissez Monsieur?

LAURA. Certainement.

JULIA. Vous, ma sœur?

LAURA. C'est mon libérateur que je vous présente.

DORSINI. Que dites-vous?

JULIA, *à Frédéric*. Ah! que je vous remercie!

FRÉDÉRIC, *avec embarras*. Du tout, du tout, je vous en pric, ne parlons pas de cela.

LAURA. Au contraire. (*A Dorsini.*) Apprenez, mon ami, que sans Monsieur, sans son généreux secours, mes chevaux me précipitaient hier dans l'Arno.

DORSINI, *avec colère*. Grand Dieu! qu'entends-je!

LAURA. Ne prenez pas un air si effrayé, il n'est rien arrivé de fâcheux.

FRÉDÉRIC, *à part*. Impossible de l'arrêter, ni de lui faire comprendre...

DORSINI, *à Frédéric*. Quoi! c'était Madame?

FRÉDÉRIC. Mais oui... je ne reconnaissais pas d'abord... (*A demi-voix.*) Mais croyez, Monsieur, que de tout ce que j'ai dit, il n'y a rien de vrai.

DORSINI, *avec colère et à demi-voix*. Il suffit, Monsieur... (*Haut, à Laura.*) Et vous avez ainsi laissé partir votre libérateur sans lui témoigner votre reconnaissance?

LAURA. Non, certainement : Monsieur a daigné accepter l'offre que je lui ai faite de venir chez moi, et je l'ai reçu de mon mieux; je lui ai offert...

DORSINI. Des glaces, un sorbet.

LAURA, *riant*. Ah! vous savez...

DORSINI, *à demi-voix, et avec colère*. Oui, Madame, je sais tout, et vous n'avez plus besoin de feindre.

LAURA, *effrayée*. Qu'est-ce à dire?.. qu'avez-vous?

JULIA. Ma sœur, qu'y a-t-il donc?

FRÉDÉRIC, *à part*. C'est fini! ils ont tous une rage de parler; je n'ai jamais été comme cela.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; SGRIMAZZI, *arrivant par le fond*.

SGRIMAZZI. Me voilà... me voilà! (*Déclamant.*)

« O hymen! ô hyménée!
« Dieu charmant qui *présides* aux pompes nuptiales,
« Où vas-tu, le front ceint de rubis et d'opales?
« Tu vas, d'un pied léger, chez l'heureux Dorsini,
« Tu vas à ses trésors ajouter aujourd'hui
« Des trésors bien plus doux d'amour et de constance. »

DORSINI, *à part.* Oui, de constance!.. (*Allant à Sgrimazzi.*) Il suffit, Sgrimazzi, n'allez pas plus loin; il est inutile de parler de ce mariage, que des raisons m'obligent à différer... (*Bas, à Laura.*) Rompu à jamais, tout est fini. (*Ici la musique commence. Il va prendre Frédéric par la main, et lui dit à voix basse.*) Monsieur, quelles sont vos armes?

FRÉDÉRIC. Daignez m'écouter...

DORSINI. Vous me suivrez à l'instant au bord de l'Arno.

FRÉDÉRIC. Je ne demande pas mieux; mais je vous atteste...

DORSINI. Que vous êtes un lâche.

FRÉDÉRIC. Excepté cela, je vous accorde tout le reste.

FINAL.

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est fait, mon honneur* (de PHILIPPE).

DORSINI.

Plus d'hymen, de bonheur!
Je sens la jalousie
Et sa sombre fureur
S'emparer de mon cœur...
Trahi dans ma patrie
Pour un fat étranger,
De tant de perfidie
Je saurai me venger.

LAURA.

Plus d'hymen, de bonheur!
Quelle est cette folie?
Je le vois, la fureur
S'empare de son cœur.
D'où vient tant de furie
Contre cet étranger?
De tant de jalousie
Je saurai me venger.

FRÉDÉRIC.

Je voudrais de grand cœur
Guérir sa jalousie;
Mais je ne puis, d'honneur,
Souffrir tant de fureur.
Ah! vive ma patrie!
Je vois qu'un étranger
Ne peut, en Italie,
Plaisanter sans danger.

JULIA, *montrant Dorsini.*

Sous un calme trompeur
Il cache sa furie.
Ah! pour ma pauvre sœur
Je crains quelque malheur.
Ah! pour quelque folie
Peut-on ainsi changer?
De tant de jalousie
Comment le corriger?

SGRIMAZZI.

Ma tirade, en honneur,
Eût été fort jolie :
Chacun avec fureur
Eût applaudi l'auteur.
Un trait seul de l'envie
A pu tout déranger;
La palme du génie
En cyprès va changer.

DORSINI, *bas, à Frédéric.*

Sur les bords de l'Arno, demain.

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Ce lieu m'enchante.

DORSINI, *de même.*

Au bois des peupliers.

FRÉDÉRIC.

Promenade charmante.

DORSINI.

Sous les coups de l'un de nous l'autre devra périr.

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Mais, Monsieur... si cela peut vous faire plaisir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Je voudrais de grand cœur, etc.

DORSINI.

Plus d'hymen, de bonheur! etc.

LAURA.

Plus d'hymen, de bonheur! etc.

JULIA.

Sous un calme trompeur, etc.

SGRIMAZZI.

Ma tirade, en honneur, etc.

CHŒUR.

Cette fête, en honneur,
Eût été fort jolie!
D'où vient que la fureur
Semble agiter leur cœur?
Quelle est cette folie?
Hélas! cet étranger,
Par quelque étourderie,
Vient de tout déranger.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon gothique dans le château de madame Lorenzi.— Au fond, une grande cheminée, au-dessus de laquelle se trouve un tableau représentant Françoise de Rimini; aux deux côtés de la cheminée, une porte. Deux grandes portes latérales. Une croisée à droite de l'acteur. De l'autre côté et un peu sur le devant, table avec papier, écritoire et plumes. Sur les côtés, deux grands tableaux représentant Othello et Gabrielle de Vergy.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Ouverture lente et mystérieuse. — Lorsque la toile se lève, deux sons de cor, dont l'un semble partir du château, et l'autre de l'extérieur. L'ouverture se termine en crescendo, et l'on entend à l'extérieur la voix de Frédéric et celle de Sgrimazzi.*)

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI, *en dehors.* Non, non, je n'entrerai pas; je veux savoir où l'on me conduit.

FRÉDÉRIC, *en dehors.* Taisez-vous donc, Sgrimazzi; entrons toujours. (*Ici Frédéric et Sgrimazzi entrent par la porte à gauche, à côté de la cheminée; et immédiatement après leur entrée, elle est fermée à double tour. — Il fait nuit.*) Allons, c'est fini, nous voilà prisonniers.

SGRIMAZZI. *allant regarder par la fenêtre.* Soixante pieds de hauteur; pas moyen de s'échapper.

FRÉDÉRIC. C'est bien l'aventure la plus délicieuse...

SGRIMAZZI. La plus épouvantable...

FRÉDÉRIC. C'est la première fois de ma vie que je suis enlevé.

SGRIMAZZI. Et moi aussi; mais je m'en passerais bien.

FRÉDÉRIC. Certainement j'ai eu en France bien des bonnes fortunes, mais pas une seule dont les préliminaires ressemblassent à ce qui m'arrive aujourd'hui.

SGRIMAZZI. Jolis, les préliminaires! Arrêtés sur le grand chemin par des hommes masqués, dans votre voiture, où je suis bien fâché maintenant d'avoir accepté une place.

FRÉDÉRIC. J'ai cru vous rendre service; j'avais affaire ce matin au bord de l'Arno, vous veniez de ce côté...

SGRIMAZZI. Oui, au château de la signora Lorenzi, qui m'avait ordonné pour aujourd'hui un bal, une fête; mon monde, mes musiciens, tout est commandé pour ce soir, et je n'y serai pas, et l'on va m'attendre.

FRÉDÉRIC. Bah! vous ne serez pas le seul qu'on attendra aujourd'hui. (*A part.*) Et Dorsini! ce duel! je suis désolé, mais ce sera pour demain; quand il y a force majeure, quand il saura que je suis, malgré moi, en bonne fortune...

SGRIMAZZI. En bonne fortune... il y tient. Mais, malheureux jeune homme, vous rêvez tout éveillé, vous allez vous créer des chimères...

FRÉDÉRIC. Cela te paraît tel, à toi qui ne t'y connais pas, qui n'en as pas l'habitude; mais moi, je suis sûr de mon fait, c'est une aventure galante.

SGRIMAZZI. C'est un guet-apens, une vengeance italienne.

FRÉDÉRIC. Quelque jeune veuve à l'esprit romanesque.

SGRIMAZZI. Ou plutôt un mari à l'humeur vindicative, un amant jaloux, un tuteur, que sais-je? Vous aurez tenu quelques propos indiscrets sur sa femme, ou sa maîtresse, ou sa pupille; vous n'en faites jamais d'autres!

FRÉDÉRIC. Et tu as raison, ne parlons pas de cela. Cette aventure-ci me charmait, parce qu'elle me faisait oublier celle d'hier, qui me revient toujours à l'esprit; c'est indigne à moi.

SGRIMAZZI. Qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC. Ce pauvre Dorsini dont j'ai détruit le bonheur!.. et me voir forcé encore de menacer ses jours!

SGRIMAZZI. Qu'entends-je?

FRÉDÉRIC. Eh oui!.. vous ne devinez rien. Nous devions nous battre ce matin au bord de l'Arno; mon ami Derville, que j'ai prévenu, devait être mon témoin.

SGRIMAZZI. Vous battre!.. et pourquoi?

FRÉDÉRIC, *riant.* Pourquoi? parce que, mon cher ami... (*Se reprenant.*) Mais non, c'est fini, me voilà corrigé. Je serai discret maintenant; et pour changer de conversation, j'ai vu ce matin Derville, je me suis chargé de votre commission d'hier.

SGRIMAZZI. Ah! mon Dieu!

FRÉDÉRIC. Je lui ai demandé si la dame à qui il donnait le bras l'autre jour avait un chapeau avec des roses pompons.

SGRIMAZZI, *avec crainte.* Eh bien?

FRÉDÉRIC. Il a ri, et m'a dit que oui.

SGRIMAZZI, *avec désespoir.* Plus de doute, c'était ma femme!

FRÉDÉRIC. La signora Sgrimazzi?

SGRIMAZZI. Oui, Monsieur. (*On entend un troisième son de cor. Tremblant.*) Ah! mon Dieu! si je n'avais pas peur, comme je serais en colère!.. mais je n'en ai pas le temps. Avez-vous entendu?

FRÉDÉRIC. Sans doute; c'est un signal, on va venir.

SGRIMAZZI. On va venir, et pourquoi?

FRÉDÉRIC. Belle demande!.. on ne nous a pas enlevés pour rien; c'est-à-dire, enlevé: toi, cela ne te regarde pas, car tu étais dans ma voiture, tu es de trop ici.

SGRIMAZZI. Si je vous gêne, je ne demande pas mieux que de m'en aller...

FRÉDÉRIC. Cela sera bien peut-être, car j'ai là un doux pressentiment qui ne me trompe jamais.

SGRIMAZZI. Moi, j'en ai un qui me fait frémir.

FRÉDÉRIC, *parcourant le salon.* Pauvre homme! (*Examinant le tableau qui est au-dessus de la cheminée.*) Tiens, qu'est-ce que c'est que ce tableau-là?

SGRIMAZZI, *s'approchant.* Attendez donc, Françoise de Rimini, un jaloux qui assassine son rival et sa maîtresse infidèle.

FRÉDÉRIC. A merveille!.. (*Regardant sur le mur à droite.*) Ici un Othello.

SGRIMAZZI, *regardant à gauche.* Et là, une Gabrielle de Vergy.

FRÉDÉRIC. Beau coloris, belle perspective!

SGRIMAZZI. Oui, une perspective rassurante!

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Voyez donc ces maris jaloux...
Dans tous leurs traits quelle furie!

FRÉDÉRIC.

Vois comme Hédelmone est jolie!

SGRIMAZZI.

Quels regards ils lancent sur nous!
Messieurs, calmez votre courroux.

FRÉDÉRIC.

Si quelqu'un a pu vous déplaire,
Ah! croyez-moi, ce n'est pas lui.
Messieurs, je suis célibataire,
Je mérite votre colère.

SGRIMAZZI.

Moi, comme vous, je suis mari;
Ah! n'immolez pas un confrère...
Moi, comme vous, je suis mari;
Vous respecterez un confrère.

FRÉDÉRIC. Ces femmes italiennes ont un singulier goût pour la décoration de leur boudoir. Silence! la porte s'ouvre, j'entends marcher.

SGRIMAZZI. Voici le moment critique; pauvre Sgrimazzi!.. où t'a conduit ta mauvaise étoile! (*La porte à droite de la cheminée s'ouvre.*)

FRÉDÉRIC, *regardant de ce côté.* C'est bien cela!.. une robe blanche qui se dessine dans l'ombre: c'est une femme!..

SGRIMAZZI, *regardant.* Une femme!.. c'est, ma foi, vrai!.. est-ce qu'il aurait raison?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; UNE FEMME, *avec un demi-masque, entre suivie de quelques affidés couverts de manteaux noirs.*

FRÉDÉRIC, *bas, à Sgrimazzi.* Elle est masquée, mais sa taille, sa démarche... hein?.. qu'en dites-vous?

SGRIMAZZI. Je dis que pour un tête-à-tête je n'aime pas (*Montrant les affidés.*) ces témoins qui l'accompagnent.

FRÉDÉRIC. Elle a l'air distingué.

SGRIMAZZI. Oui, j'aime mieux l'air que les accompagnements.

LA JEUNE DAME, *désignant Frédéric.* Je veux parler à Monsieur.

FRÉDÉRIC. A moi?

LA JEUNE DAME, *s'avançant.* Qu'on me laisse seule avec lui. (*Les affidés restent dans le fond.*)

SGRIMAZZI. Et que va-t-on faire de moi?

LA JEUNE DAME. Vous, signor Sgrimazzi...

SGRIMAZZI. Je suis connu...

LA JEUNE DAME. Vous allez vous rendre sous escorte au bord de l'Arno, au bois de peupliers: vous y trouverez le signor Dorsini; vous lui direz que M. Frédéric de Rhetel l'attend ici, dans ce château, où vous l'amènerez.

SGRIMAZZI. Pardon, belle inconnue; mais je me permettrai de vous dire que j'ai des affaires personnelles pour aujourd'hui, une fête chez une dame de la plus haute distinction.

LA JEUNE DAME. Vous m'obéirez, il y va de votre tête.

SGRIMAZZI. C'est différent; les affaires avant tout.

FRÉDÉRIC. Je commence à n'y rien comprendre.

SGRIMAZZI, *bas, à Frédéric.* Le signor Dorsini; si c'est là le rendez-vous que vous espériez!

FRÉDÉRIC, *gaiement.* Que veux-tu?.. cela fera deux rendez-vous.

LA JEUNE DAME, *à deux de ses acolytes.* Qu'on l'emmène... (*A Sgrimazzi.*) Songez à mes ordres; zèle, discrétion, et surtout prompt retour.

SGRIMAZZI. Oui, Signora. (*A part.*) Diable de Français dont je ne peux pas me séparer!.. Si jamais je me rencontre avec lui... Je pars, Signora, et je reviens, parce qu'il est des lieux... où malgré soi... l'on revient toujours. C'est fini, la verve n'y est plus!... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LA JEUNE DAME, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Enfin, il est parti, et je puis vous témoigner à la fois mon étonnement et le plaisir que j'éprouve.

LAURA, *ôtant son masque.* Me reconnaissez-vous, Monsieur?

FRÉDÉRIC. Madame Lorenzi!

LAURA. Moi-même, qui, pour la seconde fois, vous reçois chez moi.

FRÉDÉRIC. Ah! ce château vous appartient?

LAURA. Cette seconde visite vous plaira peut-être moins que la première; car, cette fois, vous aurez plus de peine à vous vanter de votre bonne fortune.

FRÉDÉRIC. Moi, Madame.

LAURA. C'est ce que vous avez déjà fait; oserez-vous le nier?

FRÉDÉRIC. J'ai raconté simplement à M. Dorsini l'aimable accueil que j'ai reçu de vous.

LAURA. Mais l'air et le ton dont vous avez fait ce récit ne lui ont-ils pas fait supposer que j'avais cessé de mériter son amour?.. vous ne répondez pas?

FRÉDÉRIC, *avec embarras.* Je ne dis pas que peut-être... il ait pu interpréter...

LAURA. Vous m'avez donc calomniée; et, indigne désormais du nom d'honnête homme, vous avez menti.

FRÉDÉRIC, *avec indignation.* Madame!

LAURA. Ah! je puis vous flétrir d'un tel outrage, vous l'avez mérité!.. mais moi, à qui vous en avez fait un plus grand encore, en quoi vous avais-je offensé? et vous m'avez déshonorée aux yeux de celui que j'aimais, et dont j'étais aimée; vous avez rompu mon mariage.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle!*

D'un imposteur si la voix ennemie
Vous attaque dans votre honneur,
Laisserez-vous son audace impunie?
Non, j'en réponds... votre juste fureur
Saura punir le calomniateur.
Mais est-il moins digne de blâme,
Est-il moins digne, selon vous,
Et de mépris et de courroux,
Si sa victime est une femme?

FRÉDÉRIC. Ah! vous avez raison; je suis coupable!.. ma vie entière se passera à réparer mes torts.

LAURA. Et quelle réparation pouvez-vous me donner? me rendrez-vous l'estime et le cœur d'un époux? me rendrez-vous la considération publique, que la rupture de ce mariage m'enlève sans retour? Je perds tout à la fois, et par un seul mot de vous; et c'est dans l'ivresse et dans la joie de votre âme, c'est gratuitement, sans que rien vous y obligeât, que vous vous êtes joué de mon existence et de mon avenir!.. que vous m'avez vouée, pour la vanité d'un moment, à la honte et au malheur de toute ma vie!.. Et les lois qui défendent votre bonneur seraient muettes des qu'il s'agit de nous!.. un tel outrage resterait impuni!

FRÉDÉRIC. Non, et dussé-je subir la honte que j'ai méritée, je proclamerai hautement, et devant tout le monde, mon infamie et mon indigne mensonge.

LAURA. Et qui persuaderez-vous?.. qui croira à vos serments?.. Le monde, Dorsini lui-même, ne verront-ils pas dans un tel dévouement une nouvelle preuve des liens qui vous attachent à moi?..

FRÉDÉRIC. Ah! il n'est que trop vrai; ma faute est irréparable.

LAURA. Vous ne m'avez donc laissé qu'un seul moyen d'attester la vérité, de prouver à Dorsini, au monde entier, mon indifférence et ma haine pour vous; et ce moyen, s'il ne me justifie pas, me vengera du moins.

FRÉDÉRIC. Mais enfin, ce moyen quel est-il?

LAURA. Ces messieurs vont vous en instruire.

FRÉDÉRIC. Ces messieurs?

LAURA. Après cela, je vous l'ai dit, je ne craindrai plus que vous vous vantiez de cette entrevue, c'est la dernière; adieu. (*Elle sort.*)

FRÉDÉRIC. La dernière, soit; mais tout cela ne m'explique pas...

UN DES AFFIDÉS, *après beaucoup de révérences.* Monsieur, vous avez une demi-heure pour mettre ordre à vos affaires. (*Tirant sa montre et regardant l'heure.*) Il est huit heures et demie; à neuf heures précises, on sera à vos ordres. (*Frédéric veut parler; l'affidé fait un profond salut, et sort avec ses compagnons. La porte se referme, on entend tirer les verrous.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *seul, après un instant de silence.* Une demi-heure!.. Sgrimazzi avait raison; je ne connaissais pas encore les Italiennes, et je vois que maintenant je n'aurai pas beaucoup de temps pour les étudier. C'est dommage, cette expression de colère allait bien à sa figure; et quand elle a dit : *Je me vengerai du moins!* en attachant sur moi ses grands yeux noirs, qui lançaient des éclairs, elle était belle, très-belle. Malgré cela, j'aime mieux les Françaises, et je n'ai jamais vu de femme pareille que dans les romans d'Anne Radcliffe. (*Réfléchissant.*) Cependant, je dois en convenir, elle est bien malheureuse! je suis bien coupable envers elle! et c'est très-vrai, dans la position où elle est, elle n'a qu'un seul moyen de prouver évidemment qu'elle ne m'aime pas, et ce moyen est de... (*Avec colère.*) Moyen absurde! moyen qui n'a pas le sens commun! et si elle était là, je lui prouverais qu'elle en a vingt autres de se venger, de se consoler... Mais elle n'est pas là; elle ne viendra plus, je suis en son pouvoir!.. Tout est fermé; et seul ici: sans armes, contre une bande de *condottieri!..* Ah! ce n'est pas ainsi que je devais mourir!.. et cette mort qui me semblait si belle sur un champ de bataille! cette mort, à laquelle on court en chantant, quand le canon gronde, et quand on vous regarde!.. ici, seul, sans témoins, dans ce vieux château, elle

me semble affreuse! et quand j'y pense, la vie était si belle encore! elle pouvait l'être davantage!.. J'avais des amis, une patrie... enfin, j'avais Julia, elle m'aimait!.. demain, peut-être, elle eût été ma femme, et quel avenir, quel bonheur eût été le nôtre! et mon indiscrétion, mon affreux caractère a tout détruit; ce misérable défaut, je n'ai pu m'en corriger; malgré moi j'y retombais sans cesse... eh bien! aujourd'hui j'en suis puni, c'est bien fait... supporte donc, lâche, supporte donc les résultats de ta folle conduite, et puisque tu n'as pu l'empêcher, aie le courage du moins de te résigner à ton sort.

AIR de *Renaud de Montauban*.

C'en est fait, et je dois bannir
En même temps la crainte et l'espérance;
Mais il me reste, hélas! un souvenir...
O mon pays! c'est à toi que je pense.
Moi, qui devais vivre et mourir pour toi,
Je suis parjure... ah! j'en verse des larmes!..
Si demain on prenait tes armes,
Demain on se battrait sans moi...
Ils iraient se battre sans moi

Que faire?.. le temps me paraît à la fois si lent et si rapide... (*Regardant la table.*) Ah! des plumes, du papier!.. Oui! j'oubliais, ils me l'ont dit, il faut mettre ordre à ses affaires, (*Il s'assied et écrit.*) maintenant surtout que je suis riche. Pauvres millions de mon cousin Durand! je ne vous aurai pas gardés longtemps! Ah! si je l'avais su!.. (*Il se lève.*) Quelle duperie d'avoir de l'ordre, de l'économie!.. m'en voilà corrigé, cela ne m'arrivera plus; heureusement j'en aurai bien disposé, et cela console. (*Il se remet à écrire.*) Encore un mot... (*Relisant.*) Est-ce tout?.. oui, voilà tout ce que j'avais à écrire; maintenant l'adresse. (*Au moment où il va l'écrire, on entend le bruit des verrous.*) J'entends du bruit! on vient, ce sont eux, du courage!.. (*S'arrêtant.*) Eh bien! non, on a beau faire, on sent malgré soi le cœur, dont les battements redoublés... (*Avec reproche.*) Un officier! un soldat de l'armée d'Italie! (*Entendant ouvrir la porte.*) Allons, allons, que du moins ils ne s'en aperçoivent pas, ne donnons point cette satisfaction-là à des lâches; sachons les braver, et regarder la mort en face. Que vois-je! (*La porte à droite de la cheminée s'est ouverte; Julia paraît.*)

SCÈNE V.

JULIA, FRÉDÉRIC.

JULIA, *paraissant à la porte.* Silence.

FRÉDÉRIC. Vous, Julia, dans ces lieux!

JULIA, *s'avançant.* Je viens vous sauver.

FRÉDÉRIC. Est-il possible!.. Je savais bien que les femmes ne pouvaient pas toutes m'abandonner.

JULIA. Vous êtes ici dans un château qui appartient à ma sœur.

FRÉDÉRIC. Oui, je sais qu'elle a eu la bonté de m'y recevoir.

JULIA. J'ai tout appris par elle; les soupçons, la colère de Dorsini, son mariage rompu; et tout cela par votre faute, par votre indigne conduite.

FRÉDÉRIC. Ah! daignez m'écouter!

JULIA. Dès ce moment mon parti a été pris, et j'ai renoncé à vous.

FRÉDÉRIC. Julia!

JULIA. Oui, Monsieur : rien ne me fera changer de résolution; je vous rends vos serments, je ne veux plus vous revoir; mais j'ai voulu du moins veiller sur vos jours.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Est-il possible!

JULIA. Quand j'ai entendu entrer dans la cour du château cette voiture si exactement fermée, quand j'ai vu surtout la figure sinistre des gens qui l'accompagnaient, j'ai conçu un horrible soupçon, un soupçon que maintenant encore j'ai peine à prendre pour une réalité: et j'ai tremblé...

FRÉDÉRIC, *vivement.* Pour moi!.. ah! que je suis heureux!

JULIA, *se reprenant.* Une femme a peur de tout, un rien l'effraie.

FRÉDÉRIC. Pas toutes.

JULIA. J'aurais tremblé de même pour les jours d'un indifférent, d'un étranger; j'aurais fait tout au monde pour le sauver.

FRÉDÉRIC. Et comment avez-vous osé l'entreprendre?

JULIA. Un moyen bien simple, bien facile; un de ces braves qui vous ont enlevé était là, de garde, à la porte de cette chambre... c'est, je crois, celui qui commande aux trois autres.

FRÉDÉRIC. Ah! ils ne sont que quatre!.. Par saint Bonaparte! si j'avais seulement là une bonne épée!..

JULIA. Il ne s'agit pas de cela, Monsieur; ces gens-là n'ont contre vous ni haine ni colère; ils ne vous en veulent pas plus qu'à un autre : on leur a donné vingt-cinq ducats...

FRÉDÉRIC, *d'un air piqué.* Vingt-cinq!.. rien que cela?.. un chef d'escadron!

JULIA. En leur offrant le double... mes châles, mes bijoux, mes parures de demoiselle...

FRÉDÉRIC. Et vous croyez que je souffrirai...

JULIA. Eh! Monsieur, il s'agit bien de cela!..

FRÉDÉRIC. C'est de l'argent mal placé; vrai, je ne le mérite pas.

JULIA, *vivement.* C'est possible... mais qu'importe!.. dans quelques minutes ils vont venir, ils vous emmèneront; mais, au lieu de suivre leurs instructions, ils vous rendront à la liberté, et alors, fuyez, quittez ces lieux, et oubliez-moi.

FRÉDÉRIC. Maintenant moins que jamais! et je ne sais comment vous remercier de tant de générosité.

JULIA. Profitez-en.

FRÉDÉRIC. Impossible.

JULIA. Et pourquoi?

FRÉDÉRIC. C'est que, la mort qui me menace fût-elle encore plus prochaine et plus terrible, je ne quitterai pas ces lieux, si vous ne me pardonnez, si vous ne me permettez pas de vous aimer toujours, de vous revoir.

JULIA. Jamais.

FRÉDÉRIC, *d'un ton décidé.* Alors, je reste; et ce n'est pas votre sœur, c'est vous qui serez cause de ma mort! Toute la famille y aura contribué.

JULIA. Monsieur... au nom du ciel!.. par grâce!..

FRÉDÉRIC. Ma grâce!.. c'est moi qui l'implore, et vous qui la refusez; si vous m'aimez, je pars.

JULIA. Ah! mon Dieu! . eh bien! Monsieur... eh bien! . partez; mais c'est pour vous sauver la vie.

FRÉDÉRIC. Elle m'est chère maintenant.

JULIA. Mais à condition que vous tâcherez de vous corriger de votre amour-propre, de votre indiscrétion, de votre... légèreté.

FRÉDÉRIC. Cette fois-là est la seule; et je ne sais pas comment cela s'est fait!.. Mais pour ce qui est de la fidélité, de la constance, je peux hardiment vous attester...

JULIA. Taisez-vous; l'on vient : c'est votre guide et ses gens.

SCÈNE VI.

GRÉGORIO, JULIA, FRÉDÉRIC.

GRÉGORIO, *suivi de deux estafiers qui restent au fond, près de la porte.* Voici l'instant, Signora, il faut partir.

JULIA. Vous savez nos conventions?

GRÉGORIO. C'est dit : je suis payé... et un homme d'honneur, un homme tel que moi, n'a que sa parole. Où est le prisonnier?

JULIA. Prêt à vous suivre. (*Elle prend Frédéric par la main.*) Le voici! (*Elle l'amène près de Grégorio, et leurs yeux se rencontrent.*)

FRÉDÉRIC. Que vois-je!

GRÉGORIO. Vous ici, mon gentilhomme?

FRÉDÉRIC. Moi-même, coquin.

GRÉGORIO. Et c'est lui que j'allais délivrer... (*A Julia.*) Rien de fait, Signora.

JULIA. Que voulez-vous dire?

GRÉGORIO. Que j'ai une autre dette avec Monsieur, une dette personnelle, et par saint Janvier, mon patron! je suis heureux de pouvoir l'acquitter en faisant mon devoir.

JULIA. Vous, grands dieux! et comment?

GRÉGORIO. Ne m'a-t-il pas outragé ce matin, moi, et ma profession?.. profession que j'exerce avec honneur! Ne m'a-t-il pas supplanté près de la signora Camilla, ma prétendue?

FRÉDÉRIC. Et lui aussi qui ne peut pas se taire!

JULIA. Comment! Monsieur, encore?.. au moment où vous me juriez...

FRÉDÉRIC. Et je vous jure encore qu'il ne sait ce qu'il dit.

JULIA. Ah! si je n'écoutais que ma colère, je devrais... mais, coupable ou non, j'ai juré de le sauver... (*A Grégorio.*) Et j'ai votre promesse.

GRÉGORIO. C'est vrai; mais auparavant j'en avais fait une autre; une promesse antérieure, et c'est celle-là que je tiendrai, parce qu'en fait de serments, il faut de l'ordre : sans cela, on ne s'y reconnaîtrait pas.

JULIA. Non, vous ne repousserez pas mes prières! et vous aussi, Frédéric, je vous en supplie, joignez-vous à moi, daignez lui parler.

FRÉDÉRIC. Moi, lui demander la vie! je n'oserais plus m'en servir, si je la devais à un coquin de son espèce; et je l'engage au contraire à ne pas me manquer : car, si j'en réchappe, je lui promets la potence à lui et à tous les siens.

GRÉGORIO, *voulant tirer son épée.* Je ne sais qui me retient...

JULIA. Au nom du ciel!

GRÉGORIO. Soyez tranquille, j'ai mon mot d'ordre; et le devoir avant tout. Il faut, m'a-t-on dit, attendre que le seigneur Dorsini soit ici, et alors, au signal qu'on doit me donner...

JULIA. Je l'empêcherai bien; je cours près de ma sœur!.. (*Grégorio va ouvrir la porte latérale à gauche.*)

FRÉDÉRIC, *à demi-voix, à Julia qui est appuyée sur un fauteuil à droite.* Julia! ma bien-aimée Julia... pensez quelquefois à moi... adieu, du courage; moi-même j'en ai besoin, car vous laisser ainsi... (*Apercevant le bouquet qui est à sa ceinture, et dont il s'empare.*) Ah! voilà qui m'en donnera; il ne quittera mon cœur que quand il aura cessé de battre.

AIR du vaudeville de *la Haine d'une femme.*

Non, ce n'est point une chimère,
De mon sort vous prenez pitié;
Je suis aimé, j'ai pu vous plaire,
Tout mon malheur est oublié.
Laissez-moi cet heureux délire,
Le trépas même en peut être charmé;
En expirant je puis encor sourire,
Je suis aimé,
Je suis aimé!
Je puis mourir, je suis aimé!

(*Grégorio et les spadassins lui ont montré de la main la porte à gauche. Il s'y élance; Grégorio et ses gens y entrent après lui : la porte se referme.*)

SCÈNE VII.

JULIA, *seule.* Frédéric! Frédéric!.. Oh! je ne puis croire encore à tout ce qui se passe, à tout ce que j'ai vu... non... non... je m'effraye à tort... ma sœur n'a jamais eu cette affreuse pensée, j'en suis sûre; et cependant c'est fait de lui, a dit cet homme, au moment où Dorsini paraîtra dans le château... Mais Dorsini a rompu avec ma sœur, il a juré de ne plus la voir, il ne viendra pas... non, il ne viendra pas... Ah! juste ciel! c'est lui!

SCÈNE VIII.

DORSINI, JULIA.

DORSINI, *entrant par la porte à droite de la cheminée. A la cantonade.* C'est bien, c'est bien.

JULIA, *allant à lui.* Vous, Monsieur, dans ces lieux?

DORSINI. Il le faut bien, puisque c'est ici, chez elle... quelle audace! quelle impudence!.. que l'on ose me donner un rendez-vous.

JULIA. Et qui donc?

DORSINI. Ce Français, ce lâche qu'aujourd'hui j'ai attendu vainement au bord de l'Arno.

JULIA. M. Frédéric? Ne l'accusez pas; des spadassins l'ont enlevé, conduit dans ce château!

DORSINI. Des spadassins?

JULIA. Il est condamné...

DORSINI. Condamné!.. mais, Julia, on vous a trompée... quelle loi, quel tribunal aurait ce droit? excepté moi qu'il a outragé, qui donc pourrait en vouloir à ses jours?

JULIA. Qui? celle qu'il a calomniée, dont par son indiscrétion il a détruit pour jamais le repos et le bonheur; et le plus cruel de tout cela, c'est que ce n'est pas ma sœur, c'est moi qu'il aime, qu'il a toujours aimée, moi qu'il a demandée en mariage; c'est moi seule qui devrais avoir des droits sur lui.

DORSINI. Que dites-vous?

JULIA. Oui, Monsieur, c'est moi; et là tout à l'heure encore, il me jurait... (*Regardant sur la table.*) Que vois-je! une lettre de lui! (*Elle lit.*) « Par suite d'une « faute impardonnable, condamné à perdre la vie en « pays étranger, n'ayant ici ni famille ni amis, je « suis forcé de supplier M. Dorsini de vouloir bien « être mon exécuteur testamentaire. »

DORSINI. Moi!

JULIA, *continuant.* « Je lègue tous mes biens, et toute « la fortune qui me revient de mon cousin Durand, à « mademoiselle Julia Manzoni; que cette fortune, que « j'espérais partager avec elle, serve au bonheur « d'un autre; mais, quel qu'il soit, il ne pourra jamais l'aimer comme je l'aimais... »

DORSINI. Achevez.

JULIA, *lui donnant la lettre*. Tenez, Monsieur, lisez vous-même.

DORSINI, *lisant*. « De plus, je déclare sur mon honneur, et au nom de toute la croyance qui est due « aux dernières paroles d'un mourant, je déclare que « j'ai calomnié madame Lorenzi; j'ai commis ainsi « un mensonge indigne d'un galant homme. C'est « pour l'expier que je vais mourir. » (*Laura est entrée sur cette dernière phrase.*)

SCÈNE IX.

DORSINI, LAURA, JULIA.

DORSINI, *courant à elle*. Ah! Madame, ah! Laura!.. en proie à un premier mouvement de fureur, je n'ai écouté que ma jalousie; je vous ai outragée; mais tout me montre clairement la vérité; tout me prouve que je suis seul coupable; Laura, me pardonnez-vous?

LAURA, *froidement*. Non, Monsieur, il n'est plus temps.

JULIA. O ciel!

LAURA. Celui qui a pu me soupçonner un instant n'est plus digne de moi.

JULIA. Même quand il reconnaît ses torts?

DORSINI. Quand il veut les expier?

LAURA. Votre conviction à vous ne me suffit pas, et aux yeux du monde, devant qui, hier encore, vous avez brisé tous nos nœuds, il faut pour vous et pour moi-même une réparation solennelle, éclatante.

JULIA. Que voulez-vous de plus? y a-t-il quelque chose de mieux que cette lettre?

LAURA. Peut-être: et si je réussis, seulement alors... (*On entend la ritournelle du chœur.*)

JULIA. Ah! mon Dieu! quel est ce bruit?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI, *à Laura*. Madame, Madame, voici tout votre monde, vos invitations.

DORSINI. Quoi! vous ne les avez pas décommandées?..

LAURA. Non, Monsieur.

JULIA. Comment! un bal, une fête, en ce moment! il s'agit bien de cela; qu'on les renvoie!

LAURA. Pourquoi donc? cela entre dans ma vengeance... Il me faut des témoins, et, je l'espère, vous ne me refuserez pas d'en être. Vous avez mes ordres, Sgrimazzi?

SGRIMAZZI. Oui, Signora; je demanderai de l'indulgence, l'improvisation a été si rapide!

LAURA. Il suffit; faites entrer.

SGRIMAZZI. Je suis à vos ordres, moi et mes tiroirs. (*Les portes du fond s'ouvrent; tous les invités en habit de fête paraissent et entourent Laura, Julia et Dorsini. Pendant ce temps le théâtre s'éclaire de tous côtés.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CHŒUR DES PERSONNES DE LA VILLE, CAVALIERS ET DAMES.

CHŒUR.

AIR : *Chantons ce mariage* (du PHILTRE).

Ce soir, amis, le bal, la comédie,
Tous les plaisirs pour nous;
La beauté nous convie
A ce gai rendez-vous.

LAURA. Je vous avais invités, mes chers amis...

DORSINI, *vivement*. Pour vous faire part de notre mariage.

LAURA, *de même*. Mariage qu'il faut encore différer. Mais, en attendant, nous avons un petit intermède à vous offrir, intermède de la composition du signor Sgrimazzi.

SGRIMAZZI, *s'inclinant*. Trop d'honneur, Signora. Du signor Sgrimazzi, et d'un collaborateur qui désire garder l'anonyme. Prenez vos places. (*Tout le monde se place sur le côté droit du théâtre, les dames assises devant, les hommes debout, derrière. Laura et Julia occupent les premiers siéges, Dorsini est debout auprès de Laura.*)

SGRIMAZZI.

MÉLODIE.

Mesdames et Messieurs, silence, s'il vous plaît!
Pour peu qu'à mon génie Apollon soit en aide,
Nous allons vous donner ce soir un intermède
Neuf, joyeux et piquant... dont voici le sujet :
Un jeune et beau Français, à la tête étourdie
(On en trouve parfois), par une calomnie
Compromet la vertu d'une femme d'honneur.
Elle veut se venger.. et dans le fond du cœur
Elle conçoit d'abord l'idée italienne
D'employer contre lui le bras d'un spadassin...
Mais bientôt la pitié plus forte que la haine,
La fait se raviser et changer de dessein...
Elle sait qu'un Français, qui rarement recule,
Peut bien braver la mort, mais non le ridicule.
Et pour punir d'un fat les propos insensés,
Il faut qu'une frayeur utile et salutaire
Le corrige... et l'instruise au grand art de se taire.
Je vous ai mis au fait... vous êtes tous placés;
J'ai dit dit... nous commençons... silence; paraissez.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; *la porte de gauche s'ouvre, et paraît* FRÉDÉRIC, *les yeux bandés, les mains liées, et conduit par deux hommes qui se retirent immédiatement.*

FRÉDÉRIC, *parlant à voix haute*. Eh bien! puisque vous me conduisez à l'esplanade du château, y arriverons-nous aujourd'hui? y sommes-nous enfin?

SGRIMAZZI. Oui, mon cher ami, nous y voilà.

FRÉDÉRIC. Ah! c'est vous, Sgrimazzi; si j'avais les mains libres, et si ces messieurs le permettaient, je vous donnerais une poignée de main.

SGRIMAZZI. On m'a permis de vous voir encore à vos derniers moments.

FRÉDÉRIC. C'est aimable, on a ici une foule d'attentions. Eh bien! puisque vous voilà, vous ferez mon épitaphe; je vous charge de l'improviser à loisir, pour qu'elle soit bien; je vous charge aussi de faire mes adieux à mon ami Derville, et à votre femme; je suis bien fâché de vous avoir dit sur elle...

SGRIMAZZI, *vivement, et l'interrompant*. Ne parlons pas de cela.

FRÉDÉRIC. Heureusement, cela restera entre nous.

SGRIMAZZI, *de même, et comme pour le faire taire*. C'est bon, c'est bon, vous dis-je.

FRÉDÉRIC. C'est juste, ce sont des affaires de famille, et devant ces figures de spadassins (*Montrant les dames qui sont en face.*) qui sont là en face de nous... elles sont affreuses, n'est-il pas vrai?

SGRIMAZZI. Taisez-vous donc.

FRÉDÉRIC. Je vais peut-être me gêner! Allons, mes amis, dépêchons-nous. Sgrimazzi, où est-il?

SGRIMAZZI, *à sa gauche*. A côté de vous.

FRÉDÉRIC. Vous êtes brave; avec ces maladroits, c'est le poste dangereux, et je ne voudrais pas y être. Un mot encore; vous trouverez dans le salon... le salon d'Othello et de Françoise de Rimini...

SGRIMAZZI. J'y suis...

FRÉDÉRIC. Vous trouverez sur la table à gauche une lettre adressée à M. Dorsini; veillez à ce qu'elle lui soit remise, et puis dites à madame Lorenzi que je regrette d'avoir fait manquer son mariage, de l'avoir calomniée.

SGRIMAZZI. Ce que vous avez dit n'était donc pas vrai?

FRÉDÉRIC. Eh non, par malheur; j'ai menti. Ce qui me désole maintenant, car enfin, si j'avais dit la vérité, je mourrais avec moins de regrets.

JULIA. Ah! l'indigne!..

FRÉDÉRIC. Mais, dites-lui en même temps que c'est une femme susceptible, une femme cruelle, barbare, avec laquelle il n'y a pas moyen de vivre, et que je ne lui pardonne pas ma mort, pas pour moi, ça m'est égal, mais pour une foule de personnes, qui ne s'en consoleront jamais... cette pauvre Julia, sa sœur!

JULIA. Eh bien! par exemple!.. (*Elle veut aller à lui, Laura la retient.*)

FRÉDÉRIC. Qu'elle me pardonne, celle-là; c'est la seule que j'aie offensée, et cependant, Dieu m'en est témoin, c'est la seule que j'aimais. Allons, êtes-vous prêts?

SGRIMAZZI, *faisant signe aux dames, qui se lèvent, et se rangent en demi-cercle autour de Frédéric.* Ils le sont.

FRÉDÉRIC. J'espère du moins que je ne mourrai pas comme un quinze-vingt, qu'il me sera permis de voir la mort en face, et de commander le feu.

SGRIMAZZI, *lui déliant les mains*. On vous le permet.

FRÉDÉRIC. A la bonne heure... Adieu, Julia, adieu tout ce que j'aime! (*Il a tiré de son sein le bouquet de Julia, et d'une main il le met sur son cœur.*) Et vous, mes braves... là, au cœur... visez juste... si vous pouvez... (*De l'autre main, il ôte lentement son bandeau, en disant :*) En joue!.. feu!

CHŒUR.

Votre folie
Pouvait vous coûter la vie.
Plus de terreur;
Renaissez au bonheur.

FRÉDÉRIC, *regardant autour de lui, ébloui par l'éclat des lumières, et étourdi par le bruit et la musique.* Où suis-je?.. qu'est-ce que cela signifie? s'est-on moqué de moi?

CHŒUR.

Votre folie
Pouvait vous coûter la vie.
Plus de terreur;
Renaissez au bonheur.

FRÉDÉRIC. *Il aperçoit Sgrimazzi; il court à lui, et le prenant au collet.* Pourquoi ne suis-je pas mort?

SGRIMAZZI. Le voilà fâché qu'on ne l'ait pas tué...

FRÉDÉRIC. Oui, morbleu! cela vaut mieux que d'être mystifié; et si une aventure comme celle-là se savait en France...

LAURA. Qui pourrait le dire? personne, excepté vous, et l'on sait que vous êtes discret.

FRÉDÉRIC. Je le serai désormais, je le jure, la leçon a été bonne; j'en ai encore une sueur froide.

DORSINI. Vous êtes mort si bravement!

FRÉDÉRIC. Oui; quand on est là on fait de son mieux. Mais, c'est égal, c'est un mauvais moment, (*A Laura.*) et je vous en voudrai longtemps.

LAURA.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oublions tout : vous me rendez l'honneur,
Moi, je dois vous rendre la vie.
Plus de rancune, et qu'à l'instant ma sœur
Tous les deux nous réconcilie.

FRÉDÉRIC, *transporté.*

C'est encore un rêve, je crois...
Pour une telle récompense
Qui ne voudrait mourir vingt fois!
C'est après la mort, je le vois,
Que la félicité commence.

Mais, pour cela, il faudrait être aimé... c'est là la question; et je n'en sais plus rien...

JULIA. Vraiment!

FRÉDÉRIC. Rien du tout.

JULIA. Je vois alors que vous vous corrigez, et que vous deviendrez discret... Voilà ma main.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive, vive l'Italie!
Point d'amour sans jalousie...
Vive, vive l'Italie!
C'est là qu'on aime vraiment.

FIN DE LA VENGEANCE ITALIENNE.



L'OURS ET LE PACHA

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 10 février 1820.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. SAINTINE.

Personnages.

SCHAHABAHAM, pacha, souverain absolu et crédule.
MARECOT, son conseiller, premier ministre et imbécile.
ROXELANE, sultane favorite.
ZETULBE, sa suivante.
TRISTAPATTE, époux de Roxelane, honnête homme et bête.
LAGINGEOLE, son associé, commerçant étranger... aux principes.
ALI, premier eunuque.
LE GRAND ESTAFIER.
PLUSIEURS SULTANES, ESCLAVES, DERVICHES ET MUSICIENS.

La scène se passe dans la demeure du pacha.

Le théâtre représente une espèce de cour du sérail; une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit : *Appartement des femmes;* à gauche, une volière dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit : *Petite ménagerie.* A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha.

Au lever du rideau, Roxelane, Zétulbé et plusieurs autres sultanes sont dans l'attitude de la douleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉTULBÉ, ROXELANE.

ZÉTULBÉ, *à Roxelane.* Comment! on n'a point de ses nouvelles?

ROXELANE. Le dernier bulletin annonçait du mieux; mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ. Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE. Savez-vous que cette perte-là serait affreuse?

ZÉTULBÉ. Oui, pour le pacha, qui ne peut se passer de son favori.

ROXELANE. Et pour nous surtout, car enfin cet ours était assez bonne personne; il ne méritait peut-être pas la place importante qu'il occupait, mais on ne peut pas dire qu'il ait abusé de sa faveur, et on ne peut pas lui reprocher une seule injustice, ni un acte arbitraire.

ZÉTULBÉ. C'est bien vrai.

ROXELANE. Et puisqu'il faut absolument que le sultan ait un favori, sait-on qui lui succédera?

ZÉTULBÉ. Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, Madame; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE. Qu'oses-tu dire? Ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi, et que le souvenir de mon époux... ce pauvre Tristapatte!

ZÉTULBÉ, *apercevant Marécot.* Ah! mon Dieu! que nous veut Marécot, et d'où lui vient cet air consterné?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, *arrivant tout effrayé.* Mesdames, c'en est fait!..

ROXELANE. Comment! il n'est plus?

MARÉCOT. Vous l'avez dit; l'ours a vécu... Il n'a pas même voulu attendre la visite du médecin.

ROXELANE. On a beau dire, cet ours-là n'était pas sans intelligence.

MARÉCOT, *d'un air détaché.* Oui, c'est une grande perte pour la ménagerie; car, à la cour, on peut s'en passer.

ROXELANE, *surprise.* Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant!

MARÉCOT. Je l'aimais, je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha était là. Je ne l'aurais pas dit de son vivant; mais c'était bien le plus vilain animal! et des caprices, beaucoup de caprices. Moi qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier, et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

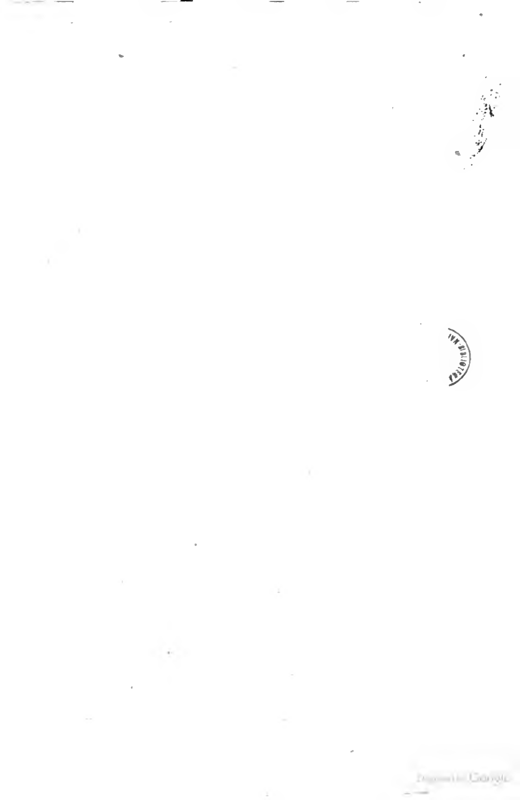
Il joignait l'air d'un intrigant
A l'astuce d'un diplomate,
Et, quoiqu'il fît le chien couchant,
Donnait souvent des coups de patte.
Taciturne, il grognait toujours,
Et dans sa fierté monotone,
Sous prétexte qu'il était ours,
Monsieur ne parlait à personne. (*bis.*)

ROXELANE. Ce qui n'empêche pas que voilà tout le sérail en deuil.

MARÉCOT. Le moyen de faire autrement? pour peu que le seigneur Schahabaham se désole, il faudra bien faire comme lui, et ce n'est pas gai; mais dans notre état, le maître avant tout.

AIR : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Dès qu'il va mal, ma santé se dérange;
Dès qu'il est gai, moi je ris aux éclats;



SCHA
MARI
ROXE
ZETU
TRIS
et

Le théâ
Appc
ménc
prem

ZÉTU
nouvel
ROXE
mais
somme
ZÉTU
ROXE
freuse
ZÉTU
de son
ROXE
était
pas la
pas di
pas lu
traire.
ZÉTU
ROX
ait un
ZÉTU
que to
dans
ROX
suis p
ce par
ZÉT
nous

MA
fai



LA GINGEOLE,

NE CRAIGNEZ RIEN MESDAMES, C'EST UN MOUTON!

Imp. Gellée R. de la Bûcherie 1 Paris

L'Ours et le Pacha. Scène X



S'il n'a pas faim, je ne bois ni ne mange;
S'il a sommeil, je ronfle avec fracas. (*bis.*)
Mais l'ours est mort, jugez donc quelles scènes
Dans ce sérail nous allons essuyer;
Je sens déjà mes deux yeux se mouiller,
Car vous savez que dans toutes ses peines
C'est toujours moi qui pleure le premier.

Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, Mesdames, à votre discrétion.

ROXELANE. Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT. Oui, mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'est fait de nous tous: le danger commun doit nous réunir.

ROXELANE. Comment le distraire et l'empêcher d'y penser?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALI.

ALI. Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail; ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT. Eh! justement, ils ne pouvaient arriver plus à propos; ce sont des commerçants ambulants, qui vendent, brocantent et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur vendre une fourrure superbe. (*A Ali.*) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre. (*Ali sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ALI.

MARÉCOT.

AIR : *Sortez, croyez-moi, sortez* (du CHATEAU DE MON ONCLE).

Oui, Mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons un moyen
Qui plaira,
Conviendra
A notre excellent pacha,
Il s'agit de le duper,
Il s'agit de l'attraper;
Vous voyez, entre nous,
Que je compte un peu sur vous,
(*A Roxelane.*)
Mais soyez discrète,
Je vous le répète;
Taisons-nous aujourd'hui
Sur la mort du favori;
Si sa déconv'nue
Des grands était sue,
Que de gens qui déjà
D'mand'raient sa place au pacha!

CHŒUR.

Oui, Mesdames, cherchons bien, etc.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE. Eh bien! entre donc, Tristapatte; il n'y a rien à craindre. Nous sommes près de l'appartement des femmes; as-tu peur qu'elles te mangent?

TRISTAPATTE. Non; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes sans penser à la mienne. Je l'aimais tant...

LAGINGEOLE. Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE. Aussi, c'est ta faute.

LAGINGEOLE. Comment, ma faute?

TRISTAPATTE. Sans doute. Sans toi je n'aurais pas été jaloux; si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant; si je ne l'avais pas fait partir en avant... Les maudits corsaires!.. Enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE. C'est vrai; mais aussi, où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami?.. Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi.

TRISTAPATTE. Oh! non.

LAGINGEOLE. Oh! si.

TRISTAPATTE. Je sais bien comme j'aimais ma femme.

LAGINGEOLE. Je sais bien comme je l'aimais aussi. Mais ne songeons maintenant qu'à notre fortune.

TRISTAPATTE. Oui, elle est en bon train notre fortune.

AIR : *Vive une femme de tête!*

D'un coup d' commerc' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons
D' réunir des bêt's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance,
Nous am'nons dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L' chat savant qui miaule en *ut*,
Bref, des savants d' toute espèce,
C'était pis qu'un institut;
Mais des gens de c't' importance
Mangeaient tous soir et matin;
Ne pouvant viv' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors avec eux, j' m'en accuse,
J'ai calmé mon appétit,
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'nons de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE. Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie? Avec de l'esprit, et j'en ai, de l'effronterie, et tu en as, on se tire de tout.

TRISTAPATTE. Voilà que je suis un effronté maintenant.

LAGINGEOLE. Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant?

TRISTAPATTE. C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez. S'il y a quelque danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi. Voilà mes profits: nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE. Tout peut se réparer. Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce.

TRISTAPATTE. Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE. Justement, c'est comme cela qu'on commence. Si nous avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... C'était là un joli cadeau à faire au pacha, si nous l'avions!

TRISTAPATTE. Oui, mais ne l'avant pas...

LAGINGEOLE, *cherchant à deviner ce qu'a dit Tristapatte.* Comment dis-tu?

TRISTAPATTE. Je dis : Ne l'avant pas...

LAGINGEOLE. Si tu vas parler comme ça devant le pacha, on aurait une belle opinion de nous! Mais silence! on vient. Dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter des bonnes occasions.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, *à part, sans voir les deux amis.* J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grâces au prophète, le pacha ne se doute encore de rien. Je l'ai laissé occupé à regarder des petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une bonne heure. (*Apercevant les deux marchands.*) Ah! ce sont ces marchands européens...

TRISTAPATTE, *à part, à Lagingeole.* Oui, marchands... sans marchandises.

LAGINGEOLE, *à part, à Tristapatte.* Veux-tu te taire? (*Haut.*) Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'animaux les plus rares.

MARÉCOT. Cela se rencontre à merveille... nous qui voulons donner au pacha une petite fête, un divertissement.

LAGINGEOLE. Une fête! j'ai ce qu'il vous faut. (*Montrant Tristapatte.*) J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, *bas, à Lagingeole.* Mais tais-toi donc, ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, *de même.* Eh! mon ami, avec un balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT. Ce n'est pas cela que j'entends; je veux dire quelque rareté en fait d'animaux. (*Lagingeole frappe sur l'épaule de Tristapatte et a l'air de le présenter à Marécot.*) Eh bien! c'est bon. Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avions ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE, *à part.* Un ours! nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, *vivement, après avoir rêvé.* Un ours, dites-vous? J'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, *bas, à Lagingeole.* Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT. Comment! il serait possible! vous auriez notre pareil?

LAGINGEOLE. Oh! exactement semblable, excepté, par exemple, qu'il est noir; mais en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde. Il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe. En ce moment il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par souscription pour remplacer l'ours Martin qui était indisposé; mais l'indisposition n'a pas eu de suites. Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et les gentillesses des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT. C'est admirable!

LAGINGEOLE. Il joue, il danse comme une personne naturelle de l'Opéra. Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter: cela viendra; mais en revanche il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice pour le doyen des ours.

MARÉCOT, *enthousiasmé.* Ah! mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés! Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant. Par exemple, si celui-là ne devient pas le favori du pacha!.. Mais ce n'est pas tout: le pacha aime aussi les poissons; il nous faudrait donc un poisson extraordinaire.

TRISTAPATTE. Je vous comprends bien: vous ne voulez pas un roquet de poisson, un goujon, par exemple.

LAGINGEOLE. J'y suis, Monsieur voudrait un beau poisson, un poisson comme on n'en voit pas beaucoup.

MARÉCOT. Un poisson comme on n'en voit guere.

LAGINGEOLE, *froidement.* J'ai votre affaire: prenez mon ours.

MARÉCOT. Je pourrais fort bien m'arranger de votre ours; mais...

TRISTAPATTE, *à Lagingeole.* Tu n'entends donc pas ce que te dit Monsieur?

LAGINGEOLE. Comment?

TRISTAPATTE. Tu dis à Monsieur: Prenez mon ours.

LAGINGEOLE. Eh bien?

MARÉCOT. Eh bien?

TRISTAPATTE. Eh bien? qu'est-ce que Monsieur t'a demandé?

MARÉCOT. Qu'est-ce que j'ai dit à Monsieur?

LAGINGEOLE. Qu'est-ce que j'ai répondu? Prenez mon ours.

TRISTAPATTE. Prenez mon ours... Il ne sortira pas de là.

MARÉCOT. Votre ours fera donc le poisson?

LAGINGEOLE. C'est son état; c'est un ours marin.

MARÉCOT, *stupéfait.* Un ours marin! Ah! le pacha en perdra la tête. Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, *bas, à Tristapatte.* Entends-tu, notre fortune? (*Haut.*) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT. Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront.

AIR: *Un jour il est agriculteur.*

Il a bon ton, il a bon air,
Pourtant, malgré sa bonhomie,
De son cousin le dey d'Alger
Il a quelquefois la manie:
Tout à coup lui prend un accès,
Pour un rien, il s'emporte, il gronde,
Il vous tue!.. et l'instant d'après
C'est le meilleur homme du monde.

LAGINGEOLE. Je conçois ça, c'est la maladie du pays.

MARÉCOT. Mais surtout, il n'aime pas à attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours. Schahabaham donne aujourd'hui même une fête à la sultane favorite, qui justement est Française; et puisque vous et votre ours l'êtes aussi, ça lui fera plaisir. On aime à voir ses compatriotes... J'ai encore un autre marché à vous proposer, mais nous en parlerons dans un autre moment. Le pacha ne peut tarder à paraître; hâtez-vous de quitter ces lieux. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

TRISTAPATTE. Ah çà! mon ami Lagingeole, dis-moi si par hasard tu n'as pas perdu la tête d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse; et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là?

LAGINGEOLE. Comment, tu ne devines pas qui est-ce qui est la bête?

TRISTAPATTE. Ma foi, non.

LAGINGEOLE. Eh bien! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE. Comment, je suis la bête?

LAGINGEOLE. Eh! oui, c'est toi qui es la bête; car il ne comprend rien. Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours?

TRISTAPATTE. Oui, mais il est mort, et il ne nous en reste plus que la peau.

LAGINGEOLE. Eh bien! je te mets dedans.

TRISTAPATTE. Tu me mets dedans, je comprends bien ça; voilà positivement ce que je ne veux pas. Tu n'en fais jamais d'autres!

LAGINGEOLE. Songe donc que tu es justement de sa taille, que tu danses, que tu pinces de la harpe. Que diable! je t'avais en vue, le rôle est dessiné pour toi.

TRISTAPATTE. C'est possible; mais un autre le jouera.

LAGINGEOLE. Songe d'ailleurs...

TRISTAPATTE. Tu as beau dire, je ne serai pas ours; je ne veux pas être ours. Diable! ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE. Pense donc à notre fortune!

TRISTAPATTE, *se fâchant*. Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune. Je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE. Eh! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre. (*On entend préluder sur un instrument.*) Silence! on chante. (*Tous deux écoutent.*)

ROXELANE, *en dehors*.

AIR de *Montano*.

Amour!
Amour!
Que ton doux pouvoir nous enflamme!
Amour! (*bis.*)
Pour nous descends dans ce séjour.

TRISTAPATTE, *ému*.

Quel trouble dans mon âme!
Je connais ces accents :
Oui... c'est ma femme!
C'est elle que j'entends.

LAGINGEOLE, *entendant le chœur*. Accompagnée de plusieurs autres.

CHŒUR.

Amour! etc.

TRISTAPATTE, *transporté de joie*. Ah! mon ami, c'est bien elle, c'est ma femme!

LAGINGEOLE. Quel bonheur! embrassons-nous!

TRISTAPATTE. Mais il me semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE. C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE. A nous? à moi.

LAGINGEOLE. A nous.

TRISTAPATTE. A moi. Je ne sais pas, quand il s'agit de ma femme, pourquoi tu te mets toujours de moitié.

LAGINGEOLE. Je parle comme ton associé, ton ami; et je me félicite de ce qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE, *ayant l'air de se parler à lui-même*. Pas encore..... Comment pourrons-nous pénétrer auprès d'elle?

LAGINGEOLE, *ayant réfléchi, frappe sur l'épaule de Tristapatte qui lui tourne le dos*. Ah! mon ami!

TRISTAPATTE, *effrayé, jette un cri*. Ah! qu'est-ce que c'est donc?

LAGINGEOLE. Une idée sublime, admirable!

TRISTAPATTE, *se remettant*. Cet être-là me fait des peurs à mourir. Eh bien! quelle idée?

LAGINGEOLE. Mets-toi en ours.

TRISTAPATTE. Encore? tu vas recommencer ta scène?

LAGINGEOLE. C'est le seul moyen de te rapprocher de ta femme sans danger, et de t'en faire reconnaître.

TRISTAPATTE. Comment! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours?

LAGINGEOLE. Sois donc tranquille : je me charge de causer avec elle et de la prévenir en particulier.

TRISTAPATTE. Tu lui diras donc : il y a quelque chose là-dessous.

LAGINGEOLE. Sans doute. Tu ne peux pas tout faire; je suis trop juste pour l'exiger. (*On entend une brillante musique un peu dans le lointain.*) Mais j'entends le bruit des fanfares; partons, et revenons au plus vite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, ZÉTULBÉ

SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS ET DE FEMMES.

CHŒUR.

AIR de *Joconde*.

Quelle fête
Ici s'apprête!
Mes amis, crions tous, crions : Alla!
Chantons notre auguste maître;
Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur, honneur à notre pacha!
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (6 *fois.*)

CHŒUR.

Quelle fête, etc.

SCHAHABAHAM. *Il va s'asseoir sur le trône. Roxelane se place près de lui; un esclave lui apporte une pipe à la turque.* Ainsi donc, il est censé que nous sommes ici pour nous amuser; en conséquence, je déclare que le premier qui ne s'amusera pas sera empalé de suite. (*Danse et ballet des esclaves.*)

MARÉCOT, *s'inclinant à l'orientale*. Premier rayon de la lumière éternelle, je viens t'offrir mon hommage et me précipiter à tes sacrés genoux pour baiser la poussière de tes souliers, c'est-à-dire de tes bottes.

SCHAHABAHAM, *lui présentant un pied*. Baise, mon ami, baise...

MARÉCOT. L'autre, s'il vous plaît.

SCHAHABAHAM, *lui donnant son autre pied à baiser*. Mais sois gai, c'est l'ordre du jour. Ne m'as-tu pas promis que nous aurions une bête curieuse?

MARÉCOT. Oui, seigneur, un ours marin. (*Allant audevant de Lagingeole.*) Voici son conducteur que j'ai l'honneur de présenter à votre grandeur. Il parle...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM. J'aime beaucoup les ours, moi; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, *à part*. Dieux! me trompé-je? c'est Lagingeole, une connaissance de mon époux, l'intime de la maison.

MARÉCOT, *à Lagingeole*. Vous pouvez commencer, brave homme.

LAGINGEOLE. L'ours incomparable amené des forêts du Nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux, pour les plaisirs du grand, du puissant, du vertueux, du... (*Il cherche à se rappeler le nom.*)

MARÉCOT. Allons, allons; peut-on oublier un si beau nom? Schahabaham...

LAGINGEOLE. Du généreux Schahabaham...

SCHAHABAHAM, *à part*. Il est très-honnête.

LAGINGEOLE. Va paraître à ses yeux.

ROXELANE, *à part*. Qu'est devenu Tristapatte?

LAGINGEOLE. Il ne s'agit point ici, Messieurs et Mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos, ou fait des comptes d'arithmétique...

SCHAHABAHAM. Comment! des chiens mathématiciens! Est-ce qu'il y en a?

LAGINGEOLE. J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir. Je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM. A la bonne heure; car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, *après en avoir distribué, en donne un à Roxelane, et lui dit tout bas* : Lisez.

ROXELANE. Que vois-je? (*Lisant.*) « L'ours est votre époux. » (*A part.*) Dissimulons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; TRISTAPATTE, *en ours, conduit par un esclave.*

CHŒUR.

AIR : *Dis-moi, cher Jeannot.*

J'admire, vraiment,
Ce spectacle étrange;
J'admire, vraiment,
Cet ours étonnant.

ROXELANE, *à part.*

Grands dieux! quoi! c'est lui!
Comme ça le change;
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari?

CHŒUR.

J'admire, vraiment, etc.

(*Pendant ce temps, l'ours danse avec un bâton.*)

LAGINGEOLE. Si sa grandeur daigne lui commander, il obeira.

SCHAHABAHAM. Animal surprenant, dites-moi... (*A part.*) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (*Haut.*) Dites-moi, animal surprenant, surprenant animal... (*A l'ours qui s'approche trop près de lui.*) Eloignez-vous donc, vous pourriez me dévorer, mon cher. (*A Lagingeole.*) Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE. Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM. La musique est-elle vraiment de sa composition?

LAGINGEOLE. Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM. On l'aura sans doute un peu retouchée. Enfin nous allons en juger.

LAGINGEOLE. Mesdames et Messieurs, la plus grande attention; l'ours va commencer. (*Un esclave apporte une harpe; l'ours griffe l'air :*)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

LAGINGEOLE. Admirez cet air prisé par tous les amateurs.

SCHAHABAHAM. On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là; un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante? Si vous me répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE. Seigneur, vous prenez un ours; il faut pour cela qu'il soit jeune; cependant il serait vieux, que ce serait absolument la même chose. Vous l'élevez comme il faut, je dis comme il faut, car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulièrement. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM. Parbleu! vous m'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien?

LAGINGEOLE. Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM. Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité, qui me surprennent! Votre ours danse-t-il, mon ami?

LAGINGEOLE. Oui, seigneur. Allons, Rustaüt, allez inviter deux de ces dames. (*L'ours va vers Roxelane.*)

SCHAHABAHAM. Il invite Roxelane, c'est admirable!

LAGINGEOLE. Ne craignez rien, Mesdames, c'est un mouton. (*L'ours danse une allemande avec Roxelane et Zétulbé; au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.*)

ROXELANE, *bas*. Quelle imprudence!

SCHAHABAHAM, *descendant du trône*. Assez! assez! Que tout le monde se retire; tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes. Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais; allez.

ROXELANE. Ciel! protège mon époux et mon innocence!

REPRISE DU CHŒUR

AIR de *Joconde.*

Quelle fête
Ici s'apprête! etc.

(*Tout le monde sort; l'ours s'échappe des mains de l'esclave qui le conduit, et court après Marécot qui se sauve à toutes jambes.*)

SCÈNE XI.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, *à part, et regardant Schahabaham*. Que signifie cela? se douterait-il...

SCHAHABAHAM, *mystérieusement*. Ils n'y sont plus. Je voulais vous prévenir d'une chose; c'est qu'il m'est venu une idée.

LAGINGEOLE. Vrai?

SCHAHABAHAM. J'ai d'autres ours dans ma ménagerie, car je ne vous cache pas que je les affectionne singulièrement; j'en ai un surtout, mon ours de la mer Glaciale, que j'ai fait élever d'une façon toute particulière. D'abord il y a en lui d'excellents principes, il aime beaucoup les jésuites.

LAGINGEOLE. Vraiment?

SCHAHABAHAM. Il a mangé les deux derniers que je lui avais donnés pour gouverneurs.

LAGINGEOLE. Pauvre bête!

SCHAHABAHAM. J'ai même peur que ça ne lui fasse mal, parce qu'il parait que c'est difficile à passer.

LAGINGEOLE. C'est ce que tout le monde dit.

SCHAHABAHAM. Alors, pour aider à la chose, je voudrais aujourd'hui faire danser mon ours avec le vôtre. Voilà mon idée; je me disais tout à l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parce que des femmes ça dépare. Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse?

LAGINGEOLE, *à part*. Ah! diable!

SCHAHABAHAM. Mais moi je suis pressé de m'amuser, et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE. Ah! mon Dieu!

SCHAHABAHAM. Mais il faut vous dépêcher, parce que, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même, mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent!...

LAGINGEOLE. Eh bien! quel parti prenez-vous?

SCHAHABAHAM. Dame, je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE. C'est un moyen; mais...

SCHAHABAHAM. Moi je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE. D'accord; mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM. Comment donc! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE. Vous savez sans doute ce que c'est que l'économie politique?

SCHAHABAHAM. Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE. Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique; croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire? mais si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande?

SCHAHABAHAM. C'est vrai. Cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE. Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade, encore pas à tous, car il faut aller proportionnellement, et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais pas même une croquignole.

SCHAHABAHAM. Comment, une croquignole?

LAGINGEOLE. Oui, une croquignole. (*Il fait un geste du doigt.*)

SCHAHABAHAM. Ah! vous voulez dire une pichenette?

LAGINGEOLE. Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM. Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE. Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique; on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors.

SCHAHABAHAM. On dit pichenette.

LAGINGEOLE. On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM, *apercevant Marécot*. Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous; nous allons le prendre pour juge.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, *d'un air effaré*. Seigneur...

SCHAHABAHAM. Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT. Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM. Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et réponds. (*Il lui donne une pichenette sur le nez.*) Comment appelle-t-on ça?

MARÉCOT. Ça?

LAGINGEOLE. Ne l'influencez pas. (*Il lui donne une croquignole de l'autre côté.*) Oui, ça?

MARÉCOT, *à Schahabaham*. Aïe! Eh bien! il ne se gêne pas.

SCHAHABAHAM. Je lui en ai donné la permission.

MARÉCOT. Eh bien! cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE. Oh! alors, croquignole, pichenette, chiquenaude; il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT. Seigneur...

SCHAHABAHAM. Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT. D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de Monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM. Où ça?

MARÉCOT. Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM. C'est admirable! Un ours aux pieds de Roxelane! Et avait-il bon air?

MARÉCOT. Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration. Il paraît que c'est un animal bien caressant.

SCHAHABAHAM. Ah! il se lance dans la déclaration! C'est miraculeux. Je n'en ai jamais fait autant.

AIR du vaudeville de *Catinat*.

Ainsi donc aujourd'hui, je voi
Qu'à cette beauté si sévère,
Cet animal, bien mieux que moi,
A trouvé le moyen de plaire.
A Roxelane, tous les jours,
En vain je peignis ma tendresse,
Il ne fallait pas moins qu'un ours
Pour adoucir une tigresse.

MARÉCOT. Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie, ici près.

LAGINGEOLE, *à part*. Grand Dieu! dans la ménagerie! pauvre Tristapatte!

MARÉCOT. Oh! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse, car il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes, des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE. Je respire. (*Apercevant dans la ménagerie, à droite, Tristapatte qui lui fait des signes.*) C'est lui!

SCHAHABAHAM. Je n'y tiens plus; il faut absolument que je le voie aux prises avec mon ours de la mer Glaciale. (*Tristapatte et Lagingeole se font des signes d'intelligence.*) Je donne douze mille sequins s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, *regardant Tristapatte*. Douze mille sequins! (*Tristapatte lui fait signe de refuser.*) Seigneur...

SCHAHABAHAM. Ah! il le faut, ou je me fâche. Eh bien! Marécot, que vous ai-je dit? Allez me chercher la grande ourse de la mer Glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces dames du spectacle qui va avoir lieu. (*Revenant à Lagingeole.*) Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte?

LAGINGEOLE. Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM. Je l'ordonne d'abord. Ainsi, arrangez-vous; si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs, ainsi qu'à vous, Messieurs, (*S'adressant à l'orchestre du théâtre.*) et à tous les musiciens. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort*

SCÈNE XIII.

MARECOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT. C'est qu'il est homme à le faire. Et quel parti prendre?

LAGINGEOLE, *à part*. Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte.

MARÉCOT. Ah! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, *à part*. Parbleu! il n'y est pas plus que moi. (*Haut.*) Votre ours de la mer Glaciale est donc bien méchant?

MARÉCOT. Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne; il est mort ce matin.

LAGINGEOLE. Mort, dites-vous?

MARÉCOT. Eh! oui, et c'est sa peau que je voulais vous vendre. Le pacha qui compte sur lui pour danser la gavotte! Ah! je suis un homme perdu!

LAGINGEOLE. Ah! mon ami, que c'est heureux! Attendez... une idée lumineuse. Dansez-vous un peu la gavotte?

MARÉCOT. Ce que vous me demandez là est très-déplacé. Vous me voyez au désespoir, et vous venez me dire... comme si je pouvais avoir le cœur à la danse.

LAGINGEOLE. Il ne s'agit pas de cela. Vous dansez la gavotte?

MARÉCOT. Dame! la gavotte, le rigodon... autrefois je ne m'en tirais pas mal.

LAGINGEOLE. Eh bien! nous voilà tirés d'affaire. Le pacha est bon enfant dans sa férocité, et avec lui, le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présidez à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT. Comment? qu'est-ce que vous dites donc là?

LAGINGEOLE. Oh! ne craignez rien de mon ours; j'en réponds, et je ne le quitterai pas.

ENSEMBLE.

AIR : Final du 2e acte d'*Honorine*.

Dépêchons-nous,
Notre / Votre } maître
Va paraître;
Dépêchons-nous,
C'est ici le rendez-vous.

(*On entend du bruit dans la ménagerie.*)

LAGINGEOLE.

Mais quel est ce bruit, s'il vous plaît?

MARÉCOT.

Sans doute quelque perroquet,
Quelques-uns de nos animaux
Qui se disent quelques gros mots.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE, *dans la ménagerie à droite, et se disputant avec les animaux.*

Finirez-vous!
Ils viennent me prendre en traître;
Finirez-vous!
Je vais vous étrangler tous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

TRISTAPATTE, *seul.*

(*Il sort par-dessus le mur de la petite ménagerie; il est en désordre, a la tête de l'ours sous le bras, et descend le long d'un arbre.*)

Pchit! pchit! Ah! le maudit animal! Il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire. Il m'a joliment mordu malgré ça; mais c'est en traître. Ah! mon Dieu! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire respecter d'un singe. J'étais là dans un coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer. D'abord, le ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé; je suis connu, quand même; mais malgré ma candeur naturelle, je me suis dit: Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienne son rang. Je lui ai allongé un coup de griffe, et il m'a mordu. Aïe! c'est qu'il a emporté la peau. (*Il montre un morceau qui pend de la peau d'ours.*) Faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bâtonner! Je vous demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête, et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas trop qu'est-ce qui pourrait me la remettre. (*Regardant à gauche.*) Mais on vient. Dieu! que vois-je? c'est la grande ourse de la mer Glaciale. Remettons ma tête; il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal. (*Il remet sa tête d'ours.*)

SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, *en ours noir*, MARÉCOT, *en ours blanc.*

MARÉCOT, *à part.* Le projet est bouffon; mais s'il pouvait réussir. (*Apercevant Tristapatte.*) Eh bien! que vois-je donc là? c'est l'ours du seigneur Lagingeole. Il m'avait promis de ne pas le quitter. Si je pouvais l'attraper par sa chaîne.

TRISTAPATTE, *à part.* Aïe! il s'avance vers moi. Oh! oh! oh! (*Il tâche d'imiter l'ours.*)

MARÉCOT, *à part.* Miséricorde! il se fâche.

TRISTAPATTE, *à part.* Où fuir? il va me dévorer.

MARÉCOT, *reculant.* Mais il est sauvage. Oh! oh! oh! (*Il imite l'ours. Tous deux cherchent à s'éviter; ils parcourent le théâtre dans le même sens, se heurtent en voulant se fuir, et leurs têtes d'ours tombent du côté opposé à leur personne.*)

TOUS DEUX, *stupéfaits.* Ah! bah!

TRISTAPATTE. Comment! c'est vous! Je vous reconnais. Vous êtes donc aussi dans les ours?

MARÉCOT, *le regardant.* Je ne me trompe pas; c'est l'associé de Lagingeole. Ah! c'est donc vous, marchand européen? venez donc un peu ici que nous causions. (*Les deux ours vont s'asseoir sur le divan qui sert de trône à Schahabaham.*) Comment se fait-il? (*On entend des fanfares.*) Ah! mon Dieu! voici le pacha! Vite à notre poste, ou nous sommes perdus. (*Ils ramassent précipitamment leurs têtes et les troquent sans s'en apercevoir.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, ZETULBE, SUITE DU PACHA.

LAGINGEOLE, *au pacha.* Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM, *apercevant les ours qui ont changé de tête.* Mais que vois-je?

LAGINGEOLE, *à part.* Oh! les maladroits! qu'ont-ils fait!

CHŒUR.

AIR du *Bachelier de Salamanque.*

Grands dieux! la singulière chose!
Et par quel inconnu pouvoir
Cet ours, dans sa métamorphose,
Est-il moitié blanc, moitié noir?

LAGINGEOLE, *aux femmes.*

Je vais être leur interprète,
Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,
Peuvent faire tourner la tête,

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHŒUR.

Grands dieux! etc.

SCHAHABAHAM. Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête noire, et mon ours noir la tête blanche?

LAGINGEOLE. C'est la chose la plus aisée à comprendre. (*A part.*) Que le diable les emporte!

SCHAHABAHAM. Aisée à comprendre; c'est aisé à dire. Expliquez-vous donc.

ROXELANE, *à part*. O ciel! comment reconnaître mon époux dans ce chaos d'ours?

LAGINGEOLE. Messieurs et Mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de Buffon, et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes?

SCHAHABAHAM. Certainement nous les avons lus; néanmoins, comment se fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche maintenant?

LAGINGEOLE. Vous allez me comprendre de suite, parce que, Dieu merci, je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham, le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM. Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE. Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruit pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les âmes sensibles. On a vu des personnes naturelles qui, dans l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vue d'œil.

SCHAHABAHAM. Ça c'est vrai, je comprends; mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire?

LAGINGEOLE. Ah! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM. C'est impossible! Je sais qui est-ce qui peut me rendre compte..... (*Appelant.*) Marécot.

MARÉCOT, *se retournant vivement*. Plait-il?

SCHAHABAHAM, *étonné*. Il me semble qu'un des deux ours a parlé.

LAGINGEOLE. C'est impossible.

SCHAHABAHAM. Je l'ai bien entendu peut-être. Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE. Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas.

SCHAHABAHAM. C'est qu'ils y mettent de l'obstination; mais je vais leur apprendre à parler, moi; qu'on leur coupe la tête.

ROXELANE, *effrayée*. Ah! seigneur, qu'allez-vous faire? au nom de Mahomet...

SCHAHABAHAM. Que ces femmes sont coquettes! parce qu'on a surpris un de ces ours à ses pieds. Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un : point de pitié pour l'autre.

ROXELANE, *bas*. Que faire, comment le reconnaître? Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari?

LAGINGEOLE. Ma foi, je n'y suis plus.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE. Je n'ose.

SCHAHABAHAM. Mon grand estafier, tranchez le différend; apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT ET TRISTAPATTE, *déposant leurs têtes d'ours aux pieds du pacha*. Voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM, *surpris*. Qu'est-ce que c'est que ça? mon conseiller en ours! Et quelle est donc cette autre bête?

ROXELANE. Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM, *d'un air furieux*. Qu'entends-je? Ainsi donc tout le monde me trompait? Ces ours n'étaient pas des ours; et Madame, qu'on m'avait donnée pour demoiselle... Vengeance!

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Grâce, grâce pour elle.*

Grâce, grâce, grâce, de grâce. (*bis.*)

SCHAHABAHAM, *en riant*. Mais laissez-moi donc avec vos grâces! c'est bien mon intention, mais vous m'en ôtez le mérite. Il faut que je m'amuse aussi en leur faisant peur.

TOUT LE MONDE. Que de bontés!

LAGINGEOLE. Seigneur, quand me paiera-t-on mes émoluments comme gouverneur de vos enfants?

TRISTAPATTE. Et moi comme ours?

SCHAHABAHAM. Il est encore bon celui-là, il m'en fait gober de toutes les couleurs,

« Et sa tête à la main demande son salaire. »

Partagez les douze mille sequins.

VAUDEVILLE.

SCHAHABAHAM.

AIR du vaudeville de *Farinelli.*

Tu m'as rendu ma belle humeur
Lorsque je t'ai vu ventre à terre,
Ce trait t'assure ma faveur :
Je te nomme grand secrétaire.

MARÉCOT.

Cela m'était bien dû; d'ailleurs,
Si j'en crois nos grands diplomates,
Il faut, pour grimper aux honneurs, } *bis.*
Savoir aller à quatre pattes.

LAGINGEOLE.

J'ai vu des chats musiciens,
J'ai vu des chevaux héroïques,
Des dogues mathématiciens,
Et des ânes grands politiques.
Depuis nos écrivains payés,
Jusques aux chèvres acrobates,
Grand Dieu! que de sots à deux pieds
Et de savants à quatre pattes.

TRISTAPATTE, *à Marécot, l'invitant à passer devant lui pour parler au public.*

Monsieur, c'est à vous de passer.

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TRISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien! donc, commençons ensemble.

TOUS DEUX, *au public.*

Je crains que plus d'un trait malin
Sur mon collègue et moi n'éclate;
Mais vous pouvez, d'un coup de main, } *bis.*
Nous sauver plus d'un coup de patte.

(*Ballet; les ours, les sultanes et le pacha dansent ensemble.*)

FIN DE L'OURS ET LE PACHA.



LA GRANDE AVENTURE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 novembre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

CLICQUOT, barbier et aubergiste.	GAILLARDET.
SI'BREGONDI, seigneur corse.	MADAME CLICQUOT.
NELVILLE, ancien officier français.	LOUISE, sa fille.

La scène se passe aux îles d'Hyères, où le barbier Clicquot tient auberge.

Le théâtre représente une salle d'auberge ; porte au fond, et portes latérales. Auprès de la porte du fond, fenêtre à six pieds d'élévation ; une petite table sur le devant, à droite, sous laquelle il y a un seau avec de l'eau ; une autre table à gauche ; une troisième avec tiroir au-dessous de la fenêtre. Sur cette dernière, plat à barbe, pot à l'eau, serviettes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLICQUOT, MADAME CLICQUOT, LOUISE.

(*Au lever du rideau, madame Clicquot, assise auprès de la table à droite, s'occupe à plier des serviettes ; Louise, à la table à gauche, enlève quelques assiettes et la nappe dont elle était couverte, et les porte dans le fond sur une autre table qui se trouve derrière elle.*)

CLICQUOT, *en costume de barbier, entrant par le fond et s'adressant à Louise.* Eh bien ! les étrangers qui ont descendu cette nuit dans notre auberge, sont-ils levés ?.. ont-ils paru ?.. ils ont l'air bien, n'est-ce pas ?.. sais-tu ce qu'ils sont ?

LOUISE. Non, mon père.

CLICQUOT. Moi, je le sais ; le plus jeune est un ancien officier de Napoléon, qui a servi le roi Murat, et qui plus tard, proscrit comme carbonaro, s'est enfui au Brésil, où, ne sachant que faire, il a fait une fortune immense, pour se distraire...

MADAME CLICQUOT, *se levant.* Est-il possible !

CLICQUOT. Je n'aurai jamais de ces distractions-là. Aujourd'hui, il revient en France. C'est son valet de chambre qui m'a raconté tout cela. Il arrive de Nice, à enoché dans mon auberge, la plus belle des îles d'Hyères, *au Plat d'Étain,* CLICQUOT, *barbier, aubergiste, fait la barbe, la coiffure et les matelottes, le tout à juste prix.*

AIR de *Turenne.*

Au Plat d'Étain tenant auberge,
Clicquot, barbier, perruquier et traiteur,
Reçoit, rase, nourrit, héberge...
D'un double emploi s'acquitte avec honneur. (*bis.*)
Oui, des barbiers je suis le Bonaparte,
Nul client ne m'a reproché
Que jamais je l'aie écorché.
(*A part.*)
Si ce n'est peut-êtr' sur la carte.

(*Haut.*) Aussi l'ancien officier du roi Murat est enchanté de moi.

MADAME CLICQUOT. Il restera donc ici ?

CLICQUOT. Non, il part ; il veut se rendre aujourd'hui à Toulon, où il a grande hâte d'arriver ; pourquoi ? je n'en sais rien, ni son domestique non plus ; mais je le saurai.

MADAME CLICQUOT. Vous êtes si curieux... (*Vivement.*) Et l'autre voyageur, ce vieux, qui a un air sombre, est-ce aussi un Français ?

CLICQUOT. Certainement, puisqu'il est Corse ; c'est un gentilhomme d'Ajaccio ; un gaillard en dessous, qui a l'air, comme on dit, de vous donner avec plus de facilité un coup de poing qu'une poignée de main : aussi, il faut être honnête avec lui. Es-tu montée dans son appartement ?

MADAME CLICQUOT. Vous savez bien que je n'entre jamais seule dans la chambre des voyageurs.

CLICQUOT. C'est juste... tu es d'une rigidité de principes, je dirai même d'une sauvagerie !.. on t'appelle partout la belle insensible ! ta réputation embaume les îles d'Hyères, ça, et les orangers qui y poussent.

MADAME CLICQUOT. Je te conseille de plaisanter.

CLICQUOT. Je ne plaisante point. L'autre année, tu aurais été nommée rosière, et si tu n'avais eu une fille et un mari ; à cause de cela, on t'a préféré une innocente, soi-disant... ce n'était pas l'avis de tout le monde ; mais je me tais, parce que, dans notre état, il faut de la discrétion.

MADAME CLICQUOT. C'est précisément ce qui te manque, tu ne peux rien garder.

CLICQUOT. Par exemple ! j'ai une foule de secrets que je n'ai jamais partagés avec personne, pas même avec toi, qui es ma moitié ; t'ai-je jamais parlé des intrigues de la petite Justine, de la grande Félicité, de madame Cothereau, la femme du courrier de la malle ? quand le mari est en route, on dit que...

AIR : *Qu'un poëte.*

Mais silence, (*bis.*)
Je sais, moi, ce que j'en pense ;



Représ

Cl
Su
N

Le théâtr
à six pi
table à
serviett

CLI(

(Au lever
de la t
Louise
et la
dans le
rière e

CLICQUO
et s'adres
ont desce
levés?..
pas?.. sai
LOUISE.
CLICQUO
cien offic
qui plus
au Brésil,
tune imm
MADAME
CLICQUO.
Aujourd'h
chambre
à couché
d'Hyères,
giste, fait
à juste pr

A
Clicqu
R
D'un
Oui, d
N
Q

S



CLICQUOT.

AVISE T'EN, TU TROUVERAS MA PORTE FERMÉE



Oui, silence, (*bis.*)
Car je hais
Les indiscrets.
De notre épicier Mathieu
L'épouse n'est pas cruelle...
L'époux vend de la chandelle;
Mais il n'y voit que du feu.
Aussi ce fortuné père,
Quoique des plus contrefaits,
Bossu par devant, derrière...
N'a que des enfants bien faits.
Mais silence, etc.

Le philanthrope à côté
Etait un ancien gendarme.
C te grand' dam' qui fait vacarme,
Fut danseuse à la Gaîté ..
Enfin, la prude Charlotte,
Qui fait toujours des sermons,
(*Louise quitte la table, et s'approche de son père pour écouter.*)
Eut, avant d'être dévote,
Trois cousins dans les dragons.
Mais silence, (*bis.*)
Je sais, moi, ce que j'en pense;
Mais silence,
Oui, silence,
Car je hais
Les indiscrets.

Oui, je les hais, et pourquoi? parce que... (*Se retournant vers Louise.*) Ma fille, la discrétion est un devoir pour notre sexe, comme elle est un ornement pour le vôtre.

MADAME CLICQUOT. Auras-tu bientôt fini?

CLICQUOT. C'est toi qui parles sans cesse; mais c'est égal, continue; je t'écoute, je suis bon mari, j'ai de la patience : il en faut! souviens-toi de ça, ma fille, quand tu auras un époux, une maison, des enfants!..

MADAME CLICQUOT. Si toutefois cela arrive jamais, car malheureusement, ma fille a des attraits, et pas de dot.

CLICQUOT. Comme sa mère.

LOUISE. Oh! ça n'y fait rien, et je connais quelqu'un qui, malgré ça, ne demanderait pas mieux.

CLICQUOT. Qu'il se présente! et s'il a des talents, de la considération, de la fortune...

MADAME CLICQUOT. Et des mœurs.

CLICQUOT. Certainement! ça ne peut pas nuire, c'est même beaucoup, quand on a le reste.

LOUISE. Dame! mon père, si vous êtes trop exigeant...

CLICQUOT. Sois tranquille; c'est dans ton intérêt; tu n'auras pas à te plaindre, si je te donne un équipage, avec une petite livrée. D'abord, j'ai un pressentiment que tu es réservée à de brillantes destinées. (*Voyant Gaillardet qui paraît à la porte du fond.*) Qu'est-ce qu'il veut celui-là?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GAILLARDET.

GAILLARDET, *à part, dans le fond du théâtre*. Les voilà réunis, c'est le moment de me présenter; d'abord, je n'y tiens plus, il faut absolument que je leur parle. (*Il fait quelques pas pour s'approcher.*) Bonjour, monsieur Clicquot, ainsi que Madame et Mademoiselle.

LOUISE, *d'un air gracieux*. Je vous salue, monsieur Gaillardet.

CLICQUOT, *avec un air de protection*. Bonjour, bonjour! est-ce qu'il y a quelqu'un qui voudrait me parler?

GAILLARDET. Précisément.

CLICQUOT. J'y cours : faut-il que j'emporte mes rasoirs?

GAILLARDET. Ne bougez pas d'ici, ce quelqu'un-là, c'est moi.

CLICQUOT. En voilà une sévère! il appelle ça quelqu'un. N'importe, je consens à t'accorder une audience...

MADAME CLICQUOT. Pourvu qu'il se dépêche.

GAILLARDET. Père Clicquot, il y a longtemps que vous me connaissez?

CLICQUOT. Cette bêtise! c'est moi qui t'ai vacciné dans les bras de ta nourrice, la mère Durand; il y avait quinze jours que le bureau des Orphelins, pour ne pas dire des Enfants Trouvés, t'avait confié à sa tendresse, dont il avait payé trois mois d'avance, et depuis on t'a gardé dans le pays : c'est la commune qui t'a tenu lieu de mère.

LOUISE. Pauvre jeune homme!

CLICQUOT. Elle t'a élevé à ses frais avec économie, et comme tu annonçais un gaillard, on t'a appelé Gaillardet. C'est même à moi que tu dois ce nom là, j'ai voulu aussi te donner quelque chose.

GAILLARDET. Je vous en remercie, mon parrain. Après cela, pendant que vous étiez en train de me donner un nom, vous pouviez m'en choisir un plus beau, parce que Gaillardet... Enfin c'est égal, je m'y tiens, le nom ne fait rien à la chose. Aujourd'hui me v'là grand garçon, mon éducation est terminée.

CLICQUOT. C'est-à-dire que tu ne sais rien... que tu ne fais rien...

MADAME CLICQUOT. Et que pour vivre ainsi, il faudrait n'avoir pas de cœur.

GAILLARDET. Et justement j'en ai un, je m'en suis aperçu il y a deux mois.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

J'adore du fond de mon âme
Vot' fille'.

CLICQUOT.
J'en reste stupéfait.

GAILLARDET.
J' viens vous la demander pour femme;
J' veux qu'ell' soit madam' Gaillardet.

CLICQUOT.
Un Gaillardet dans ma famille!

GAILLARDET.
Pourquoi pas? en filleul bien né,
Je prétends rendre à votre fille
Le nom que vous m'avez donné.

CLICQUOT C'est-à-dire que c'est d'une audace...

MADAME CLICQUOT. Je n'en reviens pas.

GAILLARDET. Il ne manque plus que votre consentement; car mam'selle Louise ne demande pas mieux.

CLICQUOT. C'est faux.

LOUISE. Non, mon papa.

MADAME CLICQUOT. Silence!

LOUISE. Mais je vous jure que nous nous aimons.

CLICQUOT. C'est impossible, je ne l'ai pas permis.

GAILLARDET. Vous ne voulez donc pas consentir...

CLICQUOT. Il faudrait que je fusse bien absurde. Qui? moi! homme établi, j'irais donner ma fille à un citoyen anonyme qui n'a ni état ni famille, qui ne paie ni contributions, ni patente; qui n'a ni présent, ni passé, ni avenir!

GAILLARDET. Puisque je lui plais comme ça.

MADAME CLICQUOT. Nous y mettrons bon ordre.

CLICQUOT. Et nous saurons bien empêcher...

GAILLARDET. C'est ce que nous verrons.

CLICQUOT. Je crois qu'il me brave.

LOUISE, *cherchant à calmer Gaillardet*. De grâce!..

MADAME CLICQUOT, *à son époux*. Mon ami!..

GAILLARDET. Je me ferai adorer malgré vous.

CLICQUOT. Voyez-vous le factieux!

GAILLARDET. Nous avons juré d'être l'un à l'autre.

CLICQUOT. C'en est trop.

GAILLARDET. Et elle sera ma femme.

CLICQUOT, *d'un ton menaçant*. Sors à l'instant!

GAILLARDET. Je sortirai si je veux.

CLICQUOT. Il faut donc que je te jette dehors. (*A sa femme et à sa fille.*) Retenez-moi, je vous en prie!

LOUISE, *poussant Gaillardet du côté de la porte*. Allons, ne l'exaspérez pas.

GAILLARDET, *à Louise*. Puisque vous m'en priez, Mam'selle, je m'en vais... je vous obéis... (*A Clicquot.*) Mais ce n'est qu'à cause d'elle; je reviendrai.

CLICQUOT. Avise-t'en! tu trouveras ma porte fermée.

GAILLARDET, *s'en allant*. Ça m'est égal, j' grimperai par la fenêtre. (*Il sort par le fond.*)

CLICQUOT. Le scélérat!.. (*Courant vers la porte.*) Je te forcerai bien à respecter l'autorité paternelle. Je vais toujours pousser le verrou. (*Il ferme la porte du fond, et pousse le verrou.*)

SCÈNE III.

MADAME CLICQUOT, CLICQUOT, LOUISE.

MADAME CLICQUOT. Dieu merci! nous en voilà débarrassés! ce n'est pas sans peine.

CLICQUOT. Autrefois, avec des protections, on aurait mis un drôle comme ça à la Bastille; mais aujourd'hui on n'est plus libre... Qu'il prenne garde à lui!..

LOUISE. Est-ce que vous croyez qu'il n'osera pas revenir?

CLICQUOT. Je l'espère bien.

LOUISE. Comme ça nous serions séparés?..

CLICQUOT. A jamais!

LOUISE, *éclatant*. Non, mon papa, c'est impossible!

MADAME CLICQUOT, *d'un ton sévère*. Ma fille!..

LOUISE. Je ne saurais vivre sans lui!

CLICQUOT. Il faudra pourtant que tu t'arranges pour ça...

LOUISE. Vous voulez donc me voir mourir d'amour?

CLICQUOT. Ah! tu crois que l'on meurt d'amour? Non, ma fille, c'est une indisposition très-ordinaire, on en revient toujours.

LOUISE. Eh bien! moi, mon papa, je vous jure...

CLICQUOT. Je vous défends de jurer... silence! Voici un de nos voyageurs, c'est le Français, officier de Napoléon et de Murat, exilé comme carbonaro, et qui a fait fortune au Brésil.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; NELVILLE, *entrant par la porte latérale à gauche.*

CLICQUOT. Monsieur désire-t-il quelque chose? Il n'a qu'à parler.

NELVILLE. Est-il arrivé quelqu'un de Toulon?

CLICQUOT. Pas encore, mais si on savait de quoi il s'agit, on pourrait s'informer, on pourrait envoyer, nous n'avons que sept ou huit lieues tout au plus...

NELVILLE. C'est inutile! c'est une lettre, un paquet que j'attends.

CLICQUOT. On vous le remettra aussitôt son arrivée. Monsieur veut-il déjeuner dans sa chambre, où ici à côté, à table d'hôte?..

NELVILLE. Ici? volontiers! Y a-t-il beaucoup de monde?..

CLICQUOT. Sans doute, un voyageur, un gentilhomme corse, un vieillard. Je peux même vous dire qui il est, car j'ai lu son nom sur un nécessaire de voyage qui renfermait deux pistolets, trois poignards et des couteaux de poche.

NELVILLE. Je vous remercie, je ne tiens pas à savoir son nom.

CLICQUOT. Ni moi non plus. C'est M. de Subregondi, demeurant à Ajaccio!

NELVILLE. O ciel!

MADAME CLICQUOT. Subregondi!

CLICQUOT. Vous le connaissez?

NELVILLE. Je ne l'ai jamais vu...

CLICQUOT, *à sa femme*. Et toi?..

MADAME CLICQUOT. Ni moi non plus; mais, il y a dix-huit ans à peu près, j'ai été femme de chambre d'une jeune dame qui portait ce nom, et qui était bien malheureuse...

NELVILLE. Bien malheureuse!..

MADAME CLICQUOT. Elle retournait en Corse rejoindre son mari, mais je n'ai pas voulu l'accompagner jusque-là, et je suis restée ici.

CLICQUOT. Où je t'ai épousée à cause de tes vertus.

NELVILLE. Et combien de temps êtes-vous restée près d'elle?

MADAME CLICQUOT. Deux mois à peine; elle m'avait prise à son service en rentrant en France.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Elle venait alors de l'Italie,
Elle était faible et paraissait souffrir;
Mais sa pâleur la rendait plus jolie,
Et l'on n' pouvait la voir sans la chérir!
Ma maîtresse et moi n' faisions qu'une...
On sympathise avec les êtr's souffrants.
Il m' semblait doux de servir l'infortune...

CLICQUOT, *à part*.

Qui lui payait de bons appointements.

NELVILLE. Ainsi, quand vous l'avez quittée, c'était en 1815?

MADAME CLICQUOT. Justement. Comment le savez-vous?

NELVILLE, *avec embarras*. Je le présume; vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y avait dix-huit ans! à peu près... moi, à cette époque, j'étais déjà parti pour Rio-Janeiro.

CLICQUOT. C'est égal, il paraît que vous connaissiez cette dame.

NELVILLE. Moi! du tout.

CLICQUOT. Il n'y a pas de mal; et c'était possible, vous pouvez l'avoir rencontrée en Italie, quand elle voyageait, et que vous étiez au service du roi Murat... Joachim Murat.

NELVILLE, *sévèrement*. Hein! qui vous a dit?..

CLICQUOT. Personne, ce sont des idées, des présomptions.

NELVILLE. Il suffit. Qu'on me serve à déjeuner! je quitterai cette auberge dès ce soir. Laissez-moi.

CLICQUOT. Oui, Monsieur.

MADAME CLICQUOT. Encore une pratique que tu éloignes par tes bavardages.

CLICQUOT. Est-ce ma faute, s'il a servi le roi Murat? Je suis sûr maintenant qu'il la connaissait, j'en mettrais ma main au feu... (*A Nelville qui s'impatiente.*) Voilà, Monsieur; on va vous servir votre déjeuner, et avertir l'autre voyageur. (*A madame Clicquot et à sa fille.*) Allons! vous autres, à l'ouvrage! (*Ils sortent tous trois par la porte latérale à droite de l'acteur.*)

SCÈNE V.

NELVILLE, *seul.* Je partirais sur-le-champ, sans cette lettre que j'attends. Si ce vieux serviteur habite toujours ce pays, s'il existe encore, lui seul peut me donner les renseignements que j'espère! Mais si mon attente est trompée, si aucun lien ne m'attache plus à la vie, que m'importe alors cette fortune que j'ai acquise, et qui me devient inutile? Qui vient là?

SCÈNE VI.

NELVILLE; SUBREGONDI, *qui entre par la porte à gauche.*

SUBREGONDI, *à la cantonade.* Oui, tous vos négociants de Marseille ont le cœur doublé de fer, comme leur coffre-fort, et je vous revaudrai cela, je vous promets, capital et intérêts... (*Apercevant Nelville qu'il salue.*) Votre serviteur.

NELVILLE, *souriant.* Je vois, Monsieur, que vous en voulez beaucoup au commerce.

SUBREGONDI. Et ce n'est pas sans raison!.. refuser un gentilhomme corse!.. ne pas vouloir lui escompter une lettre de change de deux mille francs, payable à un an de date par une maison de banque des plus solides!.. Tous ces gens de comptoir sont des Arabes.

NELVILLE. Pas tous; et si je puis vous rendre ce service...

SUBREGONDI, *lui donnant la lettre de change.* Est-il possible!.. quoi! Monsieur, sans me connaître?

NELVILLE. Cette signature est fort bonne. (*Lui donnant deux rouleaux.*) Voici votre somme en or.

SUBREGONDI, *voulant défaire un rouleau.* Et que vous dois-je?

NELVILLE. Rien; j'ai besoin de papier sur Paris, et cela me rend service à moi-même.

SUBREGONDI. Monsieur, voilà un trait... qui restera là! parce que nous autres Corses nous n'oublions ni un service, ni une offense... Nous en tenons registre dans les familles; et toutes nos dettes finissent toujours par être acquittées... fût-ce même à la troisième génération!.. Moi, qui vous parle, je me rappelle avoir liquidé à dix-huit ans un coup de carabine qu'un grand-oncle à moi devait à un de ses voisins; c'est la seule chose qu'il nous eût léguée par testament, et il a bien fallu faire bonneur à la succession.

NELVILLE.

AIR du *Piége*.

Je n'y puis croire!

SUBREGONDI.

Et pourquoi donc?.. Chez nous
Depuis longtemps nos mœurs sont ainsi faites.

NELVILLE.

Vous n'aurez pas, je l'espère, pour vous,
A léguer de semblables dettes
A vos enfants, à vos neveux?

SUBREGONDI.

Non, ce n'est pas là mon système;
Car je tiens, autant que je peux,
A payer toujours par moi-même.

Voilà pourquoi je me dépêche; car je me fais vieux; et cet argent que vous avez eu la générosité de m'avancer, me servira, je l'espère, à acquitter un arriéré, que, depuis dix-huit ans, je soupçonne.

NELVILLE. Est-il possible?

SUBREGONDI. Sans savoir au juste ce que je dois, et si même je dois quelque chose... ce qui est la position la plus pénible.

NELVILLE. Et comment cela?

SUBREGONDI. A vous, qui venez de me rendre un service d'ami, je puis vous faire connaître ma position; j'ai eu une femme, jeune, jolie..

NELVILLE. Que vous avez perdue?

SUBREGONDI. Oui: il y a une douzaine d'années, une maladie, une fièvre cérébrale... ce n'est pas sa faute, je ne lui en veux pas, mais je lui en ai voulu, je lui en veux encore de sa tristesse continuelle!.. je l'ai surprise plusieurs fois pleurant toute seule.

NELVILLE. O ciel! vous pourriez soupçonner!..

SUBREGONDI. Sans doute; que pouvait-elle regretter? ce n'était pas moi, qui étais toujours là, qui ne la quittais point, qui ne l'avais jamais quittée qu'une fois en ma vie, et bien malgré moi.

NELVILLE. Et pour quel motif?

SUBREGONDI. Un motif supérieur; l'autre, mon compatriote, qui régnait alors, avait pris en mauvaise part quelques mots de tyran et de despote que j'avais lâchés tout haut sur son compte!.. La police impériale était sur mes traces, et je m'étais réfugié, avec ma femme, en Italie, dans une maison de campagne aux environs de Florence, et près des bords de l'Arno; j'y fus découvert, arrêté, et jeté dans une chaise de poste qui me conduisit dans une prison d'Etat, où je restai un an.

NELVILLE. C'est bien long.

SUBREGONDI. Ça m'était bien égal, pour moi du moins; mais pour ma femme!.. Que faisait-elle pendant ce temps-là?.. je ne l'ai jamais su, elle ne m'a jamais rien avoué; et cependant j'ai toujours eu des soupçons.

NELVILLE. Sur qui?

SUBREGONDI. Sur tout le monde. D'abord, comme je vous disais: ses regrets, sa tristesse, quand on parlait de l'Italie; et puis une fois, quand elle dormait, je lui ai entendu prononcer un nom... qui n'était pas le mien... elle disait: Arthur.

NELVILLE. Arthur?

SUBREGONDI. Oui: elle me l'a dit, à moi, Jean-Jérôme-Joseph Subregondi.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme*.

J'en demeurai comme hébété.

NELVILLE.

Peut-être vous crûtes entendre.

SUBREGONDI.

Elle l'a deux fois répété,
Et je ne saurais m'y méprendre.
Un soupçon affreux m'a saisi;
Car une femme, je suppose,
Capable d'oublier ainsi
Même le nom de son mari...
Peut bien oublier autre chose.

Et si ce ne sont pas là des preuves...

NELVILLE. Bien faibles, vous en conviendrez.

SUBREGONDI. Et c'est là-dessus, cependant, que je vis depuis une quinzaine d'années; attendant toujours qu'il m'en arrive de plus décisives... lorsque, il y a quelque temps, feuilletant d'anciens papiers, de 1814 à 1815, des mémoires, des comptes écrits de la main de ma femme... j'ai vu: « Donné deux cents francs,

« pour derniers gages, à Cécile Gertrude, ma femme « de chambre, qui m'a quittée aux îles d'Hyères. » Je me suis dit : Voilà donc le nom d'une des personnes qui ont été près d'elle pendant mon absence; je me suis embarqué, j'ai appris ici que cette Cécile Gertrude avait épousé un nommé Clicquot, barbier, aubergiste, maître de cet hôtel; je veux la voir, l'interroger, la forcer par l'or ou les menaces, à me donner tous les renseignements qui sont en son pouvoir; et si, par ce moyen, je puis arriver à connaître le séducteur, je le poursuivrai jusqu'au bout du monde.

NELVILLE. Et s'il n'existe plus?

SUBREGONDI. Peu m'importe!.. lui, ou les siens; il faut que ça tombe sur quelqu'un... c'est mon existence, mon avenir... c'est une idée que je caresse à mon coucher, à mon réveil; je crois voir le coupable, je crois l'entendre!.. Depuis quinze ans, je le tue tous les soirs avant de m'endormir, et je recommence en me réveillant.

NELVILLE. Quelle folie!

SUBREGONDI. Vous ne connaissez pas comme nous le plaisir de la vengeance... *la vendetta*... la seule passion que le temps ne détruise point, et qui s'accroisse avec l'âge; passion qui tient lieu de toutes les autres, qui vous fait vivre dans l'avenir, qui vous fait oublier le boire et le manger, car, avec elle, on n'a besoin de rien, on ne prend rien, et on engraisse.

SCÈNE VII.

CLICQUOT, SUBREGONDI, NELVILLE.

CLICQUOT, *entrant par la porte à droite. Il est en veste de cuisinier*. Le déjeuner de ces messieurs sera prêt dans un quart d'heure.

SUBREGONDI. Tant mieux! car j'ai une faim!.. Faites venir pour moi un barbier, en attendant.

CLICQUOT. Voilà, voilà! (*Il ôte sa veste de cuisinier, et paraît en costume de barbier.*)

SUBREGONDI. Comment! vous exercez donc?..

CLICQUOT Je dirai même, avec une certaine adresse; ce n'est pas étonnant; ancien élève en chirurgie, je n'ai consenti à prendre le rasoir que par égard pour le menton de mes compatriotes : il n'y avait dans l'île que des massacres.

SUBREGONDI. Je vous préviens que je suis très-difficile...

CLICQUOT. Tant mieux!.. je suis charmé d'avoir affaire à un connaisseur. (*Il va prendre un rasoir sur la table du fond et le montre à Subregondi.*) Voici un rasoir anglais qui a eu l'honneur de faire la barbe au duc de Wellington; une fameuse lame, un peu ébréchée

SUBREGONDI. Dépêchons!.. (*A Nelville.*) Vous permettez?

NELVILLE. J'ai moi-même quelques notes à écrire.

CLICQUOT, *à Nelville, lui montrant la table à gauche.* Vous avez là tout ce qu'il vous faut; même les journaux. (*Nelville s'assied auprès de la table, et prend un journal qu'il lit. Subregondi se place sur une chaise au milieu du théâtre, Clicquot lui passe au cou une serviette, ensuite il verse de l'eau dans le plat à barbe, et se dispose à le raser.*) Avez-vous, à minuit, entendu l'orage?

SUBREGONDI, *assis*. Je crois bien, je ne dormais pas.

CLICQUOT, *allant et venant*. Alors, ça n'a pas pu vous réveiller... Quels éclairs! et quels coups de tonnerre! ça me rappelait une nuit où je n'étais pas à la noce... il est vrai qu'en Italie les orages sont bien plus terribles.

NELVILLE, *vivement, et sans quitter sa place*. Vous avez été en Italie?

CLICQUOT. Certainement; parti en 1813, à la suite d'un général de division, qui m'admettait dans son intimité; c'était moi qui l'accommodais.

AIR de *la Vieille*.

J'étais avid' de renommée,
Et j'escortais nos grenadiers.

NELVILLE.

Quoi! vous avez suivi l'armée?

CLICQUOT.

Oui, j'étais parmi nos guerriers.

SUBREGONDI.

Mais, dites-moi, dans cette armée,
A quoi servaient les perruquiers?

CLICQUOT.

A quoi servaient les perruquiers?
Ah! c'est pour eux qu' cett' campagn' fut utile,
Je regardais, et devenais habile...
Oui, d' nos soldats la valeur m' fut utile,
En les r'gardant je devenais habile,
Et j'apprenais de mes concitoyens
A fair' la barbe aux Autrichiens.

Aussi, et pour me reposer de mes fatigues, je m'étais, après la campagne, établi à Florence.

NELVILLE, *de même*. A Florence?

CLICQUOT. Oui; est-ce que vous avez été dans ce pays-là?

NELVILLE. Jamais.

CLICQUOT, *savonnant la figure à Subregondi, et s'interrompant pour parler à Nelville*. Tant pis, c'est une des plus belles villes du monde; des rues larges, un ciel pur; et un luxe... ah! (*Parlant toujours à Nelville, sans regarder Subregondi, dont il barbouille la figure jusqu'aux yeux.*)

SUBREGONDI, *à Clicquot*. Prenez donc garde.

CLICQUOT. Pardon, je sais bien que ce n'est pas le front qu'il faut raser. (*Lui savonnant le menton.*) Je vous disais que je m'étais établi à Florence, où j'avais de la peine à me produire, faute de savoir l'italien, car le mérite qui n'a pas la langue n'a rien qui parle en sa faveur; je n'avais que mon enseigne, une enseigne superbe...

« Clicquot, docteur de la faculté de Paris, chirurgien-accoucheur, dentiste, orthopédiste, méthodiste, etc. »

Je m'étais fait un grand nom, avec des lettres de deux pieds... (*Il va poser le plat à barbe sur la table à droite.*) Il ne me manquait rien que des pratiques. Il y avait quinze jours que j'en attendais...

SUBREGONDI. Et il n'en arrivait pas?

CLICQUOT, *toujours auprès de la table*. Non; mais une nuit, on frappe à ma porte; je me dis : Voilà quelqu'un qui veut se faire raser, il est un peu tard, c'est égal... J'ouvre... un homme masqué se présente, je crus que c'était pour me voler, j'allais crier; mais il m'offre une bourse, ça me rassure; il ajoute, à voix basse : « Voulez-vous gagner dix louis? — Certainement. — On a besoin de votre ministère. — Disposez de moi. » Là-dessus, il me bande les yeux, me prend par la main, et je le suis en aveugle. (*Il commence à raser Subregondi.*)

SUBREGONDI. Quel était cet homme?

CLICQUOT, *rasant Subregondi*. Un inconnu.

SUBREGONDI. Et vous vous êtes risqué?

CLICQUOT. Le barbier français est naturellement aventureux; nous montons en voiture, mon compagnon ne dit mot, ni moi non plus.

NELVILLE, *à part*. Maudit bavard !

CLICQUOT. Au bout de quelques minutes, je n'entends plus retentir les roues sur le pavé ; nous roulons sur un terrain uni. Je dis : Nous ne sommes plus dans la ville, nous allons à la campagne.

SUBREGONDI. De quel côté?

CLICQUOT. Je n'en sais rien. La voiture s'arrête, un certain bruissement m'indique que nous sommes près de la rivière; je me dis : C'est l'Arno.

SUBREGONDI, *à part*. Une maison de campagne sur l'Arno!

CLICQUOT. Nous franchissons une allée de sable; nous montons un perron de six marches; et je traverse trois chambres, dont les portes s'ouvrent successivement devant moi.

SUBREGONDI. C'est bien cela.

NELVILLE, *cherchant à l'interrompre*. Si monsieur Clicquot avait fini !

CLICQUOT. Pas encore.

SUBREGONDI. Continuez donc.

CLICQUOT. C'est Monsieur qui me fait couper...

SUBREGONDI. Hein !..

CLICQUOT. Qui me fait couper dans mon récit. (*Il continue à raser.*) On m'ôte mon bandeau, et l'on me laisse seul dans un cabinet étroit et sans lumière, où je m'attendais à être victime, et, résigné à mourir, je m'empare d'une espèce de bonbonnière, pour mettre la justice sur les traces de mes assassins! Je l'ai toujours gardée, j'en ai fait une tabatière. (*La tirant de sa poche.*) En usez-vous?

SUBREGONDI, *la regardant*. Ciel! mon chiffre!.. plus de doute... c'était chez moi.

CLICQUOT. Qu'avez-vous donc ?

SUBREGONDI. Rien, c'est que votre récit m'a tout retourné.

CLICQUOT. Vous n'y êtes pas encore.

NELVILLE, *à part, et cherchant à lui faire des signes* Et impossible de l'arrêter en chemin!

CLICQUOT. J'étais dans les transes; un autre homme masqué vient me prendre, il m'introduit dans une pièce élégamment meublée, et faiblement éclairée par une lampe d'albâtre suspendue à une chaîne argentée.

SUBREGONDI, *à part*. Précisément...

CLICQUOT, *qui a mis de l'eau fraîche dans le plat à barbe, vient laver la figure à Subregondi*. Là, sur un lit de douleur, une femme dont les traits étaient cachés par un voile...

SUBREGONDI. Eh bien?

CLICQUOT. Eh bien!.. vous comprenez... grâce à mon ministère, elle donna le jour à un enfant bien, très-bien constitué... (*Il se retire et va reporter son bassin sur la table.*)

SUBREGONDI, *se levant*. Voilà donc mes soupçons confirmés.

CLICQUOT, *serrant son plat à barbe et son rasoir*. On m'emmène avec les mêmes précautions. Après avoir marché pendant trois heures, je me retrouve sur la place de Florence. (*Il se trouve en ce moment à la gauche de Subregondi.*) Mon conducteur me glisse dans les mains un rouleau de cent louis, en murmurant à mon oreille, et d'une voix que je crois encore entendre...

NELVILLE, *qui s'est levé, et s'est approché de Clicquot, lui dit à demi-voix*. Si tu dis un mot de plus, tu es mort !

CLICQUOT, *tremblant*. Ah! mon Dieu!.. la même phrase... et presque la même...

SUBREGONDI, *qui s'était retourné un instant pour se débarrasser de sa serviette, revient à lui, et lui dit avec impatience*. Eh bien ! voyons, achève cette aventure.

CLICQUOT, *tout troublé, balbutiant et regardant Nelville, qui est passé à la droite de Subregondi, et qui est alors en face de lui*. Mais il me semble qu'elle est déjà assez longue comme ça, et c'est abuser de la patience de ces messieurs. (*Regardant Nelville.*) D'autant plus que moi, je croyais que depuis... dix-huit ans... je pouvais... sans danger...

SUBREGONDI, *avec colere*. Et qui te dit qu'il y en a ?.. Allons, la suite de cette aventure ; il y a une suite?

CLICQUOT, *de même et tout tremblant*. J'espère bien que ça n'en aura pas... d'autant que j'ai oublié le reste.

SUBREGONDI. Ce n'est pas possible.

CLICQUOT. Je vous jure sur l'honneur...

SUBREGONDI, *à demi-voix*. Parle, ou tu es mort!

CLICQUOT. Juste comme l'autre, si encore ils pouvaient s'entendre! (*Nelville, après les avoir un moment observés tous les deux, sort par la porte à droite, en recommandant le silence à Clicquot par un signe menaçant.*)

SCÈNE VIII.

SUBREGONDI, CLICQUOT.

SUBREGONDI, *prenant Clicquot par le bras, et l'amenant sur le devant de la scène*. Je ne te demande plus qu'un mot, mais je le veux... (*Avec mystere.*) Je veux connaître ce que cet enfant est devenu.

CLICQUOT, *vivement*. Pour ça, c'est la vérité, je n'en sais rien.

SUBREGONDI. Tu le sais.

CLICQUOT. Non, Monsieur, je n'ai jamais su autre chose.

SUBREGONDI, *lui serrant fortement le bras*. Tu me trompes, car tu ajoutais tout à l'heure : « J'ai oublié le resto. »

CLICQUOT. C'est une bêtise que j'ai dite, car on m'a congédié sur-le-champ, avec tant de mystère et de promptitude, que je n'ai pas même pu savoir si c'était une fille ou un garçon... et depuis... pas la moindre nouvelle.

SUBREGONDI. Ce n'est pas vrai!

CLICQUOT. Il y a de quoi se damner! (*A part.*) Car le diable m'emporte si je sais un mot de plus. (*Haut.*) Et tout ce que je peux ajouter, c'est qu'un an après je revins ici, au pays, où j'épousai mademoiselle Cécile Gertrude, actuellement madame Clicquot, avec qui j'ai vécu en bonne intelligence, ce que tout le monde peut vous attester.

SUBREGONDI. Il ne s'agit pas de cela... tu as plus d'esprit et de finesse que tu n'en as l'air.

CLICQUOT. Du tout.

SUBREGONDI. Je te dis que si.

CLICQUOT. C'est pour ne pas vous démentir.

SUBREGONDI. Tu t'es arrêté au moment...

CLICQUOT. Où je n'avais plus rien à dire.

SUBREGONDI. Où tu as cru voir que ce mystère m'intéressait... (*A demi-voix.*) Eh bien! oui, et je n'ajouterai qu'un mot ; D'ici à un quart d'heure tu me livreras cet enfant, ou tu me diras où il est; sinon, tu es un homme perdu... je ne t'en dis pas davantage. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE IX.

CLICQUOT, *seul*. C'est bien assez. Quelle histoire diabolique! j'avais bien besoin de la lui raconter, moi

qui en fais tant d'autres! me voilà maintenant obligé de donner la suite, ou sinon... Je tremble comme la feuille; je serais en ce moment incapable de faire la barbe. (*Il va serrer ses rasoirs dans le tiroir de la table qui est placée contre le mur au-dessous de la fenêtre.*) S'il m'arrive maintenant de parler... ça m'apprendra...

GAILLARDET, *en dehors, ouvrant la fenêtre pendant que Clicquot est baissé.* Il paraît que le papa est sorti, entrons. (*Il passe par la fenêtre et se glisse le long du mur sans apercevoir Clicquot.*)

CLICQUOT, *continuant de parler sans voir Gaillardet.* Cet enfant qu'il me demande, et qu'il lui faut sur-le-champ, est-ce que je sais où il est?.. comment le trouver? à moins qu'il ne tombe des nues. (*Dans ce moment Gaillardet met le pied sur l'épaule de Clicquot, et saute par terre.*) Aïe!.. aïe!.. aïe!.. Qui est-ce qui me jette quelqu'un sur la tête?

SCÈNE X.

CLICQUOT, GAILLARDET.

GAILLARDET. Merci de m'avoir fait la courte-échelle.

CLICQUOT. C'est encore toi, mauvais sujet?

GAILLARDET. Non, ce n'est pas moi, c'est une pratique.

CLICQUOT. Je t'ai défendu de venir ici.

GAILLARDET. Je viens pour qu'on me coiffe.

CLICQUOT. Par la fenêtre?

GAILLARDET. La porte était fermée.

CLICQUOT. Je vais te l'ouvrir, pour que tu partes.

GAILLARDET. Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

CLICQUOT. Veux-tu sortir sur-le-champ!

GAILLARDET. Non, je suis public; j'ai le droit de rester.

CLICQUOT. Comment! chez moi?

GAILLARDET. Vous n'avez rien à dire, pourvu que l'on consomme. Vous allez me mettre des papillottes.

CLICQUOT. A-t-il du toupet!

GAILLARDET. Avec de la pommade à la rose. (*Il prend une chaise et s'assied.*)

CLICQUOT, *voulant retirer la chaise que Gaillardet s'obstine à garder.* Il prend encore la plus belle chaise.

GAILLARDET, *du côté de la coulisse à droite.* Mademoiselle Louise, holà! la fille!

CLICQUOT, *courant à lui.* Qu'est-ce que tu lui veux?

GAILLARDET, *élevant la voix.* Un peignoir blanc; je paierai ce qu'il faut.

AIR du *Galoubet.*

J'ai de l'argent, (*bis.*)
Et je puis me mettre en dépense,
Je veux qu'on me serve.

CLICQUOT.
Un instant.

GAILLARDET.
Obéissez, pas d' résistance!

CLICQUOT.
Eh mais! a-t-il de l'insolence!

GAILLARDET.
J'ai de l'argent, (*bis.*)

(*Il fait sonner l'argent qu'il a dans sa poche.*)

CLICQUOT. Veux-tu bien te taire?

GAILLARDET, *élevant encore plus la voix.* Madame Clicquot!.. Mam'selle Louise!

CLICQUOT. Ah! le maudit garnement!

SCÈNE XI.

LOUISE, GAILLARDET, CLICQUOT.

LOUISE, *accourant.* Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Quel tapage!

GAILLARDET. C'est Monsieur qui refuse de me coiffer!

LOUISE. Pourquoi donc ça, mon père?

CLICQUOT. Parce que je ne veux pas avoir affaire à une pareille tête.

GAILLARDET. Et moi, je tiens à être frisé par vous.

CLICQUOT. Va-t'en au diable!.. j'ai bien autre chose à démêler.

GAILLARDET. Vous tenez boutique pour tout le monde.

LOUISE. Si mon père n'a pas le temps!

GAILLARDET. J'attendrai... mais je ne m'en irai pas d'ici sans avoir été papilloté, crêpé, bichonné, parfumé à l'huile antique.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, commencez à l'instant;
Les papillot's sont-elles prêtes?
J' veux être beau, j' veux êtr' charmant,
Je veux tourner toutes les têtes.
Vrai Lovelac', je veux enfin
Que, grâce aux talents dont il brille,
Le pèr' me donne de sa main
Les moyens d' séduire sa fille.

CLICQUOT. Quelle rouerie!

GAILLARDET. Et quand je devrais rester ici jusqu'à demain...

CLICQUOT, *à part.* C'est un enragé!.. c'est un diable! quand on le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre, et personne pour m'en débarrasser! moi qui ai tant besoin d'être seul, et de recueillir mes idées. (*Voyant Subregondi qui rentre par la porte à gauche.*) Allons! encore le vieux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SUBREGONDI.

SUBREGONDI, *s'approchant de Clicquot, la montre à la main.* Le quart d'heure est expiré.

CLICQUOT, *tremblant.* Vous avancez.

SUBREGONDI. Non pas... je viens chercher la réponse.

CLICQUOT. Une réponse? (*Regardant Gaillardet.*) Moi qui, grâce à cet imbécile-là, n'ai pas eu le temps de réfléchir! Ah! mon Dieu! quelle idée!

SUBREGONDI, *à demi-voix.* Eh bien! cet enfant?

CLICQUOT, *de même, et le prenant à part.* Un mot seulement. Qu'est-ce que vous voulez en faire?

SUBREGONDI, *de même.* L'emmener avec moi.

CLICQUOT, *de même.* Pas autre chose?

SUBREGONDI, *avec impatience.* Eh non, te dis-je.

CLICQUOT. Et l'emmènerez-vous un peu loin?

SUBREGONDI. Sois tranquille.

CLICQUOT, *à part.* C'est ce qu'il me faut, moi qui ne peux jamais le renvoyer de ma boutique; je fais d'une pierre deux coups.

SUBREGONDI, *avec impatience.* Eh bien donc!.. achève... cet enfant?..

CLICQUOT, *à demi-voix.* Il existe.

SUBREGONDI, *à part.* O ciel!

CLICQUOT, *de même.* Il est ici.

SUBREGONDI. Dieu soit loué!

CLICQUOT, *à Louise, qui s'approche pour écouter.* Qu'est-ce que vous voulez, Mademoiselle? Emportez ce plat à barbe.

LOUISE. Oui, mon père... (*Elle prend le plat à barbe,*

et rentre dans la chambre à droite; Gaillardet la suit doucement et rentre après elle.)

CLICQUOT. Il est, depuis seize ans, caché dans ce village, sous le nom de Jérôme Gaillardet.

SUBREGONDI, *avec joie*. Il suffit.

CLICQUOT, *bas, à Subregondi*. Tout le monde vous dira qu'il est issu de père et mère inconnus, élevé par la commune; et rien qu'en le regardant, vous verrez qu'il a des traits qui annoncent une naissance irrégulière. (*Ne le voyant plus.*) Eh bien! où est-il donc?

SUBREGONDI. Je suis content de toi, et je t'en récompenserai.

CLICQUOT. En l'emmenant du pays, au plus vite, c'est tout ce que je vous demande.

SUBREGONDI. Maintenant, envoie-moi ta femme, mademoiselle Cécile Gertrude, j'ai à lui parler.

CLICQUOT. A ma femme! et pourquoi?

SUBREGONDI. Tu le sauras.

CLICQUOT, *regardant par la porte à droite*. Dieu! le voilà avec ma fille qu'il veut embrasser. (*Il s'élance dans la chambre à droite.*)

SCÈNE XIII.

SUBREGONDI, *seul; puis* NERVILLE.

SUBREGONDI. Je le connais donc enfin; je suis content, je suis heureux!.. ça me rajeunit de vingt ans... Ah! ah!.. monsieur Jérôme Gaillardet, vous aurez de mes nouvelles.

NELVILLE, *la serviette à la main, sortant de la chambre à droite*. Eh bien! Monsieur, ne venez-vous pas déjeuner? j'ai commencé sans vous.

SUBREGONDI, *rayonnant de joie*. Achevez sans moi; je n'ai besoin de rien... comme je vous le disais tantôt, cela tient lieu de tout; on se nourrit de cela; et je ne me suis jamais mieux porté que dans ce moment.

NELVILLE. En effet, vous avez l'air radieux.

SUBREGONDI. C'est que ça vous rafraîchit, vous dilate; je vais enfin me venger.

NELVILLE. Comment cela?

SUBREGONDI. Cette histoire que nous racontait ce barbier, m'intéressait plus que vous ne pouviez le penser. Il m'apprenait, sans le savoir, ce que je soupçonnais depuis dix-huit ans. (*Lui prenant la main avec force.*) Cet enfant existe.

NELVILLE, *avec joie*. En êtes-vous sûr?

SUBREGONDI, *de même*. Il est ici.

NELVILLE. Grand Dieu!

SUBREGONDI. Caché sous le nom de Jérôme Gaillardet, j'en ai déjà des preuves, et j'attends mademoiselle Cécile Gertrude, qui va me les confirmer, car, grâce à vous, mon cher ami, j'ai ce qu'il faut pour la faire parler... j'ai de l'or! je vous tiendrai au courant de tout ce que j'apprendrai; le bonheur a besoin de s'épancher! et je suis si heureux!.. Adieu!.. adieu! du silence! Je vais donc enfin me venger! (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIV.

NELVILLE, *seul*. Se venger! c'est ce que nous verrons; il existe, j'en suis sûr, c'est tout ce que je demandais au ciel, et je saurai bien dès aujourd'hui le soustraire à ses coups. Aujourd'hui, oui; mais dans quelques mois, dans quelques années, il est capable de nous rejoindre, de nous poursuivre, de traverser les mers... et toujours craindre un ennemi, ce n'est pas vivre! Si je pouvais, dès ce moment, dès l'origine, anéantir ses soupçons, en renversant de fond en comble l'histoire de ce maudit barbier; mais, par quel moyen? Ah! madame Clicquot, cette Gertrude qu'il va interroger; elle seule pourrait... Mais y consentira-t-elle? Eh! sans doute, quand je devrais à ce prix faire sa fortune.

SCÈNE XV.

NELVILLE, MADAME CLICQUOT, *entrant par la droite*.

MADAME CLICQUOT. Ma pauvre fille! elle m'a attendrie! car enfin elle aime ce jeune homme, et impossible de la marier... Pas d'autre dot que les vertus de sa mère et les siennes... et une dot comme celle-là, loin d'augmenter avec le temps, ça risque chaque jour de... Ah! que les mères de famille sont à plaindre! (*Elle va pour entrer dans la chambre à gauche.*)

NELVILLE. Un mot, madame Clicquot.

MADAME CLICQUOT. Pardon, Monsieur, je suis à vous dans l'instant: ce monsieur étranger m'a fait prier de passer chez lui, et je me rends à ses ordres.

NELVILLE, *la prenant par la main*. Pas encore! il faut auparavant que je vous parle. (*A demi-voix.*) Les moments sont précieux. Vous êtes une brave femme, une honnête femme...

MADAME CLICQUOT. Je m'en vante, Monsieur, et dans un pays où, Dieu merci! il ne manque pas de mauvaises langues, on n'a pas encore pu mordre sur mon compte.

NELVILLE. Je n'en doute point.

MADAME CLICQUOT. C'est ma seule richesse; mais je la conserverai intacte.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Combien de fois j'ai vu les amoureux
V'nir à mes pieds me peindre leur tendresse!
En gros soupirs ils exprimaient leurs vœux,
J' les repoussais! mais ils r'venaient sans cesse...
Découragés enfin par mes vertus,
Depuis dix ans ils n'y reviennent plus.

Aussi vous sentez bien que maintenant, et pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas qu'on pût dire que Cécile Gertrude, femme Clicquot, a failli à l'honneur.

NELVILLE, *à part*. Ah! diable! (*Haut.*) Aussi me préserve le ciel de rien vous proposer qui puisse porter atteinte à votre vertu! elle existe, elle est réelle, vous en êtes sûre et moi aussi, c'est l'essentiel! après cela qu'importent les apparences?..

MADAME CLICQUOT. Que voulez-vous dire?

NELVILLE. Que vous pouvez, si vous le voulez, me rendre un important service, sauver la vie à un malheureux, et de plus assurer à votre fille une dot considérable.

MADAME CLICQUOT. Est-il possible!.. et que faut-il faire pour cela?

NELVILLE. M'écouter, et raconter à cet étranger ce que je vais vous dire.

MADAME CLICQUOT. Parlez, Monsieur, parlez, je vous écoute.

NELVILLE. Vous aurez été à Florence pendant un an.

MADAME CLICQUOT. Avec plaisir...

NELVILLE. Femme de chambre de madame de Subregondi, votre ancienne maîtresse.

MADAME CLICQUOT. Permettez, je n'ai été que deux mois à son service, et c'était ici, en France.

NELVILLE. Il n'importe! vous aurez été à Florence.

MADAME CLICQUOT. Oui, Monsieur; c'est convenu.

NELVILLE. Il y a dix-huit ans.

MADAME CLICQUOT. Je m'en souviendrai.

NELVILLE. En 1814, dans un château, sur l'Arno, vous aurez en secret, et mystérieusement...

MADAME CLICQUOT. Oui, Monsieur.

NELVILLE. Un an avant votre mariage...

MADAME CLICQUOT. Oui, Monsieur.

NELVILLE. Donné le jour à un enfant charmant!..

MADAME CLICQUOT, *se récriant.* Eh bien!.... par exemple!..

NELVILLE, *froidement et tirant son portefeuille.* Voici deux mille francs.

MADAME CLICQUOT. Et ma réputation!

NELVILLE, *de même.* Quatre mille!..

MADAME CLICQUOT. Et la vertu!..

NELVILLE, *de même.* Six mille!..

MADAME CLICQUOT. J'entends bien; mais l'honneur avant tout, et le mien m'est si cher...

NELVILLE. Dix mille!..

MADAME CLICQUOT. Ah! dame!.. vous m'en direz tant!..

NELVILLE. Ils sont là, dans ce portefeuille; prenez, je vous le donne, et vous répondes du secret qui restera entre nous; car il est inutile que votre mari en sache rien.

MADAME CLICQUOT. Je l'aime autant.

NELVILLE. Il n'y aura que moi et cet étranger; et si vous parvenez à bien le persuader, à le convaincre, je vous promets, après la réussite de notre projet, une somme pareille...

MADAME CLICQUOT. Dites-vous vrai? vingt mille francs?

NELVILLE. Pour l'apparence d'une faute, quand, à ce prix-là, on en trouverait de toutes faites... Partez, maintenant, il vous attend; et songez, quoi qu'il arrive, à ne point nous trahir.

MADAME CLICQUOT. Oui, Monsieur; oui, soyez tranquille; il y va maintenant de mon honneur... c'est-à-dire, non, au contraire, ce qui est toujours très-pénible, surtout quand ça n'est pas vrai. En vérité, et sans ce portefeuille, je croirais que c'est un rêve. (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE XVI.

NELVILLE, *puis* CLICQUOT, *en costume de cuisinier.*

NELVILLE. A merveille!.. et maintenant que j'ai éloigné de lui le danger, ne songeons qu'au bonheur de le voir.

CLICQUOT, *un bougeoir à la main.* Je viens de l'enfermer dans ma cave, c'est plus sûr; ça le sépare de ma fille, et d'ici à ce que l'autre l'emmène, ne disons rien; car voilà une bonne leçon pour ne plus parler, et on me demanderait maintenant l'heure qu'il est, que je répondrais : « L'heure qu'il vous plaira. » (*Il pose le bougeoir sur la table.*)

NELVILLE, *venant à lui.* C'est vous, maître Clicquot? je suis enchanté de vous voir. Vous qui connaissez tout le monde, dites-moi donc s'il n'y a pas ici dans le pays un jeune homme nommé Jérôme Gaillardet.

CLICQUOT. C'est possible... (*A part.*) Où veut-il en venir?

NELVILLE. Et savez-vous où il demeure... où il est dans ce moment-ci?

CLICQUOT. Où il est?.. (*A part.*) Et lui aussi qui veut me faire jaser; je l'en défie bien... (*Haut.*) Où il est, Monsieur? Ça ne me regarde pas!.. et je ne veux plus me mêler désormais que de ce qui me regarde.

NELVILLE. Qu'est-ce que cela signifie? et pourquoi cet air de mystère? il y en a donc?

CLICQUOT. Comme vous voudrez; mais je me suis promis de ne plus rien dire maintenant, et je ne dirai rien.

NELVILLE. Tu sais donc quelque chose?

CLICQUOT. Moi, Monsieur?

NELVILLE. Tu veux en vain dissimuler, tu sais tout!..

CLICQUOT. Ce n'est pas vrai!

NELVILLE. Tu sais tout, et tu parleras, ou tu ne sortiras pas vivant de mes mains!

CLICQUOT. Et lui aussi!.. et qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

NELVILLE. La vérité tout entière.

CLICQUOT. Et laquelle?

NELVILLE. Où est ce Gaillardet?.. où est-il?

CLICQUOT. Enfermé dans ma cave.

NELVILLE. Tu vois bien, et tu disais que tu ne savais rien; tu ne m'échapperas pas, et si ce jeune homme sort d'ici, s'il lui arrive le moindre mal, c'est à toi que je m'en prends.

CLICQUOT. Et de quel droit, s'il vous plaît?

NELVILLE. Je t'en ai trop dit pour ne pas achever; ce jeune homme appartient à une famille puissante, à des parents immensément riches, qui l'aiment, qui l'adorent, qui ne négligeront rien pour assurer son bonheur.

CLICQUOT. O ciel! serait-il vrai!.. et si ces parents, dont vous me parlez, ces parents immensément riches savaient qu'il est amoureux, éperdument amoureux?..

NELVILLE. Que dis-tu là?

CLICQUOT. Et qu'il n'y a pas de bonheur pour lui, sans une jeune fille qu'il adore, et qu'il ne peut quitter?

NELVILLE. Achève.

CLICQUOT. Jeune fille vertueuse, parents respectables et sans un sou de rente. Croyez-vous que sa noble famille consentirait à cette alliance disproportionnée?

NELVILLE, *vivement.* Eh! plût au ciel!.. qu'il soit heureux, voilà tout ce qu'on demande.

CLICQUOT, *lui sautant au cou.* Ah! Monsieur, disposez de moi maintenant, je n'en sais pas davantage, mais je dirai tout ce que vous voudrez.

NELVILLE. Mene-moi vers lui, c'est tout ce que je demande.

CLICQUOT. A l'instant même, le temps d'allumer ce bougeoir; car, pour y voir clair dans cette cave, et dans le mystère qui nous environne... et puis... j'oubliais... je ne sais pas où j'ai la tête; ce paquet que vous attendiez ce matin vient d'être apporté par un homme qui attend en bas la réponse. (*Il lui donne le paquet qu'il tire de sa poche.*)

NELVILLE. Eh! donne donc... C'est l'écriture de Raymond, de ce vieux serviteur à qui Amélie avait confié notre secret, lorsque moi-même, proscrit, obligé de fuir... (*Lisant.*) « Rassurez-vous, Monsieur, cet enfant « dont vous n'avez pu voir la naissance, et dont vous « ignorez même le sexe, a été par moi soustrait à tous « les regards et ne court aucun danger; suivez « l'homme qui vous remettra ce billet, il vous con- « duira à deux pas d'ici, près de moi et dans les bras « de votre fille... »

Ma fille!.. il serait possible! ah! quel bonheur!.. courons, courons à l'instant même!.. (*Il s'élance vers la porte du fond et disparaît.*)

SCÈNE XVII.

CLICQUOT, *puis* LOUISE ET GAILLARDET.

CLICQUOT, *achevant d'allumer son bougeoir.* Maudite chandelle!.. J'ai cru qu'elle ne prendrait pas; nous y

voilà enfin, et maintenant qu'il s'agit de voir clair et de savoir ce qu'on fait... (*Regardant autour de lui.*) Eh bien! où est-il donc?.. (*Se tournant de l'autre côté, et apercevant Gaillardet et Louise.*) Eh! qu'est-ce que je vois là? (*Il se tient au fond à l'écart, pendant que Louise et Gaillardet descendent sur le devant de la scène.*)

LOUISE, *à Gaillardet.* Oui, monsieur Gaillardet, ce n'est peut-être pas bien à moi de vous avoir délivré...

GAILLARDET. Vous avez bien fait. J'allais tout briser dans cette cave...

LOUISE. J'espère au moins que vous ne ferez pas un mauvais usage de votre liberté, et que vous partirez à l'instant même.

GAILLARDET. Je ne vous quitterai que si vous me jurez d'être ma femme.

LOUISE. Vous savez bien que mon père ne le veut pas, qu'il ne le voudra jamais... (*Apercevant son père.*) Dieu! c'est lui, je suis perdue!..

GAILLARDET, *voyant Clicquot.* Maître Clicquot! sauvons-nous!..

CLICQUOT. Un instant, vous ne sortirez pas!.. (*Les prenant tous deux par la main.*) Enfants ingrats!.. avez-vous pu vous méfier à ce point de ma tendresse paternelle? vous ne la connaissez pas la tendresse paternelle, vous ne savez pas de quoi elle est capable! Certainement, Gaillardet, je ne t'aimais pas; si j'avais pu te chasser, te rosser même, je l'aurais fait de grand cœur, parce que j'ai le cœur sur la main... Je suis franc, l'honneur avant tout. Mais enfin, puisque tu es aimé de ma fille, que tu as osé t'élever jusqu'à elle, ou plutôt, puisqu'en allant elle-même te délivrer à la cave, elle est descendue jusqu'à toi, je ne résisterai pas plus longtemps aux preuves d'un pareil amour; je sacrifierai mon orgueil au bonheur de mon enfant... je suis vaincu, Gaillardet: le barbier est désarmé, et je te nomme mon gendre.

GAILLARDET. Est-il possible!..

LOUISE. Vous consentez?..

CLICQUOT. Oui, mes enfants, oui, mon cher et estimable Gaillardet... (*Le regardant.*) Il est de fait qu'il y a dans sa physionomie quelque chose de distingué et d'original... (*Haut.*) Je viens te prier d'excuser mes torts...

GAILLARDET. Lesquels?

CLICQUOT. Il est inutile que je te les rappelle, puisqu'il s'agit de les oublier... souviens-toi seulement que, lorsque je t'ai choisi, tu étais un enfant mystérieux et anonyme, sans famille, sans fortune; je n'ai rien vu de tout cela, je n'y tiens pas, je t'ai donné ma fille; et quoi qu'il arrive, tu seras son époux, quand même... Voilà comme je suis!..

LOUISE. Je n'y puis croire encore.

GAILLARDET. Cette main est à moi?

CLICQUOT. Certainement.

GAILLARDET. Et je puis l'embrasser, là, devant vous?

CLICQUOT. Cela me fera plaisir.

GAILLARDET, *allant vivement à Louise, et l'embrassant.* Et à moi aussi.

LOUISE. O le meilleur des pères!..

CLICQUOT, *passant entre eux deux.* Oui, certes, le meilleur des pères, car vous me devez non-seulement votre bonheur, mais l'avenir le plus flatteur, le plus brillant...

LOUISE. Comment cela?

CLICQUOT. Il est ici une famille puissante, je ne vous la nommerai pas, ça ne m'est pas encore permis; des parents immensément riches; je ne sais pas encore lesquels, mais ils existent, ils vous attendent, ils se feront connaître; et tout cela, grâce à moi, qui ai tout mené, tout conduit, tout dirigé... Silence!.. on vient, ayez toujours les regards attachés sur moi, et quand je vous ferai signe...

GAILLARDET. Et pourquoi cela?

CLICQUOT. Silence!.... te dis-je; ferme la bouche et ouvre les yeux.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; NELVILLE, *rentrant par le fond.*

NELVILLE, *à part.* Je l'ai vue! je l'ai embrassée!.. Je suis le plus heureux des hommes; mais je me suis arraché de ses bras pour veiller à sa sûreté... Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu embarquer ce Subregondi. Heureusement le bateau à vapeur qui doit le ramener à Ajaccio est prêt à partir.

CLICQUOT, *qui s'est approché de lui.* Monsieur, Monsieur...

NELVILLE. Qu'est-ce donc?

CLICQUOT. Il n'est plus à la cave, il est là...

NELVILLE. Qui donc?

CLICQUOT. Le jeune et intéressant Jérôme Gaillardet.

NELVILLE. Ah! ah! c'est lui?

CLICQUOT, *à part.* Je crois que c'est le moment de la reconnaissance. (*Bas, à Gaillardet.*) Approche. (*Haut, à Nelville.*) Vous lui trouvez, n'est-ce pas, un air...

NELVILLE. Oui, un air bête...

CLICQUOT. C'est possible, mais c'est égal!.. je suis sûr que vous voudriez... (*Bas, à Gaillardet.*) Avance encore... (*Haut, à Nelville.*) Vous auriez envie de l'embrasser.

NELVILLE. Moi, du tout.

CLICQUOT. Comment!.. cet unique rejeton que réclame une famille riche et puissante...

NELVILLE. Qu'est-ce que cela me fait?

CLICQUOT. Ce que ça vous fait?.. Mais vous m'avez dit vous-même...

NELVILLE. Eh bien! quand ça serait... est-ce que ça me regarde? est-ce que j'y suis pour rien?

CLICQUOT. Je comprends, ce n'est pas lui qui est le père... (*Repoussant Gaillardet.*) Recule-toi, je m'étais trompé... recule-toi encore!.. C'est l'autre! c'est le vieux!.. Aussi bien, je me rappelle qu'il voulait l'emmener avec lui... Silence, le voici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, SUBREGONDI.

NELVILLE, *à part, le regardant.* Ah! mon Dieu! quel air triste!..

SUBREGONDI, *à part, à Nelville.* Mon cher ami!.. je suis bien malheureux.

NELVILLE. Comment cela?

SUBREGONDI. Je vais me rembarquer sans pouvoir me venger sur personne; décidément ma femme n'était pas coupable.

NELVILLE. Vraiment?

SUBREGONDI. J'ai interrogé moi-même avec adresse cette malheureuse femme de chambre qui, troublée par mes questions, a perdu la tête, et a fini par m'avouer franchement que c'était elle-même...

NELVILLE, *haut.* Quoi! elle en est convenue? (*A part, avec joie.*) Je respire!

SUBREGONDI. Elle est convenue de tout; et cet enfant sur qui j'avais des doutes...

NELVILLE. Ce Jérôme Gaillardet?

SUBREGONDI. Lui appartient, j'en suis sûr! elle l'aura élevé près d'elle dans le pays, à l'insu de tout le monde et de son mari...

NELVILLE. C'est évident!.. (*A part.*) Il n'a plus de soupçons, c'est tout ce que je voulais!..

CLICQUOT, *bas, à Gaillardet*.. Comme il te regarde! il paraît que l'autre lui aura fait un rapport, et voilà le moment de te jeter dans ses bras.

GAILLARDET. Les bras de qui?..

CLICQUOT, *à demi-voix*. On te le dira... r'avance-toi. (*Haut, à Subregondi, en s'approchant de lui.*) Voici le jeune Jérôme Gaillardet, que vous désirez connaître. (*Bas, à Gaillardet.*) Avance toujours.

SUBREGONDI. Ah! ah!.. c'est lui?.. il n'est pas mal, ce jeune homme... une physionomie heureuse et spirituelle.

CLICQUOT, *à part*. Comme on reconnaît l'amour paternel! l'autre qui lui trouvait l'air bête!..

SUBREGONDI. Et vous ne savez pas de qui il est né?..

CLICQUOT. Non, Monsieur.

SUBREGONDI, *le regardant*. Pauvre homme!..

CLICQUOT, *avec finesse*. Mais, Monsieur s'en doute, peut-être...

SUBREGONDI. C'est possible!.. je ne dis pas non, et si je peux faire quelque chose pour lui...

CLICQUOT. Cela vous est facile... (*A Gaillardet et à Louise.*) Ne dites rien, et laissez-moi arranger cela, avec de l'entraînement et de la chaleur... (*A Subregondi.*) D'abord, il est amoureux... (*A Gaillardet qui fait un geste.*) Il faut toujours qu'on le sache.

SUBREGONDI. Amoureux!.. vraiment!

CLICQUOT. Une passion que rien ne pourra éteindre; et il voudrait être sûr, avant tout, que vous ne vous opposerez point à son bonheur.

SUBREGONDI. Moi, m'y opposer! m'en préserve le ciel!.. et pourquoi donc?

CLICQUOT. C'est que vous m'avez dit à moi-même que vous vouliez l'emmener avec vous, l'emmener bien loin d'ici.

SUBREGONDI. Rassure-toi!.. j'ai changé d'idée!.. Le bateau à vapeur va partir et Gaillardet rester ici.

CLICQUOT. A la bonne heure, car celle qu'il aime est en ces lieux; elle est née en nos climats: simple, naïve, ingénue, riche des seuls trésors de l'innocence, elle pouvait craindre que la pauvreté fût un obstacle... à vos yeux.

SUBREGONDI, *avec impatience*. A mes yeux, à moi! Êtes-vous fou!.. Qu'est-ce que cela me fait?

CLICQUOT. Cela ne vous fait rien, vous consentez... Mes enfants, Gaillardet... (*Le repoussant.*) Non, pas toi, ma fille d'abord... tombez à ses pieds!..

SUBREGONDI. Eh! pourquoi donc?

CLICQUOT. C'est ma fille qu'il aime!.. qu'il adore, et que je lui ai promise pour femme.

SUBREGONDI. Pour femme!.. y penses-tu? malheureux!.. lui, Gaillardet, l'époux de ta fille! et madame Clicquot y consent?

CLICQUOT. Il s'agit bien d'elle!.. je ne lui en ai seulement pas parlé, et dès que cela nous convient ..

SUBREGONDI. Mais ce mariage-là est impossible; Monsieur te le dira comme moi.

NELVILLE. Ah! mon Dieu!

SUBREGONDI. Il ne peut pas avoir lieu; et nous ne pouvons pas le laisser terminer dans l'intérêt de la morale.

CLICQUOT, *avec véhémence*. Dites plutôt dans l'intérêt de l'orgueil, des préjugés. Oh! inégalité du rang et de la naissance... Oh!..

SUBREGONDI. Mais, te tairas-tu, maudit bavard?.. il ne s'agit pas ici de phrases. (*Clicquot veut toujours parler; Subregondi lui serre la main, et lui dit à demi-voix:*) Eloigne ces jeunes gens de quelques pas; car je ne puis pas devant eux...

CLICQUOT, *à Gaillardet*. Eloigne-toi encore.

GAILLARDET. Mais je ne fais que cela... (*Il s'éloigne avec Louise.*)

CLICQUOT, *revenant près de Subregondi et de Nelville*. Et maintenant qu'ils ne peuvent nous entendre, parlez, je veux savoir... j'ai besoin de savoir...

SUBREGONDI. C'est malgré moi, au moins... et pour empêcher un malheur, un grand malheur... (*A Nelville.*) N'est-il pas vrai? (*A Clicquot.*) Apprends donc, et Monsieur le sait aussi bien que moi, que cette union serait criminelle.

CLICQUOT, *étonné*. Bah! et en quoi?

SUBREGONDI. Incestueuse.

CLICQUOT. Hein?

SUBREGONDI. Gaillardet est le frère de ta fille.

CLICQUOT. Le fils de ma femme?

SUBREGONDI. Oui, mon ami.

CLICQUOT. Et moi, je serais...

SUBREGONDI. Oui, mon ami.

CLICQUOT. C'est impossible...

SUBREGONDI. Je vais te le prouver: quand elle était à Florence, femme de chambre...

CLICQUOT. A Florence?

SUBREGONDI. Pendant un an au service de ma femme.

CLICQUOT. Ce n'est pas vrai; elle n'a servi votre femme que pendant deux mois, en France, et elle n'a jamais été à Florence, je l'atteste.

SUBREGONDI. En es-tu bien sûr?.. ce serait donc moi alors...

NELVILLE, *avec effroi*. Ah! mon Dieu!..

CLICQUOT. J'entends ma femme, nous allons voir.

SUBREGONDI. Je vais l'interroger encore.

CLICQUOT. Du tout, c'est moi que cela regarde.

NELVILLE. Vous sentez bien que devant vous elle n'avouera jamais...

CLICQUOT. Aussi, soyez tranquille, je n'irai pas lui dire: Est-il vrai, ma chère amie, que vous avez... Dieu merci, j'ai un peu plus d'habitude que ça, et je m'y prendrai avec adresse.

NELVILLE, *à part*. Voilà la peur qui me prend... Si cependant elle se rappelle ce que je lui ai dit...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME CLICQUOT.

CLICQUOT. Approchez, madame Clicquot, approchez... vous allez rire comme moi... Voilà Monsieur (*Montrant Subregondi.*) qui prétend que vous avez été en Italie.

MADAME CLICQUOT, *troublée, les regardant tous*. Moi, en Italie!

SUBREGONDI. Y avez-vous été?

NELVILLE, *bas, à madame Clicquot*. Continuez à dire: oui, et je double la somme.

CLICQUOT. O ciel! elle hésite... (*Haut.*) On vous demande oui ou non... Voilà toute la question.

MADAME CLICQUOT. Eh mais!.. quand cela serait, quel mal y aurait-il à cela?

CLICQUOT. Aucun; tout le monde a été en Italie... moi, d'abord, moi qui vous parle; le premier consul, et tant d'autres... et vous aussi, à ce qu'il paraît!

MADAME CLICQUOT, *poussée par Nelville*. Eh bien! oui.

NELVILLE, *bas*. A merveille!

CLICQUOT, *à part*. J'ai le frisson... (*Haut*.) Et vous ne me l'avez jamais dit?

MADAME CLICQUOT. A quoi bon?.. il y a si longtemps... bien avant notre mariage...

CLICQUOT, *tremblant*. Ah! c'était avant...

SUBREGONDI, *bas, à Clicquot*. Cela vaut mieux.

CLICQUOT. Laissez-moi donc tranquille. (*A madame Clicquot*.) En quelle année à peu près y avez-vous demeuré?

NELVILLE, *bas, à madame Clicquot*. Rappelez-vous mes instructions.

CLICQUOT, *avec impatience et colère*. Quelle année?

MADAME CLICQUOT. Mil huit cent quatorze.

CLICQUOT. Quelle ville?

MADAME CLICQUOT. Florence.

CLICQUOT. Quel endroit?

MADAME CLICQUOT. Un château, sur l'Arno.

CLICQUOT. Sur l'Arno... et c'est moi, moi-même, moi, Clicquot, qui dans cette nuit mystérieuse et fatale, un bandeau sur les yeux, jouais mon honneur au colin-maillard; c'en est trop, et je ne puis me retenir.

SUBREGONDI, *le retenant au moment où il veut se précipiter sur madame Clicquot*. Malheureux! respecte la mère de ton fils!..

MADAME CLICQUOT. Son fils!.. que dit-il? (*Louise et Gaillardet, qui s'étaient tenus à l'écart, se précipitent dans les bras de Clicquot*.)

LOUISE. Son fils!.. Vous avez donc réussi?

GAILLARDET. Vous êtes donc mon beau-père?.. Ah! quel bonheur!

CLICQUOT, *se débattant et cherchant à se débarrasser de leurs embrassements*. A l'autre, maintenant. Va-t'en au diable!.. tu n'auras pas ma fille! (*On entend un coup de canon*.)

CLICQUOT. Le canon!

SUBREGONDI. C'est le premier coup pour le départ; je retourne en mon pays, heureux et satisfait de savoir à quoi m'en tenir. (*A Clicquot*.) Je vous avais bien dit que ce mariage ne pouvait pas avoir lieu... Adieu, monsieur Nelville... (*Aux autres*.) Adieu, mes amis, pensez à moi. (*Il s'en va et sort par la porte du fond*.)

LOUISE, *le suivant, et le regardant s'éloigner*. Vous qui avez fait notre malheur.

GAILLARDET, *de même*. Vous qui, sans qu'on y puisse rien comprendre, empêchez notre mariage.

NELVILLE, *qui était remonté aussi, passant entre Louise et Gaillardet*. Non, mes enfants, non, rassurez-vous; il n'empêchera rien, vous serez mariés, je vous le promets.

CLICQUOT. Je n'y consentirai jamais; vous savez bien que c'est impossible.

NELVILLE. Et si ça ne l'était pas? si ta femme était toujours la vertu la plus pure, la plus irréprochable?

CLICQUOT. Encore des mystères!.. mais pour ce qui est de celui-là...

NELVILLE. Ce n'est pas dans ce moment qu'on te l'expliquera... dans quinze jours... (*A madame Clicquot*.) Pas avant, quand je serai loin... Mais en attendant, mes enfants, je prends sur moi votre mariage, je me charge de la responsabilité, et de la dot.

TOUS. Est-il possible!

CLICQUOT, *vivement, et se frappant le front*. Je comprends, et j'avais raison... (*Montrant Gaillardet*.) c'est décidément à vous qu'il appartient?

NELVILLE. Non pas.

CLICQUOT. C'est donc au vieux?

NELVILLE. Du tout.

CLICQUOT. A ma femme?

NELVILLE. Encore moins.

CLICQUOT. Alors ça n'a pas de nom. (*On entend un second coup de canon*.) Mais expliquez-moi...

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

TOUS.

Taisez-vous, taisez-vous!

NELVILLE.

Ici votre opulence
Dépend de son silence.

CLICQUOT, *passant entre Nelville et madame Clicquot*.

Alors expliquons-nous.

NELVILLE.

Taisez-vous.

MADAME CLICQUOT.

Taisez-vous.

LOUISE ET GAILLARDET.

Taisez-vous.

CLICQUOT.

J'enrage.

MADAME CLICQUOT.

Patience!

CLICQUOT.

Mais ta vertu?

MADAME CLICQUOT.

Silence.

CLICQUOT.

Suis-je de ces époux?..

TOUS.

Taisez-vous.

LOUISE, MADAME CLICQUOT, NELVILLE, GAILLARDET.

Taisez-vous. { Taisons-nous. / Taisez-vous.
Taisez-vous. { Faisons / Faites } silence,
Il faut de la prudence,
Pour leur bonheur à tous.
Taisez-vous. { Taisons-nous. / Taisez-vous.

(*Le canon se fait entendre de nouveau. Nelville sort par le fond, en leur faisant à tous un signe d'adieu. Madame Clicquot et Gaillardet font signe à Clicquot de se taire, et Louise lui met la main sur la bouche*.)

FIN DE LA GRANDE AVENTURE.



LES EAUX DU MONT-DOR

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 25 juillet 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DE COURCY ET SAINTINE.

Personnages.

VALCOURT, commerçant.
MADAME VALCOURT, sa femme.
EUGÉNIE, } leurs filles.
ERNESTINE, }
DESAULNAIS, médecin.
ADOLPHE, fils de Desaulnais.
QUINZE-SEIZE, prétendu d'Eugénie.
FRANÇOIS, dit CHOCHO, garçon attaché à l'établissement.
BAIGNEURS.

La scène se passe aux eaux du Mont-Dor.

Le théâtre représente le salon de l'établissement ouvert dans le fond sur la campagne. Il est décoré et meublé avec élégance. Plusieurs portes latérales. Une harpe, un pupitre de musique, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME VALCOURT, EUGÉNIE, ERNESTINE, *à une table à gauche*. BAIGNEURS, BAIGNEUSES, *à d'autres tables, de l'autre côté.*

(Au lever de la toile, on déjeune, on joue, on lit les journaux.)

CHŒUR.

AIR du *Barbier de Séville.*

Loin de la ville,
Dans cet asile,
Quel plaisir
De se réunir!
Dans cet asile
Pur et tranquille,
La gaîté
Tient lieu de santé.

MADAME VALCOURT.

Dans ce séjour nulle de nous ne pense
A son ménage ainsi qu'à son mari;
Cette fontaine est celle de Jouvence...

EUGÉNIE.

Ou bien plutôt c'est le fleuve d'Oubli.

TOUS.

Loin de la ville, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

MADAME VALCOURT. Eh! arrivez donc, docteur. Vous venez bien tard aujourd'hui.

ADOLPHE. Pardon, Mesdames, de vous avoir fait attendre. Je vous apportais vos lettres et vos journaux.

EUGÉNIE ET ERNESTINE, *se les disputant*. Ah! quel bonheur! quel bonheur! à moi le *Journal des Modes*.

MADAME VALCOURT, *le prenant*. Non, Mesdemoiselles, il est pour moi : le docteur ne m'a permis que celui-là.

ADOLPHE. Oui; vous savez qu'au Mont-Dor les journaux n'arrivent qu'une fois par semaine. Nous tenons à la santé et aux plaisirs de nos malades. (*A madame Valcourt, lui présentant une lettre.*) Celle-ci est pour vous, madame Valcourt. (*A Eugénie.*) Oserai-je vous demander comment vous vous trouvez?

EUGÉNIE. Je ne sais : depuis trois jours que nous sommes au Mont-Dor, j'éprouve un malaise, une agitation...

MADAME VALCOURT. Oui, vraiment; elle est triste, mélancolique; elle ne dort plus. Je vous la recommande, docteur, ainsi que moi. Je me sens un peu de langueur, de lassitude, quoique votre ordonnance d'hier m'ait assez réussi.

ADOLPHE. J'étais sûr que le bal vous ferait du bien.

ERNESTINE. Oh! mon Dieu, oui; car moi, à qui vous ne l'aviez pas ordonné, je m'en suis trouvée à merveille. Ma mère est bien heureuse d'avoir une maladie comme celle-là : si elle voulait changer avec moi!

ADOLPHE, *à Ernestine*. Allons, ne vous fâchez pas; nous verrons à arranger cela.

AIR : Vaudeville du *Ménage de garçon*.

Tous les tourments, le malheur même,
Ne doivent pas nous effrayer;
On les guérit c'est mon système,
Dès qu'on peut les faire oublier.
Oui, du plaisir la douce ivresse
Les adoucit pour un instant:
Et si l'on s'amusait sans cesse,
On serait toujours bien portant.

MADAME VALCOURT. Ah! docteur, que votre système est consolant!

ADOLPHE. Et vous, belle dame, vos migraines?

MADAME VALCOURT. Impossible d'y penser hier. Vous savez comme nous avons été occupées; mais je les attends aujourd'hui.

ADOLPHE. Vous n'avez donc pas, ce matin, suivi l'ordonnance?





Rep

V
M
E
E
D

Le théâ

MADAI
table
table.

(*Au* le

D
A
C

O

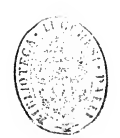
MADA
venez l
ADOL
tendre
EUGE
bonheu
MADA
il est
lui-là.



VALCOURT,

C'EST SINGULIER ELLE NE L'A PAS DE CE CÔTÉ-CI

(Les eaux du Mont-d'or. Sc. XVII.)



MADAME VALCOURT. Je ne pouvais pas; mon amazone n'était pas faite; mais on va me l'apporter dans l'instant. Je vais monter à cheval: après cela, deux ou trois parties de billard, et ce soir le concert : enfin tout le traitement que vous avez prescrit! Ah! docteur, quel ennui d'être obligée de soigner ainsi sa santé!

ADOLPHE. Ce n'est pas pour vous, Madame, mais pour vos amis, vos admirateurs, je dirai presque pour votre mari.

MADAME VALCOURT, *qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.* Ah! mon Dieu, ce que c'est que d'en parler! Une lettre de lui.

EUGÉNIE. Une lettre de mon père adressée ici!

MADAME VALCOURT. Eh! non; il l'avait écrite à Paris, où il nous croit toujours, et on nous la renvoie sous enveloppe. (*Lisant à demi-voix et très-vite.*) « Je suis à « Lyon, ma chère amie, et j'espère, sous une quinzaine « de jours, avoir le plaisir de vous embrasser. Je suis « fâché d'avoir été obligé de te refuser ta dernière « demande. Pour t'en dédommager, je te prépare « une surprise, ainsi qu'à ma fille Eugénie. Je lui amène « un prétendu! »

ADOLPHE. Un prétendu! il serait possible!

ERNESTINE. Un prétendu! Ma sœur est bien heureuse d'être l'aînée!

EUGÉNIE. Et que dira mon père en arrivant à Paris et ne nous y trouvant pas?

ADOLPHE. Vous êtes moins touchée de son chagrin que de celui du prétendu.

EUGÉNIE. Non, Monsieur, cela m'est indifférent; mais si mon père allait se fâcher?

MADAME VALCOURT. Vous savez bien, Mademoiselle, que votre père ne se fâche jamais quand je suis malade; et c'est sa faute si je le suis dans ce moment. Nous laisser à Paris pendant la belle saison; nous refuser une maison de campagne, ou du moins, en dédommagement, une loge à l'Opéra! Il devait bien se douter que mes spasmes, mes nerfs, mes vapeurs, me conduiraient au Mont-Dor; trop heureuse encore qu'ils ne m'aient pas menée plus loin. N'est-ce pas, docteur?

ADOLPHE. Oui, Madame; je prends sur moi toute la responsabilité. C'est moi qui vous ai conseillé le voyage, et qui me charge de vous sauver.

MADAME VALCOURT. Ah! docteur, je n'en doute pas; vous avez tant de talent? D'abord vous faites tout ce que je veux.

ADOLPHE. Que voulez-vous, c'est de la médecine moderne; il faut bien marcher avec son siècle!

AIR du vaudeville du *Mariage enfantin.*

D'honneur, ma méthode est certaine
Et mon système est sans égal :
Un concert traite la migraine,
Pour les vapeurs il faut un bal.
Au plaisir je veux qu'on se livre,
Qu'on s'amuse soir et matin...

MADAME VALCOURT.

Monsieur, je vous promets de suivre
L'ordonnance du médecin.

ADOLPHE, *à Eugénie.*

Guérir votre mélancolie,
Hélas! ferait tout mon bonheur;
Il faut pour cela, je vous prie,
N'écouter que votre docteur...
Des fats, dont la louange enivre,
Eviter le brillant essaim...

EUGÉNIE.

Monsieur, je vous promets de suivre
L'ordonnance du médecin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Mesdames, les chevaux et les calèches vous attendent.

EUGÉNIE. Ce bon François nous sert avec un zèle, une assiduité...

ADOLPHE. Oh! nous nous connaissons depuis longtemps! Nous sommes tous deux de ce pays., de l'Auvergne.

MADAME VALCOURT. Allons, allons, partons.

CHŒUR.

(*On reprend.*)

Loin de la ville, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

ADOLPHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Faut avouer, Monsieur, que ces dames ont grand'confiance en vous, et qu'elles ont bien raison. Je me rappelle, il y a longtemps, quand j'étais élève avec vous chez M. Desaulnais, votre père, un fameux médecin celui-là!.. il disait toujours que vous ne feriez jamais rien; et moi j'avais idée, au contraire, que vous iriez plus loin que lui.

ADOLPHE. Tu crois!

FRANÇOIS. A propos de cela, j'ai un parent qui est à l'extrémité et sur lequel je voudrais vous consulter. Il n'y a que vous qui puissiez le tirer de là.

ADOLPHE. Moi, mon garçon!

FRANÇOIS. Oui, Monsieur, c'est mon beau-frère, un père de famille; et vous jugez que s'il arrivait malheur...

ADOLPHE. Ah! mon Dieu, quel parti prendre? Écoute, mon garçon, tu n'hérites pas de ton beau-frère, n'est-ce pas? Eh bien! alors je te conseille, par intérêt pour lui, de t'adresser à un autre; n'importe à qui, pourvu que ce ne soit pas à moi; à M. Desaulnais, mon père, un homme du plus grand talent. Tu sais bien, il demeure à Clermont.

FRANÇOIS. On l'a bien prévenu : mais je vous ai déjà dit que j'avais plus de confiance en vous. D'abord vous venez de Paris, et votre père n'est que de Clermont; et puisque vous guérissez de belles dames, vous pouvez bien guérir un pauvre paysan; ça ne doit pas être si difficile.

ADOLPHE. Mais je te répète...

FRANÇOIS.

AIR de *Préville et Taconnet.*

De vos refus je vois enfin la cause!
Ainsi qu' ces dames j' nons pas de l'or en main;
On n'a pas l' droit d'êtr' malad', je l' suppose,
Quand on ne peut solder le médecin!
Pardon, Monsieur, si ma franchis' vous blesse,
Mais votre père agissait autrement;
Et sa science et son talent
Il les faisait payer à la richesse,
Pour les donner gratis à l'indigent.

ADOLPHE. Eh bien! puisqu'il faut te le dire, apprends donc que je ne peux traiter que les gens qui se portent bien, et la raison, c'est que je ne suis pas médecin.

FRANÇOIS. Comment! vous n'êtes pas...

ADOLPHE. Voilà deux ans qu'on m'a envoyé à Paris pour suivre mon cours de médecine et passer ma thèse, et je n'ai pas encore pris une seule inscription.

FRANÇOIS. Mais alors comment se fait-il que vous soyez ici avec ces dames en qualité de...

ADOLPHE. Mais je t'avoue qu'il s'est trouvé que...

FRANÇOIS. J'y suis; vous êtes amoureux d'une des deux sœurs, mademoiselle Ernestine, avec qui vous parlez toujours.

ADOLPHE. Au contraire, c'est l'autre.

FRANÇOIS. A qui vous ne dites jamais un mot?

ADOLPHE. C'est pour cela : depuis trois jours que nous sommes arrivés, impossible de me trouver seul avec elle; sa mère ne nous quitte pas, et ce rôle de médecin est si difficile à soutenir! Ah! si tu voulais me rendre un grand service!

FRANÇOIS. Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

ADOLPHE, *tirant une lettre de sa poche.*

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Tiens, vois-tu, c'est cette lettre
Qu'il faut ici lui remettre.

FRANÇOIS.

J' la glisserai dans sa main,
Au lieu d'un cachet de bain.
Comme un' recette certaine,
Comme une ordonnance enfin
Qu'il faut qu' la malade prenne
Pour sauver le médecin.

(*On entend Quinze-Seize dans la coulisse.*)

QUINZE-SEIZE, *dans la coulisse.* Holà! quelqu'un! (*Il entre.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, QUINZE-SEIZE, *en blouse à la mode.*

FRANÇOIS, *regardant.* Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? Tiens! est-ce qu'on laisse entrer ici les rouliers?

QUINZE-SEIZE. Les rouliers!.. Je vois d'où vient sa surprise, c'est mon costume qui produit son effet. Ce que c'est que d'être à cent lieues de Paris!

AIR de *Turenne.*

Des élégants c'est, dit-on, la toilette;
Enfin la blouse est la fureur du jour;
Et celle-ci, Monsieur, est si bien faite,
Que, tout à l'heure, en entrant dans la cour,
Deux gros coursiers qui près de moi paraissent,
M'allongent là... deux coups de pieds... quel tact!
Je me suis dit : le costume est exact,
Car les chevaux le reconnaissent.

Messieurs, excusez l'indiscrétion d'un voyageur; je cherche le médecin de l'établissement.

FRANÇOIS, *montrant Adolphe.* C'est Monsieur.

ADOLPHE, *bas.* Qu'est-ce que tu fais donc?

FRANÇOIS. Pourquoi pas? Peut-être que celui-là n'a rien, cela vous fera un malade de plus. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, QUINZE-SEIZE.

ADOLPHE. Que me veut cet original-là?

QUINZE-SEIZE. Monsieur, je ne suis pas positivement indisposé. En fait de malades, moi, je suis ce qu'on appelle un amateur.

ADOLPHE. J'entends; Monsieur se traite pour son plaisir.

QUINZE-SEIZE. Comme vous dites.

AIR de *Marianne.*

Il faut qu'ici je me délasse :
Je veux, si vous le trouvez bon,
Devant les eaux, puisque je passe,
Les prendre par précaution.
Un mal peut naître,
Plus tard peut-être,
Mon médecin me les ordonnerait,
Et ce serait
Autant de fait.

ADOLPHE.

Si vous n'avez aucun mal?

QUINZE-SEIZE.

C'est égal;
Je ne saurais, quoiqu'en en glose,
Même quand je me porte bien,
Passer devant un pharmacien
Sans prendre quelque chose.

Vous sentez bien alors que, puisque me voilà au Mont-Dor, je ne laisserai pas échapper une pareille occasion, même quand je devrais en être malade, parce que ça ne peut me faire que du bien.

ADOLPHE. Monsieur vient donc exprès?

QUINZE-SEIZE. Non : je suis de Lyon; et vous avez peut-être entendu parler de MM. Auguste Quinze-Seize et Compagnie, une maison de soieries assez connue. Je me rendais à Paris avec mon beau-père, un monsieur Valcourt, brave commerçant.

ADOLPHE, *vivement.* M. Valcourt!

QUINZE-SEIZE. Eh bien! qu'avez-vous donc, et d'où vient cet air d'étonnement et d'effroi?

ADOLPHE. Rien... J'examinais les traits de votre visage, et je croyais...

QUINZE-SEIZE. Il y a quelque chose, n'est-il pas vrai? vous le pensez.

ADOLPHE. Non, du tout. Vous dites que M. Valcourt...

QUINZE-SEIZE. A été obligé de passer par la route de Clermont pour quelques affaires qu'il avait en Auvergne. Il a rencontré dans le village un ancien ami à lui : et pendant qu'ils causaient ensemble, je lui ai dit que j'allais entrer dans l'établissement des bains. Je vous prierais donc de m'expédier votre consultation, pour que nous puissions remonter en voiture, et arriver à Paris pour épouser... Hein! vous venez encore de faire un geste, et j'ai cru voir dans vos yeux... Décidément je suis malade, n'est-il pas vrai? et ça ne m'étonnerait pas, parce que moi-même je ne me sens pas bien; j'ai des douleurs dans la tête, comme ça, tout autour.

ADOLPHE. Simple migraine, que le grand air dissipera.

QUINZE-SEIZE. Vous croyez? Je me sens pourtant des tiraillements là, dans l'estomac!

ADOLPHE. Vous n'avez peut-être pas déjeuné?

QUINZE-SEIZE. C'est vrai, je n'ai pas osé me risquer.

ADOLPHE. Eh bien! repartez à l'instant même, avec M. Valcourt, et faites un excellent déjeuner au *Cheval-Blanc*, à deux pas d'ici; c'est la seule bonne auberge qu'il y ait sur la route. Du reste, vous vous portez à merveille, voilà toute ma consultation; j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*A part, en s'en allant.*) Dieu! sans nous en douter, quel danger nous menaçait! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

QUINZE-SEIZE, *seul ; puis* FRANÇOIS.

QUINZE-SEIZE. Je n'ai pas grande idée de ce médecin-là. Est-il ignorant! il ne me trouve rien ; et cependant, avec ce que j'éprouve, je suis sûr qu'on pourrait faire quelque chose; mais pour ça il faudrait quelqu'un qui sût en tirer parti ; et ce n'est pas avec un médecin de province... (*A François, qui lui présente un registre.*) Qu'est-ce que tu veux?

FRANÇOIS. Je viens savoir si Monsieur désire inscrire son nom.

QUINZE-SEIZE. Pourquoi faire?

FRANÇOIS. Tous les personnages remarquables qui passent au Mont-Dor ont l'habitude d'écrire leur nom sur ce registre, et d'y ajouter une maxime, une vérité ou une pensée ingénieuse.

QUINZE-SEIZE. Pour le coup, voilà une occasion que je ne laisserai pas échapper. Tu dis, une pensée ingénieuse : combien de lignes?

FRANÇOIS. Ce que vous voudrez; un mot, un impromptu...

QUINZE-SEIZE. Un impromptu, c'est bon! Laisse-moi réfléchir et va-t'en.

FRANÇOIS. Oui, Monsieur. (*Regardant à gauche.*) Allons, encore des voyageurs! ma foi, ils attendront. Je m'en vais guetter le retour de mademoiselle Eugénie pour lui glisser l'ordonnance. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

QUINZE-SEIZE, *assis devant la table et cherchant;* DESAULNAIS, VALCOURT.

VALCOURT. Ce cher Desaulnais! c'est charmant de se rencontrer ainsi ; j'aurais été te voir à Clermont.

DESAULNAIS. Et moi, mon cher Valcourt, j'en arrive. Je venais ici pour le beau-frère d'un ancien domestique à moi, un pauvre diable assez malade, mais que je tirerai d'affaire.

VALCOURT. Toujours dans la médecine!

DESAULNAIS. Et toi, toujours dans le commerce!

VALCOURT.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, te destin combla mes espérances.
Dans le commerce, utile parvenu,
Du sort pour moi j'ai vu tourner les chances,
Et j'ai déjà doublé mon revenu :
Laissant enfin toute affaire importune,
Je pourrais vivre au sein d'un doux loisir,
Et si je fais encor fortune,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

DESAULNAIS.

Ainsi que toi j'ai fourni ma carrière.
Vingt ans j'ai fait le métier de docteur;
Mais la retraite enfin est nécessaire,
Et maintenant j'exerce en amateur;
Tout en faisant des visites maussades,
J'ai, comme toi, fini par m'enrichir;
Et si je fais quelques malades,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

VALCOURT. Je t'ai amené ici pour te présenter mon gendre futur, à qui j'y avais donné rendez-vous. (*S'adressant à Quinze-Seize.*) Mon cher Quinze-Seize, c'est un de mes bons amis.

QUINZE-SEIZE. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer..... c'est que je suis là occupé à un travail..... Diable de pensée ingénieuse, je croyais que cela viendrait tout seul.

DESAULNAIS. Faites, faites, Monsieur; que nous ne vous dérangions pas. (*Prenant Valcourt à part, de l'autre côté du théâtre.*) Comment, c'est là ton gendre! cela me contrarie un peu; moi, j'avais des vues pour mon fils.

VALCOURT. Qu'à cela ne tienne, mon ami ; j'ai deux filles : je marie Eugénie, qui est l'aînée ; mais dans quelque temps Ernestine pourrait convenir à ton fils. Ne m'as-tu pas dit qu'il étudiait la médecine?

DESAULNAIS. Du moins je l'ai envoyé à Paris pour cela ; mais il n'a pas l'air d'avoir une vocation bien décidée. Garçon charmant du reste; de l'esprit, de la tournure... tu te rappelles comme nous étions à dix-neuf ans... une seconde édition. Ah çà! puisque nous voilà réunis, nous resterons quelques jours ensemble; il me faut la huitaine.

VALCOURT. La huitaine!

DESAULNAIS. Oui. Tu n'es peut-être jamais venu aux eaux? D'abord, du temps que je te traitais je ne t'y aurais jamais envoyé, cela ne sert à rien ; mais comme spectateur cela t'amusera : c'est un coup d'œil si rare... un mouvement perpétuel, un véritable panorama vivant.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

On y voit des ducs, des comtesses,
Des artistes et des joueurs,
Des actrices et des duchesses,
Des financiers et des danseurs :
Plus d'un seigneur étranger qu'on ignore,
Gardant ici l'incognito, dit-on,
Et qui seraient plus inconnus encore
S'ils déclinaient leur véritable nom.

VALCOURT. Tout cela est bien séduisant; mais ma femme, mon bon Desaulnais, ma femme et mes filles qui m'attendent à Paris avec tant d'impatience...

QUINZE-SEIZE. J'ai fini. Tenez, beau-père, à votre tour si vous voulez écrire.

VALCOURT, *prenant le registre.* Qu'est-ce que c'est?

QUINZE-SEIZE. On écrit là-dessus son nom, avec une maxime, une vérité, ou une pensée ingénieuse... Une maxime, c'est trop pédant; une pensée ingénieuse, cela n'a souvent rien de solide ; j'ai préféré une vérité, parce que cela reste.

DESAULNAIS. C'est juste : *Rien n'est beau que le vrai.*

VALCOURT. Et quelle est cette vérité?

QUINZE-SEIZE. La voici : *Auguste Quinze-Seize est venu le 25 juillet aux eaux du Mont-Dor et ne s'est pas baigné.*

VALCOURT. C'est incontestable. (*Regardant le livre.*) Et moi, qu'est-ce que je vois donc sur cette feuille? c'est mon nom... et l'écriture de ma femme. (*Lisant.*) *Madame Valcourt, 22 juillet... Plaisir est tout : les heureux sont les sages.*

DESAULNAIS. La devise est jolie.

VALCOURT. Je ne puis le croire encore. (*Lisant toujours.*) Même jour : *Mademoiselle Ernestine Valcourt, mademoiselle Eugénie Valcourt...* Plus de doute, ma femme et mes enfants sont ici! Ah! mon ami, quel coup! ils seront dangereusement malades! et l'on ne m'écrit rien... on aura craint de m'effrayer.

QUINZE-SEIZE. Oui, on aura voulu ménager notre sensibilité.

VALCOURT. Holà! quelqu'un! garçon!

DESAULNAIS. Mais calme-toi, mon ami, ne suis-je pas là? Quel genre d'affection, à peu près, pourrais-tu soupçonner?

VALCOURT. Aucune, mon ami, aucune. Madame Valcourt avait quelques migraines, quelques maux de nerfs... comme toutes les femmes qui ont de la fortune et un mari complaisant; mais cela ne lui prenait guère que lorsqu'elle avait du temps à elle... les fêtes, les dimanches. Garçon! garçon! il n'y a donc ici personne?

DESAULNAIS, *regardant par la fenêtre*. Ils s'empressent tous autour d'une fort jolie cavalcade qui entre dans la cour; ce sont, je le suppose, des gens de la maison.

VALCOURT. Mon cher Quinze-Seize, allez aux informations, je vous prie; ou plutôt tâchez de m'amener ici quelque personne de la société. Je l'interrogerai moi-même.

QUINZE-SEIZE. Oui, beau-père, fiez-vous à moi. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

VALCOURT, DESAULNAIS.

VALCOURT. J'avoue que je suis d'une inquiétude pour ma femme...

DESAULNAIS. Mais, mon ami, ce n'est pas raisonnable.

VALCOURT. Tu ne veux pas que je m'inquiète, quand toute ma famille est aux eaux du Mont-Dor?

DESAULNAIS. C'est justement ce qui me rassure.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On songe peu, lorsqu'on est bien malade,
A s'éloigner, à quitter son logis.
Que ma raison ici te persuade,
Et retiens bien cet important avis :
Bonheur, santé, qu'on estime à la ronde,
Sont deux grands biens fort semblables, je crois;
Pour les chercher on va courir le monde,
Pour les trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME VALCOURT, *à qui* QUINZE-SEIZE *donne la main.*

MADAME VALCOURT, *tenant un papier*. A peine trois jours, et déjà des mémoires... (*A Quinze-Seize.*) Je suis à vous, Monsieur.

QUINZE-SEIZE. Excusez, de grâce, Madame; c'est mon beau-père qui désirerait savoir des nouvelles de sa femme, une dame excessivement malade.

MADAME VALCOURT. Je lui en donnerai volontiers.

VALCOURT, *apercevant sa femme*. Ah! mon Dieu!..

MADAME VALCOURT; *elle tombe dans un fauteuil*. Ciel! mon mari! (*A Quinze-Seize.*) Ah! Monsieur, c'est indigne! dans l'état où je suis, m'exposer à de telles émotions, et sans me prévenir encore! (*A M. Valcourt.*) Bonjour, mon ami; je suis enchantée de vous voir, mais votre vue m'a fait bien du mal.

VALCOURT. Il serait possible! Mais n'est-ce pas vous qui, tout à l'heure, étiez à la tête de cette cavalcade?

MADAME VALCOURT, *ayant l'air de parler avec peine*. Oui, par ordonnance. Vous saurez, mon ami... vous n'avez pas là de flacon... que j'ai eu des crispations nerveuses si horribles, que nous avons été obligées de quitter Paris, de venir ici sur-le-champ, et sans avoir eu le temps de vous en prévenir encore. C'est moins pour moi que pour mes enfants : Eugénie a des vapeurs... une tristesse... c'est presque le *spleen*.

QUINZE-SEIZE. Eugénie! celle que j'épouse: comme c'est gai!

VALCOURT, *à madame Valcourt*. Mais Ernestine?

MADAME VALCOURT. Oh! Ernestine... Ernestine, cette enfant-là on ne sait pas ce qu'elle a, c'est bien pire : mais vous voilà, vous jugerez par vous-même du danger!.. Les eaux n'ont pas pu nous faire encore grand bien; d'abord nous n'avons pas encore eu le temps d'en prendre : nous sommes arrivées depuis trois jours... mais j'espère qu'à la fin du mois prochain...

VALCOURT. Un mois et demi!

MADAME VALCOURT. Oui, Monsieur, il faut au moins une demi-saison; sans cela tout ce que nous avons fait serait inutile... et je n'ai pas envie d'être toujours malade.

VALCOURT. Alors ce sera comme vous voudrez, dès que cela peut vous faire plaisir. (*A Desaulnais.*) Qu'est-ce que tu dis de cela?

DESAULNAIS. Rien.

VALCOURT. Cela ne t'effraie pas?

DESAULNAIS. Du tout.

VALCOURT. Tu connais donc ce genre de maladie?

DESAULNAIS. Parfaitement.

VALCOURT. Alors tu me rends l'espérance. Tu viendras nous voir, n'est-il pas vrai?.. tu ne nous quitteras pas; et pour commencer, tu vas dîner aujourd'hui avec nous.

MADAME VALCOURT. Impossible; aujourd'hui nous dînons en ville.

VALCOURT. Mais demain?

MADAME VALCOURT. Demain, nous avons une partie de cheval, et un déjeuner dînatoire à la grande cascade.

VALCOURT. Mais ce soir?

MADAME VALCOURT. Nous avons un bal, et après-demain un concert... J'en suis désolée; mais la santé avant tout.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère*

Le docteur veut qu'on se dissipe,
Et surtout qu'on change de lieu ;
Il nous prescrit, c'est son principe,
Le concert, le bal et le jeu;
Avec soin il fait disparaître
Ce qui pourrait choquer nos yeux.

DESAULNAIS, *bas, à Valcourt.*

Mais cela veut dire peut-être
Qu'il faut que nous partions tous deux.

VALCOURT. Qu'est-ce que tu dis? Voilà une singulière maladie.

DESAULNAIS. C'est celle du pays. Je t'avais prévenu qu'elle était fort extraordinaire.

MADAME VALCOURT. A propos, mon ami, vous ne pouviez arriver dans un instant plus favorable; il y a ici une foule de soins qui me fatiguent, qui m'obsèdent. (*Lui donnant le papier qu'elle tient à la main.*) Tenez, vous lirez cela... moi... avec mes migraines, il m'est impossible de m'en occuper.

VALCOURT. Qu'est-ce que c'est?

MADAME VALCOURT. Le mémoire des frais causés par ma maladie et celle de mes enfants.

VALCOURT. J'entends. Les juleps, les apozèmes... C'est trop juste : 1° parure de bal pour Madame et Mesdemoiselles, deux cents francs.

MADAME VALCOURT. Eh! Monsieur, il n'est pas nécessaire; vous examinerez cela à loisir.

VALCOURT. Deux robes de tulle, avec garnitures de roses et rouleaux de satin...

MADAME VALCOURT. Monsieur... je vous en prie... je souffre horriblement.

VALCOURT. Trois robes du matin faites en blouses, et cætera, et cætera.

MADAME VALCOURT. Jamais mes nerfs n'ont été dans un état plus irritable.

VALCOURT. Et des chevaux... et des voitures.. et cætera, et cætera... Total...

MADAME VALCOURT, *criant comme si elle se trouvait mal*. Ah!

VALCOURT. Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

MADAME VALCOURT. Rien, Monsieur... c'est mon accès qui vient de me prendre.

VALCOURT, *la regardant avec intérêt*. J'espère que cela ne sera rien. (*Reprenant le papier*.) Total...

MADAME VALCOURT, *criant plus fort*. Ah!

QUINZE-SEIZE. Mais, beau-père, prenez donc garde.

MADAME VALCOURT. Ah! je n'y tiens plus... je vous demande la permission de me retirer, car à peine ai-je la force de me soutenir.

FRANÇOIS, *annonçant*. Madame, c'est la couturière qui vous demande; elle dit que c'est pour essayer cette amaz...

MADAME VALCOURT. Et moi qui l'ai fait attendre... J'y vais dans l'instant. Pardon, Monsieur, tantôt j'aurai le plaisir de vous recevoir. Pourvu qu'elle ne l'ait pas manquée, elle qui fait toutes ses tailles trop longues. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DESAULNAIS, VALCOURT, QUINZE-SEIZE.

QUINZE-SEIZE, *la regardant sortir*. Voilà une petite femme qui est bien plus malade qu'elle n'en a l'air: moi, je m'y connais, si elle ne se soigne pas...

VALCOURT. Sais-tu qu'en effet cet accès qui vient de lui prendre m'a effrayé?

DESAULNAIS. C'est ta faute. Tu t'obstines à répéter le mot qui lui fait mal.

VALCOURT. Comment?

DESAULNAIS. Eh! oui, ce mot-là... total... il y a des gens qui ne peuvent pas l'entendre.

AIR : *Je t'aimerai.*

C'est le total
Qui, sur les cœurs sensibles,
Produit toujours un effet capital;
Examinons tous les budgets possibles,
Quel est le mot qui fait le plus de mal?
C'est le total.

VALCOURT, *lisant*. Voyons donc, maintenant qu'elle n'y est plus, peut-être en viendrons-nous à bout. (*Lisant.*) Total... quatre mille francs... (*Laissant échapper le papier de sa main*) Ah! mon Dieu!

DESAULNAIS. Eh bien! qu'est-ce que je te disais? Tu vois bien que cela produit aussi sur toi un effet...

VALCOURT. Quatre mille francs!.. et j'ai beau regarder, il n'y a pas pour quinze francs de drogues.

DESAULNAIS. C'est égal, elle avait raison, c'est un vrai mémoire d'ap...

VALCOURT. J'entends... des bals, des chevaux, des dîners... voilà une maladie qui me coûtera cher.

DESAULNAIS.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un régime admirable, sans doute,
Et qu'on vi nt suivre ici lorsque l'on peut;
Pour se traiter au Mont-Dor il en coûte,
Et n'est pas malade qui veut.
C'est un plaisir pour nos femmes jolies;
Aussi plus d'une, en ses soins prévoyants,
Pendant l'hiver fait des économies
Pour être malade au printemps.

VALCOURT. Et dis-moi un peu, que faut-il faire pour guérir ma femme?

DESAULNAIS. Commencer d'abord, toi qui parles, par te guérir de ta faiblesse, et après nous couperons court à la maladie. Je vais t'expliquer mon projet et te donner ma consultation.

QUINZE-SEIZE. Et moi, beau-père, que vais-je devenir?

VALCOURT. Eh parbleu! puisque ma fille est ici, cherche à la voir, à lui parler, à faire ta cour.

DESAULNAIS. Sans doute; c'est là le cas de mettre en avant les pensées ingénieuses. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

QUINZE-SEIZE, *seul*. Faire ma cour! faire ma déclaration! ça leur est bien aisé à dire; ils ne m'ont seulement pas présenté, et je ne connais pas ma future! Ah! c'est le jeune médecin; si je lui en parlais?

SCÈNE XIII.

QUINZE-SEIZE, ADOLPHE.

ADOLPHE. Eh bien! vous êtes encore ici?

QUINZE-SEIZE. Eh! oui. Il est arrivé bien des événements depuis que je vous ai vu. M. Valcourt trouve ici sa femme et ses filles, et moi, ma prétendue: et à propos de cela, il faut que vous me rendiez un service, c'est de me faire connaître et de me présenter à elle.

ADOLPHE, *à part*. Eh bien, par exemple!

QUINZE-SEIZE. J'ai une déclaration à faire, par ordre supérieur.

ADOLPHE, *à part*. Et je me laisserais prévenir par cet imbécile! non, morbleu, j'y mettrai ordre. (*Haut, à Quinze-Seize.*) Eh bien, Monsieur, puisque vous voulez bien que je vous serve de guide... (*Il lui prend la main.*) Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez.

QUINZE-SEIZE. Moi? du tout.

ADOLPHE. Si, vraiment; tressaillement intérieur; attendez donc: la peau moite, le pouls inégal.

QUINZE-SEIZE. Qu'est-ce que vous dites donc là?

ADOLPHE. Ne vous effrayez pas. Transpiration gênée: vous n'avez rien pris, n'est-ce pas?

QUINZE-SEIZE. Non, Monsieur.

ADOLPHE. C'est bon. Je vous demande pardon tantôt de ne pas m'être aperçu sur-le-champ... nous autres médecins, nous ne pouvons pas deviner; il nous faut des symptômes, et ceux-ci ne laissent pas de doute.

QUINZE-SEIZE. Là, quand je vous le disais: je connais mon tempérament.

ADOLPHE, *voyant Eugénie qui entre*. Dieu! c'est Eugénie!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Monsieur Adolphe, ma mère vous attendait.

ADOLPHE. Pardon; je suis à vous dans l'instant. (*A Quinze-Seize.*) Allez vite, mon cher, et ne vous exposez pas à l'air plus longtemps.

QUINZE-SEIZE, *bas, à Adolphe*. Dites donc; par hasard, ne serait-ce pas là ma future?

ADOLPHE. Non; c'est une de mes convalescentes.

QUINZE-SEIZE. C'est dommage, elle est bien jolie.

ADOLPHE. C'est bien dans votre état qu'il faut penser à cela!

EUGÉNIE, *bas, a Adolphe*. Quel est ce monsieur?

ADOLPHE. Un Anglais attaqué de consomption, et qui n'a pas huit jours à vivre.

QUINZE-SEIZE. Qu'est-ce que c'est?

ADOLPHE, *le poussant.* Rien; faites ce que je vous ai dit.

EUGÉNIE, *le regardant aller.* Pauvre Anglais!

QUINZE-SEIZE, *à Adolphe.* Qu'est-ce qu'elle a donc, cette demoiselle?

ADOLPHE, *le reconduisant.* C'est qu'elle a encore l'esprit frappé de ce malheureux Anglais qui est venu l'autre jour prendre les eaux, comme vous, vous savez bien?

QUINZE-SEIZE. Mais non; je ne le connais pas du tout.

ADOLPHE. Ah! oui, c'est vrai; il était mort quand vous êtes arrivé.

QUINZE-SEIZE. Mort!

ADOLPHE.

AIR du vaudeville de *Michel et Christine.*

Il est temps encor de s'y prendre,
Mais ne perdons pas un instant;
Dans votre chambre il faut vous rendre
Et vous tenir bien chaudement :
Pour votre hymen, il faudra le remettre.

QUINZE-SEIZE.

A vos conseils je veux me confier;
J'attendrai pour me marier
Que vous vouliez bien le permettre.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, EUGÉNIE.

ADOLPHE. Nous voilà seuls, allons, du courage! (*Haut.*) Comment vous trouvez-vous de votre promenade?

EUGÉNIE. Mal, monsieur le docteur; et il en est toujours ainsi, excepté hier à ce bal; pendant une heure, j'ai été plus à mon aise, je respirais plus librement.

ADOLPHE. Dans quel moment? est-ce lorsque vous dansiez?

EUGÉNIE. Non, c'est lorsque j'étais assise près de la cheminée, et que nous causions.

ADOLPHE, *avec joie.* Bien vrai?

EUGÉNIE. Sans doute : est-ce qu'on ne dit pas toujours la vérité à son médecin?

ADOLPHE. Dites-moi, est-ce que François ne vous a pas remis de ma part...

EUGÉNIE. Si, vraiment; une ordonnance, a-t-il dit.

ADOLPHE, *à part.* L'imbécile! (*Haut.*) Et vous ne l'avez pas lue?

EUGÉNIE. J'allais la lire; mais puisque vous voilà, à quoi bon? dites-moi vous-même, dites bien vite, car à chaque instant je sens que cela augmente.

ADOLPHE. Même dans ce moment?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VALCOURT.

VALCOURT, *à part.* Ma fille, et un jeune homme avec elle!

EUGÉNIE. Encore plus, et c'est bien étonnant que cela redouble quand le médecin est là.

VALCOURT. Ah! c'est un médecin. (*Eugénie aperçoit son père, pousse un cri et tombe dans un fauteuil.*)

ADOLPHE. Ah! mon Dieu, elle se trouve mal; quel accident! et quel parti prendre? Un médecin, vite un médecin!

VALCOURT. Mais ne l'êtes-vous pas vous-même?

ADOLPHE. Sans doute; mais cela n'empêche pas... Un médecin... vite, un médecin!

VALCOURT. J'entends, une consultation? J'ai ce qu'il vous faut.

ADOLPHE. Monsieur, je crois qu'elle revient à elle.

VALCOURT. C'est égal. (*Appelant à la porte à droite.*) Mon ami, mon ami, arrive donc à notre secours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DESAULNAIS.

DESAULNAIS. Eh bien! qu'y a-t-il donc?

ADOLPHE *l'aperçoit et s'écrie, en s'appuyant sur le fauteuil où est Eugénie.* Mon père!

EUGÉNIE, *revenant à elle.* Mon père!

DESAULNAIS. Ah çà! mais c'est donc ici le rendez-vous des pères; mon cher Adolphe, que je t'embrasse encore. (*A Valcourt.*) Que je te remercie de m'avoir appelé!

VALCOURT. Eh! ce n'était pas pour cela, c'était pour mon Eugénie qui se trouvait mal, et que monsieur ton fils, tout médecin qu'il est...

DESAULNAIS, *le quittant brusquement.* Qu'est-ce que tu me dis donc là? mon fils serait médecin! médecin à son âge! et il exercerait!

EUGÉNIE. Oui, Monsieur, et avec beaucoup de succès : tout le monde en fait l'éloge.

DESAULNAIS. Et moi qui avais des préventions contre lui! *Macte animo, generose puer,* mon Adolphe, mon fils. Qu'est-ce que je dis donc? mon confrère en Hippocrate.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Viens, mon cher fils, l'honneur de ton vieux père,
De mes talents sois l'unique héritier.
Ah! pour mon nom quel avenir prospère!
Je ne mourrai pas tout entier.
Je te remets ma lancette fidèle;
Mes malades te reviendront,
Car il aura toute ma clientèle...
J'entends tous ceux qui resteront.

VALCOURT. Eh! de grâce, fais trêve à tes transports et occupe-toi de ma fille.

DESAULNAIS. Pardon, mon ami, on est père avant que d'être docteur. Je reviens à mon état et à ta fille : qu'est-ce qu'elle a éprouvé?

VALCOURT. Un évanouissement; mais un évanouissement réel; tu entends : et j'ai peur que celle-là ne soit malade tout de bon.

DESAULNAIS, *à part.* Allons, monsieur le docteur, de par *Corvisart* et *Galien,* consultons : *quid dicis?*

ADOLPHE, *troublé.* Mais, mon père, Mademoiselle a été très-indisposée; mais dans ce moment, je crois que ce n'est rien. Légère émotion causée par la surprise et la joie de revoir son père.

DESAULNAIS. C'est vrai, très-vrai. Mais, mon garçon, un air plus ferme, plus assuré : dans notre état, il ne faut jamais avoir l'air de douter de soi-même; il y a déjà assez de gens qui doutent de nous! Et explique-moi un peu quels ont été avant cet événement les développements de la maladie et le système que tu as employé. (*A Valcourt.*) Je te demande pardon, mon ami, mais je ne suis pas fâché de l'entendre raisonner médecine.

ADOLPHE. Mais, mon père, dans un autre moment.

EUGÉNIE. Eh! pourquoi donc? il me sera si doux de vous voir recueillir les éloges que vous méritez si bien.

ADOLPHE, *à part.* Allons, et elle aussi : je ne m'en tirerai jamais.

DESAULNAIS. Mademoiselle a raison ; c'est une modestie déplacée; je serais si content de voir de toi une seule consultation, une seule ordonnance.

EUGÉNIE, *à Desaulnais.* Oh! si ce n'est que cela, j'en ai là une que je n'ai pas lue; mais vous qui vous y connaissez mieux que moi, vous verrez bien; tenez. (*Elle lui donne le papier.*)

ADOLPHE, *bas.* Qu'est-ce que vous faites donc?

DESAULNAIS. Ah, ah! elle est cachetée. (*Lisant à demi-voix.*) Mademoiselle, si l'amour le plus tendre... Diable! voilà une ordonnance singulièrement rédigée.

ADOLPHE. Mon père...

DESAULNAIS. J'entends bien: c'est la nouvelle méthode.

EUGÉNIE. Mais c'est égal! c'est très-bien, n'est-ce pas?

DESAULNAIS. Oui, sans doute, c'est très-fort; et cela devait produire beaucoup d'effet : mais est-ce ainsi qu'il vous traite?

EUGÉNIE. Oui, Monsieur, moi, ma sœur Ernestine, et puis ma mere aussi.

DESAULNAIS. Ah! mon Dieu! toute la famille!

VALCOURT. Qu'est-ce que tu as donc, mon ami? est-ce qu'il y aurait du danger?

DESAULNAIS. Peut-être, mon ami, peut-être; mais heureusement j'y vais mettre bon ordre.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Un docteur séduire une belle!
Est-ce donc la mode à Paris?
Ah! si la Faculté s'en mêle,
Que vont devenir les maris!
Un simple galant les irrite;
Mais c'est bien plus cruel vraiment
De voir tous les jours un amant
Dont il faut payer la visite.

François, faites demander des chevaux de poste, et qu'on les attelle à la berline de Monsieur. (*A Valcourt.*) D'après le compte que tu m'as rendu, j'ai vu clairement les causes de la maladie de ta femme; c'est cette maison de campagne, cette loge à l'Opéra, que tu lui as refusées.

VALCOURT. Comment, tu crois réellement...

DESAULNAIS. *Inde mali labes.* Les voici venir! du caractère; et dans un instant j'aurai guéri toute la famille.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VALCOURT, ERNESTINE.

DESAULNAIS, *allant au-devant d'elle.* Eh bien! comment vous trouvez-vous?

MADAME VALCOURT, *étourdiment.* A merveille, Monsieur. (*Se reprenant.*) Ah! mon Dieu, ce que c'est que l'habitude! très-mal, Monsieur, vous êtes bien bon; on ne peut pas plus mal.

DESAULNAIS, *bas, à Valcourt.* En ce cas, tu ne risques rien; commence l'attaque.

VALCOURT. Je suis désolé de ce que vous me dites là, ma chère amie, car je reçois à l'instant des nouvelles importantes qui m'obligent à retourner sur-le-champ à Paris, et il faut que je vous emmène tous; nous ferons comme nous pourrons; nous voyagerons à petites journées, et puis ayant avec vous votre médecin...

MADAME VALCOURT. Mon ami, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable; mais vous ne m'auriez pas fait une pareille proposition, si vous saviez ce qui vient de m'arriver... une crispation nerveuse tellement forte, qu'Ernestine, qui en a été témoin, en est malade elle-même; n'est-ce pas, ma fille?

ERNESTINE. Oui, maman.

MADAME VALCOURT, *l'embrassant sur le front.* Cette chère enfant; je ne la laisserai certainement pas partir dans cet état.

VALCOURT, *bas, à Desaulnais.* Mais, dis donc, mon ami, si réellement elles étaient malades, il ne faudrait pas frapper un coup d'autorité.

DESAULNAIS, *à part.* Allons, voilà que tu faiblis déjà; je vois bien qu'il faut changer de batterie; laisse-moi faire. (*Haut, à madame Valcourt.*) Et dans ce moment, Madame, qu'est-ce que vous éprouvez?

MADAME VALCOURT. Un malaise général et une fièvre ardente.

DESAULNAIS, *lui tâtant le pouls.* Voyons! voyons!

MADAME VALCOURT. Ah! mon Dieu! est-ce que Monsieur est médecin?

VALCOURT. Oui, Madame, médecin très-distingué, et le père de M. Adolphe.

MADAME VALCOURT, *voulant retirer sa main.* Mais, Monsieur, dans ces cas-là, on le dit.

DESAULNAIS, *retenant toujours la main.* Permettez donc! en effet! pulsation très-fréquente, une fièvre très-forte.

VALCOURT, *qui, pendant ce temps, a pris l'autre main de sa femme.* C'est singulier; elle ne l'a pas de ce côté-ci.

DESAULNAIS. C'est ce que nous appelons une fièvre inégale, intermittente. Madame ne peut pas partir, non plus que ces demoiselles; il faut qu'elles restent.

MADAME VALCOURT. Ah! docteur, que nous sommes heureuses de vous avoir trouvé : vous viendrez souvent consulter avec votre fils.

DESAULNAIS. Non, Madame, il faut que mon fils retourne à Paris: Monsieur l'emmène; mais moi, je suis du pays, je reste avec vous, je ne vous quitte pas.

MADAME VALCOURT. Vous me rendez la vie. (*Regardant le père et le fils.*) Il paraît que dans votre famille, Monsieur, les talents sont héréditaires, et je me remets aveuglément dans vos mains.

EUGÉNIE. Moi pas; je n'ai pas confiance en celui-là, et on ne devrait pas changer ainsi de médecin.

MADAME VALCOURT, *à M. Valcourt.* Ainsi, mon cher ami, nous vous donnerons de nos nouvelles : retournez à Paris, tranquillisez-vous, et laissez-moi de l'argent, car nous n'en avons plus, il en coûte si cher pour être malade!

VALCOURT, *tirant son portefeuille.* Au fait, si vous n'en avez pas, c'est trop juste!

DESAULNAIS, *lui repoussant la main.* Du tout, mon ami! il n'est pas besoin : j'espère qu'entre nous il ne sera jamais question d'honoraires; et pour le reste, je me ferai un plaisir de l'avancer, ça n'ira pas bien loin, pour une centaine de francs on ne manque pas de quinquina.

MADAME VALCOURT. Comment! du quinquina!

DESAULNAIS. Dame! quand on a la fièvre, mon fils vous le dira, il n'y a pas d'autre remède.

MADAME VALCOURT, *à part.* Mais c'est un âne que ce docteur-là!

DESAULNAIS. Nous remplacerons les cavalcades et les grands dîners par du repos et par la diète; et quant au bal, il faudra bien y renoncer, attendu que je compte employer les *sinapismes.*

MADAME VALCOURT. Comment! Monsieur!

DESAULNAIS.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Ah! vous ne me connaissez guères;
Bien différent de mes coefrères,
Moi, je guéris, oui, c'est mon fort;
Près d'eux cela me fait du tort :
Guérir, voilà mon bien suprême,
Au point qu'avec les gens que j'aime,
Je les rends malades exprès,
Afin de les guérir après.

MADAME VALCOURT. Mais, Monsieur, permettez donc...

DESAULNAIS. Ce que je plains le plus, c'est ce pauvre Valcourt, qui va s'en retourner tout seul à Paris, loin de sa femme, de ses enfants : que veux-tu, mon ami? il faut se faire une raison; tâche de t'amuser, de t'étourdir : tu auras plus de facilité qu'un autre, ayant ta loge à l'Opéra.

MADAME VALCOURT. Comment! mon ami...

ERNESTINE. Comment! mon père...

MADAME VALCOURT. Vous aviez l'intention...

DESAULNAIS. Oui, il hésitait encore; c'est moi qui l'y ai décidé, ainsi que cette belle maison de campagne qu'il vient d'acheter à Saint-Mandé, exprès pour y faire la noce de mademoiselle Eugénie et de sa sœur Ernestine. Mais des noces, des prétendus, tout cela peut se retrouver; l'essentiel est de se bien porter; la santé avant tout.

MADAME VALCOURT. Comment! mon ami, vous avez enfin acheté cette superbe terre? Imaginez-vous, Monsieur, un parc charmant qui touche au bois de Vincennes, et un air pur, délicieux; il est impossible d'y être malade, tellement que, si je l'avais su, nous n'aurions pas fait ce voyage : il y a salle de spectacle, salle de billard et salle de bain. Vous voyez qu'il était inutile de venir au Mont-Dor.

ERNESTINE. Sans compter qu'il doit y avoir une salle de bal, puisque mon père parlait d'y faire deux noces.

VALCOURT. Certainement, une rotonde au milieu du jardin.

ERNESTINE. Ah! maman, quand verrons-nous tout cela?

MADAME VALCOURT. Mais bientôt, car si tu te trouves mieux et que cela te fasse tant de plaisir, j'essaierai, malgré mes maux de nerfs, de partir avec ton père.

VALCOURT. Quoi! ma chère amie, vous consentiriez...

MADAME VALCOURT. Pourvu qu'on aille très-vite, et que cela ne fasse pas de mal à Ernestine.

ERNESTINE. Moi! aucunement.

DESAULNAIS. Vous n'êtes donc plus malade?

ERNESTINE. Dès que maman le veut bien.

DESAULNAIS. Voilà la petite fille la plus obéissante; je te disais bien, mon ami, qu'avant une demi-heure tout le monde serait guéri.

EUGÉNIE. Il faut alors que j'aie bien du malheur, il n'y a que moi qui ne le suis pas.

DESAULNAIS. Cela c'est différent! c'est un traitement particulier. (*A Valcourt.*) Et il faut que j'aie là-dessus une consultation avec toi.

VALCOURT. Moi! mon ami, je ne suis pas médecin.

DESAULNAIS. C'est égal; il faut que tu me donnes ton avis sur cette ordonnance de mon fils. Tiens, lis.

VALCOURT, *lisant.* Ah! mon Dieu! mais ce pauvre Quinze-Seize que j'ai amené avec moi de Lyon pour épouser ma fille!

MADAME VALCOURT. Comment! ce monsieur que j'ai vu tantôt ici avec vous? c'est lui que vous voulez me donner pour gendre?

EUGÉNIE. Cet Anglais qui n'a pas huit jours à vivre?

VALCOURT. Lui, du tout, c'est un gros garçon qui se porte bien et qui n'a pas envie d'être malade.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; QUINZE-SEIZE, *en robe de chambre, en bonnet et en pantoufles.*

QUINZE-SEIZE, *à la cantonade.* Chaud, chaud; faites chauffer mon bain; trente degrés, entendez-vous? Ah! c'est vous, beau-père!

VALCOURT. Ah çà! mon ami, quel est ce costume?

QUINZE-SEIZE. Vous voyez l'uniforme de la maison. (*Montrant Adolphe.*) Monsieur m'avait déjà effrayé sur mon état: mais je me suis dit : deux avis valent mieux qu'un, et j'ai fait monter dans ma chambre le médecin des eaux.

ADOLPHE, *à part.* Ah! mon Dieu!

QUINZE-SEIZE, *toujours à Adolphe.* Je lui ai dit votre opinion; il m'a regardé, et m'a trouvé encore plus mal que vous!

ADOLPHE, *à part.* Allons, voilà un confrère qui n'est pas fort!

DESAULNAIS, *allant à Quinze-Seize qu'il prend par la main.* Comment! Monsieur, le médecin des eaux et mon fils vous ont trouvé malade?

QUINZE-SEIZE. Oui, Monsieur.

DESAULNAIS. Alors, cela doit être, et je vois...

MADAME VALCOURT. Je vois, moi, que Monsieur ne peut se marier.

QUINZE-SEIZE. Ah bien! oui, me marier, il s'agit bien de cela!

DESAULNAIS, *à Valcourt.* C'est ce que j'allais te dire. Et mon fils qui se trouve après lui le premier en date.

QUINZE-SEIZE. Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE. Que j'épouse à votre place, et que, n'ayant plus besoin de votre indisposition, je vous rends la santé.

QUINZE-SEIZE. Laissez donc.

ADOLPHE. Oui, Monsieur, je vous répète que vous n'êtes pas malade.

QUINZE-SEIZE. Je vais peut-être donner là-dedans; ce n'est pas vous que je croirai, vous qui êtes mon rival : je m'en rapporte au médecin des eaux; c'est un honnête homme, celui-là : il m'a fait prendre douze cachets, et je ne partirai d'ici que quand ils seront employés; j'en veux pour mon argent.

VALCOURT. Allons, mon ami, puisqu'il le veut absolument, je le laisse entre tes mains.

DESAULNAIS. Sois tranquille; je te promets de le surveiller, et il faudra bien malgré lui qu'il se résigne à se bien porter.

MADAME VALCOURT. Et nous, partons; il me tarde d'être à Paris.

DESAULNAIS. J'entends, pour les deux noces, *nunc est bibendum.*

VALCOURT. Oui, ne pensons qu'à la joie.

QUINZE-SEIZE. C'est cela! vive la joie! je m'en vais prendre une douche.

VAUDEVILLE.

AIR de *l'Artiste.*

DESAULNAIS.

Il est pour les migraines,
Comme pour chaque mal,
Des recettes certaines
D'un effet général;
A tous ceux qui soupirent,

Aux grands comme aux petits,
Donnez ce qu'ils désirent, } *bis.*
Et les voilà guéris.

MADAME VALCOURT.

Voyez ce pauvre diable
Qui vient de s'enrichir,
Soudain l'ennui l'accable,
Adieu gaîté, plaisir :
Son âme est dure et fière...
Ah! par bonté pour lui,
Rendez-lui sa misère, } *bis.*
Et le voilà guéri.

ERNESTINE.

Maint amant, c'est l'usage,
Languit la nuit, le jour;
Avant le mariage,
S'il meurt déjà d'amour,
Impossible qu'il vive
Quand il sera mari...
Eh bien! l'hymen arrive, } *bis.*
Et le voilà guéri.

ADOLPHE.

Les grenadiers de France
Se passent du docteur,
Et jamais la souffrance
N'enchaîne leur valeur;
S'ils furent par Bellone
Blessés pour leur pays,
Que la trompette sonne, } *bis.*
Et les voilà guéris.

VALCOURT.

Un oncle que j'honore
Avait, pour son malheur,
La fièvre .. et, plus encore,
Il avait un docteur.
Déjà s'ouvrait sa tombe,
Quand soudain, Dieu merci,
Son médecin succombe, } *bis.*
Et le voilà guéri

EUGENIE, *au public.*

Du public, leur vrai maître,
Redoutant la rigueur,
Nos auteurs sont peut-être
Malades de frayeur.
Cachés dans la coulisse,
Par la fièvre ils sont pris...
Mais que l'on applaudisse, } *bis.*
Et les voilà guéris.

FIN DE LES EAUX DU MONT-DOR.



L'ECARTÉ

OU

UN COIN DU SALON

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 novembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET DE SAINT-GEORGES.

Personnages.

MADAME DE ROSELLE, jeune veuve.
MADAME DE SAINT-CLAIR, sa tante.
DUPARC, ancien négociant.
DUROZEAU, ami de la maison.
LEON, neveu de Duparc.
FORTUNÉ, clerc de notaire.
MADEMOISELLE MIMI, fille du notaire.
LAFLEUR, domestique.
CAVALIERS ET DAMES de la société de madame de Roselle.

La scène se passe à Paris, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin.

Le théâtre représente un salon richement décoré; grande porte en fond, deux portes latérales, une cheminée à gauche, et dans le fond, près de la cheminée, un secrétaire élégant; sur le devant, du même côté, un guéridon garni de flambeaux. Un grand lustre éclaire le salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPARC, LAFLEUR.

DUPARC. Comment! madame de Roselle n'y est pas?

LAFLEUR. Non, Monsieur.

DUPARC. Et sa tante, madame de Saint-Clair?

LAFLEUR. Ces dames ont demandé la voiture après dîner et sont sorties.

DUPARC. Alors, je me suis trompé de jour... moi qui venais pour un bal.

LAFLEUR. Oh! c'est bien pour aujourd'hui.

DUPARC. Il est près de dix heures, et personne n'est arrivé; les salons ne sont pas même éclairés.

LAFLEUR. Est-ce que Monsieur ne serait pas de Paris?

DUPARC. Non, mon garçon; j'arrive du Poitou.

LAFLEUR. C'est ce que je me suis dit tout de suite... Voyez-vous, Monsieur, c'est ici la Chaussée-d'Antin, et dans ce pays, les soirées ne commencent qu'à minuit.

DUPARC. On devrait alors changer la date des billets d'invitation. (*Regardant le sien.*) Que diable! *lundi soir*; il fallait mettre: *mardi de grand matin.*

AIR de *Préville et Taconnet.*

S'il faut ici dire ce que je pense,
A Paris tout se fait trop tard;
C'est à minuit que la danse commence,
Et le dîner à six heures un quart!
Moi, ma méthode est bien meilleure,
D'aujourd'hui seul je suis certain,
Et je me dis, sans croire au lendemain :
De nos plaisirs avançons toujours l'heure,
Ne retardons que celle du chagrin.

LAFLEUR. Tenez, Monsieur, vous avez du bonheur, voilà ces dames qui rentrent déjà; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose.

SCÈNE II.

DUPARC, MADAME DE ROSELLE, MADAME DE SAINT-CLAIR.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Monsieur Duparc! comment? vous êtes ici? vous nous attendiez?

MADAME DE ROSELLE. Ah! mon Dieu! Monsieur, si nous l'avions su...

DUPARC. J'aurais été désolé de vous déranger. Sans doute quelque affaire importante...

MADAME DE ROSELLE. Nous venions des *Français*... une tragédie nouvelle.

DUPARC. Votre domestique m'avait fait craindre que quelque accident...

MADAME DE ROSELLE, *d'un air triste.* Oui, vraiment, la pièce n'a pas fini... quel dommage! je la trouvais très-bien.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Je le crois; tu n'as pas écouté : tu as causé tout le temps avec M. Léon.

DUPARC. Ah! mon neveu était dans la loge de ces dames?

MADAME DE ROSELLE. Non; mais il est venu nous faire une petite visite.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Une visite de quatre actes.

DUPARC. Je me suis présenté plus d'une fois, Madame, sans avoir le plaisir de vous rencontrer, et je n'ai pu vous remercier encore des bonnes intentions où vous êtes pour mon neveu. Je conviens que son extrême jeunesse est un grand obstacle, mais cela termine un procès; cela arrange deux familles.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Je le sais, Monsieur; mais c'est égal, ce mariage n'est pas encore fait.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Profitant des jours de veuvage,
Ma nièce, sans donner son cœur,
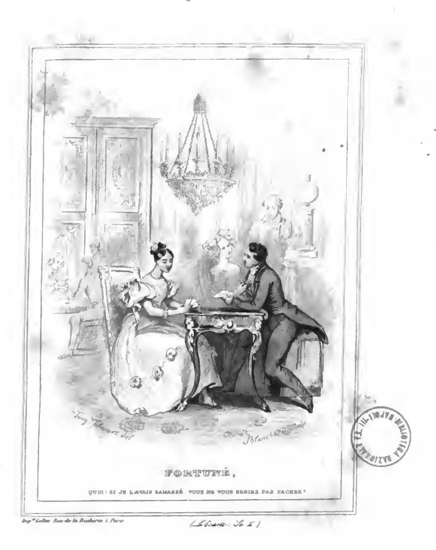




Repr

Le thé
et da
beau

DUPA
LAFL
DUPA
LAFL
diner
DUPA
qui ve
LAFL
DUPA
arrivé
LAFI
DUPA
LAFI
Voyez-
et dan
nuit.
DUPA
d'invit
soir; i

LAFI
voilà



FORTUNÉ,

QUOI ! SI JE L'AVAIS RAMASSÉ VOUS NE VOUS SERIEZ PAS FACHÉE ?

Imp.r Gellée Rue de la Bucherie 1 Paris

(Libertà: Sc. X)


BIBLIOTECA

Veut vivre seule, et jouir du bel âge.
DUPARC, *à madame de Roselle.*
Quel égoïsme! et quelle est votre erreur!
Combien d'attraits je vous vois en partage!
Mais ces trésors si précieux, je croi
Qu'on est encor plus heureux, à votre âge,
En les donnant, qu'en les gardant pour soi.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Et puis, songez donc, Monsieur, se marier avec un jeune homme de dix-neuf ans!.. Vous ne savez pas, elle a été si malheureuse avec son premier mari!

MADAME DE ROSELLE. Ah! ma tante, M. de Roselle, quelle différence!

MADAME DE SAINT-CLAIR. C'était un homme dont tout le monde faisait l'éloge; mais il était joueur... ah!

DUPARC, *à part.* Joueur!.. ah! mon Dieu, cela se trouve bien. (*Haut.*) J'espère que vous ne ferez pas ce reproche à mon neveu?

MADAME DE ROSELLE. Sans doute, M. Léon qui a fini son droit, et qui est presque avocat.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Ce n'est pas une raison; depuis quelque temps, ma nièce, le barreau devient très-joueur. (*A Duparc.*) Je ne dis pas cela pour votre neveu;.. mais il faudra voir... Pour ma part, d'abord, j'aime beaucoup M. Léon; c'est toujours à moi qu'il donne la main: presque tous les soirs il fait ma partie de *whist*, ou même me lit la gazette.

MADAME DE ROSELLE. Pauvre jeune homme! voilà une preuve d'amour! Eh! mon Dieu, et notre toilette! on va arriver, et nous ne serons pas prêtes... Est-ce que M. Durozeau n'est pas là?

MADAME DE SAINT-CLAIR. Non; je ne le vois pas. Comment allons-nous faire?

DUPARC. Quel est ce M. Durozeau? un de vos parents?

MADAME DE ROSELLE. Non, vraiment.

DUPARC. C'est sans doute un ami?

MADAME DE ROSELLE. Mais non; je ne pourrais pas trop vous dire: c'est une existence qui échappe à l'analyse.

AIR: *Le Fleuve de la vie.*

Sans esprit il est fort habile;
Son domicile est chez autrui;
De la sorte, il a dans la ville
Quinze ou seize maisons à lui:
Dans l'une, il a table servie,
Dans l'autre, ses gens, son loyer;
Et traverse ainsi sans payer
Le fleuve de la vie.

Du reste, Monsieur, c'est un homme fort utile: c'est lui qui fait nos emplettes, qui loue nos loges au spectacle, qui fait les billets d'invitation, dresse la liste des convives, sur laquelle il se trouve tout naturellement porté; substitut obligé de la maîtresse de la maison, il fait les honneurs, dispose les tables de jeu, où jamais il ne risque un écu, arrange les parties: le boston des grand'mamans, l'écarté des jeunes gens, et le piquet de l'âge mûr; fait circuler les rafraîchissements; trouve des danseurs aux petites-filles; pense à tout le monde, ne s'oublie jamais, et se retire toujours à la fin du souper.

DUROZEAU, *dans l'intérieur de l'appartement.* Eh! André! Lafleur! allons donc.

MADAME DE ROSELLE. Eh! tenez, je l'entends, il donne des ordres; je l'ai vu ce soir aux *Français*, et il est en retard; car ordinairement, il arrive toujours le premier.

DUPARC, *souriant.* A moins qu'il n'y ait, comme aujourd'hui, des provinciaux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUROZEAU.

DUROZEAU.
AIR de *la Légère.*

Du spectacle (*bis.*)
J'arrive, non sans obstacle.
Pour paraître,
Il faut être
Dans vingt endroits
A la fois.
De peur d'avoir un air fier,
Il a fallu que je fusse
Saluer ce *duc* et *pair*
Chez qui je dînais hier;
Puis qu'ensuite je courusse
Galamment offrir la main
A cette comtesse russe
Chez qui je dîne demain.
Du spectacle, etc.

Mais enfin, me voilà. Je vois que vous n'êtes pas encore prêtes; je recevrai pour vous. (*A madame de Saint-Clair.*) A propos, Madame, j'ai passé au *Père de Famille*, pour cet assortiment de soies que vous attendez; on vous l'apportera demain, avec la tapisserie: les fleurs sont bien nuancées: je crois que vous en serez contente.

MADAME DE ROSELLE. Et moi, monsieur Durozeau, vous avez oublié ma petite commission?

DUROZEAU, *tirant un écrin de sa poche.* Je m'en serais bien gardé, belle dame; voici le collier d'émeraudes que vous avez choisi: Franchet vous enverra la facture.

MADAME DE ROSELLE. Il est fort joli!

MADAME DE SAINT-CLAIR. Il me semble, ma chère Mathilde, que tu dépenses bien de l'argent?

MADAME DE ROSELLE, *ouvrant son secrétaire, et serrant l'écrin.* Du tout, ma tante; je me suis donné cet hiver un troisième cachemire, et il me reste encore cent louis d'économie; voyez plutôt les beaux billets. (*Elle montre ses billets de banque.*)

DUROZEAU. Je sais bien pourquoi: c'est que vous ne jouez jamais. Hier, chez madame de Plainville, on a perdu un argent fou! il y avait une ardeur... tenez, notre jeune avocat, M. Léon, y était... savez-vous qu'il va très-bien?

MADAME DE ROSELLE, *riant d'une manière forcée.* Comment! M. Léon?

DUROZEAU. Oui; il a perdu une vingtaine de louis avec un sang-froid.

DUPARC, *vivement.* Je crois bien, ce n'était pas son argent: c'était le mien.

MADAME DE SAINT-CLAIR. A vous, Monsieur?

DUPARC. Oui, je voulais savoir ce que c'était que l'écarté: ce jeu-là devient si fort à la mode, qu'on commence à en parler dans le Poitou. Alors, j'avais prié mon neveu de risquer pour moi quelques louis.

DUROZEAU. Je me rappelle en effet avoir vu Monsieur parmi les parieurs. Eh bien! n'est-ce pas, c'était amusant?.. Il y avait là surtout M. Florvac, le petit agent de change, qui tenait tous les paris.. Voilà les gens qu'il faut pour échauffer une partie!

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Oui, ces messieurs ont la main large,
Ce sont les *Crésus* de nos jours :
Et souvent, pour payer leur charge,
L'écarté fut d'un grand secours.
Ce jeu du *Pactole* est la source ;
Le hasard qu'il offre est si grand,
Que l'agent de change souvent
Peut se croire encore à la Bourse.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Allons donc, ma nièce, et ta toilette ?

MADAME DE ROSELLE, *à Durozeau.* Mon cher Durozeau, veuillez tout disposer, donner des ordres, et surtout tenir compagnie à Monsieur.

Air de *la Gazza ladra.*

Je vous laisse, et serai bientôt prête ;
Aux parures moi je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu ;
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

DUPARC.

Hâtez-vous, ou je vous crois coquette.

MADAME DE ROSELLE.

Est-ce un tort si digne de courroux?
En pensant, Messieurs, à la toilette,
N'est-ce pas encor penser à vous?

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous laisse, et serai bientôt prête ;
Aux parures moi je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu ;
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Je suis loin de blâmer la toilette ;
Aux parures moi je tiens un peu.

DUROZEAU ET DUPARC.

Qu'avez-vous besoin de toilette?
Vos attraits en tiennent toujours lieu.

SCÈNE IV.

DUPARC, DUROZEAU, *qui va et vient pendant cette scène.*

DUROZEAU. Voyons, voyons, il faudra là-dedans un whist, un piquet; et puis, je ne sais pas si j'aurai assez de monde. (*A Duparc.*) Monsieur joue-t-il le boston ?

DUPARC. Tout ce que vous voudrez.

DUROZEAU, *lui frappant sur l'épaule.* C'est bon, c'est bon, nous vous donnerons une jolie dame, qui ne joue pas très bien, mais qui est fort aimable, avec le substitut et puis une maman... Mais que je vous débarrasse de votre canne et de votre chapeau. (*Il les prend.*)

DUPARC. Je ne souffrirai pas...

DUROZEAU. Laissez donc, je vais placer cela en lieu sûr. (*En sortant.*) André! les jetons, les flambeaux. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DUPARC, *seul.* Ma foi, ma nièce est une petite femme charmante ! famille honorable ; fortune indépendante... Mon neveu est-il heureux, à son âge, de faire un pareil mariage! toute ma crainte, c'est que Léon ne manque un si beau parti... Il est trop vrai qu'il joue de manière à m'inquiéter moi-même; je suis bien sûr, par exemple, qu'il n'est jamais entré dans une académie. Mais au fait, à quoi bon? grâce aux progrès de la civilisation, on peut se ruiner en bonne société.

Air : *A soixante ans.*

Jadis aussi la jeunesse imprudente
Courait au jeu ; mais elle en rougissait ;
Et de ces lieux que le vice fréquente,
Le seul aspect en entrant l'effrayait ;
De ses dangers enfin tout lui parlait ;
Mais rien ici n'avertit la victime,
Et du salon le langage et les mœurs,
Tout l'entretient dans ses douces erreurs.
Comment, hélas! se douter de l'abîme,
Lorsque l'abîme est caché sous des fleurs?

Et s'il arrivait que Léon se mît dans l'embarras... je l'aime beaucoup assurément; mais je n'ai que mes douze mille livres de rente bien juste. Je ne suis pas de ces oncles de comédie, qui arrivent toujours tout cousus d'or, et qui sont la providence obligée de leurs étourdis de neveux. Je crois que j'ai pris le meilleur parti pour me trouver à même de lui prêter secours dans un cas pressant, sans porter atteinte à mes capitaux. Depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai suivi Léon dans toutes les sociétés qu'il fréquente; je me suis fait une règle de jouer ou de parier contre lui, et toujours exactement la même somme que celle qu'il a risquée ; jusqu'à présent, cela s'est balancé, ou à peu près, excepté hier et avant-hier, où j'ai eu le désagrément de lui gagner une cinquantaine de louis ; j'espère que s'il le sait jamais, il sera sensible à ce que je fais pour lui, car enfin la partie n'est pas égale : si je gagne, je lui rendrai, et si je perds... ma foi, je lui ferai de la morale pour mon argent. Eh! le voici, ce cher enfant!

SCÈNE VI.

DUPARC, LÉON.

DUPARC. Vous le voyez, Monsieur, je suis arrivé avant vous, et cependant je ne suis pas amoureux.

LÉON. Vous avez vu ces dames?

DUPARC. J'en ai été enchanté! et si ce mariage-là n'a pas lieu, ce sera ta faute : tu es aimé.

LÉON, *avec joie.* Vous croyez ?

DUPARC. De la tante, d'abord, j'en suis certain ; et pour la nièce, il y a de grandes probabilités; ainsi, je t'en conjure, observe-toi bien, ne fais pas de folies ; tâche surtout de ne jouer que le moins possible, car, vois-tu, je ne peux pas me le dissimuler, tu es un peu joueur.

LÉON. Moi, mon oncle? mais pas plus que vous, car je vous vois toujours de toutes mes parties.

DUPARC.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Moi, Monsieur, quelle différence!
Je ne suis point à marier ;
Mais vous c'est une extravagance!
Le jeu doit-il tout vous faire oublier?
Quand vous avez tous les biens en partage,
Quand la beauté, quand les amours sont là,
Laissez du moins ce plaisir à notre âge,
Qui, par malheur, n'a plus que celui-là.

Écoute, mon ami, je te parle en bon oncle; on a déjà fait des rapports à ces dames.

LÉON, *à part,* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Je vous remercie, j'y ferai attention. Ce soir, d'abord, vous pouvez être tranquille; pour être plus sûr de moi, je n'ai point pris d'argent.

DUPARC. Forcément, peut-être?

LÉON, *riant.* Mais... oui... à peu près.

DUPARC, *à part.* Je crois bien : je lui ai tout gagné, et depuis hier, c'est moi qui suis son caissier. (*Haut.*) Ainsi donc, tu ne joueras pas?

LÉON. Non, mon oncle, je vous le promets.

DUPARC. Eh bien! tant mieux. (*A part.*) Cela va me donner congé, et je veux en profiter pour m'amuser; je vais faire un boston.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, *arrivant par le fond, et parlant à la cantonade.* Jules, garde-moi ma place, il y a tant de monde! je vais chercher des danseurs. Ah! te voilà, Léon! que diable fais-tu donc ici? Il y a une heure que je te cherche autour de toutes les tables.

LÉON, *à demi-voix.* Chut! c'est mon oncle.

FORTUNÉ, *de même.* C'est juste, les grands parents... Ah! tu as des oncles, toi! tu es bien heureux; ça me manque bien souvent.

DUPARC, *à Léon.* Quel est ce petit bonhomme si éveillé?

LÉON. Un de mes amis, que je vous présente : le jeune Fortuné Dalville, le plus aimable de tous les clercs de Paris; il travaille chez M. Dubreuil, le notaire de madame de Roselle, (*En souriant.*) ou du moins, il est censé travailler.

FORTUNÉ. Ah! monsieur l'avocat, vous m'attaquez!

LÉON. Tu ne m'as pas chargé de te défendre.

FORTUNÉ. Heureusement! je n'ai pas envie de perdre mon procès, surtout ce soir.

LÉON. J'entends : ton notaire est déjà arrivé avec sa fille, mademoiselle Mimi.

FORTUNÉ. Je suis venu avec eux... tu ne l'as pas encore vue? elle est mise comme un ange!.. Je lui donnais la main pour entrer dans le salon, et quand je l'ai conduite à un fauteuil, elle m'a adressé un sourire... ah! mon ami!

DUPARC, *gaiement.* Il paraît que c'est un commencement de passion.

FORTUNÉ. Un commencement! il y a trois mois que ça dure, Monsieur : depuis que je suis entré chez le notaire.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Que ne peut le désir de plaire!
Déjà, Monsieur, tout couramment
Je vous rédige un inventaire;
Je fais même le testament.
J'ai presque terminé mon stage;
Hélas! et moi qui sais si bien
Faire un contrat de mariage,
Je ne peux pas faire le mien.

DUPARC. Vous êtes donc sûr que de son côté mademoiselle Mimi...

FORTUNÉ. Elle ne m'en a jamais rien dit, mais c'est égal, on a des preuves : tous les matins, quand je monte à l'office chercher le déjeuner des clercs, elle se trouve toujours là pour me dire un mot obligeant, ou me donner une commission; vous sentez que ces attentions partent de là...

DUPARC. Cela saute aux yeux.

FORTUNÉ. Aussi, je l'aime... et ça me donne une ardeur pour le travail... Je me sens capable de tout!

LÉON. Même de ne plus parier à l'écarté.

FORTUNÉ. Diable! je m'en garderai bien, aujourd'hui que mon notaire est là : tenue sévère.

DUPARC. Comment! Monsieur, à votre âge, vous jouez?

FORTUNÉ. Ah! c'est-à-dire autrefois, et avec un malheur... Enfin, encore hier, Monsieur, chez notre agent de change, j'ai perdu mes cent écus. (*Bas, à Léon.*) Dis donc, ce gros imbécile d'avoué qui a passé onze fois!

DUPARC. Cent écus!

FORTUNÉ. Oh! mon Dieu! ça m'arrive continuellement.

DUPARC. Mais vos parents doivent vous faire une pension?

FORTUNÉ. Deux cents francs par mois. Mais c'est fini, je ne joue plus; d'abord, mon notaire me mettrait à la porte, je perdrais mon état...

LÉON. Et mademoiselle Mimi.

FORTUNÉ. Au lieu qu'en me conduisant bien, je deviens premier clerc, M. Dubreuil ne peut plus se passer de moi; il m'accorde sa fille, me cède son étude; et une fois notaire... oh! alors, en avant l'écarté : parce qu'un notaire peut jouer, ça c'est reçu.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-CLAIR, MADAME DE ROSELLE, MADEMOISELLE MIMI, DUROZEAU, *et quelques autres* DAMES.

AIR de *la Vieille* (du BARBIER DE SÉVILLE.)

CHŒUR.

Bannissons le chagrin,
Le plaisir nous appelle,
Et qu'on lui soit fidèle
Jusqu'à demain.

FORTUNÉ, *montrant Mimi à Duparc.*

C'est cette demoiselle
Au doux maintien;
Regardez-la, c'est elle,
Comme elle est bien!

CHŒUR.

Bannissons le chagrin, etc.

MADAME DE ROSELLE. A la bonne heure, monsieur Léon, je ne vous ai pas aperçu dans le grand salon, et je craignais que vous ne fussiez pas arrivé. (*A Durozeau, qui entre avec deux domestiques portant une table et deux flambeaux.*) Eh, mais! mon cher Durozeau, que faites-vous donc?

DUROZEAU. Je fais placer un écarté; les deux autres sont embarrassés, impossible d'en approcher; et c'est sur la clameur publique que j'établis ici une succursale.

MADEMOISELLE MIMI. A merveille! voilà l'écarté qui va encore nous enlever nos danseurs.

MADAME DE ROSELLE. J'espère au moins que ces messieurs nous seront fidèles?

LÉON. Madame veut-elle me faire le plaisir de danser cette contredanse?

DUPARC, *à part.* Très-bien!

MADAME DE ROSELLE. Je ne puis : je suis invitée par M. Fortuné.

LÉON, *bas, à Fortuné.* Comment! c'est toi qui l'a priée?

FORTUNÉ, *de même.* Oui, mon ami : toujours la première contredanse avec la maîtresse de la maison, c'est de rigueur, parce qu'après cela... (*Regardant mademoiselle Mimi.*) parce qu'après un est libre.

MADAME DE ROSELLE, *à Léon.* Mais c'est égal, je compte sur vous; j'ai là, dans le salon, deux ou trois demoiselles à marier, qui ne dansent jamais.

Air du *Ménage de garçon.*

Tous les danseurs les appréhendent;
Voilà, je crois, cinq ans entiers
Qu'à chaque bal elles attendent
Des maris et des cavaliers.
Depuis, elles sont en souffrance;
Car vous savez que, par malheur,
Ce n'est pas tout d'aimer la danse,
Il nous faut encore un danseur.

DUROZEAU, *plaçant les cartes, et comptant les jetons, pendant que les trois dames causent entre elles.* Ah! ah! Messieurs, ce sera ici la partie des forts, et Dieu sait comme nous allons nous escrimer. (*A Léon et à Fortuné.*) Jeunes gens, cela vous regarde.

FORTUNÉ, *regardant la table d'un air d'envie.* Un écarté!

DUROZEAU, *à deux jeunes gens qui entrent.* Allons, Messieurs, l'autel est dressé. (*Les deux jeunes gens s'asseyent; et un instant après cinq ou six autres entrent furtivement et entourent la table.*)

MADAME DE ROSELLE, *les apercevant.* Tenez, à peine la table est placée, et voyez déjà...

FORTUNÉ. Hein! c'est bien tentant!.. mais il ne faut pas y penser; et pour plus de précaution... (*Prenant Léon à part, pendant que les trois dames et M. Duparc se sont remis à causer ensemble.*) Dis donc, Léon, il faut que tu me rendes un service.

LÉON, *riant.* Est-ce que tu n'as pas d'argent?

FORTUNÉ. Au contraire : j'ai sur moi deux mille francs que j'ai été toucher pour le maître clerc, et que je n'ai pas eu le temps de porter à l'étude; je ne veux pas faire de bêtises : toi qui es sage comme la magistrature même, gardes-les-moi. (*Il lui passe les billets.*)

LÉON. Deux mille francs! c'est à peu près ce que tu me dois.

FORTUNÉ. Oui; mais nous réglerons plus tard. Comme cela, me voilà à mon aise! je me sens deux fois plus léger; je suis pour aujourd'hui dans les jeunes gens aimables : je me livre aux dames, je danse. (*La ritournelle de la contredanse se fait entendre; aussitôt deux jeunes gens qui étaient autour de la table quittent les joueurs, et vont offrir leur main à deux demoiselles qui se sont mises près de la cheminée; Fortuné invite madame de Roselle.*)

DUPARC, *regardant son neveu.* Il n'a pas d'argent, je peux bien le laisser ici un instant.

FORTUNÉ, *en s'en allant, pousse du coude un des jeunes gens qui sont à l'écarté et lui dit à voix basse :* Fais donc danser mademoiselle Mimi, toi qui es de l'étude. (*Le jeune homme va inviter mademoiselle Mimi qui accepte; Durozeau, Fortuné, mademoiselle Mimi et Duparc sortent; tout cela se fait sur la ritournelle de la contredanse.*)

SCÈNE IX.

LES JOUEURS, *à la table dans le coin à droite;* MADAME DE SAINT-CLAIR, *à gauche dans une bergère, au coin de la cheminée;* LÉON, *debout, le dos au feu et causant avec elle.*

MADAME DE SAINT-CLAIR. Quoi! vous ne les suivez pas?

LÉON. Non, Madame, je n'en ai pas envie, et dans ce moment, moins que jamais; je trouve si rarement l'occasion de causer avec vous.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Allons, c'est un aimable jeune homme!

UN JOUEUR. Léon, vingt francs à prendre.

LÉON, *s'avançant vivement du côté de la table.* Comment? de quel côté?

UN JOUEUR. De celui-ci.

LÉON, *s'arrêtant.* Non, non, je ne peux pas : je parle à Madame d'une affaire importante.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Quoi! vous refusez de jouer pour causer avec une grand'maman?.. Voilà qui est très-bien.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Hélas! dans le siècle où nous sommes
C'est le seul tort des jeunes gens :
De soins ils sont trop économes,
Ils négligent les grand'mamans,
Pour vous, le ciel en sa sagesse,
J'en suis sûre, vous bénira;
Puisque vous aimez la vieillesse,
La jeunesse vous le rendra.

DUROZEAU *entre en se frottant les mains.* Ça va bien! ça va bien! de tous les côtés cela s'échauffe. (*S'approchant de l'écarté.*) Eh bien! Messieurs, nous n'allons pas ici, nous nous négligeons; allons donc, messieurs les parieurs... qu'est-ce donc que cette jeunesse-là?

UN JOUEUR. Il ne manque plus que dix francs. (*Durozeau s'éloigne tout à coup, et s'approche de madame de Saint-Clair.*) Dix francs à prendre de ce côté, monsieur Durozeau.

DUROZEAU, *feignant de ne pas entendre, et causant avec madame de Saint-Clair.* Voulez-vous prendre quelque chose, Madame, une glace, une limonade?

PLUSIEURS VOIX. Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! dix francs à faire.

DUROZEAU. Hein? qu'est-ce que c'est? je ne peux pas, Messieurs, je ne peux pas : je suis déjà de vingt francs de l'autre côté.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Comment! Durozeau, vous pariez vingt francs?

DUROZEAU. Ah! Madame, il faut bien entretenir le feu sacré.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNÉ, MADEMOISELLE MIMI.

FORTUNÉ, *accourant.* Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! vous avez gagné; voilà vingt sous qu'on m'a chargé de vous remettre.

LE JOUEUR. Comment! vous disiez que vous y étiez de vingt francs? (*Tous les joueurs rient.*)

DUROZEAU, *tirant une bourse.* C'est fort malheureux pour moi : j'avais cru prendre une pièce d'or.

TOUS LES JOUEURS. Allons, allons, monsieur Durozeau, mettez donc les dix francs qui manquent.

DUROZEAU, *donnant une pièce de cinq francs.* Il n'y a pas moyen de l'échapper.

LE JOUEUR. Encore cinq francs.

TOUS LES JOUEURS. Allons donc, monsieur Durozeau, encore cinq francs.

DUROZEAU. Un moment donc! (*A part.*) Diable de salon! si j'y remets les pieds... (*Haut.*) Ah çà! jouons cela avec attention, je vous en prie.

LÉON, *bas, à Fortuné.* La contredanse est déjà finie! est-ce que tu ne danses plus?

FORTUNÉ. Je ne peux pas, puisque mademoiselle Mimi est fatiguée. (*Bas.*) Dis donc, c'est M. Delisle qui passe encore, celui qui t'a gagné hier.

LÉON, *regardant les joueurs.* Oui... il est fort heu-

reux pour lui que je ne veuille pas me mettre de la partie.

MADEMOISELLE MIMI, *à Fortuné.* Monsieur Fortuné, puisque nous ne dansons plus, voulez-vous faire un écarté? (*Montrant le guéridon qui est à gauche, sur le devant du théâtre.*) Voilà justement une table.

FORTUNÉ. Avec plaisir, Mademoiselle, mais c'est que je n'ai pas d'argent sur moi.

MADEMOISELLE MIMI. Je mettrai pour vous. Nous jouons cinq sous, entendez-vous, Monsieur? (*Ils se mettent au guéridon qui est à gauche, tandis que la grande table de jeu est à droite. Madame de Saint-Clair et Léon sont toujours assis auprès de la cheminée.*)

MADAME DE SAINT-CLAIR. Allons, et ces enfants aussi; tout le monde s'en mêle!

DUROZEAU, *de l'autre côté.* Diable! diable! cela va mal... piquez donc sur quatre. Eh bien! Messieurs, moi j'écarterais.

TOUT LE MONDE, *se récriant.* Laissez donc.

LE JOUEUR. Pour lui donner le roi, n'est-ce pas? il en a quatre.

UN AUTRE JOUEUR. Il faut jouer.

DUROZEAU. Un moment, un moment, Messieurs, on n'expose pas ainsi l'argent des actionnaires.

MADEMOISELLE MIMI, *de l'autre côté.* Je demande, Monsieur.

FORTUNÉ, *à part.* Ah! mademoiselle Mimi, j'ai beau jeu, mais c'est égal. (*Haut.*) Combien?

MADEMOISELLE MIMI. Cinq, mais je les veux très-belles.

FORTUNÉ. Voilà.

MADEMOISELLE MIMI. Ah! les vilaines cartes!

FORTUNÉ. Mon Dieu! que je suis fâché!

MADEMOISELLE MIMI. Monsieur en donne-t-il encore?

FORTUNÉ. Est-ce que je peux rien vous refuser? Vous ne feriez pas de même, et vous ne m'en donneriez pas, j'en suis bien sûr.

MADEMOISELLE MIMI, *jouant.* Et pourquoi, Monsieur?

FORTUNÉ, *jouant aussi.* C'est que lorsque je vous demande quelque chose, vous avez soin de ne pas m'entendre : ce bouquet que vous portiez tout à l'heure, et que j'aurais été si heureux de recevoir de votre main!

MADEMOISELLE MIMI. Est-ce que cela était possible, Monsieur? (*Jouant.*) Je coupe... Je l'ai laissé tomber, c'est tout ce que je pouvais; pourquoi êtes-vous maladroit?

FORTUNÉ. Quoi! si je l'avais ramassé, vous ne vous seriez pas fâchée? (*Mademoiselle Mimi, par un signe, indique qu'elle n'aurait pas été fâchée; alors Fortuné tire le bouquet de son sein, et le lui montre à moitié.*) Le voilà, mademoiselle Mimi.

MADEMOISELLE MIMI, *vivement.* Ah! Monsieur, rendez-le-moi.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FORTUNÉ. Rien, Madame : c'est mademoiselle Mimi qui se fâche, parce qu'une fois par hasard j'ai du bonheur.

MADEMOISELLE MIMI, *jouant vivement.* Atout, atout, atout... Qui est-ce qui a fait le point?

FORTUNÉ. Ah! mon Dieu, je n'en sais rien.

MADEMOISELLE MIMI. Voilà comme vous êtes toujours.

FORTUNÉ. Eh bien! Mademoiselle, recommençons. (*Ils coupent et tirent les cartes.*)

DUROZEAU, *de l'autre côté.* Et la vole! nous marquons deux points... l'autre côté est enfoncé. (*Mettant l'argent dans sa poche.*) Ma foi, je l'ai échappé belle!

LÉON, *avec un mouvement d'impatience, et s'approchant de la table.* Toujours ce côté-là qui gagne.

LES JOUEURS. C'est à moi de rentrer.

MADAME DE SAINT-CLAIR, *se levant.* Pardon, Messieurs, je ne serais pas fâchée de jouer un coup.

DUROZEAU. Messieurs, Messieurs, une dame qui veut rentrer.

LES JOUEURS. Comment donc, Madame, trop heureux. (*A part, en tournant le dos.*) Ah! que c'est ennuyeux, une dame!

MADAME DE SAINT-CLAIR. Voyons, Messieurs, qui est-ce qui parie de mon côté?

LÉON, *vivement.* Moi, Madame. (*A un des joueurs.*) Voulez-vous mettre pour moi? (*En ce moment Duparc entre, et va se placer auprès de la cheminée.*)

MADAME DE SAINT-CLAIR. A la bonne heure! moi, d'abord, je gagne toujours, et je ne sais pas pourquoi je ne trouve jamais de parieurs.

LÉON. Vingt francs pour Madame.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DUPARC.

DUPARC. Vingt francs! j'ai bien fait d'arriver. (*Passant du côté opposé à Léon.*) Ils sont tenus.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Eh! mon Dieu, mon cher Léon, c'est beaucoup trop. (*A part.*) Ce pauvre jeune homme se croit obligé... (*Haut.*) Moi, Messieurs, je ne joue que dix sous.

DUPARC, *regardant Fortuné et Mimi.* Par exemple, ce que j'admire, ce sont ces deux enfants; voilà une heure qu'ils en sont au même point.

AIR de *Céline.*

Ils doivent jouer à merveille;
Je veux admirer leur talent.
MADEMOISELLE MIMI, *bas, à Fortuné.*
Plaignez-vous, je vous le conseille;
Vous n'êtes pas encor content?
FORTUNÉ, *bas.*
Dites-moi que votre tendresse...
DUPARC, *s'approchant.*
Eh mais! qu'entends-je?.. quel discours!
MADEMOISELLE MIMI, *troublée et donnant des cartes.*
Rien; Monsieur demande sans cesse.
FORTUNÉ.
C'est que vous refusez toujours.

LÉON, *conseillant madame de Saint-Clair.* Moi, Madame, je demanderais.

UN AUTRE JOUEUR. Et moi, je jouerais.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Messieurs, je ne veux pas qu'on me conseille. (*A son adversaire.*) Je demande cartes, cinq.

LÉON. Comment! Madame, vous écartez deux rois?

MADAME DE SAINT-CLAIR. Oui, Monsieur, c'est mon système : il peut rentrer des atouts.

LÉON ET L'AUTRE JOUEUR. Et s'il n'en rentre pas?

MADAME DE SAINT-CLAIR. Ah! d'abord, Messieurs, si on m'étourdit... Qu'on me laisse jouer à mon idée... Je ne vous force pas de parier pour moi.

LÉON, *à part.* Elle ne sait pas un mot du jeu. (*A madame de Saint-Clair.*) Je jouerais là, Madame, et vous avez gagné; vous faites tomber le valet, et vos deux trèfles sont rois.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Du tout; je fais d'abord mes trèfles... Là... j'ai perdu... voyez-vous ce que c'est que de conseiller.

LÉON, *à part.* Morbleu! un jeu superbe!.. la partie dans la main... (*Haut.*) Je fais quarante francs de ce côté.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Comment! quarante francs?

LÉON. Pour vous venger, Madame, c'est uniquement pour cela. (*S'emparant vivement de la chaise que madame de Saint-Clair vient de quitter.*) Messieurs, voulez-vous bien permettre?

DUPARC, *mettant de l'autre côté deux pièces d'or.* Il me fait jouer un jeu d'enfer!

MADAME DE SAINT-CLAIR. Décidément, ce côté-là est proscrit. (*Elle passe du côté de Fortuné et de mademoiselle Mimi, qui se sont levés.*) Eh bien! qui est-ce qui gagne chez vous?

MADEMOISELLE MIMI, *hésitant.* C'est moi, Madame.

MADAME DE SAINT-CLAIR, *à Fortuné qui vient de reporter le guéridon.* Il paraît, monsieur Fortuné, que vous avez fait une jolie partie?

FORTUNÉ. Oui, Madame, j'ai gagné, et beaucoup.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Comment!.. Ces enfants-là sont-ils heureux! depuis une heure ils jouent ensemble, et ils ont gagné tous les deux, tandis que de ce côté-ci tout le monde perd... Mes petits amis, je ferai désormais votre partie.

DUROZEAU, *bas, à Duparc.* Voici votre argent, et je vous préviens que cela s'échauffe. Ils ne jouent que vingt francs, mais les pièces d'or vont pour des billets de cinq cents francs... Vous n'en êtes plus, n'est-ce pas?

DUPARC. Si vraiment. (*A part.*) Ah! le malheureux! (*Glissant un billet de banque à Durozeau.*) Tenez, mettez pour moi. (*A part.*) Si on peut jouer ainsi!.. c'est scandaleux! (*Il se jette sur un fauteuil placé à côté de celui de madame de Saint-Clair.*)

MADAME DE SAINT-CLAIR. Ah! vous voilà, Monsieur; j'en suis enchantée, car il est impossible d'obtenir un mot de ces messieurs.

DUPARC. Ne m'en parlez pas, Madame, j'en suis en colère.

MADAME DE SAINT-CLAIR. C'est qu'on ne danse plus... il n'y a plus de gaieté.

DUPARC, *regardant le jeu.* C'est affreux! (*Aux joueurs.*) Marquez donc : ils allaient oublier la retourne... (*A part.*) Diable! cinq cents francs! (*A madame de Saint-Clair.*) Et ce qu'il y a de pire, Madame, c'est que nos mœurs en sont tout à fait changées : on ne s'occupe plus des dames; on n'est plus à la conversation.

DUROZEAU, *bas, à Duparc.* Je crois que vous allez perdre.

DUPARC, *se levant précipitamment.* Qu'est-ce que vous dites donc là? (*Il s'approche de la table et regarde.*)

MADAME DE SAINT-CLAIR, *croyant toujours que Duparc est à côté d'elle.* Car nous ne sommes pas si exigeantes : pourvu qu'on reste auprès des dames, voilà tout ce que nous... (*S'apercevant que Duparc n'est plus à la conversation.*) Eh bien! où est-il donc?.. Il paraît qu'il s'agit d'un coup très-important.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

QUATUOR de *la Jeune Femme colère.*

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Qui le croirait? l'aventure est étrange!
Eh mais! vraiment, il joue aussi de l'or.

LÉON.

Il faudra bien que la fortune change.
(*Demandant des cartes. Aux autres joueurs.*)
Encore .. encore... il faut que je demande encor.

L'AUTRE JOUEUR.

Voilà, voilà!

DUPARC.

Marquez le roi.

LÉON.

Ces messieurs l'ont sans cesse.

DUPARC, *et son côté.*

Ah! les voilà dans la détresse!

LÉON.

Oui, je le voi,
C'est fait de moi!

TOUS.

Ah! rien n'égale notre perte.

LÉON.

Encor... encor... le voulez-vous?

L'AUTRE COTÉ.

Oui, certe.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE ROSELLE, *et toutes les dames du bal.*

MADAME DE ROSELLE.

La salle du bal est déserte.
(*Apercevant Léon à la table.*)
Quoi! c'est lui!
Il joue aussi;
Il joue, hélas!
Et ne m'aperçoit pas.
(*L'examinant.*)
Eh mais! grands dieux! quel est son trouble!
En le voyant ma peur redouble...
Si j'osais...
(*S'approchant.*)
Monsieur Léon!

LÉON, *avec humeur.*

Eh! laissez-nous...
(*Reconnaissant madame de Roselle.*)
Ah! Madame, pardon!

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSELLE.

Léon n'est pas reconnaissable!
Cachons la douleur qui m'accable.

LÉON.

Mais c'est vraiment insupportable,
Le destin aujourd'hui m'accable.
(*Léon va pour retourner la carte.*)

TOUS CEUX *de son côté s'écrient :*

Le roi! le roi!

LÉON, *retournant une autre carte.*

Je ne l'ai pas.

TOUS.

Eh quoi! le roi!

LÉON.

Je ne l'ai pas.

AUTRE JOUEUR, *jouant tout son jeu de suite.*

Atout! atout.

LÉON.

Hélas! hélas! je n'en ai pas.

TOUS.

Il n'en a pas, il n'en a pas.

ENSEMBLE.

TOUT LE CÔTÉ DE LÉON.

C'est vraiment insupportable,
Oui, le destin nous accable.

L'AUTRE CÔTÉ.

Pour nous quel coup favorable!
Oui, le bonheur nous accable.

LÉON.

C'en est fait, je suis confondu :
Mais nous n'avons pas tout perdu.
Encore, encore; oui, tout n'est pas perdu.

L'AUTRE CÔTÉ.

Nous gagnons, je l'avais prévu.

MADAME DE ROSELLE.
Sauvons-les, ou tout est perdu!

(*A la fin de ce morceau, madame de Roselle s'approche de la table, souffle les bougies, et brouille les cartes en disant :* Le souper, le souper, Messieurs, la main aux dames. Allons, Monsieur, donnez-moi la main. *Elle s'adresse particulièrement à l'adversaire de Léon, qui se lève et lui présente la main pour la conduire. Les autres cavaliers vont inviter les dames qui étaient du côté opposé à la table.*)

MADAME DE SAINT-CLAIR. Je ne croyais pas que ce fût sitôt.

MADAME DE ROSELLE. Je l'ai fait avancer (*Regardant Léon.*) pour des personnes qui en avaient besoin. (*Toutes les dames sortent, conduites par des cavaliers; Léon reste à la table de jeu, Duparc auprès de la cheminée, et Fortuné à gauche sur le devant.*)

SCÈNE XIII.

DUPARC, LÉON, FORTUNÉ.

LÉON, *quittant la table*. Quelle fatalité! au moment où la fortune allait changer.

FORTUNÉ, *venant à lui*. Dis donc, Léon, mes affaires sont en bon train; j'irai te conter cela. Ah! à propos, comme je m'en vais avec mon notaire après souper, et qu'il pourrait me redemander... donne-moi mon argent.

LÉON, *préoccupé*. Oui... oui... tout à l'heure... Est-ce que tout le monde est allé souper?

DUPARC, *s'approchant*. Sans doute; nous ne trouverons plus de place.

FORTUNÉ. Oh! nous en trouverons toujours. (*Montrant une petite porte à droite, vers le fond :*) il y a là des gens qui ne soupent jamais.

LÉON. Comment?

FORTUNÉ. Oui, tu le sais bien, dans le petit boudoir; ce sont les fidèles, les *dilettanti* de l'écarté... Ab! si tu les voyais... (*Léon s'esquive, et entre dans le cabinet désigné par Fortuné.*) il n'y a que des billets de banque sur le tapis; c'est un coup d'œil magnifique!. Je n'ai pas osé m'en approcher. (*S'apercevant que Léon est sorti.*) Eh bien! où est-il?

DUPARC. Ah! mon Dieu! et moi qui croyais souper... il faut que j'aille parier contre lui... C'est terrible d'être joueur.,, à la suite! on est obligé de mourir de faim, comme si on jouait pour son plaisir. (*Il entre dans le cabinet où il a vu entrer Léon. En ce moment, Durozeau sort de la salle à manger; il tient à chacune de ses mains un plat de volaille ou de pâtisserie, qu'il va porter dans le salon des joueurs.*)

FORTUNÉ, *seul*. Tiens! et l'autre aussi... Sont-ils joueurs dans cette famille-là! Si j'osais... (*Il fait un mouvement, comme s'il voulait les suivre.*) non, non, pas d'imprudence... Mademoiselle Mimi doit être à table.

AIR du *Pot de fleurs*.

Debout, près d'elle, il faut que je me mette.
Pour la servir, prodigue de mes pas,
Je veux enrichir son assiette
De meringues et de nougats.
Oui, je serai le plus heureux des pages,
Son serviteur, son domestique enfin;
Je ne veux rien pour cela; mais demain
Je lui demanderai mes gages.

SCÈNE XIV.

FORTUNÉ, MADAME DE ROSELLE.

FORTUNÉ. Eh mais! Madame, que voulez-vous?

MADAME DE ROSELLE, *très-inquiète, et regardant autour d'elle*. Rien... savoir si l'on est bien placé... Est-ce que vous n'allez pas souper?

FORTUNÉ. Vous êtes trop bonne, Madame; j'irai plus tard : dans ce moment il doit y avoir beaucoup de monde à table.

MADAME DE ROSELLE, *regardant toujours avec inquiétude*. Non, non: tout le monde n'y est pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; DUROZEAU, *tenant deux assiettes*.

DUROZEAU. Par exemple, ceux-là n'ont pas envie de souper... Comme ils m'ont reçu!

MADAME DE ROSELLE. Comment! Durozeau, ces messieurs sont encore là?

DUROZEAU. Je crois bien.

AIR : *Courons de la blonde à la brune*.

Tandis que l'écarté donne,
Les danseurs ne dansent plus;
On ne rit plus, et personne
Ne boit plus, ne mange plus.
Les effets en sont terribles!
Et chacun crie : A l'abus!
Consultez les cœurs sensibles,
Ils diront : « Ce jeu-ci
« Est l'ennemi
« Des amants,
« Des mamans,
« Du caquet,
« Du piquet,
« Des jarrets,
« Des ballets,
« Des goussets,
« Enfin des
« Marchands de comestibles. »

Il faut convenir aussi que jamais je n'ai vu de séance plus brillante... Ils perdent tous un argent du diable! M. Léon en est à son quatrième billet de cinq cents francs.

FORTUNÉ, *frappé*. Quatre billets!

DUROZEAU, *écoutant vers le fond*. Hein!.. qu'est-ce que c'est? de la daube? en voilà, j'en fais passer. (*Il sort tenant toujours ses deux assiettes.*)

SCÈNE XVI.

MADAME DE ROSELLE, FORTUNÉ.

MADAME DE ROSELLE, *à part*. Ah! si j'avais pu prévoir...

FORTUNÉ, *avec effroi*. Ah! mon Dieu!

MADAME DE ROSELLE. Qu'avez-vous donc, Fortuné?

FORTUNÉ. Pardon, Madame... mais je crains...

MADAME DE ROSELLE. Eh mais! vous êtes tout tremblant!

FORTUNÉ. Ce n'est pas pour moi, quoique j'en perdrai peut-être mon état, et bien plus encore!.. Ce pauvre Léon! je lui ai remis en entrant chez vous deux billets de mille francs, qui appartiennent à mon notaire, et je tremble...

MADAME DE ROSELLE. Quoi! Fortuné, vous pouvez avoir une pareille idée de M. Léon!.. Voyez comme vous êtes injuste; (*Allant vers le secrétaire, et en re-*

tirant les billets de banque.) votre ami m'avait priée de garder vos billets; les voilà.

FORTUNÉ. Il serait possible!

MADAME DE ROSELLE, *à part, d'une voix altérée.* Ma tante avait raison; ses soupçons n'étaient que trop fondés!

FORTUNÉ. Ma foi, je n'y entends rien!.. Il avait donc beaucoup d'argent sur lui!.. (*Il regarde les billets.*) C'est joli des billets de banque... (*A part.*) C'est drôle! ceux-là me paraissent plus neufs que les miens.

MADAME DE ROSELLE. Venez, Fortuné; je ne me sens pas bien.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; DUPARC, *sortant du cabinet.*

DUPARC, *à lui-même.* Le malheureux! (*Apercevant madame de Roselle qui sort avec Fortuné.*) Ah! Madame, qu'est-ce donc? vous paraissez souffrante.

MADAME DE ROSELLE, *s'appuyant sur le bras de Fortuné.* Rien, rien, Monsieur; je vous prie de m'excuser. (*A part.*) C'est fini, ce dernier trait m'éclaire; je ne le verrai plus. (*Elle sort avec Fortuné.*)

DUPARC, *les suivant des yeux.* Oh! oh! on me bat froid: mauvais signe pour mon neveu... Mais le voici... dans quelle agitation!

SCÈNE XVIII.

DUPARC, *au fond,* LÉON, *sortant du cabinet.*

LÉON, *sans voir son oncle, et très-agité.* Que faire?.. deux mille francs!.. il me les faut à l'instant... le notaire de Fortuné peut les lui redemander aujourd'hui même... et soupçonner... grands dieux!

DUPARC, *au fond, et à part.* Eh quoi! c'est l'argent de ce pauvre petit!

LÉON, *de même.* Rien chez moi... m'adresser à des amis, c'est perdre mon temps... (*Tirant sa montre.*) Deux heures du matin... Il me reste quelques pièces d'or... je n'ai plus que ce moyen. (*Il va pour sortir, son oncle l'arrête par la main.*)

DUPARC, *sévèrement.* Où vas-tu?

LÉON, *troublé.* Mon oncle... vous étiez là?

DUPARC. Où vas-tu?

LÉON. Mais...

DUPARC. Tu vas jouer?

LÉON. Non... mon oncle... vous pensez...

DUPARC. Tu n'as pas d'autres ressources: tu as perdu l'argent de ton ami; tu vas emprunter, jouer de nouveau, manquer à ta parole, et demain peut-être... le dénoûment ordinaire.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Peut-être mon cœur trop sévère
M'abuse-t-il; mais dans un pareil cas,
Et dans une telle carrière,
C'est déjà trop de faire un premier pas.
Je sais qu'on peut, dans ce séjour funeste
Arriver vertueux encore,
Mais en entrant, sur le seuil l'honneur reste.
Et bien souvent n'est plus là quand on sort.

LÉON. Il est trop vrai!.. mais quel parti prendre?

DUPARC. Ne plus tenter la fortune, et remercier le ciel de ce que je t'ai arrêté à temps. Voilà tes deux mille francs; paie, et corrige-toi si tu peux.

LÉON. Comment! ces billets...

DUPARC. C'est moi qui te les ai gagnés; voilà huit jours que je parie contre toi... Sais-tu ce qui m'en est revenu? c'est que maintenant je passe pour un joueur; ainsi, je t'en prie, tâche de ne plus te risquer pour ta réputation, et surtout pour la mienne.

LÉON, *se jetant dans ses bras.* Ah! mon oncle...

DUPARC. Chut! voici tout le monde.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE ROSELLE, MADAME DE SAINT-CLAIR, DUROZEAU, MADEMOISELLE MIMI, FORTUNÉ, DANSEURS ET DANSEUSES.

MADEMOISELLE MIMI. Monsieur Fortuné, cherchez-moi mon châle.

DUROZEAU, *chargé de pelisses.* Je n'ai trouvé que la pelisse de votre maman, et je la lui porte.

LÉON, *à madame de Roselle.* Que j'ai d'excuses à vous demander pour cette contredanse que l'on m'a empêché de danser avec vous!

MADAME DE ROSELLE, *froidement.* Je vous excuse, Monsieur, j'en connais les motifs.

LÉON. Me permettrez-vous au moins de venir demain me justifier?

MADAME DE ROSELLE, *de même.* C'est inutile, Monsieur: demain je pars pour la campagne.

LÉON, *à Duparc.* Ah! mon oncle!

DUPARC, *bas, à Léon.* Ma foi, mon ami, celle-là, je ne peux pas te la rendre.

LÉON, *à part.* Tout est fini pour moi!.. elle ne m'aime plus!.. (*A Fortuné qui, en ce moment, se trouve entre Léon et madame de Roselle.*) Tiens, mon ami, voilà tes deux mille francs.

FORTUNÉ. Comment, mes deux mille francs!.. ah! je vais être trop riche! Ce que c'est que de ne pas jouer à l'écarté... voilà le premier jour que je gagne autant.

LÉON. Que veux-tu dire?

FORTUNÉ. Que voilà la seconde fois que tu me payes: madame de Roselle me les avait déjà remis de ta part.

LÉON, *vivement.* Madame de Roselle!.. il serait possible!

DUPARC, *étonné, et joyeux.* Quoi! Madame...

MADAME DE SAINT-CLAIR, *d'un ton de reproche.* Comment! ma nièce...

MADAME DE ROSELLE, *bas, à Fortuné.* Étourdi!.. qu'avez-vous fait?.. vous me perdez!.. (*Haut, à Duparc et à madame de Saint-Clair.*) Ah! Monsieur... ah! ma tante... qu'allez-vous penser? j'avoue que j'ai craint pour lui l'apparence même d'un soupçon; et comme j'avais renoncé à lui... comme je ne l'aimais plus...

MADAME DE SAINT-CLAIR. C'est pour cela que tu as payé ses dettes.

MADAME DE ROSELLE. Ses dettes... vous voyez bien qu'il n'en avait pas; qu'il n'a besoin de personne: que c'est moi, au contraire, qui l'ai soupçonné injustement.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Et tu ne l'aimes plus?.. Allons, allons, après une aventure comme celle-ci, qui, grâce aux témoins, (*Montrant la compagnie.*) sera demain connue de tout Paris, je crois que tu auras bien de la peine à n'en pas faire ton mari.

FORTUNÉ. A merveille! c'est moi qui ferai le contrat, n'est-il pas vrai?

LÉON, *à madame de Saint-Clair.* Non... Madame... un tel bonheur n'est pas fait pour moi; du moins, je n'en suis pas encore digne. (*A madame de Roselle.*) Tous vos soupçons étaient justes; je suis coupable, et j'étais perdu sans la générosité de mon oncle; mais je n'oublierai jamais cette leçon, et pour vous le prouver, je ne vous demande qu'une grâce: laissez-moi le temps de me corriger et de vous mériter.

MADAME DE ROSELLE, *regardant madame de Saint-Clair.* Eh bien! soit, nous verrons.

MADAME DE SAINT-CLAIR. Et moi, je lui pardonnerais sur-le-champ, parce qu'après tout, ce n'est pas sa faute: avec un oncle aussi joueur que celui-là...

DUPARC, *a Léon.* Quand je te le disais! ma réputation est faite.

DUROZEAU, *entrant avec précipitation.* Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?.. Monsieur Fortuné, mademoiselle Mimi, on danse la boulangère. (*Tous les danseurs et les danseuses s'empressent de sortir.*)

MADEMOISELLE MIMI. C'est impossible: maman ne veut pas.

DUROZEAU, *d'un air solennel.* C'est égal, l'autorité maternelle doit se taire là où la boulangère se fait entendre.

VAUDEVILLE.

AIR de *la Boulangère.*

DUROZEAU.

Je la danse, lorsque je veux
Prendre de l'exercice,
Cet air, qui de nos bons aïeux
Fit jadis le délice,
Est encor de mode à présent
Pour que le bal finisse
Gaîment,
Pour que le bal finisse.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Par un hasard, rare en ce temps,
L'innocente Clarisse
Possède, malgré ses quinze ans,
Certain air trop novice.
Au bal menez-la promptement
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

LÉON.

Voulez-vous, Messieurs des *Français*,
Que l'on vous applaudisse?
Donnez moins de drames anglais,
Qui font notre supplice,
Et du Molière plus souvent,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

FORTUNÉ.

Ils veulent, ces fiers combattants,
Que l'un des deux périsse,
Ayez soin, en témoins prudents,
De préparer la lice
Tout à côté d'un restaurant,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

DUPARC.

Vous qui craignez, riches milords,
Le spleen et la jaunisse,
Vos maux viennent de vos trésors,
Vite, prenez d'office
Une maîtresse, un intendant,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

MADAME DE ROSELLE, *au public.*

L'écarté, vous pouvez le voir,
N'est pas tout bénéfice;
Peut-être y perdrez-vous ce soir;
Mais, joueurs sans malice,
Ne regrettez pas votre argent,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

FIN DE L'ÉCARTÉ.



LE MOULIN DE JAVELLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 juillet 1833.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE RÉGENT, sous le nom de M. François, commis aux aides.
L'ABBÉ DUBOIS, son ministre, sous le nom de M. Prudhomme.
BABET, maîtresse de François.
TOINON, maîtresse de Prudhomme.
LA DUCHESSE DU MAINE.
PORTO-CARRERO, secrétaire du prince de Cellamare.
D'AUBIGNY, officier.
VERDIER, intendant du régent.
JUSTINE, ROSE, } jeunes ouvrières.
AUTRES GRISETTES, OFFICIERS, MOUSQUETAIRES, VALETS.

La scène se passe en 1718; au premier acte, au moulin de Javelle; au deuxième, au Palais-Royal.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin de cabaret hors barrière, au temps de la régence. A gauche de l'acteur, le corps de logis avec des cabinets particuliers; sortie au fond, donnant sur la cour ou sur le boulevard extérieur. A droite, des charmilles conduisant dans les bosquets du jardin : une table de ce côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORTO-CARRERO, LA DUCHESSE DU MAINE.

(*Tous deux sont déguisés en bourgeois de l'époque. Ils entrent mystérieusement. La duchesse sort du cabinet n° 4, Porto-Carrero arrive par le fond à droite.*)

LA DUCHESSE. Entrez ici, mon cher Porto-Carrero, et parlons bas!

PORTO-CARRERO, *regardant autour de lui.* D'honneur, le lieu est singulièrement choisi pour une conférence politique! Le moulin de Javelle! Un cabaret hors barrières, où toutes les petites grisettes de Paris donnent rendez-vous à leurs galants! Et la duchesse du Maine sous un pareil déguisement.

LA DUCHESSE. Silence!

PORTO-CARRERO.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Mais c'est assez votre coutume,
Et votre esprit aventureux
Doit se plaire sous ce costume,
Et modeste et mystérieux!
Oui, fuyant une cour ingrate,
Parfois la reine des amours
Et déguisée...

LA DUCHESSE, *souriant.*

Et diplomate,
Vous, Monsieur, vous l'êtes toujours!
Et secrétaire et diplomate,
Vous, Monsieur, vous l'êtes toujours.

PORTO-CARRERO. Pas avec vous, du moins.

LA DUCHESSE. Vous avez reçu mon petit mot?

PORTO-CARRERO. J'ai suivi les intentions de votre altesse. (*Montrant son habit.*) Le plus strict incognito. J'ai renvoyé la voiture et les gens de l'ambassade; les couleurs espagnoles pouvaient nous trahir.

LA DUCHESSE. Cellamare est prévenu?

PORTO-CARRERO. Il ne bouge plus de l'Arsenal.

LA DUCHESSE. Et quelles nouvelles de Perpignan?

PORTO-CARRERO. D'excellentes. Le gouverneur est un homme sûr et loyal, et moyennant la somme promise, il ouvrira ses portes aux troupes de Philippe V.

LA DUCHESSE, *avec joie.* A merveille! Mais avant d'aller plus loin, mon cher abbé, parlez-moi à cœur ouvert, et avec toute la franchise d'un secrétaire d'ambassade! ce n'est pas vous en demander trop! dois-je me fier à la parole d'Alberoni?

PORTO-CARRERO. Qui peut vous en faire douter, madame la duchesse?

LA DUCHESSE. Il est Italien, et premier ministre!

PORTO-CARRERO. Son intérêt vous répond de sa sincérité. Pourvu que la régence et la tutelle du jeune Louis XV soient données au roi d'Espagne, il consent à en déléguer les pouvoirs à M. le duc du Maine; et comme vous avez tout empire sur votre époux...

LA DUCHESSE, *souriant.* C'est moi qui gouvernerai la France! Ce n'est que justice! car cette régence nous appartenait : et sans la faiblesse de mon mari et les intrigues de ce misérable Dubois, que je hais presque autant que son patron! Impudent personnage! il a voulu faire un régent de son ancien élève, pour devenir ministre de sa puissance, comme il l'était de ses plaisirs! Effronté parvenu, qui se venge de son origine obscure en nous rabaissant jusqu'à lui, en faisant déclarer les princes du sang déchus de leurs prérogatives! en se servant de sa police pour livrer aux brocards de la ville les correspondances secrètes des premières dames de la cour!



Repi

L

Le théâ
au te
de l
donn
droit
jardi

POR

(*Tous*
entr
net

LA D
et parl
PORT
le lieu
politiq
rières,
rendez
sous u
LA D



LE PRINCE

QUE VOULEZ VOUS, MONSIEUR ?

Imp. [illegible] à Paris

[illegible] L. XIV


BIBLIOTECA

PORTO-CARRERO, *avec malice*. Quoi! les intrigues de ces dames? Quelle horreur!

LA DUCHESSE. Il ne respecte rien. Ce n'est pas pour moi que je parle.

PORTO-CARRERO. Parbleu! (*A part.*) Elle était en tête de la liste. (*Haut.*) Et c'est un pareil homme qui aspire aux plus hautes dignités de l'Eglise!

LA DUCHESSE, *avec mépris*. Il aura beau faire, il sera toujours plus fourré de vices que d'hermine! mais j'y mettrai bon ordre; et pour nous débarrasser à la fois de nos deux ennemis, il faut que le régent soit en route, cette nuit, pour l'Espagne.

PORTO-CARRERO. Cette nuit?

LA DUCHESSE. Il ira faire sa cour aux belles Castillanes! ça le changera.

PORTO-CARRERO. L'enlever au milieu de Paris, de ses officiers! prenez garde; malgré son amour effréné pour ses plaisirs, ses folies, ses dissipations, le vainqueur de Steinkerque et de Nerwinde a lei de la popularité.

AIR de *Lantara*.

Il sait aimer, boire et se battre,
Gloire et plaisir ont pour lui des attraits,
Et je crois, témoin Henri-Quatre,
Que les princes mauvais sujets
En France ont toujours du succès!
Du peuple l'amour l'environne;
Car il a, pour mieux le gagner,
L'esprit qui plaît, la bonté qui pardonne,
Et des défauts qui font tout pardonner!

LA DUCHESSE, *avec impatience*. Qui vous demande son panégyrique, Monsieur; et qui vous parle de l'enlever au milieu de Paris? (*Baissant la voix.*) C'est ici qu'il va venir.

PORTO-CARRERO. Le prince?..

LA DUCHESSE, *plus bas*. Sans doute! une petite grisette dont il est amoureux fou! Pour échapper aux soupçons de madame de Parabère et des autres maîtresses en titre, c'est ici qu'il lui a donné rendez-vous. Sa cour l'ignore, mais nos limiers m'en ont avertie! (*Montrant une porte à gauche.*) J'ai fait aussitôt retenir cet appartement pour épier ses démarches, des gens sûrs entourent la maison, et s'il y met le pied...

PORTO-CARRERO. Par Notre-Dame *del Pilar!* voilà un plan dont Alberoni sera jaloux! mais une voiture?

LA DUCHESSE. Elle est prête.

PORTO-CARRERO. Les relais?

LA DUCHESSE. Disposés sur toute la route, dont les commandants nous sont dévoués!

PORTO-CARRERO. Et pour s'emparer de la personne du jeune roi?

LA DUCHESSE. Il nous faut un homme de tête, d'exécution, qui ne sache nos secrets qu'à moitié; j'ai notre affaire: un jeune officier qui croit avoir à se plaindre; il y en a toujours; je l'ai fait prévenir, et... Chut! le voici, pas un mot de plus!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

PORTO-CARRERO, *remontant, et regardant dans la coulisse à droite*. Ah! ce jeune officier qui vient de ce côté? une très-bonne tournure.

LA DUCHESSE, *bas, et d'un air indifférent*. Oui. Je n'y avais pas pris garde.

PORTO-CARRERO, *bas, et souriant*. Oh! que si. Mais, vous avez raison; en conspiration comme en amour, il ne faut jamais avoir à rougir de ses complices.

D'AUBIGNY, *s'approchant*. Madame la duchesse!

LA DUCHESSE, *allant au-devant de lui*. Approchez, monsieur d'Aubigny, et soyez sans crainte! (*Montrant Carrero.*) Monsieur est des nôtres! Eh bien! les gardes françaises?

D'AUBIGNY. Je quitte plusieurs officiers qui, comme moi, Madame, ont servi dans le régiment du Maine, et sont dévoués à M. le duc, à votre altesse; mais ils demandent avant tout, l'assurance qu'il ne sera rien tenté de contraire au roi et à leur honneur.

LA DUCHESSE, *regardant Carrero*. Qui pourrait en douter?

D'AUBIGNY.

AIR : *Un jeune page aimait Adèle*.

Pourvu qu'une armée étrangère
Ne mette pas le pied sur notre sol;
Pourvu que sur notre frontière
Ne flotte pas l'étendard espagnol!

LA DUCHESSE.

Des alliés!

D'AUBIGNY.

Qu'un seul s'avance,
Et nos soldats vont contre eux se ranger,
En s'écriant : « Mon parti, c'est la France,
« Et l'ennemi, c'est l'étranger! »

LA DUCHESSE, *d'un air embarrassé*. Rassurez-vous, et dites-leur bien que nous ne voulons qu'affranchir Sa Majesté d'une tutelle odieuse et rendre la paix au royaume.

PORTO-CARRERO. C'est évident! on ne conspire jamais que pour être plus tranquille!

LA DUCHESSE, *d'un air caressant*. Et pour réparer les injustices faites au mérite; à ce titre, monsieur d'Aubigny, vous avez des droits! Vous demandiez un régiment, vous l'aurez, et s'il est d'autres moyens de vous prouver mon estime...

PORTO-CARRERO, *à part, en souriant*. Il fera son chemin.

D'AUBIGNY, *avec un soupir*. Je suis pénétré de vos bontés, Madame; mais l'ambition me touche moins que le désir de me venger! De ce grade, que l'on m'a refusé pour le vendre sous mes yeux à une créature de ce Dubois, dépendaient mon avenir, mes projets de bonheur!

LA DUCHESSE. Comment?

PORTO-CARRERO. Quelque amour contrarié?

LA DUCHESSE. Il serait possible! pauvre jeune homme!

D'AUBIGNY. Que je me venge, c'est tout ce que je demande! J'ai voulu réclamer; mais étranger à Paris, à la cour, n'y connaissant personne, je n'ai trouvé que des refus, des humiliations! et sans votre généreux appui...

LA DUCHESSE. Vous voyez bien que notre cause est commune.

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Il faut renverser sur-le-champ
Un pouvoir et des chefs infâmes;
Tout se prostitue et se vend,
Tout est gouverné par les femmes
Par moi tout changera ce soir!
Car maint exemple nous l'enseigne,
Quand une femme est au pouvoir...

PORTO-CARRERO, *souriant*.

C'est toujours un homme qui règne

Aussi, tous les hommes doivent vous seconder.

D'AUBIGNY. Vous n'avez qu'à ordonner, Madame.

LA DUCHESSE. C'est bien, monsieur d'Aubigny, les moments sont précieux. (*Elle tire de son sein un papier cacheté.*) Ce billet, au président de Mesmes, pour que le parlement s'assemble au premier signe.

D'AUBIGNY. J'y cours!

LA DUCHESSE. Que vos amis se tiennent prêts pour une expédition hardie, et revenez ici dans une heure chercher vos instructions. (*Bas, à Carrero.*) Nous allons rejoindre le duc qui nous attend dans cette chambre, pour expédier tous les ordres.

AIR de *Robin des Bois.*

Un tel projet, j'en conviens, doit me plaire,
Et tout entier mon cœur vient s'y livrer;
Oui, des dangers, des complots, du mystère,
Ah! c'est vraiment charmant de conspirer!

PORTO-CARRERO.

Comme en amour, il faut du soin, du zèle!

LA DUCHESSE, *à d'Aubigny.*

Être discret!

PORTO-CARRERO, *de même.*

Surtout entreprenant!

LA DUCHESSE.

Comme en amour, il faut être fidèle!

PORTO-CARRERO.

Fidèle à tous!..

LA DUCHESSE, *riant.*

C'est de l'amour en grand!

ENSEMBLE.

Un tel projet, j'en conviens, doit me plaire, etc.

(*La duchesse fait un signe à d'Aubigny, et entre avec Carrero dans une chambre à gauche, dont la porte se referme aussitôt.*)

SCÈNE III.

D'AUBIGNY, *seul.* Me voilà donc lancé dans une conspiration! après tout, il ne s'agit que de renverser un ministre, un Dubois; et c'est encore servir son pays! mais, quand j'aurai satisfait ma vengeance, en serai-je plus avancé? Cette pauvre Babet, si bonne, si jolie! que rien n'a pu me faire oublier! où la chercher, où la retrouver? je me suis vainement informé... (*Il regarde vers le fond à droite.*) Qu'est-ce que c'est? une troupe de jeunes filles, de petites grisettes qui descendent de fiacre; en effet, c'est ici, m'a-t-on dit, qu'elles se réunissent d'ordinaire! des minois charmants, en honneur!.. Eh, bon Dieu! cette taille, ces traits. (*Il se met de côté.*) Serait-il possible?

SCÈNE IV.

D'AUBIGNY, BABET, JUSTINE, ROSE, PLUSIEURS GRISETTES, *avec les costumes du temps. Elles entrent gaiement en se donnant la main.*

CHŒUR.

AIR : Contredanse de *la Semaine des Amours.*

Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Notre âge
Nous engage;
Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Donnons au moins un jour!

JUSTINE.

Jusqu'au dimanch', nuit et jour,
On travaille sans peine...
Mais pour s' reposer d' la s'maine
Faut qu' la danse ait son tour.

TOUTES.

Au plaisir, aux jeux, à l'amour, etc.

JUSTINE. Qui est-ce qui a payé le fiacre, Mesdemoiselles?

BABET. C'est moi, puisque vous n'aviez pas d'argent!

D'AUBIGNY, *à part.* C'est bien elle!

ROSE. Nous te rendrons ça. Allons-nous nous amuser? une journée complète.

BABET. Ah çà! Mesdemoiselles, un peu de tenue.

JUSTINE. Pardi! qui est-ce qui me prête une épingle pour remettre mon bonnet?

BABET. Et Toinon? elle n'est donc pas venue?

JUSTINE. Bah! une bégueule! elle avait un dîner de famille; je ne lui en ai pas parlé! (*Regardant de côté.*) Il paraît que M. François se fait attendre!

ROSE. C'est joli!

BABET. Il est peut-être retenu à son bureau! dame! un commis aux aides n'a pas tout son temps.

ROSE. Oh! Babet le défend toujours.

JUSTINE. Elle a raison, parce qu'il est très-aimable M. François.

TOUTES. Très-galant.

ROSE. Une figure distinguée.

JUSTINE. Certainement, pour un commis!

BABET, *souriant.* C'est bon! je vous plaisanterai aussi sur vos bons amis, que nous allons trouver ici par hasard, comme d'habitude! allons, venez... (*Elles font un mouvement et se trouvent en face de d'Aubigny, qui s'est approché.*)

BABET. Que vois-je! monsieur d'Aubigny!

D'AUBIGNY. Babet!

BABET. Vous à Paris!

D'AUBIGNY. Depuis quelques jours seulement, et je ne m'attendais pas... (*Regardant les petites.*) Mais puis-je vous parler un moment sans témoins?

ROSE, *à ses compagnes.* Sans doute, sans doute! venez, Mesdemoiselles. (*Bas.*) C'est un amoureux!

BABET, *bas.* Du tout, n'allez pas croire... c'est un jeune homme de mon pays.

JUSTINE, *aux autres.* Oui, je sais! comme tous ceux qui viennent nous demander au magasin! (*A Babet.*) Nous n'en dirons rien à M. François. (*Haut.*) Au jardin, Mesdemoiselles, il y a une balançoire; ça fait tourner la tête, c'est charmant!

TOUTES.

(*Reprise du chœur.*)

Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Notre âge
Nous engage;
Au plaisir, aux jeux, à l'amour!
Donnons au moins un jour!

(*Elles sortent en riant par le fond à droite.*)

SCÈNE V.

BABET, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY. Je ne reviens pas de ma surprise, chère Babet!

BABET. Vous ignoriez que j'étais à Paris?

D'AUBIGNY. Je savais seulement que vous aviez quitté Dijon, sans confier à personne les motifs de ce brusque départ; et j'allais y retourner, pour tâcher de découvrir vos traces!

BABET. Comment! vous ne m'aviez pas oubliée?

D'AUBIGNY. Vous oublier, Babet! le ciel m'est témoin que, pendant cette longue absence, mon amour s'est encore augmenté; et je vous aime plus que jamais!

BABET, *tristement.* Vraiment! Ah! que vous m'affligez, et que je regrette maintenant de vous avoir revu!

D'AUBIGNY, *surpris.* Qu'entends-je?

BABET. Ecoutez-moi, monsieur d'Aubigny, et surtout ne vous emportez pas, ne vous mettez pas en colère; car cela me trouble, et j'ai tant de choses à vous dire! Nous étions bien enfants, bien peu raisonnables, lorsque nous nous jurions une tendresse éternelle! Élevée près de vous, par les bontés de votre famille, je vous aimai dès que je me connus, sans me douter que c'était mal, que votre rang, votre naissance me le défendaient! (*En soupirant.*) On me l'apprit plus tard. A peine étiez-vous parti pour votre régiment, à peine avions-nous perdu votre bonne mère, ma seule protectrice, que votre oncle, le conseiller au parlement, effrayé de votre attachement pour moi, et craignant votre retour à Dijon, me reprocha mon ingratitude, m'accusa de coquetterie, de séduction, et me menaça de vous déshériter, si je ne m'éloignais sur-le-champ!

D'AUBIGNY. Et vous avez consenti?

BABET. Je le devais à la mémoire de votre mère! à vous! je me résignai, je partis pour Paris, où j'espérais trouver un parent, le seul qui me restait; mais hélas! quand j'arrivai, il n'était plus!

D'AUBIGNY. O ciel!

BABET. C'est alors que je me vis sans ressource, sans appui, au milieu de cette ville immense! exposée à des dangers que je soupçonnais sans les connaître, et que je redoutais plus que la misère et l'abandon! je n'avais qu'un moyen de m'y soustraire, le travail! je suivis les conseils d'une bonne femme qui m'avait recueillie; j'entrai dans un magasin, persuadée que partout, quand on le veut bien, on peut rester honnête, et je ne me suis pas trompée; car, sans blâmer celles de mes compagnes qui pensent autrement, j'ai mérité l'estime des autres et conservé la mienne.

D'AUBIGNY, *attendri*. Chère Babet, et c'est moi qui suis cause!.. que de torts à vous faire oublier!.. mais maintenant vous avez un ami, un défenseur près de vous; je reprends tous mes droits... (*Remarquant son trouble.*) Eh mais! vous tremblez! vous détournez les yeux!

BABET, *avec embarras*. C'est que je ne vous ai pas tout dit.

D'AUBIGNY, *étonné*. Comment?

BABET, *timidement*. Vous ne vous fâcherez pas?

D'AUBIGNY, *inquiet*. Non; mais...

BABET, *de même*. Vous me le promettez!

D'AUBIGNY, *cherchant*. Qu'est-ce donc? (*Comme frappé d'une idée subite.*) Dieux! vous en aimez un autre!

BABET. Monsieur d'Aubigny?..

D'AUBIGNY, *très-agité*. Vous en aimez un autre?

BABET, *baissant les yeux*. Eh bien! s'il était vrai?..

D'AUBIGNY. S'il était vrai!..

BABET. Pourquoi ne l'avouerai-je pas sans rougir, à mon frère, à mon ami?

D'AUBIGNY. Votre frère!..

BABET. Je ne pouvais être à vous, monsieur d'Aubigny, votre naissance, les menaces de votre oncle...

D'AUBIGNY, *avec emportement*. Que m'importe sa fortune! j'aurais tout bravé pour vous donner mon nom!

BABET. A moi! vous vous en seriez bientôt repenti; et jamais je n'entrerai dans une famille qui me mépriserait! J'ai aussi quelque fierté; je suis bien jeune; je connais peu le monde; mais j'ai compris qu'une pauvre fille, pour être heureuse, ne devait pas avoir d'ambition, ne devait aimer que son mari; et ce mari, je l'ai trouvé, un honnête homme, de mon rang, de mon état, en qui j'ai placé ma confiance...

AIR : *Voilà trois ans qu'en ce village* (de LÉOCADIE).

Il m'aime de toute son âme,
Il m'épouse sans en rougir;
Et moi sans redouter le blâme,
Comme époux je peux le chérir;
Il faut que dans un bon ménage,
Tout soit égal, et, Dieu merci!
Je n'ai rien... lui pas davantage!
Voilà (*bis*) pourquoi je l'ai choisi!

Jugez-moi, maintenant, suis-je donc si coupable?

D'AUBIGNY, *atterré*. Ah! Babet, et voilà ma récompense! quand je n'étais occupé que de vous, quand, pour m'affranchir de ma famille, pour m'assurer un sort indépendant, je m'expose peut-être...

BABET, *avec intérêt*. Vous vous exposez! et à quoi?

D'AUBIGNY, *s'arrêtant*. Vous le saurez! il faut que je m'éloigne, un devoir sacré... mais je reviendrai bientôt; je verrai ce rival.

BABET. O ciel! que prétendez-vous?

D'AUBIGNY, *lui serrant la main avec expression*. Faire valoir mes droits! souvenez-vous que j'ai vos premiers serments, que nulle puissance humaine ne peut vous enlever à mon amour, et malheur à celui qui oserait le tenter. (*Il sort par la seconde coulisse à droite.*)

BABET, *le suivant*. Monsieur d'Aubigny! monsieur d'Aubigny! (*Elle s'arrête.*) Il ne m'entend plus! Ah! que je le plains, il méritait d'être aimé! mais un moment de réflexion le calmera, j'en suis sûre;il me rendra son amitié, il est si généreux, si bon, si aimable! pas tant que M. François, cependant... (*Avec joie, et regardant de côté.*) Ah! c'est lui! quel bonheur qu'ils ne se soient pas rencontrés!

SCÈNE VI.

BABET, M. FRANÇOIS, JUSTINE, ROSE, ET LES AUTRES GRISETTES.

(*M. François entre par la droite, entouré de petites filles : il est vêtu d'un habit très-simple, recouvert d'une steinkerque bleue à brandebourg; il porte l'épée à poignée d'acier uni. Toutes sautent autour de lui.*)

M. FRANÇOIS.

AIR : *Vivent les Fillettes.*

Vivent les fillettes,
Et vive l'amour,
C'est chez les grisettes
Qu'il fixe sa cour.

Fraîcheur et jeunesse,
Corps souple et léger;
Plus d'une duchesse
Voudrait bien changer.
Vivent les fillettes, etc.

Sans rouge et sans mouche,
Vivent les appas
Que Zéphire touche
Et n'abîme pas!
Vivent les fillettes, etc.

JUSTINE, *le pinçant*. Je parie que vous m'avez oublié mes rubans?

ROSE, *de même*. Mes bonbons?

M. FRANÇOIS, *gaîment*. Ah! Mesdemoiselles, je me vengerai. (*Il les embrasse en leur donnant des paquets de rubans et de bonbons.*)

BABET, *s'approchant, un peu fâchée*. Eh bien! Monsieur, que faites-vous donc?

M. FRANÇOIS, *tendrement, et lui baisant la main.* Pardon! c'était pour avoir le droit d'arriver jusqu'à vous.

JUSTINE, *ne voyant plus d'Aubigny, et bas, à ses compagnes.* Elle a renvoyé l'autre! c'est bien; elle se forme!

BABET, *à demi-voix.* Comme vous venez tard!

M. FRANÇOIS, *de même.* Ne m'en parlez pas! j'étais au supplice, un travail pressé avec notre contrôleur.

BABET, *de même.* Lui avez-vous demandé la permission pour notre mariage.

M. FRANÇOIS, *hésitant.* Oui, oui, j'aurai son agrément, et j'espère même de l'avancement, une place au Palais-Royal, dans la maison même du régent.

BABET. Une place! et laquelle?

M. FRANÇOIS. Je vous le dirai, ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

BABET, *de même.* Et quoi donc?

M. FRANÇOIS, *tendrement.* C'est vous, chère Babet, cette défiance, cette réserve continuelle que vous opposez sans cesse à mon amour! on dirait que vous n'osez m'aimer qu'à l'abri d'un contrat. Ah! si votre cœur était réellement épris!

BABET, *bas, et avec amour.* Ingrat! plaignez-vous, je vous le conseille, quand je ne pense qu'à vous, que je ne suis heureuse qu'auprès de vous.

M. FRANÇOIS, *avec joie.* Vrai?

BABET, *bas.* Si vous me trompiez, je serais si malheureuse! si à plaindre!

JUSTINE, *se mettant entre François et Babet, et les séparant.* Ah çà! les amoureux, les conversations particulières sont défendues.

BABET, *avec humeur.* Quel ennui! on ne peut pas causer.

JUSTINE. Ce n'est pas pour faire du sentiment à vous deux que nous sommes venues hors barrières, il faut que M. François soit aimable pour tout le monde.

M. FRANÇOIS, *gaiement.* C'est juste, je vais commander le dîner.

AIR du *Verre.*

Allons, mes belles, dépêchons,
La carte sera bientôt faite;
La gaîté qui fuit les salons,
Se réfugie à la guinguette!
Je conçois pourquoi, dans Paris,
Plaisir et bonheur n'entrent guère;
Les amoureux et les commis
Les retiennent à la barrière!

TOUTES.

Les amoureux et les commis
Les retiennent à la barrière!

(*Il s'est assis devant la table, a pris la plume, et va écrire la carte.*)

BABET, *l'empêchant d'écrire.* Non pas! c'est nous qui vous traitons; vous avez accepté.

M. FRANÇOIS. Soit, mais à une condition, c'est que demain vous viendrez toutes souper chez moi, au Palais-Royal.

TOUTES. Au Palais-Royal?

M. FRANÇOIS, *se reprenant.* C'est-à-dire, près du Palais, rue de Richelieu, une petite porte à droite...

JUSTINE. Certainement, nous irons! C'est amusant de souper chez un garçon, on met tout sens dessus dessous.

BABET, *bas, aux grisettes.* Du tout, Mesdemoiselles, j'espère que vous ne toucherez à rien.

ROSE, *aux autres.* Tiens! ne dirait-on pas que c'est déjà son ménage.

JUSTINE, *regardant à droite.* Ah! Mesdemoiselles, je viens de voir Toinon!

BABET. Elle est ici?

M. FRANÇOIS. Qu'est-ce que c'est que Toinon?

JUSTINE. La fille de boutique de la lingère à côté de chez nous; une mijaurée qui m'a dit ce matin qu'elle allait dîner chez sa tante, qui arrive de Bretagne.

BABET. Sa tante, elle n'en a pas.

M. FRANÇOIS, *riant.* Très-bien!

JUSTINE, *regardant.* Et elle est avec un monsieur.

TOUTES, *avec curiosité.* Un jeune homme?

JUSTINE. Non!

ROSE. Joli garçon?

JUSTINE. Au contraire. Nous allons rire! chut! les voici. (*François, Babet, Justine, Rose et les autres grisettes se placent sur le côté à gauche, pendant que Prudhomme et Toinon entrent par la droite.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; TOINON, *donnant le bras à* M. PRUDHOMME, *et entrant par la droite.*

PRUDHOMME.

AIR : *Vivent les Fillettes.*

Vivent les fillettes,
Et vive l'amour,
C'est chez les grisettes
Qu'il fixe sa cour!
De leur inconstance
Je crains peu l'effet,
Car je suis d'avance
Certain de mon fait.
Vivent les fillettes, *etc.*

(*A la cantonade.*) Garçon! la fille! un cabinet particulier!

TOINON. Certainement; c'est si mal composé, toutes ces guinguettes!

JUSTINE, *aux autres.* C'te pimbêche!

BABET, *jouant l'étonnement.* Ah! Mesdemoiselles, c'est Toinon!

TOUTES. Toinon!

TOINON, *déconcertée.* Ah! mon Dieu! (*Aux autres.*) Ah! bonjour, bonjour.

PRUDHOMME. Qu'est-ce donc?

TOINON, *d'un air agréable.* Mes meilleures amies que je vous présente; (*Bas.*) les plus mauvaises langues du quartier... (*Haut.*) Je suis enchantée... (*Bas.*) Si j'avais su, je ne serais pas venue!

BABET. Eh mais! vous deviez dîner chez votre tante de Bretagne..

TOINON, *embarrassée.* Elle est un peu malade, et c'est mon respectable oncle, M. Prudhomme, un marchand tapissier, qui a voulu me distraire.

BABET, *à M. François.* Oui, son oncle...

M. FRANÇOIS. A la mode de Bretagne...

PRUDHOMME, *s'avançant.* Rencontre charmante, parbleu! ces petites mines éveillées! (*Il passe devant les grisettes, qu'il caresse, et se trouve nez à nez avec M. François, qui le regarde et se met à rire. Les petites filles remontent vers le fond.*)

PRUDHOMME, *stupéfait.* Ah!..

M. FRANÇOIS, *bas.* C'est toi, l'abbé?

PRUDHOMME, *bas.* Monseigneur!

M. FRANÇOIS, *bas.* Chut!

PRUDHOMME, *bas.* J'entends, ce déguisement!.. Soyez tranquille, je vais vous seconder.

BABET, *à Prudhomme.* Vous connaissez M. François?

PRUDHOMME. M. François? oh! beaucoup; nous avons fait nos caravanes ensemble.

M. FRANÇOIS, *lui faisant signe.* Hein!

PRUDHOMME. C'est-à-dire nos voyages; nous nous sommes connus...

M. FRANÇOIS, *l'interrompant.* Dans les aides...

PRUDHOMME. Oui, dans les aides! (*Bas.*) Drôle d'état que vous avez choisi là, Monseigneur! ça a l'air d'une épigramme. (*Haut.*) Moi, je me suis lancé dans le commerce, je suis devenu tapissier, marchand tapissier, et, jusqu'à présent, j'ai assez bien fait mes affaires. (*Les grisettes reviennent sur le devant de la scène.*)

M. FRANÇOIS. Oui, il est assez bien dans ses meubles.

PRUDHOMME. Grâce à monsieur François, qui m'a aidé à m'établir, et je lui revaudrai ça, parce que c'est un brave homme que monsieur François, (*Il lui frappe sur l'épaule.*) bon vivant! (*Même geste.*) Oh! oh! monsieur François! (*Même geste.*)

M. FRANÇOIS, *bas, et se frottant l'épaule.* Dis donc, l'abbé, tu me déguises trop!

BABET, *bas, à M. François.* Comme il est familier avec vous!

M. FRANÇOIS, *bas, à Babet.* Oui, c'est une mauvaise habitude qu'il a prise; mais il nous amusera.

DUBOIS. Et moi aussi. (*Bas, au prince.*) Vive l'incognito pour dire la vérité aux princes!

LE PRINCE, *de même.* Avec ça que tu te gênes pour me la dire ailleurs. (*Haut.*) Ah çà! si nous réunissions les deux repas?

TOUTES. Bien vu!

TOINON. Si ça convient à mon respectable oncle.

PRUDHOMME. Sans doute, mes petits amours, ça sera plus gai. (*A mi-voix.*) Et puis, ma chère Toinon, je te conseille de laisser là notre parenté; personne n'en est dupe.

TOINON. Vous croyez? à la bonne heure! ça m'ennuyait déjà d'avoir un oncle, moi qui n'ai que des cousins.

M. FRANÇOIS, *appelant.* Garçon! (*Prudhomme et François remontent.*)

JUSTINE, *à Toinon.* Ce n'est donc pas ton parent?

TOINON, *bas.* Non, un vieux garçon très-riche, qui veut m'épouser.

BABET, *bas.* Tu l'aimes donc?..

TOINON, *bas.* Du tout.

BABET, *bas.* Et tu l'épouseras? ah! bien, moi, je ne me marierai que selon mon cœur.

TOINON, *bas.* Bah! si on écoutait son cœur, on n'en finirait pas.

M. FRANÇOIS, *revenant sur le devant du théâtre.* Voilà qui est arrangé, nous passons la journée ensemble. Et demain, mademoiselle Toinon, c'est chez moi, vous serez des nôtres.

TOINON, *minaudant.* Trop honnête! Il est très-bien ce M. François.

BABET, *à part.* Elle lui fait des mines! qu'elle a mauvais ton, cette petite fille!

TOINON, *à Prudhomme.* Je lui trouve un faux air d'un homme de qualité; et moi, d'abord, les gens de qualité, c'est ma passion.

PRUDHOMME, *avec ironie.* Oh! parbleu! pour vous plaire, il ne faudrait pas moins qu'une altesse royale, ou le régent lui-même.

BABET. Ah! que le ciel nous préserve de jamais le rencontrer. Un prince qui passe sa vie à tromper de pauvres filles.

PRUDHOMME. Rassurez-vous, on le lui rend bien.

AIR : *le Luth galant.*

TOINON.

Est-il possible? on le trompe parfois!

PRUDHOMME.

Et pourquoi pas? et princes et bourgeois
Sont sujets à ces coups... la trace s'en découvre,
Sur le front des héros où le laurier les couvre.
(*Avec emphase.*)
« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
« N'en défend pas nos rois! »

TOINON. Eh bien! j'en suis fâchée pour lui, parce que, sans le connaître, j'ai un faible pour cet homme-là...

M. FRANÇOIS, *avec complaisance.* Vraiment!

TOINON. Il est si brave, il se bat si bien, et a tant de bonnes qualités; d'abord il aime les femmes, c'est toujours bon signe!

PRUDHOMME. Oui, mais il les aime trop, il est trop libertin.

M. FRANÇOIS. Ah! ça, c'est un peu la faute de son digne précepteur; il a été si mal élevé.

TOINON. Juste! Ce mauvais sujet de Dubois, ah! (*A Prudhomme.*) Par exemple, voilà un homme que je ne voudrais pas envisager! il est si vicieux!

M. FRANÇOIS, *toussant en regardant Prudhomme.* Hum!

PRUDHOMME, *froidement.* C'est possible, il a deviné son siècle.

M. FRANÇOIS, *riant.* Il l'a devancé.

TOINON. Et puis, un homme qu'on dit si médiocre, qui n'a nul talent.

PRUDHOMME, *vivement.* Un instant; je vous ai passé les vices, parce que les vices ça peut être une bonne chose, pour parvenir; mais ça ne suffit pas, et celui qui de rien est devenu ministre, celui qui tient en échec Alberoni et l'Espagne, celui qui, déjouant toutes les coalitions, vient de faire signer le traité de la Triple Alliance, celui-là n'est pas un homme sans talent : un coquin, si vous le voulez, ce sont des mots, et j'y consens; mais une bête! non pas, et je le prouverai!

TOINON. Comme monsieur Prudhomme prend feu, est-ce que par hasard il aurait la pratique de cet abbé du diable?

PRUDHOMME. Précisément; je dois meubler son palais dès qu'il sera cardinal.

M. FRANÇOIS. Eh bien! par exemple, voilà une prétention...

PRUDHOMME. Il aura le chapeau.

M. FRANÇOIS. Il ne l'aura pas! je le jure bien.

PRUDHOMME. Bah! qu'est-ce que vous en savez?

M. FRANÇOIS.

AIR du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

Vraiment cela serait nouveau.

PRUDHOMME.

Personne plus que lui, j'espère,
N'aura mérité le chapeau.

M. FRANÇOIS.

Le pape pourra bien en faire
Un des plus illustres prélats,
Un évêque, un prince de Rome...
Mais je le défie, en tout cas,
D'en jamais faire un honnête homme.

BABET. Mon Dieu! laissons tout cela et occupons-nous du dîner.

PRUDHOMME. C'est juste, le dîner; garçon! (*Aux petites filles.*) Avez-vous commandé quelque chose?

BABET. Pas encore!

TOINON. Qu'est-ce que nous prendrons?

PRUDHOMME. Ce qu'il y a de mieux!

M. FRANÇOIS. Cela regarde les dames. (*Il appelle.*) Garçon!

BABET. Des friandises.

JUSTINE. Une matelotte.

M. FRANÇOIS, *appelant*. Garçon!

TOINON. Ah! oui, une matelotte, c'est ma passion, avec des croûtes.

BABET. Une volaille! de la friture.

M. FRANÇOIS. Les garçons ne paraissent pas.

TOINON. Ah! c'est qu'il y a une noce, une grande société...

BABET. Nous n'en finirons pas, si nous ne mettons pas le couvert nous-memes.

TOUTES. Oui, oui, mettons le couvert.

BABET. Vous nous aiderez, monsieur François.

M. FRANÇOIS, *souriant*. Volontiers.

BABET, *aux grisettes*. Allons vite chercher des verres, des assiettes.

TOUTES. C'est ça! (*Elles se dispersent au fond et sortent de différents côtés. Le prince et Dubois restent seuls sur le devant de la scène. Ils se regardent un instant, sans parler.*)

DUBOIS, *à mi-voix*. Comment, Monseigneur, vous au moulin de Javelle!

LE PRINCE. Pourquoi pas? tu y es bien, l'abbé!

DUBOIS. Et pour une grisette!

LE PRINCE. C'est vrai; je suis amoureux fou! je l'aime plus que je n'ai aimé dans toute ma vie.

DUBOIS. C'est beaucoup dire; je ne m'étonne plus si on ne vous voit plus nulle part; plus de petits soupers, vos bons amis, Nocé et Saint-Simon, jettent les hauts cris, et l'autre jour à l'Opera, à la reprise de *Cadmus*, la petite Florence et la Maupin voulaient m'arracher les yeux.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Elles criaient à la disette :
Et certes n'auraient pas prevu
Que, près d'une simple grisette,
Mon noble élève, à notre insu,
Prenait des leçons de vertu!
N'y persistez pas davantage,
Car mon crédit en baisse de moitié.

LE PRINCE.

Comment cela?

DUBOIS.

Quand vous devenez sage,
Chacun me croit disgracie!
Oui, Monseigneur, quand vous devenez sage,
Chacun me croit disgracié!

Et je vous prie de ne plus vous déranger.

LE PRINCE. Ah! mon ami, celle-ci, ce n'est pas comme les autres.

DUBOIS, *ironiquement*. Je sais bien, la dernière n'est jamais comme les autres, elle est la dernière.

LE PRINCE. Une vertu!

DUBOIS, *de même*. En magasin! je ne la connais donc pas?

LE PRINCE. Je l'espère bien, parbleu! imagine la candeur en personne, et si je dois bénir le hasard qui me l'a fait rencontrer. Il y a un mois environ, à la nuit tombante, je me rendais dans le jardin du palais, sous ce costume, pour certaine aventure. J'aperçois, dans une allée, un groupe de mauvais sujets de notre connaissance, poussant de longs éclats de rire, et courant çà et là; je m'approche pour prendre part à la joie; c'était une pauvre jeune fille qu'ils poursuivaient de leurs propos malins, de leurs discours fort peu édifiants; pâle, tremblante, la pauvre enfant cherchait en vain un refuge, et ne savait où fuir; je parais, et soudain elle s'élance, se jette presque dans mes bras, en me criant d'une voix émue : *Monsieur! Monsieur! vous paraissez un honnête homme; de grâce, protégez-moi, ne souffrez pas que l'on m'insulte!* Un coup d'œil éloigne aussitôt les indiscrets, et juge de ce que je devins, en voyant près de moi cette figure ravissante, ces yeux baignés de larmes; c'était le ciel qui me l'envoyait.

DUBOIS. Il l'adressait bien!

LE PRINCE. Tu te trompes! sa confiance, son abandon, m'inspirèrent un respect que jamais grande dame ne me fit éprouver. Dès ce moment, je la vis tous les jours; et chaque jour je l'aimai davantage; tu penses bien que pour être accueilli, il a fallu promettre d'épouser...

DUBOIS. Elles demandent toujours cela pour la forme; ça met l'innocence à son aise.

LE PRINCE. Oh! c'est sérieux; elle est d'une sévérité... enfin, l'abbé, tu ne me croiras pas; mais jusqu'à présent...

DUBOIS. Comment! Monseigneur, depuis un mois?..

LE PRINCE. Foi d'altesse!

DUBOIS. Quelle inconséquence!

LE PRINCE. Que veux-tu, elle m'impose! et puis elle est si bonne, si aimante; je crois vraiment que j'ai des scrupules. Mais te voilà, je me retrouve! Il faut qu'elle soit à moi, il le faut à tout prix! dussé-je me faire connaître! et si elle m'aime déjà sous le nom de François, crois-tu qu'elle puisse me résister quand elle saura qui je suis?

DUBOIS, *secouant la tête*. Hum! prenez garde, l'amour est une étrange chose, que l'on ne commande pas.

LE PRINCE, *gaiement*. Eh bien! moi, je te commande à toi, qui n'es pas l'Amour, de me seconder, d'avoir de l'esprit, de trouver un moyen pour me ménager ce soir un tête-à-tête avec Babet; d'abord, tu occuperas ces petites.

DUBOIS. Ah! Monseigneur, j'ai bien d'autres affaires; ce diable d'Alberoni, qui ne me sort pas de la tête.

LE PRINCE, *avec impatience*. Bah! Alberoni, nous le retrouverons toujours, tandis que Babet...

DUBOIS. La vieille Maintenon intrigue.

LE PRINCE. Un reste d'habitude.

DUBOIS. La du Maine remue ciel et terre.

LE PRINCE. Bon! elle a assez à faire de mettre un peu d'ordre dans ses amants.

DUBOIS. Et Cellamare lui-même...

LE PRINCE. Il ne pense qu'à ses maîtresses.

DUBOIS. Mais il conspire à ses moments perdus, et un ambassadeur en a tant.

LE PRINCE. Folie! je ne veux pas que tu me parles d'affaires aujourd'hui; je ne veux songer qu'à Babet; et si tu ne m'aides pas...

DUBOIS. Moi, vous aider! et la décence, et les convenances; tout ce que je peux vous dire, c'est que ce soir, en reconduisant ces demoiselles, car il faudra bien les reconduire, je pourrais combiner un embarras de fiacres, pour que vous vous trouviez dans le vôtre, seul avec Babet; mais ne m'en demandez pas davantage.

LE PRINCE, *l'embrassant*. Ah! tu es le héros des abbés!

DUBOIS, *humblement*. Monseigneur, je ne suis que l'abbé d'un héros!

LE PRINCE. Chut! ce sont elles! (*Les grisettes reviennent en sautant, en dansant et portant des verres, des assiettes et du linge.*)

TOUTES. Voilà! voilà!

BABET. Ce n'est pas sans peine.

TOINON. Nous pouvons mettre le couvert au numéro 10.

BABET. En attendant le dîner, Toinon va nous faire des crêpes.

JUSTINE ET LES GRISETTES. Ah! oui, des crêpes; elle les fait excellentes.

TOINON. Monsieur Prudhomme, vous les retournerez.

DUBOIS. Moi?

TOINON. Et ne les jetez pas dans les cendres.

DUBOIS. Par exemple...

LE PRINCE, *bas*. Allons, l'abbé, un peu de complaisance, retourne les crêpes, puisque ça les amuse; depuis que tu es ministre, tu n'es plus bon à rien. (*Il va auprès de la table avec les autres grisettes.*)

TOINON, *à Prudhomme, lui jetant un tablier à la figure*. Allons, monsieur le chef, habit bas, et ne faites pas la moue, je vais aller chercher de quoi faire la pâte; et (*Lui passant la main sous le menton.*) si vous êtes bien gentil, pour votre récompense, je vous chanterai au dessert la nouvelle chanson du cocher de Verthamont sur ce vilain Dubois.

DUBOIS. Hein?

TOINON, *chantant en mettant une serviette devant elle.*

« Où allez-vous, monsieur l'abbé,
« Vous allez vous casser le nez;
« Vous allez sans chandelle,
« Eh bien!.. »

Vous verrez, elle est très-jolie. Venez, Mesdemoiselles.

BABET, *au prince, lui donnant des assiettes*. Portez cela, monsieur François.

LE PRINCE, *en riant*. C'est délicieux!

BABET. Il va tout casser. Ah! que les hommes sont gauches! (*Elles l'emmènent en riant, et sortent par le fond à gauche.*)

SCÈNE VIII.

DUBOIS, *seul, ôtant son habit*. « Où allez-vous, monsieur l'abbé!.. » Il paraît que tout n'est pas bénéfice dans les incognitos! Bah! j'en ai entendu bien d'autres, et si ça se bornait à des chansons! Mais ce caprice... (*Il met le tablier de cuisine devant lui et le bonnet de coton sur la tête.*) A-t-on jamais vu un secrétaire d'Etat en tablier et en bonnet de coton? allez donc présider le conseil après ça; je sais bien que c'est toujours tenir la queue de la poêle!..

SCÈNE IX.

TOINON, DUBOIS.

TOINON, *avec une serviette devant elle, et remuant la pâte des crêpes avec une cuiller*. La pâte vient très-bien. (*Elle pose le saladier sur la table.*)

DUBOIS. Eh bien! arrange cela, car je n'y entends rien; je ne suis pas bien fort.

TOINON, *toujours remuant la pâte*. Vous ne savez pas une histoire?

DUBOIS. Quoi donc?

TOINON, *à mi-voix*. Je viens de l'apprendre à la cuisine. Il y a une grande dame, déguisée, au numéro 4. (*Elle montre la porte de la duchesse.*)

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle est là, dit-on, en cachette.

DUBOIS.

C'est quelque dame de la cour,
Qui vient sans doute à la guinguette
Pour quelque aventure d'amour.

TOINON.

Ces dames si grandes, si belles,
Donnent ici leur rendez-vous...
Eh mais!.. nous n'allons pas chez elles,
Pourquoi viennent-elles chez nous?

DUBOIS. C'est amusant! Et comment sais-tu que c'est une grande dame?

TOINON. Le petit Fritot, l'aide de cuisine, a vu, près du petit bois, une voiture, et puis, autour de la maison, cinq ou six hommes à cheval, enveloppés de larges manteaux.

DUBOIS. Cinq ou six?

TOINON. Peut-être plus; et comme l'un d'eux est venu respectueusement recevoir ses ordres, il a pensé que c'étaient des gens de sa suite.

DUBOIS. C'est juste: mais c'est original, cette dame qui ne va en partie fine qu'avec un piquet de cavalerie. Qui diable ça peut-il être? Si je regardais par le trou de la serrure...

TOINON. Comment! Monsieur...

DUBOIS. Pendant que tu fais les crêpes. (*Il va à la porte du numéro 4, et regarde par le trou de la serrure.*) Tais-toi donc, elle est en face de la porte.

TOINON, *à la table, et remuant la pâte*. Les hommes sont-ils curieux!

DUBOIS, *à part*. Que vois-je! la duchesse du Maine, déguisée! c'est impayable! et voilà une aventure dont je réjouirai le régent et toute la cour.

TOINON. Est-ce que vous connaissez la dame?

DUBOIS. Justement, et beaucoup. (*A Toinon, qui veut aller à lui.*) Mais, silence donc, que je sache avec qui elle est; avec le beau garde du corps Anceuis ou le prieur de Saint-Martin... Hein!.. (*Regardant.*) Porto Carrero, le secrétaire d'ambassade! Ah! madame la duchesse, des liaisons secrètes avec l'Espagne. (*Toinon traverse le théâtre, et vient auprès de Dubois.*) Et moi, qui les croyais occupés d'intrigues galantes.

TOINON. A mon tour, que je regarde. (*Elle regarde par le trou de la serrure.*)

DUBOIS. Non, elle n'est pas curieuse! Eh bien! vois-tu le monsieur?

TOINON. Le monsieur! j'en vois deux.

DUBOIS. Pas possible!

TOINON, *s'éloignant de la porte*. Quel luxe! on voit bien que c'est une duchesse; car, nous autres bourgeoises...

DUBOIS, *qui, pendant ce temps, a regardé aussi*. Le duc du Maine, le mari, et tous trois réunis en secret et déguisés. Damnation! c'est ce que je croyais, complot, conspiration; et moi qui donnais dans le piége comme un benêt.

TOINON, *qui est revenue auprès de la table*. Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous donc? comme vous voilà troublé.

DUBOIS. Moi, du tout.

TOINON, *s'approchant de Dubois*. Si, vraiment, vous m'avez dit que vous la connaissiez, et c'est peut-être une ancienne à vous?

DUBOIS. Quelle idée!

TOINON. Et vous êtes jaloux!

DUBOIS, *à demi-voix*. Pas le moins du monde; mais je voulais seulement savoir...

TOINON. Et moi, je ne le souffrirai pas, et si vous approchez seulement de cette porte...

DUBOIS, *à demi-voix*. Silence, au nom du ciel!

TOINON. Je ferai un tel bruit qu'il faudra bien qu'elle sorte.

DUBOIS. C'est ce qu'il ne faut pas; et je t'en prie, je t'en supplie, ma petite Toinon, laisse-moi écouter.

TOINON. Non, Monsieur, retournez à vos crêpes, c'est moi seule qui dois savoir...

DUBOIS, *qui a été prendre sur la table le saladier où est la pâte, et qui passe au milieu du théâtre, pendant que Toinon regarde à la porte du numéro 4.* Ah! si j'osais éclater! mais ce serait tout perdre; et, dans un moment pareil, être dans les crêpes! crêpes funèbres que le diable emporte! Eh bien! Toinon, eh bien!

TOINON, *écoutant*. Ils parlent d'un nommé Dubois, un de leurs domestiques, sans doute.

DUBOIS, *s'efforçant de rire*. Ah! ah! Dubois!

TOINON. Ils ont dit: « Un coquin, un scélérat, un infâme! »

DUBOIS, *à part*. Plus de doute, il s'agit de moi; les traîtres!

TOINON, *écoutant, et répétant ce qu'elle entend*. « Lui et son maître, nous les tenons. »

DUBOIS, *s'approchant toujours, et tenant le saladier*. Vraiment!

TOINON. « Ils ne peuvent plus nous échapper. »

DUBOIS. Dieu! le piquet de cavalerie! je comprends maintenant; piége, embuscade, on sait que le régent est ici, la maison est cernée... (*Oubliant qu'il tient le saladier, il baisse la main et répand toute la pâte.*)

TOINON. Eh bien! que faites-vous donc? les crêpes que vous renversez...

DUBOIS. C'est ma foi vrai. (*A part.*) On serait retourné à moins, et comment prévenir le prince? comment le sauver surtout? Ah! Dieu soit loué, le voici.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE.

LE PRINCE. Eh bien! mademoiselle Toinon, on vous attend, on vous appelle; car il paraît qu'avant le souper, il s'agit d'un bal; je paye les ménétriers.

TOINON. Un bal! emportons tout, je cours ôter mon tablier. (*Elle sort et emporte le saladier.*)

DUBOIS. Ah! Monseigneur, je vous cherchais.

LE PRINCE, *vivement*. Moi aussi, l'abbé. Jamais Babet n'a été plus aimable, plus tendre; elle ne me résistera plus longtemps; elle est à moi.

DUBOIS. Il ne s'agit pas de cela.

LE PRINCE. Si, vraiment; et pendant que ces petites filles vont danser, dans le tumulte du bal, il me sera facile de la déterminer, de l'entraîner.

DUBOIS, *avec impatience*. Mais, Monseigneur...

LE PRINCE. Tais-toi donc, les instants sont précieux.

DUBOIS. A qui le dites-vous?

LE PRINCE. Charge-toi seulement de me faire avancer un fiacre!.. prends-le à l'heure; et pas trop vif.

DUBOIS. Mais écoutez-moi, de grâce.

LE PRINCE. Ah! tu ne veux pas... (*Appelant à haute voix.*) Garçon! un fiacre!.. (*A un garçon qui a paru à sa voix.*) Va vite... (*Lui donnant une pièce de monnaie.*) Qu'il m'attende à la porte. (*Le garçon sort.*)

DUBOIS, *toujours à demi-voix*. Comment, morbleu! quand nous sommes menacés, quand un complot infernal...

LE PRINCE. Encore! je crois qu'il en invente pour se rendre nécessaire.

DUBOIS, *hors de lui*. Je vous dis que je suis la conspiration à la piste.

LE PRINCE. Va-t'en au diable, il n'y a de conspirateur que toi contre mon repos et mes plaisirs.

DUBOIS, *à part*. Allons, il faudra le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute. (*Haut.*) Mais un mot seulement. (*Le prince le repousse et court à Babet, qui entre avec toutes les grisettes.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BABET, TOINON, JUSTINE, ROSE, TOUTES LES GRISETTES.

CHŒUR DE GRISETTES.

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Quel plaisir! vite à la danse!
Car c'est le bal qui commence,
Ce bruit nous donne d'avance
Du bonheur en espérance!
Quel plaisir! vite à la danse!
Oui, c'est le bal qui commence,
Et je ne dois pas, je pense,
Manquer une contredanse..

DUBOIS, *au prince, et repoussant les petites filles qui l'entourent.*

Écoutez!..

BABET.

Prenons place.

DUBOIS.

Morbleu!

LE PRINCE.

Ne vas-tu pas crier?

DUBOIS, *aux petites filles qui le pressent.*

(*Au prince.*)

Un moment... mais de grâce...

TOINON, *le prenant par le bras.*

Je vous prends pour mon cavalier...

DUBOIS, *au prince.*

Un danger trop affreux!

LE PRINCE, *regardant Babet.*

Jamais je ne fus plus heureux! .

DUBOIS.

Ah! j'enrage!..

TOINON, *voulant l'entraîner.*

A nous deux!

DUBOIS, *hors de lui.*

Au diable!.. je suis furieux!..

TOUTES, *riant et l'entraînant.*

Quel plaisir! vite à la danse! etc.

(*Elles sortent en riant et en entraînant Dubois. Le prince les suit, emmenant Babet sous son bras.*)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE DU MAINE, PORTO-CARRERO, UN VALET *enveloppé d'un manteau.*

(*Ils entrent mystérieusement par la porte à gauche. La duchesse a paru à la fin du chœur et a suivi le prince des yeux.*)

LA DUCHESSE. Ils s'éloignent! (*Au valet.*) Tu l'as bien remarqué? une steinkerque bleue, à brandebourgs? il a demandé un fiacre, fais vite avancer le nôtre; les meilleurs chevaux, c'est toi qui conduiras; que nos gens soient prêts à l'escorter.

PORTO-CARRERO. Et dès que le régent sera monté, ventre à terre jusqu'au premier relais... (*Le valet sort; à la duchesse.*) Et la petite?

LA DUCHESSE. Elle ira faire un tour à Madrid! Vous, Carrero, prévenez Cellamare, et partez au plus vite pour l'Espagne. Ayez quelques heures d'avance...

PORTO-CARRERO. Ma chaise de poste m'attend à l'hôtel! le temps de prendre mes papiers! Mais votre jeune officier...

LA DUCHESSE. Ah! le voici.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

(*La nuit vient peu à peu.*)

LA DUCHESSE, *vivement*. Eh bien! le président...

D'AUBIGNY. Vos ordres sont exécutés, Madame, le Parlement va s'assembler.

LA DUCHESSE, *d'un air résolu*. Voici l'instant d'agir. (*Lui donnant un papier.*) Tenez, monsieur d'Aubigny, prenez cet ordre signé du duc du Maine, rassemblez vos amis, deux compagnies des gardes françaises et volez aux Tuileries! Le jeune roi court des dangers, pour sa sûreté vous le conduirez à Sceaux, sur-le-champ.

D'AUBIGNY. Le roi...

LA DUCHESSE. Vous m'avez entendu...

D'AUBIGNY. Madame...

LA DUCHESSE. Point d'observations!..

D'AUBIGNY. Mais pourtant...

LA DUCHESSE, *sèchement*. J'ai compté sur votre courage, Monsieur; en manqueriez-vous au moment du péril?

D'AUBIGNY, *vivement*. Un pareil doute!..

LA DUCHESSE. Il suffit! Allez et songez qu'un gentilhomme n'a qu'une parole! (*Regardant par la coulisse à droite.*) Notre fiacre est à la porte... Ah! l'imprudent, il a des lanternes! il faut tout faire éteindre et donner mes derniers ordres. (*A Carrero.*) Suivez-moi. (*Ils sortent de côté.*)

D'AUBIGNY, *seul*. Elle a raison! ce n'est plus le moment de réfléchir; mais Babet, j'aurais voulu la défendre des piéges... (*Regardant au fond à droite.*) Ah! grand Dieu! c'est elle qu'un inconnu entraine de ce côté. (*Il remonte vers le fond.*)

SCÈNE XIV.

D'AUBIGNY, *de côté*, LE PRINCE, *entraînant* BABET *qui résiste faiblement.*

LE PRINCE, *à Babet*. Allons! venez, il est tard!

BABET, *émue*. Que diront ces demoiselles?

LE PRINCE. Elles ne manqueront pas de cavaliers! personne ne nous a vus disparaître. La voiture est là...

BABET, *avec crainte*. Comment! seule avec vous?

LE PRINCE, *tendrement*. Que craignez-vous de votre amant, votre époux?

D'AUBIGNY, *s'approchant vivement*. Son époux! jamais!

BABET, *avec un cri*. Monsieur d'Aubigny!

LE PRINCE, *à part*. Au diable l'importun... (*Haut et fièrement.*) Que voulez-vous, Monsieur!

D'AUBIGNY, *vivement*. Vous punir de tant d'audace; car si j'ignore qui vous êtes, vos desseins ne se trahissent que trop.

LE PRINCE, *avec hauteur*. Qu'est-ce à dire, mon officier?

BABET, *d'un air suppliant*. Au nom du ciel!..

D'AUBIGNY, *vivement*. Sortez, Monsieur!

LE PRINCE, *avec un geste expressif*. Volontiers, si vous voulez me montrer le chemin.

D'AUBIGNY. C'est tout ce que je demande.

BABET, *regardant au fond*. Grand Dieu! et personne pour les arrêter!

D'AUBIGNY, *à mi-voix et d'un ton méprisant*. C'est peut-être vous faire plus d'honneur que vous ne méritez!

LE PRINCE, *bas et souriant*. N'est-ce que cela? Soyez tranquille, mon gentilhomme, vous pouvez croiser l'épée avec moi sans rougir! (*Il entr'ouvre son habit et lui montre un cordon bleu.*)

D'AUBIGNY, *frappé et d'une voix étouffée*. Un grand seigneur...

LE PRINCE, *à voix basse*.

AIR : *la Trompette guerrière* (de ROBERT).

Eh! qu'importe! silence!
Marchons, marchons soudain;
Il n'est plus de distance
Les armes à la main!
(*Tirant son épée.*)
Au jardin...

D'AUBIGNY, *de même*.

Il fait nuit!

LE PRINCE.

Nous y verrons assez!

BABET.

O mon Dieu! de terreur tous mes sens sont glacés!

D'AUBIGNY, *au prince, à demi-voix*.

Mais ce déguisement...
Votre nom... votre rang...

LE PRINCE.

Eh! qu'importe? silence,
Marchons, marchons soudain:
Il n'est plus de distance
Les armes à la main!
(*Ils sortent de côté sur la ritournelle de l'air.*)

BABET, *éperdue et se soutenant avec peine*. Monsieur d'Aubigny! arrêtez! au secours! et personne! je me meurs! (*Elle retombe inanimée sur la chaise auprès de la table.*)

SCÈNE XV.

BABET, *presque évanouie*, DUBOIS.

DUBOIS, *rentrant par le fond à droite*. C'est bien ce que je croyais... et ces gens à manteaux! ils parlent espagnol, ils sont armés, j'en ai compté une douzaine, à moins que la frayeur ne m'ait fait voir double; et si ce petit Savoyard que j'ai envoyé à M. de Nocé n'arrive pas à temps, c'est fait de nous. (*Courant à Babet qu'il aperçoit.*) Ah! mon Dieu! cette petite évanouie!

BABET, *revenant à elle, et d'une voix étouffée*. Sauvez-le! sauvez-le!

DUBOIS. Comment! Que s'est-il donc passé? (*Lui frappant dans les mains.*) Mon enfant, ma chère enfant, revenez à vous! parlez; où est M. François?

BABET, *montrant le jardin*. Là, courez vite, il se bat.

DUBOIS. Il se bat! (*On entend le cliquetis des épées.*)

BABET, *avec horreur et se bouchant les oreilles*. Ah! tenez! entendez-vous?

DUBOIS, *courant à la coulisse*. Arrêtez! Bonté divine! il ne nous manquait plus que ça, faire le coup d'épée comme un sous-lieutenant. (*Criant.*) Malheureux!..

vous ne savez pas avec qui... Allons, si je le nomme, j'éveille les autres; il y a de quoi devenir fou! Ah! les voici!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE, *sans sa steinkerque*, TOINON, JUSTINE, ROSE, *toutes les* PETITES FILLES, VALETS, *avec des flambeaux*, BABET ET DUBOIS, *courant au prince*.

LES PETITES FILLES. Qu'est-ce que c'est?

BABET, *courant au prince*. Vous êtes blessé!

LE PRINCE. Non, Babet, tu le vois bien.

BABET. Ah! mon Dieu! et lui?

LE PRINCE. Très-légèrement, ce ne sera rien; mais la nuit était froide, je lui ai donné ma steinkerque; de plus et pour retourner chez lui, je l'ai forcé de monter dans le fiacre que j'avais fait demander pour nous et qui attendait à la porte; nous nous en irons à pied.

DUBOIS. Eh mais! quel est ce bruit?

LE PRINCE. C'est le fiacre qui part.

DUBOIS, *courant à la coulisse à droite*. Et ce galop de chevaux, ces cavaliers qui l'entourent et l'escortent bride abattue.

LE PRINCE, *regardant aussi*. C'est ma foi vrai! va-t-il vite pour un fiacre, c'est étonnant.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, *entrant par la coulisse à droite, avec* PORTO-CARRERO.

(*Le prince, Dubois et les grisettes sont dans le fond à gauche.*)

LA DUCHESSE, *à part*. La voiture s'éloigne avec le prince; je triomphe, me voilà régente... (*Elle aperçoit le prince entouré de petites filles.*) Dieu! c'est lui! je suis jouée!

LE PRINCE, *à Babet et lui offrant son bras*. Partons, Babet, je suis votre cavalier. (*Aux autres.*) A demain, Mesdemoiselles, chez moi...

TOUTES. A demain notre souper.

PORTO-CARRERO, *bas, à la duchesse*. A demain notre revanche! (*La duchesse paraît accablée; le prince baise la main de Babet et fait ses adieux aux petites filles, tandis que Dubois, qui aperçoit la duchesse et Porto-Carrero, les nargue à la dérobée.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon au Palais-Royal. Portes à gauche et à droite, et porte au fond. Un canapé sur le devant, à droite de l'acteur : à gauche, une table; des bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE REGENT, *seul, assis auprès de la table*. C'était un brave gentilhomme qui se battait fort bien. Il a parbleu manqué de me... et certainement, si je le retrouve, je ferai quelque chose pour lui, en le priant, par exemple, de ne plus venir une autre fois troubler mes rendez-vous, parce qu'il y a des circonstances où l'on ne doit jamais déranger un galant homme; après cela, je conçois sa jalousie, sa colère, Babet m'a tout raconté hier, lorsque je la reconduisais; car je l'ai reconduite chez elle à pied, bras dessus, bras dessous, en bon bourgeois de la rue Saint-Denis, et le trajet ne m'a point paru long; il y avait dans ses discours tant de charme, tant de candeur; elle m'a appris comment M. d'Aubigny l'aimait, comment il voulait l'épouser; je le crois parbleu bien! et si j'étais à sa place, si seulement j'étais libre. (*Riant en lui-même.*) Ah! ah! ah! voilà une folie! pas plus folle que bien d'autres. (*Il se lève.*) Babet vaut bien la veuve Scarron, que notre oncle Louis le Grand n'a pas craint de me donner pour tante; il est vrai qu'il était dévot, et que je ne le suis pas, et qu'il avait pour conseiller un saint homme, son confesseur; moi je n'ai que ce coquin de Dubois, qui ne me laisserait jamais faire une pareille sottise; et tous ces roués qui m'entourent, ce Nocé, ce Conflans, ce Brancas; je tremble pourtant devant eux et devant leurs railleries; je n'ose pas être vertueux, quoique souvent j'en meure d'envie, et une fois lancé, je vais plus loin qu'eux tous. Je dois convenir aussi que c'est amusant, et ce soir, par exemple, ce souper de grisettes, de la gaieté, de la franchise, cela me délassera un peu des dames de la cour, et de madame de Parabère, qui n'en saura rien; j'avais bien envie de ne pas même prévenir ces messieurs, parce que ces petites filles, si innocentes, si naïves, ils en auront bientôt fait des duchesses! mais d'un autre côté, il n'y avait que ce moyen-là d'être un peu seul avec Babet; car aujourd'hui enfin il faut qu'elle cesse de me résister, il faut qu'elle soit à moi. (*A demi-voix.*) Je l'aime tant et depuis si longtemps, que, si on le savait ici, je serais perdu de réputation... Hein, qui vient là? (*Voyant entrer Verdier, il se rassied auprès de la table.*)

SCÈNE II.

LE REGENT, VERDIER.

VERDIER. Je viens prendre pour ce soir les ordres de son altesse.

LE RÉGENT. Un souper de douze couverts dans le petit salon; voici la liste des convives qui sont admis. (*Lui donnant un papier.*)

VERDIER, *lisant*. Quatre messieurs seulement.

LE RÉGENT. Oui, et puis moi. Et Dubois qui est de toutes les bonnes fêtes. (*A part.*) D'ailleurs je l'ai promis à mademoiselle Toinon qui compte sur M. Prudhomme. (*Haut.*) Pour les dames...

VERDIER. Celles d'avant-hier...

LE RÉGENT. Du tout.

VERDIER.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Quoi! la duchesse...

LE RÉGENT.

Eh! non, vraiment.

Que nous importent les duchesses!

VERDIER.

O ciel!.. c'est donc d'un plus haut rang?

Des altesses?..

LE RÉGENT.

Oui, des altesses!

Des princesses, des majestés!

(*A part.*)

Si la fraîcheur, la gentillesse,

Aujourd'hui, parmi nos beautés,

Étaient des titres de noblesse.

(*Il se lève et vient sur le devant de la scène. Haut.*)

Mais, grâce au ciel, mon cher Verdier, tu ne les connais pas, elles ne sont jamais venues ici, et c'est bien ce qui en fait le charme; ce soir à neuf heures, et nous n'en sommes pas loin, elles seront à la petite porte de la rue de Valois, tu les recevras.

VERDIER. Je leur offrirai la main pour descendre de voiture.

LE RÉGENT, *avec indignation*. Une voiture! j'espère bien qu'elles viendront à pied; si cependant elles arrivaient en fiacre, ce qui m'étonnerait, que la grande porte leur soit ouverte.

VERDIER. Un fiacre! il n'en est jamais entré dans la cour du palais.

LE RÉGENT. Que celui-là soit privilégié et traité avec tous les égards dus au mérite qu'il renferme!

VERDIER. Oui, Monseigneur.

LE RÉGENT. Tu feras attendre les personnes là, dans la salle du conseil. (*Montrant la porte à droite.*)

VERDIER. Oui, Monseigneur. (*A part.*) Qui diable ça peut-il être?

LE RÉGENT. Mais il y en a une qui arrivera avant les autres... (*A part.*) Du moins elle me l'a bien promis... (*Haut.*) Mademoiselle Babet; tu entends.

VERDIER. Oui, Monseigneur, un nom déguisé.

LE RÉGENT, *lui frappant sur l'épaule et d'un ton ironique*. Tu as de l'esprit, Verdier.

VERDIER. Un peu de tact, un peu de finesse, et voilà tout.

LE RÉGENT, *à part, le regardant*. Un imbécile, qui ne voit et n'entend rien. (*Haut.*) Enfin, dès que mademoiselle Babet paraîtra, tu la feras entrer de ce côté. (*Montrant la porte à gauche.*)

VERDIER. Oui, Monseigneur, et votre altesse peut être sûre...

LE RÉGENT. C'est bien, va-t'en. (*Il s'assied auprès de la table.*)

VERDIER, *continuant ses salutations*. C'est trop d'honneur.

LE RÉGENT. Comme tu voudras; mais laisse-moi. (*Verdier sort.*) Car il ne sera pas dit que le souper se passera sans chansons, et j'ai là quelques couplets à achever.

(*Chantant.*)
Eh! bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Buvons à nos sultanes.

Eh! voici justement l'abbé!

SCÈNE III.

LE PRINCE, DUBOIS, *qui entre d'un air soucieux par la porte à droite.*

LE RÉGENT, *le regardant*. Il va m'aider.

DUBOIS. A quoi, Monseigneur?

LE RÉGENT. A finir une chanson de table, une chanson profane.

DUBOIS. Miséricorde!

LE RÉGENT. Cela te scandalise, l'abbé, tu as une pudeur si farouche.

DUBOIS. Mon Dieu! je vous abandonne ma pudeur, faites-en ce que vous voudrez, si vous pouvez en faire quelque chose; mais à votre tour, il faut que vous m'abandonniez...

LE RÉGENT. Eh! qui donc?

DUBOIS. Le duc du Maine et sa femme.

LE RÉGENT. Non.

DUBOIS. Eh bien! sa femme seulement, je m'en contenterai.

LE RÉGENT, *avec impatience*. Toujours la duchesse, il ne fait que m'en parler; je crois vraiment que tu es amoureux.

DUBOIS, *avec ironie*. C'est pour cela que je veux l'enlever à mes rivaux.

LE RÉGENT, *riant*. Cela ferait crier trop de monde, et tu as déjà tant d'ennemis.

DUBOIS, *avec colère*. Eh morbleu! il ne s'agit pas ici de mes ennemis; mais des vôtres que je surveille; et je vous invite seulement...

LE RÉGENT, *se levant*. Moi, je t'invite à souper pour ce soir, un repas délicieux.

DUBOIS, *avec impatience*. Monseigneur...

LE RÉGENT. Tu y trouveras mademoiselle Toinon, et ces demoiselles que j'attends. (*Il traverse le théâtre et va s'asseoir sur le canapé.*)

DUBOIS, *de même*. Au nom du ciel...

LE RÉGENT. Et au lieu de m'aider, tu es venu là, me déranger, au milieu d'une chanson que je composais.

DUBOIS. Jour de Dieu! des chansons! des orgies, lorsque nous sommes sur un volcan, lorsqu'il se trame en ce moment une conspiration...

LE RÉGENT. Quelle folie? (*Chantant.*)

« Eh! bon, bon, bon,
« Que le vin est bon. »

DUBOIS. Vous voilà; vous ne croyez à rien...

LE RÉGENT. Et toi, l'abbé, tu crois à tout, excepté en Dieu.

DUBOIS. Tout ce que vous voudrez, des sarcasmes, des injures, j'y suis fait; mais vous m'écouterez, et puisque vous me refusez la duchesse, vous ne me refuserez pas du moins une petite arrestation sans conséquence. (*Il s'approche du régent.*)

LE RÉGENT. Sans conséquence...

DUBOIS. Un banquier, rien que cela! un banquier espagnol qui, pour se dérober à ses créanciers, part cette nuit avec Porto-Carrero.

LE RÉGENT. Tout ce qu'il te plaira, pourvu que tu ne me parles plus d'affaires.

DUBOIS, *se mettant à la table et écrivant*. Soit. Je ne vous dirai pas qu'hier, un complot était dirigé contre vous; qu'hier, et dans cette voiture que vous avez cédée à M. d'Aubigny, on devait vous enlever, vous conduire en Espagne.

LE RÉGENT. Quelles balivernes!

DUBOIS. Vous ne le croiriez pas; aussi je n'en dis mot, je ne parle pas, j'agis.

LE RÉGENT, *le regardant pendant qu'il écrit*. Il a le diable au corps pour rêver aux complots. Sais-tu, l'abbé, que je te plains et que tu dois être malheureux, toujours dans la crainte, la défiance; aussi, une justice à te rendre, c'est que tu es généralement détesté.

DUBOIS. C'est ce qu'il faut; je serais bien fâché d'avoir leur estime.

LE RÉGENT. De ce côté-là, sois tranquille...

DUBOIS. Tant mieux, Monseigneur; s'ils me méprisent, je le leur rends bien, et nous sommes quittes; je ne m'en porte pas plus mal, au contraire, et je ne vois pas la nécessité d'être aimé d'eux. (*Se levant et allant au régent.*) Vous, par exemple, le meilleur et le plus généreux des hommes, vous ont-ils épargné les outrages et les calomnies? ne vous ont-ils point, témoin ce Lagrange-Chancel, à qui vous avez fait grâce, accusé en prose, comme en vers, des plus horribles attentats? le fer, le poison, que sais-je? et pourquoi? parce que vous êtes bon, loyal, clément; et que personne n'a plus que vous ressemblé à votre aïeul Henri IV; mais vous

en ferez tant, que vous lui ressemblerez jusqu'au bout; ils vous assassineront.

LE RÉGENT. Dubois! (*Il se lève et passe de l'autre côté.*)

DUBOIS. Tandis que moi, qui tâche tout uniment de ressembler à Richelieu, je suis comme lui haï, détesté, abhorré, mais comme lui je serai riche, heureux, puissant, et comme lui je mourrai tranquillement dans mon lit. Voilà à quoi sert l'amour du peuple.

LE RÉGENT. Infâme!

DUBOIS. C'est possible; mais j'ai raison. (*Lui présentant le papier.*) Signez!

LE RÉGENT. Un instant. (*Il lit le papier.*) Oui, un banquier espagnol, qui a fait banqueroute à Londres, d'où il s'est enfui. (*Regardant Dubois, qui est debout derrière lui auprès de la table.*) Qu'est-ce que ça te fait?

DUBOIS. L'ambassadeur d'Angleterre demande à le faire arrêter en France, et il n'y a pas de temps à perdre, car il part cette nuit pour l'Espagne avec l'abbé Porto-Carrero, secrétaire du prince de Cellamare.

LE RÉGENT, *signant*. Ça, c'est juste, le couvert de l'ambassade ne doit pas protéger les fripons; qu'on l'arrête... (*Il signe.*)

DUBOIS, *appuyant*. Et qu'on examine ses papiers, c'est tout ce que je demande. (*A part, sur le devant de la scène pendant que le régent signe.*) parce qu'en visitant les siens, on visitera ceux du secrétaire d'ambassade, un hasard que j'aurai soin de commander... (*Haut, au régent.*) Maintenant, Monseigneur, amusez-vous; moi, je veille. (*Il va pour sortir.*)

LE RÉGENT. Est-ce que tu ne souperas pas avec nous?

DUBOIS. Si j'ai le temps.

LE RÉGENT. Tâche, car j'ai à te parler.

DUBOIS, *se rapprochant vivement*. Et de quoi?

LE RÉGENT. De cette petite Babet, que j'attends.

DUBOIS, *avec humeur*. Encore elle! est-ce que vous ne devriez pas déjà vous occuper d'une autre, vous qui, parmi nos roués, avez si belle réputation, réputation usurpée...

LE RÉGENT, *piqué*. Halte-là! c'est ce que nous verrons!..

DUBOIS. Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais, comme disait le feu roi, qui s'y connaissait, qu'un *fanfaron de vices*.

LE RÉGENT. Et toi, l'abbé, tu es de ce côté-là un vrai brave.

DUBOIS. Brave comme César!.. (*Écoutant.*) On monte l'escalier.

LE RÉGENT. C'est Babet.

DUBOIS. A merveille! je m'en vais

LE RÉGENT. Tu fais bien.

DUBOIS. N'est-ce pas, Monseigneur? Savoir arriver, et surtout s'en aller à propos, voilà le moyen de faire son chemin à la cour.

LE RÉGENT, *lui frappant sur la joue*. Aussi je t'aime, à condition que tu ne reviendras plus.

DUBOIS. C'est convenu, à moins d'un danger réel.

LE RÉGENT. Dans le cas seulement où mon pupille, le jeune roi serait menacé.

DUBOIS. Je vous le jure, et alors, je frappe discrètement trois coups à cette porte. (*Montrant la porte à gauche.*) Tenez, comme on le fait en ce moment... (*On entend frapper trois petits coups bien distincts à la porte.*)

LE RÉGENT. C'est Babet; tais-toi, et va-t'en. (*Il éteint les bougies qui sont sur la table, et va ouvrir la porte.*)

SCÈNE IV.

LE RÉGENT, *allant ouvrir la porte à gauche*, BABET.

LE RÉGENT. Vous voilà, Babet, donnez-moi la main. (*Elle entre dans l'appartement; pendant ce temps, Dubois, marchant sur la pointe du pied, passe derrière elle et sort par la porte à gauche, qu'il referme sur lui.*)

BABET. Ah! mon Dieu! quelle obscurité, et puis, dans cette mansarde, où vous m'aviez dit que vous demeuriez, je crains toujours de me cogner la tête.

LE RÉGENT. N'ayez pas peur; grâce au ciel, vous n'êtes pas si grande que ceux qui l'habitent. Pour de la lumière, on va nous en apporter, je l'avais ordonné.

BABET. Vous avez donc un domestique?

LE RÉGENT. Oui, vraiment.

BABET. Vous ne me l'aviez pas dit. C'est donc depuis que vous espérez cette nouvelle place?

LE RÉGENT. Oui, Babet.

BABET. Et il paraît que vous êtes servi.

LE RÉGENT, *souriant*. Comme un prince, c'est-à-dire horriblement mal.

BABET. Voilà ce que c'est, si vous faisiez comme moi, je n'ai jamais à gronder ma femme de chambre.

LE RÉGENT. Je crois bien; elle est si jolie, et elle vous habille si bien.

BABET. Monsieur François, finissez.

LE RÉGENT. Asseyez-vous, de grâce. (*Il la conduit vers le canapé; ils s'asseyent tous deux; Babet est à la gauche du regent.*)

BABET. Volontiers; mais il me tarde de voir votre appartement, je veux dire le nôtre, celui qui bientôt m'appartiendra, et de faire connaissance avec notre petit mobilier... Eh mais! voilà un canapé qui n'est pas mal; moi, je n'ai que deux chaises, et elles sont en paille; celui-là est rembourré.

LE RÉGENT. Il n'y a rien de trop beau pour vous, qui êtes ma reine et ma souveraine.

BABET. Ah! oui, je m'en suis déjà aperçu; vous êtes très-galant, et vous faites pour moi des dépenses qui me fâchent; une fois marié, il faudra de l'économie; je m'en charge.

LE RÉGENT. Ce ne sera pas la peine, j'espère bien monter en grade et arriver à une place supérieure.

BABET. A quoi bon?

LE RÉGENT. Vous n'avez donc pas d'ambition?

BABET. Pas du tout.

AIR du *Baiser au Porteur*.

Dans mes rêves de jeune fille,
Ce n'est pas là ce que je désirais;
Un bon ménage, une famille,
Des enfants que j'élèverais,
Voilà, voilà ce que je souhaitais.
Oui, je voulais, dans ma tendresse,
Un bon mari, dont l' sort s'unît au mien,
Pour t' rendre heureux, et pour l'aimer sans cesse;
(*Le regardant tendrement.*)
Je vous vois, et ne veux plus rien.

LE RÉGENT. Quoi! vraiment, la fortune, l'opulence...

BABET. J'aurais pu l'avoir un jour, en épousant ce pauvre M. d'Aubigny, car lui, c'est bien autre chose que vous, c'est un gentilhomme.

LE RÉGENT. Et vous me préférez à lui?

BABET. Oui; l'on aime mieux son égal que son maître.

LE RÉGENT, *à part*. O ciel! (*Haut.*) Et si j'étais grand seigneur, vous ne m'aimeriez donc plus?

BABET, *d'un air détaché*. Ma foi! non, (*Gaiement.*) à moins que je ne fusse aussi grande dame.

LE RÉGENT. C'est trop juste; et s'il ne tenait qu'à toi de demander, de désirer, que voudrais-tu?

BABET. Vous! vous, comme vous êtes et pas autre chose.

LE REGENT, *hors de lui*. Ah! voilà ce que je n'ai jamais entendu, ce qu'on ne m'a jamais dit. Babet, tu ne sais pas quelle ivresse, quelles délices inconnues j'éprouve auprès de toi!

BABET. Eh bien! monsieur François...

LE REGENT. Ah! reste, de grâce, ne me retire pas cette main qui est à moi, qui m'appartient, car je te consacre mes jours, tu es tout pour moi; et à son amant, à son mari on peut bien accorder...

BABET. Ah! que c'est mal à vous; laissez-moi, mon ami, laissez-moi, dans huit jours je serai votre femme, votre compagne; mais d'ici là...

LE RÉGENT. Babet, un seul baiser...

BABET. Oh non! je vous en prie, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, c'est votre bien que je vous prie de défendre. (*Se levant et résistant plus faiblement.*) Ah dame! si vous n'y mettez pas du vôtre!...

AIR de *Céline*.

Que voulez-vous que je devienne?
Ayez de la raison pour nous;
Moi, j'ai déjà bien de la peine,
Mon amour n'est que trop pour vous,
Il vous seconde assez... de grâce,
Mon ami, soyez généreux...
Comment voulez-vous que je fasse
Si je suis seule contre deux?

LE RÉGENT, *l'embrassant*. Babet, Babet, ne me résiste plus. (*On frappe trois coups à la porte de gauche.*) O ciel! ce que m'a dit Dubois. Y aurait-il réellement conspiration? en voudrait-on aux jours ou à la liberté du roi? (*Il va du côté de la porte à gauche.*)

BABET. Qu'avez-vous?

LE RÉGENT. Rien; c'est pour le souper que j'avais commandé, et l'on vient me prévenir.

BABET. Il y a peut-être un accident.

LE RÉGENT. Justement; je vais voir ce que c'est, et je reviens; attendez-moi ici.

BABET. Si je peux vous aider, me voilà.

LE RÉGENT. Non, non, je reviens, vous dis-je, ou je vous envoie M. Prudhomme. Ne vous impatientez pas, c'est tout ce que je vous demande. (*Il sort par la porte à gauche qu'il referme.*)

SCÈNE V.

BABET, *seule*. Eh bien! il s'en va, il me laisse, et sans lumière encore; si je savais seulement où sont les nappes et les serviettes, je mettrais le couvert, mais encore faut-il y voir clair, et pas de briquet seulement, ni briquet ni allumettes! (*Allant à la table qu'elle cherche à ouvrir.*) Et des tables sans tiroirs. Ah! quelle maison, comme c'est monté; on voit bien que c'est un ménage de garçon; mais patience, lorsque j'y serai, ce sera un peu mieux. (*Allant vers le fond.*) Ah! une porte; celle de la cuisine, sans doute. (*Tournant un bouton doré.*) Et en tournant le loquet... (*La porte s'ouvre, et Babet recule, étonnée, en voyant entrer, avec des flambeaux, Toinon et ses compagnes.*)

SCÈNE VI.

BABET, TOINON, JUSTINE, ROSE, GRISETTES.

CHŒUR.

AIR de *la Tentation*.

Quel éclat! plus je le regarde,
Moins je crois à ce que je vois!
Dieu! quelle superbe mansarde
Habite ce monsieur François!

TOINON.

Je connais plus d'un ménage
Fort gentiment arrangé,
Mais jamais j'n'ai vu, je gage,
De garçon si bien logé.

TOUTES.

Quel éclat! oui, plus je regarde, etc.

BABET. Qu'est-ce que cela veut dire? et où sommes-nous donc?

TOINON. Nous ne le savons pas plus que toi; en descendant du fiacre, où nous étions six, six dans un fiacre, sans cavaliers! aussi nous sommes chiffonnées! c'est une horreur! on ne croirait jamais que nous sortons de chez nous; enfin, un grand monsieur a ouvert la voiture, nous a fait monter par un escalier sans lumière...

BABET. C'est comme moi.

TOINON. Et nous nous sommes trouvées dans le salon à côté de celui-ci; un grand salon doré, avec des glaces, des peintures, et des girandoles de bougie; ça nous a tellement éblouies, que nous n'y avons plus rien vu; pendant ce temps, le monsieur avait disparu, et les deux battants s'étaient refermés.

BABET. Savez-vous que c'est effrayant.

TOINON. Pas tant; moi, je m'y ferais; et c'est en ouvrant toutes les portes, que nous sommes arrivées jusqu'ici.

BABET. Ah! mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que ça signifie?

TOINON. Nous le saurons... n'as-tu pas peur qu'on nous mange? nous sommes trop pour cela; si j'étais seule, je ne dis pas; ça m'inquiéterait, et encore...

JUSTINE, *qui s'est assise sur le canapé*. Ah! Mesdemoiselles! le bon canapé! qu'on y est bien!

TOINON ET LES AUTRES, *allant auprès de Justine*. Eh! c'est du lampasse...

JUSTINE. De quinze à vingt livres l'aune.

TOINON. A vingt-cinq, Mesdemoiselles; nous n'en avons jamais eu de si beau au magasin; regarde donc, Babet. (*Pendant que toutes les petites filles formées en groupe à droite, regardent, Dubois sort de la porte à gauche, qu'il referme.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

DUBOIS, *à part*. Je suis tranquille, le prisonnier restera là jusqu'à ce que le régent vienne l'interroger. (*Apercevant les grisettes.*) Dieu! toutes ces petites filles réunies, et le régent qui m'a défendu de rien avouer encore à Babet.

TOINON, *se retournant*. Ah! M. Prudhomme!

BABET. Quel bonheur! il va nous dire où nous sommes. (*Elles l'entourent.*)

TOINON. Et quels sont ces beaux appartements?

BABET. Nous, qui croyions être dans la mansarde de M. François.

TOINON. Est-ce que nous nous serions trompées de porte?

BABET. Mais parlez donc, monsieur Prudhomme.

TOINON. Parlez vite...

TOUTES. Oui, parlez vite.

DUBOIS. M'y voici, mes petits anges; c'est une surprise que nous vous ménagions, et qui a réussi; car vous êtes surprises; je le suis aussi, nous le sommes tous; voilà même ce que j'appelle une surprise...

BABET. Mais comment se fait-il?..

TOUTES. Oui, comment se fait-il?..

DUBOIS. De la manière la plus simple; c'est moi, maître tapissier, qui ai meublé ces appartements, ce qui m'a procuré quelque crédit auprès de l'intendant, c'est par ce crédit que j'ai fait avoir à M. François une place au Palais-Royal.

BABET. Celle qu'il espérait obtenir, et dont il me parlait hier?

DUBOIS. Précisément; il ne voulait vous l'apprendre que ce soir.

TOINON. Est-elle heureuse, cette Babet!

BABET. Et quelle place?

DUBOIS. Une place qui tient encore aux aides où il était, une place de sommelier, commis-juré, dégustateur; c'est lui qui goûte tous les vins que boit le régent, et je vous réponds qu'il a de l'occupation; du reste un emploi superbe qui lui donne un logement dans les combles.

TOINON. C'est bien loin de la cave.

DUBOIS. C'est égal, il descend, il aime à descendre! Et, comme aujourd'hui il n'y a personne dans cette partie du château, comme le prince et toute sa famille sont depuis hier dans leur résidence d'été, M. François a eu l'idée de vous recevoir ici, sans vous en prévenir, et sans que personne le sache.

TOINON, *gaiement.* Nous sommes donc au palais?

JUSTINE, *de même.* Dans les appartements du prince.

TOUTES, *sautant de joie.* Ah! que c'est joli! que c'est amusant!

TOINON. A nous le château!

TOUTES. A nous le palais!

TOINON. Nous voilà princesses pour toute une soirée; allons-nous nous amuser!

JUSTINE. C'est M. François qui sera le prince.

TOINON. Et Babet sa maîtresse! madame de Parabère.

BABET. Eh bien! par exemple, m'en préserve le ciel.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Fait-elle la renchérie!
Un emploi qu' chacun envie,

JUSTINE.

Que plus d'un' dame de la cour
Sollicite chaque jour.

TOINON.

Une place enfin, ma chère,
Qui n'est pas sans agréments,
Et qui n'a pas, d'ordinaire,
Les plus mauvais appointements.

Moi, je me contenterai d'être de la famille royale, je serai mademoiselle de Beaujolais.

JUSTINE. Moi, mademoiselle de Valois ..

BABET. Et M. Prudhomme...

TOINON. Le confident du prince!

BABET. L'abbé Dubois?

TOINON. Il a une mine à ça.

TOUTES, *sautant autour de lui.* Ah! monsieur l'abbé! monsieur l'abbé! (*Elles le quittent et vont causer dans le fond.*)

DUBOIS, *sur le devant du théâtre.* On ne peut pas échapper à sa destinée, il était impossible que je ne fusse pas ce que je suis, c'est écrit. (*A Babet, qui a pris sur la table un papier qu'elle déchire.*) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait là?

BABET. Je suis toute défrisée, et je mets des papillotes.

DUBOIS, *ramassant la moitié du papier que Babet a déchiré.* Ah! mon Dieu! (*A part et lisant.*) Une pension qu'il accordait au duc de Villeroi, son ennemi; quelle faiblesse! quelle injustice! heureusement (*Montrant le papier.*) voici la pension supprimée; elle croyait ne faire que des papillotes, et elle fait des économies. Ah! si on introduisait les grisettes dans le gouvernement. (*A Justine, qui se dirige vers la porte à gauche.*) Eh bien! eh bien! où allez-vous? (*Il court à elle.*)

JUSTINE. Voir où donne cette porte.

DUBOIS, *à part.* Et notre prisonnier d'État à qui elle rendrait visite. (*Il ferme la porte et met la clé dans sa poche.*) Du tout, on n'entre pas.

TOUTES. Et pourquoi donc? (*Elles l'entourent.*) Ah! monsieur Prudhomme!

TOINON, *le caressant.* Ah! monsieur l'abbé!

DUBOIS. C'est encore une surprise! le dessert qui est là, et on ne peut pas, avant le souper, vous surtout, vous, Toinon, qui êtes friande...

TOINON. Ce n'est pas vrai.

DUBOIS. Vous aimez ce qui est bon.

TOINON, *d'un air caressant, et lui frappant la joue.* Ce n'est pas à vous à dire ça!

DUBOIS. A-t-elle de l'instinct. (*A part.*) On dirait qu'elle me connaît réellement. (*Haut.*) Ecoutez, mes petites amours, M. François va revenir, il a de l'occupation dans ce moment; il donne des ordres, ce qui ne l'amuse pas beaucoup.

BABET. Qu'il se dépêche donc, car je meurs de faim.

TOINON. Moi aussi.

DUBOIS. Permettez-moi de vous laisser un instant.

JUSTINE. Nous ne le voulons pas.

TOUTES. Nous ne le voulons pas.

DUBOIS. C'est pour l'aider; il m'attend, et quand je suis là, voyez-vous, cela va plus vite, parce que, moi, vrai!.. dans la poêle à frire... avant une demi-heure, le souper, et d'ici là, faites tout ce que vous voudrez, vous êtes les maîtresses. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DUBOIS.

TOINON. Voilà bien de l'embarras pour un souper.

BABET. Ce sera trop beau, ce pauvre François va se ruiner.

TOINON. Tiens! quand on aime; aussi je n'empêche pas M. Prudhomme, je le laisse faire.

JUSTINE. Malgré cela, de s'en aller ainsi, ce n'est pas galant.

TOINON. Il n'y a pas de mal, parce que tout à l'heure, là, dans cette chambre, où il nous a dit qu'était le dessert...

TOUTES. Eh bien!

TOINON. Eh bien! j'ai entendu le dessert remuer.

BABET. Est-elle bête.

TOINON. Pas tant; j'ai idée qu'il y a quelqu'un. (*A mi-voix.*) Dites donc, si c'était une femme.

BABET. Une femme! ici, près de M. François!

TOINON, *faisant signe de se taire.* Silence! (*Elle s'approche à pas de loup de la porte à gauche et frappe légèrement; après un instant d'intervalle on répond.*) Vous entendez?

TOUTES. Qu'est-ce que ça veut dire?
BABET. Et cette porte qui est fermée.
TOINON. Comment l'ouvrir?
BABET, *regardant la porte du fond par laquelle Dubois vient de sortir*. Ah! cette porte, cette serrure, sont pareilles, et si la même clé pouvait... (*Elle retire la clé de la serrure.*)

TOINON, *prenant la clé*.
AIR de *la Rente viagère*.

Chut! c'est convenu.
Par ce moyen, je l'espère,
Bientôt, ma chère,
Nous saurons l'affaire,
Et le mystère
Sera connu.
(*Cherchant à ouvrir.*)
Dieu! c'est désolant,
Ça n'ouvre pas.

TOUTES.
Ah! quel dommage!

TOINON, *tournant la clé*.
Si fait, du courage;
Mais tournons-la bien doucement.
(*Regardant de tous côtés avant d'ouvrir.*)

TOUTES, *à demi-voix*.
Chut! c'est convenu...
Par ce moyen, je l'espère,
Bientôt, ma chère,
Nous saurons l'affaire...
Et le mystère
Sera connu.

TOINON, *essayant encore*. Si vraiment, la porte s'ouvre; sortez, Madame. Ah! un jeune homme!
TOUTES. Un militaire.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; D'AUBIGNY, *le bras en écharpe*.

D'AUBIGNY, *entrant brusquement*. Eh bien! que me veut-on? mon supplice est-il prêt?.. Dieu! Babet.
BABET, *courant à lui*. Monsieur d'Aubigny!
TOINON. C'est son autre.
JUSTINE. Est-ce que M. François l'aurait aussi invité à souper?
TOINON. Il serait bon enfant, par exemple!
D'AUBIGNY. Je ne sais encore si je veille! me retrouver auprès de vous et de ces demoiselles, moi, emprisonné, arrêté.
BABET. Que dites-vous?
D'AUBIGNY. Que surpris et désarmé au moment où je tentais d'enlever le jeune roi...
BABET. Vous, Monsieur?
D'AUBIGNY. Rien ne peut me sauver, je le sais, et je me résigne à mon sort; mais la duchesse; mais ses amis, qui ignorent que Porto-Carrero vient d'être arrêté, que le coup est manqué, et qui vont se compromettre, s'exposer. Ah! si je pouvais seulement les prévenir.
BABET. Qui vous en empêche?
D'AUBIGNY. Et comment sortir de ces lieux?.. comment échapper à mes ennemis!
BABET. Rien de plus facile, en nous adressant à M. François...
TOINON. Son bon ami, qui nous a amenées ici.
D'AUBIGNY. M. François, mon adversaire d'hier au soir!
BABET, *vivement*. Ah! cela n'y fait rien, il vous sauvera, j'en réponds; il vous conduira hors de ce palais, il le connaît si bien.
D'AUBIGNY. Trop bien peut-être! et puisqu'il vous y a conduite, il y a ici quelque piége, quelque trahison qui vous menace.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Pour une fille jeune et belle,
Savez-vous bien qu'à tous les yeux,
C'est être déjà criminelle
Que de paraître dans ces lieux...
Dans ce palais il n'est personne
Qui de régner n'obtienne la faveur...
Mais pour un jour... et c'est une couronne
Qu'il faut payer de son honneur.

BABET. Quelle idée! lui, M. François, vous ne le connaissez pas.
D'AUBIGNY. Non, mais plutôt mourir que de lui rien devoir.
TOINON. Eh bien! M. Prudhomme...
BABET. Il est si bon enfant; il vous rendra ce service.
TOINON. Il le faudra bien, moi, d'abord, je l'exige. Et lui qui avait promis de revenir si vite.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS, VERDIER.

TOINON, *se retournant*. C'est bien heureux, le voilà. Arrivez donc, Monsieur.
DUBOIS. Ne vous impatientez pas, mes amours, tout marche à souhait, et le souper est servi.
TOINON. Quelle bonne nouvelle! Mais nous, pendant ce temps, (*Montrant la porte à gauche.*) nous nous sommes occupées du dessert, et voilà un jeune homme..
DUBOIS, *apercevant d'Aubigny*. Dieu! le prisonnier qu'elles ont délivré!
BABET. Nous le protégeons d'abord.
TOINON. Et vous, mon bon monsieur Prudhomme, il faudrait, tout de suite, tout de suite, pour des raisons inutiles à vous expliquer... (*Aux autres.*) car ce pauvre Prudhomme ne se doute pas de la conséquence... il faudrait le faire sortir en secret de ce palais, dont vous connaissez si bien les êtres...
DUBOIS. Comment donc, avec le plus grand plaisir; dès que ces demoiselles me le commandent, je vous réponds qu'avant peu il sera en lieu sûr.
BABET, *à d'Aubigny*. Vous voyez.
TOINON. Quand je vous le disais.
DUBOIS. Vous, mes petits anges, passez vite dans la salle à manger. (*A Verdier, qui est derrière.*) Verdier, conduisez ces demoiselles. (*Toutes les petites filles entrent avec Verdier dans l'appartement à droite. Babet, qui est restée la dernière, regarde d'Aubigny comme pour lui dire adieu; elle reste auprès de la porte.*)
DUBOIS, *à d'Aubigny*. Vous, mon gentilhomme, suivez-moi.
D'AUBIGNY. Je vous remercie, Monsieur, de vos bons offices; mais, quoi qu'il puisse m'arriver en restant dans ces lieux, je ne quitte pas Babet, je dois veiller sur elle.
DUBOIS. Et moi sur vous... (*Appelant.*) Holà! quelqu'un... (*La porte du fond s'ouvre; deux gardes du corps paraissent.*) Emparez-vous de Monsieur au nom du roi.
BABET. Qu'est-ce que cela veut dire?
DUBOIS. Conduisez-le dans la chambre du conseil. (*A d'Aubigny.*) Vous savez, Monsieur, que toute résistance serait inutile.

BABET. O ciel! M. Prudhomme! il leur commande à tous.

D'AUBIGNY, *à Babet*. Quand je vous disais qu'il y avait trahison; Babet, méfiez-vous d'eux tous; c'est pour vous perdre qu'ils vous ont entraînée en ces lieux, et le regent, et son infâme ministre...

BABET, *éperdue*. Comment!

DUBOIS, *faisant signe aux gardes*. Obéissez.

AIR : *La voix de la patrie* (de WALLACE).

DUBOIS ET LES GARDES.

D'une telle insolence
Il faut la préserver,
Venez, } la résistance
Sortez, }
Ne saurait vous sauver.

BABET.

O ciel!

D'AUBIGNY, *entraîné*.

Tout se prépare
Pour vous perdre aujourd'hui,
Puisque l'on vous sépare
De votre seul ami.

DUBOIS ET LES GARDES.

D'une insolence, etc., etc., etc.

BABET.

De cette violence
Comment le préserver,
Hélas! ma résistance,
Ne saurait le sauver.

D'AUBIGNY.

D'une telle insolence
Je dois la préserver,
Hélas! ma résistance
Ne pourra la sauver.

(*D'Aubigny sort, entouré par les gardes.*)

SCÈNE XI.

BABET, DUBOIS.

DUBOIS. Non, mademoiselle Babet, non, ne le croyez pas, nul danger ne vous menace; au contraire, les honneurs, les richesses vous attendent.

BABET. Que voulez-vous dire?

DUBOIS. Que tout dépend de vous; et n'allez pas, par de vains scrupules, manquer à la plus belle destinée qui jamais se soit offerte.

BABET. Je ne vous comprends pas; mais pourquoi ce changement dans vos discours, dans vos manières? pourquoi tout le monde ici semble-t-il vous obéir?

DUBOIS. Ce n'est pas moi, c'est vous qui commandez, et quant tout reconnaîtra vos lois, rappelez-vous seulement que cette puissance, c'est à moi que vous la devez.

BABET, *regardant autour d'elle*. Et M. François, pourquoi ne revient-il pas? où est-il?

DUBOIS. Il n'y a plus de M. François, son règne est fini, un autre commence.

BABET. Il est donc vrai, on nous a séparés, on m'enleve à lui, et pour quel motif? Je ne veux pas rester ici, je veux sortir, je suivrai ces demoiselles...

DUBOIS. Impossible, la porte est fermée en dedans.

BABET, *courant à la porte à droite*. Cela ne se peut...

DUBOIS. Je l'ai ordonné.

BABET, *avec désespoir*. Oh! mon Dieu!

DUBOIS. Mais écoutez-moi...

BABET. Ne m'approchez pas, Monsieur, ne m'approchez pas, ou je ne sais de quoi je suis capable. (*Elle se jette sur le canapé.*)

DUBOIS. Calmez-vous, Babet, calmez-vous, je me retire; aussi bien d'autres soins me réclament, et je laisse à une voix plus persuasive que la mienne le bonheur de vous rassurer. Adieu; pensez à ce que je vous ai dit... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

BABET, *seule, se levant*. D'Aubigny avait raison; on m'a entraînée dans un piége, un piége infernal; mais je me tuerai plutôt... On vient, on monte un escalier; c'est fait de moi, je suis perdue... non! je suis sauvée... (*Courant au régent, qui entre par la porte à gauche, et se jetant à son cou.*)

SCÈNE XIII.

BABET, LE RÉGENT.

BABET. François, ah! mon ami! je vous revois, je vous retrouve...

LE RÉGENT. Babet, qu'avez-vous?

BABET. Secourez-moi! protégez-moi!

LE RÉGENT. Et contre qui?

BABET. Contre le régent.

LE RÉGENT, *à part*. O ciel!

BABET. Contre son ministre, qui m'a, dit-on, livrée, vendue! Oh! non, ce n'est pas possible, je suis près de vous, dans vos bras, je suis tranquille, je ne crains rien!

LE RÉGENT. Oui, Babet, oui, vous serez défendue, protégée par mon amour, nous ne nous quitterons plus.

BABET. A la bonne heure! je suis à toi, à toi seul, n'est-ce pas? ils n'ont pas le droit de nous séparer; viens, partons, quittons ce palais, je ne peux pas y rester, j'y mourrais, allons-nous-en.

LE RÉGENT. Et si tu savais quels devoirs m'y retiennent...

BABET. Renonces-y, renonce à ta place, nous n'en avons pas besoin pour nous aimer.

LE RÉGENT. Oui, tu as raison, et s'il ne tenait qu'à moi... mais crois-tu qu'on te laissera quitter ces lieux? crois-tu que celui que tu redoutes puisse se résoudre à te perdre?

BABET. Oui, je l'espère, oui, j'en suis sûre; c'est un noble prince, c'est un homme d'honneur, et me retenir en ce palais par la force ou par la ruse serait trop indigne de lui. (*Au régent, qui se dégage de ses bras et fait quelques pas.*) Eh bien! tu t'éloignes de moi; viens plutôt, ne me quitte pas, j'irai me jeter à ses pieds, et quelque méchant qu'il soit, il ne voudra pas des pleurs et du déshonneur d'une pauvre fille. Mon Dieu! cette honte que je repousse, il y en a tant qui l'ambitionnent! et ce serait pour lui un regret, un remords éternel. Il comprendra cela, n'est-il pas vrai?

LE RÉGENT. Oui, sans doute, et son cœur le lui reproche déjà; mais si tu savais comme moi à quel point il t'aime...

BABET. Qui te l'a dit?

LE RÉGENT. Je ne puis en douter. Et s'il t'offrait tout ce qu'il possède et d'honneurs et de fortune, s'il te disait qu'il ne veut plus vivre que pour toi?..

BABET, *avec délire*. Je lui répondrais que je t'aime, que tu es mon amant, mon mari; que, dans quelque rang que tu sois placé, je te préfère à tout.

LE RÉGENT. Est-il possible!

BABET. Mais que lui, qui veut me tromper et me séduire, je l'abhorre, je le déteste; et, tout prince qu'il est, je le...

LE RÉGENT. N'achève pas. Si tu connaissais ses tour-

ments, si tu savais ce qu'il souffre, tu aurais pitié de lui.

BABET. Que dis-tu?

LE REGENT. Qu'il n'est point tel qu'on te l'a représenté, qu'il est sensible et généreux, et loin de vouloir contraindre ta tendresse...

BABET, *étonnée*. C'est toi qui le défends!

LE RÉGENT. Il est si malheureux! pardonne-lui, Babet, pardonne-lui.

BABET. O ciel! tu demandes grâce pour lui?

LE RÉGENT. Oui, grâce et pitié; mais non pour lui seul...

BABET. Qu'est-ce que ça signifie?

LE RÉGENT, *se jetant à ses pieds*. Que je suis aussi coupable, et que lui et moi ..

BABET, *le regardant avec anxiété et désespoir*. Ah! taistoi... tais-toi, ce n'est pas possible, je ne puis croire, je me trompe, ma raison s'égare, n'est-il pas vrai?..

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS, *tenant des papiers à la main, et courant vivement au régent.*

DUBOIS. Monseigneur!..

BABET, *poussant un cri d'horreur*. Ah!.. (*Elle s'élance vers la porte du fond et disparaît.*)

LE RÉGENT, *courant à la porte*, Babet... où va-t-elle... courons...

DUBOIS, *le retenant*. Non, Monseigneur, non, vous ne la suivrez pas, vous m'écouterez.

LE RÉGENT, *se débattant*. Laisse-moi tranquille.

DUBOIS, *le tenant toujours*. Je ne vous laisserai pas.

LE RÉGENT, *avec désespoir*. Elle me délaisse, elle me fuit.

DUBOIS. Mon Dieu! elle reviendra, tandis que l'occasion perdue ne revient pas; et quand il s'agit de votre gloire, de votre salut, de celui de l'État...

LE RÉGENT. Je veux du moins savoir ce qu'elle est devenue; que l'on suive ses pas... Holà! quelqu'un! Verdier. (*Verdier paraît à la porte.*) Une jeune fille sort d'ici, courez après elle, qu'on ne la quitte pas, qu'on me la ramène; je veux la revoir, je le veux! (*Redescendant le théâtre.*) La pauvre enfant!..

DUBOIS, *à part*. Au diable les amours.

LE RÉGENT, *revenant à Dubois*. Eh bien! voyons, je suis calme, je t'écoute; parle donc! qu'y a-t-il?

DUBOIS, *froidement*. Presque rien! j'ai arrêté Cellamare, et saisi ses papiers.

LE RÉGENT. Arrêter un ambassadeur!

DUBOIS. Un ambassadeur qui conspire! Il ne s'agissait rien moins que de vous enlever la régence...

LE RÉGENT, *avec impatience*, C'est bien!

DUBOIS. De la donner au roi d'Espagne.

LE RÉGENT, *de même*. C'est bien, l'abbé! c'est bien.

DUBOIS. Eh non! morbleu! ce n'est pas bien; mais nous y mettrons bon ordre; j'ai là le nom de tous les conjurés...

LE RÉGENT, *écoutant vers le fond*. Tais-toi; j'ai cru l'entendre... Eh! mon Dieu! non, personne; elle ne revient pas.

DUBOIS. Je ne comprends pas l'inquiétude de Monseigneur; je vous promets qu'avant un quart d'heure, elle sera de retour.

LE RÉGENT, *avec joie et se rapprochant de lui*. Tu crois?..

DUBOIS, *lui présentant la plume*. J'en suis sûr... deux ou trois signatures à donner.

LE REGENT, *allant auprès de la table*. Qu'est-ce que c'est?

DUBOIS. La duchesse du Maine et son mari qu'il nous faut décidément arrêter... (*Geste de refus du régent. Dubois reprend vivement.*) Et puis, cette petite Babet qui meurt d'envie de vous pardonner, résistera d'abord...

LE RÉGENT, *avec joie*. Vraiment!

DUBOIS. C'est dans l'ordre; elle ne peut pas faire autrement. Signez, Monseigneur.

LE RÉGENT, *en signant*. Mais si tu avais vu son effroi, quand elle a su qui j'étais.

DUBOIS. Parbleu! l'étonnement, la surprise... (*Lui donnant un autre papier.*) Nous comprenons aussi làdedans notre ami Malezieux, Polignac, Laval, le duc de Richelieu. (*Se frottant les mains.*) Tous mes ennemis!

LE RÉGENT. Tant de monde! Dubois...

DUBOIS. Qui sait même, une joie déguisée. On n'apprend pas que celui qu'on aime est un duc, un prince, un régent; sans que la tête nous tourne.

LE RÉGENT, *avec joie*. Dis-tu vrai?

DUBOIS. Je le parierais. (*Lui donnant un autre papier.*) Plus que celui-là; c'est le dernier.

LE RÉGENT, *avec impatience*. Mais ce n'est pas un ordre. (*Regardant le papier.*) Une lettre à Sa Sainteté, un chapeau de cardinal!

DUBOIS. Que vous lui demandez pour moi; j'espère que je ne l'ai pas volé.

LE RÉGENT. Et il ose croire que le pape pourra jamais consentir.

DUBOIS. Cela ne vous regarde pas, ni moi non plus. Ce qu'il fera sera bien fait; il est infaillible : ce n'est pas comme nous, Monseigneur.

LE RÉGENT, *jetant les papiers de côté*. Par exemple! ah! cette fois je ne me trompe pas, une voiture... c'est Babet qu'on me ramène, courons!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

(*Au moment où le régent va sortir par la porte du fond, d'Aubigny entre escorté par les gardes.*)

LE RÉGENT. Dieu! que vois-je!

DUBOIS. Le prisonnier que vous devez interroger, et qu'on vous amène.

LE RÉGENT, *avec colere et impatience*. Dubois!

DUBOIS. Celui qui a voulu enlever le jeune roi; (*Lui donnant une lettre.*) qui l'avait même promis à la duchesse du Maine, ainsi que cette lettre le prouve, et vous ne pouvez tarder...

LE RÉGENT, *à part, et se contenant à peine*. C'en est trop. (*S'avançant vers le prisonnier.*) Ciel! d'Aubigny!

D'AUBIGNY, *le regardant, et stupéfait*. Que vois-je!

DUBOIS, *montrant le prince*. Le regent qui me charge de vous interroger. (*Il passe entre le régent et d'Aubigny.*)

D'AUBIGNY. Et qui êtes-vous?

DUBOIS. L'abbé Dubois.

D'AUBIGNY. J'aurais dû m'en douter, et je suis ravi de vous connaître.

DUBOIS. Il n'y a pas de quoi : du reste, je le suppose, la connaissance ne sera pas longue.

D'AUBIGNY. Oui, je sais le sort qui m'attend, et ne demande point de grâce; mais je demande au régent de France, justice.

DUBOIS. Contre qui?

D'AUBIGNY. Contre vous, qui n'avez pas craint de contribuer lâchement à l'enlèvement d'une jeune fille.

DUBOIS. Mademoiselle Babet? ça ne me regarde plus.

LE RÉGENT. Rassurez-vous, Monsieur, sa jeunesse et sa vertu ont été respectées; elle a trouvé ici des protecteurs, et elle vous dira elle-même...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VERDIER.

VERDIER. Ah! Monseigneur! cette jeune fille...

LE RÉGENT. Babet! ne l'as-tu pas suivie? ne l'as-tu pas ramenée?

VERDIER. Oui, Monseigneur. Nous courions sur ses pas, et c'est au moment même où elle s'élançait du haut du parapet, que nous avons pu l'atteindre et la retenir.

LE RÉGENT. Ah! quel bonheur!

VERDIER. Mais elle est tombée sans connaissance dans nos bras, et la voici; on la ramène.

LE RÉGENT, *l'apercevant*. Babet! Babet! c'est elle!

D'AUBIGNY, *avec colère*. Et c'est ainsi que vous la protégiez!

LE RÉGENT. Ah! Monsieur, épargnez-moi, mon malheur vous donne trop d'avantage.

SCÈNE XVII.

D'AUBIGNY, LE RÉGENT, BABET.

(*Deux femmes de chambre du palais la soutiennent et l'aident à marcher. Elle tombe sur un fauteuil auprès de la table, presque sans mouvement et comme anéantie. Le régent fait signe aux deux femmes, à Verdier et à Dubois de s'éloigner. Ils sortent. D'Aubigny est debout à l'autre côté du théâtre.*)

BABET, *après un long silence*. Ah! que je souffre! (*Portant la main à sa tête.*) Là! (*Puis à son cœur.*) Là!.. Et pourtant, mon Dieu, vous connaissez mon innocence. (*Elle baisse les yeux et aperçoit le régent auprès d'elle.*)

LE RÉGENT. Babet, un seul regard!

BABET, *lui faisant signe de la main*. Qui que vous soyez, taisez-vous, cette voix-là me fait mal! elle me rappelle... (*Promenant ses regards de tous côtés.*) Ah! je croyais avoir quitté ces lieux pour jamais! et m'y voilà encore une fois entourée de piéges, sans ami. (*Apercevant d'Aubigny, et courant à lui.*) Non, non, grâce au ciel, je m'abusais, en voilà un qui ne me trompera pas.

LE RÉGENT. Et moi qui t'aimais tant!

BABET, *froidement*. Moi, je ne vous aime plus; vous n'êtes plus rien pour moi qu'un prince, que le régent. (*Montrant d'Aubigny.*) Voilà mon seul appui sur la terre, le seul à qui je me confie. Ordonnez qu'on nous laisse sortir de ce palais. (*Elle s'éloigne.*)

LE RÉGENT Ah! je le vois, tout est fini. Je la perds pour jamais. (*A d'Aubigny.*) Vous son appui, son protecteur, emmenez-la dans votre province : partez, vous êtes libre. Partez, car malgré moi je sens!.. Dieu! c'est Dubois! (*Il se hâte d'essuyer ses yeux et prend un air riant.*) Eh bien! qu'y a-t-il?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS, TOINON, ET TOUTES LES JEUNES FILLES.

DUBOIS, *entrant par la droite avec toutes les jeunes filles*. Il y a, Monseigneur, que le souper est servi, et que tous vos amis vous attendent.

TOINON. Des seigneurs bien aimables.

DUBOIS. Avec qui ces demoiselles ont déjà fait connaissance, car il n'y a pas d'incognito. Quant aux affaires, n'y pensez plus : demain, tout sera terminé; il ne reste plus à prononcer que sur Monsieur. (*Montrant d'Aubigny.*)

LE RÉGENT. A qui j'ai rendu la liberté.

D'AUBIGNY. Moi, Monseigneur, qui ai conspiré contre vous, et qui, coupable d'un crime dont vous avez les preuves...

LE RÉGENT, *déchirant la lettre de d'Aubigny*. Je n'en ai plus; vous êtes innocent, partez tous deux.

DUBOIS. Y pensez-vous?

LE RÉGENT. Il nous quitte; il s'éloigne avec Mademoiselle.

TOINON, *à Dubois*. Comment! elle revient à l'autre!

DUBOIS. Elle ne sera pas du souper.

TOINON, *à part*. Est-elle bête!

LE RÉGENT. Pauvre Babet! celle-là m'aimait.

DUBOIS. Qu'est-ce que cela? Un soupir! je vous dénonce à ces messieurs, à tous les roués de la cour, et nous allons rire.

LE RÉGENT, *s'efforçant à rire*. As-tu perdu la tête! et me crois-tu capable?.. (*Aux jeunes filles.*) Allons, Mesdemoiselles, allons, l'abbé, à table; je veux griser un prince de l'Église... une orgie, des chansons, du champagne, du bruit, cela étourdit.

DUBOIS. A la bonne heure; je le reconnais.

TOINON, *à Dubois*. Et moi, que vous deviez épouser?

DUBOIS. Impossible, ma petite, je vais être cardinal.

CHŒUR, *dans la coulisse*.

AIR de *la Tentation*.

Qu'en ce lieu la folie
Au plaisir nous convia,
Qu'ici chacun oublie
Les grandeurs et la cour;
Et que jusqu'à l'aurore,
Ce nectar que j'adore
Près de nous fixe encore
Les plaisirs et l'amour.

(*Le régent, Dubois et les jeunes filles sortent par la porte à droite. Babet, appuyée sur le bras de d'Aubigny, sort avec lui par le fond.*)

FIN DE LE MOULIN DE JAVELLE.


LUCCHESI



Mme DE VERBOIS.

AH. MON DIEU! ET CETTE MALHEUREUSE ENFANT!

Impr. Gellée Rue de la Bucherie 1 Paris

(Leçon Papa Ch XVII)



822.

l, une

t-il?
t à lui

ndu?
iose?

sache
sur-
sont
ans?

voir.
il est

bon,

d! et
t que
er ici
in de

mais
ar si

ms le

Mon-



LE BON PAPA

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DE VERBOIS, grand-père.
LÉONIE, sa petite-fille.
ADOLPHE, son petit-fils, frère de Léonie.
SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.
HENRIETTE, sa nièce.
BABET, gouvernante de M. de Verbois.

Le théâtre représente l'appartement de M. de Verbois. Porte au fond; deux latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, *seule, devant un guéridon.* C'est bien; de cette manière Monsieur n'attendra pas son déjeuner; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hédé, et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (*Regardant autour d'elle.*) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah! mon Dieu! et la bergère? (*Elle arrange les coussins.*) J'entends dire tous les jours dans le quartier : Ah! ah! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente!.. Ils croient peut-être que cet état-là ne donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à Monsieur; et ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique.

AIR du *Premier pas.*

Chacun son tour :
Dans mon adolescence,
J'obéissais... je commande en ce jour;
Mais maintenant Monsieur peut bien, je pense,
Avoir pour nous un peu de complaisance;
Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle et surtout à cette heure-ci?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à la cantonade.* Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (*A Babet.*) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, *avec humeur.* Ma bonne... (*Sèchement.*) Non, Mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal : que voulez-vous?

HENRIETTE. Je voudrais lui parler.

BABET. J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE. Je vous ai dit, Madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET. Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à Monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE. Non, pas pour moi.

BABET. Il est bon cependant que Mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE. Dix-huit, Madame.

BABET. Elle connaît Monsieur?

HENRIETTE. Beaucoup.

BABET. Il l'attend sans doute?

HENRIETTE. Non; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET. Ce ne sera pas pour aujourd'hui, car il est sorti.

HENRIETTE, *s'asseyant.* Alors j'attendrai.

BABET. Comment! vous attendrez?

HENRIETTE. Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux!

BABET. Qu'est-ce à dire? son sort en dépend! et Monsieur ne m'en a pas parlé. Il faut absolument que je sache ce que c'est. Si Mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le cabinet de Monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE. Quand vous voudrez, Madame; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si on s'apercevait chez mon oncle. .

BABET, *vivement.* De quoi, Mademoiselle?

HENRIETTE. Rien, rien, Madame. (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

BABET. Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que Monsieur... Autrefois, je ne dis pas, mais à son âge!

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

En frémissant encor je me rappelle
Que chez Monsieur, dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier dérobé mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit!
Mais quand plus tard et sous d'autres étoiles

En ma tutelle enfin il est tombé,
Chez le portier j'ai consigné tes voites
Et fait murer l'escalier dérobé.

On plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle maintenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante : s'il en etait capable... Depuis quarante ans que Monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embarras, cela ne m'étonnerait pas! les maîtres sont si ingrats!.. Qui vient encore? ça c'est different, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de Monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE. Bonjour, ma bonne Babet; mon grand-papa est-il visible?

BABET. Je m'en vais le savoir, Mademoiselle.

LÉONIE. Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET. Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE. Ah! mon Dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET. Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà Monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE. Lui!

BABET, *en confidence*. Si vous saviez, Mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde Monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de Monsieur, car cela ne me regarde pas; il est le maître; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LÉONIE. Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher, elle en serait malade; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE; M. DE VERBOIS, *à qui* BABET *donne le bras*

BABET.

AIR du vaudeville *du Colonel*.

Prenez, Monsieur, ce bras que je vous donne;
Il voudrait marcher seul, je crois!

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, Monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute
Réparer les torts aujourd'hui!
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui!

BABET. Là, là, doucement, Monsieur. Vous allez vous faire mal. (*Avec mauvaise humeur.*) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, *s'asseyant avec peine*. Moi étourdi! Cette Babet me fait toujours des compliments...

LÉONIE. Bonjour, grand-papa! comment avez-vous passé la nuit?

M. DE VERBOIS, *la baisant sur le front*. Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles: je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET. Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal.

M. DE VERBOIS. D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfants qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

AIR : *Muse des bois.*

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impromptu;
(*Montrant Léonie.*)
Et leur bouquet, quoiqu'attendu d'avance,
Me fait toujours un plaisir imprévu,
C'est une joie à nous seul réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, *montrant son livre de dépense*. Oui; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal?

M. DE VERBOIS. Eh! parbleu! c'est moi; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET. A la bonne heure, Monsieur; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cents francs pour un bal!

M. DE VERBOIS. Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché : mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir; c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats .. il faut bien s'élever à la hauteur du siècle : du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (*Essuyant ses yeux.*) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce? — C'est ma petite-fille, Monsieur. — Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa!

BABET, *se levant*. Voilà votre déjeuner, Monsieur.

M. DE VERBOIS. C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie?

LÉONIE. Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET. Et puis une autre audience encore que Monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS. Qui donc?

BABET.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Eh mais! cette jeune personne
Que Monsieur peut-être attendait.

M. DE VERBOIS.

Qui, moi?

BABET.

Surtout ce qui m'étonne,
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment, me parler en secret?

BABET.

Oui, Monsieur, sachez que les belles
Courent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi! vraiment?
Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

BABET. En ce cas, Monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE. Du tout: mon grand-papa commencera par m'écouter.

M. DE VERBOIS. C'est trop juste; la famille d'abord. Prie cette personne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir bien attendre, mais pas dans l'antichambre comme tu le fais ordinairement; tu me donnes l'air d'un ministre.

BABET. C'est cela, pour gâter mon salon et tous mes meubles; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nettoyer.

LÉONIE. Il me semble, Babet, que vous pourriez dire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS. Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude: les cinq premières années que Babet était ici elle disait: le salon de Monsieur; cinq ou six ans après elle disait: Notre salon! et maintenant: Mon salon. Que veux-tu; elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (*Lui donnant un petit coup sur la joue.*) Cette pauvre Babet! Allons, allons, laisse-nous. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS. Eh bien! ma petite Léonie... Eh mais! il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE. Oui, mon grand-papa: vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LÉONIE. Il y a, bon papa, que M. Auguste est très-injuste!

M. DE VERBOIS. Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collége de ton frère Adolphe?

LÉONIE. Lui-même: il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-coquette, enfin des choses très-désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS. Qu'est-ce que j'entends là!

LÉONIE.

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pension je dois me rendre
Et le bal hier à flot
Sans que nous puissions nous entendre.
M. DE VERBOIS, *étonné.*
Il se pourrait...
LÉONIE.
Oui, c'est ainsi.
M. DE VERBOIS.
Mais c'est une horreur... une honte.
LÉONIE.
N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

M. DE VERBOIS. Eh mais! a-t-on idée de cette petite fille! moi qui la regardais encore comme une enfant. Explique-moi donc au moins comment cet amour-là est venu? toi à ta pension et lui à son lycée.

LÉONIE. Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, *sévèrement.* Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance...

LÉONIE. C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS. Moi!

LÉONIE. Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS. Eh bien?

LÉONIE.

AIR: *Du partage de la richesse.*

On avait soin d'y glisser quelques lignes.
M. DE VERBOIS.
Vous osiez m'abuser ainsi!
Le croirait-on? quels procédés indignes!
LÉONIE.
N'allez-vous pas me quereller aussi?
Auprès de vous tout ce qui me désole
Peut aisément s'oublier, je le crois:
Qui voulez-vous qui me console
Si vous vous fâchez contre moi?

M. DE VERBOIS. Au fait, je suis là-dedans le plus coupable.

LÉONIE. Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de cette inclination-là, (*Pleurant.*) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS. Comment! morbleu!

LÉONIE. Je ne vous gronde pas, grand papa, vous ne le saviez pas; mais occupez-vous de nous raccommoder tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS, *à part.* Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (*Haut.*) C'est bon, Mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra faire: mais surtout ne parlez pas de cela devant votre frère; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, *hors de lui.* Grand-papa, je vous cherchais; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus, et si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

M. DE VERBOIS. Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces manières-là?

ADOLPHE. Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné!

M. DE VERBOIS. Je ne demande pas mieux, mon garçon; mais avant tout, calme-toi, et parle posément. Voyons, de quoi s'agit-il?

ADOLPHE. Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS. Oui, son oncle est mon voisin; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE. Et sa nièce est charmante!

M. DE VERBOIS. C'est une aimable personne, douce, modeste et très-bien élevée.

ADOLPHE. N'est-il pas vrai? eh bien! on va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE. Comment! ce monsieur si laid, qui a cinquante-cinq ans?

ADOLPHE. Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS. J'en suis fâché; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée: un homme qui ne jouit d'aucune considération.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Son opulence est encore un mystère;
Tant de bonheur paraît peu naturel.
On dit qu'il vient d'acheter une terre,

On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout, hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE. Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis, et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir!

M. DE VERBOIS. Que nous ne pouvons pas souffrir! et qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur? en quoi cela vous regarde-t-il?

ADOLPHE. Comment! grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle?

M. DE VERBOIS. Et vous osez me faire un pareil aveu?

ADOLPHE. A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette, j'en mourrai sur-le-champ : je serais désolé de vous causer ce chagrin-là; mais cela ne peut manquer, je vous en préviens. Tandis qu'au contraire, si je l'épousais...

M. DE VERBOIS. L'épouser! à votre âge!

ADOLPHE. Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans? plus tôt vous jouirez de notre bonheur; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plus tôt possible, exprès pour vous : n'est-il pas vrai, Léonie?

LÉONIE. C'est ce que je tâchais tout à l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE. Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez à chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS. Ah! je vous donnais...

ADOLPHE. Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions?

M. DE VERBOIS. Ah çà! mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE. Certainement, nous vous l'aurions dit; attendez donc que j'aie fini : nous demeurions tous ensemble, nous ne vous quittions pas; et quelle société vous auriez eue! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah!

LÉONIE. Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS. Je ne dis pas non, mes enfants; mais avant tout il faut être raisonnable. (*A Adolphe.*) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu?

ADOLPHE. Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS. Et es-tu aimé d'elle?

ADOLPHE. Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif; (*A demi-voix.*) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE. Fi! Monsieur, pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimez Henriette?

ADOLPHE. Pourquoi! pourquoi! tu n'entends rien à cela; on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS. C'est bon, c'est bon, Monsieur. Écoute ici, Adolphe, et parlons raison : tu n'es pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse, tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, *d'un air embarrassé.* Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS. Tu crois?

ADOLPHE. Sans doute : on choisit M. de Gercourt malgré son âge, parce qu'il a vingt mille livres de rente; mais vous qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, *étonné.* Moi! (*En riant.*) j'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en reviendra à toi?

ADOLPHE. D'abord, que M. Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter : ce sera à vous après cela à retarder le mariage et à gagner le plus de temps possible; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier aux yeux de la nièce, et alors, bon papa, vous me rendrez ma place; vous aurez fait la cour pour moi, et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, *sautant avec joie.* Ah! le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente.

M. DE VERBOIS. Oui, mes enfants, tout cela est très-bien dans vos jeunes têtes; pour vous ce n'est qu'une espièglerie : mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE. Comment! bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS. Très-positivement.

ADOLPHE. Alors accablez-moi de toute votre colère : j'étais tellement sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS. Comment! tu aurais osé...

ADOLPHE. Demander pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez, c'en est fait de ma vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur de Saint-Vallier.

LÉONIE. C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE. Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez, je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (*Courant à la croisée qui est à gauche.*) tenez, cette croisée...

M. DE VERBOIS. Adolphe! Adolphe! je vous ordonne de rester ici près de moi. (*A part.*) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER. Ah! mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS. Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER. Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt? Vous étiez bien sûr de mon consentement! Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre, j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS. Comment! vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER. Oui, mon cher ami! sur-le-champ! M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS. Malgré vous!

M. DE SAINT-VALLIER. Oui, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout à l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir. Allez, mon cher ami, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfants est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS. A qui le dites-vous!

M. DE SAINT-VALLIER. Ah çà! je viens prendre avec vous les petits arrangements préliminaires et indispensables. A quand la noce?

M. DE VERBOIS. Mais, Monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, *à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.* Ah! mon Dieu, bon papa, il s'approche de la croisée!

M. DE VERBOIS. Adolphe!.. (*A Saint-Vallier.*) Je voulais vous dire, Monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALLIER. Décidé... à quoi?

LÉONIE, *bas, à M. de Verbois.* Dieu!.. il touche l'espagnolette!

M. DE VERBOIS, *vivement, à M. de Saint-Vallier.* A épouser... Monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, *s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.* Ah! grand-papa, quelle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER. Ah çà! pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangements avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS. Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER. Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS. Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition essentielle: il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce; car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (*Bas, à Adolphe.*) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER. Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plus tôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien: et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé de couleur; ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, *vivement.* Comment! Monsieur, il serait possible!

M. DE SAINT-VALLIER. Tout le monde l'a remarqué comme moi; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE. Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER. Ah çà! mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS. Pourquoi donc retourner chez vous? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER. Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant. (*Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER. Dieu! que vois-je?

ADOLPHE. O ciel! Henriette...

M. DE VERBOIS. Mademoiselle de Saint-Vallier.

M. DE SAINT-VALLIER. Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet!

HENRIETTE. Mon oncle, pardonnez-moi! (*A M. de Verbois.*) Ah! Monsieur, daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER. Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (*A M. de Verbois.*) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS. Comment!..

M. DE SAINT-VALLIER, *bas.* Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur.

M. DE VERBOIS. Non, certainement, mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

M. DE SAINT-VALLIER. Eh bien! voyons, Mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE. Si mon oncle le permet. (*A M. de Verbois.*) C'est à vous, Monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, *d'un ton piqué.* Il me semble que Mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, *de même.* Justement, Monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER. Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS, *à M. de Saint-Vallier.* Allons, de la douceur. (*A Henriette.*) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE. Ah! c'est tout ce que je demandais! et je vois que j'avais raison de venir à vous: mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, *lui prenant la main.* Achevez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE. Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

AIR de *Mademoiselle de Delaunay.*

Pour ne pas lui désobéir,
Jugez donc quelle peine extrême,
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!
J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER. Comment! Mademoiselle...

HENRIETTE, *achevant l'air.*
Pour ne pas vous désobéir.

(*A M. de Verbois.*) Lorsque j'ai pensé à vous, Monsieur, qui êtes si bon, que tout le monde vous aime et vous honore; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS. Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER. Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, *avec joie.* Il serait possible!

M. DE VERBOIS. Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, *étonnée.* Vous, Monsieur!

M. DE VERBOIS. Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE. Ah! mille fois davantage!

M. DE VERBOIS. Permettez cependant... Il faut vous

avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, *avec émotion*. Comment! c'est Monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE. J'étais persuadé, Mademoiselle, que, pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE. Oui, Monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer; quelqu'un qui ne se fît pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE. Ce n'est pas pour moi, sans doute, que Mademoiselle dit cela! car, grâce au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE. Et moi donc, croyez-vous que j'y pense?

M. DE VERBOIS. Eh bien! mes enfants, qu'y a-t-il donc?

M. DE SAINT-VALLIER. Mais, en effet, qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE VERBOIS, *sévèrement*. Cela veut dire que M. Adolphe oublie devant qui il est. (*A M. de Saint-Vallier.*) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfants ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-pere. (*A Henriette.*) Écoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre oncle et envers vous: je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser; mais comme, dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui: choisissez entre le grand-pere (*Montrant Adolphe*,) et le petit-fils. Eh bien! Mademoiselle, prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Fragment *du Barbier de Séville.*

M. DE VERBOIS.

Allons, allons, prononcez vite.
Nommez-nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite;
Pour moi, d'honneur,
C'est très-flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre!

HENRIETTE, *à part.*

Rien n'égale mon embarras.
(*Haut.*)
Eh quoi! vous voulez me contraindre.

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore, l'infidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler.

TOUS.

Parlez, parlez, Mademoiselle!

HENRIETTE, *à Verbois.*

Eh bien! c'est vous
Que je choisis pour époux.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieu! quel événement!
Ah! le tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal, vraiment,
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(*Désignant M. de Verbois.*)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous! un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.

Au contraire, voilà pourquoi
Je vous engage ici ma foi;
Vous seul possédez ma tendresse:
Et puisque vous m'avez ici
Juré d'être mon mari,
Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, M. DE VERBOIS.

Ah! je le vois,
C'est fait de moi!

M. DE SAINT-VALLIER.

L'autre noce était déjà prête;
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrons commencer la fête;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.

Mais, Monsieur, l'usage ordinaire...

M. DE SAINT-VALLIER.

On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUS.

Dieu! quel événement! etc.

(*M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par le fond.*)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS. Eh bien! mes enfants.

LÉONIE. A-t-on idée de cela? Comment! bon papa, c'est vous qu'elle aime!

M. DE VERBOIS. Hélas! ma chère amie, voilà que je commence à le craindre, et je te demande s'il est possible d'être si malheureux?

ADOLPHE. Parbleu! je ne le suis peut-être pas plus que vous: ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive tous les jours; mais de l'être par son grand-papa.

M. DE VERBOIS. Voilà pourtant, Monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies! Aller marier votre grand-pere à une jeune personne de dix-huit ans...

ADOLPHE. Comment! bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez?

M. DE VERBOIS. Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore; enfin tout est réuni contre moi.

ADOLPHE. C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là! j'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE. Adolphe, y penses-tu?

ADOLPHE. Oui, sans doute, ce serait une consolation,

parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détesterait : tandis que vous, bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage; elle tiendra par être heureuse avec vous : et alors qu'est-ce qu'elle regrettera? Ne le souffrez pas, je vous en prie; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

Air de *Lantara*.

Songez donc qu'il a ma promesse,
Puis-je y manquer pour la première fois?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits?
Oui, quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré;
Non pas au mien, car dès demain peut-être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BABET.

BABET. Ah! mon Dieu! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre portière, qui me l'a redit, que vous, Monsieur, vous alliez... Mais je ne veux pas seulement vous répéter... aussi je l'ai joliment reçue.

M. DE VERBOIS. Comment! Babet...

BABET. Non, Monsieur, ça été plus fort que moi! on ne plaisante pas là-dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière, que si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé; n'est-ce pas, Monsieur, j'ai eu raison?

M. DE VERBOIS. Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET. Et pourquoi?

M. DE VERBOIS. Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET. Qu'ai-je entendu! comment! il serait possible?

M. DE VERBOIS. Tenez, mes enfants, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET. Après quarante ans de service, Monsieur me renvoie, ou c'est tout comme; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice! que moi, que vos enfants...

M. DE VERBOIS. Et ce sont eux qui en sont cause.

ADOLPHE. Oui, Babet; ne parlons plus de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démarier.

BABET. Des moyens! il y en a cent. Est-ce que Monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets; Monsieur ira donc à la noce en fauteuil?

M. DE VERBOIS. Je sais que les brocards vont fondre sur moi : mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE. Mais si nous pouvions faire que le refus vînt d'Henriette ou de son oncle?

M. DE VERBOIS. Oh! alors, à la bonne heure.

LÉONIE. Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère : s'il faisait le méchant?

M. DE VERBOIS, *d'un ton très-doux.* Ah! oui, si je faisais le méchant...

ADOLPHE. Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET. Il n'est que trop vrai! et voilà le mal; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage! on ne doit promettre, Monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS. Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE. Une idée pour rompre votre mariage?

M. DE VERBOIS. Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup; malheureusement elle ne l'aime pas davantage; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, *vivement.* C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, *hors de lui.* Il serait possible! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS. Laisse-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle l'aime encore; mais si je cherchais pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE. Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS. Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE. C'est encore pire! pour ne plus voir Henriette, pour lui choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même.

LÉONIE. Pour ma part, je l'aime bien mieux.

ADOLPHE. Et moi aussi : arrivera ce qui pourra, au moins nous serons tous malheureux.

BABET. Comment! Monsieur...

M. DE VERBOIS. Tu le vois, Babet, ils sont tous contre nous.

ADOLPHE. Qu'elle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS. Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser : l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société; je ne veux cependant pas les recevoir ainsi!

BABET. Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS. Babet, qu'est-ce que je vais mettre, mon habit noir?

BABET. Du tout, c'est trop sombre : l'habit fleur de pensée, les gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE. Y penses-tu? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET. Oui, Monsieur, ce sera mieux : cela se fait ainsi; et surtout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, *à Babet.* Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

Air d'une *valse de Muller*.

Allons, Babet, grand Dieu! quelle journée!
Moi qui croyais renoncer aux amours,
Faut-il qu'hélas! le flambeau d'hyménée
S'allume encore au déclin de mes jours!
On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux autels traînés par leurs parents;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrifié par ses petits enfants!
Allons, Babet, etc.

(*Il sort avec Babet.*)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE. C'est cela; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instants tout sera fini. Ah! ma sœur, je suis au désespoir.

LÉONIE. Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE. Eh bien! oui, on dit cela; mais le plus

terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux; mais elle n'en conviendra jamais, et elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE. Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE. Ah! ma petite sœur, que je t'aime; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE. Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE. Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE. A la bonne heure, cela change mon plan, mais n'importe, viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE. Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE. C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, *hésitant*. Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE. Et moi, je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses. (*Elle emmène Adolphe avec elle; dans ce moment M. de Verbois entre conduit par Babet.*)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS. *Il est en grand costume de marié, le bouquet au côté.*

M. DE VERBOIS. J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET. Non, Monsieur.

M. DE VERBOIS. Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (*Haut.*) Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs?

BABET, *pleurant*. Les voilà, Monsieur.

M. DE VERBOIS, *les mettant*. Allons, Babet, ne pleurez pas; quand une chose est sans remède, il faut se résigner. (*Il s'essuie les yeux aussi.*) Ma pauvre Babet! (*Il l'embrasse en sanglotant.*)

BABET, *sanglotant*. Puissiez-vous être heureux, Monsieur; moi, je n'ai pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS. Pourquoi pas? elle est très-douce.

BABET. Oui, mais si jeune : vous verrez qu'il vous arrivera malheur.

M. DE VERBOIS. Ah! ce n'est pas cela qui m'inquiète!

BABET. Et moi, c'est ce qui m'effraie, parce que Monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS. Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, *en grande toilette de mariée, amenée par* M. DE SAINT-VALLIER; UN NOTAIRE, *au fond.*

M. DE SAINT-VALLIER. Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS. Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (*Bas, à Babet.*) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très-jolie?

BABET, *d'un air d'humeur*. Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi Monsieur va s'occuper?

M. DE SAINT-VALLIER. Comment! mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS. Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER. C'est trop juste; nous allons passer avec Monsieur (*Montrant le notaire.*) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

M. DE VERBOIS. J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER. Vous avez ici les papiers indispensables : les certificats, l'acte de naissance.

M. DE VERBOIS. Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET. L'acte de naissance!

M. DE VERBOIS. Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET. A quoi bon? on sait bien que Monsieur est majeur. (*M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage : Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.*)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS. J'ai désiré, Mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Quoi qu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, *à part*. Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (*Haut.*) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Ecoutez, ma chère amie, si vous avez changé d'avis, dites-le-moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE. Qui? moi? puis-je hésiter! votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS. Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très-bonnes qualités; mais voilà bien longtemps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

AIR de *la Sentinelle*.

Sans vous troubler, répondez, mon enfant;
Là, franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? je vois si rarement
Cette bonté, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus;
Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, *achevant l'air*.

Votre âge... je n'y pensais plus;
Mon cœur, en comptant vos vertus,
Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance : mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, *à part*. Cette chère enfant! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE. Je serai votre fille d'adoption; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS. Auprès de moi! A mesure que je la regarde, je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier; c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne, d'un guide, d'un appui: autant me laisser conduire par elle que par Babet, qui me grondait toujours! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret....

HENRIETTE. Moi, Monsieur, je n'en ai plus, je vous le jure, je vous l'atteste; et si je vous épouse, (*A demi-voix.*) c'est que je ne veux plus aimer personne.

DUO.

M. DE VERBOIS.

AIR d'*Haydn*.

En formant ces nœuds pleins d'attraits,
Eh quoi! jamais vous n'aurez de regrets?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, je vous le promets,
Je ne peux rien regretter désormais?

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE.

Je commence
A trembler de frayeur.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

HENRIETTE.

Ah! grand Dieu, soutenez mon courage.

M. DE VERBOIS.

Venez donc, hâtons ce doux instant,
Car tout est prêt et le notaire attend.
(*Montrant la porte à droite.*)
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi! déjà?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous benira;
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi? déjà?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là?
J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi? je suis prête à vous obéir!

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Quels instants
Séduisants;
Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourments
Je ressens;
Comment lui dire mes tourments!

ENSEMBLE.

Fragment du trio *du Calife*.

M. DE VERBOIS.

Oui, la raison aura beau dire,
Comme autrefois, moi, je soupire;
Et d'espérance et de bonheur.
Je sens encor battre mon cœur!

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire?
Il n'est plus temps. Ah! quel martyre!
Et de tourment et de frayeur
Je sens, hélas! battre mon cœur!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONIE, *qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.*

LÉONIE. Grand-papa! grand-papa! si vous saviez... un malheur affreux!

M. DE VERBOIS. Qu'est-ce que c'est?

LÉONIE, *feignant de pleurer*. Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours!

M. DE VERBOIS ET HENRIETTE. Comment!

LÉONIE. Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS. Engagé!

LÉONIE, *pleurant toujours*. Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS. Il se pourrait. (*Regardant Henriette qui est tombée sur un fauteuil.*) Ah! mon Dieu! et cette malheureuse enfant?

LÉONIE. Eh bien! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS. Il ne manquait plus que cela. (*Criant.*) Babet! Babet! de l'eau de Cologne, de l'eau de mélisse!.. Est-ce que personne ne viendra? (*Il sort.*)

LÉONIE, *courant au cabinet où est son frère*. Moi, je connais un meilleur specifique. Adolphe! Adolphe!

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, *toujours dans le fauteuil.*

ADOLPHE, *courant se jeter à ses pieds*. Dieu, mon Henriette!

HENRIETTE, *d'une voix faible*. Adolphe! je ne le verrai plus.

ADOLPHE. Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE. Que vois-je!

ADOLPHE. Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a imaginé cette ruse pour essayer de me sauver; mais si vous refusez de me rendre votre tendresse, je partirai, Henriette, j'y suis décidé; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, *avec un mouvement de crainte*. Adolphe!

LÉONIE. Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE. Ne me trompez-vous pas?

ADOLPHE. Et vous, ne m'avez-vous pas oublié?

HENRIETTE. Hélas! je n'ai pas pu; et c'est malgré moi que je vous aime encore. (*Adolphe, qui est à ses pieds, saisit sa main et l'embrasse: dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.*)

M. DE SAINT-VALLIER. Qu'est-ce que je vois là!

BABET. Un jeune homme aux pieds de la mariée! (*Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps, Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.*) Quel scandale! Je disais bien à Monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE VERBOIS, *arrivant du même côté que Babet, et avec un flacon.*

M. DE VERBOIS, *allant au fauteuil*. Eh bien! eh bien! est-ce que cela va plus mal? Tenez, ma petite. (*Apercevant Babet.*) C'est toi, Babet! à ton âge, est-ce que tu t'évanouis encore?

BABET. Il n'y a peut-être pas de quoi? Si vous saviez, Monsieur, tout à l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE. Mais tais-toi donc.

BABET. Comment! que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de Monsieur! Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. Oh! Mademoiselle, je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS. Il serait possible! et moi, qui avais pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans?

BABET. J'étais bien sûre que Monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, *souriant*. Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, monsieur de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (*A part.*) Ouf! je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrape...

HENRIETTE, ADOLPHE ET LÉONIE. Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS. A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne; Babet, je reviens à toi.

BABET, *essuyant une larme*. Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le luth galant qui chante les amours.*

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas!
En les guidant nous soutiendrons vos pas,
Près de vous désormais nous resterons sans cesse,
Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse,
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère;
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;
Et malgré deux cents ans, ô Racine! ô Molière!
Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé que l'on vante ici-bas,
Le temps présent ne dégénère pas :
Nous saurons conserver notre antique héritage.
On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
Et la gloire chez nous est toujours du même âge,
L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas;
On a grand tort! Quant à moi, j'en fais cas.
Il est pour elle aussi des plaisirs qu'on ignore :
Aux jours de son déclin retrouvant son aurore,
On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore :
Le cœur ne vieillit pas.

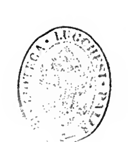
BABET.

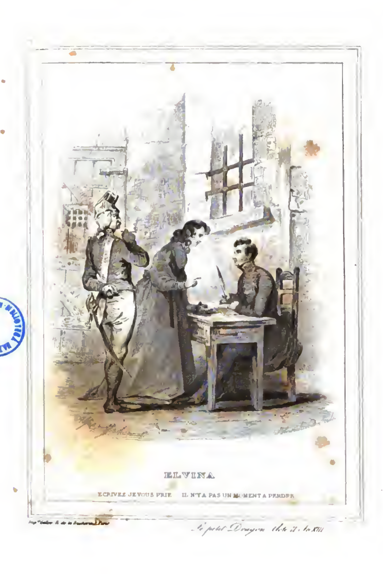
Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
Vive, coquette et brillante d'appas!
Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
Je regarde Monsieur; même sort nous rassemble.
Et lorsque l'on est deux à vieillir... Il semble
Que l'on ne vieillit pas.

HENRIETTE, *au public*.

De notre aïeul, Messieurs, songez, hélas!
Qu'un rien ici peut causer le trépas,
Car vous n'ignorez pas qu'il est octogénaire;
Mais il peut, grâce à vous, prolonger sa carrière;
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire,
Il ne vieillira pas.

FIN DE LE BON PAPA.





ELVINA

ECRIVEZ JE VOUS PRIE. IL N'Y A PAS UN MOMENT A PERDRE

Le petit Dragon Tome 2. Pa. XIII

d'A-
in au
ie, sa
listin-
'a pas

s que
Pour
:' que
orend
as de
dres-

n'est
sonne
moi.







LE PETIT DRAGON

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 septembre 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MÉLESVILLE.

Personnages.

LE BARON.
LE GOUVERNEUR.
ALFRED, son neveu.
ELVINA, fille du baron, vêtue en amazone.
CONSTANCE, sœur d'Alfred.
FRANCK, vieux soldat, père nourricier d'Elvina.
MARCELLIN, jardinier.

La scène se passe dans un village voisin de Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une petite esplanade couverte d'arbres. A droite, une grille ouverte qui conduit au jardin du baron; à gauche, un bout de rempart avec une tourelle pour indiquer le commencement d'un château-fort. Près de la grille, quelques pots de fleurs en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLIN, *seul. Il tient deux arrosoirs.* Arrosons maintenant. Queu tranquillité! on voit bien que mam'selle Elvina n'est pas encore descendue au jardin, ou p't-être ben qu'elle est déjà sortie: car, dès que le jour paraît, brrrr... ça court sans savoir où; toujours dans les champs, dans les bois, à la chasse: queu lutin! je n' peux pas me persuader qu' ça soit une femme, et j' gagerais qu' son père, M. le baron, n'en est pas sûr lui-même; aussi son mari (si jamais elle en trouve un) n'a qu'à bien se tenir.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Quand un débat s'élèvera
Entre eux, après le mariage,
Notre maîtresse se croira
A la guerre dans son ménage;
Et comme une femme toujours
A son mari cherche querelle,
Il sera forcé tous les jours
De tirer l'épée avec elle

(*Il va pour arroser ses pots de fleurs.*) Ah! mon Dieu! c'est-y possible! queu ravage! mes pauvres giroflées, mes tulipes! Tatigoi! faut qu'elle ait déjà passé par là.

SCÈNE II.

FRANCK, *fumant*; MARCELLIN.

(*Franck entre par la grille.*)

FRANCK. Eh bien! eh bien! à qui en as-tu donc, avec tes giroflées, imbécile? Tu fais plus de bruit qu'une pièce de trente-six.

MARCELLIN. A qui j'en ai? Pardi! à c' diable à quatre qu' j'avons ici pour nos péchés, votre aimable Elvina.

FRANCK. Mon élève, corbleu!

MARCELLIN. Oui, une belle éducation que vous avez faite là!

FRANCK, *fumant toujours.* Certainement; et lorsque mon colonel fut obligé de partir pour la guerre d'Amérique, dont il croyait revenir au bout d'un an au plus, et qu'il confia sa petite Elvina à ma femme, sa nourrice, il savait bien que j'en ferais un sujet distingué: aussi, depuis la mort de la défunte, elle n'a pas eu d'autre maître que moi.

MARCELLIN. Il y paraît, et depuis quinze jours que M. le baron est revenu, il a dû s'en apercevoir. Pour ce qui est de moi, déjà je ne peux plus y tenir; c' que j' fais d'un côté, elle me l' défait de l'autre; all' prend mon chien pour chasser, et je ne désespérons pas de la voir un jour prendre mon pauvre âne pour l' dresser aux manœuvres de cavalerie.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

De tous côtés chacun s' récrie
D' la voir avec un si gentil minois,
Parcourir les champs, la prairie,
Et vivre toujours dans les bois.
Oui, ceux qui pass'nt dans not' village,
Avec raison sont tous surpris
De rencontrer une fille sauvage
Aussi près de Paris.

FRANCK, *gravement.* Paix! imbécile, paix! c' n'est pas à un blanc-bec comme toi à juger une personne comme elle, qui a été éduquée par un brave comme moi.

AIR du *Major Palmer.*

Morbleu, c'est la plus belle âme,
Un esprit sensible et bon.

MARCELLIN.

Ça s' peut bien, mais pour une femme,
Elle n'en a rien que le nom.

FRANCK.

Quand je la vois sous les armes,
Je crois vo r un grenadier...

MARCELLIN.

C' n'est pas avec de tels charmes
Qu'all' pourra se marier.

FRANCK.

Mill' bomb'! des époux, je gage
Qu'elle n'en manquera pas.

MARCELLIN.

Moi, je crois qu' dans son ménage
Ell' f'rait un joli fracas.

FRANCK, *vivement.*

J' suis certain, ne t'en déplaise,

Qu'on n' lui résistera jamais,
Ell' est bell' comme une Française,
Et se bat comme un Français.
TOUS DEUX.
Et se bat comme un Français.

FRANCK, *avec feu*. Oui, morbleu! elle se ferait hacher pour son père, pour moi, pour vous tous qui la jugez si mal : n'a-t-elle pas encore sauvé, ces jours-ci, un jeune officier que les gardes-chasses du bois voulaient arrêter? Hein? quelle intrépidité! quel sang-froid! contenir à elle seule trois gardes-chasses! Je n'aurais pas mieux fait.

MARCELLIN. Eh bien! j' vous conseille d' vous vanter d' celle-là; M. le baron a-t-il assez grondé? s'exposer à faire le coup de fusil avec la maréchaussée! Enfin c'est un diable incarné, un vrai Lucifer.

FRANCK, *en colère*. Comment, tu oses... Attends, maraud, attends. (*Il va pour tirer son sabre.*)

MARCELLIN, *apercevant Elvina*. Ah ben, v'là le p'tit dragon par ici; j' serons entre deux feux, sauvons-nous. (*Il se sauve à gauche, du côté du château.*)

SCÈNE III.

ELVINA, FRANCK.

(*Elvina entre avec vivacité, le fusil sur l'épaule et la carnassière sur le dos.*)

ELVINA, *embrassant Franck*. Bonjour, mon vieux camarade; tiens, voilà ma chasse.

FRANCK. Diable! nous n'avons tué qu'un lièvre? tu t'es négligée aujourd'hui. Mais, dis-moi, tu es sortie de bien bonne heure ce matin?

ELVINA. Oh! j'ai fait une promenade charmante.

AIR basque (tiré de l'ouverture de l'AUBERGE DE BAGNÈRES).

Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits;
Du bonheur, de la paix,
C'est l'image.
En fuyant le sommeil,
Sur l'horizon vermeil
J'ai guetté le réveil
Du soleil.
L'oiseau dit sa chanson,
Et l'écho lui répond;
Mais voilà que du fond
Du bocage,
Un couple que je vol,
Sans me dire pourquoi
S'enfuit d'un air d'effroi
Devant moi.
Les troupeaux bondissants
S'en retournent aux champs,
Et nos gais paysans
A l'ouvrage,
Lorsqu'au détour d'un bois,
Un peu tremblants, je crois,
Le fer en main, je vois
Deux grivois.
Arrêtons-nous, dit l'un,
Car j'aperçois quelqu'un;
Mon aspect importun
Fait qu'aucun
N'est défunt;
Car, d'un avis commun,
Pensant qu'ils sont à jeun,
Dans la forme ordinaire
Tous deux vont terminer la guerre.
Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits;
Du bonheur, de la paix,
C'est l'image.
Là, je vis sans façon,
Et fuis, avec raison,
Les grands airs et le ton
Du salon.

(*Elvina regarde du côté du rempart.*)

FRANCK. Mais qu'est-ce que tu regardes donc de ce côté avec tant d'attention?

ELVINA. Tu ne sais pas? Une aventure assez singulière, une rencontre...

FRANCK, *vivement*. Une aventure! conte-moi ça, mon enfant.

ELVINA. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, j'ai aperçu de ce château, à travers les barreaux d'une fenêtre, un prisonnier d'une physionomie si douce, si intéressante, que j'en ai été tout émue.

FRANCK. Elle vous a un si bon cœur.

ELVINA. Mais, ce qui va bien t'étonner, c'est que j'ai cru reconnaître le jeune homme que j'avais secouru dans le bois.

FRANCK. Qui? cet officier poursuivi par des gardes-chasses, et à qui, sans toi, on aurait fait un mauvais parti?

ELVINA. Lui-même. Il paraissait bien triste, bien malheureux. Ses regards, ses gestes, que je suivais de loin, imploraient ma pitié. Il allait peut-être s'expliquer; mais il a disparu tout à coup, comme s'il craignait d'être surpris.

FRANCK. Parbleu! il m'intéresse aussi.

ELVINA. N'est-ce pas? Je suis sûre que c'est un garçon estimable.

FRANCK. Très-estimable. Un jeune homme d'une physionomie douce, qui rosse des gardes-chasses et qui se fait mettre en prison... Je n'en faisais pas d'autres, moi.

ELVINA. Ecoute; il m'est venu une idée. Si je pouvais le délivrer, le rendre à ses parents, à ses amis.

FRANCK. Il faut le délivrer.

ELVINA. Mais quel moyen?

FRANCK, *cherchant*. Le premier venu, une entrée de vive force, un assaut général à nous deux.

ELVINA. C'est décidé; d'ailleurs, il s'agit d'une bonne action.

FRANCK. Certainement

ELVINA. D'un brave militaire que l'on retient injustement.

FRANCK. C'est-à-dire, nous ne savons pas au juste; mais c'est égal, c'est affreux. Allons, en avant, marche!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MARCELLIN, *accourant*.

MARCELLIN. Mam'selle, mam'selle, une lettre pour vous.

ELVINA. Comment, une lettre pour moi!

MARCELLIN. J' sais bien qu' vous n'en recevez pas beaucoup par la poste; aussi celle-là n'en vient pas.

ELVINA. Que veux-tu dire?

MARCELLIN. Je passais sous le petit donjon, lorsque j'entends st, st; je lève la tête, et je manque de recevoir ce paquet sur le nez. C'était un beau jeune homme qui l'avait jeté.

ELVINA. Un prisonnier!

MARCELLIN. Apparemment qu'il vous connaît et moi aussi, car il m'a dit : Imbécile, porte cela à ta jeune maîtresse.

FRANCK. C'était donc attaché à une pierre?

MARCELLIN. Oui; mais la pierre était une pièce de six francs. J'ai mis la pierre dans ma poche, et je vous apporte la lettre, port payé.

ELVINA. Donne.

MARCELLIN. Ah! j'oubliais de vous dire qu'en même temps il me montrait un grand ruban. J'ai présumé que c'était pour avoir votre réponse; car je ne manque pas d'esprit, afin que vous le sachiez.

ELVINA. C'est bien.

FRANCK. Va-t'en.

MARCELLIN. Ah çà, et la réponse?

FRANCK. Je m'en charge.

MARCELLIN. Pour la porter?

FRANCK. Je m'en charge.

ELVINA.

AIR : *Bravo, Calpigi.*

Mais tais-toi, je te le conseille,
Sinon je te coupe une oreille.
FRANCK, *lui frappant sur l'épaule.*
Je m' charg' de l'autr', par contre-coup.
MARCELLIN.
Ce pèr' Franck se charge de tout. (*bis.*)
Pourtant une pareille affaire,
Dans mon état, n' peut pas déplaire,
Et j' voudrais qu'ainsi chaqu' matin...
(*En regardant la pièce d'argent.*)
On j'tât des pierr' dans mon jardin
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* MARCELLIN.

FRANCK. Allons, morbleu! nous voilà déjà en correspondance réglée.

ELVINA. J'étais sûre de l'avoir reconnu; c'est bien lui. Mais comment se trouve-t-il en prison si près de nous? Eh! qui se serait douté qu'il y eût des prisonniers dans cette partie du château, où jusqu'à présent on n'en avait point vu?

FRANCK. Cette lettre nous donne des renseignements. Voyons un peu.

ELVINA. Oui, voyons; nous sommes bien avancés. Comment deviner ce qu'il veut, ce qu'il écrit? (*Tournant la lettre entre ses mains.*) Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire!

FRANCK. Ah, diable! il faut faire comme au régiment. Le premier camarade...

ELVINA. Et si c'est un secret?

FRANCK. C'est vrai. Voyons donc si j'pourrais déchiffrer ce chiffon.

ELVINA. Toi, mais tu ne sais pas lire non plus!

FRANCK. Bah! c'est égal avec de l'intelligence on vient à bout de tout; et puis j'ai les premiers éléments; j'ai manqué d'apprendre.

AIR : Vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Peu s'en est fallu, je te jure,
Que tu ne fusses couramment :
Je d'vais apprendre la lecture
D'un trompette du régiment.
Mais l' blanc-bec qui devait m'instruire,
Le jour d' la première leçon,
S' laisse enl'ver d'un boulet d' canon,
Et v'là pourquoi tu n' sais pas lire.

Mais, tiens, v'là justement M. le baron, on peut se confier à lui.

ELVINA. Comment, mon père!

FRANCK. Sois donc tranquille, je ne dirai pas que la lettre est pour toi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

ELVINA, *courant à lui.* Bonjour, mon père. (*Voyant l'air froid de son père.*) Eh bien! est-ce que tu es encore fâché contre moi!

LE BARON. Mais, franchement, Elvina, cette scène d'hier au soir.

ELVINA, *vivement.* Que veux-tu? je ne puis supporter le prétendu bon ton de toutes vos sociétés. Un monsieur de Forbel, petit fat parfumé, qui me dit, en arrangeant sa cravate devant une glace : *Quand Mademoiselle sera-t-elle colonel de hussards?* Morbleu! si je l'étais...

LE BARON. Et tu me demandes encore ce qui cause mon chagrin!

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Lorsque jeune, aimable et belle,
Ma fille, par sa douceur,
Pouvait faire mon bonheur
Et le fixer auprès d'elle,
Elvina ne songe, hélas!
Qu'à l'exercice, aux combats,
Mais à moi ne songe pas.
Voyant enfin la paix faite,
Dans mes foyers j'espérais
Vivre en repos désormais...
Et loin d'avoir ma retraite,
Grâce à toi, dans ma maison,
Je me crois en garnison.

ELVINA, *lui prenant les mains.* Eh bien, mon père, voilà qui est dit. Pour te plaire, pour toi seul, je me corrigerai, j'étudierai.

FRANCK, *sa lettre à la main.* Oui, mon colonel, nous étudierons, et pour commencer, si vous voulez me lire ceci.

LE BARON. Une lettre!

FRANCK. Oui, c'est une lettre que l'on m'écrit à moi.

LE BARON. Très-volontiers, mon camarade. Eh! mais il n'y a pas d'adresse.

FRANCK. Non, ça m'a été donné de la main à la main.

LE BARON, *lisant.* « En vous voyant, mon cœur se « plaît à vous croire aussi bonne que belle. » De qui parle-t-il donc?

FRANCK. Mon colonel, c'est sans doute une faute d'orthographe.

LE BARON. Continuons. (*Il lit.*) « J'ai trouvé le moyen « de parvenir jusqu'à la petite porte qui donne en « face du jardin. »

FRANCK. Celle du parapet, bon!

LE BARON, *continuant.* « Tous les jours, à deux heu- « res, je puis écarter mes surveillants; il dépend de « vous de me rendre au bonheur, et si vous partagez « mes sentiments, belle Elvina... »

FRANCK. Aie! aie!

LE BARON, *lisant bas.* Comment! une déclaration! (*A Elvina.*) Écoute, ma fille, c'est à toi que cela s'adresse.

ELVINA. Ah! je l'ignorais, mon père; j'ai cru que ce pauvre jeune homme ne parlait d'autre chose que de sa captivité.

LE BARON. Ah! c'est un jeune homme?

FRANCK. Eh bien, oui, mon colonel, c'est un jeune homme, c'est un prisonnier. Nous avions déjà résolu de le secourir, et si vous voulez être de la partie?

LE BARON. Y penses-tu?

ELVINA, *vivement.* Oh! oui, mon père, tu m'aideras à le délivrer, tu auras pitié d'un malheureux jeune homme qui réclame nos secours. Je te réponds qu'il n'est pas coupable; il ne peut pas l'être avec une figure aussi intéressante.

LE BARON, *à part.* Le hasard m'offrirait-il enfin l'occasion de lui donner une bonne leçon! Avant tout, allons prendre quelques informations sur cette aventure.

ELVINA. Eh bien, mon père!

LE BARON. Ma foi, ma chère Elvina, ton élan généreux m'entraîne, m'électrise, et je te promets de rêver aux moyens...

ELVINA. De le délivrer.

FRANCK. C'est ça, délivrons-le, mille bombes; mon colonel s'ra le général, Elvina l'aide-de-camp, et moi le corps d'armée, et je vais tout disposer.

AIR de *Gilles en deuil.*

Nous nous verrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chaud.

LE BARON, *à part.*

Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

FRANCK.

Comme d'abord, en temps de guerre,
Il faut voir clair à ce qu'on fait,
Je vais mener, avant l'affaire,
Le corps d'armée au cabaret.

TOUS.

Nous nous reverrons sur la brèche, etc.

LE BARON.

Nous nous reverrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chaud;
Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

(*Le baron rentre chez lui; Franck sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

ELVINA, *seule.* Bon, ils s'éloignent! c'est surtout à ce gouverneur que j'en veux. C'est indigne à lui de retenir Alfred prisonnier, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE VIII.

ELVINA, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR. Parbleu! voilà sa maison. Ce cher baron, il sera ravi de me revoir.

ELVINA. Quel est ce militaire?

LE GOUVERNEUR. Mon enfant, peut-on parler à M. le baron?

ELVINA, *à part.* Une visite, et dans ce moment-ci! (*Haut.*) Monsieur, il est sorti.

LE GOUVERNEUR. Sorti! un de ses gens m'a pourtant assuré...

ELVINA, *brusquement.* Il est très-occupé, et ne reçoit personne.

LE GOUVERNEUR. Lorsqu'il saura que c'est le gouverneur du château voisin...

ELVINA, *vivement.* Le gouverneur du château! Comment, Monsieur, c'est vous?

LE GOUVERNEUR. Moi-même, ma chère enfant.

ELVINA, *très-vivement.* Ah! ah! je suis enchantée de vous trouver et de vous faire mon compliment.

LE GOUVERNEUR, *étonné.* Que veut dire?..

ELVINA, *de même.* Cela veut dire que vous vous conduisez horriblement, que vous ne faites que des injustices, des actes de tyrannie, et que tout le monde se plaint de vous.

LE GOUVERNEUR, *regardant son costume.* Tout le monde se plaint...

ELVINA. Oui, Monsieur, et moi la première, je vous en avertis.

LE GOUVERNEUR. En vérité, Mademoiselle.

ELVINA. Ah! vous emprisonnez les jeunes gens, les officiers, vous les confinez dans de vieux donjons, vous les faites périr d'ennui!

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

AIR : Vaudeville *du Piége.*

Oui, ces messieurs, je le conçois,
Malgré mon humeur peu sévère,
S'amusent rarement chez moi;
Hélas! je n'y saurais que faire.
Chacun, j'en conviens des premiers,
Comme vous n'a pas en partage
L'art de faire des prisonniers
Qui bénissent leur esclavage.

ELVINA, *brusquement.* Monsieur, vos observations me déplaisent.

LE GOUVERNEUR, *l'examinant.* Ah! j'y suis. Ce costume, ce ton cavalier; c'est sans doute le petit dragon dont on m'a tant parlé depuis mon arrivée.

ELVINA, *avec feu.* Vous m'insultez, Monsieur; cette épithète...

LE GOUVERNEUR, *riant.* Eh mais, Mademoiselle, il me semble que c'est vous-même, dont les discours offensants...

ELVINA. C'est possible, Monsieur; dans tous les cas je suis prête à vous rendre raison.

LE GOUVERNEUR, *élevant la voix.* Comment, Mademoiselle?

ELVINA, *à demi-voix.* Parlons bas, Monsieur, parlons bas, je vous prie.

LE GOUVERNEUR. Mais c'est un diable que cette petite femme-là.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

ELVINA. Mon père! ah, quel dommage!

LE BARON. Que vois-je! Forlis, mon cher ami, mon fidèle compagnon d'armes.

ELVINA. Ah! mon Dieu! il le connaît.

LE GOUVERNEUR. Oui, mon cher baron, c'est moi-même, j'ai voulu te surprendre. Embrassons-nous encore.

LE BARON. Mais je suis désolé. Tu étais seul ici?

LE GOUVERNEUR, *regardant Elvina.* Non, non, Mademoiselle me faisait les honneurs de chez toi.

LE BARON. C'est ma fille que je te présente. (*A Elvina.*) Salue donc.

LE GOUVERNEUR, *souriant.* Oh! nous avons déjà fait connaissance.

LE BARON, *serrant la main du gouverneur.* Ce bon Forlis. (*A Elvina.*) Dis donc, Elvina, si nous le mettions dans notre confidence, il peut nous servir; c'est un brave.

LE GOUVERNEUR. Dispose de moi, parbleu! je suis à ton service.

ELVINA, *bas, au baron.* Y penses-tu? c'est le commandant du château voisin.

LE BARON, *bas.* Le commandant, c'est vrai. (*Haut.*)

J'avais oublié ta nomination, mon ami, et, depuis mon retour, je ne suis pas sorti de chez moi.

ELVINA, *bas, au baron*. Tu sens bien alors qu'il est prudent...

LE BARON, *de même*. Sans contredit, je me tais. (*Le gouverneur examine le jardin avec une lorgnette.*)

ELVINA, *bas*. Je vais retrouver Franck, mon père; je ne te demande qu'une grâce, c'est de le retenir ici vingt minutes. Adieu, mon père. (*Au gouverneur, d'un ton sec.*) Adieu, Monsieur. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

LE GOUVERNEUR. Quoi, mon ami! c'est là ta fille? c'est une petite personne charmante.

LE BARON. Tu trouves, mon ami? Eh bien, j'en suis enchanté.

LE GOUVERNEUR.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Je rends justice à son mérite,
Mais, d'honneur, je ne pensais pas
Que pour te rendre une visite,
Il fallût livrer des combats.

LE BARON, *l'interrompant*. Comment! ma fille!

LE GOUVERNEUR, *continuant l'air.*

Moi qui chéris tes périls et la gloire,
Selon mes goûts, je viens d'être servi;
Ah! quel bonheur, chez toi l'on peut se croire
En pays ennemi.

LE BARON. Eh bien, mon cher Forlis, tu vois la cause de tous mes chagrins.

LE GOUVERNEUR. Oui, je sais bien... On m'a conté que son éducation... Mais, morbleu! une bonne résolution! Tu vas me dire que la tendresse, le cœur paternel... bah! s'il fallait écouter tout ça! moi, qui te parle, j'ai un neveu que je regarde comme un fils, charmant sujet, qui me fera damner, dont je suis fou.

LE BARON. Tu as un neveu?

LE GOUVERNEUR. Des talents, de l'esprit, excellent militaire, que je mets aux arrêts tout comme un autre, et dans ce moment même, je le tiens sous clé pour certaine escapade.

LE BARON. Comment?

LE GOUVERNEUR. Oh! ce n'est pas un prisonnier d'État, c'est le mien, et c'est en sa faveur que j'ai fait une prison de cette tourelle que tu vois d'ici, et qui communique à mon appartement.

LE BARON. Attends donc. Est-ce que ton neveu serait M. Alfred?

LE GOUVERNEUR. Tu le connais?

LE BARON. Oui, indirectement; je t'expliquerai cela. Mais tu le crois donc bien en sûreté?

LE GOUVERNEUR. Je t'ai dit que je le tenais.

LE BARON. Eh bien, tu ne le tiendras pas longtemps; on a le projet de le faire évader. Ma fille, mes gens, moi-même, toute la maison est dans la conspiration.

LE GOUVERNEUR. Comment diable!

LE BARON. Oui, nous avons besoin d'une leçon. Écoute, tu es gouverneur du château voisin, tu es mon ami, fais-moi le plaisir de me mettre en prison.

LE GOUVERNEUR. Très-volontiers, enchanté de te posséder. Je te l'ai dit, j'ai justement tout près de mon appartement une prison particulière pour moi et ma famille; mon neveu ne la quitte presque pas, mais il y a toujours une place pour mes amis.

LE BARON. Bien. Mais ça ne suffit pas; il me faudrait du bruit, de l'éclat, une arrestation sérieuse.

LE GOUVERNEUR. Diable! tu en demandes trop; je ne puis pas. Mes devoirs, et puis songe donc... (*Il s'arrête étonné, en regardant du côté du château.*) Eh! mais qu'est-ce que je vois là-bas? quelqu'un qui se glisse le long du mur.

LE BARON, *regardant aussi*. Dieu me pardonne, c'est ma fille et Franck, le vieil invalide qui l'a élevée.

LE GOUVERNEUR, *de même*. Mais ils portent une échelle. Comment, morbleu! mon neveu est de la partie. (*Avec colère.*) Ah! ceci passe la plaisanterie. Heureusement pour eux, il n'y a pas de sentinelle de ce côté; tenons-nous à l'écart, et observons.

SCÈNE XI.

FRANCK *entre le premier, avec une échelle qu'il cache le long de la charmille ; puis* ALFRED ET ELVINA.

FRANCK. Je me suis avancé jusqu'ici en tirailleur. Personne! (*Il fait signe à Alfred et à Elvina d'approcher.*) St, st, st.

ALFRED. Mon brave camarade... Mademoiselle, comment reconnaître jamais tout ce que vous venez de faire pour moi?

ELVINA. En vous éloignant sur-le-champ. Passez par ce jardin, qui est celui de mon père.

FRANCK. Vous franchissez la haie, vous vous trouvez sur la grande route, et dans une demi-heure vous êtes à Paris, où vous cherchera qui pourra.

ALFRED, *à Elvina*. Qui? moi, vous quitter ainsi! ne plus vous revoir! puis-je oublier jamais tant de générosité, tant de courage! non, belle Elvina, je jure de vous consacrer mon existence.

ELVINA. C'est trop, beaucoup trop pour un simple service. Mais éloignez-vous, je vous en supplie. Tout à l'heure, quand il fallait vous délivrer, rien n'aurait pu m'effrayer, et maintenant je ne sais pourquoi je tremble malgré moi. Partez, rejoignez votre régiment; vous allez à la guerre, vous allez vous battre, vous êtes bien heureux! servez bien votre prince, votre patrie, et au milieu de vos succès, pensez quelquefois à ceux à qui vous les devez, c'est tout ce que je vous demande. (*Le baron paraît dans le fond, les écoute et se rapproche de la grille de son jardin.*)

ALFRED. Ah! je suis trop coupable; et, puisqu'il faut vous l'avouer, apprenez que mon esclavage était loin d'être rigoureux, et que, si j'ai cherché à exciter votre pitié, c'était moins pour fuir ma prison que pour me rapprocher de vous.

ELVINA. N'importe, partez. (*Roulement de tambour dans le château.*) Je vous l'ai dit, vous vous perdez.

FRANCK. Mille bombes! on donne l'alarme. (*Au moment où Alfred, Franck et Elvina veulent s'éloigner, des soldats paraissent dans le fond.*)

ELVINA. Morbleu! (*Elle saute sur son fusil, qu'elle a laissé près de la grille, et menace les soldats.*)

LE BARON, *accourant*. Elvina... ma fille, y penses-tu?

ELVINA. Ciel! mon père! (*Le baron tient dans ses bras Elvina. Franck a tiré son sabre et s'est jeté devant Elvina.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE GOUVERNEUR, SOLDATS, MARCELLIN.

LE GOUVERNEUR. Arrêtez!

AIR : *On vit toujours décence austère.* (ADOLPHE ET CLARA.)

Dans ce séjour, quel dessein vous attire!
Redoutez tous un juste châtiment!
Par escalade, s'introduire
Dans le château dont je suis commandant.

ELVINA.

Que vois-je! ô ciel, monsieur le commandant!
Lui qui brava mon transport imprudent.

ALFRED, *à Elvina.*

C'est que mon oncle est notre commandant;
Je ne le vis jamais aussi méchant.

LE GOUVERNEUR, *à Alfred.*

Vous, Monsieur, d'un oncle sévère,
Redoutez surtout la colère.

LE BARON, *bas, au gouverneur.*

Fort bien, fort bien, de la colère.

LE GOUVERNEUR.

Je vais en écrire à la cour.

ALFRED, ELVINA, LE BARON ET FRANCK.

Comment, en écrire à la cour!

LE BARON.

Ah! grand Dieu!

FRANCK.

Morbleu!

ELVINA.

Comment faire?

ALFRED, *souriant.*

Moi j'espère. .

LE GOUVERNEUR, *aux soldats.*

Qu'on les enferme!

ALFRED.

Ensemble?

LE GOUVERNEUR.

Non, chacun dans une tour.
On connaîtra quel dessein vous attire
Dans le château dont je suis commandant.

CHŒUR.

Par escalade s'introduire
Dans le château dont il est commandant.

LE GOUVERNEUR ET LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie,
Elle sera bientôt guérie.

MARCELLIN.

Mais quelle est donc cette folie?
Ceci passe la raillerie.

FRANCK ET LE BARON.

Rassure-toi, fille chérie,
Tu ne partiras pas sans moi.

ALFRED.

Comptez sur moi.

MARCELLIN.

Partez sans moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on la sépare à l'instant de son père.

ELVINA.

Nous séparer! non, ne l'espérez pas!

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Ah! malgré moi je ris de sa colère.
(*Haut.*)
Qu'on obéisse, allons, soldats!

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

ELVINA, *vivement.*

Mon père n'est pas mon complice;
Non, c'est une injustice.

LE GOUVERNEUR.

Vous voulez me tromper, Madame.
Qui! moi! je croirais qu'une femme
Ait osé tenter un assaut?
Votre père est ici seul auteur du complot.

ELVINA.

Non, Monsieur, c'est une injustice.
Lui, mon complice!

LE GOUVERNEUR.

Qu'on obéisse! allons, soldats.

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie, etc.

(*On entraîne Elvina et le baron. La toile tombe sur ce tableau.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle commune à plusieurs chambres de prisonniers. Des portes de côté; au fond, une galerie qui traverse le théâtre dans toute sa longueur, et qui communique d'une tour à une autre; sur le devant de la scène, une chaise, une table avec des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, *en négligé très-élégant.*

LE GOUVERNEUR. Comment! c'est toi, ma chère Constance? Tu as pu te décider à quitter les plaisirs de Paris pour venir visiter tes amis?

CONSTANCE. Non, mon oncle, je vous jure que je ne viens que pour gronder mon frère.

LE GOUVERNEUR. Alfred?

CONSTANCE. Je suis outrée contre lui.

LE GOUVERNEUR. Qu'a-t-il donc fait?

CONSTANCE.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

L'autre jour pour un bal divin,
J'étais déjà toute parée.
Hélas! je comptais sur sa main;
J'attendis toute la soirée.
Il me fuit, il me tint rigueur;
C'est en vain que je le réclame :
Enfin je ne suis que sa sœur,
Et l'on me prendrait pour sa femme.

Aussi je viens le chercher pour le bal de ce soir : car il est capable de m'avoir encore oubliée.

LE GOUVERNEUR. T'oublier? non : mais comme ton frère est aux arrêts depuis trois jours, tu peux chercher un autre cavalier.

CONSTANCE. Vous n'en faites jamais d'autres!.. En vérité, mon oncle, cela n'a pas de nom! me priver de mon frère! moi qui n'ai que lui pour me conduire dans le monde en l'absence de mon mari!.. Certainement je ne m'oppose pas à ce que vous mettiez Alfred aux arrêts : il le mérite, rien que pour son manque de parole de l'autre jour... mais arrangez-vous au moins pour que ses jours de prison ne tombent pas sur mes jours de bal. Que voulez-vous que je devienne ce soir?

LE GOUVERNEUR. Est-ce qu'on ne peut pas te dédommager de ce bal? Si, par exemple, je t'engageais à passer la soirée avec moi?

CONSTANCE. Certainement, mon oncle, c'est fort agréable; mais je suis priée pour dix walses, au moins. Je vous le demande, puis-je manquer à ma parole, à des engagements sacrés?

LE GOUVERNEUR. C'est juste. Pourtant, si je t'offrais un rôle dans une petite comédie que nous allons jouer.

CONSTANCE, *vivement*. Comment! mon oncle, ici, la comédie au milieu des guichets, des porte-clés! ce sont vos prisonniers qui seront sans doute vos acteurs et vos spectateurs?

LE GOUVERNEUR. Précisément.

CONSTANCE. C'est délicieux.

LE GOUVERNEUR.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Chez moi toujours la foule abonde.
CONSTANCE.
Mais c'est qu'en directeur zélé,
Afin d'avoir toujours du monde,
Vous tenez le public sous clé.
LE GOUVERNEUR.
Chacun, comme à la comédie,
Peut applaudir ou siffler.
CONSTANCE.
Mais par malheur, quand il s'ennuie,
Le public ne peut s'en aller.

LE GOUVERNEUR, *souriant*. Oh! il se gardera bien de s'ennuyer tant que vous serez en scène.

CONSTANCE. C'est décidé, je renonce à mon bal; mais au moins, mon cher oncle, mettez-moi au courant.

LE GOUVERNEUR. C'est une leçon que nous voulons donner à une petite fille de dix-sept ans.

CONSTANCE, *souriant*. De dix-sept ans?.. Ah! j'y suis... mon frère joue aussi, n'est-ce pas?

LE GOUVERNEUR. Mais cela se pourrait bien.

CONSTANCE. Je vous devine : une petite personne bien langoureuse, bien sentimentale...

ELVINA, *derrière le théâtre*. Oui, morbleu! je parlerai au commandant, et malgré vous.

CONSTANCE, *étonnée*. Qu'est-ce que cela, mon oncle?

LE GOUVERNEUR. C'est la jeune personne langoureuse et sentimentale... qui peut-être rosse le geôlier.

CONSTANCE. Ah!.. mon Dieu!..

LE GOUVERNEUR. Elle me cherche sans doute; il ne faut pas qu'elle te voie : va m'attendre dans mon cabinet, je t'expliquerai tout.

AIR : Vaudeville des *Gascons*.

Tu serviras notre dessein,
Pour que la fête
Soit complète,
Et pour que l'ouvrage aille enfin
Sans accident jusqu'à la fin.
CONSTANCE.
Vous allez gronder, je parie;
Alfred va parler sentiment;
Moi, parler raison, c'est charmant;
Nous jouerons tous la comédie.
ENSEMBLE.
Tu serviras notre } dessein, etc.
Je servirai votre }
(*Constance sort.*)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, ELVINA.

LE GOUVERNEUR. On la conduit ici... fort bien.

ELVINA, *parlant à la cantonade*. Je vous dis que je veux être auprès de mon père. Est-ce que vous croyez me faire peur avec vos grosses voix?

LE GOUVERNEUR. Doucement, Mademoiselle, doucement... On n'obtient rien chez moi par la violence.

ELVINA. Ah! Monsieur, c'est vous précisément que je cherchais. Il est affreux qu'on ose me séparer de mon père : je ne le souffrirai pas au moins.

LE GOUVERNEUR. Votre père, Mademoiselle? j'attends à son égard la décision du ministre et bientôt...

ELVINA, *effrayée*. Quoi! Monsieur, sérieusement...

LE GOUVERNEUR. Quoique son ami, je dois en convenir, son délit est inexcusable. Un ancien militaire, un officier supérieur!

ELVINA. Mais, Monsieur, quand je vous répète que c'est moi seule, oui, moi seule...

LE GOUVERNEUR. Impossible, il a tout avoué.

ELVINA.

AIR : Vaudeville de *Turenne*.

Monsieur, c'était à ma prière;
Son cœur a craint de m'affliger.
LE GOUVERNEUR.
C'est un crime, et de votre père
Vous n'auriez pas dû l'exiger.
L'honneur toujours régna dans la famille,
Et j'étais bien loin de prévoir
Que s'il dût manquer au devoir,
Ce fût à la voix de sa fille.

En attendant, cependant, je ferai tout pour adoucir son sort et le vôtre. Vous verrez d'abord votre père chez moi; j'y réunis souvent, dans de petites fêtes, les prisonniers qui sont, par leur conduite, dignes de ces faveurs. Le matin je vous permettrai de passer quelques heures avec le baron. (*Avec intention.*) Vous avez sans doute des talents agréables, vous pourrez calmer l'ennui de sa position, en faisant de la musique, des lectures... ma bibliothèque est très-variée. Je possède une harpe, un clavecin.

ELVINA, *avec humeur*. C'est charmant, Monsieur, c'est charmant.

LE GOUVERNEUR, *lui montrant une porte*. Vous voyez votre appartement; je vous laisse.

ELVINA, *à part*. C'est bien heureux.

LE GOUVERNEUR, *revenant*. Ah! j'oubliais... Vous aurez pour voisine une jeune dame dont les inclinations s'accorderont, je crois, très-bien avec les vôtres.

ELVINA. Une femme du grand monde, sans doute? il ne me manquerait plus que cela.

LE GOUVERNEUR.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Elle est d'un esprit agréable,
D'un naturel plus vif que doux.
ELVINA, *avec ironie*.
Monsieur, vous êtes trop aimable,
D'honneur, on est trop bien chez vous;
Mais malgré ce que vous en dites,
Seule ici j'aime mieux rester...
(*En le regardant.*)
Et c'est bien assez des visites
Que l'on ne peut pas éviter.

LE GOUVERNEUR, *souriant*. Elle est charmante!.. Mademoiselle, je vous salue.

ELVINA, *à part*. Oh! le vilain homme! (*Le gouverneur sort.*)

SCÈNE III.

ELVINA, *seule*. Quelle différence de ce méchant gouverneur à son neveu! ce bon M. Alfred! que d'empressement! avec quelle chaleur il nous a défendus!.. J'ai vu le moment où il se mettait en fureur contre son oncle et battait toute la garnison. Oh! c'est un bien bon jeune homme, un bien bon cœur!.. S'il

savait comme on me traite!.. (*D'un ton plus vif.*) Voilà donc notre habitation...c'est superbe, en vérité... Voyons un peu ma chambre. (*Elle pousse une porte.*) Ah! l'horreur! des barreaux à ma fenêtre!.. Je ne pourrai jamais vivre ici, j'y périrai d'ennui. (*Elle regarde la table.*) Des livres, du papier! belle ressource, ma foi!.. Encore si j'avais là mon cher Franck pour me faire ses récits de bataille... Mais non, personne ne s'intéresse à moi... Que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

ELVINA, FRANCK, *avec un autre uniforme.*

ELVINA, *le reconnaissant.* Que vois-je!.. comment! c'est toi, mon cher Franck!

FRANCK. Chut!.. chut donc!.. Sûrement c'est moi... Mille bombes, est-ce que je pouvais me passer de te voir?

ELVINA. Quoi! le commandant t'a permis?..

FRANCK. Ah ben! oui, l'commandant, n' m'en parle pas; il n'sait pas vivre, morbleu! et j'donnerais ma pipe pour me battre avec lui.

ELVINA. Mais enfin, par quel moyen?

FRANCK.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Pour te servir, mon enfant,
Tu sais que rien ne m'étonne,
Et j' viens moi-même en personne
D' parler à ton commandant.
Croirais-tu bien qu'il raisonne;
Il ne veut pas qu'on m'emprisonne :
De ces lieux même il ordonne
Que l'on me laisse sortir.
D'y rester je suis bien l' maître.
On n' peut pas m'empêcher d'être
Prisonnier pour mon plaisir.

ELVINA. Prisonnier, toi!

FRANCK. Quand j'ai vu ça, j'ai pris l'uniforme...

ELVINA. Quoi! Franck?

FRANCK. Je me suis enrôlé dans la garnison.

ELVINA. Comment, mon pauvre ami...

FRANCK. Tu sens bien qu'ils ont tous été enchantés de m'avoir... j'en ai frotté plus d'un dans cette garnison... aussi j'puis compter sur eux... et puisque te v'là aux arrêts, il vaut encore mieux qu'ce soit moi qui te garde qu'un autre.

ELVINA. Mon bon ami, mon cher Franck... si tu savais combien ton dévouement me touche... mais as-tu vu mon père?

FRANCK. Lui, il est tranquille, morbleu! comme la veille d'une bataille! il écrit, il dessine, il n'a pas plus l'air de songer qu'il est prison...

ELVINA, *soupirant.* Il dessine! il est bien heureux! moi, je ne sais que faire... cet appartement est si petit...

FRANCK, *regardant la chambre.* Ah! il est sûr qu'il serait difficile de chasser ici ou de monter à cheval... Mais on peut encore y manier un fusil, et je te promets de te donner deux leçons d'exercice par jour au lieu d'une... parce que, vois-tu, quoiqu'on soit en prison, il ne faut pas négliger son éducation, et puis tout ça aura une fin, que diable!..

ELVINA, *soupirant.* Une fin! Dieu sait laquelle.

FRANCK. Sois donc tranquille... j' vas t'courir m'informer... tâcher de voir M. Alfred... A présent qu' je suis en pied... (*Il écoute.*) Attends donc, je m'oublie avec toi... c'est la garde montante... j'y cours, morbleu!... Il serait joli, pour la première fois, d'me faire mettre dans la chambre de discipline.

AIR : Vaudeville d'*une nuit de la Garde nationale.*

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne;
Si le sort a trompé nos vœux,
A notre second' campagne,
Crois-moi nous serons plus heureux.
Song' donc que dès la première,
On n' peut tout avoir, morbleu!..
C' n'est qu'à la sixième affaire
Que j'eus mon premier coup d' feu.

ENSEMBLE.

ELVINA.

Que la prudence accompagne
Tes démarches en ces lieux,
Et dans quelqu'autre campagne,
Nous pourrons être plus heureux.

FRANCK.

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne, etc.

(*Franck sort.*)

SCÈNE V.

ELVINA, *seule.* Il ne reviendra qu'à trois heures... que faire d'ici là.

AIR : *Tyrolienne de madame Gail.*

Hélas! quand on est en prison,
Quelle triste et froide existence!
Pour s'amuser, comment fait-on,
Hélas! quand on est en prison?

(*On entend une harpe, et Constance qui finit l'air.*)

Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, *parlant.* Qu'est-ce que j'entends?.. une harpe! serait-ce cette femme dont le gouverneur m'a parlé?

DEUXIÈME COUPLET, *accompagné par la harpe.*

Elle est comme nous en prison,
Et pourtant quelle différence!
Elle chante!.. comment peut-on
Oublier qu'on est en prison?

CONSTANCE, *reprend le refrain.*

Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, *regardant.* Eh! mais la porte s'ouvre.

SCÈNE VI.

ELVINA, CONSTANCE.

(*Constance entre avec vivacité, et affecte un air très-résolu.*)

CONSTANCE. C'est vous, Mademoiselle; on me permet de vous voir un instant, et je m'empresse d'en profiter. Une autre trouverait peut-être ma démarche extraordinaire; mais je sais que vous ne tenez pas aux formes de la politesse... c'est comme moi.

ELVINA, *la regardant.* Comment!

CONSTANCE, *du même ton.* Oui, l'on m'a parlé de vous, de votre caractère... On dit qu'il est inflexible, impétueux... Je sais que vous êtes au-dessus des faiblesses de notre sexe; c'est très-bien, c'est ce qu'il me faut, c'est comme moi.

ELVINA, *toujours plus étonnée.* Mais, Madame...

CONSTANCE. Je suis prisonnière comme vous, et votre voisine.

ELVINA. C'est fort bien... mais s'il résiste?

CONSTANCE. Je lui brûle la cervelle!

ELVINA, *étonnée.* Ah! vous lui brûlez la cervelle!

CONSTANCE. Je sais que ça ne vous étonne pas.

ELVINA. Moi, Madame!

CONSTANCE. Oui, oui, l'on m'a raconté votre aventure des gardes-chasse. Combien étaient-ils? deux trois, quatre? c'est tres-bien, c'est comme moi.

ELVINA. Comment! on vous a raconté...

CONSTANCE. Allons, point de modestie. Continuons; nous ouvrons la petite grille qui donne sur la cour... là nous trouvons un souterrain qui nous conduit près du rempart... nous le suivons doucement et nous arrivons à la poterne qui n'est gardée que par deux sentinelles.

ELVINA. Deux sentinelles!..

CONSTANCE Oh! pour ceux là, ils ne se rendront pas... ce sont de vieux soldats... mais nous avons deux pistolets... Vous m'entendez, et nous sommes sauvées.

ELVINA, *à part*. Oh! quelle femme!

CONSTANCE. Mais qui vient nous interrompre? silence, ma chère amie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

(*Le valet porte un étui de guitare avec de la musique.*)

LE VALET, *à Elvina*. Mademoiselle, c'est de la part de M. le gouverneur, une guitare et de la musique pour vous distraire.

ELVINA. Une guitare!

CONSTANCE. De la musique! de la musique à nous! (*A Elvina.*) Renvoyez tout cela, renvoyez tout cela.

ELVINA. Oh! certainement, je vais...

LE VALET, *à voix basse*. Mademoiselle, on vous prie de faire attention aux romances; elles sont très-nouvelles. (*Bas.*) C'est de la part de M. Alfred.

ELVINA. Alfred!

CONSTANCE. Qu'est-ce que c'est?

ELVINA, *regardant le valet*. Alors, pour ne pas désobliger... le commandant... laissez cela... je verrai.

CONSTANCE. Comment! vous daignez... (*Au valet d'un ton brusque.*) Eh bien! m'entendez-vous... laissez-nous. (*Le valet sort.*)

ELVINA. Serait-ce vous que je viens d'entendre.

CONSTANCE. Oui, j'ai cultivé jadis les arts, la musique, la danse... mais ne croyez pas que je mette la moindre importance... Je pense comme vous... A quoi cela mène t-il? à plaire... Vous n'y tenez pas, ni moi non plus. (*D'un ton marqué.*) Nous sommes opprimées... le malheur doit nous unir...: Il faut sortir d'ici... Nous ne le pouvons que par un coup d'éclat.

ELVINA. Un coup d'éclat!

CONSTANCE. Chut! si l'on nous entendait, ce serait fait de nous.

ELVINA. C'est donc bien terrible?

CONSTANCE. Ecoutez, notre salut est dans nos mains: j'ai gagné un porte-clés, qui m'a fourni une lanterne sourde et des armes. Cette nuit trouvez-vous à deux heures dans cette salle... j'aurai soin que votre porte soit ouverte... Nous suivrons le corridor qui termine le grand escalier... Un des concierges veille de ce côté... nous le forçons, le pistolet sur la gorge, de nous livrer ses clés.

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, ELVINA.

CONSTANCE. Reprenons notre plan.

ELVINA. Mais, Madame, ces romances...

CONSTANCE. Eh bien! ces romances... quel rapport!.. Est-ce que ces misères-là doivent nous occuper?

ELVINA, *embarrassée*. C'est que je soupçonne qu'elles renferment quelques nouvelles, quelque avis.

CONSTANCE, *prenant la musique*. Ah! voyons, voyons... que ne disiez-vous... ça peut servir à notre plan... c'est peut-être une conspiration en musique. (*Elle regarde la musique et fredonne.*) Hum... Hum... Lorsque dans une tour obscure, le prisonnier... Ça ne peut pas être cela.

ELVINA, *vivement*. Mais peut-être, Madame, le prisonnier...

CONSTANCE. Ah! mon Dieu! que c'est vieux... cela a cent ans... Ah! voilà de la prose!.. J'aperçois quelques lignes au crayon.

ELVINA. Lisez donc, je vous prie.

CONSTANCE, *lisant*. « J'ai mille choses à vous dire, « que je ne puis confier qu'à vous seule; et je ne sais « comment vous voir. Il y a ce soir réunion chez le « gouverneur; on y dansera : je ne doute pas que « vous n'y soyez invitée. Acceptez : j'y serai. »

ELVINA, *à part*. C'est lui.

CONSTANCE. Effectivement, ça a bien l'air d'une conspiration. (*L'observant.*) La personne qui vous écrit s'intéresse vivement à vous, à ce qu'il paraît?

ELVINA. Mais... je le crois...

CONSTANCE. Il faut suivre son conseil; il faut aller au bal.

ELVINA. Oui, mais au bal nous serons surveillés... Comment nous parler sans danger!

CONSTANCE. En dansant, il n'y a rien au monde de si commode.

ELVINA. Mais il faut savoir danser, et j'avoue...

CONSTANCE. Bon! pour une simple contredanse! qu'est-ce qui ne sait pas figurer dans une contredanse?

ELVINA. Moi, je vous jure...

CONSTANCE. Qu'est-ce que ça fait? je serai aussi à ce bal, moi, je puis danser... avec la personne, et en causant avec elle...

ELVINA, *vivement*. Non, non vraiment... je n'y consentirai pas... vous détestez la danse. (*A part.*) Ah! mon Dieu! que cette femme me déplaît!

CONSTANCE. Comment faire pourtant?

ELVINA, *avec embarras*. Si j'osais... vous savez danser, vous, Madame?

CONSTANCE. Autrefois, dans mon enfance...

ELVINA. Ne pourriez-vous m'indiquer seulement... c'est pour faciliter notre évasion, ce que j'en fais.

CONSTANCE. Cela va sans dire. Mais il n'y a rien au monde de si facile. (*Elle fait un pas avec nonchalance.*)

ELVINA. Oh! c'est charmant! (*Elle se place près d'elle, et l'imite gauchement.*) Ce n'est pas cela. (*A part.*) Oh! puisque Alfred aime la danse, il faut que je l'apprenne bien vite, je souffrirais trop de le voir danser avec les autres.

CONSTANCE. Donnez-moi votre main. (*Constance la place. Pendant la ritournelle, les deux pères paraissent sur la galerie du fond.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, LE GOUVERNEUR.

CONSTANCE, *donnant sa leçon*.

AIR : *Le Troubadour, fier de son doux servage*. (JEAN DE PARIS.)

Comme cela,
D'abord chacun se place;

De ce bras-là
Montrez toute la grâce.

ELVINA.

Comment! voilà
Ce qu'on nomme la danse?
Ah! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps.

ENSEMBLE, *pendant qu'Elvina danse.*

AIR : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence!
Que de grâce et d'aisance!
Oui, par mes soins heureux,
Vous allez attirer tous les yeux.
Tout succède à nos vœux,
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

LE BARON, LE GOUVERNEUR, *à part.*

Eh quoi! { ma / sa } fille danse,
Déjà que d'élégance!
Quel changement heureux!
Dois-je en croire en ce moment mes yeux?
Tout succède à nos vœux;
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux

ELVINA, *danse.*

Tout succède à mes vœux,
Fort bien! de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

(*Elles dansent, et figurent des danses pendant la ritournelle.*)

CONSTANCE, *figurant.*

DEUXIÈME COUPLET.

Ainsi soudain,
Le cavalier repasse;
Puis votre main
A la sienne s'enlace.

ELVINA.

Comment, sa main?
(*Souriant.*)
Mais j'aime assez la danse.
Ah! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps.

AIR : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence, etc.

LE BARON, LE GOUVERNEUR.

Eh quoi! { ma / sa } fille danse, etc.

ELVINA, *danse.*

Tout succède, etc.
(*Elles dansent.*)

(*A la fin de la ritournelle, le baron et le gouverneur se retirent en se faisant des signes d'intelligence.*)

SCÈNE X.

ELVINA, CONSTANCE.

ELVINA, *enchantée.* Ainsi, Madame, Alfred sera à côté de moi, comme vous étiez tout à l'heure? nous nous donnerons la main?

CONSTANCE. Alfred, dites-vous?

ELVINA, *à part.* Ah! mon Dieu, je ne voulais pas le nommer.

CONSTANCE. Alfred!

ELVINA. Madame le connaît?

CONSTANCE. Certainement, un jeune officier.

ELVINA. Oui, Madame.

CONSTANCE. Aimable, spirituel, joli garçon! comment donc, mais je l'aime beaucoup, je serai enchantée de le revoir, ce cher Alfred.

ELVINA, *à part.* Ce cher Alfred! cette femme-là a un bien mauvais ton!

CONSTANCE. Il sera donc au bal du gouverneur?

ELVINA. Mais... je présume...

CONSTANCE. Oh! cela me décide: je ne voulais pas y paraître... mais j'irai, certainement j'irai.

ELVINA, *à part, avec dépit.* Là, j'en étais sûre.

CONSTANCE. Je cours à ma toilette; ma bonne amie... Alfred est un garçon rempli de goût, d'élégance...

ELVINA, *à part.* Elle va se faire superbe à présent.

CONSTANCE. Nous nous reverrons au bal, ma chère; nous reparlerons de notre projet; nous pourrons mettre Alfred dans notre confidence.... dans tous les cas, je compte sur votre discrétion. (*Avec intention.*) Sans adieu, ma toute belle... j'ai une robe délicieuse, une garniture divine... certainement je fais bien peu de cas de toutes ces bagatelles, mais en prison il faut bien s'amuser à quelque chose. (*A part, en sortant.*) La pauvre petite, comme elle me déteste.

SCÈNE XI.

ELVINA, *seule.* Et moi... moi, qui n'ai jamais songé à ma parure! qui n'ai rien que cet habillement si modeste!.. (*Avec un soupir.*) Elle va s'habiller maintenant... faire une toilette pour séduire Alfred... ho, ho! non, elle ne réussira pas.

AIR de la romance de *Teniers.*

Ce ton hardi ne peut que lui déplaire...
Eh mais! pourtant je suis ainsi!
Surtout quel mauvais caractère...
Cependant c'est le mien aussi.
Quand mes yeux se fixaient sur elle,
J'éprouvais là des sentiments nouveaux!
Il me semblait qu'une glace fidèle
Me retraçait tous mes défauts.

SCÈNE XII.

ELVINA, FRANCK.

FRANCK, *accourant.* Bonne nouvelle, mon enfant, bonne nouvelle!.. Monsieur Alfred est en liberté... et puis il y a un ordre du ministre... non, c'est une lettre... il t'expliquera cela lui-même.

ELVINA. Et qui donc?

FRANCK. Monsieur Alfred.

ELVINA. Tu lui as parlé?

FRANCK. Et de toi, morbleu! je ne l'ai vu que deux minutes; mais je lui en ai dit sur ton éducation, ton courage, tes talents... Ah! j'étais en train!

ELVINA, *avec dépit.* Comment, il aurait... c'est insupportable! peut-on faire une pareille gaucherie?

FRANCK, *stupéfait.* Comment, une gaucherie!

ELVINA. Non, mon ami, mais tu as eu tort.

FRANCK, *suffoqué.* Tort! quand je fais ton éloge! après toutes les peines que je me suis données pour ton éducation.

ELVINA. Tu as fait pour le mieux, certainement; mais, vois-tu, je crois que tu t'es trompé... je veux dire que nous nous sommes trompés.

FRANCK, *tirant son mouchoir.* Je m' suis trompé, moi! par exemple, je n' me serais pas attendu...

ELVINA, *vivement*. Ce n'est pas ta faute... mais enfin tu m'as toujours dit que j'étais parfaite, et moi je t'ai cru sur parole.

FRANCK, *vivement*. Oui, morbleu! tu es parfaite, si quelqu'un osait me dire le contraire!..

ELVINA, *le calmant*. Eh bien! oui, mon ami; mais, vois-tu, toute parfaite que je suis, je sens que je ne sais rien du tout, pas même lire.

FRANCK. Comment!.. et toi aussi!

ELVINA. Non, non, console-toi. (*L'embrassant.*) J'aimerais mieux ne savoir lire de ma vie que d: te causer un moment de chagrin... Allons, tu oublies tout, n'est-ce pas?

FRANCK, *s'essuyant les yeux*. Est-ce que j' puis te garder rancune?.. Mais c'est égal, va, tu as beau dire, ce jeune homme t'adorera, t'épousera, et... je m'en vais monter ma faction.

ELVINA. Comment! tu es déjà de garde?

FRANCK. Pour toute la nuit... Mais je n' serai pas loin de toi, et ça me console... J' suis d' garde à la poterne.

ELVINA, *effrayée*. A la poterne!.. toi!

FRANCK. Eh bien! qu'est-ce que t'as donc?

ELVINA, *troublée*. Et cette méchante femme!.. Si elle exécutait son projet!

FRANCK, *très-étonné*. Ah! mon Dieu, elle va... mais, ventrebleu! est-ce que le chagrin t'a tourné la tête?

ELVINA, *le retenant*. Tu n'iras pas, Franck, je ne veux pas que tu y ailles... (*Elle aperçoit Alfred et court à lui.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, DEUX SOLDATS.

ELVINA, *à Alfred*. Monsieur Alfred... monsieur Alfred... venez vite, empêchez que Franck ne soit de garde à la poterne... sa vie est menacée.

FRANCK, *étonné*. Moi!

ALFRED, *à part*. Allons, du courage, je l'ai promis. (*Haut.*) Ne craignez rien, belle Elvina, je réponds de lui. Je viens ici m'acquitter d'une autre mission plus importante pour vous.

ELVINA. Pour moi... monsieur Alfred?

ALFRED. Vous êtes libre... mais votre père...

ELVINA, *vivement*. Oserait-on le retenir?

ALFRED. En renvoyant le courrier que mon oncle avait expédié, on lui a délivré deux ordres: l'un vous accorde votre grâce, l'autre prescrit au gouverneur de considérer le baron comme son prisonnier, pour avoir manqué aux lois militaires.

ELVINA. Ciel!

FRANCK. Mille bombes!

ELVINA, *avec résolution*. Monsieur Alfred, le ministre ne sait pas la vérité... Je vous demande une grâce, une seule grâce...

ALFRED. Ordonnez.

ELVINA. C'est de lui écrire en mon nom, tout de suite.

FRANCK. Oui, ventrebleu! nous allons lui écrire.

ALFRED. Vous voulez que ce soit moi?

ELVINA. Je vois votre étonnement... Mais j'en conviens maintenant sans rougir... vous m'avez crue digne de vous, par mon éducation, mon caractère, lorsque vous m'avez témoigné un intérêt si vif... mais il est bon que vous sachiez, monsieur Alfred, que je ne sais rien, rien absolument, que j'ai une mauvaise tête qui a fait le malheur de mon excellent père...

FRANCK, *qui se contient à peine*. Mon capitaine, ne croyez pas au moins...

ALFRED. Non, sans doute. (*A part.*) D'honneur, elle m'enchante... Je suis presque fâché qu'on veuille la corriger.

ELVINA, *vivement*. Écrivez, je vous prie... il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED, *se plaçant*. M'y voici.

FRANCK, *lui donnant une plume*. Oui, nous y sommes.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, LE GOUVERNEUR, CONSTANCE. *Ils sont dans le fond*, ALFRED *est entre* ELVINA ET FRANCK, *de manière que ceux-ci ne voient pas les autres acteurs.*

ELVINA, *dictant*. « Monsieur...

ALFRED, *répétant*. Monsieur...

ELVINA. « Je ne puis être libre si mon père ne l'est « pas. C'est moi seule qui suis coupable... »

FRANCK, *avec un mouvement*. Et moi donc!

ELVINA. Non, Franck, c'est mon étourderie qui l'a compromis, exposé... (*A Alfred.*) Oui, monsieur Alfred, mettez... « seule coupable. » (*Elle dicte.*) « Et « puisque je ne puis prendre sa place, ordonnez au « moins que je partage sa prison. »

LE GOUVERNEUR, *au baron qui s'avance*. Chut! mon ami.

ALFRED. Quoi! belle Elvina!

ELVINA, *vivement*. Ah! ne me plaignez pas: je suis indigne de paraître dans le monde... Cette captivité sera un bonheur pour moi... j'en profiterai pour corriger mon caractère, pour former mon esprit... Oui, oui, je ne m'abuse plus; je me connais maintenant: j'ai dû faire le malheur de mon père, et je veux, à force de tendresse, de soumission, effacer les chagrins que je lui ai causés.

LE BARON, *courant à elle*. Elvina, ma chère fille...

ELVINA, *tombant dans ses bras*. Mon père, c'est toi!

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, ALFRED.
Qu'ici la gaîté brille;
Quel moment pour son cœur!
Il retrouve sa fille,
Il renaît au bonheur.

LE BARON, *à Elvina.*
Oui, de notre famille
Tu dois être l'honneur;
J'ai retrouvé ma fille,
Je renais au bonheur.

FRANCK.
Oui, de votre famille
Elle sera l'honneur;
En retrouvant sa fille,
Il renaît au bonheur.

ELVINA. Quoi! mon père, tu n'es pas en prison?

LE GOUVERNEUR, *gaiement*. Eh! non, morbleu! il n'y a jamais été, ni vous non plus, ma belle enfant.

ELVINA. Est-il vrai? (*Voyant Constance.*) Que vois-je?

LE GOUVERNEUR. Ma nièce.

CONSTANCE, *souriant*. Une femme terrible, qui n'est pas si méchante pourtant qu'elle en a l'air, et qui brûle de vous appeler sa sœur. (*Elle l'embrasse.*)

ELVINA. Ah! Madame...

FRANCK. Comment! mill' s' yeux, nous aurions été dupes...

LE BARON. D'un stratagème dont je m'applaudirai toute ma vie, puisqu'il t'a fait prendre une résolution si courageuse.

ELVINA. Je l'exécuterai... oui, mon père, je te le promets.

LE BARON, *avec douceur*. Ma chère Elvina, je sais bien qu'une leçon de deux heures n'a pu te corriger entièrement. Tu retrouveras encore quelquefois ton ancien caractère; mais tu en as vu les dangers, tu as rougi de ton ignorance, je suis sûr à présent de ta conversion; et bientôt, tes grâces, tes talents...

FRANCK, *en frappant du pied*. Des grâces, des talents!... Ah! ventrebleu! on va me la gâter!

VAUDEVILLE.

LE BARON.

AIR du vaudeville *des Maris ont tort*.

Ici ton amitié fidèle
Répond du parti que tu prends,
Mais de ta conduite nouvelle
Je connais de meilleurs garants;
Peut-être, en vain, malgré mon zèle,
A ton bonheur j'aurai songé;
Mais sitôt que l'amour s'en mêle,
On est bien vite corrigé.

LE GOUVERNEUR.

J'aimai, je défendis les belles,
Et si je fis dans mon printemps
Le serment de vivre pour elles,
Je le répète à cinquante ans.
En vain la sagesse en murmure,
Sous leurs lois prompt à me ranger,
Si c'est un défaut, moi, je jure
De ne jamais m'en corriger.

CONSTANCE.

Cœur superbe, de votre audace,
Un doux regard devint l'écueil;
Fier coulisan, une disgrâce
Saura corriger votre orgueil.
Dans les nœuds d'une amour trop vive
Redoutez-vous d'être engagé...
Rassurez-vous, l'hymen arrive :
On est bien vite corrigé.

ALFRED.

A chaque instant, changeant d'idole,
Le Français, dans son libre essor,
Se corrige d'un goût frivole
Par un goût plus frivole encor;
Mais aux combats que Mars prélude,
En tout temps il vole au danger
Car la gloire est une habitude
Dont il ne peut se corriger.

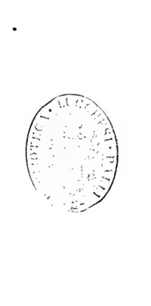
FRANCK.

L' vin est mon meilleur camarade,
Et pourtant que d' tours il m'a faits :
Il m'a fait manquer la parade,
Que d' fois il m' fit mettre aux arrêts!
De ces malic's, à ce qu'il m' semble,
L'eau seule pourrait me venger;
Et pourtant toujours ma main tremble
Dès que je veux le corriger.

ELVINA, *au public*.

Quand sur mes défauts un bon père
A fermé les yeux aujourd'hui,
Messieurs, pourriez-vous, au parterre,
Etre plus sévères que lui?
Vous êtes notre premier maître,
Songez-y bien à votre tour,
Ce serait trop, s'il fallait être
Deux fois corrigée en jour.

FIN DE LE PETIT DRAGON.





EDGARD.

J. RESPECTE VOS SECRETS, MADEMOISELLE



ıre 1832.



tty.

L

ur, une

i!.. j'at-
-frère et
.. mais,

, et que
qui de

une pré-
. *et vient*

r.

s aussi
pas en-
s à leur

q cents
as plus

s bien

on, ma
orphe-
est un





CAMILLA

OU

LA SŒUR ET LE FRÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 décembre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

Personnages.

MISTRISS CARINGTON.
INDIANA, sa fille.
PRETTY, sa nièce.
CAMILLA, sa pupille.
EDGARD MANDLEBERT, frère de Pretty.
LIONEL, frère de Camilla.
LUDWORTH, gentilhomme campagnard.
WILLIAM, domestique.

La scène se passe en Angleterre, dans le château de mistriss Carington.

Le théâtre représente un grand salon. Porte au fond, et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table ; à droite, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRISS CARINGTON, *lisant un journal;* PRETTY ET INDIANA, *occupées à travailler auprès de la table, à gauche;* CAMILLA, *près du guéridon, à droite, dessinant.*

PRETTY. Je te préviens, Camilla, que si tu ne commences pas à t'occuper de ta toilette, tu ne seras jamais prête pour le bal.

CAMILLA. Peu m'importe! je n'irai pas.

MISTRISS CARINGTON. Comment! vous n'irez pas au bal?..

INDIANA. Une réunion où sera la plus belle société du comté!

PRETTY. Et pour quelle raison?

MISTRISS CARINGTON. Ou plutôt, quel caprice?

CAMILLA. Je ne me porte pas bien, je resterai...

MISTRISS CARINGTON. Comme vous voudrez, Mademoiselle, c'est déjà bien assez d'y conduire ma fille et ma nièce, sans avoir encore ma pupille à surveiller... Je me rappelle le dernier *raout* où nous avons assisté, quatre femmes ensemble!

PRETTY. Vous aviez l'air d'une maîtresse de pension...

MISTRISS CARINGTON. Vous, Pretty, on ne vous demande pas votre avis. Mais il est de fait que, pour être assise, en vue, sur la première banquette, c'est difficile de trouver quatre places...

PRETTY, *à demi-voix.* Surtout quand on en tient cinq!

MISTRISS CARINGTON. Qu'est-ce que c'est?

PRETTY. Rien, ma tante... j'achevais ma garniture... je suis de votre avis... au bal comme ailleurs, il faut toujours être au premier rang.

INDIANA. C'est le seul moyen de trouver des danseurs.

PRETTY. Et, par suite, des maris.

INDIANA. On pense bien à cela.

PRETTY. C'est-à-dire qu'elle y pense toujours.

INDIANA. Pas tant que vous, Mademoiselle.

PRETTY, *se levant.* Moi!.. cela m'est bien égal!.. j'attends tranquillement le retour d'Edgard, mon frère et mon tuteur; alors je verrai à me décider... mais, d'ici là, rien ne presse.

INDIANA. Tu dis cela, parce que tu es riche, et que je ne le suis pas; mais n'importe, on verra qui de nous deux sera mariée la première.

MISTRISS CARINGTON. Indiana!..

INDIANA. Oui, ma mère, ma cousine est d'une présomption... on n'y tient plus... (*Elle se lève, et vient auprès de Pretty.*)

AIR : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Voyez quel orgueil est le sien;
Qui peut donc la rendre si fière?
Sa dot, ses terres?. J'en convien,
C'est beau d'être riche héritière.
On peut n'avoir ni bonté, ni talent,
Lorsque l'on a de la fortune.

PRETTY.

Alors on doit, c'est plus prudent,
Vous conseiller d'en avoir une.

MISTRISS CARINGTON. Mesdemoiselles!..

INDIANA. Certainement nous ne sommes pas aussi riches que vous; il s'en faut... mais il n'y a pas encore dans le comté beaucoup de maisons plus à leur aise que la nôtre.

MISTRISS CARINGTON. Non, certes.

INDIANA. Et parce que nous n'avons que cinq cents livres sterling de rente, nous n'en sommes pas plus fières avec Camilla, qui n'en a que cinquante.

CAMILLA, *continuant à dessiner.* Vous êtes bien bonne...

MISTRISS CARINGTON, *se levant.* Vous avez raison, ma fille; parce que ce n'est pas sa faute si elle est orpheline, si elle n'a rien, et si son frère Lionel est un petit fat et un mauvais sujet.

CAMILLA. Eh mais! Madame, vous avez une manière de nous défendre...

PRETTY. Tout à fait injuste; moi, je prends parti pour Lionel, que je trouve fort aimable et de très-bon goût.

INDIANA. Parce qu'il vous fait la cour.

PRETTY. Et qu'il ne vous la fait pas.

INDIANA. Parce que je n'en ai pas voulu.

PRETTY. Et quand vous le voudriez !

INDIANA. Eh bien! par exemple, c'est ce que nous verrons.

MISTRISS CARINGTON, *passant entre Pretty et Indiana.* Silence, Mesdemoiselles, silence! qu'est-ce que c'est qu'une discussion pareille?

INDIANA. Parce qu'elle a de la fortune, elle se croit le droit de faire de l'esprit.

PRETTY. Parce qu'elle a de l'esprit, elle se croit le droit de ne dire que des bêtises.

INDIANA, *outrée.* C'est trop fort.

MISTRISS CARINGTON. Encore!.. silence! vous dis-je, on vient.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LIONEL, *ensuite* LUDWORTH.

LIONEL. Du bruit! du tapage! à merveille! c'est ce que j'aime!

MISTRISS CARINGTON. C'est Lionel!..

LIONEL. On discute ici quelque bill de réforme, et si la question n'est pas assez embrouillée... nous voilà. (*A Camilla.*) Bonjour, ma petite sœur. (*A Ludworth, qui vient lentement.*) Arrivez donc, sir Ludworth... et vous, vénérable mistriss Carington, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes bons amis, de l'université d'Oxfort... (*Les dames saluent.*) Sir Ludworth, baronnet, gentilhomme campagnard, qui vient se fixer dans ce comté, où il a fait un héritage considérable... à la charge par le testateur, son grand-oncle, de se marier dans l'année; ce qui le rend dans ce moment un sujet précieux auprès des mères et des tantes...

MISTRISS CARINGTON. Monsieur n'a besoin d'aucun antécédent, et se recommande assez par lui-même.

LUDWORTH. Vous êtes bien bonne, Madame...

LIONEL. De plus, il est très-timide; et c'est moi qui me suis chargé de le lancer, de le produire, et même de le marier; j'ai sa procuration.

LUDWORTH. Y penses-tu?

LIONEL, *passant auprès de Pretty.*

AIR du vaudeville de *la Petite Sœur.*

A moi, si vous le trouvez bon,
Il faut ici, Mesdemoiselles,
Faire la cour, paraître belles...
Et moi je promets, en son nom,
D'être un mari des plus fidèles!
Je promets de suivre vos goûts,
D'être un modèle de sagesse!..

PRETTY.

Et par bonheur ce n'est pas vous
Qui devez tenir la promesse.

LIONEL. Ah! Pretty... mais il n'y a pas de mal; nous sommes en famille, et l'on peut parler franchement... Mon cher Ludworth, (*Montrant Camilla.*) je vous présente d'abord ma sœur Camilla, qui possède toutes les qualités que le ciel m'a refusées; c'est vous dire assez que c'est un ange; mais je ne peux pas faire son éloge, j'y ai trop d'intérêt, c'est ma sœur, et à ce titre, je me récuse, et l'exclus du concours. (*Lui présentant Indiana.*) Miss Indiana, la fille de la maison, la reine des bals, la Terpsichore de cette résidence. On ne peut danser avec elle sans en être épris, aussi je vous conseille de ne pas l'inviter, cela dérangerait des combinaisons déjà établies, et la mettrait dans l'embarras du choix.

MISTRISS CARINGTON. Que voulez-vous dire, Lionel?

LIONEL. Qu'on a toujours eu des vues sur notre ami Edgard, qui voyage en ce moment sur le continent. (*Le présentant à Pretty.*) En revanche, je vous présente sa sœur, miss Pretty, la plus piquante, la plus maligne de toutes nos jeunes héritières; mais je ne vous engage pas à vous mettre sur les rangs, attendu qu'il faudrait d'abord, mon cher ami, vous couper la gorge avec moi.

MISTRIS CARINGTON, *passant auprès de Lionel.* Eh bien! par exemple!

LIONEL. Il ne reste donc de toutes ces beautés qu'une seule à qui vous puissiez, sans rivalité, offrir vos hommages... c'est mistriss Carington...

MISTRISS CARINGTON. Monsieur Lionel!..

LIONEL. Pourquoi pas?.. Son grand-oncle ne lui interdit pas les veuves...

CAMILLA. Mon frère... une telle plaisanterie...

INDIANA. Est comme toutes les vôtres, d'une inconvenance... (*Ludworth et mistriss Carington vont causer dans le fond.*)

LIONEL. C'est cela! vous voilà toutes contre moi... vous voulez qu'un jeune militaire ait des plaisanteries à l'essence de rose comme les dandys et les fashionables de Londres... Mais calmez-vous, je sais un moyen de faire ma paix et de me réconcilier avec vous toutes; j'apporte une nouvelle.

TOUTES. Et laquelle?

LIONEL. L'arrivée d'Edgard!

CAMILLA, *vivement.* Edgard!

PRETTY. Mon frère!

INDIANA. Mon cousin!

MISTRISS CARINGTON. Mon neveu!.. en êtes-vous bien sûr?

LIONEL. Nouvelle officielle, à laquelle vous pouvez croire, car elle n'est ni dans le *Times*, ni dans le *Morning Chronicle*, mais là, dans ma poche, une lettre que j'ai reçue de lui...

MISTRISS CARINGTON ET INDIANA. Eh! lisez donc vite!

LIONEL. Quand je disais qu'on avait des intentions...

PRETTY. Il n'en finira pas!

LIONEL. Patience... m'y voilà... (*A Ludworth.*) Vous permettez, baronnet?.. (*Ludworth s'éloigne. Lisant.*) « Mon cher Lionel, quoique tu m'aies un peu négligé « depuis les trois années que je voyage sur le conti- « nent... » C'est vrai! je n'ai jamais le temps d'écrire... « Je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais que « nous sommes presque frères, que nous avons été, « ainsi que ta sœur Camilla, élevés sous les yeux et « par les soins de l'honorable William Tyrold, votre « père et mon tuteur. Je dois à son courage et à ses « talents la fortune que je possède aujourd'hui, et que « nous disputait une famille ambitieuse et puissante. » Je le crois bien; mon père avait tant de mérite, un des premiers avocats de Londres, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être trop honnête homme...

PRETTY. Eh bien! achevez donc!..

LIONEL. C'est juste... Je vous passe la première page... ce sont des éloges de mon père... de moi... ça nous mènerait trop loin!

MISTRISS CARINGTON. De vous... il plaisante!..

LIONEL. Edgard ne plaisante jamais; il est toujours grave, sérieux, raisonnable... ce qui fait que nous sommes si bien ensemble...

PRETTY, *riant*. L'amitié vit de contraste.

LIONEL, *la regardant tendrement*. Et l'amour de sympathie... heureusement pour moi...

PRETTY. Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

LIONEL. Je vais peut-être vous l'expliquer... (*Parcourant la lettre.*) « Je serai à Clèves, chez ma tante, « mistriss Carington, lundi prochain, 10 mai.»

TOUTES. Aujourd'hui!

LIONEL, *à Pretty*. Attendez!.. ce n'est pas tout. (*Lisant en appuyant.*) « Et quant à ce qui fait le sujet « de ta dernière lettre, nous en parlerons. Je ne mets « que deux conditions à mon consentement; d'abord « celui de ma sœur, et ensuite la certitude pour moi « que tu la rendras heureuse; car, tuteur et frère de « Pretty, je suis responsable de son avenir et de son « bonheur, etc. » Il me semble que c'est clair!

PRETTY. Pas trop; et voilà deux conditions...

LIONEL. Répondez-moi de la première, je vous réponds de la seconde...

PRETTY. Nous verrons; je ne suis pas du tout décidée... si cela m'arrivait jamais, ce serait seulement à cause d'Indiana, qui prétend être mariée avant moi.

LIONEL. Ah! chère Indiana, que je vous remercie!.. je vous devrai mon bonheur!

INDIANA, *piquée*. Pas encore, Monsieur.

PRETTY. En attendant, je vous permets toujours pour aujourd'hui, au bal, d'être mon cavalier.

LIONEL. Nous allons donc au bal?

MISTRISS CARINGTON. Nous y allons toutes.

LUDWORTH, *à Camilla*. Miss Camilla me permettra-t-elle d'être son partner?

LIONEL, *à part*. C'est bien...

CAMILLA. Je vous rends grâce, Monsieur, je ne compte pas y aller...

LIONEL. Et pourquoi donc! c'est absurde!

CAMILLA. C'est possible, mais cela est ainsi.

LUDWORTH, *troublé*. Mille pardons, Mademoiselle, de mon indiscrétion... (*A Indiana.*) Oserai-je alors...

INDIANA, *sèchement*. Je ne puis, Monsieur; je suis engagée...

MISTRISS CARINGTON. Y pensez-vous?.. on accepte toujours.

INDIANA. Est-ce ma faute à moi, si j'ai d'avance vingt invitations? Je ne suis pas comme ces demoiselles, qui n'ont jamais que celles du moment.

PRETTY. Est-elle fière... pour quelques invitations qu'elle doit à sa maîtresse de danse...

INDIANA. Et aux cavaliers qui me voient; tous ceux qui dansent m'invitent toujours pour la première.

PRETTY. Et ceux qui causent ne l'invitent jamais pour la seconde.

INDIANA. Encore!.. c'est trop fort.

UN DOMESTIQUE. Le thé est servi.

MISTRISS CARINGTON.

AIR : *Venez, mon père*, etc.

Vite courons, car à peine aurons-nous
Une heure pour notre toilette.
(*Passant auprès de Ludworth.*)
Monsieur, pour le thé qu'on apprête,
Dans le salon passe-t-il avec nous?

LUDWORTH, *lui offrant la main*.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

LIONEL, *bas, à Pretty*.

Voilà, dès la première épreuve,
Je l'avais dit, il n'est resté
Pour lui que la main de la veuve.

ENSEMBLE.

MISTRISS CARINGTON, PRETTY, INDIANA.

Vite, courons, car à peine avons-nous
Une heure pour notre toilette,
Et ce soir, au bal qui s'apprête,
Tous les plaisirs se donnent rendez-vous.

LIONEL, *à Ludworth*.

Adieu, mon cher, quelle gloire pour vous!
Car, vraiment! c'est une conquête;
Je prévois qu'au bal qui s'apprête
Votre bonheur vous fera des jaloux.

LUDWORTH.

Adieu, mon cher, ne soyez point jaloux,
Je ne tiens pas au tête-à-tête;
Et ce soir au bal qui s'apprête,
J'espère bien en avoir un plus doux.

(*Ludworth donne la main à mistriss Carington; ils sortent, ainsi que Pretty et Indiana, par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

CAMILLA, LIONEL.

LIONEL. Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi, je te prie, pourquoi tu refuses d'aller au bal?..

CAMILLA. J'en suis bien fâchée, mon ami, mais je ne puis te l'apprendre.

LIONEL. A moi, ton frère... tu as des secrets pour moi?

CAMILLA. Plus tard tu les connaîtras.

LIONEL. Eh! mon Dieu! tu me dis cela d'un air sombre et triste...

CAMILLA. C'est que je le suis en effet; quand je pense à tes folies, à tes extravagances...

LIONEL. Tu vas sermonner, je m'en vais!

CAMILLA. Reste, je me tairai! que je te voie au moins... car maintenant, à peine si je t'aperçois; tu ne m'aimes donc plus, Lionel?..

LIONEL. Moi ne pas t'aimer; mais je n'ai que toi au monde. Depuis la perte de nos parents, tu es ma seule amie, ma seule compagne... et même avant, dès ma plus tendre enfance, tes jeux, tes plaisirs, tu sacrifiais tout pour moi... tu es la meilleure des sœurs; tu es si bonne, si généreuse... Mais par malheur et quoique plus jeune que moi, tu es d'une raison trop... trop raisonnable, et qui me gêne, qui m'embarrasse quelquefois...

CAMILLA. Est-il possible!

LIONEL. Oui, tu as pris sur moi un ascendant presque maternel... et, s'il faut te l'avouer, quand il y a quelque folie, quelque étourderie, quand j'ai des reproches à me faire, je n'ose pas... je crains ta présence...

CAMILLA, *effrayée*. Ah! mon Dieu!.. voilà quinze jours que je ne t'ai vu!

LIONEL. C'est vrai!..

CAMILLA. Il y a donc quelque nouveau malheur?..

LIONEL. Est-ce ma faute à moi, si notre père était un homme de talent qui ne nous a pas laissé de fortune? si tu savais comme c'est terrible, comme c'est humiliant... surtout auprès de ces jeunes gens avec qui j'ai été élevé au collège d'Oxfort, ou que depuis j'ai rencontrés dans le monde; on ne peut pas avoir l'air d'un homme de rien... on veut marcher de pair avec eux...

CAMILLA. Et pourquoi ne pas avouer franchement que ta fortune ne te permet pas...

LIONEL. Je n'osais pas, je n'aurais jamais osé avouer que j'avais cinquante livres sterling de revenu; mais, grâce au ciel, je ne les ai plus.

CAMILLA. Que dis-tu?..

LIONEL, *gaiement*. J'ai tout vendu tout engagé, à M. Dubster, tu sais, ce négociant?.. cela m'a fait un capital d'un millier de livres sterling, avec lequel depuis deux mois je fais figure, comme un lord, comme un grand seigneur. Quel bonheur! quel plaisir!.. j'étais né pour cela... mais tout a une fin; je n'ai plus rien; je suis ruiné...

CAMILLA. O ciel! que dira-t-on?

LIONEL. On ne dira rien... au contraire, cela me fera du bien dans le monde... Dans le grand monde, parmi les jeunes seigneurs que je fréquente, on dit: Je suis ruiné... c'est bon genre!.. cela vous donne un air comme il faut... Un air de jeune dissipateur.

AIR du *Piège*.

C'est presque un titre à toutes les faveurs,
Et l'on a tout en perspective,
Car à présent, aux places, aux honneurs,
C'est en courant que l'on arrive.
Aussi, je dois faire un chemin brillant,
Car, grâce à l'état de ma bourse,
Je suis léger, et je n'ai maintenant
Rien qui m'arrête dans ma course!

Et la preuve, c'est que depuis ce temps-là j'ai fait une passion... une passion millionnaire, une duchesse douairière, qui m'adore et veut m'épouser... N'en parle pas à Pretty, au moins, elle se moquerait de moi...

CAMILLA. Et qui donc?

LIONEL. La duchesse Margland...

CAMILLA. Une femme de soixante ans, qui a déjà eu deux maris...

LIONEL. Je ferais le troisième. Tu vois la jolie belle-sœur que je te donnerais là...

CAMILLA. Peux-tu rire dans un moment pareil?..

LIONEL. C'est vrai! je n'en ai pas envie, car je ne t'ai pas tout dit, et aujourd'hui même, si j'y pensais, je serais dans un fier embarras : aussi je n'y songe pas...

CAMILLA. Et qu'est-ce donc?

LIONEL. L'autre jour, le fils de lord Melmoud, un des grands seigneurs parmi lesquels je suis lancé, un ami intime, un jeune dissipateur comme moi, avait besoin de deux cents guinées pour trois jours; il me les demande, sans façon, en ami, et devant tous ces messieurs. Comment refuser?.. moi surtout qui tiens à avoir bon genre. Aussi, je lui dis d'un air dégagé, qui fit très-bon effet : « Ce soir, mon cher, vous les aurez. » Mais c'est que le soir, je ne les avais pas!.. J'avais promis, je ne voulais point passer pour un hâbleur, et comme je suis chargé en ce moment des comptes du régiment, j'ai disposé en sa faveur...

CAMILLA. De deux cents guinées?..

LIONEL. Pour trois jours... trois jours seulement; mais ce troisième jour, nous y voici; je n'ai pas encore entendu parler de lui, et d'un instant à l'autre l'officier payeur peut venir me demander des fonds... (*Prenant son parti.*) Bah! bah! j'ai encore d'ici à ce soir; et lord Melmoud, qui est riche, et homme d'honneur... C'est égal, ça me tourmente, ça m'inquiète... et nous avons ce matin un déjeuner de vin de Champagne, un repas de garçons, où j'irai...

CAMILLA. Tu iras?..

LIONEL. Certainement; j'y boirai même... mais de mauvaise grâce, j'en suis sûr.

CAMILLA. Est-il concevable, Lionel, que de gaieté de cœur tu t'exposes ainsi à la ruine, au déshonneur! car, enfin, si ce soir lord Melmoud ne t'a pas remboursé?..

LIONEL. Ce n'est pas possible...

CAMILLA. Mais si cela était?

LIONEL, *embarrassé*. Si cela était... ne me parle pas de cela! si cela était, alors, on trouverait... ma foi! je ne sais pas trop quel moyen... Ah! en voilà un. Edgard! notre ami Edgard qui arrive aujourd'hui, il est immensément riche, et ne dépense rien, celui-là; car c'est de la raison, de la sagesse... dans ton genre; il a été le pupille de mon père... nous avons été élevés ensemble; il t'aime comme une sœur, raconte-lui mon aventure, et demande-lui pour moi...

CAMILLA. Y penses-tu? lui avouer tes fautes; une faute pareille!.. lui apprendre qu'à peine majeur, tu as déjà mangé l'héritage de notre père... Comment veux-tu après cela qu'il t'estime encore, qu'il te confie la fortune et le bonheur de sa sœur?

LIONEL. O ciel! je n'y pensais plus.

CAMILLA. Je connais Edgard! c'est l'honneur, la probité même, c'est l'ami le plus généreux... au premier mot que je lui dirai, toutes tes dettes seront payées, et au delà; mais dès ce moment il faudra que tu renonces à Pretty; aucune puissance au monde ne le fera consentir à ton mariage avec sa sœur.

LIONEL, *vivement*. Tu as raison, ne lui dis rien! tâche, au contraire, qu'il ne puisse soupçonner, qu'il ne se doute jamais...

AIR du *Verre*.

Car, tu le sais, j'aime Pretty,
Et je ne puis vivre sans elle!
Si je la perds, mon seul parti
C'est de me brûler la cervelle!

CAMILLA.

Grand Dieu!

LIONEL.

Pour sortir d'embarras,
Ce moyen est souvent le nôtre...
Et je serais, en pareil cas,
Bien sûr d'y perdre moins qu'un autre.

CAMILLA. Y penses-tu?..

LIONEL. J'en serai peut-être fâché après, mais je commencerai par là, sois-en sûre, tandis qu'en cachant bien ce secret à Edgard, j'espère réparer...

CAMILLA. Oh! si tu le veux, il en est temps encore; mais pour cela ne prends conseil que de ton cœur, qui est bon et généreux...

LIONEL. Oui, ma petite sœur.

CAMILLA. N'écoute plus la vanité, le désir de briller...

LIONEL, *avec un peu d'impatience*. Oui, ma sœur.

CAMILLA. Evite surtout ces mauvaises sociétés qui te perdraient...

LIONEL, *plus marqué*. Oui, ma sœur.

CAMILLA, *souriant*. Mes sermons t'impatientent déjà; mais c'est égal, promets-moi de t'éloigner de tous ces jeunes gens du grand monde, et ce matin déjà...

LIONEL. Sois tranquille, je jouerai petit jeu; et je te promets de ne pas perdre plus de deux ou trois guinées. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CAMILLA. A la bonne heure!

LIONEL, *revenant*. Mais, pour cela, il faut que tu me les prêtes...

CAMILLA, *étonnée*. Comment?

LIONEL. Quand je t'ai dit que j'étais à sec, je ne t'ai pas trompée, je ne trompe jamais, je n'ai pas un schelling, et toi qui fais toujours des économies...

CAMILLA. Mais au contraire, et je ne sais comment te le dire, je suis moi-même fort mal dans mes finances.

LIONEL. Et comment cela, de grâce?..

CAMILLA. Mon Dieu! Lionel, tu ne voudras donc jamais raisonner, ni calculer... songe donc que je n'ai, comme toi, que cinquante livres sterling de revenu, et dernièrement j'en ai donné trente pour toi à M. Dubster, cet usurier.

LIONEL. C'est vrai, je n'y pensais plus.

CAMILLA. Une ou deux fois encore, tu as eu recours à ma bourse.

LIONEL. C'est vrai, c'est bien mal à moi.

CAMILLA. Oh! non, je suis si heureuse quand je peux venir à ton aide! mais pour cela je dois me restreindre sur toutes mes dépenses, et puisqu'il faut te l'avouer, si je ne vais pas aujourd'hui à cette fête, ou peut-être je me serais amusée, c'est que je n'ai pas de robe de bal; je n'ai pas voulu m'en donner une...

LIONEL. Est-il possible!.. ta couturière ne t'aurait pas fait crédit?

CAMILLA. Je ne le veux pas; je ne veux rien devoir à personne, et j'avais là mes trois dernières guinées, destinées à payer ce matin le mémoire de ma marchande de modes : eh bien! et pour la première fois de ma vie, je dérogerai à mes principes, je la prierai d'attendre; tiens, frère...

LIONEL. Jamais... plutôt mourir que de te dépouiller ainsi!

CAMILLA. Et moi, je le veux; je l'exige, ou nous nous fâcherons. Si tu refuses, c'est que tu ne m'aimes plus. Songe donc, dans quelques jours je toucherai un quartier; et d'ici là, je n'ai besoin de rien, tandis que toi, un homme, tu ne peux pas rester sans argent... et puis tu n'es pas obligé de jouer.

LIONEL, *hésitant*. Tu as raison... (*Vivement.*) qui sait même!.. je peux gagner. (*Il prend la bourse.*) Adieu, adieu, ma petite sœur. J'entends une voiture qui roule dans la cour : sans doute quelque visite. (*Il fait quelques pas pour sortir, puis il revient, et se trouve à la droite de Camille.*) A tantôt, je reviendrai, je l'espère, avec de bonnes nouvelles.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Ah! quel plaisir, quelle douce espérance!
De te payer au centuple!.. Oui, crois-moi,
Robes de bal, chapeau, modes de France,
Rien de trop cher, rien de trop beau pour toi!
Je veux gagner; je gagnerai, j'espère,
Mais c'est pour toi, toi seule, que j'y tien,
Et mon bonheur, je le prendrai, ma chère,
Comme un a-compte sur le tien!

(*Il sort en courant par la droite.*)

SCÈNE IV.

CAMILLA, *puis* EDGARD.

CAMILLA. Quelle tête! mais il a un si bon cœur!.. et pourvu qu'il soit heureux. Qui vient là?

EDGARD. Qu'on prévienne seulement ma tante, mais ne dérangez pas ces dames.

CAMILLA, *avec trouble*. O mon Dieu! (*Avec joie.*) Edgard!..

EDGARD, *s'élançant vers elle*. Camilla!.. ma chère Camilla! je vous revois donc enfin; on m'assurait que ma tante... que toutes ces demoiselles étaient à leur toilette, et je rends grâce au ciel. Eh mais! qu'avez-vous?...

CAMILLA. Moi, rien...

EDGARD. Vous souffrez...

CAMILLA. Oh! non... non, je ne le pense pas.

EDGARD. C'est ma faute!.. et vous surprendre ainsi...

CAMILLA. Non pas!.. nous vous attendions, mon frère nous avait prévenues de votre retour.

EDGARD. Et ce retour, Camille, puis-je croire qu'il a été quelquefois désiré par vous?

CAMILLA. Ah! si vous pouviez en douter, vous mériteriez que ce ne fût pas. Vous qui parlez, vous n'avez donc jamais pensé aux amis que vous laissiez en Angleterre?..

EDGARD. Leur souvenir ne m'a jamais quitté, et lui seul me consolait de l'absence... car ce n'est pas moi, c'est votre père, mon tuteur, qui avait exigé ce voyage, qui le regardait comme le complement nécessaire à mon éducation...

CAMILLA. Il est de fait que ces trois années passées sur le continent doivent bien vous instruire, et vous apprendre bien des choses...

EDGARD. Je ne le pense pas! et je cherche encore ce que j'ai gagné à parcourir l'Europe : quelques impressions fugitives, effacées chaque jour par celles qui leur succédaient, et qui ne m'ont laissé dans la mémoire que des noms de villes et d'auberges. Pour les coutumes, pour les mœurs, pour la société, croyez-vous qu'on les connaisse en courant la poste? et quelle solitude! quel vide affreux vous environne! au milieu de ces cités populeuses, où vous ne rencontrez que des regards inconnus, indifférents... c'est alors que, par la pensée, vous revenez à votre patrie, à vos parents, à vos amis, qui vous oublient peut-être.

CAMILLA. Ah! Edgard!..

EDGARD. Combien l'on désire les revoir! que l'on paierait cher l'aspect du toit paternel... et le sourire d'une sœur!.. Aussi mon exil terminé, comme je me suis empressé d'accourir! comme le cœur m'a battu en apercevant de loin les côtes de la vieille Angleterre, et plus tard, cette humble habitation où nous avons été élevés, et où demeurait votre père.

CAMILLA. Quoi! vous y avez été?..

EDGARD. C'est là d'abord que se sont tournés mes pas; et que de souvenirs m'ont environné! c'est là que commencèrent nos premiers jeux, nos études, nos plaisirs; c'est là que, sous les yeux de votre père... Hélas! je ne devais plus l'y revoir, et les soins, les bienfaits qu'il m'a prodigués... je ne devais plus l'en remercier que sur son tombeau... Je l'ai fait du moins, je lui ai juré de payer à ses enfants l'amitié que je lui devais... Et vous, Camilla, daignerez-vous, en son nom, accepter mes serments?

CAMILLA, *essuyant ses yeux*. Ah! toujours, toujours, vous le savez bien...

EDGARD. Ma Camilla! ma sœur! et Lionel, où est-il donc?

CAMILLA. Absent, dans ce moment, et bien inquiet de votre décision...

EDGARD. Qui ne doit pas beaucoup l'effrayer, et si, par sa conduite, comme je l'espère, comme j'en suis sûr, il a toujours été digne de ma sœur, je ne vois pas qui pourrait s'opposer à ce mariage...

CAMILLA, *timidement*. Peut-être son manque de fortune.

EDGARD. Au contraire, c'est pour cela que j'y tiens...

CAMILLA, *lui prenant la main*. Ah! je vous reconnais là...

EDGARD. Et en quoi cela peut-il vous étonner?.. Est-ce qu'à la place de ma sœur, ou la mienne, vous songeriez à vous marier pour augmenter vos richesses?..

CAMILLA. Mais, sans les rechercher, on peut les rencontrer, et sous ce rapport, vos projets, Edgard, me paraissent fort convenables.

EDGARD. Quoi?.. que voulez-vous dire?..

CAMILLA. Ai-je commis une indiscrétion? ici on n'en fait pas mystère, et mistriss Carington, votre tante, ne nous a pas laissé ignorer que bientôt Indiana, sa fille...

EDGARD. Oui, ce sont ses intentions... j'ai cru depuis longtemps les deviner; mais jusqu'ici rien de ma part n'a pu lui faire penser que ces idées fussent les miennes.

CAMILLA. O ciel!

EDGARD. Et vous, Camilla, qui connaissez le caractère de ma cousine, et qui surtout connaissez le mien... croyez-vous qu'un tel mariage soit possible? croyez-vous que ce soit là la femme qui puisse me rendre heureux? enfin, vous qui êtes mon amie, est-ce là la compagne que vous auriez choisie pour moi?..

CAMILLA, *vivement*. Oh! non... (*Se reprenant.*) Mais peut-être aurais-je choisi plus mal...

EDGARD. Eh bien! moi, en venant ici, j'avais une autre idée, un mariage... qui a été le rêve de toute ma vie, et sur lequel je veux vous demander vos conseils.

CAMILLA, *vivement*. Moi! je n'y entends rien!..

EDGARD. Vous êtes cependant la seule que je veuille consulter; et si, dans une affaire aussi importante pour moi, vous refusez de m'entendre, c'est que vous n'êtes pas mon amie.

CAMILLA. Oh! parlez!.. parlez; je vous écoute.

EDGARD. Eh bien! c'est assez difficile à expliquer.

CAMILLA. C'est égal, je tâcherai de comprendre.

EDGARD. Vous vous doutez bien que c'est quelqu'un que j'aime; mais cet amour-là n'est rien encore auprès de la confiance que j'ai en elle, auprès de l'estime que m'inspirent sa raison, sa prudence.

CAMILLA. Peut-être vous abusez-vous.

EDGARD. Non, non, j'en suis certain, et s'il faut vous dire... Dieu! c'est ma tante!..

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MISTRISS CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON. Mon cher Edgard! mon cher neveu! j'apprends votre arrivée, et me voilà.

CAMILLA, *à part*. Déjà! elle qui d'ordinaire est si longue à sa toilette...

MISTRISS CARINGTON. J'étais si désolée qu'il n'y eût personne pour vous recevoir.

EDGARD. Camilla était là...

MISTRISS CARINGTON. Oh! oui, certainement... mais je voulais dire quelqu'un de la famille. (*A Camilla.*) Ma chère Camilla, allez, de grâce, dire à Pretty, à Indiana, que leur frère... que leur cousin est ici, au salon... (*A Edgard.*) Il faut les excuser, voyez-vous, parce que ces demoiselles s'apprêtent pour aller au bal.

EDGARD, *avec joie*. Il y a un bal! ce matin!.. c'est vrai, en Angleterre on danse le matin; je n'y pensais plus... A merveille! (*A Camilla.*) Je suis votre cavalier... je vous invite.

CAMILLA, *souriant*. Un instant...

MISTRISS CARINGTON. Mais, mon neveu...

EDGARD, *vivement*. Elle accepte, me voilà engagé, et il le faut bien, car nous avons à achever une conversation qui m'intéresse beaucoup.

MISTRISS CARINGTON. Qu'est-ce que c'est?..

EDGARD. Un conseil que je lui demandais... Que cela ne vous inquiète pas, c'est entre nous...

MISTRISS CARINGTON. Mais allez donc, Mademoiselle, allez donc!..

CAMILLA. Oui, Madame. (*A part.*) Quel dommage!.. C'est égal, je crois que je connais la personne. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

MISTRISS CARINGTON, EDGARD.

MISTRISS CARINGTON. Quoi! à peine arrivé, et déjà des secrets, des mystères...

EDGARD. Non, ma tante, je n'en aurai jamais pour vous. Entre parents, entre amis, il faut de la franchise, et si j'ai par hasard quelque bonne qualité, à coup sûr c'est celle-là, car je dis toujours tout haut ce que je pense et ce que je veux faire. Voici donc mes intentions : j'aime Camilla et je compte l'épouser, si elle y consent...

MISTRISS CARINGTON. Et vous me faites là, sur-le-champ, un pareil aveu, à moi?..

EDGARD. C'est à vous que je le devais d'abord, ma tante, comme chef de la famille.

MISTRISS CARINGTON. Et séduit par son adresse, par sa coquetterie, c'est après l'avoir vue un instant... c'est après un seul entretien avec elle, que vous vous décidez à prendre une résolution pareille!..

EDGARD. S'il en était ainsi, quelle idée auriez-vous de moi?.. Elevé auprès d'elle, je l'avais toujours aimée; arrivé à ma majorité, je la demandai en mariage à son père, qui venait d'être mon tuteur, et qui bravement me refusa.

MISTRISS CARINGTON. Lui!..

EDGARD. Oui, ma chère tante... « Vous êtes très-riche, me dit-il, et ma fille n'a rien; on croira que j'ai usé de mon influence sur mon pupille pour l'amener à ce mariage; cela fera du tort à mon honneur, et à moi, pauvre avocat, mon honneur est ma seule fortune. » C'était vrai : il n'en avait pas d'autre; mais, de ce côté-là, il pouvait se vanter d'être riche.

MISTRISS CARINGTON. Je ne dis pas non!

EDGARD. Vous jugez de mes réclamations, de mon désespoir. Il n'en fut pas touché. « Eh bien! me dit-il, quittez-nous, allez pendant trois ans sur le continent pour voyager, pour achever votre éducation.... Si au retour vous n'avez pas changé d'idée, si vous voulez encore épouser ma fille, cela ne me regarde plus; vous lui demanderez, à elle, si elle vous aime... et alors...

MISTRISS CARINGTON. Alors... Eh bien!...

EDGARD. Eh bien? c'est ce que j'allais lui demander quand vous êtes venue nous interrompre.

MISTRISS CARINGTON, *d'un ton grave*. Mon neveu, vous êtes maître de votre main et de votre fortune; je n'ai point de conseils à vous donner, ils vous paraîtraient suspects dans ma bouche, car vous n'ignorez pas quelles étaient mes espérances. Vous avez d'autres vues : il n'est donc plus question de nous, mais de votre seul bonheur; et, à vous parler franchement, je ne sais pas si dans un pareil mariage vous serez bien sûr de le trouver.

EDGARD. Que voulez-vous dire?

MISTRISS CARINGTON. Que, depuis la mort de M. Tyrold, miss Camilla, sa fille, a été confiée à ma garde, à ma tutelle, et j'ai cru voir... j'ai cru observer dans son caractère, tantôt une raideur et une fierté, tantôt

une sécheresse de cœur, et dans sa conduite un défaut d'ordre et d'économie, surtout une dissimulation qui irait mal avec votre franchise habituelle...

EDGARD. C'est impossible! vous vous êtes abusée!...

MISTRISS CARINGTON. Attendez, Monsieur, attendez quelque temps encore, et vous déciderez alors si c'était de mon côté ou du vôtre qu'il y avait prévention... Voici ces demoiselles.

SCÈNE VII.

MISTRISS CARINGTON, INDIANA, PRETTY, EDGARD, CAMILLA.

CHŒUR D'ENTRÉE.

AIR de danse de *la Bayadère.*

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ah! pour nous quelle ivresse!
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Le voilà de retour.

PRETTY.

Un voyageur
Pense à sa sœur :
Aussi, par toi,
Je le prévoi,
Quelque présent m'est annoncé.

EDGARD.

A tout le monde j'ai pensé.

CHŒUR.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour! etc.

EDGARD. Ma chère sœur, ma chère Pretty, il y avait si longtemps que je ne t'avais embrassée!

PRETTY. Tu me trouves grandie et embellie, n'est-il pas vrai?

EDGARD. Grandie!... pas beaucoup... mais embellie .. oui.

PRETTY. C'est aussi ce que me disait tout à l'heure...

EDGARD, *souriant.* Lionel?

PRETTY. Non! mon miroir que je regardais... et tu ne pouvais pas venir plus à propos, d'abord pour me faire des compliments, ce qui est toujours bien de la part d'un frère, ensuite pour me mener au bal, et puis, enfin, pour une souscription qui nous arrive... une pauvre vieille femme...

CAMILLA, *vivement.* La veuve de l'invalide, que nous avons rencontrée hier.

PRETTY. Et à qui Camilla a dit de revenir ce matin.

EDGARD, *avec satisfaction.* Ah!... c'est Camilla!...

PRETTY. Et tu vas venir au secours de nos bourses de demoiselles; car moi qui compte sur toi, je ne me suis mise en frais que d'une demi-guinée.... la voilà.

EDGARD, *souriant.* En voici dix.

PRETTY. C'est beau!... Te voilà comme les frères ou les oncles qui arrivent d'Amérique.... dix guinées... (*Tendant la main à mistriss Carington.*) Et vous ma tante?...

MISTRISS CARINGTON. J'en donne deux.

PRETTY. C'est moins beau!... il est vrai que vous n'arrivez que de Londres... Toi, Indiana?

INDIANA. J'en donne une.

PRETTY, *allant à Camilla.* Et toi, Camilla?

CAMILLA, *embarrassée.* Moi... je ne puis pas encore... je ne dis pas que plus tard... Il faut que je revoie cette pauvre femme, que je prenne sur elle des informations...

MISTRISS CARINGTON. Pour faire une bonne action!... on donne d'abord, et puis on réfléchit après : c'est du moins ainsi que j'ai élevé Indiana.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILLIAM.

WILLIAM. Mistriss Mittin, la marchande de modes, demande à parler à ces dames.

MISTRISS CARINGTON. Nous n'avons besoin de rien.

PRETTY. A moins que mon frère n'ait besoin de me donner un chapeau?...

EDGARD, *avec un peu d'humeur et regardant toujours Camilla.* Moi!

PRETTY. Est-ce que cela te fâche?

EDGARD. Du tout; prends-en deux, trois, si tu veux.

PRETTY, *à William.* Vous direz à mistriss Mittin que nous passerons demain chez elle. Qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens là? (*Edgard passe auprès de la table, à la gauche de Camilla.*)

WILLIAM. Le mémoire de mistriss Mittin.

MISTRISS CARINGTON, *le prenant.* Un mémoire... mais j'ai tout payé dernièrement pour moi et pour ces demoiselles; car je leur ai toujours répété qu'il ne fallait jamais avoir de dettes... (*Déployant le mémoire.*) et que quand on avait de l'ordre, on acquittait toujours sur-le-champ, et sans remettre au lendemain... Ah! ah!... c'est pour Camilla, c'est différent... (*Lisant.*) «Restant de compte... trois guinées...»

INDIANA. Tiens!... la voilà comme les demoiselles du grand monde, elle doit à la marchande de modes. (*Pretty passe à la droite d'Indiana.*)

CAMILLA, *avec embarras.* Oui... sans doute... (*A William.*) Dites à mistriss Mittin... que je la verrai... que je lui parlerai demain...

MISTRISS CARINGTON. Pourquoi pas tout de suite?

CAMILLA. Il est inutile en ce moment et devant vous de régler... de pareils comptes...

MISTRISS CARINGTON. Est-ce que par hasard ils seraient plus considérables que nous ne pensons?... S'il en était ainsi, ma chère enfant, il faudrait me le dire bien franchement; il n'y a pas grand mal, et je vous avancerai tout ce que vous voudrez

CAMILLA. Vous êtes bien bonne, Madame; je n'ai besoin de rien, et c'est nous occuper trop longtemps de misères semblables, qui, si nous n'y prenons garde, vont vous faire oublier l'heure du bal.

INDIANA ET PRETTY. C'est vrai, voilà le moment de partir. (*Elles remontent la scène, ainsi que mistriss Carington, et parlent bas entre elles.*)

CAMILLA, *bas, à William.* Renvoie mistriss Mittin, et va t'en.

WILLIAM, *de même.* Oui, Mademoiselle; mais j'ai de la part de M. Lionel une lettre importante à remettre à vous seule

CAMILLA, *de même.* Reste alors.

MISTRISS CARINGTON. Eh mais! qu'avez-vous donc à parler bas avec William?...

CAMILLA. Rien... je lui donnais pour mon frère, pour Lionel, des ordres...

EDGARD, *à Camilla.*

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Qui peut ainsi vous troubler?.. quel secret?
Expliquez-vous... ne puis-je le connaître?

CAMILLA.

Ah! c'est pour vous sans aucun intérêt.
N'insistez pas.

EDGARD.

J'en ai le droit peut-être.
Est-ce un bonheur?.. je peux le partager...
Est-ce un chagrin? je veux seul m'en charger!
Votre bonheur, je peux le partager :
Tous vos chagrins, je veux seul m'en charger.

Mais vous m'expliquerez tout cela dans un autre moment... à ce bal où je suis votre cavalier...

INDIANA. Au bal!.. mais elle n'y va pas.

PRETTY. Elle nous l'a dit ce matin.

MISTRISS CARINGTON. Et la preuve, c'est qu'elle n'est pas seulement habillée.

EDGARD. Serait-il vrai?..

CAMILLA. Oui ; il m'est impossible... je ne puis...

EDGARD. Il me semble cependant que tout à l'heure, et devant ma tante, vous aviez presque accepté mon invitation.

CAMILLA. Ah! dans ce moment-là, je n'avais pensé qu'au plaisir de danser avec vous.

EDGARD. Et maintenant ce n'en est plus un?..

CAMILLA, *troublée et hors d'elle-même.* Si vraiment... mais c'est que... voyez-vous... je ne sais comment vous dire... (*Presque pleurant.*) Ah! Edgard!... je vous en prie, ne m'en veuillez pas... mais je ne puis!..

EDGARD. Je respecte vos secrets, Mademoiselle...

CAMILLA. Des secrets... vous pourriez croire...

MISTRISS CARINGTON, *à Camilla.* Eh! non vraiment!.. il n'aura pas cette idée... (*A Edgard.*) Un caprice, et voilà tout; cela arrive si souvent que maintenant nous y sommes faites : dans une heure elle l'aura oublié...

EDGARD. Tant mieux?.. je le désire; je suis seulement fâché qu'elle oublie de même, et aussi promptement, les promesses qu'elle fait à ses amis. Allons, Pretty, allons, ma tante... Miss Indiana voudra-t-elle me permettre de lui offrir la main?

INDIANA. Oui, mon cousin... (*D'un air triomphant.*) Adieu, Camilla.

PRETTY. Adieu, Camilla.

MISTRISS CARINGTON. Adieu, Camilla. (*Ils sortent tous par la droite, excepté Camilla, qui est seule au bord du théâtre; William est resté au fond.*)

SCÈNE IX.

CAMILLA, WILLIAM.

CAMILLA. Ah! que je souffre!.. que je suis malheureuse!.. il s'éloigne, et sans moi... et fâché contre moi... (*Allant regarder à la porte, à droite.*) Ils sont partis!.. (*A William.*) Donne vite, et attends la réponse. (*William sort. Redescendant au bord du théâtre, et lisant la lettre.*)

« Ma chère sœur... je suis perdu. Lord Melmoud « ne peut plus me rendre mes deux cents guinées, vu « que ce matin, en sortant du jeu, ce pauvre garçon « a eu le peu de délicatesse de se brûler la cervelle. Ah! mon Dieu!

« D'un autre côté, je reçois à l'instant une lettre « do l'officier payeur, qui, ce soir, viendra prendre « les fonds que je devais avoir en caisse. Tu sens « bien que s'il ne les y trouve pas, je n'ai plus qu'un « parti, de suivre l'exemple de Melmoud!

Ah! le malheureux!..

« Ou d'epouser la duchesse douairière qui m'adore; « mais le premier parti serait encore plus agréable. « En tous cas, je t'écris à la hâte, avant de me mettre « à table; car je ne peux manquer ni à mes amis, ni « au déjeuner qu'ils me donnent; et après... mais sois « tranquille, je ne partirai pas sans t'embrasser...

« Ton frère, LIONEL. »

J'en suis toute tremblante; car il le fera comme il le dit... et comment le sauver? . comment lui trouver à l'instant deux cents guinées?.. (*Avec résolution.*) Je dirai tout à Edgard! (*S'arrêtant.*) Mais son avenir, son mariage, tout sera perdu; et s'il y avait quelque autre moyen... Malheureusement Lionel n'a plus rien, tout son patrimoine a été vendu, engagé à cet usurier, à ce M. Dubster... et mon pauvre frère est tout à fait ruiné... (*Avec joie.*) Mais moi je ne le suis pas... et si ce M. Dubster... voulait aussi, aux mêmes conditions, me prêter... me prendre tout mon bien... Oh non!.. à moi, une demoiselle, il ne voudra pas... il ne ruine que les jeunes gens... N'importe, essayons. Je sais son adresse, puisque dernièrement encore je lui ai envoyé pour Lionel ces trente livres sterling.

WILLIAM, *rentrant.* Eh bien! Mademoiselle?

CAMILLA. Attends, William... attends un instant...

WILLIAM, *qui s'est assis au fond dans un fauteuil.* Oui, Mademoiselle, tant que vous voudrez.

CAMILLA, *à la table, écrivant.* « Mon bon monsieur « Dubster, j'ai besoin à l'instant... mais je dis à « l'instant même, de deux cents guinées... je ne sais « pas comment il faut faire... car je vous réponds « bien que c'est la première fois que cela m'arrive. « Mais je vous donnerai pour garantie ma parole, à « laquelle je n'ai jamais manqué, et puis, si vous « voulez bien le permettre, un petit domaine de « mille livres sterling, qui est ma seule fortune, et « que je vous prie de vouloir prendre. Je vous le « demande au nom de mon frère Lionel, votre ancien « ami, à qui vous avez déjà rendu ce service-là. Dai- « gnez en faire autant pour moi, et croyez, mon bon « monsieur Dubster, à l'éternelle reconnaissance de « toute la famille.

« Votre, etc., etc.,

« CAMILLA. »

(*A William.*) Tiens, William, porte à l'instant ce billet à son adresse, et dis bien que j'attends la réponse sur-le-champ, et avec impatience.

WILLIAM. Oui, Mademoiselle, j'y vais. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

CAMILLA, *puis* LIONEL.

CAMILLA. Oh!.. il ne voudra jamais, il ne voudra pas, j'en suis sûre... je ne suis pas assez heureuse pour cela; aussi, et de peur de lui faire une fausse joie, n'en disons rien à ce pauvre Lionel, qui, dans ce moment, se désole, se désespère... pauvre garçon!

LIONEL, *entrant en riant et en chantant.*

AIR *Anglais.*

Tra, la, la, la, la,
Il faut chanter et rire.
Tra, la, la, la,
Je suis content, je suis heureux,
Tout semble me sourire.
Et, grâce à ce banquet joyeux,
J'ai du bonheur pour deux.
Tra, la, la, la.

(*Camilla veut lui parler; il continue toujours sans l'écouter.*)

Oui, j'avais un pressentiment,
Tra, la, la, la, la,
J'en étais sûr, le bien, vraiment,
Arrive en déjeunant.
Tra, la, la, la, la.

CAMILLA. Il a perdu la tête.

LIONEL. Si tu savais ce qui est arrivé!

CAMILLA. Tu as joué... tu as gagné!

LIONEL. Du tout; il s'agit bien d'autre bonheur que celui-là! D'abord, le premier de tous, il y avait un vin de Champagne... mousseux, pétillant... de ce vin, tu sais?..

CAMILLA, *avec impatience*. De grâce, ne parlons pas de cela.

LIONEL. Au contraire, parlons-en, ne fût-ce que par reconnaissance; car c'est lui qui est cause de tout. Tu te rappelles sir Ludworth, ce baronnet, ce jeune homme gauche, timide, que je vous ai présenté ce matin... Il était à côté de moi, muet, un peu sombre; mais cela ne prouve rien.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il est fort aimable... à part lui...
Il faut qu'alors il se trahisse...
D'abord il est, comme aujourd'hui,
Taciturne au premier service;
Au second il est plus ouvert,
Et, lorsque la gaîté nous gagne,
Son esprit s'échauffe au dessert
Et s'échappe avec le champagne.

C'est là qu'il est sorti de ses habitudes... il est devenu aimable, jovial, éloquent; et en sortant de table, il s'est jeté dans mes bras, en me disant qu'il t'adorait, qu'il te demandait en mariage!..

CAMILLA. O ciel!

LIONEL. Le plus riche parti du comté... rien que cela... et un vieux château fort agréable, dont tu seras la dame châtelaine...

CAMILLA. Mais, Lionel...

LIONEL. Et dont tu feras tous les honneurs; je te mènerai tous mes amis à dîner. . Je leur dirai : c'est ma sœur, c'est milady Ludworth...

CAMILLA. Un mot! de grâce!

LIONEL. C'est moi qui l'ai mariée, qui suis cause de son bonheur.

CAMILLA, *lui prenant la main*. Veux-tu m'écouter?

LIONEL, *gravement*. Qu'est-ce que c'est, Milady? qu'y a-t-il?

CAMILLA, *impatientée*. Il n'est pas question de moi, ni de milady, ni de mariage; Edgard vient d'arriver, il peut tout découvrir, et ces deux cents guinées auxquelles tu ne penses plus...

LIONEL. A quoi bon?.. au point où nous en sommes avec sir Ludworth, on ne se gêne pas, et tu sais bien que pour lui une pareille somme...

CAMILLA. J'espère bien que tu ne lui en parleras pas.

LIONEL. C'est déjà fait.

CAMILLA. Tu lui as demandé?...

LIONEL. Il m'a offert, j'ai accepté... entre beaux-frères...

CAMILLA. Ah! mon Dieu!...

LIONEL. Oui, ma petite sœur, cinq mille livres sterling de revenu que je te donne; tout est convenu, arrangé: il va venir te faire sa visite, sa déclaration, je lui ai permis...

CAMILLA. Et de quel droit?...

LIONEL. D'abord il y tenait; et puis un galant homme, si généreux... loyal... qui, d'ici à quelques heures, m'a promis de m'avancer la somme dont j'ai besoin.

CAMILLA. Mais, moi, je n'ai pas promis de le recevoir, de l'écouter... je ne l'aime pas.

LIONEL, *vivement*. Et pourquoi ne l'aimes-tu pas?...

CAMILLA, *embarrassée, et avec dépit*. Parce que... parce que je n'aime personne...

LIONEL. Alors, qu'est-ce que ça te fait? autant lui qu'un autre; non pas que je veuille forcer ton inclination, m'en préserve le ciel: je ne suis pas de ces frères exigeants qui veulent rendre leur sœur heureuse malgré elle; tu es la maîtresse de refuser ses hommages, mais pas aujourd'hui; attends à demain.

CAMILLA. Demain, je ne l'aimerai pas davantage.

LIONEL. Qu'en sais-tu?... cela peut venir!... d'ici là, je suis sauvé; et pour cela, qu'est-ce que je te demande?... de ne pas le réduire au désespoir.

CAMILLA. Mais c'est très-mal, c'est de la coquetterie...

LIONEL. Laisse-moi donc! tu n'oses pas être coquette pour moi, quand je vois toutes ces demoiselles qui le sont pour rien, et pour leur agrément particulier...

CAMILLA. Tu as beau dire, ce n'est pas bien, ce n'est pas loyal. J'ai un autre moyen, que je préfère, auquel j'ai songé... et s'il peut réussir...

LIONEL. Et s'il ne réussit pas!...

CAMILLA, *effrayée*. O ciel! (*A Lionel.*) Écoute-moi, seulement...

LIONEL, *vivement*. Eh! je n'ai pas le temps : ce bal que j'oubliais... ma contredanse avec Pretty, car ton mariage me fait négliger toutes mes affaires. Ma petite sœur, je t'en prie, consens à être heureuse, à devenir milady... ou du moins, examine, réfléchis, ne décide de rien... ce n'est pas difficile... c'est ce que font tous les hommes d'État qui sont embarrassés. Adieu! adieu!.. je vais danser. (*Il sort par le fond en chantant et en dansant.*)

CAMILLA. Mais, Lionel... Il s'en va, il ne m'écoute pas... Mon frère... Dieu! sir Ludworth!

SCÈNE XI.

CAMILLA; LUDWORTH, *entrant par la droite.*

LUDWORTH, *à part*. C'est elle!... elle est seule!...

CAMILLA, *de même*. Le voilà!

LUDWORTH. Si elle pouvait m'adresser la parole la première...

CAMILLA. Il se tait... à la bonne heure... et tant qu'il lui plaira... car ce n'est pas moi qui lui parlerai...

LUDWORTH, *après un instant de silence, et timidement*. Mademoiselle... vous venez de voir M. Lionel...

CAMILLA. Oui Monsieur...

LUDWORTH, *avec embarras*. Je l'avais vu aussi ce matin...

CAMILLA. Oui Monsieur...

LUDWORTH, *timidement*. J'ai été assez heureux... pour qu'il me permît de lui offrir mes services, et celui-là et tous ceux qu'il pourra attendre de moi... certainement... il n'a qu'à parler...

CAMILLA. Vous êtes bien bon... mon frère vous en remercie bien...

LUDWORTH, *avec feu*. Oh! Mademoiselle!... (*S'arrêtant.*) Et puis-je croire que vous aussi vous m'en saurez quelque gré...?

CAMILLA, *avec embarras*. Sans doute... et soyez sûr, Monsieur, que tout ce qu'on fait pour mon frère...

LUDWORTH, *vivement*. Je comprends...

CAMILLA, *avec embarras*. Non, vous pourriez vous tromper... je veux dire seulement que votre franchise... votre loyauté...

LUDWORTH, *de même*. Je comprends bien...

CAMILLA, *avec impatience*. Mais, du tout, vous ne comprenez pas...

LUDWORTH. C'est égal, dites toujours; je ne demande pas des discours, des phrases, je ne suis pas exigeant...

CAMILLA. Eh bien! tant mieux!... car je ne peux vous donner que mon estime et ma reconnaissance.

LUDWORTH. Ah! c'est tout ce que je demande, et je vous en remercie à genoux... (*Il tombe à ses genoux.*)

CAMILLA. Mais, Monsieur!

LUDWORTH. C'est tout ce que je veux, cela me suffit, je suis le plus heureux des hommes.

CAMILLA, *voulant le faire relever*. Mais de grâce!... (*Elle aperçoit Edgard, qui paraît dans le jardin, à la porte du fond. Elle pousse un cri.*) Ah! (*Edgard jette sur elle un regard de colère, et s'éloigne.*)

LUDWORTH, *toujours à genoux*. Qu'avez-vous donc?...

CAMILLA. Il vous a vu là, à mes pieds...

LUDWORTH. Qui, ce monsieur qui s'éloigne?...

CAMILLA. Eh! oui, Monsieur; et que voulez-vous maintenant qu'il pense de moi?...

LUDWORTH. C'est bien simple; et je m'en vais lui expliquer... (*Il se lève, et court vers le fond en criant :*) Monsieur, Monsieur...

CAMILLA, *l'arrêtant*. Eh non, vraiment... laissez-moi, partez... je vous en conjure...

LUDWORTH. Mais d'où vient ce trouble, cet effroi?... et que peut-on dire puisque je vous aime?...

CAMILLA, *effrayée et voulant le faire taire*. Au nom du ciel!

LUDWORTH, *à haute voix*. Je le dirai tout haut : je vous aime?...

CAMILLA, *de même*. Eh bien! Monsieur, si vous m'aimez, je n'en demande qu'une preuve... partez... partez à l'instant.

LUDWORTH. Avec plaisir; je croyais que ce serait quelque chose de plus difficile... (*Il s'en va, et au moment de sortir, il s'arrête, et revient auprès de Camilla lui dire :*) Mais cependant, ce que j'avais promis à votre frère...

CAMILLA, *avec impatience*. Eh bien! encore ici!...

LUDWORTH. Je m'en vais, je m'en vais... (*Il s'éloigne, et s'arrête encore en disant :*) C'est à vous que je l'adresserai, que je l'enverrai. (*Camilla le presse de sortir; il sort.*)

SCÈNE XII.

CAMILLA, *seule*. Oh! mon Dieu! quelle idée aura-t-il de moi?... il va m'accuser... et comment me justifier?... N'importe... courons...

SCÈNE XIII.

CAMILLA, WILLIAM, *entrant par la porte à gauche*.

WILLIAM, *mystérieusement*. Mademoiselle?...

CAMILLA. Ah! c'est toi, William? eh bien! ma lettre?...

WILLIAM. Je l'ai remise à la personne elle-même; et il paraît que le billet était bien pressant, car ce monsieur m'a suivi, il est venu avec moi.

CAMILLA. Est-il possible?

WILLIAM. Il est là, au salon, et il m'a dit de dire à Mademoiselle qu'il lui apportait ce qu'elle avait demandé.

CAMILLA. Ah! quel bonheur!... je respire!... je pourrai donc, sans nuire à mon pauvre frère, refuser les offres du baronnet, le renvoyer, lui dire que je ne l'aime pas!... Viens, mène-moi vers lui!...

WILLIAM. Oui, Mademoiselle; car il prétend qu'il a beaucoup d'affaires, qu'il est pressé, et qu'il n'a pas le temps d'attendre.

CAMILLA. Ah! mon Dieu! s'il allait s'impatienter!... Dépêchons-nous... Ciel! Edgard!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; EDGARD, *entrant par le fond*.

EDGARD. Je vois, Mademoiselle, que ma présence vous trouble...

CAMILLA. Mais, nullement... j'allais sortir...

EDGARD. Que je ne vous gêne pas, que je ne vous dérange pas... (*Camilla fait un pas pour sortir.*) J'aurais bien voulu cependant vous parler un instant!...

CAMILLA, *revenant vivement près de lui*. Me voilà, Edgard!

WILLIAM, *à Camilla*. Et ce monsieur que vous alliez trouver...

EDGARD. Quoi?.. quel monsieur?..

CAMILLA, *à William*. C'est bien; prie-le d'attendre un instant, rien qu'un instant.

SCÈNE XV.

EDGARD, CAMILLA.

EDGARD, *froidement, et avec ironie*. Il est fâcheux que vos occupations ou vos visites soient si nombreuses, qu'un ancien ami soit obligé de vous demander une audience, qu'il n'obtient encore qu'avec peine.

CAMILLA. Ah! vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

EDGARD, *avec chaleur*. Devez-vous en être étonnée?.. et n'ai-je pas le droit d'être offensé, moi dont la confiance, peut-être, eût dû mériter la vôtre? mais loin de là, vous n'avez répondu à ma franchise que par la dissimulation.

CAMILLA. Monsieur!..

EDGARD. Je n'accuse point sans preuve, les faits parlent d'eux-mêmes. Pourquoi ne pas m'avoir avoué que vous refusiez d'aller au bal pour attendre ici, pour recevoir le baronnet?.. J'aurais pu vous dire ce que je pensais d'une telle démarche, mais je n'en aurais pas été blessé... Maîtresse de votre cœur et de votre main, peu m'importe qui vous préfériez, votre choix m'est indifférent; mais votre réputation, votre honneur, ne me le sont pas : ils appartiennent aussi à vos amis, vous l'avez oublié un instant; et voilà ce dont je me plains.

CAMILLA. Ah! Edgard!.. tant de douceur, tant de bontés, quand vous croyez avoir à me blâmer...

EDGARD. Quand je crois!.. n'ai-je pas vu le baronnet lei, à vos pieds?..

CAMILLA. Et si c'était malgré moi, sans mon consentement?.. si je n'avais pu l'empêcher?..

EDGARD. Que dites-vous?

CAMILLA. Que je ne l'attendais pas, que je ne savais pas qu'il viendrait, je vous le jure.

EDGARD. Et comment alors se fait-il?..

CAMILLA. Écoutez, Edgard : je suis bien malheureuse, car je voudrais et ne puis vous dire ce que je souffre; je puis être coupable de légèreté, d'imprudence, mais jamais de fausseté; s'il en était ainsi, punissez-moi par le plus terrible des châtiments, par la perte de

votre amitié, j'y consens; mais d'ici là ne m'accusez pas, et plaignez-moi... d'avoir un secret pour vous... (*Avec tendresse.*) pour vous, à qui je voudrais confier tous les miens...

EDGARD. Je ne puis vous comprendre...

CAMILLA. Je le sais, et c'est ce qui me désole...

EDGARD. N'importe, je ferai tout ce que vous me demandez, j'attendrai encore pour vous juger; un mot seulement...

CAMILLA. Lequel?

EDGARD. Aimez-vous quelqu'un?

CAMILLA, *embarrassée.* Pourquoi me demandez-vous cela?

EDGARD. Vous m'avez promis de la franchise...

CAMILLA, *le regardant tendrement.* Eh bien! Edgard, je vous jure que je n'aime point le baronnet... que je ne lui ai rien promis, et que maintenant... (*Avec joie.*) Oh! oui, maintenant... je n'aurai plus avec lui aucune relation... Me croyez-vous?

EDGARD, *vivement.* Oui, je vous crois, plus encore que ma raison... je vous crois, parce que vous le dites, et ne veux point d'autre témoignage : on est trop malheureux de se défier de ce qu'on aime. Aussi je ne vous demande plus rien... Etes-vous contente, Camilla?..

CAMILLA. Ah!.. plus que je ne peux dire, et, si vous saviez ce qui se passe... là... dans mon cœur...

EDGARD, *lui prenant la main.* Mon amie!.. ma sœur! mais désormais, et excepté cette affaire qui a rapport au baronnet, plus de secret, plus de mystère: confiance tout entière...

CAMILLA, *solennellement.* Je vous le promets... (*Se reprenant.*) Oh! non... avec vous je n'ai plus besoin de serment. Vous me croyez, n'est-ce pas?..

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; MISTRISS CARINGTON, *entrant par la porte à gauche.*

MISTRISS CARINGTON. Ah bien! par exemple... voilà une audace! chez moi, dans ma maison!..

EDGARD. Qu'est-ce donc, ma tante?..

MISTRISS CARINGTON. Un étranger, un inconnu, d'assez mauvaise tournure, que je trouve établi dans mon salon, et qui, me saluant à peine, se plaint fort impertinemment qu'on le fasse attendre...

CAMILLA, *à part.* O ciel! j'étais si heureuse, que je j'avais oublié!..

EDGARD. Et que veut-il?.. que demande-t-il?..

MISTRISS CARINGTON. Miss Camilla.

EDGARD. Et pour quelles raisons?

MISTRISS CARINGTON. Pour quelles raisons?.. elle va sans doute nous l'apprendre, car cet homme n'est autre que M. Dubster, l'usurier...

EDGARD. Un usurier!..

MISTRISS CARINGTON. Qui est en relations d'affaires avec elle.

EDGARD. Ce n'est pas possible!..

MISTRISS CARINGTON. C'est ce que j'ai dit; mais vu qu'il s'agit de sommes considérables, d'effets à souscrire, que tous ses biens sont engagés...

EDGARD. Ses biens engagés!..

MISTRISS CARINGTON. Et sans prévenir sa famille, sans consulter personne!.. une demoiselle mineure!.. Aussi vous vous doutez bien que j'ai traité un tel fripon comme il le méritait.

CAMILLA. O ciel!.. que dites-vous?..

MISTRISS CARINGTON. Que je l'ai fait chasser par mes gens... et qu'il est parti furieux...

CAMILLA. Parti!.. parti!.. Qu'avez-vous fait?.. que devenir?..

EDGARD. Mais vous le connaissez donc?..

CAMILLA, *à part.* Oh! mon Dieu!..

EDGARD. Tout ce qu'on dit là est donc vrai? vous convenez?..

CAMILLA. Oui, Monsieur.

EDGARD. Je ne puis le croire encore!.. Et quels rapports peuvent exister entre vous et un pareil homme?.. pourquoi le faire venir?.. pourquoi avoir recours à lui?.. répondez... répondez, de grâce!..

CAMILLA, *à part.* Ah!.. quels tourments!.. (*Haut.*) Edgard!.. Edgard! ne m'en veuillez pas, ne vous fâchez pas, mais je ne le puis...

EDGARD. Encore!.. c'en est trop!..

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; PRETTY, *entrant par la porte à gauche.*

PRETTY, *accourant.* Camilla!.. Camilla!.. une bonne nouvelle. Tu ne sais pas, un message du baronnet...

EDGARD. Du baronnet?..

PRETTY. Oui... c'est John, son domestique, qui vient de l'apporter; et en demandant miss Camilla, il avait un air si galant et si mystérieux, que nous avons gagé que c'était une déclaration...

MISTRISS CARINGTON. Vous croyez!..

PRETTY. Nous allons voir si j'ai gagné, car j'ai parié pour... Veux-tu que je lise?..

CAMILLA, *effrayée.* Pretty!..

EDGARD, *la retenant.* Y penses-tu?

PRETTY. Pourquoi pas!.. cela nous divertira.

EDGARD, *prenant la lettre.* Cette lettre appartient à Camilla... (*Avec intention.*) Et quoiqu'elle n'ait plus aucune relation avec le baronnet, c'est bien à elle... qu'elle est adressée... (*Lisant.*) «A miss Camilla. » (*La lui remettant.*) La voici!..

CAMILLA, *troublée.* Je vous remercie, Monsieur. Je ne sais... j'ignore ce que contient ce billet.

PRETTY. Il n'y a qu'un moyen de le savoir, c'est de lire... (*Elle passe à la droite de Camilla.*)

EDGARD. Que nous ne vous gênions pas... sinon, je me retire.

MISTRISS CARINGTON. Sans doute, mon enfant, voyez, lisez; d'ailleurs, il y a peut-être une réponse...

CAMILLA, *s'avançant au bord du théâtre.* « Vous m'a-« vez dit de m'éloigner... j'ai obéi et vous envoie ce « que vous savez, un billet de trois cents livres sterling sur mon banquier... heureux si, lorsque je « tiens mes promesses, vous daignez vous rappeler « celles qu'on m'a faites en votre nom, et que vous « n'avez point désavouées .. » O ciel!.. (*Elle laisse tomber un papier qui était renfermé dans la lettre.*)

PRETTY. Eh bien! ce billet? (*Ramassant le papier qui vient de tomber.*) Tiens! il y en avait deux.

CAMILLA, *le reprenant.* Il ne contient que des choses fort indifférentes.

PRETTY. Vraiment, pas la plus petite déclaration? allons, voyons.

CAMILLA. Et à quoi bon?

PRETTY. Pour voir si j'ai perdu; je ne suis pas obligée de m'en rapporter à toi et à ta modestie, n'est-ce pas, mon frère?

EDGARD. Pourquoi donc?.. tu aurais grand tort de ne pas croire à sa franchise... quant à moi, je n'ai plus de doutes à cet égard, et je me garderais bien

de rien demander. (*Il va s'asseoir près du guéridon à droite. Pretty sort par le fond.*)

CAMILLA. Oh! mon Dieu! mon Dieu! et Lionel et Pretty... et leur bonheur... (*Regardant Edgard.*) Mais il me soupçonne, il me méprise! ah! tout au monde plutôt que cette idée!.. il saura tout. (*Passant près d'Edgard, et à demi-voix.* Tenez... tenez... Edgard...

EDGARD, *lui prenant la lettre.* Est-il possible? cette lettre...

CAMILLA, *apercevant Lionel qui entre.* Dieu!.. mon frère!.. (*Reprenant la lettre.*) Non... non; je ne peux m'y résoudre, et, même au prix de mon bonheur, je ne le trahirai pas...

EDGARD, *à demi-voix.* Que faites-vous... et que dois-je supposer?.. (*A Camilla, qui roule la lettre et la serre dans ses doigts.*) Camilla, Camilla... ce billet!.. ou tout est fini entre nous.

CAMILLA. Comme vous voudrez, Monsieur... Ah! sortons, je n'y tiens plus. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE XVIII.

EDGARD, *à droite du théâtre;* MISTRISS CARINGTON, *à gauche;* PRETTY, LIONEL, *entrant par le fond. Pretty a été au-devant de lui, et lui a parlé bas pendant la fin de la scène précédente.*

PRETTY. Je vous avais recommandé de vous mettre bien avec mon frère, et à peine lui avez-vous parlé.

LIONEL. Pendant tout le temps du bal.

PRETTY. Pour lui dire un tas de folies. (*Lui montrant Edgard.*) Tenez, le voilà!..

LIONEL. Eh bien! mon cher Edgard?..

EDGARD, *sortant de sa rêverie.* Ah! c'est toi, Lionel?

LIONEL. Oui, moi, qui trouve, comme ta sœur, que ton voyage a été bien long.

EDGARD. Oui, pour votre bonheur, que mon absence a retardé. (*Toujours préoccupé.*) Il est des sacrifices que la raison conseille, et que je suivrai. Lionel, ma sœur est à toi, je te la donne.

LIONEL ET PRETTY. Que dis-tu?

EDGARD, *allant auprès de mistriss Carington.* Quant à nous, ma tante, vous connaissez nos projets.

LIONEL, *bas, à Pretty.* J'entends, il épouse Indiana.

PRETTY. Là, elle sera mariée en même temps que moi.

MISTRISS CARINGTON, *avec joie.* Mon cher neveu!..

EDGARD, *à mistriss Carington.* Je vais vous rejoindre... nous en parlerons; mais laissez-moi: toi aussi, Pretty... j'ai à causer avec Lionel... de choses graves et sérieuses.

LIONEL, *bas, à Pretty.* Il va me parler voyages.

PRETTY, *de même.* Si cela peut vous instruire, cela ne fera pas de mal.

LIONEL, *lui prenant la main familièrement.* Ah! Pretty!

PRETTY. Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces manières-là?.. (*Lionel essaie de l'embrasser.*) Mon frère, il veut m'embrasser.

EDGARD, *avec impatience.* Eh! laisse-moi, te dis-je, et va-t'en.

PRETTY, *en s'en allant, à Lionel.* Dépêchez-vous donc, Monsieur, mon frère vous attend. (*Lionel l'embrasse; elle s'enfuit par la droite.*)

SCÈNE XIX.

LIONEL, EDGARD.

LIONEL, *à part.* Enfin me voilà marié... ce n'est pas sans peine... (*Venant auprès d'Edgard.*) Eh bien! ami, tu disais donc?..

EDGARD. Nous sommes seuls; c'est de ta sœur que je veux te parler.

LIONEL. De Camilla?..

EDGARD. Oui... Grâce à l'amitié qui nous unit dès l'enfance, je suis presque de la famille, et ma démarche ne doit pas t'étonner. Si, ce matin encore, tu avais appris sur ma sœur quelque chose... qui ne fût pas bien, qui te fit de la peine, tu n'aurais pas hésité à m'en avertir, à m'en faire part?

LIONEL. Non, sans doute...

EDGARD. Eh bien! j'userai de la même franchise, et je te dirai que dans ce moment, la conduite de Camilla... n'est pas ce qu'elle devrait être...

LIONEL. Que dis-tu?..

EDGARD. C'est entre nous! D'abord je l'ai trouvée ici en tête-à-tête avec le baronnet sir Ludworth...

LIONEL, *vivement.* Je le sais, le baronnet en est épris; mais Camilla m'a dit qu'elle ne l'aimait pas!..

EDGARD, *avec ironie.* Et à moi aussi! et cependant je l'ai trouvé ici à ses pieds, et journellement ils sont en correspondance... et en fait de lettres, j'en ai vu qu'il lui envoyait, qu'elle recevait...

LIONEL. Est-il possible!.. et pourquoi donc ne pas me l'avouer?..

EDGARD. Apprends donc ce que le hasard seul m'a fait découvrir! apprends que Camilla est ruinée!

LIONEL. Camilla? ma sœur!..

EDGARD. Oui, le peu de fortune, le faible héritage qu'elle a reçu de son père... tout a été dissipé... engagé en secret...

LIONEL, *à haute voix.* Ce n'est pas possible...

EDGARD. Silence, te dis-je!..

LIONEL. Et elle qui me faisait toujours des sermons sur mes folies...

EDGARD. A toi?..

LIONEL. Non, je veux dire sur ma légèreté, et il se trouve que c'est elle, au contraire, et sans m'en prévenir... Voilà le mal, car moi je lui disais...

EDGARD. Quoi donc?..

LIONEL, *vivement.* Rien, rien du tout. Mais réponds-moi... es-tu bien sûr que cela soit? de qui le tiens-tu!..

EDGARD. D'elle-même, qui en est convenue... et des personnes... des gens d'affaires à qui elle s'est adressée... un M. Dubster...

LIONEL, *poussant un cri.* Dubster!.. elle est perdue!.. c'est bien l'Anglais le plus arabe, un homme qui prête à deux cents pour cent, qui ne donne ni grâce ni délai, et j'ai eu, moi qui te parle, une lettre de change...

EDGARD. Toi!..

LIONEL. D'un de mes amis, un ami intime, qu'il m'a fallu acquitter. Je sais ce qu'il en coûte, et c'est ce qui explique comment, en si peu de temps, ma pauvre sœur aura vu tout son patrimoine dissipé... (*A part.*) Et elle aussi!..

EDGARD, *vivement, et regardant autour de lui.* Tu sens bien que personne au monde ne doit pénétrer un tel secret, et qu'il faut s'arranger pour qu'il n'en reste aucune trace... c'est nous que cela regarde.

LIONEL. Certainement, cela nous regarde.

EDGARD. Non pas toi, dont la modeste fortune ne doit pas souffrir d'une faute qui n'est pas la tienne Mais moi... élevé avec Camilla, et son ancien ami...

LIONEL. Que dis-tu?..

EDGARD. Je n'aurais osé lui faire des offres de services... qu'elle refuserait... qu'elle doit refuser... mais toi, son frère... c'est bien... c'est convenable... (*Lui donnant un portefeuille.*) Tiens, charge-toi de tout ar-

ranger... de tout liquider, et surtout qu'elle ignore à jamais que j'y suis pour rien; mais songe que, dépouillant un instant l'indulgence d'un frère, il est convenable que tu lui parles un peu sévèrement sur le passé!..

LIONEL. Sois tranquille!..

AIR : *Voici ma tante Lajonchère.*

Moi, vois-tu, je suis peu sévère,
Pour les autres moins que pour moi;
Mais elle me met en colère!
Nous tromper ainsi!

EDGARD.
Calme-toi!

LIONEL.
Non, en ces lieux je vais l'attendre!
Mes sermons seront entendus!..
(*A part.*)
Car je suis au fond de lui rendre
Tous ceux que d'elle j'ai reçus.

EDGARD. C'est elle!.. Adieu!.. adieu... je te laisse... mets-y cependant des égards et des ménagements.

LIONEL. Je ne promets rien, nous verrons. Adieu, Edgard, adieu, mon frère. En fait de raison, des gens tels que nous sont faits pour s'apprécier et se comprendre. (*Edgard sort par le fond.*)

SCÈNE XX.

CAMILLA, LIONEL

LIONEL. La voilà!..

CAMILLA, *rentrant par la droite.* Ah!.. c'est toi, Lionel! je te cherchais... il faut que je te parle.

LIONEL. Et moi aussi; je ne suis pas content; je suis fâché contre toi.

CAMILLA, *vivement.* Et de quoi donc, mon Dieu?

LIONEL. De ce que tu as fait.

CAMILLA. Quoi! tu saurais?..

LIONEL. Je sais tout, et ce n'est pas bien, ma sœur; car enfin, à mon insu, sans m'en prévenir, cela pouvait me compromettre... me faire du tort pour mon mariage...

CAMILLA. Et comment cela?..

LIONEL. Mon Dieu! c'est inutile d'entrer dans des détails; je connais ces positions-là, et quoique j'aie promis de te gronder, je n'en ai pas la force, et j'arrive tout de suite au but; n'aie pas peur, ma petite sœur, je ne t'en veux pas, je te pardonne, et je fais mieux que cela... (*Lui donnant le portefeuille.*) Tiens, prends...

CAMILLA. Qu'est-ce que c'est que cela?..

LIONEL. De quoi payer tes dettes!..

CAMILLA, *lui présentant un autre portefeuille.* Je t'apportais de quoi payer les tiennes.

LIONEL. Et d'où cela vient-il?

CAMILLA. Que t'importe? pourvu que cela ne vienne pas du baronnet, que je ne lui doive rien, que je ne le revoie plus; car, maintenant, ce n'est plus de l'indifférence... je le hais, je l'abhorre...

LIONEL. Laisse-moi donc tranquille, je ne te crois plus!.. Edgard, qui en a des preuves, m'a assuré que vous vous adoriez...

CAMILLA. Quoi! c'est Edgard!.. c'est lui qui l'a dit... Edgard est un ingrat; c'est l'homme du monde le plus injuste : il m'est aussi odieux que le baronnet, et je le déteste maintenant autant que je l'aimais.

LIONEL, *vivement.* Quoi! tu l'aimais?..

CAMILLA, *pleurant.* Eh! mon Dieu!.. ai-je jamais fait autre chose?.. (*Avec passion.*) Depuis mon enfance, depuis que je me connais, c'est lui... Projets, avenir, espérance, tous mes rêves étaient là. Le bonheur avec un autre n'eût pas valu pour moi le malheur avec lui... (*S'arrêtant.*) Je ne sais ce que je dis... je suis folle; je m'égare...j'oublie tout... et tu me demandes encore si je l'aime!

LIONEL. Tu l'aimes!.. ma pauvre sœur! ma Camilla!

CAMILLA. Que dis-tu?

LIONEL. Il épouse Indiana; il l'a déclaré à moi, à sa tante, à toute la famille.

CAMILLA, *se soutenant à peine.* C'est fait de moi, j'en mourrai... (*Vivement.*) Mon frère, je t'en supplie, oublie ce que je t'ai dit... ce n'est pas vrai au moins, ce n'est pas vrai! je ne l'aime pas, je l'oublierai, je n'y penserai plus. (*Fondant en larmes.*) Ah! toujours!.. toujours!.. c'est plus fort que moi!.. Pourquoi aussi, ce malin, a-t-il fait naître en moi des idées qui en étaient si éloignées?.. pourquoi tantôt, ici même, me parlait-il comme à son amie... à sa compagne?..

LIONEL. Eh! oui, sans doute; j'en suis sûr maintenant, c'était son intention; il t'aime, ou du moins il t'aimait; je n'en doute plus quand je me rappelle ce que tout à l'heure... Mais tu conviendras aussi qu'il y a de la faute. D'abord tu ne me dis rien, à moi qui ai de l'influence sur lui, qui aurais tout arrangé... Au lieu de cela, tu vas te compromettre à ses yeux, entretenir, sans m'en parler, une correspondance suivie avec le baronnet.

CAMILLA, *étonnée.* Moi, je n'ai reçu en ma vie qu'une lettre de lui... et c'était pour toi...

LIONEL. Pour moi?

CAMILLA. La voici, un billet sur son banquier, pour cette somme...

LIONEL, *vivement et prenant la lettre.* Ça, je te le pardonne; mais tes étourderies, tes dissipations... moi qui te croyais si économe, si rangée...

CAMILLA, *étonnée.* Comment?

LIONEL. Je ne te gronde pas, mais tu avoueras que tes relations avec Dubster, ces sommes que tu lui as empruntées....

CAMILLA. Qui te l'a dit?.. Eh bien! oui, on l'avait chassé de cette maison, j'ai couru chez lui, et je l'ai tant prié, supplié, que, moyennant un billet de quatre cents guinées, qu'il m'a fait signer, il a consenti à m'en prêter deux cents.

LIONEL. Que dis-tu?

CAMILLA. Pour toi seul, les voilà, je te les apporte.

LIONEL, *poussant un cri.* Ah! je suis un malheureux! un misérable!

AIR : *Du partage de la richesse.*

De mes fautes, de mes folies
Je t'accusais... Que tu dois me haïr!
Modèle des sœurs, des amies,
Tu te perdais pour ne pas me trahir.
Sans te plaindre, sans te défendre,
A ton malheur te résigner,
Et c'est pour moi!

CAMILLA.
Pouvais-je te l'apprendre?

LIONEL.
Moi! j'aurais dû le deviner.

Aussi...

CAMILLA. Que veux-tu faire?

LIONEL, *prenant le billet de Camilla.* Donne, donne, je sais quel est mon devoir.

CAMILLA. Mais, Lionel...

LIONEL. Il ne sera pas dit que toi seule te seras toujours sacrifiée pour moi, et je veux... Adieu... adieu, ma sœur. (*Il sort en courant par la droite.*)

SCÈNE XXI.

CAMILLA, *seule*. Que veut-il faire?.. à quoi bon maintenant? il ne m'aime plus!.. il en épouse une autre : tout est fini pour moi. C'est lui!..

SCÈNE XXII.

CAMILLA, EDGARD, MISTRISS CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON, *causant avec Edgard. Ils entrent par le fond*. Oui, dans un instant le notaire sera au salon, et l'on viendra nous avertir.

CAMILLA, *à part*. Le notaire!..

MISTRISS CARINGTON. Oui, ma chère enfant, mon neveu Edgard épouse sa cousine Indiana, à qui vous pouvez faire vos compliments.

EDGARD. Elle ne sera pas la seule à en recevoir, et j'ai voulu que ce jour, heureux pour nous, le fût aussi pour vous, Camilla. Je viens de voir le baronnet, que je n'ai pas eu de peine à décider à une alliance qu'il désire ardemment...

CAMILLA. J'ignore, Monsieur, qui vous avait prié de vous charger d'une telle démarche.

EDGARD. Votre frère m'y avait autorisé.

CAMILLA, *à part*. Encore lui!..

EDGARD. Et notre amitié m'en donnait peut-être le droit.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; LUDWORTH, PRETTY, *entrant par la droite avec le baronnet*.

PRETTY. Par ici, monsieur le baronnet.

EDGARD. Voilà sir Ludworth qui se présente lui-même.

PRETTY, *à Ludworth*. Voilà ma tante... et puisque vous voulez lui parler...

LUDWORTH, *avec embarras*. Oui, sans doute. (*Il passe devant Camilla et Edgard, et va auprès de mistriss Carington. A mistriss Carington.*) Pour une demande que de moi-même je n'aurais osé faire, et si je m'y hasarde, c'est encouragé par mon ami Lionel, et par sir Edgard.

CAMILLA, *à part*. Edgard!.. ah! je crois maintenant que je le hais tout à fait!

LUDWORTH. Vous savez, Madame, que je suis obligé de me marier dans l'année, et si j'ose solliciter la main d'une autre que miss Indiana, votre fille...

PRETTY, *à part*. A-t-il du mal à s'en tirer!

LUDWORTH. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, et daignerez m'accorder vos bons offices auprès de miss Camilla, votre pupille...

MISTRISS CARINGTON. Certainement, Monsieur : elle doit se trouver fort honorée d'une telle recherche.

CAMILLA. Honorée, sans doute; mais comme je ne puis y répondre, je refuse.

TOUS. O ciel!..

LUDWORTH. Comment! Mademoiselle..... cependant on m'avait dit... et qu'est-ce que cela signifie? .

CAMILLA. Que ce serait bien mal reconnaître et votre amitié pour mon frère, et vos sentiments pour moi, que d'unir votre sort à celui d'une femme qui ne peut faire votre bonheur, et qui ne vous aime pas.

EDGARD, *avec joie*. Serait-il vrai?..

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; INDIANA.

INDIANA. Eh bien!.. le notaire est là, qui vous attend, et vous restez dans ce salon?..

MISTRISS CARINGTON. C'est juste!.. Allons, mon neveu!.. allons, Pretty!..

EDGARD. Oui, ma tante, je vous suis.

PRETTY. Et où est donc Lionel?..

EDGARD, *qui s'est approché de Camilla, et à demi-voix*. Camilla, de grâce, daignez m'expliquer!.. un mot, un seul mot, et je puis encore...

CAMILLA, *avec émotion*. Je n'ai rien à vous dire, Monsieur; votre prétendue vous attend... soyez heureux... oubliez-moi... comme je vous oublie... (*A part.*) Ah! j'en mourrai, mais c'est égal...

EDGARD. Eh bien!.. vous le voulez donc?

CAMILLA, *avec effroi*. Oui... je le veux!..

AIR : *C'en est fait, mon honneur* (de PHILIPPE.)

ENSEMBLE.

CAMILLA.

C'en est fait, de mon cœur
Bannissons son image;
Cachons-lui ma douleur,
N'écoutons que l'honneur.

EDGARD.

C'en est fait, de ce cœur
Qui me brave et m'outrage,
Punissons la froideur;
N'écoutons que l'honneur.

MISTRISS CARINGTON.

Oui, pour ce mariage
Qu'il parte, je le veux;
Oui, l'hymen qui l'engage
Va combler tous leurs vœux.

INDIANA ET PRETTY.

Puisque ce mariage
Va combler tous mes vœux,
Que l'hymen nous engage,
Oui, partons, je le veux.

LUDWORTH.

L'hymen qui les engage
Va combler tous leurs vœux,
Et pour ce mariage
Partons, quittons ces lieux.

(*Edgard prend la main d'Indiana; mistriss Carington et Pretty le suivent; Camilla est au bord du théâtre, à droite; Ludworth à gauche. Le groupe principal va pour sortir, lorsque Lionel paraît à la porte du fond.*)

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL.

LIONEL, *avec chaleur*. Arrêtez!.. où courez-vous?..

PRETTY. Nous marier; on n'attend que vous pour cela.

LIONEL. Cela ne se peut pas, ces mariages-là ne peuvent avoir lieu; je ne le souffrirai pas.

TOUS. Et pourquoi?..

LIONEL. Parce qu'Edgard n'aime pas Indiana...

MISTRISS CARINGTON. Qu'osez-vous dire?

LIONEL. Il aime ma sœur, et il en est aimé!..

EDGARD, *courant à lui avec joie*. Est-il possible?..

CAMILLA, *voulant lui fermer la bouche*. Mon frère!..

LIONEL. Ah! je n'ai plus rien à ménager!.. l'on saura tout! l'on doit la vérité à sa dernière heure, et je n'en suis pas loin, ou c'est tout comme...

EDGARD. Que dis-tu?

LIONEL. Que ma sœur a reçu du baronnet, non une lettre d'amour, mais une lettre de change, destinée à payer des dettes... cette lettre était pour moi, ces dettes étaient les miennes... Ma sœur vient d'engager sa fortune à M. Dubster, un usurier... pour qui? pour Lionel! Elle a compromis son patrimoine... pour qui? pour Lionel, qui avait mangé le sien... Et ce n'était pas encore assez..... (*A Camilla, qui veut l'interrompre.*) Laisse-moi donc tranquille; je dirai tout : elle s'est laissé soupçonner, accuser, humilier, pour qui?.. toujours pour Lionel, dont elle ne voulait pas faire manquer le mariage..... Mais ça ne pouvait pas durer ainsi... Lionel est un mauvais sujet, je le veux bien, mais il n'est pas un ingrat, un faux ami, un mauvais frère... Tiens, Edgard, voilà ton argent; tiens, Camilla, voilà ta lettre de change... acquittée... déchirée... et quant à mes dettes à moi... tout est payé.

TOUS. Et comment cela?..

LIONEL. Je pouvais me brûler la cervelle, c'était un moyen, j'en ai d'abord eu l'idée; mais cela ne remédiait à rien, ne payait rien; alors, et puisque de toutes les manières il fallait toujours renoncer à Pretty... il m'a pris un accès de délire, de désespoir... la tête n'y était plus : il ne me restait, pour toute valeur patrimoniale et mobilière, que moi à mettre en gage... et je me suis engagé.

TOUS. Et comment?

LIONEL. A une personne riche, aimable, généreuse, qui malheureusement a autant d'années que de mille livres sterling, et j'épouse...

TOUS. Qui donc?

LIONEL. La duchesse de Margland.

TOUS. O ciel!

EDGARD. Une duchesse douairière!

LIONEL. Ne m'en parle pas, mon ami, et n'ébranle pas mon courage; j'ai mesuré toute l'étendue du sacrifice!.. elle a soixante ans; mais c'est bien fait, je voudrais qu'elle en eût soixante-dix.

EDGARD. Et tu l'épouseras?..

LIONEL. Il faut que je sois puni, je l'ai mérité... Pretty... Pretty... je n'étais plus digne de vous, ni de votre frère... il n'y a plus d'espoir, plus de bonheur pour moi... (*Pleurant.*) Je quitterai le monde... je me retirerai dans ma terre... vous viendrez me voir... nous chasserons... des meutes... des chiens... des chevaux... (*A Edgard.*) Ah! mon cher ami, je suis bien malheureux!.. (*A Ludworth.*) Et vous, qui devez m'en vouloir, à cause de ma sœur, si vous vouliez vous battre avec moi, et me tuer, ça me rendrait un grand service.

LUDWORTH. Du tout, je vous en ai assez rendu comme cela.

LIONEL. Ce serait le dernier!..

PRETTY. C'est une indignité!.. être trahie pour une douairière!.. (*Ludworth passe à la gauche d'Indiana.*)

EDGARD. Allons, calmez-vous; vous avez tous perdu la tête, à commencer par Lionel... que je me charge, moi, de corriger.

LIONEL. Et comment, s'il vous plaît?.. de quel droit?..

EDGARD. D'un droit que je ne mérite pas non plus, et que cependant je viens réclamer... du droit de beau-frère. (*Lionel passe auprès de Pretty.*)

MISTRISS CARINGTON. Comment?

EDGARD. Oui, ma tante, daignez me pardonner, je l'aime trop pour porter ailleurs un cœur qui ne m'appartient plus... Et vous, Camilla, refuseriez-vous un coupable, un repentant?.. Vous détournez la tête, il vous en coûte trop de m'accorder ma grâce... eh bien! que ce ne soit pas pour moi, mais pour votre frère, mais pour le sauver; il s'immolait pour vous, ferez-vous moins pour lui!

CAMILLA, *baissant les yeux, et lentement.* Ah! j'ai tant fait pour lui... que ce dernier sacrifice...

EDGARD. Eh bien?..

CAMILLA, *tendrement.* Sera la récompense de tous les autres... Oui, Edgard... oui, je vous aime... je serai bien heureuse de vous le dire... mais puis-je l'être sans mon frère?..

EDGARD. Ce soin-là me regarde; je rendrai à la duchesse le capital qu'elle lui a avancé... Quant aux intérêts, je tâcherai de la décider à ne pas les faire payer aussi cher; et puis, pour nos idées de mariage, nous y reviendrons, non pas maintenant, mais plus tard... (*Regardant Lionel.*) quand il sera corrigé!.. quand il sera sage!..

PRETTY, *regardant Indiana.* Allons! je serai mariée la dernière.

AIR de danse de *la Bayadère.*

CHŒUR FINAL.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ah! pour nous quelle ivresse!
Oui, le bonheur est, dans ce jour,
Avec toi de retour.

FIN DE CAMILLA.



LE LORGNON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 décembre 1833.

Personnages.

ALCÉE DE WELIBACK, baron allemand.
REYNOLDS, son ami.
ALIX, sœur de Reynolds.
CHRISTIAN, HENRI, { amis d'Alcée.
LE COMTE ALBERT, seigneur étranger.
BIRMAN, intendant d'Alcée.
MINA, fille de Birman.
JEUNES GENS, amis d'Alcée et de Reynolds.
PIQUEURS ET DOMESTIQUES d'Alcée.

La scène se passe en Bohème, dans un château appartenant à Alcée.

Le théâtre représente le jardin du château. Sur le premier plan à droite de l'acteur, un pavillon. A gauche, et sur le devant, une table de pierre sous un berceau de feuillage.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ALCÉE, CHRISTIAN *et* REYNOLDS, *assis autour de la table de pierre à gauche, fument, boivent et chantent.*

ENSEMBLE.

AIR : *Enfants de la folie, chantons.*

PREMIER COUPLET.

L'amitié, dont j'honore
Les lois,
Nous unit, dès l'aurore,
Tous trois.
Souvent l'amour désole
Nos jours;
Mais l'amitié console
Toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Bravant de la fortune
Les coups,
Même chance est commune
Pour nous.
Chagrins, plaisirs, orage,
Beaux jours,
Que l'amitié partage
Toujours.

ALCÉE, *à Reynolds.* Et ta sœur, la belle Alix?

REYNOLDS. Viendra plus tard avec ces dames; car, quoiqu'elle soit ta prétendue, elle ne pouvait pas venir seule, dans ton château, chez un garçon...

ALCÉE. Garçon... jusqu'à demain; car demain la noce.

REYNOLDS. Certainement.

CHRISTIAN. Un beau mariage!... épouser le plus aimable baron et le plus beau château de la Bohême! (*Ils se lèvent et viennent sur le devant du théâtre.*)

REYNOLDS. C'est ce qui me désole, car je suis bon frère; et moi qui ai mangé ma fortune, il m'est pénible de te voir épouser ma sœur sans dot! Ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon oncle!... Un oncle à succession qui ne veut pas mourir... ça dépend de lui... mais c'est un mauvais parent, qui n'a jamais rien fait pour sa famille.

ALCÉE. Console-toi... Ce régiment que tu dois demander pour moi au duc d'Arnheim, ton protecteur, ne vaut-il pas une dot?

REYNOLDS. Il me l'a promis, du moins; et après tout ce que je te dois...

ALCÉE. N'est-ce pas moi qui suis ton débiteur?... Quand tu me donnes ta sœur Alix, que j'aime, et dont je suis aimé, je suis trop heureux, en assurant sa fortune, de resserrer encore les liens qui m'attachaient à un ancien camarade de collége.

REYNOLDS. A un ami.

CHRISTIAN, *vivement.* Qui n'est pas le seul... car, bien avant ton opulence, tu te souviens qu'à l'Université de Prague...

ALCÉE. C'est vrai; vous m'aimiez tous : j'avais du bonheur... Je n'obtenais pas dans mes études des succès bien brillants; mais, grâce au ciel, n'ayant jamais eu dans le cœur ni ambition ni jalousie, je n'étais ni le rival ni l'ennemi de personne... Vos succès étaient les miens, ainsi que vos peines... J'étais le confident, l'allié de tout le monde; et chacun venait à moi, en disant : « Il n'est pas fort, mais il est bon enfant. »

REYNOLDS. Laisse donc.

ALCÉE.

AIR : *Ah! que c'est beau!* (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE).

PREMIER COUPLET.

Oui, mes amis (*bis*), quoi qu'on en dise,
On trouve encor chez les mortels
L'amitié, l'honneur, la franchise;
Ils sont tous bons... je les crois tels (*bis.*)
Mon âme à la leur se confie;
Et si plus tard leur perfidie
Me trahit, moi qui crois en eux...
Tant pis pour eux,
Pour moi tant mieux!
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.



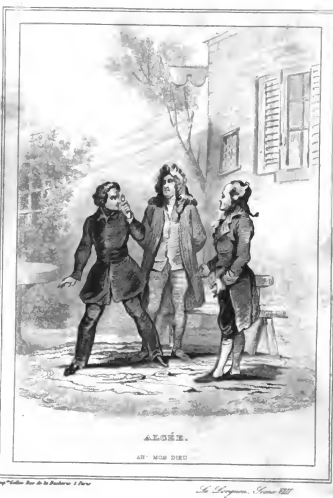
Repr

A
R
A
C
E

Le thé

Au le
NOI
fum

AL
RE
quoi
nir s
AL
noce
RE
CH
mab
(*Ils*
RE
frère
nibl
pas
succ

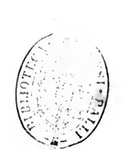


ALCÉE.

AH! MON DIEU

Imp. Gellée Rue de la Bucherie 1 Paris

Le Lorgnon. Scène VIII



DEUXIÈME COUPLET.

Demain l'hymen (*bis*) enfin m'enchaîne
Au seul objet de mes amours.
Sa volonté sera la mienne,
Et nous n'aurons que de beaux jours (*bis*).
Mais s'il survenait en ménage
Quelque doute, quelque nuage...
Je dirais, me fiant aux cieux :
Fermons les yeux,
Tout ira mieux.
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

REYNOLDS. Et tu as raison ; car voilà notre ami Christian, le jeune conseiller aulique, qui, sans en rien dire, adorait aussi ma sœur Alix.

ALCÉE. O ciel!

REYNOLDS. Mais dès qu'il a su que tu l'aimais, que tu voulais l'épouser, il s'est retiré sur-le-champ, et a imposé silence à une passion secrète, dont moi seul et ma sœur avions connaissance.

ALCÉE. Est-il possible! quelle générosité!... Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure?... Et après un tel sacrifice, comment ne pas croire à l'amitié, à toutes les vertus?... Oui, j'y crois... je m'en sens capable; et avec une telle maîtresse et de tels amis, je n'estime maintenant l'homme du monde le plus heureux!... Christian, Reynolds, embrassez-moi.

CHRISTIAN. Et de grand cœur.

REYNOLDS. Ce diable d'Alcée est vraiment bon enfant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN, MINA.

ALCÉE. Eh! c'est mon cher Birman... Un brave intendant, un ancien serviteur de mon père, que j'ai l'honneur de vous présenter, ainsi que sa fille, la gentille Mina, ma sœur de lait!

CHRISTIAN. Ah! il a un intendant!

REYNOLDS. Et un honnête homme!

ALCÉE. Toujours la suite du même bonheur!

AIR du *Piége*.

Intendant vertueux et pur,
Celui-là, fidèle et sensible,
Ne me vole pas, j'en suis sûr.

REYNOLDS.

Comme le mien.

CHRISTIAN.

Est-il possible?

REYNOLDS.

Oui, maintenant, honnête homme à regret,
Je le défie, hélas! de me rien prendre...
Pour me voler quelque chose, il faudrait
Qu'il commençât par me le rendre.

ALCÉE, *à Birman*. Qui t'amène, mon vieil ami?

BIRMAN. Je venais, monsieur le baron, avec ma fille Mina, qui voulait vous faire compliment sur votre prochain mariage. (*A Mina.*) N'est-ce pas!

MINA. Oui, mon père.

BIRMAN. Et puis, en même temps, vous annoncer le sien. (*Il la prend par la main, et la fait placer auprès d'Alcée.*)

ALCÉE, *la regardant avec affection*. Quoi! Mina, tu vas te marier!... Heureux celui que tu choisis!... Il peut se vanter d'épouser une jolie fille, et de plus, d'avoir une bonne et honnête femme... Et c'est à moi, ton frère et ton ami d'enfance, que tu viens d'abord en faire part. . Je t'en remercie... je me charge de la dot... Dix mille florins!

MINA, *vivement*. Et moi, je n'en veux pas!

ALCÉE. Et pourquoi ?

MINA, *embarrassée*. Mais c'est qu'il semblerait que c'est pour cela que je suis venue.

BIRMAN. Du tout; Monseigneur connaît ton désintéressement et le mien... J'accepte! parce que pour être intendant, on n'est pas millionnaire.

REYNOLDS. C'est juste.

ALCÉE. Et quel est le prétendu?

BIRMAN. Un bon parti, un riche brasseur, maître Foster, qui a de l'amour et des écus gros comme lui... ce n'est pas peu dire.

AIR : *Tout ça passe*.

Les Hollandais sont constants,
C'est d'abord un avantage.

REYNOLDS.

Lorsque l'en pèse cinq cents,
Le moyen d'être volage?

BIRMAN.

Son crédit est des plus grands,
Et, chez lui, soins et tendresse,
Sentiments, bière et richesse,
Tout ça mousse (*bis*) en même temps. } *bis*.

Aussi je crois que ce garçon-là ne déplaît pas à ma fille.

MINA, *voulant le faire taire*. Mon père!

BIRMAN. C'est elle qui me l'a dit... Et à l'entendre, il fallait et vite et vite hâter le mariage, ou tout était perdu.

ALCÉE, *souriant*. Est-il possible!

MINA, *avec dépit*. Ce n'est pas vrai!... Qu'il me plaise ou non, cela ne regarde personne... On ne vous le demande pas! et rien que ce que vous venez de dire est capable de redoubler encore mon antipathie... Voilà ce qu'il y aura gagné... Tant mieux pour lui... ça sera bien fait!...

ALCÉE. Qu'est-ce que c'est?... tu l'épouses par antipathie?...

MINA, *vivement*. Je n'ai pas dit cela, Monseigneur : c'est mon père qui avec ses suppositions... De quoi se mêle-t-il... de vous ennuyer de tout cela?... Au moment où vous allez être heureux, où vous attendez votre prétendue, où vous ne pensez qu'à elle... aller vous occuper de nous, de nos affaires... c'est si inconvenant, que j'en rougis pour lui, et que j'en pleurerais presque.

BIRMAN. Elle est en colère de ce que je l'ai trahie.

MINA, *se contenant à peine et à part*. Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (*Haut.*) Venez, mon père, partons...

ALCÉE, *la retenant*. Non pas!... Je veux que tu restes au château aujourd'hui, et demain que tu assistes à mon mariage.

MINA, *toute troublée*. Ah! Monseigneur...

ALCÉE. En revanche, j'assisterai au tien.

MINA, *d'un air suppliant*. Oh! non, non, je vous en supplie!... ça ne se pourrait pas! C'est trop d'honneur!...

BIRMAN. Qu'est-ce que cela fait?... j'aime les honneurs... je suis comme cela; et si monsieur le baron et madame la baronne... justement la voici!...

ALCÉE, *avec joie*. Alix!

REYNOLDS, *allant au-devant d'elle*. Ma chère sœur! (*Alcée et Christian vont aussi au-devant d'Alix.*)

MINA, *vivement et entraînant Birman*. Oh! venez, venez, mon père, ce n'est plus notre place, et nous ne pouvons pas rester ici. (*Elle sort avec Birman par la gauche.*)

SCÈNE III.

CHRISTIAN, ALCÉE, ALIX, REYNOLDS, UNE DAME, HENRI.

(*Alix, la dame et Henri entrent par le fond. Alix est habillée en amazone.*)

ALIX.

AIR : *Lorsque la tempête* (du SERMENT).

PREMIER COUPLET.

La froide sagesse
Marche lentement :
Folie et jeunesse
S'élancent gaiment.
Gare! gare! place!
Et quand le plaisir,
De loin dans l'espace,
A nous vient s'offrir...
Vite, vite,
A sa poursuite!
Plaisir d'aujourd'hui
Aura bientôt fini...
Vite, vite,
A sa poursuite,
Pour l'atteindre, courons plus vite
Que lui!

TOUS EN CHŒUR.

Vite, vite,
A sa poursuite!
Etc., etc., etc.

REYNOLDS.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand une heure entière,
Dans un gai festin,
J'ai vidé mon verre
Plein du même vin,
Tente la semaine,
D'amour dévoré,
Près d'une inhumaine
Quand j'ai soupiré...
Vite, vite,
Changeons vite;
Voyez-vous d'ici
Arriver l'ennui?
Vite, vite,
Qu'on l'évite!
Pour fuir l'ennui, courons plus vite
Que lui.

TOUS EN CHŒUR.

Vite, vite,
Changeons vite!
Etc., etc., etc.

ALCÉE, *à Alix*. Est-il possible de se faire attendre ainsi?

ALIX. C'est vrai, je suis bien en retard : c'est que je suis venue à cheval.

ALCÉE. Ah! c'est pour cela...

ALIX. Oui ; parce qu'avec mon cousin Henri, qui m'a escortée, nous avons préludé, dans votre parc, à une course que nous achèverons après déjeuner, un pari de deux cents florins.

ALCÉE. J'en suis.

ALIX. J'y compte bien... Une course au clocher.

ALCÉE. A l'anglaise.

ALIX. Non, à la française... Les courses, les paris, les barrières à franchir, tout cela est français maintenant; et tout ce qui vient de France est ma passion.

ALCÉE. Vous me faites trembler, moi qui ai le malheur d'être Allemand...

ALIX. Pour vous il y a exception! Les prétendus ont des priviléges ; et puis, une fois mariés, nous irons à Paris, je ne consens qu'à cette condition.

ALCÉE. C'est convenu... Une fois mariés! à vous de commander... à moi d'obéir.

ALIX, *souriant*. Vous le voyez!.. déjà à la française... C'est très-bien.

REYNOLDS, *à Alix*. Si, avant d'aller à Paris, madame la baronne voulait se mettre à table .. mon estomac et celui de ces messieurs lui en sauraient un gré infini. (*A Alcée.*) Fais donc servir le déjeuner. (*Alcée donne un ordre à son piqueur, qui sort par le fond à droite.*)

ALCÉE. Vous, Reynolds, vous avez toujours été gourmand!.. C'est votre passion!

REYNOLDS. Chacun la sienne.

AIR du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire*.

La gloire ne dure qu'un jour,
Un jour voit se flétrir la rose,
Un jour voit expirer l'amour;
Mais l'appetit, c'est autre chose :
Qu'il meure aujourd'hui! chère Alix,
Demain encor va me le rendre;
Et des plaisirs c'est le phénix,
Car seul il renaît de sa cendre.

ALIX. Quelle éloquence!

REYNOLDS, *à Alcée*. Mais, à propos de phénix, où est donc cet original à qui tu as donné l'hospitalité... cet étranger... ce savant professeur... ou ce prince déguisé?.. est-ce qu'il ne descend pas déjeuner?

ALCÉE. Non, je l'ai prévenu que nous devions déjeuner dans ce jardin, avec des dames charmantes, des jeunes gens très-aimables... et il m'a répondu qu'alors...

ALIX. Eh bien?

ALCÉE. Il aimait mieux déjeuner seul dans sa chambre.

ALIX. C'est très-galant... Et quel est ce monsieur-là?

ALCÉE. Je n'en sais rien... Il se fait nommer le comte Albert...

ALIX. Et son état, sa famille?..

ALCÉE. Je ne les connais pas...

ALIX. Et vous le recevez...

ALCÉE. Il l'a bien fallu... Ce diable d'homme a quelque chose qui vous attire, qui vous attache à lui... D'abord, ce n'est pas un homme ordinaire, il a une érudition inconcevable ; toutes les sciences lui sont familières, et en mathématiques, en physique, en chimie, il n'y a pas un seul de nos professeurs de l'Université qui, auprès de lui, ne se regardât comme un écolier...

ALIX, *avec admiration*. En vérité!.. (*Froidement.*) Ce doit être alors un monsieur bien ennuyeux.

ALCÉE. C'est ce qui vous trompe! Sa conversation est très-amusante, très-piquante... quand il consent à parler, ce qui ne lui arrive pas toujours.

ALIX. Et comment se trouve-t-il chez vous?

ALCÉE. Si je vous le raconte, vous allez vous moquer de moi.

ALIX, *avec impatience*. N'importe.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant*.

Allons, parlez, je vous attends.

REYNOLDS.

D'abord, ma sœur est des plus vives,
Et, fût-ce même à tes dépens,
Tu dois amuser tes convives.
Oui, c'est une dette d'honneur :
Un amphitryon véritable

Doit se charger de leur bonheur (*bis.*)
Tout le temps qu'ils sont à sa table (*bis.*)

(*Pendant ce couplet, deux domestiques ont apporté la table, qu'ils ont placée sur le devant du théâtre, et autour de laquelle ils ont mis des chaises.*)

ALCÉE, *souriant.* C'est juste ; et je vais vous conter tout cela à table. (*Alcée, ses amis et les dames prennent place à table.*)

REYNOLDS. Eh bien?

ALCÉE. J'étais hier à Tœplitz, où j'avais visité une propriété à moi ; et je dînais dans la maison des bains... Un groupe de jeunes gens et de jeunes dames se montraient en riant un original d'une soixantaine d'années, assis dans un coin du salon, et coiffé à la Louis XIV.

ALIX, *riant.* A la Louis XIV ! Voilà qui me raccommode avec lui... je ne pourrais, à sa vue, retenir un éclat de rire.

ALCÉE. C'est ce que faisait aussi notre joyeuse société !.. à ce bruit l'étranger lève sa tête.

ALIX, *riant toujours.* Sa tête à la Louis XIV.

ALCÉE. Oui sans doute ! Et regardant tout le monde avec un mauvais petit lorgnon qui ne le quitte jamais, il passe devant eux, sans les saluer, et vient droit à moi, me tend la main, comme s'il me connaissait depuis longtemps, et me dit : « Vous partez ce soir, monsieur le baron ; » ce qui était vrai, quoique je ne l'eusse annoncé à personne, pas même à mon domestique... « Voulez-vous bien, continue-t-il, que nous fassions route ensemble? » Je m'inclinai, j'acceptai, et nous voilà cheminant, l'un près de l'autre, à cheval... lui causant, et moi tellement séduit par le charme de sa conversation, que je ne pensais plus à mon coursier, et le laissais aller si doucement, qu'à la nuit tombante, nous étions encore à six grandes lieues d'ici... il était trop tard pour continuer notre route, et nous nous arrêtâmes à l'hôtel de l'Aigle-d'Or.

REYNOLDS. Chez Herman... un ivrogne ! chez qui l'on dîne bien... je le connais...

ALCÉE. L'auberge était en rumeur ; tous les gens du pays, nobles et bourgeois, avaient mis à une loterie, pour un riche domaine, un superbe château des environs ; et l'on attendait le courrier de Vienne, qui devait passer dans la nuit et annoncer le numéro gagnant ; mais, avant son arrivée, il se faisait un commerce, un échange de billets, qui augmentaient ou diminuaient de valeur, selon le plus ou moins de chances que le porteur y attachait... On nous en offrit une douzaine à deux ou trois florins... Et mon compagnon de voyage, les regardant avec son lorgnon, me dit : « Mon jeune ami, tenez-vous à gagner ce beau domaine? — Ma foi non, lui répondis-je, je me trouve bien assez riche, et n'en veux pas davantage. » Il me regarda bien en face, comme pour s'assurer si je disais la vérité ; puis, d'un air satisfait, il ajouta : — « C'est bien, n'y pensons plus ; mais voilà » et il m'en montrait un du doigt, « le billet qui gagnera : le numéro 23 de la quarante-deuxième série. »

REYNOLDS. Par exemple, nous saurons si le savant a dit vrai, et la gazette de ce matin...

ALCÉE. Ce n'est pas la peine de la regarder... Nous venions de rentrer dans notre chambre, et allions nous coucher, lorsque Herman, le maître de l'auberge, frappa à notre porte à coups redoublés, et nous vîmes entrer un homme hors de lui, en délire... Il avait entendu, en nous servant à table ce que me disait mon compagnon ; il avait acheté trois florins le billet que j'avais refusé... le numéro 23 avait gagné !

TOUS. O ciel !

ALCÉE. Et Herman, simple aubergiste, se trouvait propriétaire d'un des plus beaux domaines de la Bohème.

REYNOLDS. C'est fort heureux pour lui.

ALCÉE. C'est ce que je pensais... « C'est fort malheureux pour lui, me dit mon compagnon de voyage... car, demain, Herman aura perdu plus qu'il n'a gagné. » Et il ordonna à mon domestique de faire nos paquets et de seller nos chevaux, pour partir sur-le-champ. « Y pensez-vous? m'écriai-je ; au milieu de la nuit? — Restez si vous voulez... moi, je quitte cette auberge. — Et pourquoi ? — Parce que, étourdis de son bonheur, Herman et ses amis boiront toute la nuit, s'enivreront, mettront le feu à la maison, qui brûlera avec lui et tout ce qu'elle renferme... »

REYNOLDS, *riant.* Ah !.. ah !.. j'y suis... ton étranger est un visionnaire, un illuminé comme nous en avons tant en Allemagne.

ALIX. Ou tout bonnement un fou qui aura rencontré par hasard le numéro gagnant.

REYNOLDS. Parbleu ! il faut bien que quelqu'un gagne; mais pour le reste...

ALCÉE. Vous avez raison, je pense comme vous, cela n'a pas le sens commun... Eh bien ! il y a quelqu'un au monde encore plus extravagant que lui... c'est moi, qui, comme fasciné et subjugué par son sang-froid et son aplomb, ai eu la bonhomie de le suivre... par un temps affreux, et d'arriver au milieu de la nuit, au risque de me rompre le cou, dans ce château, où j'ai offert à mon compagnon de route un lit qu'il a accepté.

REYNOLDS. Bravo? Et comme tu disais, si l'un de vous deux a le cerveau malade, ce n'est pas lui... Messieurs, je demande que nous buvions à la santé d'Alcée, qui m'inquiète beaucoup.

ALCÉE. Je ne demande pas mieux.

REYNOLDS. A condition que ce sera avec du champagne.

ALCÉE, *appelant.* Birman ! Birman !.. (*Birman paraît et vient à la droite d'Alcée.*) Où est donc Frantz le sommelier?

BIRMAN. Le voilà qui vient de la ville.

ALCÉE. Depuis ce matin !.. il y a mis le temps.

BIRMAN. C'est vrai, il est en retard ; mais cela vient d'un malheur affreux .. en passant ce matin à six lieues d'ici, à l'Aigle-d'Or, chez Herman l'aubergiste...

TOUS. Eh bien !

BIRMAN. La maison était en feu !..

TOUS. O ciel !

BIRMAN. Frantz s'est arrêté, comme tout le monde qui était là, pour porter des secours... mais tout a été inutile... Herman a péri, et l'on dit même que quelques voyageurs qui s'étaient arrêtés chez lui...

TOUS.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre* (de LA DAME BLANCHE).

C'est quelque sortilége...
Du sort qui le protége
Je reste confondu...
Mais par quel privilége
Ce malheur fut-il prévu?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE ALBERT, *entrant par la porte du pavillon.*

LE COMTE, *s'adressant à Alcée.* Bonjour, mon cher hôte...

ALCÉE. C'est lui!..

TOUS, *stupéfaits, se levant.* Grand Dieu!

LE COMTE, *les saluant.* Bonjour, Mesdames et Messieurs. (*Les regardant avec son lorgnon.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?.. Voilà un joyeux déjeuner, une orgie bien silencieuse et bien raisonnable! (*S'avançant près d'Alix.*) Et vous, ma jolie demoiselle, la charmante prétendue de mon ami Alcée... comment! vous ne riez pas de ma coiffure à la Louis XIV? (*Les domestiques enlèvent la table, et la placent vers le fond, un peu à gauche.*)

ALIX, *troublée.* Monsieur!..

LE COMTE, *froidement.* Vous êtes la première!.. et cela me donne la meilleure opinion de votre gravité. (*A Alcée, qui est à sa droite.*) Comment mon compagnon de voyage a-t-il passé la nuit?

ALCÉE. Fort bien; mais ce pauvre Herman en a passé une bien mauvaise.

LE COMTE. Je l'apprends comme vous à l'instant...

ALIX. Mais hier, comment le saviez-vous?

LE COMTE. Je ne le savais pas, je le présumais, d'après son caractère connu!.. Chez un tel homme, quand l'ivresse du vin se joint à celle de la fortune, et lui monte à la tête, il est facile de prévoir les suites: folie, ruine, désastre... C'est immanquable... L'on peut toujours à coup sûr tirer un pareil horoscope. (*Pendant que le comte parle à Alix, Reynolds, Christian et Henri vont se remettre à table.*)

ALIX. Quoi! la raison seule et la prudence vous l'avaient fait deviner?..

LE COMTE. Oui, Mademoiselle...

ALIX. Oh! alors, c'est bien moins curieux, et il n'y a plus rien d'extraordinaire. (*Le comte s'éloigne un peu et revient auprès du pavillon à droite.*)

ALCÉE. Je ne suis pas de votre avis! et s'il en était ainsi je trouverais au contraire...

ALIX. Quoi donc?

ALCÉE, *souriant.* Rien, j'allais déraisonner à propos de sagesse, et dans un déjeuner de garçon, il ne s'agit pas de discussions. (*Il s'approche de la table, où sont déjà ses amis, et prend un verre.*)

REYNOLDS. Il s'agit de champagne. Allons, Monsieur; je porte le premier toast... au mariage de ma sœur et de mon ami Alcée!

TOUS, *buvant.* Vivat!

REYNOLDS, *levant encore son verre.* A l'amour et à l'amitié!

TOUS. A l'amitié!.. (*Ils trinquent tous ensemble, et forment un groupe à gauche. Le comte, assis à droite, les regarde avec son lorgnon. Les dames sont assises sur le devant à gauche.*)

ALCÉE, *avec feu.* Oui, mes amis, amour et amitié éternels! (*Se retournant et apercevant le comte qui les regarde toujours en secouant la tête.*) Eh! mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE. Pardon, vous avez dit, je crois, *éternel*... et à votre âge ce mot-là me fait toujours rire.

ALCÉE. Quoi! Monsieur, vous ne croyez pas à l'amour, à l'amitié.

LE COMTE. Si vraiment, comme je crois au vin de Champagne. C'est le même feu, la même impétuosité, et la même durée. Regardez bien. (*A Reynolds qui tient une bouteille.*) Je crois que votre bouteille est déjà finie.

REYNOLDS, *la regardant.* Tant mieux!.. on en prend une seconde...

LE COMTE. C'est le mot le plus raisonnable que vous ayez dit. Oui, jeune homme, une seconde, qui passera aussi vite que la première...

REYNOLDS. C'est un épicurien que ce savant-là... et nous serons bien ensemble... Allons, Messieurs, encore un toast.

ALCÉE, *élevant son verre et regardant le comte.*

AIR : *A boire je passe ma vie.*

Buvons à la philosophie!

CHRISTIAN, *de même.*

Buvons, dans nos ébats joyeux,
A la magie, à l'alchimie!..

REYNOLDS, *de même.*

Moi, je vous propose encor mieux :
Du savoir épuisant les chances,
L'une après l'autre, amis prudents,
Buvons à toutes les sciences,
Afin de boire plus longtemps.

Encore un toast!

ALIX, *se levant et arrêtant Reynolds.* Non pas!.. C'est le dernier toast... car nous avons notre course dans l'allée du parc... (*A un domestique.*) Faites seller les chevaux de votre maître.

LE DOMESTIQUE. Le gris, ou l'alezan?

ALCÉE. L'alezan, c'est le meilleur!

ALIX. Sans contredit.

ALCÉE. Et avec lui je suis sûr de gagner...

LE COMTE. C'est possible; mais, à votre place, je prendrais l'autre...

ALIX. Y pensez-vous?..

ALCÉE. Vous croyez que celui-là remportera le prix?

CHRISTIAN. Cela n'a pas le sens commun, et tu perdras le pari.

ALCÉE. N'importe, et quoi qu'il arrive, je veux aujourd'hui suivre ses avis jusqu'au bout... Je monterai le cheval gris.

HENRI. Moi, l'alezan.

ALCÉE. J'ai confiance. (*Les domestiques emportent la table.*)

REYNOLDS.

AIR : *Bons voyageurs* (du SERMENT).

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

ALCÉE.

Il l'a prédit, je serai le premier.

REYNOLDS.

Tu resteras en chemin, je parie,
Si, pour lancer et guider ton coursier,
Tu n'as pour toi que la philosophie.

TOUS EN CHŒUR.

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

(*Alcée donne la main à Alix; ils sortent par le fond à droite : tous sortent avec eux, excepté le comte et Reynolds.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, REYNOLDS.

REYNOLDS. Eh bien! ils ont emporté la table! Au diable les paris et les courses! ma sœur, avec ses

goûts équestres, est cause que notre déjeuner n'a pas été achevé. Heureusement je me rattraperai demain sur le repas de noce, qui ne peut pas m'échapper, celui-là...

LE COMTE, *secouant la tête.* Il a cependant bien manqué être ajourné...

REYNOLDS, *effrayé.* Ne plaisantons pas! Est-ce qu'il y aurait quelque obstacle... quelque retard?

LE COMTE. Hé... hé... cela a tenu à bien peu de chose. Si Alcée avait monté le cheval alezan...

REYNOLDS. Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE. Que ce cheval-là doit aujourd'hui jeter par terre son cavalier!..

REYNOLDS. Ah! mon Dieu!.. Et ma sœur qui voulait me le faire prendre... heureusement que cela est tombé sur ce pauvre Henri, mon ami intime... Est-il doit être tué...

LE COMTE, *froidement.* Nullement; mais, par exemple, il se brisera une côte, la troisième du côté gauche...

REYNOLDS, *riant.* La troisième? et moi qui vous écoute là tranquillement! Ah çà, mon cher monsieur, vous voulez rire, ou vous perdez la tête...

LE COMTE, *froidement.* C'est possible.

REYNOLDS. C'est sûr!.. sans cela je courrais à l'instant...

LE COMTE, *de même.* Vous auriez tort...

REYNOLDS. D'empêcher un pareil malheur?..

LE COMTE. Ce n'en est pas un, et cet accident-là est au contraire ce qui pouvait lui arriver de plus heureux...

REYNOLDS, *riant.* Si, par exemple, vous pouvez me prouver cela...

LE COMTE. Rien n'est plus facile.

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Un rendez-vous ce soir l'appelle
Près d'une femme...

REYNOLDS.

Une affaire de cœur!
Et cette beauté, quelle est-elle?

LE COMTE.

La femme de son bienfaiteur.

REYNOLDS.

La femme de son bienfaiteur!

LE COMTE.

Or, maintenant, vous voyez comme
Le ciel qui le protége ici
Lui rend service malgré lui,
En le forçant d'être honnête homme.

REYNOLDS. Diable de faveur!.. Vous croyez que ce pauvre Henri?.. (*Éclatant de rire.*) Et moi qui l'écoute sérieusement! si celui-là ne vient pas de la maison des fous... (*Au comte.*) Mon cher ami, ce ne sera rien, et avec quelques bonnes douches sur la tête...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALCÉE.

ALCÉE, *à la cantonade.* Oui, ma grande berline; c'est la plus douce... et que le docteur l'accompagne et ne le quitte pas...

REYNOLDS. Qu'y a-t-il donc?

ALCÉE. Une partie de plaisir qui finit bien mal... Soit maladresse, soit imprudence, ce pauvre Henri...

REYNOLDS. Ah! mon Dieu! il est tombé de cheval...

ALCÉE. Tu le sais donc?

REYNOLDS. Non... je n'ai pas quitté ce salon; c'est Monsieur qui m'a dit...

ALCÉE. Il nous a fait une peur... nous l'avons cru tué... Heureusement, et c'est déjà bien assez... il en sera quitte...

REYNOLDS, *regardant le comte avec étonnement.* Pour une côte enfoncée...

ALCÉE. Précisément...

REYNOLDS, *de même.* La troisième...

ALCÉE. Tu l'as donc vu?..

REYNOLDS, *regardant toujours le comte.* Nullement; c'est Monsieur...

ALCÉE. Et quand il est revenu à lui... ce qui désolait le plus ce pauvre Henri, ce n'était pas tant sa blessure, qu'une autre chose qui lui tenait plus au cœur...

REYNOLDS. Ah! mon Dieu!.. un rendez-vous!..

ALCÉE. Ce soir...

REYNOLDS. Avec une dame de la ville...

ALCÉE. Il te l'avait donc confié?..

REYNOLDS. En aucune façon... (*Montrant le comte.*) C'est Monsieur qui, sans sortir d'ici, m'a raconté, il y a un quart d'heure, tout ce qui allait arriver... comme si déjà c'était une affaire faite... Avec lui, l'avenir a toujours l'air du passé...

ALCÉE, *avec émotion, et allant au comte.* Est-il possible!.. C'est donc pour cela tout à l'heure, ce conseil que vous me donniez?..

LE COMTE, *froidement.* Conseil que je vous ai donné par hasard, et qui par l'événement n'était pas si mauvais.

ALCÉE, *à part.* Je ne puis en revenir encore. (*Au comte, à demi-voix.*) Monsieur!.. Monsieur! il faut que je vous parle... (*A Reynolds.*) Mon cher ami, j'apprends à l'instant que le duc d'Arnheim vient d'arriver à la ville...

REYNOLDS. Vraiment?.. Est-ce encore Monsieur qui te l'a dit?..

LE COMTE, *souriant.* Non, Monsieur; mais vous pouvez y croire, la nouvelle est certaine...

ALCÉE, *vivement.* Tu l'entends; et ce régiment que tu dois lui demander pour moi?

AIR de *Oui et Non.*

En fait de places, tu le sais,
Mon cher, il ne faut pas attendre;
On les donne aux plus empressés...

REYNOLDS.

Auprès du duc je vais me rendre;
Mon temps sera bien employé :
J'y vais... Crois-en mes soins fidèles :
Dès qu'il faut courir, l'amitié,
Comme l'amour, porte des ailes.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE VII.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, *regardant autour de lui.* Enfin nous sommes seuls... (*Allant au comte.*) Monsieur, voici depuis hier la seconde fois que je vous dois la vie, ou que du moins vous me sauvez d'un grand danger... quel pouvoir mystérieux et inconnu vous porte à me protéger? et comment puis-je jamais dans ma reconnaissance...

LE COMTE. Vous ne m'en devez pas... et je n'en attends aucune.

ALCÉE. Au nom du ciel, qui êtes-vous? et comment expliquer un pareil intérêt pour moi, que vous connaissez à peine?

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, je vous connais beaucoup. Je n'avais pas encore rencontré une âme aussi pure, aussi franche, aussi loyale, et en vous apercevant, je me suis dit : « Voilà le premier, voilà le seul que je voudrais pour ami... si toutefois je pouvais en avoir!.. »

ALCÉE. Et qui vous dit que vous ne vous êtes pas abusé?.. pouvez-vous lire en mon cœur?.. pouvez-vous savoir ce qui s'y passe?

LE COMTE. Peut-être!.. qui sait où s'arrêtera la science? et qui pourrait assigner les limites du possible? Moi, je connais quelqu'un qui, après bien des jours, bien des nuits de travaux assidus, est parvenu, et sans en être plus heureux, à des résultats bien plus étonnants encore...

ALCÉE. Cela ne se peut, et quelque surprenantes, quelque prodigieuses que soient vos connaissances... quoique les preuves que vous m'en avez déjà données aient de quoi confondre ma raison, je ne croirai jamais que l'esprit humain puisse arriver à découvrir de pareils secrets...

LE COMTE. Et si je le prouve cependant... si, par exemple, je te disais qu'en ce moment je vois aussi clair que toi-même dans ta pensée!..

ALCÉE. Eh bien! parlez, qu'y lisez-vous?

LE COMTE, *prenant son lorgnon, regardant Alcée, et parlant lentement.* Que je suis un fou, un extravagant, à qui l'étude et les sciences abstraites ont troublé les idées et brouillé la cervelle...

ALCÉE. Grand Dieu!...

LE COMTE. Et dans ta bonté... tu cherches les moyens de me mettre entre les mains de ton médecin, le docteur Barneck, pour essayer de me guérir...

ALCÉE. Je suis anéanti, confondu : c'est la vérité!... Mais c'est inouï, inconcevable...

LE COMTE. Pas plus que beaucoup d'autres choses qui maintenant paraissent toutes simples, et auxquelles jadis on n'eût jamais ajouté foi. Car, vois-tu bien, l'homme appelle impossible tout ce qu'il ne comprend pas!... Si, il y a quelques centaines d'années, on leur avait parlé de s'élever dans les airs, ils auraient crié au sorcier, ils auraient brûlé Montgolfier; et maintenant une ascension de Garnerin ou de Robertson leur paraît si naturelle, qu'ils ne daignent plus même lever la tête pour la regarder. Et dans vingt-trois ans, quand on aura découvert le secret de diriger les ballons...

ALCÉE, *vivement.* Dans vingt-trois ans?

LE COMTE. Oui, le 10 février 1856. Tout le monde trouvera ce secret-là si simple, qu'on ne s'étonnera plus que d'une chose, c'est de ne pas l'avoir découvert plus tôt. Et même de nos jours, il y a quelques années, si chez toi, le matin, pendant que tu prenais du thé, un homme était venu; qu'il t'eût dit, en te montrant cette fumée, cette légère vapeur qui s'échappait de la théière : « Avec cette puissance, je remuerai des masses; je les ferai mouvoir constamment; je ferai voguer des vaisseaux sur l'Océan, rouler sur la terre des chars pesants, immenses, qui devanceront les plus rapides coursiers... » tu aurais dit comme aujourd'hui : « C'est un fou, un extravagant, » et tu aurais cherché à le confier à ton médecin...

ALCÉE. Ah! Monsieur...

LE COMTE. Et combien d'autres secrets l'homme ne peut-il pas encore arracher à la nature? il n'en est pas que le temps, la patience et l'étude ne lui fassent découvrir... Mais, hélas! et j'en ai fait la triste expérience... en devenant plus savant, en augmentant la masse de ses connaissances, l'homme n'augmente point celle de son bonheur : au contraire, il en diminue les chances, et mes jours que j'ai trouvé le secret de multiplier et de prolonger, ne m'offrent plus maintenant que triste réalité, ennui et dégoût! Les illusions qui te charment n'existent plus pour moi; on ne peut plus me tromper, je ne peux plus m'abuser moi-même... j'ai perdu l'erreur et l'espérance, ces deux mensonges de la vie, par qui l'on est heureux.

ALCÉE. Vous détestez donc les hommes?...

LE COMTE. Non : l'un n'est pas plus méchant, plus envieux, plus intéressé que l'autre; ils sont tous de même. Il en est un cependant, un seul, je te l'ai dit; et celui-là peut compter sur moi, sur mon amitié, sur mon dévouement... jusqu'au moment où il deviendrait comme les autres...

ALCÉE. Ah! si je le croyais...

LE COMTE. Tout est possible, mais ce serait dommage. Maintenant tu me connais; je n'ai qu'une parole, dispose de moi et de ce que je puis savoir : si cela te rend service, tant mieux! une fois du moins cela aura servi à quelque chose.

ALCÉE. Eh bien! j'implore de vous une faveur bien grande, mais qui est maintenant l'objet de tous mes vœux, de tous mes désirs. Des secrets que vous a livrés la science, je n'en demande qu'un, un seul, et pour un jour seulement...

LE COMTE, *prenant son lorgnon.* Que veux-tu dire?

ALCÉE. Ah! vous le savez déjà... vous avez lu dans ma pensée

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Accordez-moi cette faveur,
Ce don divin que je réclame...
La puissance de voir dans l'âme,
De lire jusqu'au fond du cœur...
Jugez donc pour moi quel bonheur!
Un chagrin que mon œil pénètre
Sera bien plus vite adouci
Et le vœu secret d'un ami,
Si je désire le connaître,
C'est pour qu'il soit plus tôt rempli (*bis*),
Pour qu'il soit plus vite accompli.

LE COMTE. Y penses-tu ?

ALCÉE. Vous ne pouvez me refuser, j'ai votre parole...

LE COMTE. Oui, mais j'ai le droit de conseil, et des secrets dont je pouvais te faire part, tu choisis le pire de tous, le plus dangereux, le plus terrible. Pour un instant peut-être de bonheur que tu lui devras par hasard, c'est la source et la cause de tous les maux... je le sais mieux que personne.

ALCÉE. N'importe, vous me l'avez promis, je le demande, je le veux; ou je vais croire que vous êtes comme les autres hommes, et que vous aussi ne savez pas tenir vos promesses.

LE COMTE. Eh bien donc!... et puisque tu es las d'être heureux, puisque tu l'exiges, mais pour deux heures seulement, et c'est déjà trop... tiens, prends ce lorgnon. Par lui, tu liras et la pensée et l'avenir de chacun.

ALCÉE. Est-ce possible!... Quel prodige!...

LE COMTE. Un prodige!... Rien au monde de plus simple, et je vais t'expliquer... Silence, on vient.

ALCÉE. C'est Birman, mon intendant.

SCÈNE VIII.

Les précédents, BIRMAN.

birman, *arrivant par le fond à droite, à Alcée.* Monsieur, le bijoutier que vous m'aviez dit de faire venir pour vos parures de noce est arrivé depuis une demi-heure.

alcée. C'est bien !

birman. Il est dans le parc, où je l'ai prié d'attendre...

alcée, *prenant le lorgnon et regardant Birman.* Ah! mon Dieu!

birman. Qu'avez-vous donc?

alcée, *regardant toujours.* Tu sais bien qu'il est dans le petit salon, où tu l'as fait asseoir, et où vous avez bu ensemble un flacon de vin du Rhin...

birman, *déconcerté.* Je ne sais pas qui a pu dire... à Monsieur... En tout cas, il n'y a pas de mal, j'espère, à faire rafraîchir un bonnête joaillier qui vient de la ville, et que, du reste, je ne connais pas.

alcée. Si vraiment, tu le connais.

birman. Je le connais... comme tout le monde, pour un homme de talent : voilà pourquoi je l'ai choisi...

alcée, *regardant toujours.* Et puis, parce qu'il t'a promis un pot de-vin?...

birman. Monsieur...

alcée. Un collier de cornaline... le présent de noce de ta fille; une générosité paternelle, qui ne te coûtera rien, et te fera honneur.

birman. Monsieur le baron pourrait supposer...

alcée, *riant.* Je ne suppose rien. Voilà mot pour mot ce que tu penses...

birman. C'est une indignité!... de me croire capable, moi qui, depuis quarante ans que je suis intendant de la famille... aurais pu certainement... et bien facilement... et pour une fois par hasard que je...

alcée. Tu en conviens donc?...

birman, *avec colère.* Eh bien ! oui... je n'ai pas cru par là faire tort à Monseigneur...

alcée, *riant et se frottant les mains.* Eh! qui te dit le contraire? je ne t'en veux pas... je ne te fais pas de reproches. (*A part et se promenant à grands pas.*) Mais c'est divin... c'est charmant!... (*A Birman.*) A coup sûr, tu ne t'attendais pas...

birman, *avec indignation.* Non, Monseigneur, je ne m'attendais pas à cela de vous, et si monseigneur le baron, qui jusqu'à présent s'en rapportait à nous, se mêle lui-même de ses affaires, s'il fait ainsi espionner ses gens...

alcée. Espionner!...

birman. Oui, Monseigneur, vous ne l'avez su que comme ça; et puisque je vous suis suspect, puisque je n'ai plus votre confiance, j'aime mieux quitter la maison, je n'y resterai pas un jour de plus...

alcée. Y penses-tu?

birman. Je prie Monseigneur de me donner mon compte... les miens seront bientôt prêts, et on verra si je suis capable...

alcée, *riant.* Eh! je n'en doute pas, te dis-je, je le vois.

birman. Je reviens les apporter à Monseigneur, et prendre congé de lui pour jamais, parce qu'après un tel affront, je ne pourrais plus... ni l'aimer, ni le servir comme autrefois. M'espionner, moi, Birman! je n'en peux plus, je suffoque. (*Il s'en va.*)

alcée, *pendant qu'il s'éloigne, regardant le lorgnon avec admiration.* C'est admirable, c'est prodigieux.

Air *du l'Artiste.*

Sa tête est renversée...
Par un don infernal,
J'ai lu dans sa pensée
A travers ce cristal!..
Sublime découverte!
Talisman enchanteur!

le comte.

A qui tu dois la perte
D'un brave serviteur.

alcée, *essuyant le lorgnon.* Laissez donc... Eh! c'est mon ami Reynolds et sa charmante sœur!..

SCÈNE IX.

Les précédents, REYNOLDS, ALIX.

reynolds, *entrant vivement.* Ah! mon ami, mon cher Alcée! Je suis désespéré, indigné, furieux.

alcée, *avec intérêt.* Et pourquoi donc?.. qu'est-il arrivé?..

reynolds. Que veux-tu? tous ces grands seigneurs sont tous de même; ce duc d'Arnheim... notre protecteur, je sors de chez lui, je viens de le voir.

alcée. Eh bien!..

reynolds. Eh bien! cette place sur laquelle tu comptais, il faut y renoncer... Il l'a donnée à un autre, il me l'a refusée, à moi, qui la lui demandais...

alcée, *qui a pris son lorgnon et qui regarde Reynolds.* Pour ton propre compte, et non pour le mien.

alix. Ah! mon frère...

reynolds. Qu'oses-tu dire?..

alcée, *lorgnant toujours.* Que c'est là, mon cher Reynolds, ce qui te désole en ce moment...

reynolds. C'est une indignité!.. quand tout à l'heure encore, je me disais... Mon beau-frère...

alcée, *lorgnant toujours.* Est riche et n'a besoin de rien, tandis que moi!..

reynolds, *à Alcée.* C'est affreux ce que tu penses là! Moi qui te fais épouser ma sœur; moi, qui ai tant d'amitié, tant de dévouement...

alcée, *de même.* Et tant de dettes que ce mariage doit payer.

reynolds. Quelle imposture! Tu pourrais supposer que cette union désirée par moi...

alcée, *de même.* L'est encore plus par Muhldorf, le tailleur; Warbeck, le carrossier; et surtout Fritman, le traiteur. (*Riant, en regardant le lorgnon.*) C'est délicieux... impayable...

reynolds, *avec dignité et allant à lui.* Alcée, je ne te reconnais plus. Je te croyais bon enfant, je te croyais mon ami...

alcée, *riant.* Et je le suis toujours, ça n'y fait rien... (*Riant.*) Mais c'est égal, c'est amusant, et je suis bien aise de savoir... (*A Reynolds.*) Rassure-toi, je paierai tout ce que tu voudras, je te pardonne, et pourvu que j'obtienne la main d'Alix, et surtout son amour...

alix. Ah! pouvez-vous en douter? s'il est quelqu'un au monde que j'aime, vous savez bien que c'est...

alcée, *qui a pris son lorgnon et qui regarde.* Christian!.. Qu'ai-je vu?

alix. Qu'avez-vous donc? perdez-vous la raison?

alcée, *tremblant de colère et regardant toujours.* Oui... ce n'est pas moi... C'est Christian que vous aimez...

alix *riant.* Quelle folie!.. venez ici, Monsieur, et surtout ne me regardez pas ainsi en me lorgnant sans cesse, ce qui est du plus mauvais genre... Voyons.

(*Allant à lui et le regardant avec tendresse.*) Ai-je donc l'air si indifférent pour vous? ai-je l'air de vous tromper?..

ALCÉE. Oh! non, pas ainsi, et toutes mes illusions reviennent, tout mon bonheur renaît. Répétez-moi, Alix, que je m'abusais, que vous n'aimez pas Christian...

ALIX. Réfléchissez donc un instant!.. Si je l'aimais, Monsieur, qui m'empêcherait de le prendre pour mari?.. Pourquoi ne pas l'épouser, je vous le demande... pourquoi?

ALCÉE, *qui, pendant ce temps, a repris tout doucement son lorgnon et qui l'a porté à ses yeux.* Parce qu'il n'a pas de fortune, ni vous non plus...

ALIX. Quelle horreur!

ALCÉE. Lui-même vous a décidée à ce mariage, et vous ne m'épousez que pour vous conserver à lui... pour le retrouver un jour.

ALIX. C'en est trop...

ALCÉE. Mais je déjouerai vos calculs, et ceux de votre frère. Tout est rompu entre nous!.. plus de mariage! plus d'amitié!..

ALIX. Monsieur, un tel outrage à nous, à notre famille!

REYNOLDS, *passant à la gauche d'Alcée.* Vous m'en rendrez raison...

ALCÉE. Quand tu voudras... aujourd'hui même...

AIR : *Qu'il tienne sa promesse* (du SERMENT).

ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse!
Ils osaient me trahir!
Et ma main vengeresse
Saura bien les punir.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Viennent à nous trahir;
Se fâcher, c'est faiblesse :
Il faut s'en divertir.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse!
Il osait nous trahir!
Et ma main vengeresse
Saura bien le punir.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse!
Il ose me trahir!
D'une indigne faiblesse
C'est à moi de rougir.

REYNOLDS, *bas, à Alcée.*

Dans une heure, en ces lieux, au pistolet.

ALCÉE.

C'est dit.

REYNOLDS, *à Alix.*

Viens, quittons un ingrat, un ami faux et traître.

ALCÉE.

Il m'accuse encore!

LE COMTE, *à demi-voix, à Alcée.*

Je te l'avais prédit.
Vois, grâce à ce secret que tu voulus connaître,
Que de maux, d'ennemis, te surviennent soudain!

ALCÉE.

Tant mieux, guerre aux méchants!

LE COMTE.

C'est guerre au genre humain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse,
Etc., etc.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Etc., etc.

(*Reynolds et Alix sortent par le fond. Le comte rentre dans le pavillon.*)

SCÈNE X.

ALCÉE, *puis* MINA.

ALCÉE, *se jetant sur une chaise, auprès de la table à gauche du théâtre.* Jamais je n'ai souffert de tourments pareils. Oui, c'est évident, ils me prenaient tous pour leur dupe!.. Cette Alix, qui, pour mieux enchaîner ma délicatesse, m'avait donné de son amour des preuves... qui ne me prouvent rien maintenant! et ce Christian dont j'admirais la générosité, et qui, une fois marié, aurait continué à être l'ami de la maison... Aussi je me vengerai d'eux sur tout le monde... (*Mina arrive par le fond à droite.*) Qui vient là?

MINA, *timidement.* C'est moi, Monseigneur...

ALCÉE, *brusquement.* Que voulez-vous?

MINA. Je vous dérange...

ALCÉE, *brusquement.* Eh! non, vous le voyez bien... parlez...

MINA. C'est donc vrai, ce que me disait mon père, que vous n'êtes plus le même?.. quel dommage!.. Vous, autrefois si bon maître, et que tout le monde aimait...

ALCÉE, *avec amertume, à part.* Oui... tout le monde... croyez cela!.. (*Haut.*) Et vous veniez...

MINA. Vous faire mes adieux, Monseigneur!

ALCÉE, *avec plus de douceur, se levant et allant à elle.* Tes adieux!... j'ai cru que tu restais encore ici.

MINA. Mon père ne veut pas!.. il m'emmène avec lui et va partir sur-le-champ, car il dit que vous l'avez renvoyé, après quarante ans de service dans cette maison.

ALCÉE. Je n'y ai jamais songé; c'est lui qui veut absolument s'en aller, ou plutôt c'est toi peut-être, à qui il tarde déjà de quitter ce château?..

MINA. Moi!

ALCÉE. Tu es si pressée de te marier...

MINA, *avec effort.* C'est possible!..

ALCÉE. Tu aimes donc beaucoup ce M. Foster, ce maître brasseur?..

MINA, *de même.* Oui, Monseigneur, beaucoup!

ALCÉE, *étonné.* Eh! mais, tu me dis cela d'un ton... (*Prenant son lorgnon et regardant Mina.*) Ce n'est pas vrai, tu ne l'aimes pas!..

MINA. O ciel!.. qui vous l'a dit?..

ALCÉE. Tu ne l'aimes pas, je le vois; et, loin de combler tes vœux, ce mariage te désole, te désespère, te rend malheureuse. (*Quittant le lorgnon et prenant la main de Mina.*) Toi malheureuse! je ne le souffrirai pas... tu es ma sœur, mon amie d'enfance; et si ton père veut te contraindre...

MINA. Ce n'est pas lui, Monseigneur, c'est moi qui veux ce mariage, qui y suis décidée... Il faut que je me marie, il le faut...

ALCÉE. Absolument?..

MINA. Et le plus tôt possible.

ALCÉE. Est-elle étonnante!.. Mais puisque tu n'aimes pas celui-là?

MINA. Qu'est-ce que ça fait?

ALCÉE. Prends-en un autre.

MINA. Ça sera de même!.. je ne l'aimerai pas davantage, et alors autant prendre M. Foster qui convient à mon père : il y aura du moins quelqu'un à qui cela fera plaisir. Mais ne craignez rien, je ferai bon ménage, je me conduirai en honnête femme, je vous le jure; et si je souffre, si je pleure, personne ne s'en apercevra.

ALCÉE. Eh! tu commences déjà!..

MINA, *pleurant à chaudes larmes*. Ah! dame! je n'y suis pas encore; je n'ai plus que cela de bon temps... et je puis bien en profiter pour être malheureuse à mon aise.

ALCÉE. Mais encore une fois, pourquoi es-tu malheureuse?

MINA. Ça, c'est mon secret, il mourra avec moi, et personne ne le saura, ni mon mari, ni mon père.

ALCÉE. Ni moi?..

MINA, *vivement*. Oh! non, certainement... jamais!..

ALCÉE, *prenant son lorgnon*. C'est ce que nous allons voir !.. (*La regardant.*) O ciel! c'est moi!.. moi qu'elle aime!.. qu'elle a toujours aimé!.. depuis son enfance... dans tous les moments de sa vie...

MINA. Qu'avez-vous donc?

ALCÉE. Rien... (*Regardant.*) C'est pour oublier cet amour, qu'elle cherche en vain à combattre... qu'elle veut aujourd'hui se sacrifier...

MINA. Mais, Monseigneur, qu'avez-vous donc à me lorgner ainsi? Ne dirait-on pas que vous me voyez pour la première fois, et que vous ne me connaissez pas?

ALCÉE, *allant à elle et lui prenant la main*. Oui, tu dis vrai... oui, je ne te connaissais pas! et si tu savais quelle surprise, quelle émotion j'éprouve...

MINA. Et pourquoi donc?.. achevez... (*Apercevant Reynolds qui arrive par le fond à gauche.*) Ah! mon Dieu!.. c'est M. Reynolds... il avait bien besoin d'arriver !...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS.

REYNOLDS, *tenant une boîte de pistolets qu'il pose sur une chaise, à droite du théâtre*. Je suis à vos ordres, Monsieur...

ALCÉE. Et moi aux vôtres!..

MINA, *à Reynolds*. Qu'est-ce que cela veut dire?.. votre beau-frère...

REYNOLDS. Il ne l'est plus!

ALCÉE. Le mariage est rompu!

MINA, *avec joie*. Est-il possible! (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'il a bien fait!..

REYNOLDS. Et c'est pour cela que nous allons avoir ensemble une explication.

MINA, *effrayée et tremblante*. Ah! mon Dieu! j'aime mieux qu'il l'épouse!.. (*A Alcée.*) Epousez-la, Monseigneur, épousez-la, je vous en conjure; une noble demoiselle, si jolie si aimable; quand elle serait un peu coquette, qu'est-ce que ça fait?.. ça vaut mieux que d'être...

REYNOLDS. Vous êtes folle... retirez-vous!

ALCÉE. Oui, Mina... maintenant plus que jamais, ce mariage est impossible. Laisse-nous.

MINA, *clouée à la même place*. Je le voudrais, je ne le peux pas...

ALCÉE. Laisse-nous, te dis-je; ce ne sera rien, ça s'arrangera; mais promets-moi de ne pas partir avant mon retour.

MINA. Oh! je vous le promets... Nul pouvoir ne m'arrachera de ce château...avant que... ô mon Dieu! mon Dieu!.. (*Joignant les mains.*) Mon bon maître, épousez-la... (*Geste de colère des deux hommes. A Alcée.*) Ce ne sera rien, n'est-ce pas? Je m'en vais, Messeigneurs, je m'en vais. Ah! que les hommes sont méchants!.. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

REYNOLDS, ALCÉE.

REYNOLDS. Enfin, nous en voilà débarrassés... partons...

ALCÉE. Où irons-nous?

REYNOLDS. Où vous voudrez...

ALCÉE. Eh! mais, nous sommes seuls... ici... Dans ce jardin... Autant ne pas sortir de chez soi... c'est plus commode!

REYNOLDS. Comme il vous plaira. (*Prenant et chargeant les pistolets.*)

ALCÉE. A la grâce de Dieu; quant à l'issue du combat...

REYNOLDS. Dieu seul le sait!..

ALCÉE, *prenant son lorgnon*. Et moi aussi peut-être... (*Regardant.*) Juste ciel!.. je dois le tuer!.. La balle l'atteindra... là, à la tempe gauche... et dans cinq minutes, il n'existera plus!

REYNOLDS, *lui présentant les pistolets*. Voici!.. Eh bien! qu'avez-vous donc? quelle émotion?..

ALCÉE. Ce n'est rien! Tenez, Reynolds, nous étions amis, et nous ne le sommes plus; mais cela ne m'empêche pas de vous donner un bon conseil... Croyez-moi : ne nous battons pas.

REYNOLDS. Comme tu voudras!.. je ne demande pas mieux! Après un bon déjeuner comme celui de ce matin, un duel trouble toujours la digestion, et moi, tu le sais, j'aime à vivre et à bien vivre.

ALCÉE. Raison de plus.

REYNOLDS. Tu épouses donc ma sœur?

ALCÉE. Nullement!.. Mais sans être beaux-frères... on peut bien...

REYNOLDS. Non, morbleu!.. point d'accommodement...

ALCÉE. Mais, écoute-moi.

REYNOLDS. Je n'entends rien; je ne suis pas comme toi, je n'ai qu'une parole. J'ai promis ce mariage à une foule de gens qui y comptent.

ALCÉE. Je te dis que j'ai la main malheureuse et que je te tuerai.

REYNOLDS. C'est à eux que cela fera du tort. En attendant il y va de mon honneur, et si tu n'es pas un lâche...

ALCÉE, *lui arrachant le pistolet*. Moi, un lâche!..

REYNOLDS. Prouve-moi le contraire, j'y consens.

ALCÉE. C'est toi qui le veux... et puisque, malgré mes avis, malgré mes conseils...

REYNOLDS, *se plaçant au fond du théâtre, à droite*. Moi, je ne t'en donne qu'un, tâche de viser juste... Allons, y es-tu?

ALCÉE. Non, non, je ne le puis... (*A part.*) L'immoler de sang-froid, et à coup sûr et sans danger pour moi... ce n'est plus un combat, c'est un assassinat...

REYNOLDS. Eh bien! as-tu fait tes reflexions?

ALCÉE. Oui... (*A part.*) Je serais responsable de son sang devant Dieu et devant les hommes. (*A Reynolds.*)

Écoute... dis et pense tout ce que tu voudras... mais quand il s'agit de s'épargner des reproches éternels, quand on n'obéit qu'à la voix de sa conscience, peu importe l'opinion du monde; je ne me battrai pas avec toi. Adieu. (*Il jette le pistolet sur la table, et sort par le fond à droite.*)

SCÈNE XIII.

REYNOLDS, CHRISTIAN, ET AUTRES JEUNES GENS, *qui sont entrés par la gauche, à la fin de la scène précédente, et qui ont vu sortir Alcée.*

REYNOLDS, *stupéfait*. Eh bien! par exemple...

CHRISTIAN. Où va donc ainsi notre ami Alcée?..

REYNOLDS. Notre ami Alcée... est un lâche et un poltron qui refuse de se battre.

CHRISTIAN. Est-il possible!

REYNOLDS, *ramassant le pistolet*. Vous l'avez vu!.. et j'ai eu beau faire, je n'ai jamais pu l'y déterminer; peu content de rompre avec moi, d'abandonner ma sœur, de nous outrager tous... (*A Christian.*) Toi le premier...

CHRISTIAN. Moi!

REYNOLDS. Oui, mes amis; depuis ce matin, vous ne le reconnaîtriez pas: lui, qui était un si brave garçon, que nous chérissions tous, est devenu méchant, mauvaise langue, répandant contre nous des calomnies atroces!

CHRISTIAN. Est-il possible!

REYNOLDS. Comme on s'aveugle cependant!.. Je croyais bien que je pouvais compter sur celui-là!..

CHRISTIAN ET LES AUTRES. Et moi aussi!

REYNOLDS. Nous lui apprendrons à nous méconnaître, à nous outrager: d'abord, je le perdrai de réputation; vous m'y aiderez.

CHRISTIAN. Certainement. Je vais répandre qu'il a refusé de se battre; je le dirai partout.

TOUS. Et nous aussi.

REYNOLDS. C'est ça, et dès ce soir, dans notre petite ville, tout le monde le saura; ne perdez pas de temps, partez. Moi, pour commencer, je vais régaler de cette joyeuse histoire M. le comte Albert, son protecteur, que j'aperçois. (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE ALBERT, *sortant du pavillon*; REYNOLDS.

REYNOLDS. Arrivez donc, noble étranger! vous qui savez tout, vous ne vous doutiez pas, j'en suis sûr, qu'au nombre de ses brillantes qualités, notre ami Alcée possédait une prudence si grande qu'elle l'empêche...

LE COMTE, *froidement, et prenant une prise de tabac*. De vous faire sauter la cervelle...

REYNOLDS, *étonné*. Hein!.. que dites-vous là?

LE COMTE, *de même*. Que je le blâme comme vous, et qu'il a eu grand tort; car dans ce moment vous ne pourriez plus dire de mal de lui.

REYNOLDS, *souriant à moitié*. Vous croyez?..

LE COMTE. Comme si je le voyais. Vous l'auriez manqué, et lui vous aurait touché ici, à la tempe gauche, d'une balle qui aurait enlevé à vos créanciers leur seule hypothèque.

REYNOLDS. Monsieur plaisante toujours...

LE COMTE. Pas plus que ce matin, quand je vous ai annoncé la chute de cheval de votre ami Henri.. Je crois vous avoir précisé...

REYNOLDS. Très-bien... la troisième côte...

LE COMTE. Aussi à gauche...

REYNOLDS, *s'efforçant de sourire*. C'était d'une exactitude parfaite; et pour ce qui me regarde, vous pensez que c'est...

LE COMTE. Aussi réel, aussi vrai que le papier cacheté que l'on vous a remis il y a un quart d'heure, et que vous avez encore là, dans votre poche.

REYNOLDS, *fouillant dans sa poche*. C'est juste; ce maudit duel me l'avait fait oublier.

LE COMTE Papier qui vient de votre notaire, et qui vous apprend la mort de votre grand-oncle, décédé sans testament.

REYNOLDS, *avec joie*. Vous croyez!.. Ma main tremble en brisant ce bienheureux cachet noir... Oui, vraiment... nous héritons! ma sœur et moi!.. nous héritons! Ah! Monsieur, mon cher monsieur!.. vous aviez raison... quelle folie c'eût été à moi de me battre, de me faire tuer!

LE COMTE, *avec sang-froid*. Eh! mais, il n'est pas dit que cela n'arrivera pas.

REYNOLDS, *tremblant*. O ciel! qu'est-ce que cela signifie?..

LE COMTE. Que, méconnaissant la générosité d'Alcée, vous l'avez traité de lâche, vous l'avez déshonoré aux yeux de tous; et que poussé à bout, il pourrait bien... aujourd'hui même...

REYNOLDS. Je ne puis le croire...

LE COMTE. Du reste, si vous y tenez, je puis examiner et vous dire au juste.

REYNOLDS, *avec effroi*. Non, non, n'achevez pas... Certainement, je ne suis pas plus timide qu'un autre: et ce matin, quand je n'avais rien, je me serais battu comme un enragé; mais maintenant, songez donc, un héritage, une belle fortune, c'est bien différent; et j'espère que mon ami Alcée continuera à être bon enfant, et ne se fâchera pas... (*Regardant vers le fond, à droite.*) C'est lui que j'aperçois au bout de cette allée... il a l'air furieux!

LE COMTE. Il vous cherche sans doute.

REYNOLDS, *effrayé*. Je ne veux pas alors, dans le premier moment... vous tâcherez de le calmer, de l'apaiser... vous êtes son ami, vous êtes le mien... car je vous aime, je vous estime...

LE COMTE, *secouant la tête*. Je ne crois pas.

REYNOLDS. Eh bien!.. je vous crains... je vous crains comme le feu... (*A part.*) Ce diable d'homme, on ne peut jamais le tromper... (*Au comte.*) Tâchez d'arranger cela à l'amiable... Le voilà, je m'en vais. (*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XV.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, *entrant en colère*. Morbleu!.. c'est à faire abhorrer l'espèce humaine, c'est à se détester soi-même... c'est à rougir d'être homme.

LE COMTE. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il?

ALCÉE. Je viens de la ville, dont je n'ai fait que traverser la grande rue... mais j'avais ce lorgnon, que je tenais à la main.

LE COMTE. Je comprends alors.

ALCÉE. Et si vous saviez tout ce que j'ai lu à découvert sur toutes ces physionomies... pas un sourire qui ne cachât une fausseté, pas un regard d'amitié qui ne fût une trahison. Ces gens qui me serraient la main me détestent; ces jeunes dames qui me saluent d'un air enchanté me trouvent sot, maniéré,

prétentieux... les grand'mamans elles-mêmes, les grand'mamans, que je croyais désintéressées, songent à ma fortune pour leurs petites filles ! Et jusqu'à mon cousin Blumshal, qui, me voyant tout ému et tout bouleversé de tant d'horreurs, vient à moi les bras ouverts, et s'écrie avec un air d'intérêt: « Qu'as-tu donc, « cousin?.. ta pâleur m'effraie... » tandis qu'en lui-même, le traître se disait avec joie : « Dieu ! s'il était « attaqué de la poitrine ! »

LE COMTE. Et cela te surprend?..

ALCÉE. Oui, cela m'indigne, cela me rend furieux contre moi-même, qui les aimais tous, qui les aimais de confiance, et qui étais si heureux d'être leur dupe!.. Enfin, croiriez-vous que depuis que je possède ce maudit lorgnon, de tous ceux que j'ai aperçus, parents, amis, connaissances, je n'ai rencontré qu'une personne qui m'aimât réellement... une seule?..

LE COMTE, *vivement*. Tu en as rencontré une!.. et tu te plains des hommes et de la Providence, ingrat que tu es!.. J'ai cherché pendant quarante ans... et j'attends encore.

ALCÉE, *avec joie*. Est-il possible? Et moi dès le premier jour! C'est cette petite Mina... ma sœur de lait, qui tout à l'heure, me voyant de retour, cherchait à cacher sa joie et sa tendresse. Mais je lisais dans son cœur; je voyais quel amour naïf, pur, désintéressé. Ah! quel malheur que je sois noble, que je sois baron, et qu'elle ne soit que la fille de mon intendant! Il n'y a pas moyen de jamais songer à l'épouser, mais son souvenir du moins me consolera de toutes mes peines... Séparé d'elle... je me dirai : « Il y a un cœur qui m'est dévoué, qui m'aimera toujours... »

LE COMTE. Tu le crois! alors rends-moi ce talisman...

ALCÉE. Et pourquoi?

LE COMTE. Pour conserver encore une illusion. Car qui sait, non pas maintenant, mais si demain... après-demain, Mina elle-même?..

ALCÉE. Tais-toi... tais-toi, tu me désenchantes de tout...

LE COMTE. Eh bien! que te disais-je? comprends-tu maintenant pourquoi je suis le plus malheureux des hommes? Tu n'as pas voulu me croire; et toi qui ce matin avais tous les biens en partage, tu viens de perdre, en quelques heures, serviteur, ami, maîtresse, réputation... et plus encore, la confiance, le repos de l'âme.

ALCÉE. C'est pourtant vrai; et comment désormais retrouver tout cela?

LE COMTE. Comment?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

En retrouvant l'illusion première,
Qui fit ta joie et ta sécurité;
Car ici-bas, vois-tu bien, sur la terre,
On est heureux, non par la vérité,
Mais par l'erreur... C'est elle qui, sans peine
Te fit rêver constance, amour, plaisir...
Que ton sommeil un seul instant revienne,
Et tes rêves vont revenir.

ALCÉE. Vraiment!

LE COMTE. Mais pour cela, je te l'ai dit, rends-moi ce que je t'ai imprudemment confié.

ALCÉE, *hésitant à lui rendre le lorgnon*. Vous croyez?

LE COMTE. J'en suis sûr.

ALCÉE, *prêt à le lui rendre*. Eh bien!.. (*Il voit Mina qui vient par le fond a gauche.*) Dieu! c'est Mina! (*Au comte.*) Encore un instant, un seul, et j'y renonce avec joie et pour toujours. (*Mina entre et s'arrête un instant; le comte regarde Alcée, ainsi que Mina, avec attention, puis il sourit et sort par le fond. — Musique.*)

SCÈNE XVI.

ALCÉE, MINA.

ALCÉE, *ayant pris son lorgnon, contemple Mina sans rien dire, et exprime seulement par ses gestes l'émotion qu'il éprouve.* Oui, oui, c'est bien cela ! J'en étais sûr, je ne m'étais pas trompé!..

MINA, *s'approchant de lui timidement.* Grâce au ciel, Monseigneur, il ne vous est rien arrivé de fâcheux; nul danger ne menace plus vos jours, n'est-il pas vrai?

ALCÉE. Aucun!..

MINA. J'en suis bien contente! alors je m'en vais...

ALCÉE. Et pourquoi donc?

MINA. Pour me marier...

ALCÉE. Te marier!.. (*A part.*) Ah! voilà encore un tourment que je ne connaissais pas. Moi, jaloux... jaloux de M. Foster...

MINA. Mon prétendu demande à vous être présenté...

ALCÉE. A moi!..

MINA. Il est là avec mon père... dans cette allée... il attend...

ALCÉE, *avec colère*. Eh! morbleu! qu'il attende!

MINA. Il ne peut pas; il dit qu'il est pressé. Voyez-le, Monseigneur; il n'est pas beau, mais c'est un si honnête homme... sage, rangé, qui a un si bon caractère, une si bonne conduite! (*A Alcée qui s'est approché de l'allée à gauche et a regardé avec son lorgnon.*) L'apercevez-vous? un grand, avec de gros favoris.

ALCÉE, *qui a regardé attentivement.* O ciel!.. c'est là l'homme que tu épouses... cet homme si sage, si rangé... qui a un si bon caractère!..

MINA. Oui, Monseigneur.

ALCÉE, *avec chaleur.* Ne l'épouse pas, Mina, je t'en supplie...

MINA. Et pourquoi donc?

ALCÉE. Il est méchant, colère...

MINA. Vous ne le connaissez pas.

ALCÉE. C'est un joueur... un libertin...

MINA. Ce n'est pas vrai!..

ALCÉE, *regardant toujours.* Je le vois, te dis-je, je le vois. O ciel! quel sort affreux te menace! et si tu en doutes encore... tiens, tiens... vois plutôt... vois toi-même. (*Il prend Mina par la main, la mène de force en face de l'allée, et lui met le lorgnon devant les yeux.*)

MINA, *poussant un cri.* Ah! (*Elle arrache brusquement le lorgnon de la main d'Alcée, et redescend vivement le théâtre en l'examinant.*) Qu'est-ce que cela signifie?

ALCÉE. Tais-toi, tais-toi! Un secret que tu dois ignorer, et que malgré moi les dangers m'ont forcé de trahir; oui ce cristal magique fait lire dans la pensée et dans l'avenir...

MINA, *avec joie*. Ah! que c'est gentil! quel bonheur...

ALCÉE Et maintenant que tu en as fait l'épreuve, j'espère que tu renonceras à un pareil mariage! Toi, si bonne, si jolie! je ne veux pas que tu sois malheureuse, c'est bien assez que je le sois à jamais. Et puisqu'il faut te quitter, puisqu'il faut que tu sois à un autre, je veux du moins que celui-là...

MINA, *qui, pendant ce temps, a pris le lorgnon et regardé Alcée.* O ciel!.. qu'ai-je vu?

ALCÉE, *vivement.* Qu'as-tu donc?..

MINA, *lui faisant signe de la main de ne pas la déranger.* Rien! rien! (*Regardant toujours, et avec la plus grande émotion.*) Il m'aime, il m'aime d'amour, lui, mon jeune maître, il n'aime que moi.

ALCÉE. Qu'oses-tu dire?

MINA, *avec contentement*. Ah! je le vois bien... (*Regardant toujours.*) Il voudrait m'épouser, mais je ne suis que la fille de son intendant... il n'ose pas... il hésite... il balance... Il se décide... je serai sa femme!

ALCÉE, *tombant à ses genoux*. Oui, Mina, oui, ma femme bien-aimée! je t'aime!

MINA, *le regardant avec le lorgnon*. C'est que c'est vrai! (*A Alcée avec tendresse.*) Et moi aussi. (*Voulant lui donner le lorgnon.*) Tenez... tenez... regardez...

ALCÉE, *repoussant le lorgnon*. Ah!.. je n'en ai pas besoin, je n'en veux plus!.. je ne veux plus croire que toi seule.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN.

BIRMAN. Ah! mon Dieu!.. Monseigneur aux pieds de ma fille, tandis que ce pauvre Foster est là à attendre.

ALCÉE, *à demi-voix*. Silence... renvoie M. Foster... J'ai pour toi un autre gendre, et ce gendre, c'est moi!

BIRMAN, *tout étonné*. Vous, Monseigneur! Je reste stupéfait, confus, et presque affligé...

MINA, *qui, pendant ce temps, est au coin du théâtre à gauche, le regardant avec son lorgnon*. Il est ravi et enchanté.

BIRMAN. Beau-père d'un baron!.. c'est trop d'honneur pour moi...

MINA, *de même*. Du tout! vous trouvez que vous méritez bien cela, et que vous ne vous en tirerez pas plus mal qu'un autre.

BIRMAN, *interdit*. C'est possible; mais que dira le monde? que diront vos amis, eux qui déjà s'égaient à vos dépens, qui attaquent votre réputation, et disent partout que vous avez refusé de vous battre?

ALCÉE. Moi!.. c'est ce que nous allons voir...

BIRMAN. Eh! tenez, les voilà tous qui viennent prendre congé de vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, CHRISTIAN, ALIX, LE COMTE, JEUNES GENS AMIS D'ALCÉE.

CHŒUR.

AIR : *Vive l'Empereur!* (de PAUL PREMIER).

A l'ancien ami
Qui règne ici,
Avec franchise,
Nous venons gaîment
Présenter notre compliment...
Oui, de l'amitié
Il eut pitié,
Et sa devise
Est d'être prudent,
Afin de vivre longuement.

(*Ils saluent tous Alcée, et se disposent à s'en aller.*)

ALCÉE, *les arrêtant*. Un instant, Messieurs... Je réclame, avant votre départ, une explication ou votre présence est nécessaire.

REYNOLDS, *à part*. Ah! mon Dieu!

ALCÉE. Comme vous le disiez tout à l'heure, par égard pour les nœuds qui nous unissaient autrefois, j'ai fait tous mes efforts pour éviter un combat entre deux amis; mais puisque ma modération est mal interprétée, puisque l'on ose ici douter de mon courage, c'est moi maintenant qui demande raison à M. Reynolds..

REYNOLDS, *à part*. O ma pauvre succession!..

ALCÉE. Et comme l'offensé, j'ai le choix des armes... je prends l'épée... (*A part.*) J'ignore ce qui en arrivera; ainsi, grâce au ciel, je n'ai rien à me reprocher.

LE COMTE, *lui prenant la main*. C'est bien!

CHRISTIAN. Je suis son témoin. Allons, Messieurs, partons.

REYNOLDS, *les arrêtant*. Messieurs, je demande la parole... J'ai fait mes preuves, et certainement je crains peu l'issue de ce combat...

MINA, *dans le coin à droite, et lorgnant toujours*. Il a une peur horrible!..

REYNOLDS. Mais mon honneur m'oblige à reconnaître hautement que je me suis trompé sur mon ami Alcée; qu'en voulant assoupir une affaire dont l'éclat pouvait nuire à la réputation de ma sœur, il a agi en galant homme, en ami.. loyal... je le tiens pour homme de cœur... (*Il s'approche d'Alcée, qui lui donne une poignée de main; puis se tournant vers les autres.*) Et si maintenant, Messieurs, quelqu'un de vous en doute, c'est moi qui suis là pour lui répondre. (*A part.*) Avec eux je n'ai pas peur. (*Haut.*) Quant à ma sœur, voilà Christian qui l'aimait et qui la demande en mariage.

ALCÉE. Lui qui est sans fortune!

CHRISTIAN. Qu'importe, quand on aime! Je ne demande rien que sa main.

MINA, *le lorgnant*. Et l'héritage qu'elle vient de faire, et qu'il connaît déjà...

ALCÉE. C'est comme moi, mes amis; peu m'importe l'opinion du monde. (*Prenant Mina par la main.*) Voilà ma femme que je vous présente.

REYNOLDS, *regardant les autres et riant, puis se tournant vers Alcée*. Et tu as raison...

TOUS, *à Alcée et saluant Mina*. Tu fais bien... tu fais...

MINA, *lorgnant et achevant leur phrase*. Une sottise... (*Se reprenant et saluant.*) Ces messieurs sont bien honnêtes.

ALIX. Et moi, madame la baronne, je suis enchantée...

MINA, *de même*. Elle enrage.

ALIX, *continuant*. Que nous épousions chacune celui que nous aimons; Christian est mon premier amour.

MINA, *lorgnant*. C'est-à-dire son second; car un autre déjà... Ah! mon Dieu! Alcée!.. (*Donnant le lorgnon à Alcée.*) Tenez, tenez, Monsieur, je n'en veux plus, je ne veux plus rien savoir.

ALCÉE. Ni moi non plus.

LE COMTE. Et vous avez raison; vous ferez bon ménage. (*Mina pose le lorgnon sur la table à gauche.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Pour l'honneur et la France.*

Confiant et sincère,
N'en pas croire ses yeux,
Voilà, sur cette terre,
Le moyen d'être heureux.

LE COMTE, *au public*.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

L'auteur me charge de vous dire,
Qu'humble et soumis à votre arrêt,
Il abandonne à la satire
L'invraisemblance du sujet ..
Que ce n'est qu'un léger proverbe ..

MINA, *qui a repris le lorgnon, et qui, pendant le couplet, a regardé le comte*.

Il ment... et veut dire par là :
« Je trouve la pièce superbe ;
« Vous, Messieurs, applaudissez-la. »

FIN DE LE LORGNON.





Mme DE SEMLANE.

… NE … LAISSER ENTRER MON ONCLE. »

Les Malheurs d'un Amant heureux. Acte II Sc. X



3.



chá-

ı'est

es...

core
une
le la
ɛnne

.. tu

ɔour
tant
un
; et
is je

i ai-
nitié
noi-

con-
ons,
lire
ique
ı un

. tu

ıx...
ɔer-
g et
ame

is...



LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 janvier 1833.

Personnages.

M. DE THÉMINE.
BONNEVAL, propriétaire.
ÉDOUARD, son fils.
HENRIETTE, sa fille.

M. DE TORIGNI, général du département.
MADAME DE TORIGNI, sa femme.
MADAME DE SIMIANE, jeune veuve.
UN DOMESTIQUE de madame de Simiane.

La scène se passe, au premier acte, dans un château aux environs de Dijon; et au second acte, dans un château de madame de Simiane.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon; porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, HENRIETTE.

HENRIETTE. Mon bon Édouard, mon cher frère, je te revois donc enfin pour deux mois!

ÉDOUARD. Oui, je viens passer toutes mes vacances avec toi, chez mon père, dans cette maison où nous avons été élevés, et qui me rappelle de si doux souvenirs.

HENRIETTE. Te voilà revenu! le bonheur aussi! nous allons recommencer nos promenades, nos lectures, tu verras comme j'ai arrangé ton appartement; tes livres de droit, ton herbier, tes pinceaux, tu retrouveras tout ce que tu aimais.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* C'est déjà fait.

HENRIETTE. Mon bon frère!.. comme je vais te soigner, te donner de bons petits repas!.. car, depuis la mort de notre pauvre mère, c'est moi qui suis à la tête de la maison, et mon père dit que je ne m'en tire pas trop mal.

ÉDOUARD. Tu es bien modeste!.. il m'écrit que tu es un ange; que, grâce à ton ordre, l'économie et l'opulence règnent dans son petit domaine, et qu'avec sa modique fortune, il se croit un richard.

HENRIETTE. En province, il est si aisé d'être riche à peu de frais! et puis, te voilà avocat, tu ne lui coûtes plus rien; au contraire, tu commences à plaider, à gagner quelque argent!..

ÉDOUARD. C'est si peu de chose!.. et depuis dix ans que mon père se gêne pour m'élever à Paris...

AIR : de *Voltaire chez Ninon.*

Ses bontés, dès mes jeunes ans,
Des succès m'ont ouvert la route!
Ah! quand rendrai-je à nos parents
L'or et les soins que je leur coûte?
Et lorsque avide de renom,
Je rêve honneur, gloire, opulence,
Ce n'est point par ambition,
Ce n'est que par reconnaissance.

HENRIETTE. Cela viendra, j'en suis sûre; ce n'est pas cela qui m'inquiète, c'est autre chose!..

ÉDOUARD. Et quoi donc?..

HENRIETTE. La tristesse qui règne dans tes lettres...

ÉDOUARD. Quelle idée!..

HENRIETTE. Non vraiment; et la dernière encore que j'ai reçue de toi, et que j'ai là... (*Prenant une lettre dans sa poche.*) Non, ce n'est pas elle... (*Elle la remet.*) C'est de madame de Simiane, une ancienne amie, une comtesse!

ÉDOUARD, *avec émotion.* Madame de Simiane!... tu es donc toujours bien liée avec elle?...

HENRIETTE. Autrefois, à la pension, c'était pour moi une sœur, une sœur aînée! mais depuis, tant d'événements nous ont séparées... elle a fait un beau mariage; et puis, elle est devenue veuve; et puis, elle habite Paris... je ne la vois plus, mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD. Je le crois bien! elle est si bonne, si aimable... et, je le vois maintenant, c'est à l'amitié qu'elle a pour toi que j'ai dû celle qu'elle m'a témoignée cet hiver à Paris...

HENRIETTE. Oui, oui, tu cherches à changer la conversation... il ne s'agit pas d'elle, mais de toi. Voyons, regarde-moi; si je n'ai pas perdu l'habitude de lire dans tes yeux, comme toi dans les miens... quoique tu ne m'aies rien dit, il me semble que tu as un secret.

ÉDOUARD. C'est vrai!...

HENRIETTE, *avec expansion.* Eh bien, alors!... tu dois avoir besoin de me le confier.

ÉDOUARD. Tu as raison, je suis bien malheureux... malheureux de mon obscurité, car j'aime une personne à qui sa position dans le monde, son rang et sa fortune ne me permettent pas d'aspirer... madame de Simiane, dont tu me parlais tout à l'heure.

HENRIETTE. Est-ce qu'elle te repousserait?...

ÉDOUARD. Jamais je ne lui ai dit que je l'aimais... je n'ai pas osé...

HENRIETTE. Et pourquoi donc?... n'as-tu pas gagné pour elle un procès considérable!... Quand on a du

mérite, il faut être hardi; et si j'étais à ta place...

ÉDOUARD. Ah! ma pauvre sœur, tu n'as jamais aimé...

HENRIETTE. Qu'en sais-tu? Nous autres jeunes filles, nous avons toujours au fond du cœur une pensée, un commencement de tendresse pour quelqu'un, dont les brillantes qualités n'existent souvent que dans notre imagination!... rêves de jeunesse, qui rarement se réalisent! mais qu'importe? ce sont dans la vie quelques semaines, quelques jours de bonheur, c'est toujours cela de sauvé!

AIR du vaudeville *du Colonel*.

Que mon exemple ici te gagne,
Par l'avenir charmons les jours présents!
Lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne,
On ne saurait les faire trop brillants!
Et quand le sort, trompant ma prévoyance,
Vient de renverser mes plus beaux...

ÉDOUARD.

Que te reste-t-il?

HENRIETTE.

L'espérance
Pour en élever de nouveaux.

Et voici ceux que je forme pour toi: tu te feras un beau nom au barreau; tu acquerras de la fortune, tu l'offriras à madame de Simiane.

ÉDOUARD. Et quand cela?...

HENRIETTE. Écoute donc, il faut le temps, et en attendant que mon inconnu, à moi, se présente aussi, ce qui probablement n'arrivera jamais, notre amitié nous aidera à prendre patience, je redoublerai pour toi de soins, de tendresse, et tous tes chagrins...

ÉDOUARD. Des chagrins... Ah! je sens qu'avec toi il ne peut y en avoir de durables.

HENRIETTE. N'est-ce pas? cela va déjà mieux. Ah! que je suis contente! (*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL, *en dehors*. Il est arrivé!... est-il possible!...

ÉDOUARD, *bas*. C'est mon père, ne lui dis rien!...

HENRIETTE. Sois tranquille, je garderai bien ton secret... il est là, comme le mien!

BONNEVAL, *entrant par le fond*. Mon cher Edouard, mon cher enfant!... j'étais allé au-devant de toi, sur la grande route; en passant par nos vignes qui m'ont paru superbes... à un propriétaire de la Côte-d'Or, c'est tout naturel; et pendant que je m'arrêtais à admirer notre récolte, la diligence où tu étais aura passé!...

HENRIETTE. Et c'est moi qui l'ai reçu à son arrivée!...

BONNEVAL. Que je te regarde encore, monsieur l'avocat; car tu es avocat... (*Le montrant à Henriette.*) C'est mon fils, Edouard Bonneval, avocat. Si tu savais quel plaisir j'ai éprouvé la première fois que j'ai vu ton nom dans le journal! c'est pour cela que je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux*, au lieu du *Journal des Connaissances utiles*, qui me donnait le moyen de détruire les chenilles, et à ta sœur la recette pour la gelée de pommes. Mais je ne le regrette pas; j'oublie tout, quand je vois imprimé en gros caractères: « La cause a été défendue avec succès et « avec le plus grand talent par Mᵉ Bonneval... » Ce jour-là, c'est fête à la maison, ta sœur déploie tous ses talents; nous invitons tous nos amis à dîner. Ah! c'est un grand bonheur, mais il y en a un que je regretterai toute ma vie, c'est de n'avoir pu assister à ton début, à ta première cause... Hein! comme le cœur devait te battre!

ÉDOUARD.

AIR: *Ah! si Madame me voyait!*

Ah! si mon père m'entendait!
Me disais-je, et par cette idée
Ma voix soutenue et guidée
Avec force retentissait!
Un feu tout nouveau m'animait:
Et quand, ô moment plein de charme!
Un bravo flatteur m'arrivait,
Je me disais, essuyant une larme:
Ah! si mon père l'entendait!

BONNEVAL. Mon cher Édouard!

ÉDOUARD. Mon bon père!...

BONNEVAL. Dis un heureux père; car je le suis, mes enfants, je contemple avec orgueil toutes mes richesses. Toi, Edouard, je suis tranquille sur ton compte; te voilà lancé, tu as plaidé quatre belles causes cette année, cela ne fera qu'augmenter, et ton avenir est certain... Tu feras quelque beau mariage!... mais c'est ta sœur, ma pauvre Henriette! je crains toujours de mourir avant qu'elle n'ait un mari; aussi je lui en cherche de tous côtés: je lui en avais déjà trouvé deux, mais ils avaient cinquante ans.

HENRIETTE. Et celui que j'ai rêvé est plus jeune que cela!

BONNEVAL. Un établissement est difficile quand on n'a pas de dot, et elle n'en a pas...

HENRIETTE. Tant mieux!... je ne vous quitterai pas...

BONNEVAL. Voilà de ses raisonnements...

AIR du Vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Ah! mon cher ami, quel dommage
De n'avoir pas de coffre-fort!
Si bonne! si douce et si sage!
Par malheur, elle n'a pas d'or!
Elle n'a rien! mais quel trésor
De vertu, d honneur, d'innocence!..
Si pareille dot s'estimait
Devant notaire... ce serait
Le plus riche parti de France!
Ma pauvre Henriette serait
Le plus riche parti de France.

ÉDOUARD. Soyez tranquille, les partis ne manqueront pas; cela me regarde, c'est à moi de songer à sa dot.

HENRIETTE. Du tout; c'est à toi qu'il faut songer d'abord. As-tu donc déjà oublié ce que nous disions tout à l'heure?....

BONNEVAL. Quoi!... qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE. Quelque chose qu'il sait bien; enfin c'est un secret.

BONNEVAL. Ah! vous avez un secret?

HENRIETTE. Oui, mon père, à nous deux.

BONNEVAL. C'est différent, ça ne me regarde pas; je vous demande bien pardon... (*A Edouard.*) Mais dis-moi un peu comment il se fait que tu arrives seul? tu m'avais annoncé pour aujourd'hui cet ami intime, dont tu me parles dans toutes tes lettres: M. de Thémine.

HENRIETTE, *avec émotion*. M. de Thémine! comment! mon frère, il doit venir ici?

ÉDOUARD. Oui, mais pas avec moi; j'arrive de Paris, et

lui des eaux de Bagnères, où il était allé pour sa santé.

HENRIETTE. Il serait souffrant?...

ÉDOUARD. Ah! cela va mieux, et il m'a promis, en passant, de rester quelques jours avec nous.

BONNEVAL. A la bonne heure!... un ami à toi sera reçu comme le fils de la maison.

HENRIETTE. Ah! certainement, nous ferons de notre mieux; mais un grand seigneur, un élégant tel que lui, se trouvera peut-être bien mal chez nous.

BONNEVAL. Tu le connais donc aussi?

HENRIETTE. Oui, mon père; lors de mon voyage à Paris, je l'ai vu deux fois l'hiver dernier chez madame de Simiane, où il allait souvent; et quand il a su que j'étais la sœur d'Edouard, son ami de collége, il a été pour moi, pauvre provinciale, d'une bonté et d'une prévenance que je n'oublierai jamais.

BONNEVAL, *à Edouard*. Et tu dis qu'il est jeune, qu'il a un grand nom?..

ÉDOUARD. Oui, mon père.

BONNEVAL. Et qu'il est riche?..

ÉDOUARD. Toute sa famille l'est beaucoup; il a des oncles, des cousins, dont lui et son frère doivent hériter un jour; mais, en attendant, il a des affaires fort embrouillées, où je tâche de mettre de l'ordre.

BONNEVAL. Il a donc confiance en toi?..

ÉDOUARD. Confiance entière...

BONNEVAL. Eh bien! dis donc... si adroitement tu lui vantais les qualités de ta sœur...

HENRIETTE. Y pensez-vous?.. quelle folie!..

BONNEVAL. Et pourquoi pas?.. voilà comme se font les mariages; et puis, celui-là est jeune, il n'a pas cinquante ans, tu ne le refuserais pas. Et décidément, mon ami, voilà le gendre qu'il me faut!..

ÉDOUARD. C'est bien!.. c'est bien, mon père; ne parlons pas de cela.

BONNEVAL. Au contraire, parlons-en...

ÉDOUARD. Comme vous voudrez; mais il me semble qu'auparavant il faudrait songer à le recevoir de notre mieux. (*Passant entre Bonneval et Henriette.*) Et c'est toi, Henriette, que ce soin regarde; vois si son appartement... enfin, va donc... va donc...

HENRIETTE. Oui, mon frère... (*A part.*) Je vous demande pourquoi il me renvoie dans ce moment-là!.. (*Elle regarde son père comme pour lui demander ce que cela signifie. Bonneval lui fait entendre qu'il n'en sait rien. Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD.

BONNEVAL. Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉDOUARD. Qu'il ne faut pas, même en plaisantant, parler devant une sœur d'un sujet pareil; cela pourrait, par rapport au caractère de Thémine, lui donner des idées qui ne seraient pas sans danger.

BONNEVAL. Pourquoi donc? est-ce qu'il n'a pas un bon caractère?..

ÉDOUARD. Le meilleur enfant du monde.

BONNEVAL. Est-ce qu'il n'est pas aimable?

ÉDOUARD. Au contraire, il ne l'est que trop; ayant tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, recherché par la jeunesse, aimé des femmes, il a passé sa vie à leur plaire, et il n'y a que trop bien réussi, car, de toutes celles à qui il s'est adressé, je crois que pas une ne lui a résisté.

BONNEVAL. Vraiment!..

ÉDOUARD. En un mot, c'est ce qu'on appelle un jeune homme à bonnes fortunes; c'est son état, il n'en a pas d'autre.

BONNEVAL. Ce doit être un état bien amusant.

ÉDOUARD. Je crois bien; sans cesse au milieu des fêtes, des plaisirs, menant la vie la plus heureuse, et toujours poursuivi par cinq ou six femmes à la fois. Du moins voilà comme je l'ai vu, il y a un an, quand je l'ai quitté.

BONNEVAL. Quel gaillard!.. je porte envie à ces gens-là!..

ÉDOUARD. Vous, mon père!..

BONNEVAL. Pas maintenant; mais je dis quand j'étais jeune... Oui, mon garçon, autrefois, de mon temps, je rêvais, comme tous les jeunes gens, à des conquêtes et à des bonnes fortunes; et je n'ai jamais pu en obtenir...

ÉDOUARD. En vérité!..

BONNEVAL. J'ai toujours joué de malheur; jamais, dans ma vie, je n'ai pu plaire à une seule femme, excepté à ta mère... qui encore m'a épousé sans amour... ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux, de faire bon ménage, et de nous adorer par la suite... Mais c'est égal, il m'est toujours resté dans mes idées, dans mes châteaux en Espagne, que l'existence des Lovelace, des Valmont, devait être ce qu'il y a de plus flatteur et de plus agréable au monde.

HENRIETTE, *accourant*. Entendez-vous!.. entendez-vous!.. une chaise de poste qui entre dans la cour: le voilà, c'est lui!..

ÉDOUARD. C'est Thémine.

BONNEVAL. Voyez-vous déjà quel empressement, quelle émotion!.. Restez ici, Mademoiselle, restez ici, près de moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE THÉMINE.

(*Edouard va au-devant de Thémine, qui s'arrête à la porte, et donne des ordres à un domestique dont il est accompagné.*)

ÉDOUARD. Mon cher Gustave!..

BONNEVAL, *à part, sur le devant du théâtre*. Comment! c'est là lui... moi, je m'attendais à quelque chose de... grandiose... mais c'est un homme comme moi...

ÉDOUARD, *à Thémine*. Je te présente mon père, dont je t'ai si souvent parlé... Henriette, ma sœur et ma meilleure amie...

THÉMINE. Que j'ai déjà eu, si je ne me trompe, le plaisir de voir à Paris, chez madame de Simiane...

HENRIETTE, *à part*. Il ne l'a pas oublié!

ÉDOUARD. C'est là toute ma famille, qui te remercie, comme moi, d'avoir bien voulu tenir ta promesse...

THÉMINE. Me remercier du plaisir que je vais avoir! c'est trop de bontés.

BONNEVAL. Ah! dame!.. vous ne serez pas ici comme dans vos salons dorés. De pauvres campagnards tels que nous ne peuvent pas vous offrir des plaisirs bien vifs.

THÉMINE.

AIR du *Baiser au porteur*

Dans votre charmante famille
Trop heureux ceux qui sont admis!
Dans votre accueil tant de franchise brille,
Que je me crois déjà de vos amis!

BONNEVAL.

On est le mien dès qu'on aime mon fils.

THÉMINE, *lui tendant la main.*
Touchez donc là!
ÉDOUARD, *à Bonneval, à part.*
Qu'en dites-vous, mon père?
N'est-il pas bien?
BONNEVAL, *de même.*
J'en conviens sans débat;
Mais c'est tout simple, et sans peine on doit plaire,
Lorsque l'on est fait son état.

ÉDOUARD. Et comment te trouves-tu des eaux?

THÉMINE. Pas trop bien... ma poitrine est toujours si faible...

HENRIETTE, *avec intérêt.* Eh quoi! Monsieur, vous souffrez encore?

THÉMINE. Depuis que je suis ici, je l'avais presque oublié... mais en ce moment, la fatigue du voyage...

ÉDOUARD. Point de façons, de cérémonies, ne te gêne pas.

BONNEVAL. Oui, sans doute, nous vous laissons.

ÉDOUARD. Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, nous avons à causer.

HENRIETTE. Moi, je vais m'occuper du souper.

THÉMINE. Non pas, de grâce... ne vous dérangez pas pour moi...

BONNEVAL. Laissez-la faire, ma fille n'a pas d'autres qualités que d'être bonne femme de ménage... il faut bien qu'elle fasse briller son seul mérite.

THÉMINE, *la regardant.* Il me semble que Mademoiselle en a d'autres encore, qui parlent d'eux-mêmes.

HENRIETTE. Vous êtes bien bon!..

BONNEVAL, *bas, à Édouard.* Ah mon Dieu! comme il la regarde! ça me fait peur...

ÉDOUARD. Rassurez-vous... il est homme d'honneur avant tout...

BONNEVAL. C'est égal. (*Montrant Henriette qui le regarde.*) Elle est là en contemplation; je crains toujours quelque sympathie, quelque coup de foudre.

ENSEMBLE.

BONNEVAL.

AIR du *Galop.*

Ma prudence paternelle
Doit ouvrir ici les yeux.
Suivez-moi, Mademoiselle;
Laissons-les causer tous deux!
ÉDOUARD.
La prudence paternelle
N'a rien à craindre en ces lieux!
(*Montrant sa sœur.*)
Sans que l'on veille sur elle,
(*Montrant Thémine.*)
Je réponds de tous les deux.
HENRIETTE.
Oui, le devoir nous appelle,
Et nous vous laissons tous deux;
Trop heureuse si mon zèle
Pour vous embellit ces lieux!
THÉMINE.
Du devoir qui vous appelle
Je blâme les soins fâcheux,
Puisqu'ils vont, Mademoiselle,
Vous éloigner de nos yeux!
BONNEVAL, *à Henriette.*
D'auprès de nous, et pour cause,
Tâchez de ne pas bouger;
(*A part.*)
Car elle est là qui s'expose
Sans se douter du danger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BONNEVAL.
Ma prudence paternelle, etc.
ÉDOUARD.
La prudence paternelle, etc.
HENRIETTE.
Oui, le devoir nous appelle, etc.
THÉMINE.
Du devoir qui vous appelle, etc.
(*Bonneval et Henriette sortent par la droite.*)

SCÈNE V.

THÉMINE, ÉDOUARD.

THÉMINE. Je te fais compliment, mon cher ami... depuis un an, je trouve ta sœur fort embellie; car ce n'était alors qu'une petite fille... une petite pensionnaire... que madame de Simiane affectionnait beaucoup.

ÉDOUARD. Oui, elle n'est pas mal. Mais un instant, je te demande pour elle une sauvegarde.

THÉMINE. Par exemple! la sœur d'un ami! et puis, si tu savais combien je suis revenu de toutes ces idées-là, et combien maintenant je songe peu...

ÉDOUARD. Est-ce toi que j'entends parler ainsi!.. Toi qui depuis l'âge de dix-huit ans ne t'occupes que de plaire aux dames!..

THÉMINE. Eh! plût au ciel que je n'y eusse jamais pensé! . et qu'au lieu de perdre mon temps à réussir près d'elles, je me fusse préparé, comme toi, un avenir honorable, un état indépendant!

ÉDOUARD, *souriant.* Le tien n'est donc pas aussi bon que je croyais?..

THÉMINE. Détestable!

ÉDOUARD. Dans toutes les carrières chacun en dit autant, et toi, dans la tienne, tu auras eu, du moins, des plaisirs et du bonheur!

THÉMINE. Jamais!

ÉDOUARD. Laisse-moi donc! Quelque discret que tu sois, je sais à quoi m'en tenir, et je te citerai une foule de femmes auprès de qui tu as été... aussi heureux que possible.

THÉMINE. Et qu'est-ce que tu entends par être heureux?

ÉDOUARD. J'entends!.. j'entends!.. tu le sais aussi bien que moi.

THÉMINE. C'est que c'est une expression qui n'a pas le sens commun, car je n'ai jamais eu dans ma vie un seul bonheur de ce genre-là qui ne m'ait rendu le plus malheureux des hommes... chaque succès, quel qu'il fût, m'a toujours valu une catastrophe.

ÉDOUARD. Est-il possible!

THÉMINE. D'abord, débutant dans le monde, tu sais que j'étais officier, et attaché, en qualité d'aide-de-camp, au maréchal de... je ne te dirai pas son nom.

ÉDOUARD. Tu feras aussi bien... tout le monde le connaît!

THÉMINE. Il avait une jeune femme, et tu sais que les aides-de-camp... Moi, ce n'est pas ma faute. Enfin, le mari le découvre... de là, un bruit, un éclat... tu connais l'aventure... Il a fallu donner ma démission; et voilà, grâce à mon bonheur, mon état perdu!

ÉDOUARD. Qu'importe! tu étais riche!

THÉMINE. Riche d'espérances... un oncle qui, avec cent mille livres de rente et soixante-dix ans, s'était avisé d'épouser une femme de dix-huit.

ÉDOUARD. Tant mieux!.. tu n'avais pas d'héritier à craindre.

THÉMINE. Ah bien oui !.. et la fatalité qui me poursuit!.. et le malheur qui s'attache à mes pas!.. Ma tante était jeune, vive, coquette, enfin, que te dirai-je?.. Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement mon oncle m'a prié d'être parrain, et que je perds cent mille livres de rente... Appelles-tu cela du bonheur?

ÉDOUARD. C'est ta faute!

THÉMINE. Et cinquante événements de ce genre-là, dont je te fais grâce... car, une fois lancé dans cette carrière aventureuse, une intrigue en amène une autre. Passer sa vie dans des ruses, des disputes, des jalousies continuelles, et souvent se donner bien du mal pour tromper des infidèles; compromettre ou perdre ses meilleurs amis; n'acquérir dans le monde ni estime ni considération; ne trouver chez soi ni repos ni bonheur; ruiner sa santé par des veilles, des fatigues, des inquiétudes de toutes sortes... se repentir du passé, s'ennuyer du présent, et se créer pour l'avenir des regrets, des remords et des rhumatismes : voilà ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes!.. Cette existence te paraît-elle bien séduisante?

ÉDOUARD. Non, sans doute!.. mais il ne tient qu'à toi d'y renoncer, d'embrasser une profession utile et honorable!

THÉMINE. Et laquelle? à mon âge!.. à trente ans! il est déjà trop tard; et lorsque depuis dix ans on ne s'est occupé que de futilités, on n'est plus bon à rien!

ÉDOUARD. Tu as un beau nom... tu peux faire un grand mariage!..

THÉMINE. Il ne tiendrait qu'à moi! mais ce seraient de nouveaux embarras pour rompre avec tout le monde... des plaintes, des reproches, des scènes de désespoir. Si tu savais comme il est difficile de quitter une femme, et Dieu m'est témoin cependant que j'y fais tous mes efforts!.. avec tous les procédés possibles, car, au fond du cœur, je suis honnête homme! et voilà souvent ce qui me rend si malheureux!..

ÉDOUARD. Est-il possible!..

THÉMINE. Oui, mon ami, je n'ai jamais lâchement et froidement trompé personne! il me serait impossible de feindre un amour que je n'éprouve pas!.. et maintenant encore, toutes celles que j'aime, je les aime réellement.

ÉDOUARD. Et combien y en a-t-il donc?

THÉMINE. Dans ce moment, deux seulement! une surtout : celle-là est un ange dont je ne suis pas digne... Beauté, jeunesse, vertu, elle a tout ce qu'il faut pour séduire, et jamais je n'ai aimé personne comme elle, peut-être aussi parce que je n'en ai jamais rien obtenu, rien que sa tendresse, dont je ne puis douter, tendresse si pure et si désintéressée!.. car elle m'offre, avec sa main, une fortune que, pour le moment, je suis trop pauvre et trop fier pour accepter... Je veux bien devoir aux femmes mes malheurs, mais non pas ma fortune; et puis, comme obstacle, il y a encore l'autre dont je te parlais.

ÉDOUARD. Comment!

THÉMINE. L'autre, que j'ai aimée aussi, et que je n'aime plus autant, une jeune tête, vive, ardente, qui, pour la colère et la jalousie, aurait mérité d'être Napolitaine! Et à la première nouvelle de ce mariage... je la connais, rien ne l'arrêterait! elle ferait un éclat qui me perdrait, car maintenant ce n'est plus comme autrefois... et le trouble, le déshonneur d'un ménage, c'est sur nous que cela tombe!..

ÉDOUARD. Ce qui est bien injuste!..

THÉMINE. Tu vois bien!.. tu croyais que tout cela ne donnait pas de mal à arranger!

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

J'en conviens, c'est un rude état.

THÉMINE.

Aussi, que Dieu nous soit en aide!

ÉDOUARD.

Il vaut bien mieux être avocat.

THÉMINE.

Oui, certes!.. au moins l'on ne plaide
Qu'une seule cause à la fois!
Pour vous la chance est bien plus belle!

ÉDOUARD.

Eh bien! veux-tu, pour quelques mois,
Que nous changions de clientelle?

THÉMINE. Je ne demande pas mieux, tu me rendrais service.

ÉDOUARD. Ce serait avec un grand plaisir, si, de mon côté, je n'étais pas amoureux.

THÉMINE. Toi, amoureux?

ÉDOUARD. Tais-toi, c'est mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL. Eh bien! notre cher hôte, êtes-vous un peu reposé? vous trouvez-vous mieux?.. Et vous, jeunes gens... avons-nous renoué connaissance?..

ÉDOUARD. Oui vraiment! il est si doux de retrouver un ami véritable, un ami sur qui l'on puisse compter!...

BONNEVAL. Il a raison, mon fils doit s'estimer heureux d'être votre ami. Moi qui vous parle, je suis fier de vous connaître! Oui, jeune homme, je vous regarde avec admiration, comme je regarderais un homme célèbre, un conquérant! Il me fait l'effet de Napoléon, dans son genre.

THÉMINE. Vous êtes trop bon.

ÉDOUARD, *souriant.* Mon père, vois-tu, est comme la multitude, qui se laisse éblouir par l'éclat des conquêtes, et n'en voit pas les inconvénients, les nuits que l'on passe à veiller dans les bals, et les rendez-vous quand il faut, au mois de janvier, attendre une heure entière en plein air...

BONNEVAL. A l'espagnole...

THÉMINE. Ou dans une voiture de place, mal fermée, au risque d'un rhume ou d'une fluxion de poitrine.

BONNEVAL. Voilà ce que j'aimerais le moins; mais le reste doit être si agréable... les intrigues, les belles dames voilées, les lettres mystérieuses; et à propos de cela, en voilà une qui arrive par la poste.

THÉMINE. Pour moi?...

BONNEVAL. Non, Monsieur, celle-là n'est pas pour vous, elle est adressée à M. Bonneval. Mais comme maintenant, grâce au ciel, nous sommes deux dans la maison, je ne sais pas si c'est pour mon fils ou pour moi... (*A Édouard.*) Tiens, regarde, c'est timbré de Mâcon, et je n'y connais personne.

ÉDOUARD. Ni moi non plus!...

THÉMINE, *nonchalamment.* Mâcon! je sais ce que c'est... (*A Édouard.*) Comptant passer ici quelques jours, je m'étais permis, mon cher ami, de me faire adresser mes lettres chez ton père. (*A Bonneval.*) Et, comme je vous le disais bien, la lettre est pour moi.

BONNEVAL, *ôtant la première enveloppe qu'il jette à terre.* C'est, ma foi, vrai... (*Lisant.*) « Pour remettre

à M. Gustave de Thémine. » Est-il étonnant! (*Lui remettant la lettre.*) C'est un billet de femme... ça ne se demande pas... papier satiné. (*Thémine prend la lettre et la met dans sa poche.*) Eh bien! vous ne lisez pas?

THÉMINE. J'ai le temps, et puis, je me doute de ce qu'il contient : c'est toujours la même chose.

BONNEVAL. Pour vous, qui en avez l'habitude, mais pour moi, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

THÉMINE, *reprenant la lettre de sa poche.* Aucune... (*Lisant.*) « Ne venez point dans mon immense et go-« thique château, vous ne m'y trouveriez plus, je « pars; c'est à Paris que l'amour ira vous attendre. « Venez! mon ami, venez... »

BONNEVAL, *à Édouard.* Est-il heureux! un billet pareil... il y a de quoi faire tourner la tête... et à votre place... de mon temps...

THÉMINE. Q'auriez-vous fait?

BONNEVAL. Je serais déjà en route.

THÉMINE, *s'asseyant à droite du théâtre.* Vous êtes si bon! moi, je reste.

BONNEVAL. Est-il possible! vous n'irez pas?

THÉMINE, *donnant la main à Édouard qui s'est approché de lui.* Non, certes, ces huit jours étaient ceux que je destinais à l'amitié, et au lieu du calme, du repos que je trouve ici, j'irais faire soixante lieues... pour un rendez-vous? le ciel m'en préserve!

ÉDOUARD. Tu as raison... fais comme moi.. prends des vacances...

THÉMINE. Et puis tu sais bien que je veux me retirer du monde.

BONNEVAL. Quel dommage!...

THÉMINE, *se levant.* Et cette personne-là est justement celle dont la tête ardente et les inconséquences pourraient le plus me compromettre.

BONNEVAL. Une petite madame de Lignolle?

THÉMINE. A peu près... et de plus un mari jaloux... soupçonneux à l'excès...

BONNEVAL. Qu'on ne saurait tromper...

THÉMINE, *souriant.* Oh! cela n'empêche pas... et ce vieux château, où elle est en ce moment, me rappelle l'aventure la plus plaisante...

BONNEVAL. Oh! dites-la-nous, de grâce, j'adore les aventures.

THÉMINE, *sérieusement.* Du tout, je n'en conte jamais.

ÉDOUARD. C'est vrai... il est d'une discrétion... nécessaire peut-être dans sa position... mais ici, entre nous...

BONNEVAL. Avant le souper et pendant que ma fille n'y est pas... eh bien, donc?

THÉMINE. Eh bien! il y a quelques mois, en allant aux eaux, je m'arrêtai une journée dans cet antique manoir, un parc magnifique, ancien jardin français, que le maître du logis venait de faire dessiner à l'anglaise, et qu'il nous faisait admirer en détail... car, soit jalousie de mari, soit amour-propre de propriétaire, il ne nous quittait pas d'un seul instant. Je partais après le dîner, pas moyen d'adresser un seul mot de regret à sa femme, une femme de dix-huit ans... jeune... vive, charmante; c'était désolant...

BONNEVAL. Je conçois...

THÉMINE. Enfin, ennuyés de nous promener, je m'écrie avec impatience : « Rentrons au château, car, dans ce bosquet où nous sommes, nous ne pourrions pas entendre la cloche du dîner. — C'est ce qui vous trompe, dit le maître de la maison, le vent porte de ce côté, et on entendrait parfaitement. — Vous êtes dans l'erreur. — Non, vraiment. — Je parie que si. — Je parie que non. — Vingt-cinq louis... » La dispute s'engage; et pour savoir au juste qui de nous deux gagnera, il est convenu que nous resterions où nous étions, tandis que le mari retournerait au château sonner le tocsin... Ce qu'il fit bravement et très-longtemps. Et quand il revint d'un air victorieux nous demander : — Eh bien! avez-vous entendu?... nous fûmes obligés de convenir qu'il avait gagné, ce dont il fut très-content... et moi aussi!

TOUS TROIS, *riant.*

AIR : *Profitez du temps* (romance de ROMAGNÉSI.)

C'est vraiment charmant!
Ce mari qui sonne!
Qui sonne en personne;
Quel soin complaisant!
Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait.

ÉDOUARD, *montrant Thémine.*

Pour lui tous les jours
Sont des jours de fêtes!

BONNEVAL.

Vivent les conquêtes!
Vivent les amours!

ENSEMBLE.

Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE. Mon père, mon père, encore une visite qui nous arrive. Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit d'une voiture?

BONNEVAL. Ma foi! non; nous étions là dans une conversation...

HENRIETTE. C'est votre ancien ami, le général Torigni...

THÉMINE. Le général!...

ÉDOUARD. Tu le connais?...

THÉMINE, *froidement.* Mais, oui; c'est lui, je crois, qui commande ce département.

BONNEVAL, *gaiement.* Précisément! qu'il soit le bienvenu! jamais nous n'avons reçu tant de monde à la fois... tant de beau monde... cela va nous donner un mal... un embarras qui m'enchante... (*A Thémine.*) Vous excusez...

THÉMINE. Comment donc! je vous en prie, que je ne vous empêche pas de recevoir vos nouveaux hôtes... (*Il s'assied près de la table à gauche, et ouvre un livre qu'il lit.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE TORIGNI, HORTENSE.

BONNEVAL. Eh! le voilà, ce cher ami!

TORIGNI. Mon cher Bonneval... vous ne nous en voulez pas de venir ainsi chez vous en passant, sans

façon et en ménage, car je vous présente ma femme... vous ne saviez peut-être pas que j'étais marié?... (*Edouard s'approche de madame et de M. de Torigni, qu'il salue.*)

BONNEVAL. Non, vraiment...

TORIGNI. Depuis deux ans, et une jolie femme, je m'en vante. Que voulez-vous? vieux soldat de Bonaparte, j'ai fait mon chemin, j'ai eu des grades, des dotations... j'ai été fait baron... comme tout le monde.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Aussi, je me disais sans cesse,
De mon nom soutenant l'éclat,
A quelqu'un il faut que je laisse
Mes écus et mon majorat!
Et dans une telle alliance
Je ne me suis pas, Dieu merci!
Décidé comme un étourdi,
Car voilà trente ans que j'y pense!

Et comme j'en avais soixante-deux, il était temps.

BONNEVAL. Et, comme on dit, vous n'avez pas perdu pour attendre.

TORIGNI, *montrant sa femme.* Non, certes... un peu jeune, un peu vive, un peu étourdie, quelquefois même inconséquente.

HORTENSE. Je vous remercie, Monsieur.

TORIGNI. Du reste, un cœur excellent, et une tête... c'est elle qui mène toute la maison, à commencer par moi, et cependant, vous le savez, je ne suis pas tendre.

HORTENSE. Ah! vous êtes bien modeste, vous pourriez dire colère... jaloux.

TORIGNI. Et même brutal, j'en conviens. Au moindre soupçon, je brise tout, et il y a des moments où je la tuerais; mais, cela passé, je redeviens le meilleur enfant du monde, et le mari le plus galant.

HORTENSE. Oui, la galanterie de l'Empire.

TORIGNI, *s'avançant.* Que vois-je? monsieur de Thémine en ces lieux! (*Thémine salue madame de Torigni, qui lui rend froidement son salut.*) Surcroît de plaisir. (*A Bonneval.*) Mon cher ami, voilà le plus aimable homme qui existe.

HENRIETTE. Vraiment!

TORIGNI. C'est à son crédit que je dois le commandement de ce département; et quand tant d'autres se vantent de ce qu'ils ne font pas, lui ne m'a jamais rien dit d'un pareil service.

THÉMINE. Ne parlons pas de cela, général.

TORIGNI. C'est au ministère seulement que je l'ai appris.

HENRIETTE. Ah! que c'est bien à lui!..

TORIGNI, *à Hortense.* Et tu ne le remercies pas comme moi?

HORTENSE. Je n'en vois pas la nécessité, si c'est au crédit de Monsieur que je dois un exil dans les départements... moi qui n'aime que Paris... les bals, les spectacles.

TORIGNI. Nous irons chaque hiver passer deux mois dans la capitale; je l'ai obtenu.

HORTENSE. A la bonne heure... vous, au moins, vous êtes aimable; mais il n'y a pas de la faute de Monsieur, et je lui demanderai toujours de quel droit il se mêle de protéger les gens qui ne réclament pas sa protection.

THÉMINE. Je suis désolé, Madame, d'avoir mérité votre ressentiment.

TORIGNI. Elle vous pardonnera.

THÉMINE. Je l'espère, du moins.

HORTENSE. Et je l'espère, dans votre bouche, veut dire : J'en suis sûr... Eh bien! c'est ce qui vous trompe, car il y a en vous, Monsieur, une intrépidité de bonne opinion que je ne puis souffrir. (*A Torigni, qui fait un geste.*) Oh! n'ayez pas peur, il le sait bien, je ne lui apprends rien de nouveau; toutes les femmes le craignent ou le flattent : moi, je lui dis toujours la vérité; aussi nous sommes ennemis déclarés, ce qui n'empêche pas de se voir; et, puisque nous retournons à Paris, quand viendrez-vous me demander à dîner?

TORIGNI. Oui, pour faire la paix.

HORTENSE. Un mardi ou un samedi, mon jour de loge aux Italiens, le général les déteste, vous m'y mènerez... mais rancune tenante!

THÉMINE. Je l'entends bien ainsi, la guerre m'offre tant d'avantages!..

HORTENSE. Et comment cela?

THÉMINE. Être votre ennemi, c'est un moyen de me distinguer; je suis sûr d'être le seul, tandis qu'autrement!..

HORTENSE. Ah! que c'est fade!

BONNEVAL, *bas, à Edouard.* En voilà une du moins qui ne l'aime pas.

TORIGNI. Ah çà, outre le plaisir de vous voir... je suis venu pour affaires; j'allais à Paris consulter M. Edouard, votre fils, lorsque j'ai appris hier qu'il était chez vous en vacances, et j'ai dit : « Fouette, « postillon! deux lieues de plus pour trouver un « homme de talent. »

THÉMINE. On fait souvent plus de chemin sans en rencontrer.

TORIGNI. Comme vous dites.

ÉDOUARD, *passant auprès du général.* A vos ordres, général... Mais nous parlerons de cela plus tard, car devant ces dames...

HORTENSE. Ah! mon Dieu! que je ne vous gêne pas... moi, je suis horriblement fatiguée... je vais faire un peu de toilette.

TORIGNI.

AIR du *Pot de fleurs.*

Et ta fatigue, chère amie?

HORTENSE.

Cela délasse!

TORIGNI.

Il y paraît!

THÉMINE.

Dès qu'il faut vaincre tout s'oublie.

TORIGNI.

Des conquêtes tel est l'effet!

THÉMINE, *à Torigni.*

Cette habitude était jadis la vôtre,
Et votre bras, que la gloire guidait,
D'une victoire alors se reposait
En en gagnant encore une autre.

(*Bonneval et Henriette remontent le théâtre, et causent ensemble.*)

HORTENSE. C'est très-joli, ce qu'il vous dit là, car Monsieur est bien plus galant avec vous qu'avec moi... aussi je m'en vais, je vous laisse.

BONNEVAL, *passant avec Henriette entre M. de Torigni et Hortense.* Ma fille va vous montrer votre appartement, la chambre verte, n'est-ce pas? la première à gauche dans le corridor, une vue superbe, la vue sur mes vignes.

HENRIETTE. Ne vous inquiétez donc pas, mon père, cela me regarde.

BONNEVAL. Par exemple... général, je crains que nous ne soyons obligés de vous séparer de Madame; car, dans cette campagne, nos chambres sont si petites, que vous aurez chacun la vôtre... c'est très-désagréable.

HORTENSE, *souriant*. Comment donc!.. une maison charmante.

BONNEVAL. Vous êtes bien bonne.

HORTENSE, *à Henriette*. Pardon, ma belle demoiselle, désolée de la peine que vous prenez... mais je vous rends tout de suite à ces messieurs. (*Saluant Thémine.*) Monsieur Thémine... (*Saluant Torigni.*) Monsieur le général, j'ai bien l'honneur... Allons, Messieurs, parlez d'affaires, il n'y a plus de dames. (*Elle entre avec Henriette dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* HENRIETTE ET HORTENSE.

(*Thémine s'est assis à droite du théâtre.*)

TORIGNI. Je ne suis pas fâché que ma femme s'éloigne, car, sans le savoir, elle est pour quelque chose dans cette aventure dont je veux vous parler, et j'aime autant qu'elle n'en ait pas connaissance.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc?

TORIGNI. Une discussion qui a lieu entre l'autorité militaire et l'autorité administrative, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit mémoire justificatif pour exposer au ministère ce qui s'est passé entre moi et M. de Varange, notre préfet.

THÉMINE, *se levant*. M. de Varange, mon cousin, un cousin à succession, avec qui je suis brouillé à mort.

TORIGNI. Vrai? touchez là, nous sommes quittes... je vous ai rendu, sans le savoir, un service d'ami.

TOUS. Et comment cela?

TORIGNI. L'autre soir, dans son salon, où nous n'étions que quelques personnes, j'étais sur un canapé, où je dormais à moitié, ce qui m'arrive souvent, lorsqu'en me réveillant j'entendis mon nom que l'on prononçait en riant et à voix basse. C'était M. le préfet lui-même qui se permettait de s'égayer à mes dépens.

AIR de *Turenne*.

Sur mon honneur, sur celui de ma femme,
Ils plaisantaient! j'entendais leurs bons mots!

THÉMINE.

Et vous pouviez, dans le fond de votre âme,
Donner croyance à de pareils propos?

BONNEVAL.

Vous, compagnon de nos vieux généraux!

ÉDOUARD.

Lorsque la mitraille et la poudre
Ont respecté ce front guerrier,
Rien ne saurait l'atteindre!.. le laurier
Préserve, dit-on, de la foudre!
Préserve toujours de la foudre!

TORIGNI. Dieu le veuille! aussi j'aurais dû m'écrier: « C'est une calomnie, vous outragez un vieux soldat, « un homme d'honneur. » Mais, ma foi!.. je n'ai eu le temps ni de parler, ni de réfléchir, j'ai commencé l'explication militairement, en lui appliquant un soufflet...

BONNEVAL. O ciel...

TORIGNI. Vous sentez qu'après cela il ne s'agissait plus de phrases, et le soir même, nous nous sommes battus au pistolet... nous marchions l'un sur l'autre... il a tiré à dix pas, m'a manqué... moi je suis arrivé sur lui.

ÉDOUARD. Et vous lui avez donné la vie?..

TORIGNI. Je l'ai tué sans pitié; je ne m'en repens pas, et j'en ferais autant, à quiconque, directement ou indirectement, porterait atteinte à la réputation de ma femme... je n'ai qu'un tort, c'est de m'être battu, et si jamais j'étais trahi...

ÉDOUARD. Y pensez-vous?

TORIGNI. Oui, morbleu!.. c'est une infamie, et je m'en rapporte à vous, qui êtes avocat et qui entendez la justice. Vous punissez, n'est-il pas vrai, le vol et l'assassinat? Si un malfaiteur s'introduit chez moi pour me dérober une somme dont je ne me soucie guère... il y a des lois, et s'il me dérobe ce que j'ai de plus cher au monde, il n'y en a pas! s'il me ravit mon honneur, mon repos, ma réputation, il faut que j'aille exposer mes jours pour en avoir vengeance! je ne crains pas la mort, je l'ai vue de près... mais penser qu'en mourant, je laisserais auprès de ma femme un successeur peut-être... Non, je suis trop jaloux pour me faire tuer, et si jamais je trouvais chez moi un amant, un rival, je tirerais dessus sans remords; et, dans mon âme et conscience, je croirais avoir bien fait...

THÉMINE, *souriant*. Vous dites cela, mais vous n'oseriez pas.

TORIGNI. Et qui m'en empêcherait?

THÉMINE. Vous-même.

TORIGNI. Ce n'est pas vrai.

THÉMINE. Laissez donc, vous êtes trop brave pour cela, je parie bien...

TORIGNI. Je parie que non. (*Souriant.*) Et prenez garde, mon cher ami, vous savez que vous n'êtes pas heureux avec moi en paris...

BONNEVAL. Comment cela?

TORIGNI. Je lui en ai déjà gagné un il y a deux mois... lorsqu'en allant aux eaux, il s'est arrêté une demi-journée... dans mon château, aux environs de Mâcon; et cette visite-là lui a coûté vingt-cinq louis.

BONNEVAL. O ciel!...

TORIGNI. Tout autant, et je me le reproche, parce qu'en honneur, je pariais à coup sûr. Il voulait me soutenir que, du bout de mon parc, on n'entendait pas la cloche de ma salle à manger.

THÉMINE, *vivement*. Du tout, ce n'était pas moi!

TORIGNI. Vous et ma femme, vous êtes tous les deux d'une obstination...

THÉMINE, *à part, avec impatience*. Et pas moyen de l'arrêter!

TORIGNI. Au point que, pour les convaincre, j'ai été obligé moi-même d'aller sonner...

BONNEVAL, *tout effaré*. Non, non... ce n'est pas possible... et je doute encore.

TORIGNI. Il n'y a pas à en douter; c'est comme je vous le dis... rien n'est plus vrai.

BONNEVAL, *à part*. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

THÉMINE, *à Édouard*. Prends donc garde à ton père, qui va nous trahir.

TORIGNI. C'est drôle, n'est-ce pas? très-drôle, ah!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE. Mon père, madame de Torigni est prête, le souper est servi; et si vous voulez... (*Le regardant.*) Ah mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Quelle drôle de physionomie!..

THÉMINE. C'est vrai! la figure la plus étonnante.

HENRIETTE, *riant.* Ah! ah! ah!

THÉMINE, *riant aussi.* Il n'y a pas moyen... de garder son sérieux... (*Tous se mettent à rire.*)

BONNEVAL, *regardant Thémine.* Et il ose rire encore!.. je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines... (*Essayant de rire.*) Ah! ah!..

THÉMINE, *à Edouard.* Tâche donc de changer la conversation.

TORIGNI, *regardant à terre et se baissant.* Par exemple pour un homme soigneux, voilà une lettre que vous laissez traîner à terre...

BONNEVAL, *qui est passé auprès d'Edouard.* Une lettre... laquelle?..

TORIGNI, *la ramassant.* Non, je me trompe, ce n'est qu'une enveloppe... (*La regardant.*) A monsieur Bonneval. (*S'arrêtant.*) Ah! mon Dieu!..

ÉDOUARD, *bas, à Bonneval.* L'écriture de sa femme... il la reconnaît.

BONNEVAL. Que lui dire?

THÉMINE. Silence!..

TORIGNI, *à part, et regardant toujours l'adresse.* C'est bien sa main... et timbrée de Mâcon... Il n'y a pas de doute... A monsieur Bonneval. Comment ma femme écrit-elle à Édouard, à ce jeune homme, qu'elle ne connaît pas? Je le saurai. (*Haut, à Bonneval.*) Je pense que cette enveloppe contenait une lettre qui appartenait à votre fils?

BONNEVAL, *à part.* Dieu!.. s'il allait lui chercher querelle!.. (*Haut.*) Non, général, non, c'est à moi que la lettre était adressée.

TORIGNI, *le regardant avec intention.* A vous?..

BONNEVAL, *à part.* Il va me prendre pour un séducteur.

TORIGNI, *se contenant.* Puis-je savoir sans indiscrétion, quelle est la personne qui vous a envoyé cette lettre? Comment se fait-il qu'elle vous écrit!.. quelle affaire?.. quelle relation?..

BONNEVAL, *à part.* Je me sens une sueur froide; c'est fini, me voilà revenu des bonnes fortunes et des conquérants.

TORIGNI, *avec une colère concentrée.* Eh bien!..ne pouvez-vous me répondre?.. Y a-t-il là-dessous quelque mystère?..

ÉDOUARD, *souriant et passant auprès de Torigni.* Aucun, général; mais il n'est pas étonnant que mon père ignore ce dont il s'agit: c'est moi qui ai reçu la lettre, et qui l'ai lue. (*Bonneval passe à la droite de Thémine.*

TORIGNI. Et de qui était-elle?

ÉDOUARD. Vous vous en doutez bien: elle était de votre femme.

TORIGNI. Et pourquoi vous écrivait-elle?

ÉDOUARD. Pour nous prévenir de votre arrivée.

THÉMINE, *bas, à Édouard.* A merveille!..

BONNEVAL, *à part.* Dieu! que ces avocats ont d'esprit, pour trouver des moyens!..

TORIGNI, *à part.* Quoi! vraiment, c'était cela?.. (*Souriant.*) Eh bien! voyez, mes amis, si je suis malheureux!.. l'aspect seul de cette enveloppe, cette écriture, avaient déjà fait naître dans mon esprit mille idées absurdes.

ÉDOUARD, *bas, à Thémine.* Préviens madame de Torigni.

THÉMINE, *de même.* J'y cours. (*Avec effroi.*) C'est elle!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE.

HORTENSE. Ce n'est pas moi qui ferai attendre, je l'espère... Je descends pour le souper, car il paraît que l'on soupe... c'est amusant... c'est patriarcal... (*A Torigni.*) Eh bien! Monsieur, la conférence est-elle terminée?

TORIGNI. Sans doute... (*Lui montrant l'enveloppe.*) Tenez, connaissez-vous cela?..

HORTENSE. O ciel!

TORIGNI. Pourquoi, je vous le demande, ne pas m'en prévenir?..

HORTENSE. Moi! que voulez-vous dire?..

THÉMINE. Que la vue seule de cette enveloppe, trouvée à terre, avait déjà éveillé l'imagination du général.

ÉDOUARD. Il ne voulait pas croire que vous nous eussiez écrit, Madame, pour nous prévenir de son arrivée...

HORTENSE, *cherchant à se remettre.* Et pourquoi pas?.. C'était, je crois, plus convenable que de surprendre ainsi vos amis...

TORIGNI. Certainement; mais je le répète, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?

HENRIETTE, *venant entre Edouard et Torigni.* C'est comme à moi; les frères sont singuliers!.. il avait cette lettre, et il ne m'en prévient pas!..

TORIGNI, *regardant Edouard et sa femme.* C'est étonnant!..

HENRIETTE. De sorte que j'ai été obligé, et vite, et vite...

ÉDOUARD, *bas, à Henriette.* Tais-toi donc!

TORIGNI, *à Henriette, regardant Edouard et sa femme.* Ah! il ne vous en a pas fait part!..

THÉMINE. Les avocats ont bien autre chose en tête, et sont distraits comme les poëtes. Allons, général, à table! (*Il va auprès de Torigni.*)

TORIGNI, *toujours observant.* Volontiers...

ÉDOUARD. Vous verrez notre vin de Champagne de la façon de mon père.

TORIGNI, *essayant de rire.* Ici... à Dijon?..

ÉDOUARD. Certainement; c'est en Bourgogne maintenant qu'on fait le champagne...

THÉMINE. Aussi, moi qui n'en bois jamais, je tiendrai tête au général; une fois par hasard, cela fait bien, cela étourdit.

TORIGNI. Vous avez raison... (*Bas, à Thémine, montrant Edouard et sa femme.*) Mon cher ami, j'ai des soupçons sur ce jeune homme.

THÉMINE, *de même.* Quelle folie! Y pensez-vous?

TORIGNI, *de même.* Je ne les perds pas de vue.

FINAL des *Voitures versées.*

CHŒUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
On soupait chez nos bons aïeux.

TOUS, *à part.*

Cachons mon trouble à tous les yeux.

HORTENSE, *bas, à Thémine, pendant que la musique continue.* Il faut que je vous parle; ne fût-ce qu'une minute.

THÉMINE, *de même.* Impossible.

HORTENSE. Ma sûreté en dépend.

THÉMINE. J'irai. (*Il s'éloigne, et dit à part:*) La chambre verte; je me le rappelle.

BONNEVAL, *à Henriette*. La chambre destinée à Madame est-elle prête?

HENRIETTE. Y pensez-vous? pour une belle dame, un tel appartement! je lui donnerai le mien : c'est le plus beau de la maison.

BONNEVAL. Et toi?

HENRIETTE. Je prendrai la chambre verte.

CHŒUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
A table, à table

(*Édouard offre sa main à Hortense; le général à Henriette; Thémine et Bonneval sortent les derniers.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon du château de madame de Simiane. Une cheminée et deux croisées au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Simiane; celle de droite est la porte d'entrée. Sur le devant, à gauche, un guéridon avec quelques papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

(*Thémine est assis à droite du théâtre, la tête appuyée sur sa main; madame de Simiane entre par la porte à gauche, et parle à un domestique.*)

MADAME DE SIMIANE, *au domestique*. Disposez tout, comme je l'ai dit, et avertissez-moi dès que ces messieurs viendront .. (*Le domestique sort par la porte à droite. Apercevant M. de Thémine, et à part.*) Ah! M. de Thémine... il arrive le premier... c'est bien...

THÉMINE, *à part*. Plus de repos!.. c'est horrible! et depuis six semaines, depuis ce funeste voyage, ne pouvoir chasser cette idée qui me poursuit!..

MADAME DE SIMIANE, *s'approchant doucement*. Il ne me voit pas, tant il est préoccupé! il ne faut pas m'en plaindre, c'est peut-être à moi qu'il pense.

THÉMINE, *à part*. Fatale soirée! fatale ivresse!.. (*Madame de Simiane s'approche lentement, et met sa main sur son épaule, Thémine, la regardant.* Ah! Amélie!.. (*Avec délire, et joignant les mains.*) Pardon!.. pardonnez-moi!..

MADAME DE SIMIANE, *souriant*. De ne m'avoir pas vue!

THÉMINE. Oui, j'en avais besoin... je vous appelais... ne me quittez pas!.. quand vous êtes près de moi, je suis heureux! je ne pense plus à rien, qu'à vous, qui malgré votre cruauté, votre sévérité, êtes mon ange gardien.

MADAME DE SIMIANE. Dites-vous vrai?.. tant mieux; mais savez-vous, mon ami, que depuis plus d'un mois, depuis votre retour des eaux, vous m'inquiétez sérieusement!..

AIR du *Piége*.

Ou d'humeur noire ou de vapeur
On vous croirait atteint!

THÉMINE.

Quelle injustice!

MADAME DE SIMIANE.

C'est donc le spleen?

THÉMINE.

Eh! non, vraiment! erreur!

MADAME DE SIMIANE.

Alors, Monsieur, c'est un caprice,
C'est pire encor; ce sont des torts nouveaux.
Qu'il faut nous laisser, à nous autres!
Pourquoi, Messieurs, nous prendre nos défauts?
Vous avez bien assez des vôtres!

Et c'est pour vous gronder que je vous ai fait venir de si bon matin ici, dans mon château; vous pensiez peut-être être en bonne fortune?

THÉMINE. Mais oui; puisque je venais vous voir.

MADAME DE SIMIANE. Eh bien! mon ami, détrompez-vous; il s'agit de choses trop sérieuses, et auxquelles vous ne vous attendez guère... D'abord, parlons raison : il y a quelques mois, quand je vous offris ma main, vous m'avez refusée... vous n'aviez rien, vous ne vouliez pas tenir de votre femme votre fortune et votre existence dans le monde; et tout en blâmant un excès de délicatesse qui nous rendait malheureux, je trouvais à ce refus un motif trop noble pour m'en offenser; mais, depuis six semaines environ, la mort de votre cousin vous laisse héritier d'une fortune égale au moins à la mienne : c'est chez votre ami, chez M. Edouard Bonneval, que vous avez, si je ne me trompe, appris cette nouvelle; et dès le lendemain au matin, vous avez quitté sa campagne près de Dijon, et vous êtes accouru chez moi, à Paris, dans un état que je ne pourrais jamais oublier... un air sombre et égaré, une physionomie toute renversée; et cependant je ne pouvais attribuer cette douleur à la perte de votre cousin, que vous n'aimiez pas, et avec qui vous étiez fort mal... Ma première pensée, je l'avoue (on craint tout quand on aime), fut que votre cœur était changé... que vous ne m'aimiez plus...

THÉMINE. Moi!

MADAME DE SIMIANE. Je fus bientôt rassurée... jamais vous n'aviez été pour moi plus tendre et plus assidu; mais souvent, dans vos yeux, il y avait une expression de regrets, d'amour et de repentir, qui me touchait tellement, que, bien des fois, je fus tentée de vous dire : Je te pardonne...

THÉMINE. Me pardonner... et quoi?..

MADAME DE SIMIANE. Je n'en sais rien, mais je vous pardonnais toujours; et maintenant que je sais tout...

THÉMINE. O ciel!.. vous sauriez... non... non... ce n'est pas possible.

MADAME DE SIMIANE. L'autre semaine, au jardin, vous causiez avec votre frère... j'étais près de vous, et il vous disait : « Eh bien! quand vous mariez-vous?.. — Peut-être jamais! avez-vous répondu... Il me semble que j'ai si peu de temps à vivre... je suis tellement souffrant, que, quoique adorant madame de Simiane, il y a peu de générosité à moi à l'associer à mon sort. » Voilà ce que vous avez dit... et c'est donc là, Monsieur, la cause de votre tristesse?

THÉMINE, *à part*. Ah!.. gardons-nous de la détromper! (*Haut.*) Eh bien! oui, Madame; oui, j'en conviens... des pressentiments dont je rougis moi-même...

MADAME DE SIMIANE. Et qui n'ont pas le sens commun. Mais quand vous auriez dit vrai, où donc deviez-vous chercher des soins et des consolations, si ce n'est auprès de moi?.. Veiller sur celui qu'on aime, éloigner de lui la douleur... mais nous sommes faites pour cela, c'est notre état, notre mérite... le seul que le temps ne puisse nous enlever; et en se mariant, mon ami, l'on y compte un peu... Si vous ne nous aimiez que tant que nous sommes belles, et tant que

vous êtes jeunes, notre empire serait de bien courte durée; mais malheureusement arrivent pour vous les années et les souffrances... vous nous aimez alors parce que nous sommes bonnes, vous nous aimez en proportion de vos peines, et cet amour-là n'est pas comme l'autre, il ne fait qu'augmenter...

THÉMINE. Ah! comment reconnaître tant d'amour et de générosité?..

MADAME DE SIMIANE. Je n'en ai pas tant que vous croyez... car, cette fois, je n'ai point pardonné, et je me suis vengée à mon tour de mon manque de confiance... J'ai tout disposé sans vous en prévenir... je vous ai écrit hier que je vous priais de vous rendre ici, dans mon château, pour une affaire importante... qui ne souffrait pas de retard.

THÉMINE. Et laquelle?

MADAME DE SIMIANE. Vous ne devinez pas?... votre mariage, Monsieur...

THÉMINE, *avec joie*. Il se pourrait!... un pareil bonheur!

MADAME DE SIMIANE. On ne vous demande pas votre avis ni votre consentement.

AIR : *Le Parnasse des dames.*

Au complot, à la perfidie,
En vain vous aurez beau crier!
Bon gré, mal gré, l'on vous marie.
Vous êtes notre prisonnier!
Oui, dans ce château je commande!
Et d'en sortir perdez l'espoir!
C'est votre peine...

THÉMINE.

Ah! je demande
Qu'elle commence dès ce soir!

MADAME DE SIMIANE. Quoi! vraiment, cela ne vous effraie pas!

THÉMINE. Ah! j'oublie tout!... plus de remords!... plus de regrets! Mais comment, sans que j'aie pu m'en douter, une pareille conspiration..... a-t-elle réussi?..

MADAME DE SIMIANE En ne disant rien à personne... vous comprenez... pas même à nos témoins, dont l'un est ici depuis hier soir, et les autres vont arriver ce matin, sans savoir même de quoi il s'agit.

THÉMINE. Et ces témoins sont?...

MADAME DE SIMIANE. Des amis, dont la présence, je crois, vous sera agréable... et il faut que vous les trouviez bien; car, en l'absence de votre frère, qui vient de quitter Paris, je les ait fait venir exprès.

THÉMINE. Et qui donc?

MADAME DE SIMIANE. D'abord, de votre côté, votre meilleur ami... un charmant jeune homme, pour qui j'ai la plus grande estime, et que vous-même autrefois m'avez présenté... Edouard Bonneval...

THÉMINE, *vivement*. Edouard!... Ah! ce nom-là me rappelle...

MADAME DE SIMIANE. Quoi donc?...

THÉMINE. Rien... excusez-moi.... je voulais dire.... que surpris ainsi à l'improviste...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Deux messieurs demandent à parler à Madame.

MADAME DE SIMIANE. Qui donc?...

LE DOMESTIQUE. MM. Bonneval, le père et le fils.

THÉMINE, *à part*. Ah! dans ce moment surtout, je ne pourrais supporter leur présence.

MADAME DE SIMIANE, *au domestique*. Et vous les faites attendre!... qu'ils entrent sur-le-champ!... (*A Thémine.*) Qu'avez-vous donc?

THÉMINE, *embarrassé*. Deux mots à écrire... à envoyer à Paris.

MADAME DE SIMIANE, *lui montrant sa chambre*. Eh bien! là, dans mon appartement... (*Thémine passe à gauche et lui baise la main.*) N'est-ce pas dans votre appartement? (*Thémine entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD, MADAME DE SIMIANE.

ÉDOUARD, *à la porte*. Entrez donc, mon père.

BONNEVAL. C'est toi qui me présente. (*Ils entrent.*)

MADAME DE SIMIANE. Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Edouard, et plus encore de la surprise que je vous dois; je n'aurais pas osé compter sur le plaisir de voir monsieur votre père, et je m'estime bien heureuse que de lui-même...

BONNEVAL. Oui, Madame... (*A part.*) Voilà une femme charmante!.... (*Haut.*) J'ai voulu accompagner mon fils à Paris, d'abord pour voir Paris, et pour jouir de ses succès, à ce cher enfant!

MADAME DE SIMIANE. C'est si naturel!... Il marche à une belle réputation, et chacun dit que sa place est marquée au premier rang.

BONNEVAL, *à Edouard*. Tu l'entends!.... (*A madame de Simiane.*) Et avec tout cela il n'est pas heureux.

MADAME DE SIMIANE. Est-il possible!

ÉDOUARD. Il ne s'agit pas de moi, mon père, mais de Madame. Et quand j'ai reçu de vous ce billet où vous me dites seulement: « Venez, j'ai besoin de vous... j'attends de vous un service, » j'ai tout quitté, et me voilà!

MADAME DE SIMIANE. Je connaissais votre amitié, je n'en doutais pas; et plaise au ciel que vous puissiez quelque jour mettre la mienne à l'épreuve!

ÉDOUARD. Que de bontés!...

BONNEVAL. Et tu hésites encore à parler?...

ÉDOUARD, *d'un air suppliant*. Mon père, au nom du ciel!...

MADAME DE SIMIANE. Qu'y a-t-il donc?...

BONNEVAL, *passant entre Edouard et madame de Simiane*. Une chose d'où dépend son sort.

MADAME DE SIMIANE. Est-il vrai? parlez vite!...

ÉDOUARD. Ne le croyez pas, Madame!...

BONNEVAL. Quelque chose que j'ai appris par sa sœur, et qu'il n'a jamais osé vous dire; et s'il faut vous l'avouer, Madame, c'est pour cela que je suis venu avec lui... J'ai dit: Je verrai madame de Simiane; il faut qu'elle sache ce dont il s'agit; et puisque j'ai un fils qui, quoique avocat, ne peut pas parler, je parlerai pour lui.

ÉDOUARD. Mon père!...

BONNEVAL. Oui, Monsieur... et si je parle mal, Madame excusera, parce que je n'ai fait ni mon droit ni mon stage; mais il n'y a pas besoin de cela pour expliquer nettement ses affaires, sa position, et pour aller au fait.

MADAME DE SIMIANE. Eh! allez-y, de grâce!

BONNEVAL. Vous avez raison. Vous saurez, Madame, que je n'ai pas de fortune; mais j'ai deux enfants qui font mon bonheur, c'est-à-dire qui faisaient, car, depuis quelque temps, ma pauvre fille est triste et souffrante...

MADAME DE SIMIANE. Votre fille! cette chère Henriette?...

BONNEVAL. Personne ne sait ce qu'elle a!...

AIR : *Du partage de la richesse.*

Moi, je le sais, c'est qu'elle aime son frère!
Et que son frère,et sombre et malheureux,
Le jour entier gémit, se désespère!
Lui que j'ai vu si content, si joyeux!
Mon pauvre fils, mon espoir, mon idole,
Lui qu'on citait déjà comme avocat,
Perd l'appétit, le sommeil, la parole...
Si ça dure... adieu son état;
Vous le voyez, il perdra son état.

MADAME DE SIMIANE. Et qu'a-t-il donc?...

BONNEVAL. Il a, Madame, qu'il est amoureux.

ÉDOUARD. Mais, mon père...

BONNEVAL, *montrant Édouard.* Oui, Madame, oui, mon client est amoureux... Regardez plutôt si j'ai menti! et c'est là-dessus qu'il voudrait avoir vos conseils.

MADAME DE SIMIANE. Je connais donc la personne? Je puis lui être utile? Son nom, Édouard?... et si j'ai quelque pouvoir sur elle... je lui dirai tout ce que je pense de vous... je lui peindrai avec tant de chaleur vos talents, votre bon cœur, votre mérite, que je la forcerai bien à dire oui. (*Édouard passe auprès de madame de Simiane.*)

ÉDOUARD. Dites-le donc, car cette personne-là, c'est vous!...

MADAME DE SIMIANE. Moi, grand Dieu!...

ÉDOUARD. Oui, Madame, vous-même!

MADAME DE SIMIANE. Ah! Monsieur!... ah! mon ami! qu'ai-je fait!... et me pardonnerez-vous jamais le coup que je vais vous porter? Ce billet que je vous ai écrit, il y a quelques jours...

ÉDOUARD. En me priant de venir ici pour vous rendre un service...

MADAME DE SIMIANE, *vivement.* Croyez bien que j'ignorais .. que... (*A elle-même.*) J'étais bien loin de me douter...

ÉDOUARD. Achevez, ce service que vous attendiez de moi... quel était-il?

MADAME DE SIMIANE, *baissant les yeux.* D'être mon témoin... pour mon mariage...

BONNEVAL ET ÉDOUARD. O ciel!...

MADAME DE SIMIANE. Avec M. de Thémine, votre ami.

ÉDOUARD.

AIR : *Un jeune Grec.*

Est-il possible!

BONNEVAL.

Allons, c'est encor lui!
Le maudit homme! il n'en manque pas une!

ÉDOUARD.

Eh quoi! c'est vous qu'il adore aujourd'hui?

MADAME DE SIMIANE.

Vous l'ignoriez?

ÉDOUARD.

Oui, pour mon infortune!
Sans vous nommer, sans cesse il me parlait
De l'amour qu'on lui faisait naître ..
Un ange! un être et divin et parfait...
Ah! c'est ma faute, et rien qu'à ce portrait,
Mon cœur eût dû vous reconnaître,
Oui, j'aurais dû vous reconnaître!

MADAME DE SIMIANE, *lui prenant la main.* Monsieur Édouard...

ÉDOUARD. Oubliez que j'ai parlé, oubliez-moi, épousez-le...

BONNEVAL. Et moi, je ne le souffrirai pas; je m'oppose à ce mariage! et ne croyez pas que ce soit par intérêt personnel! Ce n'est plus pour mon fils, c'est pour vous-même, Madame, et par l'affection que je vous porte... vous ne pouvez pas être heureuse avec un pareil homme.

MADAME DE SIMIANE. Que dites-vous?

BONNEVAL, *à Édouard.* Si elle savait comme moi ce qui en est... si je lui disais...

ÉDOUARD, *l'interrompant.* Mon père! taisez-vous! au nom de l'amitié et de l'honneur!

BONNEVAL, *de même, et avec colère.* Mais c'est ton rival!

ÉDOUARD. Raison de plus!..

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, *qui a été au-devant de lui.* Venez, Thémine, venez m'aider à réparer nos torts à l'égard d'un ami envers qui nous sommes bien coupables!..

THÉMINE, *troublé.* Que dites-vous?

MADAME DE SIMIANE. Je l'avais choisi pour témoin de notre union, et il vient de m'apprendre...

THÉMINE. Eh quoi donc? au nom du ciel! achevez.

MADAME DE SIMIANE. J'étais si loin de soupçonner les sentiments que lui-même avait pour moi!

THÉMINE, *respirant plus librement.* Comment! c'était cela?.. il vous aimait?.. (*Allant à Édouard, et lui prenant la main.*) Oui, tu dois m'en vouloir, et je te l'avais bien dit: mon amitié est fatale... elle porte malheur.

ÉDOUARD, *à Thémine.* J'oublierai mon chagrin pour ne songer qu'à ton bonheur. (*A madame de Simiane.*) Vous, Madame, si vous croyez désormais me devoir quelque amitié, je vous en demanderai une preuve...

MADAME DE SIMIANE. Et laquelle?..

ÉDOUARD. C'est de ne rien changer à ce que vous avez décidé pour aujourd'hui.

AIR de *la Sentinelle.*

Comme témoin et surtout comme ami,
Auprès de vous vous m'appelies, Madame ..

BONNEVAL.

Ah! c'en est trop! tu veux encore ici...

ÉDOUARD.

Oui, c'est un droit que l'amitié réclame!
C'est un devoir que je remplis.
Jadis, et par faveur insigne,
Vous m'accordiez ce nom d'ami...
C'est moi qui le prends aujourd'hui,
Car d aujourd'hui je m'en crois digne.

MADAME DE SIMIANE. Quoi! tant de générosité...

ÉDOUARD. C'est convenu, ne parlons plus de moi, mais de vous... (*Se retournant et apercevant Bonneval qui pleure.*) Allons donc, mon père, aurez-vous moins de courage que moi?

BONNEVAL. Mon pauvre fils!..

ÉDOUARD. Il ne faut pas ne songer qu'à soi dans ce monde... (*Regardant madame de Simiane.*) Il faut penser au bonheur des autres, cela console de tout. (*A madame de Simiane.*) Je suppose que vous attendez beaucoup de monde, nombreuse compagnie?

MADAME DE SIMIANE. Non pas! ce mariage doit se faire sans éclat, en petit comité, entre amis, vous d'abord, et puis le général Torigni.

BONNEVAL. Le général !

MADAME DE SIMIANE. C'est mon parent. Je l'avais choisi pour témoin de mon côté, et sans être prévenu plus que vous de mes projets, il est arrivé hier au soir avec sa femme.

THÉMINE, *avec effroi*. Sa femme !

ÉDOUARD. Madame de Torigni ?..

BONNEVAL, *à part*. En voici bien d'une autre !..

MADAME DE SIMIANE. Ils ont passé la nuit au château, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore descendus.

THÉMINE, *bas, à Edouard*. C'est fait de moi! rien n'arrêtera Hortense...

MADAME DE SIMIANE. Ma chère tante sera sans doute encore à sa toilette, car c'est pour elle une affaire d'état !.. que sera-ce quand elle saura qu'il s'agit d'un mariage ? elle ne me pardonnera pas de le lui avoir laissé ignorer.

THÉMINE. Eh bien ! de grâce, ne lui en parlez pas encore... non plus qu'au général.

MADAME DE SIMIANE. Et pourquoi donc ?..

THÉMINE. Des raisons que vous saurez, que je vous expliquerai. Mais au nom du ciel, ne parlez pas de moi, du moins dans ce moment, plus tard je ne dis pas...

MADAME DE SIMIANE. Il faut qu'il y ait un motif...

ÉDOUARD. Que je devine sans peine ; l'amour-propre, le respect humain. Il s'est tant de fois moqué du mariage devant le général, que dans ce moment-ci, redoutant sa raillerie...

BONNEVAL, *à part*. Et il va encore trouver des moyens pour son rival !

MADAME DE SIMIANE. Quoi ! Monsieur, vous seriez comme *le Philosophe Marié*... vous rougiriez d'être heureux ?..

THÉMINE, *avec impatience*. Ce motif-là, ou tout autre... Ce sont eux, je les entends ; quelques heures encore, quelques heures de silence, si vous ne voulez pas me faire une peine réelle.

MADAME DE SIMIANE. Ce mot suffit, mon ami, et aujourd'hui, comme toujours, je vous obéirai.

THÉMINE, *à part*. Je respire ! d'ici à ce soir, et je préviendrai Hortense et je l'amènerai à ce mariage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; TORIGNI, HORTENSE.

HORTENSE, *entrant en causant avec Torigni*. Oui, Monsieur, j'en aurai la migraine ; me lever de si bonne heure !..

TORIGNI. A onze heures passées... (*Pendant que Madame de Simiane va au-devant de Torigni. Thémine passe auprès d'Edouard.*)

MADAME DE SIMIANE, *à Torigni, et à Hortense*. Bonjour, mon cher oncle... bonjour, ma jolie tante...

HORTENSE. C'est charmant d'être tante quand on est plus jeune que sa nièce... Non, ne vous fâchez pas, du même âge... je le dis partout, parce que cela me vaut une foule de compliments... qui sont toujours les mêmes, et qui me font toujours plaisir... Quoi ! Madame est tante..... peut-être grand' tante !.. Eh mon Dieu !.. cela ne tardera peut-être pas... (*A madame de Simiane.*) Cela dépend de vous... (*Se retournant et apercevant Thémine qui jusque-là s'est tenu à l'écart près d'Edouard, elle pousse un cri.*) Ah ! (*Elle se reprend, lui fait froidement la révérence, et s'avance gaîment près d'Edouard.*) Monsieur Edouard. (*Se retournant, et s'adressant à madame de Simiane.*) Et vous ne me dites pas que vous attendiez du monde. (*Saluant.*) Grâce au ciel, les vacances sont finies, et j'espère que nous vous recevrons cet hiver.

TORIGNI, *à part*. Quel empressement !.. (*Haut.*) Il me l'a bien promis.

HORTENSE. Le général y compte, il vous aime beaucoup, et je suis si contente de l'entourer de ses amis !..

ÉDOUARD, *qui est passé auprès d'Hortense*. En voici un que je vous présente, M. Bonneval, mon père.

HORTENSE. Que j'ai grand plaisir à revoir. Et votre aimable, Henriette, comment va-t-elle?

BONNEVAL. Je n'en suis pas content... elle est souffrante, elle est triste.

HORTENSE. Vous ne l'avez pas amenée avec vous à Paris ?..

BONNEVAL. Non, elle a voulu rester à Dijon.

THÉMINE, *à part*. Ah !.. je respire...

TORIGNI. Nous irons la voir en passant, en retournant à ma terre...

HORTENSE, *étourdiment*. Oui, mais après l'hiver... le plus tard possible ; je n'aime pas la campagne. (*Geste de Torigni.*) Si, Monsieur, je l'aimerai si cela peut vous faire plaisir... je l'aime déjà, aujourd'hui surtout ; et quoique je ne sache pas encore pourquoi madame de Simiane nous a convoqués si solennellement...

TORIGNI. Elle va nous l'apprendre... je l'espère.

MADAME DE SIMIANE. Pas tout à fait encore ; je puis cependant vous dire la moitié de mon secret, et vous avouer que je vais me marier aujourd'hui même.

HORTENSE. Est-il possible !

TORIGNI. Elle a raison.

HORTENSE. Et moi, je ne le lui conseille pas. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? elle est veuve..

TORIGNI. Eh bien !.. par exemple !..

HORTENSE. Je voulais dire... elle est libre, elle est riche, et si elle me demandait mon avis...

MADAME DE SIMIANE. C'est pour cela que j'ai convoqué ma famille.

HORTENSE, *regardant Thémine et Edouard*. Mais ces messieurs ne sont pas de votre famille. Comment alors se fait-il...

TORIGNI. Je devine ; l'un d'eux est le prétendu...

HORTENSE, *vivement*. S'il était vrai !.. (*Courant à madame de Simiane.*) Lequel, Amélie, lequel de ces messieurs ?

MADAME DE SIMIANE, *souriant*. Eh mais, vous êtes bien curieuse, et sans manquer, ma chère tante, au respect que je vous dois, je ne vous dirai que tantôt, avant dîner, lequel de ces messieurs sera mon mari.

BONNEVAL, *souriant*. D'abord, et malheureusement ce n'est pas moi.

MADAME DE SIMIANE, *d'un air aimable*. Qu'en savez-vous ? Je n'excepte personne.

HORTENSE, *à part*. Je comprends, et la présence du père en ces lieux me dit assez... (*Vivement, à madame de Simiane.*) Vous avez raison, je vous approuve, vous ne pouviez faire un meilleur choix... si bon, si aimable ! A votre place, j'aurais fait comme vous, car j'ai toujours eu un faible pour lui...

TORIGNI. Et pour qui donc ?

HORTENSE, *revenant auprès d'Edouard*. Pour M. Edouard ; je le dis devant lui, quoi qu'il arrive, mon amitié lui est acquise, et je n'oublierai jamais...

TORIGNI, *vivement*. Quoi donc ?

HORTENSE. Que, puisqu'il y a une noce, il doit y avoir un bal, et nous danserons ensemble ce soir. (*A Torigni.*) Oui, Monsieur, vous avez beau faire la moue, nous danserons : vous nous regarderez, cela vous amusera. On croit mon mari jaloux, ce n'est pas vrai.

On lui a fait une réputation qu'il ne mérite pas. J'ouvrirai le bal avec M. Edouard.

TORIGNI. Y pensez-vous ?

HORTENSE. C'est de droit! la contredanse des grands parents. Monsieur de Thémine, vous viendrez m'inviter pour le premier galop. Peut-être que je vous refuserai. C'est égal, venez toujours. Et puis j'ai à causer avec vous, une querelle à vous faire.

TORIGNI. Et sur quoi?

HORTENSE, *froidement*. C'est mon secret. Si nous profitions de la matinée pour faire un tour de parc?

THÉMINE, *à Edouard*. Débarrasse-moi d'elle, je t'en prie.

TORIGNI, *regardant Edouard qui cause avec Thémine*. Encore ce petit jeune homme, et Thémine saurait-il? serait-il son confident? je l'observerai...

AIR : *Et vous, ma belle fille* (du SERMENT.)

Suivons cette jeunesse :
(A Bonneval.)
Nous représentons la sagesse...
Prenez mon bras!

BONNEVAL.

Ah! de grand cœur!
(A part, montrant Thémine.)
Le général et lui me font trembler de peur!

ENSEMBLE.

TOUS.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant!

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle!
(Regardant Thémine.)
Et j'espère qu'en ce moment
De moi l'on doit être content!

ÉDOUARD, *offrant son bras à Hortense*.

Madame me permettra-t-elle...?
J'ose ici réclamer ce droit...

HORTENSE, *acceptant avec peine*.

Mais oui, Monsieur!..
(Regardant Thémine à part, et avec dépit.)
Le maladroit!

ENSEMBLE.

TORIGNI.

Ayons toujours les yeux sur elle;
Époux attentif et prudent,
Ne les quittons pas un instant! *

THÉMINE, *regardant Edouard*.

De l'amitié parfait modèle,
En s'emparant d'elle il me rend
Un grand service en ce moment!

BONNEVAL.

J'éprouve une frayeur mortelle!
D'effroi, rien qu'en les regardant,
Moi, je me sens toujours tremblant!

HORTENSE ET ÉDOUARD.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant.

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle! etc.

(Ils sortent tous, excepté Thémine et madame de Simiane.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SIMIANE, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, *souriant*. Eh bien! mon seigneur et maître, êtes-vous content? ai-je obéi?.. ai-je bien exécuté vos ordres!

THÉMINE. Ah! c'est trop de bonté et de générosité!..

MADAME DE SIMIANE. Et maintenant puis-je savoir!..

THÉMINE, *à part*. Oh! non!.. j'ai trop besoin de son estime. *(Haut.)* Ecoutez, Amélie, il est un secret qui me pèse, qui me rend malheureux... Vous le saurez un jour... bientôt... Mais dans ce moment, pour vous et pour moi, ne me le demandez pas...

MADAME DE SIMIANE, *avec effroi*. O ciel!.. *(Avec sang-froid.)* Ce secret intéresse-t-il votre amour pour moi?.. Vous empêche-t-il de m'aimer!..

THÉMINE. Non... je vous aime plus que jamais!.. je n'aime que vous... vous seule au monde...

MADAME DE SIMIANE, *avec calme*. Ce mot me suffit... Je ne vous demande rien... Il n'y a pas d'amour sans confiance, et j'ai confiance en vous... Vous ne l'avez pas trahie... vous ne la trahirez jamais... Je vous crois... je suis tranquille... Décidez pour aujourd'hui ce qu'il faudra faire... *(Elle passe à la gauche de Thémine.)* Je suis là, à deux pas, dans mon appartement... J'attends vos ordres... et vous ai déjà prouvé que j'étais heureuse de les suivre... *(Elle sort et entre dans l'appartement à gauche.)*

SCÈNE VII.

THÉMINE, *puis* HORTENSE.

THÉMINE. Ah!.. si cette femme-là ne mérite pas les adorations du monde entier!.. Oui, je dois à jamais lui laisser ignorer mes torts... cette découverte-là lui porterait le coup de la mort... Ciel! Hortense!

HORTENSE, *entrant vivement par la porte à droite, et avec un calme affecté*. Je viens de l'apprendre... je ne puis le croire encore... j'ai besoin de l'entendre de votre bouche.

THÉMINE. Qu'avez-vous, Madame?..

HORTENSE. Votre ami, Édouard, m'a avoué tout à l'heure que ce n'était point lui qui épousait madame de Simiane... J'ai quitté son bras, je me suis élancée, j'ai couru!.. Et qui donc alors?.. qui donc, si ce n'est vous?..

THÉMINE, *avec inquiétude, et regardant la porte à gauche*. Silence... au nom du ciel!..

HORTENSE. C'est vous, je le vois!.. et vous croyez que je supporterai une pareille trahison!..

THÉMINE. Plus bas, je vous en supplie!.. Hortense!.. taisez-vous...

HORTENSE, *à voix haute, et passant à droite du théâtre*. Non, je ne me tairai pas!.. je le dirai à vous, à tout le monde... je proclamerai tout haut... et vos torts et les miens... Et l'on jugera qui de nous fut le plus coupable!.. Un homme s'est présenté; et des parents, sans voir ses années et ses rides, m'ont dit : « Il est riche, épouse-le, nous le voulons... » Jeune, sans expérience, j'ai obéi... Savais-je alors ce que j'étais... ce que j'éprouvais?.. Je m'ignorais moi-même...

THÉMINE. Hortense!..

HORTENSE. Ah! parce que j'étais étourdie, légère, vous avez cru que je ne voyais rien... pas même l'abîme ouvert sous mes pas... Détrompez-vous : je savais que j'exposais mon avenir, ma réputation, ma vie peut-être; mais c'était pour vous!.. et ce mot seul faisait oublier le danger... il faisait tout oublier!..

THÉMINE. Malheureux que je suis!..

HORTENSE. Il est ému!.. il pleure... Ah! je savais bien que ma voix arriverait à son cœur!.. qu'il ne voudrait pas me faire un si grand chagrin, à moi qui

ne lui en ai jamais fait!.. Ces hommages, ces vœux, dont j'étais fière... les voulez-vous?.. je vous les sacrifie... Quand on me disait... « Qu'elle est belle!.. » ce n'était pas pour moi que j'en étais heureuse... Et pour prix de tant d'amour, vous en épouseriez une autre!.. Oh! non, vous auriez des regrets, des remords; vous seriez malheureux avec elle... n'est-ce pas?

THÉMINE. Moi?..

HORTENSE, *passant à gauche*. Oui; et pour n'y plus songer, et pour l'oublier... viens, partons...

THÉMINE. Y pensez-vous?..

HORTENSE. Oui, sans doute; ce rang, ces richesses qu'on m'a imposées, je les abandonne, j'y renonce.

THÉMINE. Quelle imprudence!.. quelle déraison!.. et le général?..

HORTENSE. Eh bien! s'il nous surprend, il nous tuera!.. Craindrais-tu la mort? Moi, je ne crains rien, que de te perdre!..

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, THÉMINE, HORTENSE.

BONNEVAL, *entrant par la droite, d'un air effaré*. Ciel!.. tous les deux ensemble!.. j'en étais sûr.

THÉMINE. Qu'avez-vous donc?

BONNEVAL. Vous êtes perdus!.. le général vous cherche, il a des soupçons...

THÉMINE. Et sur quoi?..

BONNEVAL. Je ne sais, mais il est furieux; et s'il vous trouve ainsi...

THÉMINE. En effet, dans le trouble où il est... Fuyez, qu'il ne vous voie point. (*Il la pousse vers la porte à droite*.)

BONNEVAL, *l'arrêtant*. Eh non .. le général me suivait, je l'ai laissé au bas de l'escalier.

HORTENSE, *montrant la porte à gauche où est madame de Simiane*. Alors de ce côté...

THÉMINE, *effrayé*. Eh non!.. encore moins...

BONNEVAL, *qui pendant ce temps a couru à la porte à droite, et qui la ferme au verrou*. C'est lui!.. je l'entends!..

TORIGNI, *en dehors, secouant la porte*. Ouvrez!.. ouvrez!..

THÉMINE, *à Bonneval*. Qu'avez-vous fait?..

BONNEVAL. J'ai mis le verrou.

THÉMINE. Quelle imprudence!.. c'est justifier ses soupçons.

BONNEVAL. Que voulez-vous?.. moi, je perds la tête... Quand on n'a pas comme vous la grande habitude...

TORIGNI. Ouvrez!.. ouvrez!..

THÉMINE, *avec impatience*. Mais ouvrez donc!..

BONNEVAL. Puisqu'ils le veulent tous...

HORTENSE. Retenez-le un instant seulement... (*Elle s'élance dans la chambre à gauche*.)

THÉMINE, *voulant la retenir*. Que faites-vous là? ô ciel!.. (*La porte à gauche se referme au moment où le général entre par la porte à droite que Bonneval vient d'ouvrir*.)

SCÈNE IX.

BONNEVAL, TORIGNI, THÉMINE.

TORIGNI, *avec trouble, après un moment de silence*. Pourquoi donc ce salon est-il fermé?..

BONNEVAL. C'est moi qui machinalement et sans le vouloir...

TORIGNI, *avec trouble, et regardant autour de lui*. Vous, Bonneval!.. Je croyais trouver ici, non pas vous, mais votre fils .. et en montant je l'ai aperçu... lisant dans la bibliothèque... ce qui m'a arrêté... Ce n'est donc pas lui...

BONNEVAL, *vivement*. Oh! non!.. à coup sûr vous auriez bien tort de le soupçonner...

TORIGNI. Et de quoi?..

BONNEVAL, *embarrassé*. Je ne sais... je voulais dire... d'avoir des idées. .

TORIGNI. Et lesquelles?.. Vous en avez donc vous-même... j'ai donc raison d'en avoir?..

BONNEVAL, *à part*. Oh! que je voudrais être loin d'ici!

TORIGNI, *lui prenant la main*. Restez!.. Eh mais! vous tremblez! et le trouble où vous êtes, parce que je vous rencontre en ce salon avec M. de Thémine... cela n'est pas naturel... Vous n'y étiez pas seul?..

BONNEVAL, *tremblant*. Je l'ignore...

TORIGNI, *lui secouant la main avec force*. Vous l'ignorez?..

BONNEVAL, *de même*. Oui, général... j'arrive à l'instant... je venais d'entrer...

TORIGNI. Mais quand vous êtes entré, Monsieur n'était pas seul?

BONNEVAL, *de même*. C'est possible... je ne dis pas...

TORIGNI. Et avec qui était-il?..

BONNEVAL, *de même*. Je n'en sais rien... je n'ai pas vu...

TORIGNI. On s'est donc enfui à votre arrivée?..

BONNEVAL. Comme vous voudrez...

TORIGNI. Comme je voudrai!...

BONNEVAL. Je veux dire que j'ignore... puisque je ne l'ai pas vu, comment est sorti... le... monsieur qui était ici... car c'était un homme.

TORIGNI. Et comment le savez-vous, si vous ne l'avez pas vu?

BONNEVAL. Je dis... je suppose...

TORIGNI, *avec colère*. Un homme, dites-vous?.. un homme!.. et c'est lui sans doute qui aura oublié ce que je vois là!.. (*Montrant un gant de femme qu'Hortense a laissé sur un fauteuil, à gauche, et dont il s'empare*.)

THÉMINE, *allant à lui*. Monsieur... je ne souffrirai pas...

TORIGNI. Ah!.. vous l'avouez donc enfin; une femme était ici, avec vous... quand il vous a surpris?.. et par où a-t-elle pu s'échapper?.. par cette seule issue! (*Montrant la porte à gauche*.) et je saurai...

THÉMINE, *se mettant devant la porte*. Non, Monsieur, vous n'entrerez pas.

BONNEVAL. Je sens que je me trouve mal.

TORIGNI, *hors de lui*. Songez, Monsieur... songez que c'est m'avouer...

THÉMINE. Tout ce que vous voudrez, mais vous n'entrerez pas...

ENSEMBLE.

AIR de *Robert le Diable*.

TORIGNI.

C'en est trop, mon honneur
Punira qui m'offense!
Je sens battre mon cœur,
De rage et de fureur,
Si mon bras sans défense
Diffère son trépas,
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas!

THÉMINE.

Oui, je dois sur l'honneur

Prendre ici sa défense!
Ses soupçons, sa fureur,
Ne font rien sur mon cœur!..
Oui, si je vous offense,
Parlez!.. de votre bras
Je crains peu la vengeance,
Mais vous n'entrerez pas!

BONNEVAL.

Je frémis de terreur,
Malgré mon innocence!
Oui, je meurs de frayeur
En voyant sa fureur!
De celui qui l'offense
Il lui faut le trépas!
Pourvu qu'à sa vengeance
Il ne me mêle pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SIMIANE, *paraissant à la porte a gauche qu'elle vient d'ouvrir.*

MADAME DE SIMIANE, *avec calme.* Et pourquoi donc, Thémine, ne pas laisser entrer mon oncle?..

TORIGNI ET THÉMINE, *à part, avec étonnement.* Madame de Simiane!..

BONNEVAL. Encore une autre!.. il en a toujours une douzaine, et il les change à volonté.

MADAME DE SIMIANE, *à Thémine.* On peut se fier au général... (*A Torigni.*) Oui, mon cher oncle, vous apprenez là un secret que nous voulions vous cacher encore quelque temps... C'est Monsieur qui devait être mon mari.

TORIGNI. Lui!.. Thémine?..

MADAME DE SIMIANE. Ce titre peut, je pense, autoriser à vos yeux... le tête-à-tête où nous étions tout à l'heure, ici, dans ce salon... et lorsque Monsieur (*Montrant Bonneval.*) nous a brusquement surpris... je n'ai eu que le temps, en l'entendant monter, de me réfugier dans mon appartement. C'est très-mal... monsieur Bonneval, très-indiscret...

BONNEVAL, *s'inclinant.* Mille pardons, Madame!.. (*A part.*) Allons! me voilà forcément le complice de tout le monde!..

TORIGNI, *regardant toujours de côté à gauche.* Eh bien!.. je vous avoue que j'avais la tête tellement troublée, qu'il ne fallait pas moins que ce que vous me dites là, et la certitude de votre mariage...

MADAME DE SIMIANE, *qui a une main gantée et l'autre nue.* Si vous vouliez me rendre mon gant?

TORIGNI. Étourdi que j'étais!..

MADAME DE SIMIANE, *voyant qu'il regarde toujours du côté de sa chambre.* Et puis, si vous vouliez, mon cher oncle, lire notre contrat de mariage, qui est tout préparé, et que je veux vous soumettre, vous le trouverez sur mon secrétaire, là, dans ma chambre.

TORIGNI, *avec joie.* Volontiers... (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

THÉMINE ET BONNEVAL. O ciel!..

MADAME DE SIMIANE. Ne craignez rien, je l'ai fait redescendre chez elle par l'escalier dérobé de mon cabinet de toilette.

THÉMINE, *avec confusion.* Ah! Madame! quelle générosité!..

MADAME DE SIMIANE. Elle m'a tout avoué...

THÉMINE. O ciel!..

MADAME DE SIMIANE. Ce qui, du reste, était inutile; car j'avais tout entendu...

THÉMINE, *à part, regardant madame de Simiane.* C'est fait de moi!.. plus d'espoir!

MADAME DE SIMIANE. Ne craignez plus rien de sa part: éclairée par ses dangers et par mes conseils peut-être... elle renonce à vous.

TORIGNI, *rentrant, le contrat à la main.* C'est ma foi vrai... un contrat bien en règle .. (*Il continue à le lire. En ce moment entre par la porte à droite un domestique.*)

LE DOMESTIQUE. Une lettre pour M. de Thémine.

MADAME DE SIMIANE, *montrant Thémine.* Le voilà.

THÉMINE, *prenant la lettre* Une lettre de Paris?..

LE DOMESTIQUE, *à demi-voix.* Non, Monsieur; c'est une jeune dame qui m'a dit de vous remettre à vous-même...

THÉMINE. Tais-toi! c'est bien... (*A part.*) Qu'est-ce que cela signifie?

BONNEVAL, *à part.* C'est d'encore une, j'en suis sûr!.. et le feu du ciel ne tombera pas sur lui!..

TORIGNI, *qui a lu.* Tous ces articles-là me paraissent fort bien, fort convenables, et la famille n'a rien à y redire; il n'y a plus qu'à signer.

MADAME DE SIMIANE, *froidement.* Dès l'arrivée du notaire.

THÉMINE, *à demi-voix.* Quoi! vous daigneriez!..

MADAME DE SIMIANE, *de même, à Bonneval.* Veuillez faire avertir M. Édouard... votre fils...

BONNEVAL. Oui, Madame... (*A part.*) Mon pauvre fils!..

TORIGNI. Moi, je vais chercher ma femme; et dans un instant, ici, nous signerons tous... Et moi, qui avais pu croire!.. Gardez-moi le secret, je vous en prie... Toujours ces maudites idées... (*A Bonneval.*) Aussi, c'est votre faute, Bonneval.

BONNEVAL. Comment! ma faute?

TORIGNI. Certainement. (*Il sort avec Bonneval, en parlant toujours avec lui.*)

SCÈNE XI.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

THÉMINE. Ah! Madame, la honte m'empêche de lever les yeux sur vous... je ne puis... je n'ose même vous exprimer ma reconnaissance...

MADAME DE SIMIANE. Vous ne m'en devez aucune. Si j'avais écouté mon juste ressentiment, je vous aurais fui sans retour; car vous m'avez trompée, et il n'y a plus de confiance, plus d'avenir pour nous... mais la rupture de ce mariage eût réveillé la jalousie du général.

Air d'*Aristippe.*

Aux noirs soupçons dont son esprit s'enflamme,
C'était donner un libre cours;
C'était compromettre sa femme,
Et peut-être exposer vos jours.
Oui, c'était exposer vos jours.
Il fallait donc, je le sens en mon âme,
Il fallait faire, en cette extrémité,
Votre malheur ou le mien.

THÉMINE, *avec reproche.*

Ah! Madame!

MADAME DE SIMIANE, *lui tendant la main.*

Vous le voyez, je n'ai point hésité!

THÉMINE. Vous, Amélie!.. vous malheureuse!..

MADAME DE SIMIANE. Oui, je dois l'être... je le sens, je le vois... ma raison me dit qu'avec un pareil caractère, il n'y a pas en ménage de bonheur possible.

THÉMINE. Et pourtant, je vous aime... je n'aime que

vous au monde... vous, qui avez éloigné de moi tous les dangers, dissipé tous les nuages... Ah! que vous seriez vengée, si vous saviez ce que j'ai souffert... si vous connaissiez quels tourments l'on éprouve à mentir, à tromper ce qu'on aime, à se sentir indigne de sa tendresse, et à rougir chaque jour à ses yeux!..

MADAME DE SIMIANE. Et malgré tout cela, vous me trompiez!..

THÉMINE. Dans la crainte de perdre cette tendresse qui faisait tout mon bien... et mon amour seul m'empêchait de vous avouer à quel point j'étais coupable.

MADAME DE SIMIANE. C'était donc là le secret que vous me cachiez, et qui faisait couler vos larmes; et moi qui vous plaignais, qui vous consolais! (*S'interrompant.*) J'ai pardonné, je ne ferai plus de reproche Voyez cette lettre, dont on attend peut-être la réponse.

THÉMINE. Qu'importe!.. je n'en connais seulement pas l'écriture.

MADAME DE SIMIANE. Lisez, Monsieur, lisez...

THÉMINE, *la décachetant avec empressement.* Vous le voulez, hâtons-nous. (*A part.*) Je suis si heureux de respirer... d'être libre... libre de n'aimer qu'elle! voilà le premier moment de calme et de bonheur que j'aie éprouvé depuis longtemps. (*Jetant les yeux sur la lettre.*) Ah! mon Dieu! tout mon sang s'est glacé...

MADAME DE SIMIANE. Qu'avez-vous?

THÉMINE. Rien.

MADAME DE SIMIANE. Si vraiment... vous tremblez... vous vous soutenez à peine.

THÉMINE, *hors de lui, et cherchant à se remettre.* Une nouvelle, un événement inattendu... (*A part.*) Ah! c'est l'enfer lui-même qui me poursuit et me punit! (*Il passe à gauche du théâtre.*)

MADAME DE SIMIANE. Qu'est-ce donc? confiez-le-moi.

THÉMINE. Jamais... jamais... plutôt mourir...

MADAME DE SIMIANE. Et qui donc partagera vos chagrins... vos souffrances, si ce n'est moi, Monsieur, moi, votre amie?

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Je sais mes droits... je les réclame!
THÉMINE, *à part.*
Ah! je succombe au regret, au remord!
MADAME DE SIMIANE.
Eh! ne suis-je pas votre femme?
Oui, je le suis... je l'ai dit : c'est mon sort!
A vous choisir si j'hésitais encor,
Je le ferais en un moment semblable!
Que tout s'oublie et s'efface à mes yeux,
J'excuse tout... vous êtes malheureux;
Pour moi, c'est n'être plus coupable!

THÉMINE. Amélie!..

MADAME DE SIMIANE. Oui, je vous aime plus que jamais, vous êtes mon amant, mon mari... mais je veux vos chagrins... je les veux!.. ils m'appartiennent; vous ne pouvez me refuser...

THÉMINE. Et c'est dans un pareil moment qu'il faudrait la perdre!..

MADAME DE SIMIANE. Eh bien! parlez donc!..

THÉMINE. Ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un ami...

MADAME DE SIMIANE. Votre frère!..

THÉMINE. Je ne peux ni l'excuser, ni le justifier; mais dans sa douleur, dans son désespoir, il s'adresse à moi, il me demande conseil.

MADAME DE SIMIANE, *avec fermeté.* Eh bien! il faut le lui donner.

THÉMINE. Et comment?..

MADAME DE SIMIANE, *avec noblesse.* En honnête homme, en lui conseillant ce que vous feriez vous-même...

THÉMINE. Mais vous ne savez pas que, méconnaissant les droits de l'amitié et de l'hospitalité, une erreur fatale, dont ses sens, sa raison, ont été la victime...

MADAME DE SIMIANE. Eh bien!

THÉMINE. Eh bien!.. c'est la sœur de son ami, celle même qu'il a outragée, qui implore sa pitié.

MADAME DE SIMIANE, *avec indignation.* Sa pitié, dites-vous? il lui doit justice, réparation; il lui doit sa fortune et sa main.

THÉMINE. Et si cela est impossible, s'il ne l'aime pas, s'il en aime... s'il en adore une autre?

MADAME DE SIMIANE. Qu'importe! pense-t-il qu'un tel crime ne lui coûtera rien à expier?.. qu'il soit malheureux s'il l'a mérité... mais qu'il ne soit point déshonoré... et il le serait!..

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, maintenant, chez nous où tout s'estime,
Tout s'apprécie à sa juste valeur,
L'opinion, qui flétrit la victime,
N'épargne pas non plus le séducteur!
Et celui-là qui dans son cœur hésite
A réparer les torts qu'il a commis,
Aux yeux du monde, à mes yeux, ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.
Aux yeux du monde, aux miens, il ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.

THÉMINE. Le mépris!.. tenez... tenez... c'est vous qui avez porté son arrêt, lisez!..

MADAME DE SIMIANE, *lisant, avec émotion.* « La malheureuse sœur de votre ami est perdue, déshonorée, et pourtant vous savez si elle est coupable!.. Elle n'a rien exigé de vous... vous ne lui avez rien promis, et pourtant, si vous l'abandonnez, n'aurez-vous rien à vous reprocher? J'ai profité de l'absence de mon père, je suis partie... je suis à la porte de ce parc, désirant votre réponse. Si elle n'adoucit point ma situation, je n'attendrai pas que ma honte paraisse à tous les yeux... Le seul moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat s'est déjà présenté à mon esprit; j'ensevelirai avec moi ce funeste secret, et personne ne vous reprochera jamais le malheur ni la mort de la pauvre Henriette. »
Henriette!.. malheureuse enfant!..

THÉMINE, *qui pendant la lecture de la lettre est resté auprès de la porte à droite, venant auprès de madame de Simiane.* Silence!.. c'est son père, c'est Edouard.

MADAME DE SIMIANE. O ciel!.. et cet ami, ce perfide... (*Elle retourne vivement la lettre, et lit l'adresse.*) Gustave Thémine!.. (*Elle pousse un cri.*) Ah!.. (*Elle s'élance par la porte à gauche et disparaît.*)

SCÈNE XII.

THÉMINE, BONNEVAL, EDOUARD.

THÉMINE, *qui est tombé dans un fauteuil à gauche.* Elle sait tout... et je la perds sans retour... Mais elle m'a tracé mon devoir, et je me rendrai du moins digne de son estime.

EDOUARD, *s'approchant de lui, et avec émotion.* Allons... mon ami, le notaire vient d'arriver... et nous voici, mon père et moi; tu sais que nous sommes tes deux témoins.

BONNEVAL, *à part et regardant son fils.* Pauvre garçon !.. quel dévouement !

ÉDOUARD. Nous venons te prendre...

THÉMINE, *se levant.* C'est inutile, mon mariage n'a plus lieu.

BONNEVAL. Que dites-vous?..

ÉDOUARD. Ce n'est pas possible!..

THÉMINE. Une telle union aurait fait le malheur de madame de Simiane, et le mien sans doute; car depuis longtemps j'avais conçu des idées que d'aujourd'hui seulement je puis réaliser. (*S'adressant à Bonneval.*) Monsieur Bonneval, j'ai de la naissance, un nom, de la fortune, vous me connaissez... voulez-vous me donner en mariage mademoiselle Henriette, votre fille?..

BONNEVAL. Hein?.. qu'est-ce qu'il dit là?..

ÉDOUARD. Y penses-tu?.. es-tu dans ton bon sens?

THÉMINE. Oui, mon ami... veux-tu me donner ta sœur?

ÉDOUARD. Que tu as vue à peine quatre ou cinq fois dans ta vie!

THÉMINE. Cela m'a suffi pour l'aimer... je l'aime; c'est elle que j'aime...

BONNEVAL. Laissez-moi donc...

THÉMINE. Faut-il vous le jurer!..

BONNEVAL. Belle caution !..

THÉMINE. Je n'ajouterai qu'un mot, je crois que mademoiselle Henriette ne refusera pas mes vœux, et qu'elle daignera les accueillir.

ÉDOUARD, *vivement.* Si ce n'est que cela, mon père, je le crois aussi...

THÉMINE. Et je vous promets, en revanche, de me conduire en honnête homme, en bon mari... oui, Monsieur, le plus constant, le plus fidele des maris, et vous n'en douteriez pas si vous saviez seulement ce que j'ai souffert aujourd'hui et d'angoisses et de tourments! Et vous pensiez que j'étais heureux!.. Voilà la vie d'un homme à bonnes fortunes, Monsieur, la voilà... faisant à la fois son malheur et celui de tous ceux qui l'entourent... aussi, je n'en veux plus... j'y renonce...

ÉDOUARD. Oui, mon père, confident et témoin de ses chagrins, je vous jure qu'il dit vrai; et vous nous rendrez tous heureux. Songez donc, un beau mariage pour ma sœur... Oui, vous consentirez...

BONNEVAL. Non, cent fois non. Quels que soient ses titres et sa fortune, je ne donnerai pas ma fille, ma pauvre Henriette, à un homme dont les procédés...

ÉDOUARD. Lesquels?..

BONNEVAL. Ses procédés avec madame de Simiane, à laquelle il renonce. Certainement ce n'est pas convenable; et je le déclare, il n'aura mon consentement qu'après le sien.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SIMIANE.

MADAME DE SIMIANE. Je vous l'apporte, Monsieur.

THÉMINE. O ciel!

MADAME DE SIMIANE, *avec émotion.* Confidente des secrets d'Henriette, je savais depuis longtemps qu'elle aimait quelqu'un. Je sais maintenant que c'est M. de Thémine.

BONNEVAL. Est-il possible!..

MADAME DE SIMIANE. Qui, dès aujourd'hui, sera digne d'un amour qu'il partage. Il sentira qu'une femme douce, bonne, vertueuse, mérite l'entière affection d'un honnête homme. Il trouvera dans sa propre estime... (*Avec intention, lui tendant la main sans qu'on le voie.*) dans celle de ses amis, qui lui pardonnent, (*Vivement.*) un bonheur que n'ont pu lui donner jusqu'ici les plaisirs et l'inconstance...

THÉMINE. Ah! Madame!.. (*En ce moment entre madame de Torigni, par la porte à droite; en apercevant Thémine et madame de Simiane, elle va pour s'éloigner.*)

MADAME DE SIMIANE, *courant à elle.* Restez...

THÉMINE. Comment reconnaître tant de générosité?

MADAME DE SIMIANE. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; mais celle qui, dans ce moment et dans sa reconnaissance, vous bénit et prie pour vous.

THÉMINE. Henriette!.. où est-elle?..

MADAME DE SIMIANE, *montrant la porte à gauche.* Là, chez moi...

THÉMINE, *veut s'élancer.* Ah!..

BONNEVAL, *le retenant.* Ma fille!..

HORTENSE. Que fait-il?..

MADAME DE SIMIANE. Son devoir, et nous, Hortense, le nôtre en l'oubliant... (*Hortense se jette dans les bras de madame de Simiane; Édouard lève au ciel des yeux pleins de joie et d'espérance; Thémine s'élance dans l'appartement de madame de Simiane.*)

FIN DE LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.


BIBLIOTECA



FRINGALE

NOUS DISONS VINGT TROIS PIEDS

Impie Godbe Rue de la Bucherie 3 Paris

Le Gastronome Tome IV



roite,
porte



mai-

est
ecte,
uvre
par
is il
nme

s le

s en
, et
t....
s-tu

este

vez-
rval





LE GASTRONOME SANS ARGENT

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mars 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BRULAY.

Personnages.

FRINGALE.	LEBLANC, ami de Dorval.
BONNEAU, propriétaire.	GERMAIN, valet de Dorval.
CHEVRON, son gendre.	UN GENDARME.
ROBERT, traiteur.	LA NOCE.
DORVAL, riche manufacturier.	TROUPE DE PAYSANS.

Le théâtre représente une campagne agréable; à gauche, une jolie maison bourgeoise nouvellement bâtie; à droite, la maison de Robert, avec l'inscription : *Robert, traiteur-restaurateur, fait noces et festins.* Devant la porte sont empilés des pains et autres comestibles.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ROBERT *et les garçons traiteurs vont et viennent, mettent des couverts et s'occupent des détails de la cuisine*; BONNEAU, CHEVRON *et les garçons de noce lisent le programme de la fête.*

CHOEUR de *Joconde.*

Que ce jour nous prépare de douceurs;
Mettons-nous vite à l'ouvrage :
Quel beau jour qu'un mariage,
Et surtout pour les restaurateurs!

BONNEAU.

Dépêchons, l'heure s'approche;
Vite, allumez les quinquets.

ROBERT, *à un garçon traiteur.*

Mets la poularde à la broche,
Va donc chercher les bouquets.

BONNEAU.

D'une noce aussi brillante
L'éclat sera remarqué.

ROBERT, *tenant un lapereau.*

On ne dira pas, je m'en vante,
Que c'tui-là n'est pas piqué.
Que ce jour, etc.

BONNEAU, *à Robert.* Mon voisin, avez-vous eu la bonté de préparer ces quarante bouteilles?

ROBERT. Oui, monsieur Bonneau ; bien d'autres, à ma place, se seraient formalisés de ce que la noce ne se fait pas dans mes salons; mais quand on a, comme vous, une maison toute neuve, la plus jolie maison de Bercy, on n'est pas fâché de la faire voir à ses amis. D'ailleurs vous avez pris chez moi tout ce qui vous manquait. (*A un garçon qui porte un panier de bouteilles.*) C'est bon. (*A. M. Bonneau.*) C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait mettre de l'eau dans mon vin.

BONNEAU, *examinant le panier.* Vous me répondez que c'est de première qualité.

ROBERT. C'est ce que nous avons de mieux; j'y ai mis la main.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ne craignez rien, ma cave est sûre;
Mon bourgogne est un vin fin,
Et mon bordeaux a, je vous jure,
Des bouchons d' cinq pouces et d'mi.
Quoique j' soyons hors la barrière,
On trouv' chez moi des vins de prix;
Vous verrez surtout mon madère,
On n' ferait pas mieux à Paris.

CHEVRON, *voulant emmener Bonneau dans la maison.* Allons donc, beau-père, allons donc.

BONNEAU. Tout à l'heure. C'est que mon gendre est d'une impatience... un joli garçon, et bon architecte, n'est-ce pas? et de la conduite, du talent... Ce pauvre Chevron! c'est lui qui m'a bâti ma maison; par exemple, j'ai cru qu'il n'achèverait jamais; mais il prétend qu'avec ses confrères c'est toujours comme cela.

AIR du *Ménage de garçon.*

Ils demandent pour l'ordinaire,
Force détails, force ducats;
Leurs travaux ne finissent guère,
Leurs devis ne finissent pas.
Tel est sur ce point leur usage,
Qu'on est souvent forcé, dit-on,
De vendre le premier étage
Pour faire bâtir le second. (*bis.*)

CHEVRON. Mais, beau-père, on nous attend dans le salon.

BONNEAU. Ah! oui, le salon; j'oubliais de vous en parler; vous le verrez; quatre croisées de face, et une cheminée avec des colonnes de marbre de Ca.... de marbre de... (*A Chevron.*) Comment appelles-tu cela?

CHEVRON. De Carrare. Mais venez donc; le reste de la noce arrivera, et rien ne sera prêt.

BONNEAU. Eh! mon Dieu, j'y vais. A propos, savez-vous la grande nouvelle? on assure que M. Dorval vient d'acheter le château du Petit-Bercy.

ROBERT. Comment! M. Dorval? ce riche manufacturier qui entretient toujours douze ou quinze cents ouvriers?

CHEVRON. Ce millionnaire qui fait toujours bâtir... Si je pouvais avoir sa clientèle...

ROBERT. Et moi sa pratique.

BONNEAU. On dit que c'est un brave et digne homme.

CHEVRON. Un peu bizarre, un peu original.

ROBERT. Ne l'est pas qui veut, et surtout à sa manière.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Par ses travaux, bonneur de la patrie,
Et protecteur des arts et du talent,
Sur ces trésors, prix de notre industrie,
Il fit d'abord la part de l'indigent.
Oui, s'écartant de la route commune,
Il employa, dans ses soins généreux,
Et pour autrui toujours laborieux,
Sa vie entière à faire sa fortune,
Et sa fortune à faire des heureux.

CHEVRON. Il est sûr que sa présence fera beaucoup de bien au village.

BONNEAU, *regardant sa maison.* Sans doute ça peut même faire augmenter les loyers. Dès qu'il arrivera, j'irai lui faire ma visite, parce qu'entre propriétaires on se doit des égards; et certainement...

CHEVRON. Quand je vous avais dit, beau-père, qu'ils arriveraient et que rien ne serait prêt.

BONNEAU. Hé bien! hé bien? le grand mal, quand ils attendraient un demi-quart d'heure! Fais les honneurs, fais leur voir ma maison. (*A Robert.*) Voisin, entrons chez vous, je vais donner un coup d'œil au repas.

ROBERT. A vos ordres, monsieur Bonneau. (*Ils entrent chez Robert.*)

SCÈNE II.

CHEVRON, LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Lorsque le Champagne.*

Le plaisir assemble
En ce gai séjour
Sa cour;
Chantons tous ensemble
L'hymen et l'amour.

CHEVRON.

O scène touchante!
Ma chère parente!
Ma chère grand'tante!
(*A part.*)
Grand Dieu! quel embarras,
(*Haut.*)
Quelle joie extrême
De fêter soi-même
Des parents qu'on aime
(*A part.*)
Et qu'on ne connaît pas!

CHŒUR.

Le plaisir assemble
En ce gai séjour, etc.
(*Ils entrent chez M. Bonneau.*)

SCÈNE III.

FRINGALE, *seul, arrivant par le fond.* Des flons flons, des violons, des chansons... Les ouvriers qui travaillent à la grande route ne m'avaient pas trompé; c'est une noce, et je n'en suis pas! Si j'en crois un certain tact (*Flairant.*) que m'a donné la grande habitude, c'est là que s'allument les flambeaux de l'hymen; et là... (*Apercevant la broche.*) Ah diable! je suis entre deux feux. Raisonnons un peu, mon cher Fringale. (*Tâtant son gousset.*) Rien là. (*Son estomac.*) Rien là. A Paris, on trouve de tout, excepté un bon dîner sans argent.

AIR du *Major Palmer.*

Dans ce siècle économique,
Comment engraisser, hélas!
On y vit de politique,
Et moi, je n'en use pas.
Dîner, voilà mon histoire,
La table est mon seul amour.
Manger, chanter, rire et boire,
Voilà mon ordre du jour.
J'ai, dans mainte circonstance,
Toujours ennemi de l'eau,
Voté contre l'abstinence,
Et contre le vin nouveau;
Mais, lorsque dans mes finances,
L'ordre est un peu rétabli,
Je vais tenir mes séances
Chez Baleine ou chez Véry
Je me place, dès que j'entre,
N'importe dans quel endroit,
A la gauche, comme au centre,
Aussi bien qu'au côté droit;
C'est sur le prix de la carte,
Que je règle mes budgets,
Et je n'ai point d'autre charte
Que le Cuisinier français.

Jusqu'à présent la journée s'annonce mal! c'est ma faute, j'avais chez moi un joli petit ordinaire, la soupe et le bouilli qui m'attendent encore, ainsi que Catherine, ma gouvernante... Mais moi je suis gastronome, j'aime les bons morceaux, et comme je ne les trouve pas chez moi, je tâche, autant que possible, de dîner tous les jours en ville, c'est mon état! état honorable qui fait vivre bien du monde! Mais aujourd'hui à Paris, je n'ai pas rencontré une seule invitation, et las d'admirer le muséum des rues ou de contempler à jeun les boutiques de restaurateurs, j'ai passé les barrières, et je viens chercher fortune *extrà muros*... Impossible que je ne trouve pas quelque bonne occasion, dans le moment surtout des colléges électoraux... Je sais bien qu'au physique il me serait difficile de passer pour un ventru; mais si on pouvait seulement me prendre pour un électeur de la banlieue... huitième arrondissement... Qu'est-ce qui vient là? un bouquet!.. quelqu'un de la noce. La bonne figure à exploiter!

SCÈNE IV.

FRINGALE; BONNEAU, *sortant de chez Robert.*

BONNEAU. Je vous demande si ce Robert en finit! Je suis sûr que les convives s'impatientent, et on n'a pas encore dressé... C'est la matelote qui le retarde.

FRINGALE. Une matelote! ça commence à devenir intéressant.

BONNEAU, *s'arrêtant devant sa maison.* C'est étonnant l'effet que ma maison produit d'ici, la porte cochère, les deux bornes; on dirait un petit hôtel! Les

deux remises, le fiacre, tout cela tient dans la cour.

FRINGALE. J'y suis; ah! parbleu! monsieur le propriétaire.

BONNEAU. Pourvu qu'ils n'aient pas accroché en entrant. Je ne me lasserais pas de la regarder. Hem! que fait donc ce monsieur?

FRINGALE. Nous disons vingt-trois pieds. (*Il s'arrête et écrit avec un crayon sur son calepin.*) Vingt-trois pieds, cela nous amène là. (*Se portant au milieu de la maison.*) Nous reculons cela de quelques toises, et nous voilà en ligne.

BONNEAU, *le chapeau à la main*. Permettez donc, Monsieur... (*Fringale lui fait signe de la main et continue à écrire sur son calepin.*)

BONNEAU. Monsieur, Monsieur, oserais-je prendre la liberté de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

FRINGALE, *ôtant son chapeau*. Mille pardons, Monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous voir; je suis l'ingénieur en chef du département, chargé de continuer les travaux de la nouvelle route.

BONNEAU. Et quel rapport cela peut-il avoir avec cette maison?

FRINGALE. Ah! je vois, vous ne connaissez pas le nouveau plan. Nous suivons la Seine depuis la barrière de la Râpée; et à la hauteur de Bercy nous conponshorizontalement...(*Se mettant vis-à-vis la maison.*) Vous voyez, dans cette direction.

BONNEAU. Comment! mais cela va tout droit...

FRINGALE. Il n'y a pas de doute, et pas plus tard que demain...

BONNEAU. Et vous croyez que je vous laisserai ainsi renverser ma maison?

FRINGALE. Quoi! Monsieur, cette maison vous appartient? Croyez que je suis désespéré. D'ailleurs, il n'entre jamais dans nos intentions de léser les particuliers: nous n'avons besoin que de vingt-trois pieds qu'on vous paiera; ainsi tout ce côté-là vous reste, et la moitié de votre maison se trouve sur la grande route.

BONNEAU.

AIR de *l'Écu de six francs*.

La chose vous est bien aisée;
Mais, d'après ce plan, ma maison
N'a plus ni porte ni croisée.

FRINGALE.

J'en conviens, vous avez raison.

BONNEAU.

Me ruiner ainsi! les traîtres!

FRINGALE.

Du tout, c'est doubler votre bien:
Vous esquivez, par ce moyen,
L'impôt des portes et fenêtres.

BONNEAU. La belle avance! et l'uniformité, et l'architecture! Ah! mon Dieu! quel événement! un jour de noce, le jour où je marie ma fille!

FRINGALE. Comment! Monsieur est père de famille? (*A part.*) Le père de la mariée, heureuse rencontre! (*Haut.*) Je suis vraiment désolé que mon devoir, un jour de fête surtout... Peut-être au moment de vous mettre à table?

BONNEAU. Ah! mon Dieu, oui. Mais dites-moi donc, monsieur l'inspecteur, n'y aurait-il pas quelque moyen...

FRINGALE. Hem! c'est très-délicat. Je ne dis pas cependant, avec des protections... et certainement l'intérêt que vous m'inspirez. (*On entend appeler dans la coulisse.*) Monsieur Bonneau! Monsieur Bonneau!

BONNEAU. Allons, on m'appelle, on m'attend, il faut... Je voudrais pourtant...

FRINGALE, *à part*. Il y vient.

BONNEAU. Tenez, Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme; si j'osais vous prier de nous faire l'amitié, là, sans façon...

FRINGALE. L'y voilà. Vous êtes mille fois trop bon; mais je vous avouerai que n'ayant pas l'honneur d'être de votre connaissance...

BONNEAU. Elle sera bientôt faite; entre honnêtes gens... D'ailleurs, à table, vous savez, tout s'arrange.

FRINGALE. Oui, le verre à la main; cela m'est arrivé quelquefois.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Au bourgogne, avec défiance,
On examine son voisin;
Au bordeaux on fait connaissance,
On rit, mais d'un air incertain:
En essayant le vin d'Espagne,
Déjà l'on se livre à demi;
Et l'on est surpris, au champagne,
De presser la main d'un ami.

BONNEAU. Voilà qui est dit. Vous serez à côté de moi à table, et nous avons même certain vin... puis une dinde aux truffes; le dîner sera gai; d'ailleurs, mon gendre, qui est architecte... Eh parbleu! je n'y pensais pas, il va être enchanté!

FRINGALE. Comment donc?

BONNEAU. Vous allez être bien surpris; mon gendre, c'est Chevron, l'architecte, que vous connaissez.

FRINGALE. Vous croyez?

BONNEAU. Votre nouveau plan m'avait si bien fait perdre la tête. Chevron! Chevron! C'est à vous qu'il doit cette gratification: ne faites point l'ignorant. Ne lui aviez-vous pas promis des couplets pour sa noce?

FRINGALE. Ah! oui, oui, le petit Chevron. (*A part.*) Que diable ceci va-t-il devenir?

BONNEAU. Et tenez, le voici lui-même.

SCÈNE V.

FRINGALE, BONNEAU, CHEVRON.

BONNEAU. Arrive donc, mon ami; tu vas te trouver ici en pays de connaissance: l'ingénieur en chef du département qui nous fait l'honneur d'assister à ta noce.

CHEVRON. Comment! monsieur de Bermont?.. Eh non, ce n'est pas lui; vous vous trompez, beau-père.

FRINGALE. Aie! la reconnaissance. Quoi! Monsieur ne me remet pas?

CHEVRON. Non.

BONNEAU, *bas, à Chevron*. C'est l'inspecteur de la nouvelle route.

CHEVRON. Je l'ai encore vu ce matin.

FRINGALE, *à part*. Diable d'homme, qui connaît tout le monde.

BONNEAU. Oui, mais il ne t'a pas fait part du nouveau plan: ce plan, par lequel la route traverse horizontalement ma maison.

CHEVRON. La nouvelle route! elle passe à un quart de lieue d'ici.

BONNEAU. Ah çà! alors, qu'est-ce que vous me disiez donc?

FRINGALE. Écoutez donc.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Permis de se tromper un peu :
On respecte votre demeure,
J'en suis enchanté.

BONNEAU.

Mais, morbleu!
Que disiez-vous donc tout à l'heure?
Vouloir abattre nos maisons !
(*A Chevron.*)
Cet homme est, vous pouvez m'en croire,
De quelque bande de fripons.

CHEVRON.

Ou plutôt de la bande noire.

FRINGALE. C'est ce qui vous trompe; je suis de la bande joyeuse, et voilà tout. Comment, monsieur Chevron, vous n'avez de moi aucune espèce de souvenir?

CHEVRON. Non, Monsieur.

FRINGALE. Eh bien! cela m'étonne d'autant moins que nous ne nous sommes jamais vus. Mais j'avais à vous parler d'une affaire très-importante; je désirais trouver une manière neuve et piquante de vous être présenté, et je crois celle-ci assez originale.

CHEVRON. Eh! mon Dieu, Monsieur, il ne fallait pas vous donner tant de peine. A qui ai-je l'honneur de parler?

FRINGALE. Je voudrais être seul avec vous. C'est l'affaire d'un moment.

CHEVRON. Beau-père, laissez-nous.

BONNEAU. Oui, oui. Parbleu! ce monsieur, avec ses vingt-trois pieds, m'a fait une peur. Je vais presser le service.

SCÈNE VI.

FRINGALE, CHEVRON.

FRINGALE. Diable! presser le service. Il n'y a pas de temps à perdre. Monsieur, vous êtes M. Chevron, architecte distingué, à qui M. de Bermont, mon ami, a fait obtenir dernièrement une gratification, bien méritée du reste...

CHEVRON. Comment! vous savez...

FRINGALE. Sans doute, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais; voilà la différence. Vous êtes donc établi, vous êtes marié. Vous épousez une femme charmante.

CHEVRON. Charmante! d'une beauté fort ordinaire, pour ne pas dire plus.

FRINGALE. D'accord, mais moi, j'entends de caractère.

CHEVRON. Hein? le caractère...

FRINGALE. Allons, allons, vous êtes trop modeste; car enfin elle est riche.

CHEVRON. En effet.

FRINGALE. C'est ce que je voulais dire; elle est charmante. Vous avez donc tout préparé, les invitations, les bouquets, le repas de noce, les violons; vous croyez avoir songé à tout; eh bien! c'est ce qui vous trompe, il vous manque quelque chose.

CHEVRON. Comment, Monsieur?

FRINGALE. Hé bien! hé bien! il vous manque quelque chose : avez-vous des couplets, une chanson?

CHEVRON. Ma foi non, quoique ce matin j'aie cherché deux heures dans mon chansonnier. (*Le tirant de sa poche.*)

FRINGALE. Une noce sans chanson! cela ne se serait jamais vu.

AIR de *Partie carrée.*

Il faut toujours qu'à chanter l'on s'apprête;
Chaque âge a ses couplets, je crois!
Pour les enfants c'est le couplet de fête,
Aux jeunes gens c'est le couplet grivois;
Le tendre amant qui soupire sa flamme,
C'est le couplet sentimental!
Mais le mari qui célèbre sa femme,
C'est le couplet moral.

Et songez donc quel coup d'œil, quel tableau, lorsque après un dîner, un bon dîner, comme qui dirait au dessert, vous vous levez. *Le marié va chanter! le marié va chanter!* c'est ce que tout le monde répète; succède un long silence, et vous, tirant modestement de la poche gauche de votre gilet des couplets pleins de grâce, d'énergie, de sensibilité...

CHEVRON. Et où voulez-vous que je les trouve?

FRINGALE. C'est là que je vous attendais. J'ai bien pensé à votre embarras; et sans vous en prévenir, je vous ai fait une chanson : c'est elle que je vous apporte.

CHEVRON. Comment! Monsieur, vous auriez eu la bonté, et sans me connaître...

FRINGALE. Oh! je suis plus votre ami que vous ne croyez; mais je comptais, moi, arriver là sans façon, et me déclarer au moment du dîner : c'est dans ces moments-là qu'on connaît ses amis, ses vrais amis.

CHEVRON. Je vous avoue que je ne reviens pas encore d'une telle attention.

FRINGALE. Laissez donc : moi, j'aime les noces de passion, et il suffit de l'aspect d'une noce pour me mettre en verve.

RONDEAU.

AIR : *Aimons les Amours.*

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.
Dès le matin,
Chacun s'apprête;
Et bientôt je vois en habit de fête,
Accourir l'ami, le voisin,
Et le grand-oncle, et le petit cousin;
L'heure sonne, on part
Sans retard;
L'autel reçoit les serments
Des amants;
Deux fois
L'anneau change de doigts :
Ils sont unis,
Attendris
Et bénis.
La table est prête, on se rassemble,
Buvant, criant,
Et riant
Tous ensemble.
On applaudit
Le bel esprit
Qui s'est chargé
Du couplet obligé.
J'entends le son
Du violon,
Chacun se place, et déjà
Le papa,
Par le mennet
D'Exaudet,
Ouvre le bal

D'un air patriarcal.
Mais du repos l'instant arrive ;
A minuit,
Sans bruit,
Le mari s'esquive :
Sa jeune épouse, qui le suit,
Tremble, rougit ;
Pourtant elle sourit.

(Parlant, et contrefaisant la voix d'une demoiselle.)

Mais, maman ! — Oui, ma fille, croyez-en votre mère, c'est pour votre bonheur... Allons donc, ne faites pas l'enfant.

(Reprenant le chant.)

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour ;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Vous conviendrez que je possède assez bien mon sujet, et ce sont quelques-unes de ces idées-là que j'ai essayé de rendre dans la chanson que je vous ai faite. *(Lui présentant un papier.)* Non, ce n'est pas cela. C'est un baptême ; vous n'en êtes pas encore là. *(Lui en donnant un autre.)* La voici : il y a un refrain : mais que ça ne vous embarrasse pas, parce que moi je sais tous les airs, et je serai là, au bout de la table, pour soutenir et donner le ton.

CHEVRON. Et vous l'avez faite exprès pour moi ? Parbleu, c'est la première, et je suis enchanté qu'on ait fait une chanson tout exprès pour un architecte.

FRINGALE. Ecoutez, c'est vous qui parlez.

AIR de *la Danse interrompue.*

« Sans l'hymen et les amours,
« Franchement la vie
« Ennuie ;
« Sans l'hymen et les amours,
« Comment trouver d'heureux jours ?

CHEVRON. Comment ! Monsieur, ces couplets sont de vous ? c'est bien singulier ! *(Feuilletant son chansonnier.)*

FRINGALE. Écoutez, écoutez la suite.

« Autrefois j'ai voltigé,
« J'ai brûlé de mainte flamme.

CHEVRON, *lui montrant le chansonnier qu'il tient.*

« Aujourd'hui je suis changé,
« Car je brûle pour ma femme.

FRINGALE, *stupéfait.* Hein ? qu'est-ce que c'est que cela ?

CHEVRON, *continuant toujours à lui montrer sur le livre.*

« Sans le bonheur d'être aimé...
« Franchement la vie
« Ennuie ;
« Sans le bonheur d'être aimé...
Tout le long cet imprimé !
Je conçois qu'une chanson
Doit être ainsi bientôt faite ;
Separons-nous sans façon.
(A part.)
C'était quelque pique-assiette.

ENSEMBLE.

(Haut.)

Votre hymen et votre amour
Peuvent bien battre en retraite ;
Votre hymen et votre amour
Serviront quelque autre jour !

FRINGALE.

Ma foi, l'hymen et l'amour
Me condamnent à la diète ;
Ma foi, l'hymen et l'amour
M'ont joué plus d'un mauvais tour.

(Chevron rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

FRINGALE, *seul.* Je vous demande si ce n'est pas jouer de malheur ! des couplets tout nouveaux ! Il faut qu'il ait justement dans sa poche le chansonnier où je les ai pris ce matin. Cinq heures dans l'instant. Ils vont se mettre à table ; à table, et je ne ferais pas comme eux ! et j'abandonnerais la place ! et je serais obligé de revenir à mon bouilli qui m'attend et à ma gouvernante Catherine... du réchauffé ! O mon génie, ou mon appétit ! inspirez-moi tous deux. Qui vient là ? *(Il entre dans le berceau de verdure.)*

SCÈNE VIII.

LE PRÉCÉDENT, GERMAIN, ROBERT.

GERMAIN, *regardant.* M. Robert ! M. Robert, traiteur ! Ce doit être ici.

ROBERT. Voici, Monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

GERMAIN. Je viens commander à dîner pour mon maître et deux de ses amis.

FRINGALE, *à part.* Encore des gens qui dînent !

GERMAIN. De votre meilleur vin, potage, bifteck, une poularde, une salade, quelques entremets ; et tout cela pour trois.

ROBERT. C'est bon. *(Criant.)* Poularde à la broche ! Mais vous me répondez que votre maître viendra.

GERMAIN. Je suis chargé de vous payer d'avance ; que vous faut-il ?

ROBERT. Voyons : trois potages, trois biftecks, une bonne qualité de volaille ; il me semble que quarante francs...

GERMAIN. Les voilà. Et comme entre les domestiques et les aubergistes il y a moyen de s'entendre, tâchez que mon maître soit content ; je ne vous dis que cela, et nous nous reverrons quelquefois.

ROBERT. Que voulez-vous dire ?

GERMAIN. C'est moi qui lui ai conseillé de venir chez vous ; nous allons habiter ce pays, et nous paierons bien, car c'est notre habitude.

ROBERT. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

GERMAIN. Chut ! nous sommes ici incognito. Je suis M. Germain, valet de chambre de M. Dorval le manufacturier.

ROBERT. M. Dorval ! M. Dorval vient dîner chez moi ?

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un honneur que j' saurai reconnaître,
Disposez d' tout, d' la cave et du logis,
Et l'on mettra sur la cart' de votr' maître,
Tout l' vin, Monsieur, que vous boirez gratis.

GERMAIN.

Quels procédés ! j'en suis vraiment surpris.

ROBERT.

Oui, c'est un usage notoire
Qu'en notre état on ne peut oublier ;
Ici-bas, chacun son métier :
Les maîtres sont faits pour payer sans boire,
Et les valets pour boire sans payer.

Holà! Julien, dépêchons. J'espère que toutes les fois que M. Germain nous fera l'honneur de passer par ici, il regardera ma cave comme la sienne. Et quand vient M. Dorval?

GERMAIN. Mais d'ici à une heure, peut-être plus tôt, peut-être plus tard.

ROBERT. On prendra les mesures pour être prêt à tout événement; voilà qui est dit: M. Dorval, deux de ses amis, trois couverts. Je me flatte qu'on sera content. Enchanté, monsieur Germain, d'avoir fait connaissance...

GERMAIN. C'est bon! c'est bon, mon cher; mais traitez-nous bien.

ROBERT, *le salue et rentre en criant*. Allons, allons! à l'ouvrage! dépêchons!

SCÈNE IX.

FRINGALE, *seul*. Ah çà! mais tout le monde dîne donc aujourd'hui, excepté moi? Non pas! l'occasion m'est propice, la fortune m'invite, et ce serait la première invitation que j'aurais refusée. Génie des gens qui n'ont pas dîné! j'implore ton secours; arme mon front d'intrépidité, et fais passer dans tout mon être l'activité de mon estomac! Audace, promptitude, voilà les moyens; dîner, voilà le but. Il n'est rien qu'un tel but n'excuse et n'autorise. Je dînerai. Je vois d'ici le véritable amphitryon arrivant pour se mettre à table; il pâlit à l'aspect des bouteilles vides. Mais il reconnaît à ce trait une intelligence supérieure, et malgré lui rend hommage au Jupiter de bon appétit qui lui vole à la fois son nom, sa poularde, ses biftecks! Allons, point de retard; le propriétaire du dîner peut ne venir que dans une heure; mais, si j'ai bien entendu, il serait possible qu'il arrivât plus tôt. D'un côté la prudence, (*Se frottant l'estomac.*) de l'autre des considérations non moins puissantes, tout m'oblige de hâter l'exécution. Holà! hé! quelqu'un. (*Comptant sur ses doigts.*) M. Dorval, un manufacturier, un domestique, payé d'avance, poularde, etc. Dieu! quelle mémoire on a lorsqu'on est à jeun!

SCÈNE X.

FRINGALE, ROBERT.

ROBERT. Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FRINGALE. Comment, mon cher, vous ne devinez pas? Cependant, quand on s'est donné la peine de commander d'avance.. Je vois que ce maraud de Germain aura fait tout de travers.

ROBERT. Quoi! vous seriez M. Dorval? Ah! Monsieur, mille pardons, vous n'attendrez qu'un instant; votre domestique avait dit que vous ne viendriez pas avant une heure.

FRINGALE. C'est un faquin. Moi, d'abord, je suis toujours pressé. Ah çà! il vous a payé?

ROBERT. Oui, Monsieur.

FRINGALE. Et il n'a pas oublié de vous dire que je voulais pour mon dîner...

ROBERT. Des meilleurs vins, potage, biftecks, poularde.

FRINGALE. Deux entremets et une salade, n'oublions rien. (*A part.*) Le moindre oubli pourrait nous trahir. (*Haut.*) Eh bien! voyons, mon brave homme.

AIR: *J'ons un curé patriote.*

Allons, dépêchons, de grâce;
Le repas se refroidit,
Ma patience se lasse
Ainsi que mon appétit;
On ne peut dîner trop tôt,
Moi, je ne connais qu'un mot:
Servez chaud, (*bis.*)
Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu! servez toujours chaud!

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le seul refrain que j'aime,
Et je pourrais dire aussi
A maint auteur de poëme,
A maint amoureux transi,
A maint ami comme il faut,
Dont le zèle est en défaut:
Servez chaud, (*bis.*)
Servez vite et servez chaud!
Oui, morbleu! servez donc plus chaud.

ROBERT. Monsieur, je suis prêt; sans les deux personnes que Monsieur attend, on servirait de suite.

FRINGALE, *à part*. Vive Dieu! je ne pensais plus à mes amis. (*Haut.*) Ils ne peuvent tarder. (*A part.*) Au fait, un repas commandé pour trois... J'allais faire une école.

ROBERT. En attendant, on va toujours mettre le couvert dans le petit salon; c'est la plus jolie pièce de la maison.

FRINGALE. Un salon! pourquoi cela? Moi, je suis las des salons. Tenez, nous serons à merveille sous ce berceau, en plein air; on a plus d'appétit, (*A part.*) et on peut décamper plus vite.

ROBERT. Monsieur va être obéi.

SCÈNE XI.

FRINGALE, *seul*. Et moi qui ne songeais plus à ces malencontreux amis! on oublie toujours quelque chose. Il m'en faut deux! où les prendre? Eh parbleu! les premiers venus; des amis pour dîner, on en trouve toujours. Dieux, si j'étais là!

AIR: *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Destins, qui m'a pu mériter
Des caprices tels que les vôtres?
Je venais me faire inviter,
Et je vais inviter les autres.
Je m'en passerais, Dieu merci;
Mais puisque le sort le commande,
Offrons à dîner aujourd'hui,
Et que demain Dieu me le rende.

Voyons d'ici sur la grande route... un individu... non... il est en veste, cela ne me convient pas; ce n'est pas que je sois fier, mais le décorum. Allons, allons, un tour de promenade accélérée, et les deux premiers habits que je rencontre, je leur mets la main sur le collet; il faudra bien qu'ils dînent ou qu'ils disent pourquoi. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE XII.

DORVAL, LEBLANC, *entrant par la droite.*

DORVAL.

AIR: *Ah! quel plaisir de vendanger.*

Sans crainte comme sans chagrin,
Surtout sans médecin,
J'embellis par un doux refrain,
La route de la vie;
Et pour guide, en chemin,
J'ai choisi la folie.

LEBLANC.

Laissons aux fats la vanité,
Aux sots la gravité;
Pour nous, bonnes gens sans fierté,
Et sans mélancolie,

Gardons notre gaîté,
Et vive la folie!

En vérité, mon cher Dorval, j'admire ton heureux naturel, tu es content de tout.

DORVAL. C'est la vraie philosophie.

LEBLANC. Et il y a pourtant des gens qui te font un crime de ta joyeuse humeur, et prétendent qu'elle peut nuire à tes affaires.

DORVAL. Eh morbleu! de quoi se mêlent-ils?

AIR de *Lantara*.

Ma gaîté, qu'ils trouvent frivole,
Dans le travail sait nous charmer;
Est-on pauvre, elle nous console,
Et riche, elle nous fait aimer.
Pour être heureux dans l'état que j'exerce,
Gaîté, travail, sont mes deux grands secrets;
C'est là, mon cher, tout l'esprit du commerce,
Oui, c'est l'esprit du commerce français.

Mais conçois-tu l'idée de ma femme et de mon gendre? Monsieur le colonel de gendarmerie qui se range aussi de son parti! Ne pas vouloir me laisser rester chez moi... Il m'a fallu sortir, aller me promener.

LEBLANC. Tu gênais peut-être quelque conspiration.

DORVAL. Mais non; si c'était le jour de ma fête, je ne dis pas; c'est convenu, je m'en vais toujours des sept heures du matin; mais aujourd'hui... ma foi, dans mon désespoir, j'ai annoncé que j'allais visiter les environs que je connais à peine, et que j'irais dîner avec toi et Derville chez le premier restaurateur. Sais-tu ce qu'ils m'ont répondu?

LEBLANC. Ma foi non!

DORVAL. Ils m'ont répondu que je ne dînerais pas ailleurs que chez moi, qu'ils en étaient sûrs, qu'ils m'en défiaient. Nous avons parié vingt-cinq louis; et ma foi, en dépit de ma femme, du colonel et de tout son régiment, j'ai idée que je gagnerai la gageure, ou le diable m'emporte.

LEBLANC. Tu peux compter que je t'y aiderai. Tu sais que l'ami Derville ne peut pas venir.

DORVAL. Oui, mais j'ai un appétit qui en vaut deux: ainsi nous voilà au pair. Pour plus de sûreté, j'ai dépêché Germain en avant, pour reconnaître le terrain et préparer les vivres. Nous pouvons entrer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRINGALE.

FRINGALE. Personne de présentable, c'est désespérant. Eh mais! qu'ai-je vu? voilà mon affaire; qu'ils aient dîné ou non, ils ne m'échapperont pas.

LEBLANC. Que nous veut ce monsieur?

DORVAL. Comment! tu ne devines pas? un habit râpé, et un homme qui salue à la porte d'un traiteur: c'est un dîner qu'on nous demande.

LEBLANC. Tu crois?

DORVAL. Que veux-tu? nous ne sommes que deux, le dîner est pour trois, on peut dans l'occasion accueillir le pauvre diable qui n'a pas dîné.

FRINGALE. Messieurs, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, ma proposition va peut-être vous paraître indiscrète; car il est vrai de dire que je me trouve dans une position fort extraordinaire pour vous et surtout pour moi.

DORVAL. Qu'est-ce que je te disais?

FRINGALE. Il est des gens que l'on juge du premier coup d'œil; et dès que je vous ai vus, j'ai senti pour vous une affection...

DORVAL. J'entends, vous venez nous demander...

FRINGALE. De me faire l'honneur de dîner avec moi.

LEBLANC ET DORVAL, *étonnés*. Comment!

DORVAL. Pour le coup, je ne m'y attendais guère.

FRINGALE. Je savais bien que je vous paraîtrais original; mais moi, j'aime la compagnie, la bonne compagnie, au point qu'aujourd'hui, s'il me fallait dîner seul, je crois que je ne dînerais pas du tout.

DORVAL. Monsieur, c'est mille fois trop d'honneur que vous nous faites; mais, en conscience, il nous est impossible...

LEBLANC. Nous avons notre dîner...

FRINGALE. Eh morbleu! sont-ils tenaces! Dieux! si j'étais à leur place...

ROBERT, *sortant de chez lui, et s'adressant à Fringale*. Monsieur Dorval, tout est prêt, et quand vous voudrez...

FRINGALE, *avec importance*. C'est bien, mon cher, attendez.

DORVAL, *étonné*. Comment, vous êtes monsieur Dorval?

FRINGALE. Oui, Monsieur.

DORVAL. Monsieur Dorval le manufacturier?

FRINGALE. C'est moi-même.

LEBLANC, *à Dorval*. Ah! parbleu! celui-là est trop fort; et je vais...

DORVAL. Tais-toi donc, c'est un original, il faut nous en amuser.

FRINGALE. Puis-je espérer, Messieurs, qu'un petit dîner sans façon, une poularde, des biftecks, une salade d'ami...

LEBLANC. Eh! mais, c'est notre dîner qu'il nous offre!

FRINGALE.

AIR : *Vivent les Gascons, mes amis*.

Point de refus, point de façons;
A table on fera connaissance:
Bannissons toute défiance,
Eh bien! Messieurs?

DORVAL ET LEBLANC.

Nous acceptons.

DORVAL.

De nous plaindre nous aurions tort;
Ce monsieur connaît bien l'usage,
Il prend notre dîner, d'accord;
Mais avec nous il le partage.

ENSEMBLE.

Point / Plus } de refus; { point / plus } de façons,
A table on fera connaissance,
Daignez, Messieurs, sans / Nous bannissons la } défiance,
Me dire enfin / Vous le voulez, } nous acceptons.

FRINGALE. Holà! monsieur l'aubergiste! (*A part.*) Bon! le couvert est déjà mis. (*Haut.*) Mes deux amis sont arrivés, et l'on peut servir.

ROBERT. Oui, Monsieur; dame! c'est que je vous avais préparé une petite surprise... qui n'arrive pas.

FRINGALE. Mon ami, il n'y a rien qui me surprenne plus agréablement que l'aspect du service: faites-moi ainsi marcher longtemps de surprise en surprise, je ne demande pas mieux.

ROBERT. En ce cas, monsieur Dorval, vous allez être obéi. (*Pendant que l'on sert.*)

DORVAL, *s'approchant de Fringale*. Monsieur Dorval, j'ai accepté votre invitation, mais c'est à condition que demain mardi, vous me ferez l'honneur de dîner chez moi, ici près, au Petit-Bercy.

FRINGALE. Comment donc! Monsieur, c'est trop juste.

DORVAL, *à Leblanc*. Allons donc, fais aussi tes politesses.

LEBLANC. J'espère, Monsieur, qu'après-demain mercredi ce sera mon tour.

FRINGALE. Je n'ai garde de refuser. (*Les deux autres se mettent à table. A part.*) Eh bien! ça ne commence pas mal, et voilà ce qui s'appelle faire d'une pierre trois coups.

SCÈNE XIV.

DORVAL ET LEBLANC *sont assis sous le berceau, et vont se servir le potage.*

(*Fringale traverse le théâtre pour aller les rejoindre, lorsque les garçons du village arrivent avec des bouquets et l'entourent.*)

AIR : du *Bouquet du Roi.*

Pour nous quel jour de bonheur!
Les habitants d'ce village
Viennent tous pour rendre hommage
A leur futur protecteur.

FRINGALE, *à Robert.* Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT. Ce sont nos jeunes gens, nos ouvriers, dont votre arrivée a fait la fortune; répondez-leur.

FRINGALE.
C'est bon, c'est bien, mais de grâce...
DORVAL.
Il recevra, Dieu merci,
Les compliments à ma place.
FRINGALE.
Ciel! le potage est servi!
(*Il veut se mettre à table, le chœur l'entoure.*)
Pour nous quel jour de bonheur, etc.

FRINGALE, *se débattant.* Assez! assez!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEAU, *sortant de chez lui.*

BONNEAU. Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

ROBERT. Vous ne devinez pas; c'est M. Dorval... M. Dorval qui vient dîner chez moi.

BONNEAU. Où est-il donc?

ROBERT. Eh parbleu! le voilà...

BONNEAU. Il serait possible! lui qu'on disait si original! Quelle bévue j'ai faite!

FRINGALE, *que pendant tout ce temps on a entouré et à qui l'on a donné des bouquets.* C'est bon, c'est bon; on ne dîne pas avec des bouquets. (*Regardant toujours la table.*) Ils attaquent le bifteck! (*Aux paysans.*) Trêve de révérences, après dîner, nous verrons, je vous donnerai pour boire... (*Voyant les autres qui boivent. A part.*) S'il en reste. (*Haut.*) Mais en attendant, vous sentez bien qu'il faut que moi-même...

ROBERT. Comment donc! c'est trop juste, monsieur Dorval. (*Les paysans se retirent. Fringale, débarrassé de leurs mains, va droit à la table, lorsque M. Bonneau l'arrête et le fait reculer.*)

BONNEAU. Monsieur... monsieur Dorval...

FRINGALE. Eh bien! qu'est-ce que c'est encore?

BONNEAU. Un seul mot.

FRINGALE. Je n'ai pas le temps.

BONNEAU. N'importe, Monsieur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez permis de réparer mon impolitesse.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; CHEVRON, *la serviette à la main.*

CHEVRON. Mais venez donc, beau-père, vous nous laissez là...

BONNEAU, *à Chevron, lui faisant signe de se taire.* Tout à l'heure. (*A Fringale, qu'il tient toujours.*) Oh! non, vous ne m'échapperez pas; et il faut absolument que vous veniez dîner avec nous en famille.

FRINGALE. Dîner! là, qu'est-ce que je disais? une fois qu'on en a un, ils viennent tous à la fois... comme s'ils ne pouvaient pas s'entendre. Monsieur, (*Regardant toujours la table.*) dans ce moment, j'ai invité moi-même deux amis avec qui je serai enchanté de faire connaissance; deux amis qui sont même très-pressés. Dieux! le bifteck a disparu.

BONNEAU, *le retenant toujours.* Mais demain, Monsieur...

FRINGALE, *cherchant à se débarrasser.* Demain, je suis pris.

BONNEAU. Après-demain, Monsieur...

FRINGALE. Je suis pris.

BONNEAU. Mais jeudi, Monsieur, puis-je espérer...

FRINGALE. Jeudi, soit; je m'y rendrai avec appétit. Mais dans ce moment, des considérations majeures...

BONNEAU. C'est juste. (*Bonneau rentre dans sa maison.*)

CHEVRON, *qui pendant ce temps a eu l'air de causer avec Robert, courant à lui et le prenant par son habit.* Ah! Monsieur, me pardonnerez-vous de vous avoir méconnu?

FRINGALE. Que diable! Monsieur, voulez-vous me laisser?

CHEVRON. Non pas, s'il vous plaît, mon beau-père m'a prévenu, mais j'espère que vendredi...

FRINGALE. Vendredi? vendredi soit, Monsieur, et que ça finisse! Dieux! le poulet... (*Il arrache sa boutonnière, lui laisse la serviette entre les mains et court se mettre à table.*) Dans un autre moment les affaires sérieuses. (*A MM. Dorval et Leblanc.*) Eh bien! qu'est-ce? il me semble que nous n'avons point perdu de temps. Heureusement que je suis habitué à manger très-vite, et que je vous aurai bientôt rattrapés. (*Chevron rentre.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME. Messieurs, M. Dorval n'est-il pas parmi vous?

ROBERT, *montrant Fringale.* Le voici.

FRINGALE. Garçon, eh bien! garçon, rapporte donc! Où est donc le garçon?

LE GENDARME. Monsieur, j'ai à vous parler en particulier sur une affaire très-importante.

FRINGALE. Ma foi, Monsieur! (*A Leblanc qui découpe.*) Servez toujours, ne faites pas attention; dans ce moment il m'est impossible, vous voyez que le dîner...

LE GENDARME. C'est justement à ce sujet que sont relatifs les ordres dont je suis porteur.

FRINGALE. Qu'est-ce que ça signifie? Servez toujours.

LE GENDARME. Vous êtes M. Dorval le manufacturier, qui aujourd'hui avez commandé un dîner chez M. Robert, (*Robert salue.*) pour deux amis, je vois que mes notes sont exactes; ayez, Monsieur, la bonté de me suivre à l'instant même et sans passer outre...

FRINGALE. Et pour quelle raison former ainsi opposition à mon dîner?

LE GENDARME. Vous le saurez plus tard.

DORVAL, *à Leblanc.* C'est charmant! et je me doute à présent... Crois-moi, redoublons d'activité; à ta santé!

FRINGALE, *aux deux autres qui s'emplissent la bouche.* Mais un instant, un instant, Messieurs; attendez donc que cela s'éclaircisse.

LE GENDARME. Il n'y a point d'autre réclamation,

J'ai ordre de vous emmener. Je serais désolé d'employer la rigueur; mais cependant, s'il le faut, j'ai là du monde.

AIR du *Renégat*.

Pour vous arrêter en ces lieux
J'ai les ordres les plus sévères.

FRINGALE.

Ce monsieur Dorval, c'est affreux,
A donc de mauvaises affaires?
Dieux! ce que c'est que de vouloir prendre, hélas!
Le nom des gens que l'on ne connaît pas.

LE GENDARME.

Allons, Monsieur, je vous conjure,
Daignez me suivre sans façon.

TOUS.

Quoi, voudrait-on, par aventure,
L'envoyer coucher en prison?

FRINGALE. Coucher! coucher! un instant; passe encore pour y dîner, je ne dis pas; parce qu'enfin, dès qu'on dîne, n'importe la salle à manger; mais permettez, monsieur le gendarme, j'ai deux mots à vous dire. (*A part.*) Je crois qu'il est prudent d'abdiquer. (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

LE GENDARME. Comment! Monsieur, vous n'êtes pas M. Dorval?

FRINGALE. Je suis M. Fringale, ex-employé aux subsistances; je vous en donne ma parole d'honneur; et vous auriez dû voir à la tournure...

LE GENDARME. Que j'ai des excuses à vous demander! J'avais ordre, il est vrai, d'emmener M. Dorval, mais c'était de l'emmener dîner chez lui, où sa femme, ses amis, son gendre, mon colonel, et un dîner superbe, l'attendent pour célébrer son installation à Bercy.

FRINGALE. Comment! c'était pour cela? Dieux! si je pouvais me reconstituer prisonnier!

LE GENDARME. Il faut vous dire qu'on avait résolu de ne pas laisser dîner M. Dorval, parce que sa femme et mon colonel avaient parié...

DORVAL, *se levant, et jetant sa serviette.* Ils ont perdu, car mon dîner est fini.

LE GENDARME. Comment?

DORVAL. Oui, mon cher, vous arrivez un peu tard, je ne me doutais pas de la fête qu'on me préparait; mais j'y cours prendre part comme spectateur. (*Riant avec Leblanc.*) Et nous régalerons nos convives de notre aventure d'aujourd'hui. (*Aux paysans.*) Mes amis, voici le pour-boire que Monsieur vous a promis en mon nom. (*Il jette une bourse aux paysans et donne une pièce de monnaie à un petit garçon qui lui offre des cure-dents.*) Quant à vous, mon cher amphytrion, nous vous remercions de votre aimable invitation, et vous n'oublierez pas la mienne.

CHŒUR.

AIR d'*anglaise*.

DORVAL.

De vous traiter, mon cher hôte,
A mon tour je suis jaloux;
Songez que demain sans faute,
Demain, je compte sur vous.

LEBLANC.

Moi, Monsieur, c'est mercredi.

BONNEAU.

Vous savez que c'est jeudi.

CHEVRON.

N'oubliez pas vendredi.

FRINGALE.

Rien encor pour aujourd'hui.
Ma gratitude est immense;
Mon appétit sera fort,
Car ce dîner-là, je pense
Ne peut y faire de tort.
(*Reprise de l'air.*)

TOUS, *s'en allant*.

Sans adieu, notre cher hôte,
Songez bien au rendez-vous;
Et tous ces jours-ci sans faute
Nous vous recevrons chez nous.

SCÈNE XVIII.

FRINGALE.

(*Le petit garçon lui offrant un cure-dent.*)

Monsieur, en voulez-vous?

FRINGALE. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? des cure-dents? par exemple, voilà le comble de la dérision. La noce, l'aubergiste, M. Dorval, ils vont tous dîner, et mon rôle finit au moment où j'aurais aimé à le voir commencer. Je sais bien que, par l'événement, voilà une bonne semaine; mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Dieux! quel appétit j'aurai demain! Mais je ne vois encore rien de bien décisif pour aujourd'hui, avec cela qu'ils ont déjà desservi. (*Tâtant sa poche.*) Et aucun moyen de donner une seconde représentation. Me voilà donc obligé d'en revenir à ma gouvernante et à mon modeste ordinaire! un dîner réchauffé! moi qui ne peux pas les souffrir! A moins qu'il n'y ait parmi ces messieurs quelqu'un qui dînât tard, extrêmement tard, et qui eût l'intention de m'engager. Je le prie de ne pas se gêner; moi, d'abord je n'ai pas d'heure fixe.

AIR de *la Clochette*.

Me voilà, me voilà,
Je suis bien votre affaire;
Me voilà, me voilà.
Ah! Messieurs, pour vous plaire,
S'il faut (*bis.*) un convive fidèle,
Me voilà, me voilà
S'il faut surtout du zèle,
Me voilà, me voilà.
(*Regardant à gauche.*)

Mais, que vois-je! deux épées... un duel et pas de témoins? Messieurs, je suis à vous, je vais commander les côtelettes. (*Regardant à droite.*) Eh! qui vient de ce côté? n'est-ce pas le landau de la vieille comtesse? (*Reprenant l'air.*)

Noble maison, l'on y
Dine à midi;
Et par un préjugé que j'honore,
L'on y soupe encore.
(*Criant dans le fond.*)
Me voilà, me voilà.
(*Au public.*)
Messieurs, daignez permettre;
(*A la cantonade.*)
Me voilà, me voilà,
En course il faut se mettre!
(*Au public.*)
Pourtant si quelqu'un me désire,
Parlez : à tous je puis suffire.
(*S'adressant tour à tour au public et à la cantonade.*)
Me voilà, me voilà!
Me voilà, me voilà!
(*Il sort par le fond en courant.*)

FIN DE LE GASTRONOME SANS ARGENT.



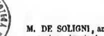
ESTELLE

OU

LE PÈRE ET LA FILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le , novembre 1834.



Personnages.

M. DE SOLIGNI, ancien militaire et ancien négociant.
RAYMOND DE BUSSIÈRES, marin.
FUMICHON, notaire à Pau.
ESTELLE, fille de M. de Soligni.
RENAUD, domestique de M. de Soligni.

La scène se passe dans le château de M. de Soligni, situé dans le département des Basses-Pyrénées.

Le théâtre représente un salon attenant à une première pièce, dont la croisée ouverte laisse voir les murs extérieurs et la tourelle du château. Porte au fond; deux portes latérales. A droite du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire ou une caisse faisant partie de la boiserie. Un peu sur le devant du théâtre, et du même côté, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, RENAUD, *entrant par le fond.*

RAYMOND. Comment! je ne pourrai pas le voir?

RENAUD. Non, Monsieur.

RAYMOND. Dites-lui que c'est un jeune officier de marine qui demande à lui être présenté.

RENAUD. Impossible, Monsieur, mon maître ne reçoit personne.

RAYMOND. Alors, et quoique j'aie peu de temps à moi, je reviendrai plus tard.

RENAUD. Plus tard, ce sera de même : ni les étrangers, ni les gens du pays n'entrent au château. Notre maître n'aime pas la compagnie; il veut toujours être seul ici avec sa fille.

RAYMOND. C'est bien singulier!

RENAUD. C'est tout au plus s'il aime à me rencontrer dans le parc, moi son valet de chambre, moi qui suis de la maison, et qui ne lui dis jamais rien; et je ne sais même pas comment vous avez pu pénétrer jusqu'ici.

RAYMOND. Le pont-levis était baissé; je suis entré, et tu es la première personne que je rencontre.

RENAUD. Si Monsieur s'en aperçoit, le vieux concierge sera renvoyé.

RAYMOND. Qui vient là?.. Est-ce ton maître?

RENAUD. Non, vraiment. Encore un étranger. Il y a foule aujourd'hui, et depuis deux ans, je n'en ai jamais tant vu à la fois.

SCÈNE II.

RAYMOND, FUMICHON, RENAUD.

FUMICHON. Enfin voilà quelqu'un à qui on peut parler. (*A Raymond.*) Enchanté de trouver un jeune homme, un militaire; ça me rassure, car l'extérieur de ce vieux château, au pied des Pyrénées, avec ses fossés, ses créneaux, ses ponts-levis, et pas un être vivant...

RENAUD. Vous n'avez donc pas vu Michel le concierge?

FUMICHON. Solitude complète. Et moi, qui ne suis pas un brave, je me disais... (*On entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Est-ce qu'il y a ici du danger?

RAYMOND. Ne craignez rien, Monsieur.

RENAUD. C'est le vieux Michel qui aura aperçu un isard. Il ne peut pas y résister; c'est pour le poursuivre dans la forêt qu'il aura quitté un instant la porte du château.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ah! j'admire fort son audace :
Mais s'il aime tant le gibier,
Que ne le fait-on garde-chasse
Au lieu de le nommer portier?
Je crains, cumulant les deux places,
Qu'il n'aille, par quelques erreurs,
Tirer le cordon aux bécasses,
Et son fusil aux visiteurs.

FUMICHON, *à Raymond.* Voudriez-vous, mon jeune ami, me conduire près du seigneur châtelain?

RAYMOND. Vous vous adressez mal, Monsieur, car j'ai moi-même à lui parler de l'affaire la plus importante, et je ne sais comment parvenir jusqu'à lui; il est invisible, il ne reçoit personne.

FUMICHON. N'est-ce que cela? Je vous ferai avoir audience, je vous en réponds. (*A Renaud.*) Annonce-moi! à lui ou à mademoiselle Estelle, sa fille.

RENAUD. Défense absolue! il a refusé de recevoir le général, le préfet lui-même : or, comme vous n'êtes ni préfet, ni général...

FUMICHON. Je suis mieux que cela, mon garçon; et si tu ne veux pas, à ma recommandation, être chassé



Repré

L

Le thé
et la
pour
le d

R

RAYM
RENA
RAYM
rine qu
RENA
person
RAYM
moi, j
RENA
gers, r
maître
seul ic
RAYM
RENA
dans l
suis d
je ne s
jusqu'i
RAYM
tu es l
RENA
cierge
RAYM
RENA
foule a
tant v

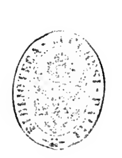
FUM
parler
homm



COLIGNY

MA [illegible] MA FILLE BIEN AIMÉE

Imp. Gellee R. de la Bucherie 1 Paris



dès ce soir, tu vas lui porter sur-le-champ cette carte. A ce nom seul, qu'il attend avec impatience, grilles, verrous, tourelles et poternes, tout va s'ouvrir comme par enchantement.

RENAUD, *effrayé*. Eh! mon Dieu! Et ce nom si redoutable...

FUMICHON, *lui lisant sa carte*. Fumichon, notaire.

RENAUD. Quoi! Monsieur...

FUMICHON, *d'un air important*. Notaire royal! Songe à ce que je t'ai dit, et va vite.

RENAUD, *avec respect*. Oui, Monsieur, ne vous impatientez pas, car s'il est au bout du parc, il faudra le temps. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

RAYMOND, FUMICHON.

RAYMOND. Ah! Monsieur est notaire?

FUMICHON. A une douzaine de lieues d'ici, dans la ville de Pau; vous la connaissez?

RAYMOND. Non, Monsieur.

FUMICHON. Tant pis pour vous! une vue magnifique, la vue des Pyrenees, l'aspect du Gave, et mieux encore, des coteaux de Jurançon; un vin excellent, que je serais charmé de vous offrir, si vous me faisiez l'honneur de vous arrêter chez moi. Et si, d'ici là, comme je vous l'ai dit, je puis vous être utile à quelque chose...

RAYMOND. Vous êtes trop bon, et un pareil accueil fait à un étranger...

FUMICHON. Vous ne l'êtes pas. Vous avez là une épaulette... et vous devez avoir une vingtaine d'années?

RAYMOND. A peu près.

FUMICHON. N'importe. J'ai un fils de dix-huit ans, officier comme vous, pas dans la marine, dans les dragons : c'est égal.

AIR de *Lantara*.

Quand un militaire, un jeune homme,
Paraît à mes yeux attendris,
Sans s'informer comme il se nomme,
Je l'aide autant que je le puis;
D'avance il est de mes amis;

RAYMOND.

Eh quoi! Monsieur, sans le connaître?

FUMICHON.

S'il a besoin d'un appui, me voilà!
Je le soutiens, en me disant : Peut-être
Un autre à mon fils le rendra!

RAYMOND, *lui serrant la main*. Ah! Monsieur.

FUMICHON. Et puis, j'ai toujours eu un faible pour la jeunesse. Demandez à Hector, c'est mon enfant, Hector Fumichon, un gaillard qui fait de moi tout ce qu'il veut. Ma femme, qui est dévote, l'elevait avec une sévérité, un rigorisme qui me semblaient peu convenables : aussi, et sans la contrarier, parce que je suis bon mari, je gâtais mon fils Hector le plus que je pouvais, afin de rétablir l'équilibre. Ça allait bien, ou plutôt cela allait mal, jusqu'au moment où il a fallu qu'il prît un état; et alors il n'y a plus eu moyen d'y tenir. Ma femme voulait qu'il entrât au séminaire, et moi dans le notariat. Madame Fumichon a résisté, j'ai tenu bon, et pendant que nous nous disputions pour savoir s'il serait notaire ou curé, l'enfant s'est fait dragon.

RAYMOND. Sans votre consentement?

FUMICHON. Il nous l'a demandé après. Il est militaire dans l'âme; il boit, il fume, il se bat. Du reste, un excellent cœur, qui m'aime bien et qu'il est impossible de ne pas aimer. En passant ce matin à Bagneres, où son régiment est en garnison, j'ai voulu l'embrasser; il était aux arrêts, parce qu'hier, au spectacle, il avait eu une querelle.

RAYMOND. Et pour qui?

FUMICHON. Pour moi. Il y avait dans la pièce un notaire ridicule, comme ils en mettent dans toutes leurs comédies, et par piété filiale, Hector n'a pas voulu laisser finir l'ouvrage; de là du bruit, du tapage, un défi, *et cætera*.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

C'est un bon enfant! c'est un diable!
Par intérêt pour ses parents,
Le sabre au poing, il est capable
D'amener chez moi des clients!
Et nous n'avons pas l'habitude,
Dans l'état que nous exerçons,
De faire marcher une étude
Avec un piquet de dragons!

Malheureusement je n'ai pas pu le gronder à mon aise; on m'attendait ici, j'avais reçu hier la lettre la plus pressante de mon ami Soligni, que depuis deux ans je n'ai pas vu.

RAYMOND. C'est votre ami?

FUMICHON. Ami intime, je l'ai connu si jeune, militaire sous l'Empire, officier supérieur à vingt-cinq ans, puis, lors de la Restauration, lancé dans les spéculations commerciales, il m'a toujours confié toutes ses affaires, il n'a jamais rien fait sans me consulter.

RAYMOND. Quel bonheur! j'ai grand besoin de protection auprès de lui.

FUMICHON. Eh bien! jeune homme, comme je vous l'ai dit, me voilà... On vient.

RAYMOND, *avec effroi*. Ah! mon Dieu!

FUMICHON. Est-ce que vous avez peur? vous, un marin! (*Lui prenant la main et regardant du côté de la porte à gauche de l'acteur.*) Rassurez-vous, c'est sa fille... Eh bien! je crois que vous tremblez encore plus fort.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

ESTELLE, *entrant par la porte à gauche de l'acteur*. Serait-il vrai? du monde en ce château! (*A Fumichon.*) Vous, Monsieur... (*S'avançant et apercevant Raymond.*) Ah! mon Dieu! M. Raymond!

FUMICHON. Vous vous connaissez donc?

RAYMOND, *troublé*. Mais, oui, Monsieur.

FUMICHON. Et moi qui voulais vous présenter? (*Souriant.*) Je vais vous prier de me rendre ce service.

ESTELLE. Comme si vous en aviez besoin, vous, l'ami de mon père et surtout le mien, car vous étiez toujours de mon avis.

FUMICHON. C'est mon usage; je suis toujours du parti de la jeunesse, et fais cause commune avec elle. Nous n'avons, nous autres vieillards, que ce moyen-là de nous rajeunir. Mais permettez, mon nouvel allié, permettez, vous qui m'interrogiez tout à l'heure, me direz-vous, à votre tour, comment vous vous trouvez ici en pays de connaissance?

ESTELLE, *montrant Raymond*. Nous sommes de vieux amis.

FUMICHON. Vraiment!

RAYMOND. Des amis d'enfance. Pendant les cinq annees qu'a duré le dernier voyage de M. de Soligni...

ESTELLE. Ma mère m'avait amenée à Paris pour mon éducation, car j'avais alors douze ans.

RAYMOND. Mon père, ancien camarade de régiment de M. de Soligni, m'avait présenté à ces dames; je les voyais presque tous les jours.

ESTELLE. C'était notre chevalier, à moi surtout; il ne me quittait pas.

RAYMOND. D'abord; mais bientôt, et en cinq années, d'enfant qu'elle était, mademoiselle Estelle...

FUMICHON. Est devenue une grande personne, ce qui n'était pas fait pour vous éloigner, ni pour vous effrayer.

RAYMOND. Si, Monsieur.

FUMICHON. Et comment cela?

RAYMOND. C'était une riche héritière, et moi je n'avais rien, je n'avais pas de fortune à espérer de mes parents. Alors, et sans confier mes projets à personne, je suis parti à bord d'un vaisseau, en me disant : Je reviendrai amiral, ou je me ferai tuer.

ESTELLE. O ciel!

RAYMOND. Je ne suis pas encore amiral, il s'en faut; car je ne suis que lieutenant; c'est tout ce que j'ai pu gagner à Navarin; et je m'embarque demain pour un voyage de long cours.

ESTELLE. Est-il possible!..

RAYMOND. Mais auparavant, et c'est pour cela que je suis venu, j'ai pensé que ces épaulettes me donnaient peut-être le droit de dire à votre père : « Monsieur, « accordez-moi deux ans, trois ans, et pendant ce « temps-là je me conduirai si bien, que, si je ne suis « pas mort, je pourrai aussi me mettre sur les rangs, « et solliciter la main de votre fille. »

ESTELLE. Raymond!

RAYMOND. Oui, Mademoiselle; c'est là tout ce que je vous demande, attendez-moi jusque-là.

ESTELLE. Ah! toujours.

FUMICHON, *souriant*.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Qu'ai-je entendu?

ESTELLE.

La vérité!
Oui, j'estime son caractère,
Sa franchise, sa loyauté;
Je le dirais devant mon père!
Devant vous aussi je le dis.
Est-ce un mal?

FUMICHON.

Non, vraiment, ma chère!
De pareils aveux sont permis,
Lorsque c'est par-devant notaire.

Mais s'il en est ainsi, mes chers enfants, je ne vois pas pourquoi mon jeune ami tiendrait toujours à être amiral; il me semble que pour arriver c'est prendre le plus long; car si je connais bien votre ascendant sur le cœur paternel, vous n'avez qu'un mot à dire.

ESTELLE. Oui, autrefois; mais depuis deux ans il y a bien du changement.

FUMICHON. Comment! qu'est-ce que cela signifie?

ESTELLE, *passant au milieu, et après un moment de silence*. Mon père, que vous avez vu si gai, si aimable, si heureux, est devenu tout à coup sombre et misanthrope.

FUMICHON. C'est donc pour cela qu'il ne m'écrivait plus, que je n'ai plus reçu de ses nouvelles!

ESTELLE. Il ne veut voir personne.

RAYMOND. Et d'où vient ce profond chagrin? sans doute de la mort de sa femme?

FUMICHON. D'abord il y a plus de trois ans qu'il l'a perdue. Elle n'existait plus quand il est revenu de son dernier voyage, et il a supporté cela avec courage, avec philosophie, la philosophie du veuvage!

RAYMOND. Aurait-il éprouvé quelques revers de fortune?

FUMICHON. Impossible! il est revenu avec des capitaux immenses qu'il a réalisés. J'en sais quelque chose! moi, son notaire, qui lui ai acheté dans ce département deux ou trois mille hectares de terres, prairies, forêts, *et cætera;* ce qui a consolidé sa fortune et bonifié mon étude. Ce n'est donc pas cela; il y a donc autre chose! et je ne connais que vous, mon enfant, qui puissiez le forcer à vous confier...

ESTELLE. Et comment! Je n'ose lui parler! j'ai peur...

FUMICHON. Est-il possible! il serait changé même avec vous!

ESTELLE. Ah! j'ai cru que j'en mourrais de chagrin! vous savez quelle était pour moi la tendresse de mon pere, vous en avez été témoin!

FUMICHON. Parbleu! cela tenait de l'adoration! (*A Raymond.*) C'était sa joie, son bonheur, son rêve de tous les instants! il se serait jeté dans le Gave pour y ramasser son bouquet; enfin moi qu'on accuse d'avoir gâté mon fils Hector, j'étais un tyran auprès de lui, un tyran domestique.

ESTELLE. Eh bien! vous n'avez rien vu encore; et depuis la mort de ma mère, vous ne pouvez vous faire une idée d'une tendresse, d'un dévouement pareils! Il ne me quittait plus d'un seul instant; j'étais tout pour lui, j'étais sa seule pensée, et je ne vous dirai pas de quels soins il m'entourait. Paris n'avait pas pour moi d'étoffes assez riches, de bijoux assez précieux. Je me serais crue la fille d'un *nabab*... car vingt domestiques étaient à mes ordres, et il aurait renvoyé à l'instant celui qui n'aurait pas prévenu mes volontés ou deviné mes désirs. Dès qu'il me voyait sourire, il était transporté de joie, il m'embrassait, il me remerciait d'être heureuse! la moindre souffrance, la plus légère migraine, le désolait, le désespérait! et souvent le matin, en ouvrant les yeux, je le voyais debout près de moi, qui me regardait dormir en attendant mon réveil! Aussi, vous le devinez sans peine, j'étais la plus heureuse des filles, et jamais on n'aima son père comme j'aime le mien. Quand il me parlait de mariage, de brillant établissement, je lui disais : Pas encore! car, malgré moi, je pensais à vous, Raymond. Il me semblait, quoique vous ne m'eussiez rien dit, que vous m'aimiez, que vous viendriez me demander en mariage, et j'attendais.

RAYMOND. Oh! que je suis heureux!

ESTELLE. Quant à mon père, il ne disait jamais que ces mots : « Tu es la maîtresse; quand tu voudras, « ma fille, et qui tu voudras. »

FUMICHON. A la bonne heure, c'est lui, je le reconnais! voilà un véritable père!

ESTELLE. Mais il y a deux ans à peu près, nous étions alors à Paris; il avait voulu y passer l'hiver à cause de moi, pour les spectacles, les bals, tous ces plaisirs qu'il aimait à me prodiguer; et un jour qu'il avait un travail pressé, et qu'il ne pouvait m'accompagner, il m'avait confiée à ma tante, et avait exigé avec instance que je me rendisse à une brillante soirée qui avait lieu ce jour-là. Il le voulait, j'obéis; mais je n'y restai pas longtemps. Je revins de bonne heure à l'hôtel, et, avant de rentrer dans ma chambre; je me glissai vers l'appartement de mon père. Il ne dormait pas; il avait de la lumière chez

lui; et puisqu'il aimait tant à me voir belle, je voulais lui montrer ma toilette de bal et l'embrasser. J'ouvris doucement la porte, et je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à moi. Il était seul auprès du feu; mais pâle et glacé, l'œil fixe, les traits renversés et décomposés. Je jetai un cri, je courus à lui, je le serrai dans mes bras... Le croiriez-vous? mon Dieu! le croiriez-vous? il me repoussa avec force, moi, son enfant. J'eus beau l'interroger : « Je n'ai rien, me dit-il, je n'ai rien. » Et il me regardait d'un air sombre et farouche; il semblait examiner mes traits comme s'il ne les connaissait pas, comme si, pour la première fois, ils frappaient sa vue; et je croyais lire dans ses yeux du dédain, de la fureur, de la haine, oui, de la haine! mon père me haïssait, me repoussait de son sein, et qu'avais-je fait, mon Dieu? de quel crime étais-je coupable? Je le demandai à lui, je le demandai au ciel, je m'interrogeais moi-même, je ne trouvais dans mon cœur qu'amour et respect pour lui. Et cependant, dès le lendemain de grand matin, il avait quitté Paris, me laissant avec ma tante, et pendant deux mois je ne reçus pas de ses nouvelles.

FUMICHON. Deux mois!

ESTELLE. Lui qui auparavant ne pouvait vivre un jour loin de moi! J'appris seulement par ma tante qu'il était à deux cents lieues de Paris, dans ce château au pied des Pyrénées. Il y était malade! et il ne m'appelait pas! Je ne demandai ni permission ni conseil à personne, j'eus tort sans doute; mais je n'écoutai que ma tendresse et mon désespoir. Je partis avec une femme de chambre au milieu de l'hiver, et j'arrivai ici, où mon père me demanda brusquement : « Qui vous amène? » Il ne me tutoyait plus! « Que venez-vous faire? » Vous soigner, lui dis-je, et, quel que soit mon crime, en obtenir le pardon par mon dévouement et mon repentir. « Il fallait commencer « par l'obéissance, me répondit-il, et ne pas venir ici « sans mes ordres! »

RAYMOND. J'espère cependant qu'il ne vous obligea pas à repartir?

ESTELLE. Hélas! il le voulait! mais, grâce au ciel, je je tombai si malade moi-même, qu'il fallut bien rester. Tous les soins me furent prodigués; deux fois par jour il envoyait savoir de mes nouvelles : mais jamais il n'est venu me voir.

FUMICHON. Est-il possible!

ESTELLE. Depuis ce temps il ne me dit rien; il ne m'ordonne rien; je puis aller et venir en ce vaste château, où je suis près de lui, seule, abandonnée, et comme une étrangère. Nous ne nous voyons qu'aux heures des repas qui sont silencieux et solitaires, car il ne reçoit personne, ne va voir personne, ne sort jamais de ces lieux. Du reste, il évite de m'adresser la parole, et même de me rencontrer; et quand je veux l'interroger, quand seulement je lève vers lui mes yeux suppliants, ma vue lui cause une impression pénible et douloureuse. Il s'éloigne sans me répondre, ou en me jetant des regards de reproche et de colère. Et moi je me dis en pleurant : C'est ma faute; car mon père ne peut être injuste; c'est ma faute; mais quelle est-elle? comment l'expier? Je redouble alors de soins et de tendresse; lui de froideur, d'indifférence; et je passe ma vie à pleurer, à prier pour lui, à le craindre, et à l'aimer. Ah! plaignez-moi, car je suis bien malheureuse.

FUMICHON, *passant au milieu*. Je ne puis revenir encore de ce que je viens d'entendre; c'est un rêve, un mauvais rêve, un cauchemar! Il est impossible qu'il ne revienne pas à la raison. Cela me regarde et je m'en charge.

ESTELLE. Est-il possible...

FUMICHON. En attendant, je comprends bien que ce n'est pas le moment de lui parler de mariage...

RAYMOND. Et cependant il faut que d'ici à quelques jours je sois à Bayonne. Le brick que je commande doit mettre à la voile, et une fois parti... (*Estelle remonte vers le fond.*)

FUMICHON. Je comprends bien! mais c'est que nous autres notaires nous avons certainement de l'esprit; mais avec le temps! il nous faut le temps, et les délais fixés par la loi... Aussi, pour enlever les affaires à l'abordage, je compte sur vous.

RAYMOND. Moi?...

FUMICHON. Vous m'aiderez; et, pour commencer, je vais vous présenter à M. de Soligni.

RAYMOND. Vous ne pourriez pas commencer sans moi? je l'aimerais mieux.

FUMICHON. N'avez-vous pas peur?

RAYMOND. Non, sans doute.

ESTELLE, *au fond et regardant au dehors*. Voici mon père.

RAYMOND. Je vous laisse et reviendrai quand il le faudra; vous me le direz. (*Il s'enfuit par la porte à droite de l'acteur.*)

FUMICHON, *criant après lui*. Mais permettez donc, monsieur l'amiral! Il gagne au large, toutes voiles dehors! Voilà un marin qui est joliment brave!

SCÈNE V.

FUMICHON, SOLIGNI, ESTELLE, RENAUD, *au fond*.

SOLIGNI, *se jetant dans les bras de Fumichon*. Je te revois!

FUMICHON. Oui, mon ami, mon cher Soligni.

SOLIGNI. Ah! que mon cœur en avait besoin! (*Essuyant une larme.*) Cela fait tant de bien d'embrasser un ami! (*S'avançant et apercevant Estelle.*) Que faites-vous là? Estelle, laissez-nous.

ESTELLE. Oui, mon père, je m'en vais.

SOLIGNI. Tu restes ici, n'est-il pas vrai, toute la semaine?

FUMICHON. Je ne peux; j'ai besoin de revoir mon étude, et puis mon fils, dont le régiment est à Bagnères. Mais je te donnerai au moins aujourd'hui et demain. (*Il s'assied sur le canapé. Estelle, au fond, parle à Renaud et a l'air de lui donner des ordres.*)

SOLIGNI. Ah! c'est ce que nous verrons. (*A Renaud.*) Occupez-vous de son appartement.

RENAUD, *qui est près de la porte à droite*. Mademoiselle a dit que l'on préparât celui du premier, celui de sa mère.

SOLIGNI. De sa mère!

RENAUD. Le plus beau de la maison.

SOLIGNI, *à Renaud*. Et de quel droit Mademoiselle donne-t-elle ici des ordres? Ce n'est pas à elle d'y commander, je pense, c'est à moi!

ESTELLE. Pardon, mon père j'ai eu tort.

FUMICHON, *assis*. Le tort n'est pas grand.

SOLIGNI. C'est bien; cela suffit. Vous placerez Monsieur près de mon cabinet, près de moi; nous pourrons causer plus à l'aise; mais dorénavant n'oubliez pas que moi seul suis maître en ce château, et que rien ne doit se faire avant qu'on ne m'ait consulté. Allez. (*Renaud sort par la porte à droite.*)

ESTELLE. Vous avez raison, Monsieur; c'est moi qui sans yréfléchir et croyant bien faire...

SOLIGNI, *froidement.* Je ne vous fais pas de reproche: je ne vous dis rien! Ce n'est pas à vous, c'est à ce domestique que je m'adressais.

ESTELLE. N'importe, mon père, croyez que désormais ma soumission...

SOLIGNI, *sèchement.* Je n'en vois pas la preuve; car il me semble vous avoir priée de nous laisser. (*Fumichon se lève.*)

ESTELLE, *passant auprès de Fumichon, lui dit bas et avec douleur.* Vous l'entendez. (*Elle passe à sa droite et reste un peu en arrière pendant le morceau de chant.*)

ESTELLE, *bas, à Fumichon.*

AIR : *Séduisante image* (de GUSTAVE).

Vainement j'espère
Désarmer son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer ta rigueur.

FUMICHON, *la retenant.*

Mais, hélas! ma chère,
Que pouvez-vous faire?

ESTELLE.

Lui donner mes jours!
Souffrir et me taire,
Et t'aimer toujours.

ENSEMBLE.

SOLIGNI.

Contrainte sévère,
Funeste rigueur,
Cachons ma colère
Au fond de mon cœur.

ESTELLE.

Vainement j'espère
Attendrir son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer ta rigueur.

FUMICHON, *regardant Soligni.*

Je saurai, j'espère,
Lire dans son cœur,
Je saurai d'un père
Calmer la rigueur.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

FUMICHON, SOLIGNI.

FUMICHON. Eh! mais, tu me sembles bien sévère avec cette chère enfant?

SOLIGNI, Moi! en quoi donc?

FUMICHON. Le ton dont tu lui as parlé.

SOLIGNI. N'est-ce que cela? Tu dois m'en savoir gré, et m'en complimenter! J'ai mis à profit tes remontrances. Tu me reprochais autrefois d'être trop indulgent, trop facile. C'est un tort, disais-tu.

FUMICHON. Quand les enfants en abusent! mais ta fille est si bonne, si aimable...

SOLIGNI, *froidement.* Oui, elle n'est pas mal.

FUMICHON, *avec enthousiasme.* Pas mal! elle est charmante! et si dans son genre mon fils Hector était comme elle!..

SOLIGNI. Hector! mon filleul! un joli cavalier que j'aime de tout mon cœur! et pour la moitié de ma fortune je voudrais qu'il fût à moi! Ah! que tu es heureux, toi, d'avoir un enfant... (*Se reprenant.*) Je veux dire un garçon!

FUMICHON. Parbleu! le bonheur n'est pas si grand; car il me fait damner; il me mange un argent fou. Tous les produits de mon étude y passent. Monsieur ton filleul donne à dîner à tout son régiment; Monsieur donne à danser à toutes les jolies femmes de Bagnères.

SOLIGNI. Lui, Hector!

FUMICHON. Parbleu! il ne manque pas d'Andromaques.

SOLIGNI. A son âge!

FUMICHON. C'est bien là ce qui m'effraie; il n'a pas vingt ans et est aussi mauvais sujet que s'il en avait quarante.

Mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

C'est la devise de la jeune France; c'est la sienne. Voilà, mon cher ami, ce que l'on gagne à avoir un garçon; tandis que toi, tu as une fille, une fille si sage, si raisonnable...

SOLIGNI, *avec impatience.* Certainement...

FUMICHON. Une fille qui a, je crois, en partage toutes les qualités.

SOLIGNI, *de même.* Eh! mon Dieu! je n'en doute pas; mais je t'avais prié de venir me voir.

FUMICHON. Pour me parler d'elle?

SOLIGNI. Non vraiment! mais pour te demander un conseil, ou plutôt un service. J'ai pensé que je ne pouvais m'adresser qu'à toi.

FUMICHON. Tu as bien fait, et je t'en remercie!

SOLIGNI, *après un instant de silence.* C'est un ami à moi, un ami intime qui est venu me consulter, moi, ancien militaire, ancien négociant, qui n'entends rien aux affaires de jurisprudence, et sans trahir un secret d'où dépend sa vie, je me suis promis de t'en parler.

FUMICHON. Je t'écoute!

SOLIGNI, *lui montrant le canapé.* Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent sur le canapé à droite du théâtre, Fumichon à la gauche de Soligni.*)

FUMICHON. De quoi s'agit-il?

SOLIGNI, *après un instant de silence.* Quand un homme marié est riche et n'a qu'un enfant, et qu'il a des motifs graves pour l'exclure totalement de sa succession, quels moyens pourrait-il employer?

FUMICHON. Aucun, à moins d'aliéner et de dénaturer ses biens, et de les donner enfin de la main à la main.

SOLIGNI. Mais s'il ne voulait pas s'en dessaisir de son vivant?

FUMICHON. Cela deviendrait plus difficile. Il faudrait alors souscrire à un tiers une obligation qu'il acceptât, et par laquelle on reconnaîtrait avoir reçu de lui telles ou telles sommes, remboursables à la mort du signataire.

SOLIGNI. Je comprends.

FUMICHON. Un acte fait double, sous seing privé, deux signatures au bas, et tout est en règle.

SOLIGNI. A merveille.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Mais avant tout il est utile
Que quelqu'un accepte l'écrit.

FUMICHON.

Ah! ce n'est pas le difficile,
Quand d'une fortune il s'agit.
Sois sûr que, sans se faire attendre,
Il va soudain se présenter
Maint amateur pour l'accepter,
Et souvent même pour la prendre.

SOLIGNI, *d'un air distrait.* Je le crois aussi. (*Avec un peu d'hésitation.*) Mais ne pourrais-tu pas me faire le modèle de cet acte de donation ?

FUMICHON. Si tu connais intimement la personne, si tu me réponds qu'elle a de justes raisons pour agir ainsi?..

SOLIGNI. Je te le jure sur l'honneur.

FUMICHON. C'est différent, ce n'est plus moi, c'est toi qui es responsable. (*Ils se lèvent; Fumichon se mettant à la table et écrivant.*) Ce ne sera pas long. (*Montrant ce qu'il écrit à Soligni qui le suit des yeux.*) Tiens, vois-tu, pas autre chose. (*Écrivant toujours.*) Mettre là les noms, que je laisse en blanc; désigner la somme, qu'on est censé emprunter; et pour que ce soit mieux, lui donner une destination et en indiquer l'emploi. Mais pour cela, il faudrait connaître les affaires et la position de celui qui veut souscrire cette obligation.

SOLIGNI, *à demi-voix.* Eh bien! s'il faut te le dire, celui-là, c'est moi!

FUMICHON, *se levant, à haute voix.* Qu'ai-je entendu? Toi, déshériter ta fille, la priver de tes biens, pour les transmettre à un autre...

SOLIGNI. Silence! Si je me suis adressé à toi, mon seul ami, c'est pour être sûr du secret, et j'y compte, tu me l'as promis!

FUMICHON. Je ne t'ai pas promis de t'aider dans une injustice, et c'en serait une.

SOLIGNI. Qu'en sais-tu? sais-tu ce qui se passe là? sais-tu ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore? Je suis le plus malheureux des hommes; abandonné de tous, trahi, outragé, j'ai la rage dans le cœur. Et il me faut en silence dévorer un affront dont je ne peux même pas tirer vengeance.

FUMICHON. Que dis-tu?

SOLIGNI. Ah! tu sauras tout maintenant; aussi bien c'est trop souffrir, c'est trop se contraindre; et c'est déjà alléger ses maux que de les confier à un ami! Je ne te parlerai pas des premières années de ma vie, elles furent trop heureuses; et je regrette encore le temps où, simple officier sortant de Saint-Cyr, je dus à ton amitié mes premiers frais d'équipement et de campagne; tu étais le plus âgé, le plus riche de nous deux, car je n'avais rien et je ne t'offrais pour caution que moi, ma personne, qu'un boulet de canon pouvait enlever! Il n'en fut pas ainsi, on allait vite alors; et quand je revins général de brigade, aide-de-camp de l'empereur, on crut ma fortune faite; un armateur de Bordeaux m'offrit sa fille; je l'aimais; je croyais en être aimé; je me conduisis du moins en bon mari, et ne songeais qu'à la rendre heureuse! La Restauration m'avait enlevé mon avenir, mes espérances et ma fortune! je cherchai à m'en faire une autre par le commerce : j'équipai un bâtiment marchand. Je fis plusieurs voyages, qui presque tous réussirent; et pendant mes longues absences, je n'avais d'autres consolations que le souvenir de ma femme, et surtout de ma fille! c'était un bonheur qui jusque-là m'avait été inconnu, un sentiment qui absorbait tous les autres, une passion, un amour qui m'aurait tenu lieu de tout; car ma vie à moi, c'était mon enfant, et depuis la mort de sa mère, tu en as été le témoin, je ne pouvais passer un instant sans l'avoir là près de moi. J'étais fier de ses succès, de ses talents, de sa beauté; et quand tout le monde l'admirait, avec quel orgueil, quel bonheur je leur disais : Elle est à moi, c'est mon sang, c'est ma fille. Ah! j'étais trop heureux, et toutes mes illusions, tous mes rêves allaient se dissiper!

FUMICHON. Comment cela?

SOLIGNI. Un soir, j'étais resté seul chez moi à Paris, dans l'hôtel où, pendant mes voyages, habitait autrefois ma famille, et en cherchant dans une armoire secrète des papiers qui m'étaient nécessaires, et que je voulais t'envoyer, un ressort que je ne connaissais pas me fit découvrir une cachette dans l'épaisseur de la boiserie. J'y trouvai un portrait et un billet. Ce portrait, je le reconnus très-bien, et quant au billet je ne l'oublierai jamais... voilà ce qu'il disait : « Tu « m'as écrit : « Viens, je t'attends; » et ces mots qui « hier encore auraient fait mon bonheur, me rédui« sent au désespoir. Je ne puis me trouver au rendez« vous que tu me donnes; je ne puis plus te voir. « Adieu, Henriette; ton mari vient de me sauver la « fortune et l'honneur, à moi qui le trahissais depuis « si longtemps. »

FUMICHON. O ciel!

SOLIGNI, *froidement.* C'était un de mes anciens compagnons d'armes, que, dès le commencement de mon mariage, j'avais accueilli chez moi, M. de Bussières.

FUMICHON. Celui qui est mort pendant ton dernier voyage?

SOLIGNI. Oui, pour mon malheur, il est mort, ils sont tous morts ceux qui m'ont trahi! et pendant cette fatale découverte, calme et impassible, j'avais abandonné en moi-même à la vengeance du ciel l'épouse coupable qui n'était plus, l'ami perfide que j'avais sauvé du déshonneur, et qui avait tramé le mien; j'éprouvais pour eux trop de mépris pour avoir de la colère. Mais quand je relus ce billet et ces derniers mots : « *Moi qui le trahissais depuis si longtemps,* » je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines en pensant à Estelle, à celle que je nommais ma fille.

FUMICHON. Ah! quelle horrible idée!

SOLIGNI. Et comment ne pas l'avoir? comment ne pas sentir un tel soupçon parcourir, en frémissant, tout votre être, et remonter jusqu'au cœur, pour y dessécher tout ce qu'on avait de sentiments tendres; pour empoisonner votre joie, pour changer votre bonheur en défiance, et votre amour en haine? Mille souvenirs dont je te fais grâce, mille circonstances autrefois indifférentes venaient maintenant s'offrir à mon esprit, et faisaient jaillir à mes yeux la lumière, que j'aurais voulu fuir. Que n'ai-je pas fait pour m'y soustraire, et pour m'abuser moi-même; je le désirais, j'aurais payé de mon sang un mensonge qui m'aurait rendu le repos; mais ils ne m'ont même pas laissé les tourments et le bonheur d'un doute.

FUMICHON. Que veux-tu dire?

SOLIGNI. Tu sais que lors de mon dernier voyage, recueilli par un vaisseau anglais qui faisait voile pour Canton, on a été plus d'un an sans recevoir d'autres nouvelles que celle de mon naufrage? On dut me croire mort, et ce bruit était devenu une certitude, lorsque ma femme succomba elle-même à une longue et cruelle maladie; mais en expirant, sais-tu ce qu'elle a fait? sais-tu à qui elle a confié par son testament la tutelle, l'éducation, l'existence de sa fille? Ce n'est pas à sa propre sœur qui était près d'elle; ce n'est pas à des parents à moi, qui étaient ses tuteurs naturels! Non, c'est à son complice, à son amant, au père de son enfant, à M. de Bussières.

FUMICHON. Est-il possible!

SOLIGNI. Et ce qu'il y a de plus évident encore, c'est qu'à cette époque, M. de Bussières n'était pas en France; marié lui-même et sans fortune, il était passé

à l'étranger; il avait pris du service en Russie, dans l'armée polonaise, où depuis il a trouvé, en combattant, une mort que je lui envie et qu'il ne méritait pas! Mais pourquoi cette femme qu'il avait abandonnée à jamais, cette femme à qui il avait écrit une lettre d'éternel adieu, aurait-elle été, au moment de sa mort, lui confier, à lui, absent, le soin d'une orpheline, si cette orpheline lui eût été étrangère? Et ce titre de tuteur qu'elle lui donnait ne prouve-t-il pas qu'à ses propres yeux à elle, il avait d'autres titres? (*Vivement.*) Mais réponds, réponds-moi donc! trouve donc quelques raisonnements, quelques objections qui détruisent, qui atténuent les preuves qui l'accablent!

FUMICHON, *avec embarras.* Eh! eh! ce ne serait pas encore impossible!

SOLIGNI. Non, tu le sais bien! tu sens toi-même que j'ai raison, que cette enfant ne m'est rien, qu'elle est ici une étrangère, ou plutôt un affront continuel, une preuve vivante de mon déshonneur! Et quand je pense que pendant si longtemps, je l'ai chérie, je l'ai adorée, que j'ai prié pour elle, que j'ai pressé sur mon cœur et couvert de mes baisers, qui? la fille de mon ennemi! Et comme si ce n'était pas assez pendant ma vie des tourments que j'éprouve, il faudrait encore qu'après ma mort, mon bien, ma fortune, ce fruit de mes travaux et de mes peines, allassent enrichir mademoiselle de Bussières! Ah! mon cœur se révolte à cette seule idée! Je devais à mon enfant, à ma fille, tout ce que je possédais, mon or comme mon sang; je n'avais pas de mérite à les lui donner; je les lui devais! mais je ne dois rien à mademoiselle de Bussières, et il y aurait bonté à moi... ce serait mépris de toutes lois et de toute morale, de doter ainsi le parjure et de récompenser l'adultère. Non. Cet acte que je t'ai demandé est un acte de justice; elle n'aura rien, ma fortune appartient à mes amis, (*Avec intention.*) ceux qui ne me trahissent pas. C'est à toi que je la destine; tu l'auras.

FUMICHON. Moi?

SOLIGNI. Tu l'auras tout entière, toi et les tiens. Je ne voulais pas te le dire; mais c'est mon intention.

FUMICHON. Sur laquelle j'espère bien te faire revenir. Mais dans ce moment il ne s'agit pas de cela, il ne s'agit pas de moi, mais de ton bonheur, de ton repos, et pour toi il n'y en aurait pas de possible si tu avais des reproches à te faire.

SOLIGNI. Des reproches!..

FUMICHON. Oui, tu es un galant homme, un homme juste, et quels que soient les motifs de ta colère, tu dois sentir que ta fille, je veux dire qu'Estelle, ne doit pas être punie d'un crime qui n'est pas le sien! Ce n'est pas sa faute à cette pauvre enfant! si elle t'aime, si elle te respecte, si elle te regarde comme ce qu'elle a de plus cher, tu ne dois pas lui en vouloir.

SOLIGNI. Je ne lui en veux pas, et, s'il faut te l'avouer, j'avais tellement l'habitude de l'aimer, que souvent j'oublie ma haine; je n'y pense plus, je suis prêt à m'élancer vers elle, à l'embrasser, à lui dire: Ma fille! et puis je m'arrête; et la rougeur sur le front, honteux de moi-même, indigné de l'aimer encore, je m'en venge en l'accablant de mon indifférence, et souvent de ma colère! Souvent même, que te dirais-je? je suis furieux de la voir si jolie, d'être forcé d'admirer en elle tant de bonté, tant de vertus, tant de trésors enfin, qui ne m'appartiennent plus. Elle me croit bien méchant, et je suis bien malheureux; sa vue me fait tant de mal... (*Il se jette dans les bras de Fumichon, puis il s'éloigne en remontant le théâtre, et en redescendant il se trouve à gauche de Fumichon.*)

FUMICHON. Oui, je le comprends maintenant. Alors il faut qu'elle s'éloigne, mais sans que personne puisse s'étonner de votre séparation.

SOLIGNI. Et comment cela?

FUMICHON. En la mariant.

SOLIGNI. Moi! me mêler de son mariage!

FUMICHON. Tu ne t'en mêleras pas; c'est moi que cela regarde.

SOLIGNI. A la bonne heure, trouve-lui un mari, qui tu voudras! ton fils Hector.

FUMICHON. Hector! pauvre fille, tu lui en veux toujours! Ce n'est pas bien; je suis trop honnête homme pour y consentir! en huit jours sa dot serait mangée!

SOLIGNI, *d'un air mécontent.* Sa dot!

FUMICHON. Celle que tu lui donneras; car tu lui en donneras une, tu ne peux pas faire autrement, tu le sens toi-même; ne fût-ce que pour le monde.

SOLIGNI. Eh bien! soit. Si une cinquantaine de mille francs...

FUMICHON. Impossible; je ne trouverai jamais un mari à ce taux-là; dans ce moment surtout, où ils sont hors de prix.

SOLIGNI. Eh bien! Eh bien! cent mille francs! j'espère que c'est bien assez.

FUMICHON. Pour tout autre, oui; mais pour toi, pour ta fortune, ça ne suffit pas.

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

Et s'il fallait insister davantage,
Par un seul mot je te déciderais;
C'est qu'il est noble, alors qu'on nous outrage,
De nous venger par de nouveaux bienfaits?
Tu le feras!

SOLIGNI.
Qui, moi?

FUMICHON.
Je te connais,
Tu donneras ce généreux exemple.

SOLIGNI.
Qui me saura jamais gré d'un tel bien?

FUMICHON.
Personne au monde! hors Dieu qui te contemple.
Et ton ami qui te dira : C'est bien!

Silence! c'est elle!

SCENE VII

ESTELLE, FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI, *à Estelle qui entre par la porte à droite.* Que voulez-vous? pourquoi entrer ici sans mon ordre, et venir ainsi nous interrompre?

ESTELLE. Ah! ne m'en veuillez pas, c'est bien malgré moi! c'est quelqu'un qui voudrait parler à M. Fumichon, et qui m'a suppliée de venir le lui dire.

SOLIGNI, *plus doucement.* C'est différent! Nous étions occupés d'une affaire importante, et dans mon impatience... Pardonnez-moi, Estelle, de vous avoir parlé aussi brusquement.

ESTELLE. N'en avez-vous pas le droit? mon père, quand vous êtes mécontent, je n'en accuse que moi, qui sans doute en suis cause!

FUMICHON, *regardant Estelle; s'approchant de Soligni.* Pauvre enfant! tant de douceur et de résignation!

SOLIGNI, *avec émotion.* Tu as raison, je suis injuste.

FUMICHON, *le faisant passer à sa droite, entre lui et Estelle.* Regarde-la donc. (*Soligni lève les yeux sur elle avec émotion.*) Eh bien! qu'en dis-tu?

SOLIGNI, *à voix basse, avec colère.* Je dis que c'est inconcevable comme elle ressemble à ce Bussières.

FUMICHON, *avec dépit.* Toujours ces maudites idées! (*Vivement, à Estelle.*) De quoi s'agit-il, mon enfant, et que me veut-on?

ESTELLE, *timidement.* C'est la personne de ce matin, ce jeune marin...

SOLIGNI, *brusquement.* Un jeune homme, un marin, qu'est-ce que c'est que ça?

FUMICHON. Un ami à moi, un ami intime.

SOLIGNI. C'est autre chose.

ESTELLE. Il voudrait absolument vous parler.

FUMICHON. Eh bien! qu'il vienne.

SOLIGNI. Non pas; je ne reçois ici personne.

FUMICHON, *prenant son chapeau et sa canne qui sont sur la table, et prêt à sortir.* Alors, puisque je ne peux recevoir mes amis chez toi...

SOLIGNI, *le retenant.* Où vas-tu?

FUMICHON. Le recevoir chez moi! je pars avec lui.

SOLIGNI. Quelle idée! qu'il entre au château, et qu'il attende! tu lui parleras tantôt.

ESTELLE, *à demi-voix, à Fumichon.* C'est qu'il dit que c'est très-pressé, puisqu'il a reçu l'ordre de partir ce soir même pour Bayonne, où il doit s'embarquer.

FUMICHON. Je conçois alors que les moments sont précieux. Eh bien! priez-le de dîner avec nous.

SOLIGNI. Comment!

FUMICHON. C'est moi qui l'invite, pour que nous puissions parler affaires.

ESTELLE, *timidement, à Soligni.* Faut-il, mon père?

SOLIGNI. Puisque monsieur Fumichon le désire!

FUMICHON. Non-seulement moi, mais monsieur de Soligni, qui sera enchanté de le voir... Je vais te le présenter. (*Il va auprès de Soligni.*)

SOLIGNI, *avec colère.* A moi! y penses-tu?

ESTELLE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

FUMICHON, *lui faisant signe de la main.* Ne vous effrayez pas, et attendez. (*Estelle se retire au coin du théâtre, à droite.*)

SOLIGNI, *à demi-voix.* A qui diable en as-tu avec tes présentations?

FUMICHON, *de même.* Nous cherchions un mari, c'en est un, un jeune officier de marine fort gentil, fort aimable, qui aime ta... (*Se reprenant.*) qui aime mademoiselle Estelle, et puisque tu m'as chargé de la marier, je ne pourrai jamais trouver mieux.

SOLIGNI. A la bonne heure, tu es le maître, pourvu que je ne paraisse en rien dans tout cela.

FUMICHON, *regardant Estelle.* En rien, c'est difficile; mais il s'agit d'y paraître une fois, pas davantage. Il va venir; il te fera poliment sa demande en mariage, et toi, tu lui répondras en quatre mots: « Je con« sens, je vous donne Estelle et deux cent mille « francs. »

SOLIGNI. Je n'ai pas dit cela.

FUMICHON. Tu le diras. (*A Estelle.*) Attendez toujours. (*A Soligni.*) Tu le diras, pour en finir, et pour qu'il n'en soit plus question. Voilà ce que j'exige de toi, ce n'est pas bien difficile, et en revanche, je me charge de tout le reste.

SOLIGNI, *froidement et à demi-voix.* Soit, à condition que tu accepteras la donation dont je te parlais tout à l'heure.

FUMICHON. Non.

SOLIGNI. Et pourquoi?

FUMICHON. Parce que, grâce au ciel, je suis un notaire honnête homme, qui n'ai jamais dépouillé la veuve ni l'orphelin.

SOLIGNI, *élevant la voix.* Ce sera pourtant ainsi.

FUMICHON, *de même.* C'est ce qui te trompe.

SOLIGNI. Je le veux.

FUMICHON. Je ne le veux pas.

ESTELLE, *effrayée.* Voilà qu'ils se disputent!

FUMICHON, *allant à Estelle.* N'ayez pas peur, cela l'arrange, allez le chercher, qu'il vienne!

ESTELLE. Oui, Monsieur, il est là dans l'autre appartement.

FUMICHON. Eh bien! qu'il paraisse! (*Elle sort un instant par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI. Tu acceptes donc?

FUMICHON. J'aimerais mieux mourir.

SOLIGNI. Et moi, j'aimerais mieux anéantir ma fortune, la détruire, la jeter au feu... (*Jetant un coup d'œil sur la table, vivement.*) ou plutôt je n'ai plus besoin de toi. (*Montrant la table.*) J'ai là ce modèle d'obligation. (*Il va s'asseoir à la table.*)

FUMICHON, *le regardant.* Que veux-tu faire?

SOLIGNI. Cela ne te regarde pas.

SCÈNE IX.

RAYMOND, ESTELLE, *entrant par la porte à droite;* FUMICHON, *au milieu;* SOLIGNI, *à la table, et écrivant.*

ESTELLE, *entrant sur la pointe des pieds, et à demi-voix, à Fumichon.* Le voilà!

FUMICHON. C'est bien, qu'il avance.

RAYMOND. Ah! Monsieur.

FUMICHON, *lui montrant Soligni qui écrit.* Silence, tout est arrangé, mes enfants, votre mariage est convenu.

ESTELLE. Est-il possible?

RAYMOND. Il y consent?

FUMICHON. J'ai sa parole.

ESTELLE. Ah! que ne puis-je me jeter dans ses bras!

FUMICHON. C'est inutile dans ce moment, (*A part.*) et ça gâterait tout. (*A Raymond.*) Ce qu'il faut d'abord, c'est lui faire votre demande. (*Lui montrant Soligni.*) Il est là, allez-y.

RAYMOND. Je le voudrais, mais je n'ose pas.

FUMICHON. Allez donc! quelle timidité! Si mon fils Hector était là... (*Il le prend par la main et le fait passer du côté de Soligni.*)

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND, *à demi-voix.*

Quoi, vous voulez?

FUMICHON, *de même.*

Présentez à son père...

ESTELLE, *de même.*

Votre demande.

FUMICHON, *de même.*

Il va tout accorder.

(*A Estelle.*)

Pour nous, partons. Vous ne pouvez, ma chère,
Entendre ici ce qu'il va demander.

ENSEMBLE.

FUMICHON.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

ESTELLE.

Fais, mon Dieu! que ce mariage,
Par mon père ici soit béni,
Et que cet hymen qui m'engage
Puisse me rapprocher de lui.

RAYMOND.

Avançons, allons, du courage!
N'allons pas trembler devant lui;
Et soyons, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

SOLIGNI, *à la table, à part.*

Cet écrit à jamais m'engage,
Ma fortune sera pour lui,
Et par là, du moins, mon outrage
Ne restera pas impuni.

(*Fumichon et Estelle sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE X.

RAYMOND, SOLIGNI, *à la table.*

RAYMOND, *s'avançant timidement.* Monsieur...

SOLIGNI, *brusquement.* Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous?

RAYMOND. C'est moi, dont M. Fumichon a daigné vous parler, et les espérances qu'il m'a fait concevoir ont seules encouragé des prétentions que vous trouverez peut-être bien téméraires; j'aime mademoiselle votre fille.

SOLIGNI, *se contenant.* Estelle!

RAYMOND. Oui, Monsieur, je l'aime.

SOLIGNI, *froidement.* C'est bien.

RAYMOND. Et je viens en tremblant vous demander sa main.

SOLIGNI, *froidement.* Je vous l'accorde!

RAYMOND, *avec joie.* Est-il possible! vous me jugez digne d'une pareille faveur?

SOLIGNI. Mon notaire, qui est mon ami, me répond de vous.

RAYMOND. Mais il me connaît à peine.

SOLIGNI, *se levant.* C'est égal, ça me suffit.

RAYMOND. Mais pour moi, cela ne suffit pas. Je veux que vous sachiez qui je suis, que vous connaissiez ma position, mon avenir, quelle est pour moi l'estime de mes chefs.

SOLIGNI, *avec un peu d'impatience.* C'est inutile, vous dis-je; je m'en rapporte à vous, et quelle que soit votre fortune...

RAYMOND. Je n'en ai pas.

SOLIGNI, *passant à droite du théâtre.* N'importe! je donne deux cent mille francs de dot, à la condition que le mariage se fera le plus promptement possible, et que Fumichon se chargera de régler, d'arranger tout cela, ainsi que de tous les soins de la noce, car moi je ne pourrai y assister.

RAYMOND. Et pourquoi cela, Monsieur?

SOLIGNI. Un voyage essentiel, indispensable, me force à partir dès demain.

RAYMOND. Alors, Monsieur, nous retarderons ce mariage, et quelque longue que puisse être votre absence, nous attendrons votre retour.

SOLIGNI, *avec impatience.* Et à quoi bon? morbleu! (*Il s'assied sur le canapé.*)

RAYMOND, *étonné.* Il me semble, Monsieur, que le respect et la reconnaissance m'en feraient seuls une loi; mais il est encore d'autres raisons; et la longue intimité, l'amitié qui autrefois unissait nos familles...

SOLIGNI. Que voulez-vous dire?

RAYMOND. Amitié que jusqu'ici il ne m'a guère été permis de cultiver; car, entré bien jeune à l'École de marine, j'étais à Angoulême quand vous habitiez Paris, et lorsque j'y arrivai, vous veniez de partir pour un long et pénible voyage; mais en votre absence, je fus présenté par mes parents chez madame de Soligni, votre femme, qui daigna toujours, moi et mon père, nous accueillir avec tant de bonté!

SOLIGNI. Qui êtes-vous donc? et quel est votre nom?

RAYMOND. O ciel! vous l'ignorez?

SOLIGNI. Eh! oui, sans doute! qui me l'aurait dit?

RAYMOND. Quoi! vous ne le connaissiez pas? vous ne l'avez pas même demandé? et vous m'acceptez pour gendre, et vous m'accordez votre fille?

SOLIGNI, *avec colère.* Ma fille, toujours ma fille! il ne s'agit pas d'elle, mais de vous! Votre nom?

RAYMOND. Raymond, Raymond de Bussières, lieutenant de marine!

SOLIGNI, *se levant, et allant à lui.* Bussières! Est-ce que vous seriez le fils du colonel Bussières?

RAYMOND. Votre ancien ami!

SOLIGNI, *s'éloignant.* Bussières!..

RAYMOND. A qui vous avez rendu de si grands services, et qui, pendant quinze ans, n'eut presque pas d'autre maison, d'autre famille que la vôtre.

SOLIGNI, *avec fureur.* Quinze ans!

RAYMOND, *avec joie.* Oui, Monsieur!

SOLIGNI, *avec fureur.* Et c'était votre père?

RAYMOND. Oui, vraiment!

SOLIGNI, *avec joie.* Il a un fils! un fils qui porte l'épée! Ah! que je suis heureux! (*Allant à Raymond et lui prenant les deux mains.*) Monsieur, votre père était un traître et un lâche.

RAYMOND, *stupéfait.* Monsieur...

SOLIGNI. Je vous le dis à vous.

RAYMOND. Parlez-vous sérieusement?

SOLIGNI. Oui, un infâme!

RAYMOND. Monsieur! mon père était un honnête homme! un homme d'honneur.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Et vous oubliez, je le voi,
Que son sang coule dans mes veines;
Son nom, son honneur, sont à moi,
Et ses injures sont les miennes!
En vain vous avez espéré
Qu'il ne pourrait plus vous entendre!

(*Allant à Soligni, et lui serrant fortement la main.*)

Mon père, tant que je vivrai,
Existe encor pour se défendre.

SOLIGNI, *traversant le théâtre.* C'est tout ce que je demande; je pourrai donc me venger sur quelqu'un!

RAYMOND. Et vous rétracterez à l'instant les paroles injurieuses que vous venez de proférer contre lui, ou sinon...

SOLIGNI. Eh bien?

RAYMOND. Eh bien! quand je devrais perdre tout ce que j'aime, je ne laisserai pas outrager sa mémoire.

SOLIGNI, *lui frappant sur l'épaule.* Bien! jeune homme, vous n'êtes pas comme lui; car pendant quinze ans votre père fut un...

RAYMOND, *lui prenant la main de force.* N'achevez pas! (*Froidement.*) Vos armes?

SOLIGNI. L'épée.
RAYMOND. Le lieu?
SOLIGNI. Sous les murs du parc.
RAYMOND. Et l'instant?
SOLIGNI, *allant à la table*. Dans une heure; le temps d'achever est écrit.

ENSEMBLE.

AIR : *A la mort qui s'approche* (de GUSTAVE).

RAYMOND.

Pour moi plus d'espérance;
Mais puis-je au fond du cœur
Supporter qu'il offense
Mon père et son honneur?

SOLIGNI.

Enfin une vengeance
Est offerte à mon cœur;
C'est ma seule espérance,
C'est là mon seul bonheur!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; ESTELLE, FUMICHON, *entrant par la droite*.

ESTELLE, *allant à Raymond*.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Pour moi plus d'espérance;
Ah! je tremble de peur.
Ah! daignez nous apprendre
D'où vient ce que j'entends;
Quels regards menaçants!

FUMICHON, *allant à Soligni*.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Moi, je croyais d'avance
Compter sur leur bonheur!
On n'y peut rien comprendre,
Et daigne ici m'apprendre
D'où vient ce que j'entends,
Et ces cris menaçants?

RAYMOND

Il faut que dans une heure
Je le venge ou je meure,
Ici je vous attends,
Comptez sur mes serments.

SOLIGNI.

Il faut que dans une heure
Je me venge ou je meure;
Ici je vous attends,
Songez à vos serments.

(*Sur les dernières mesures du morceau, Raymond et Soligni ont remonté le théâtre et se sont rapprochés en chantant ces derniers vers. Soligni sort par la gauche.*)

SCÈNE XII.

RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

FUMICHON. Eh bien! il sort furieux. Qu'est-ce que ça signifie?
RAYMOND. Que tout est perdu.
FUMICHON. Laissez donc.
ESTELLE, *à Fumichon*. Ah! nous n'espérons plus qu'en vous.
FUMICHON, *à Raymond*. Vous n'avez donc pas fait votre demande?
RAYMOND. Si, vraiment!
FUMICHON. Et qu'a-t-il répondu?
RAYMOND. Qu'il acceptait; qu'il me donnait sa fille et deux cent mille francs de dot.
FUMICHON. Voilà l'essentiel, le reste n'est rien.
RAYMOND. Pas du tout; car dès que je lui eus dit mon nom, sa physionomie a changé, ses traits se sont contractés; il m'a insulté dans ce que j'avais de plus cher.
FUMICHON. Quelque lubie qui lui sera passée dans ce moment par la tête; car je ne peux croire que cela vienne de votre nom, qui après tout n'a rien de bien terrible!
ESTELLE. Non, sans doute!
FUMICHON. N'est-ce pas Raymond que l'on vous nomme?
ESTELLE. Oui, vraiment! Raymond de Bussières!
FUMICHON, *stupéfait*. Bussières!
ESTELLE ET RAYMOND. Qu'avez-vous donc?
FUMICHON, *dans le plus grand effroi*. Bussières, avez-vous dit?
RAYMOND. Eh bien! vous voilà comme lui!
FUMICHON. Malheureux que vous êtes! malheureux enfants.
ESTELLE, *tremblante*. Qu'y a-t-il donc?
FUMICHON. Rien, mes amis, rien du tout; mais la surprise, l'effroi!..
ESTELLE. Nous ne devons plus en avoir, puisque vous êtes pour nous.
RAYMOND. Puisque vous parlez en notre faveur.
FUMICHON. Moi! m'en préserve le ciel!
ESTELLE. Comment, notre mariage...
FUMICHON, *à demi-voix*. Taisez-vous! Taisez-vous! (*A part.*) Qu'est-ce que j'allais faire là? (*Haut.*) Mes chers amis, ne m'accusez pas, ne m'en veuillez pas; mais en conscience, voyez-vous, ce mariage, il ne faut plus y penser.
ESTELLE ET RAYMOND. Que dites-vous?
FUMICHON. Il ne peut plus avoir lieu.
ESTELLE. Et pour quelles raisons?
FUMICHON. Je ne peux pas vous le dire.
RAYMOND. Ah! c'est trop se jouer de nos tourments, et vous parlerez...
FUMICHON. Ça m'est impossible; mais vous sentez bien, mes enfants, que moi qui suis votre ami, il ne me viendrait pas à l'idée de vous désunir, de vous séparer, si les motifs les plus graves...
RAYMOND ET ESTELLE. Eh bien! quels sont-ils?
FUMICHON. Ne me le demandez pas! mais si vous avez quelque confiance en moi, si vous avez quelque amitié pour elle...
RAYMOND. De l'amitié! dites donc de l'amour le plus fort, le plus violent.
FUMICHON. Eh bien! en voilà trop! je ne vous en demande pas tant; je vous demande seulement de partir, de rester éloigné d'elle pendant quelque temps; je vous en supplie en grâce.
RAYMOND. Je ne puis partir en ce moment; mais ce soir, mais demain, vous serez satisfait, (*Passant auprès d'Estelle.*) et il est probable que nous ne nous verrons plus.
ESTELLE. Raymond!
RAYMOND. Adieu! D'autres devoirs m'appellent; mais rassurez-vous, je respecterai ce qui vous est cher, et si je ne reparais plus à vos yeux, parfois du moins donnez-moi un souvenir.
ESTELLE. Ah! toujours...
RAYMOND, *à Fumichon*. Adieu, Monsieur... (*A Estelle.*) Adieu, Estelle; j'espère, quoi qu'il arrive, que tous les deux vous serez contents de moi. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

ESTELLE, FUMICHON.

FUMICHON, *essuyant une larme*. C'est un brave jeune homme que l'on doit plaindre.

ESTELLE, *pleurant*. Oh! certainement, et pour moi je l'aimerai toute ma vie.

FUMICHON. Eh bien! non, il ne faudrait pas...

ESTELLE. Que dites-vous?

FUMICHON. Qu'il ne faudrait pas, pour bien faire, l'aimer comme vous dites là.

ESTELLE. Quoi! même de loin?

FUMICHON. Même de loin.

ESTELLE. Et pourquoi donc? car toute votre conduite est une énigme que je ne puis comprendre.

FUMICHON. Tant mieux alors, c'est ce qu'il faut; mais croyez, ma chère fille, que de mon côté tout ce qui pourra assurer votre bonheur ou votre avenir... (*A part.*) Et quand j'y pense maintenant, cette donation de Soligni, j'ai eu tort de refuser. (*Haut.*) J'accepterai, mon enfant, j'accepterai, mais pour tout vous rendre un jour.

ESTELLE. Que voulez-vous dire?

FUMICHON. Vous ne pouvez le savoir encore; ce n'est pas ma faute... Mais silence! c'est votre père.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; SOLIGNI, *entrant par la gauche, va s'asseoir auprès de la table.*

FUMICHON, *à part*. Comme il a un air sombre! il ne nous voit seulement pas. (*Allant à lui.*) Soligni!

SOLIGNI, *apercevant Fumichon et Estelle*. Ah! te voilà! (*Il se lève.*)

FUMICHON. Oui, mon ami; je voulais te parler sur ta proposition de ce matin, à laquelle j'ai réfléchi, et dont je ne serais peut-être pas maintenant très-éloigné.

SOLIGNI. Quoi! vraiment, tu accepterais?

FUMICHON. Pour te rendre service.

SOLIGNI. J'en suis fâché; tu m'avais refusé, j'ai fait d'autres dispositions.

FUMICHON. Que tu peux changer.

SOLIGNI. Non! il n'est plus temps; l'acte signé par moi en bonne forme, et d'après le modèle que tu m'avais donné, vient de partir à l'instant.

FUMICHON. O ciel! et pourquoi te presser ainsi?

SOLIGNI. Je n'avais pas de temps à perdre, car dans une heure peut-être...

FUMICHON. Que veux-tu dire?

SOLIGNI. Rien! Je suis content! je suis heureux! Voilà le premier bonheur qui depuis longtemps me soit arrivé! (*S'avançant et apercevant Estelle.*) Ah! c'est vous, Estelle, approchez, approchez! (*Estelle passe entre Fumichon et Soligni.*) Je viens de voir ce jeune homme qui vous demandait en mariage; il n'a pu hasarder une pareille démarche sans votre aveu.

ESTELLE. Ce n'est pas moi, c'est M. Fumichon.

FUMICHON. Parce qu'alors j'ignorais que M. de Bussières...

SOLIGNI. Tais-toi, je ne te demande rien. (*A Estelle.*) Vous l'aimiez donc?

ESTELLE. Oui, mon père.

SOLIGNI. Et comment ne m'en avez-vous jamais parlé?

ESTELLE. Je vous l'ai dit, mon père, il y a bien longtemps. C'était dans le temps où vous m'aimiez! Vous me disiez alors : Il faut te marier. Et moi je vous ai répondu : Attendez, car il y a quelqu'un que je préférerais peut-être à tous les autres; mais il ne s'est jamais déclaré, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait. —Et si tu te trompais, mon enfant, avez-vous ajouté, car alors vous me disiez toujours *toi*, si tu te trompais, tu serais bien malheureuse.—Non, vous ai-je répondu, car j'aurais, pour me consoler, l'amour de mon père; et cet amour-là tient lieu de tout.—S'il en est ainsi, avez-vous dit en m'embrassant, attendons et n'en parlons plus. Je n'en ai plus parlé, et j'ai attendu; cela m'était facile alors, j'étais si heureuse.

SOLIGNI, *après un instant de silence*. Oui, tout cela est vrai, je me le rappelle maintenant; mais ce jeune homme, où l'aviez-vous vu?

ESTELLE. A Paris, chez ma mère, où il venait presque tous les jours avec M. de Bussières, son père. C'était pendant votre absence, lors de ce dernier voyage que vous avez fait et qui a duré si longtemps.

FUMICHON, *à part et lui faisant des signes qu'elle ne voit pas*. Impossible de la faire taire.

SOLIGNI, *avec émotion*. Ce M. de Bussières... je ne parle pas de Raymond, mais de l'autre; ce M. de Bussières vous aimait?

ESTELLE. Beaucoup! il m'avait vue si jeune!

FUMICHON, *à demi-voix*. Taisez-vous!

ESTELLE, *à Fumichon*. Et pourquoi donc! pourquoi ne dirais-je pas la vérité?

SOLIGNI. Vous avez raison. Savez-vous qu'en mon absence, et croyant que j'avais perdu la vie, votre mère voulait vous le donner pour tuteur?

ESTELLE. Oui, vraiment! car quelques jours avant sa mort, il y a trois ans, ma pauvre mère me fit venir près de son lit. Nous étions seules et elle me dit : Bientôt, ma fille, tu seras orpheline; je t'ai donné pour tuteur un ami de notre famille, un ami de ton enfance, M. de Bussières, qui dans ce moment n'est pas dans ce pays. Mais dès qu'il sera de retour, ce qui ne peut tarder, tu lui remettras toi-même, et à lui seul, ces papiers.

SOLIGNI ET FUMICHON, *à part*. O ciel!

ESTELLE. Et elle me confia alors une lettre cachetée de noir, qui contenait sans doute ses dernières volontés et tous les renseignements nécessaires sur notre fortune. Mais vous savez que, peu de temps après, M. de Bussières ayant perdu la vie en Pologne...

SOLIGNI. Vous n'avez pu lui remettre cette lettre?

ESTELLE. Non, mon père.

SOLIGNI. Et elle existe encore!

ESTELLE. Je le pense! je l'avais serrée dans l'écrin de ma mère avec les lettres que vous m'écriviez, quand vous étiez en voyage; enfin, avec tout ce que j'avais de plus précieux, et le jour même de votre arrivée, je me suis hâtée de vous remettre cet écrin. J'ignore ce que vous en avez fait; mais le lendemain j'étais dans votre cabinet, debout près de vous; cet écrin était sur votre bureau, et vous m'avez dit : Ce sont les diamants de ta mère, ils t'appartiennent; mais tu ne peux pas les porter avant ton mariage, je te les garderai jusque-là. Alors vous avez renfermé l'écrin, et vous m'en avez remis la clé.

FUMICHON, *vivement, à Estelle*. Et l'écrin?

ESTELLE. Mon père l'a gardé.

SOLIGNI, *froidement*. C'est vrai; il est entre mes mains; il est ici.

FUMICHON, *à part*. Ah! mon Dieu!

SOLIGNI, *à Estelle, froidement*. Donnez-moi cette clé.

FUMICHON, *à voix basse*. Ne la donnez pas!

ESTELLE, *étonnée*. Qu'est-ce que cela signifie?

SOLIGNI. Je veux l'avoir.

FUMICHON. Et moi je pense que c'est absurde, que c'est inutile, et que, s'il faut le dire, tu as tort de la lui demander, parce qu'après tout...

SOLIGNI. Je l'ordonne!

FUMICHON. Et moi je le lui défends, pour elle-même et pour toi. (*A Estelle.*) Oui, mon enfant...

AIR de *l'Angelus*.

(*Bas et très-vivement.*)

Il y va de votre avenir,
Et du bonheur de votre vie;
Gardez-vous bien d'y consentir;
Ecoutez-moi, je vous en prie.
ESTELLE, *plus lentement*.
Ah! je n'écoute que mon cœur,
(*Montrant Soligni.*)
Et sa voix, qu'ici je révère!
Dût-il ordonner mon malheur,
Je dois obéir à mon père.

(*Elle détache de son cou une chaîne où est la clé, et la remet à Soligni.*)

SOLIGNI. C'est bien.

FUMICHON, *avec humeur*. La belle avance! (*A Estelle, en s'en allant.*) Vous avez fait là un beau trait; c'est sublime, c'est admirable... Adieu. (*Il sort par le fond.*)

ESTELLE, *tremblante*. Que veut-il dire?

SOLIGNI. Ah! que je souffre!

ESTELLE. Mon père!

SOLIGNI. Sortez; laissez-moi. (*Estelle sort par le fond en regardant son père et en soupirant.*)

SCÈNE XV.

SOLIGNI, *seul*. Enfin, je suis seul. (*Il va ouvrir le meuble à droite qui est incrusté dans la boiserie, il en tire un écrin qu'il apporte sur la table à gauche.*) C'est bien cela. (*Il s'assied.*) C'est cet écrin qu'elle m'a remis il y a trois ans. (*Il l'ouvre.*) Oui, voilà les diamants de sa mère, ces diamants qu'autrefois je lui ai donnés. (*Il soulève le premier compartiment, le place sur la table et regarde au fond de l'écrin.*) Dans ce double fond... Ah! je ne sais ce que j'éprouve! Et l'on m'accuse d'injustice, moi, qui ne demandais au ciel que de douter encore, moi qui suis persuadé du crime et dont la main tremble au moment d'en trouver une nouvelle preuve! (*Saisissant au fond de l'écrin une lettre cachetée.*) La voici! (*Regardant la lettre.*) C'est bien l'écriture d'Henriette. (*Lisant.*) « A M. de Bussières. » (*Décachetant la lettre en tremblant.*) Allons, du courage! (*Lisant lentement.*) « O vous! que j'ai « tant aimé, je vous écris de mon lit de mort et prête « à paraître devant celui que j'ai offensé. Quand, de « ce séjour où l'on ne peut plus tromper, il connaîtra « mes regrets et surtout mon repentir, peut-être ce « juge si sévère trouvera-t-il, sinon quelques mots « pour m'absoudre, du moins quelques larmes pour « me plaindre! (*Il s'arrête, essuie une larme, et après un instant de silence il continue.*) « Vous avez eu du « courage pour moi qui n'en avais plus; et lorsque « après six ans de tourments et de combats, j'allais « tout oublier, c'est vous qui, fidèle à l'amitié, m'avez « rappelée au devoir. » (*Avec indignation.*) Lui!.. (*Lisant.*) « Ce n'est pas moi, c'est vous-même qui « m'avez sauvée du déshonneur!.. » (*S'interrompant.*) Ah! pense-t-on m'abuser encore? Ces mots seraient écrits de son sang que je ne les croirais pas! (*Lisant.*) « Soyez-en béni devant Dieu, et souffrez qu'en ma « reconnaissance je vous confie un trésor dont vous « seul êtes digne; à vous, Ernest, qui avez respecté « la femme de votre ami, je vous lègue sa fille. » (*Avec indignation.*) Sa fille!.. (*Lisant.*) « J'exige même « plus; j'ai cru voir que Raymond, votre fils, était « aimé d'Estelle, qu'il l'aimait aussi, mais que son « peu de bien l'avait empêché d'avouer cet amour. « Comme une pareille crainte pourrait aussi vous re- « tenir, je vous ordonne de les unir un jour. » (*Se levant, et relisant.*) Je vous ordonne de les unir, de les unir. C'est de sa main; elle l'a écrit, *de les unir*. Ah! qu'ai-je lu! J'aurais pu douter encore; mais comment supposer qu'à son heure dernière, que, prête à paraître devant Dieu, elle ait voulu commettre un nouveau crime en fiançant le frère et la... Non, ce n'est pas possible! non, cela n'est pas, et Estelle est mon bien, c'est mon sang, c'est ma fille!

AIR de *Téniers*.

Combien, dans mon erreur cruelle,
Je fus injuste et rigoureux!
Et maintenant comment sur elle
Oserai-je lever les yeux?
Remords dont mon âme est flétrie,
Regrets que rien ne peut calmer,
Comment retrouver dans ma vie
Tous les jours perdus sans l'aimer?
(*Voyant entrer Estelle.*)

Ah! (*Il s'assied sur le canapé.*)

SCÈNE XVI.

SOLIGNI, ESTELLE, *qui s'avance lentement et les yeux baissés.*

SOLIGNI, *la regardant avec amour et comme s'il la voyait après une longue absence*. C'est ma fille, c'est bien elle! la voilà comme je l'ai laissée il y a deux ans! (*Estelle lève les yeux, l'aperçoit et fait un mouvement de crainte.*) Ah! c'est de la crainte que je lui inspire; et elle ne sait pas que maintenant c'est moi qui tremble devant elle! (*Haut.*) Estelle!

ESTELLE, *s'approchant*. Mon père!

SOLIGNI, *avec honte et embarras*. Estelle, venez là, je vous en prie. (*Elle s'approche lentement, s'assied près de lui, à sa gauche, sur le canapé. Après un moment de silence, Soligni la regardant avec tendresse.*) Estelle...

ESTELLE, *de même*. Mon père...

SOLIGNI. Je voudrais bien vous embrasser.

ESTELLE, *se jetant dans ses bras*. Ah! mon père!

SOLIGNI, *la serrant contre son cœur*. Ma fille! ma fille bien-aimée!..

ESTELLE. Ma fille! avez-vous dit... Ah! qu'il y a longtemps que ce mot n'est sorti de votre bouche!

SOLIGNI. Oui, tu as raison, il y a bien longtemps que nous étions séparés, (*La regardant.*) que je ne t'avais vue.

ESTELLE. N'est-ce pas?

SOLIGNI. Pendant deux ans exilée du cœur de son père... elle a été traitée comme une étrangère, comme une ennemie, chez moi, chez elle... (*Il se jette à ses genoux.*)

ESTELLE, *voyant Soligni à ses genoux*. Ah! que faites-vous!

SOLIGNI. Ma fille, pardonne-moi!

ESTELLE. Moi! grand Dieu! moi pardonner à mon père! et pourquoi?

SOLIGNI. Je ne puis te le dire; mais pardonne-moi! dis-moi que tu m'aimes encore.

ESTELLE. Toujours! toute la vie. C'est moi qui, sans le vouloir, vous ai fâché contre moi. Je le voyais, je m'en doutais et ne pouvais en deviner la raison. Je la connais maintenant.

SOLIGNI. O ciel!

ESTELLE. C'est cet amour que j'avais pour Raymond; c'est là ce qui vous offense. Eh bien! mon père, quelque douleur que j'en éprouve...

SOLIGNI. Quoi! tu sacrifierais...

ESTELLE. Tout au monde à votre amour!

SOLIGNI. Ah! c'en est trop!.. (*Il la serre tendrement dans ses bras.*) Qui vient là?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD.

RENAUD. Monsieur, c'est ce jeune homme de ce matin, qui était sorti, qui revient encore et demande à vous parler, à vous, en particulier.

ESTELLE. Je reste. C'est en votre présence, mon père, qu'il apprendra ma résolution. Qu'il vienne; faites-le entrer. (*Voyant que Renaud ne lui obéit point.*) Eh bien! Renaud?

RENAUD. Impossible, Mademoiselle, parce que Monsieur me l'a dit ce matin, votre volonté à vous, ça ne suffit pas.

SOLIGNI, *se levant avec colère et allant à Renaud.* Ça ne suffit pas!.. Apprends que ma fille est ici souveraine et maîtresse, que tout ici lui appartient; et dis-le bien à tout le monde: j'entends qu'on obéisse à elle d'abord et avant tout, sinon chassé à l'instant même.

ESTELLE, *le modérant et l'embrassant.* Mon père!.. (*A Renaud, avec douceur.*) Dis à M. Raymond d'entrer.

RENAUD, *avec empressement.* Oui, Mademoiselle, sur-le-champ. (*Allant à la porte du fond, et introduisant Raymond.*) Entrez, Monsieur, entrez; c'est Mademoiselle qui l'ordonne.

SCÈNE XVIII.

ESTELLE, SOLIGNI, RAYMOND.

RAYMOND, *à Soligni.* Me voici, Monsieur. Dieu! sa fille!

SOLIGNI. C'est juste! (*Regardant Estelle.*) Je n'y pensais plus...

RAYMOND. Je viens vous chercher.

ESTELLE. Et pourquoi donc?

SOLIGNI. Pour nous battre!

ESTELLE. Est-il possible! (*Passant entre eux deux.*) Vous, Raymond, vous que j'aimais, menacer les jours de mon père!

RAYMOND. C'est malgré moi, demandez-le-lui.

SOLIGNI. C'est vrai! je l'ai provoqué.

ESTELLE, *se jetant dans les bras de son père.* Eh bien! si je suis toujours votre fille bien-aimée; si, comme vous me le disiez tout à l'heure, vous m'avez rendu votre amour d'autrefois... autrefois vous ne me refusiez rien.

SOLIGNI. Eh bien! parle, que veux-tu?

ESTELLE. Que vous renonciez à ce combat.

SOLIGNI. Cela ne dépend pas de moi, mais de Raymond. Je l'ai offensé; il a droit à des réparations. Demande-lui celles qu'il exige.

ESTELLE, *à Raymond.* Mon père demande, Monsieur, quelles réparations vous exigez?

RAYMOND, *hésitant.* Moi!

ESTELLE. Sans doute!

RAYMOND. Eh bien! j'en demande deux.

ESTELLE. Lesquelles?

RAYMOND. D'abord, que Monsieur rétracte ce qu'il a dit sur mon père.

ESTELLE, *à Soligni.* Y consentez-vous?

SOLIGNI. Dans ce moment, je suis heureux de reconnaître que j'avais tort, et que M. de Bussières n'a manqué ni à l'honneur ni à l'amitié. (*A Estelle.*) Qu'il te dise à présent ce qu'il veut de plus.

ESTELLE, *à Raymond.* Mon père demande, Monsieur, ce qu'il vous faut encore.

RAYMOND, *hésitant, à demi-voix.* Vous!

ESTELLE, *baissant les yeux.* Ah! mon Dieu!

SOLIGNI. Qu'y a-t-il donc?

ESTELLE. Des choses impossibles.

SOLIGNI. Cela ne dépend donc pas de nous?

ESTELLE. Si, vraiment.

SOLIGNI. Eh bien! ne t'ai-je pas dit que tu étais ici la maîtresse... maîtresse absolue? tu peux donc sans crainte, et en mon nom, accorder tout ce qu'il demande.

ESTELLE. Tout ce qu'il demande, c'est moi.

SOLIGNI. Eh bien! à moins que tu ne veuilles pas...

ESTELLE. Mais si vraiment, je veux bien.

SOLIGNI. Eh bien! s'il en est ainsi, et ma fille, et tous mes biens, et tout ce que je possède... (*Avec douleur.*) Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... Malheureux que je suis! qu'ai-je fait! (*Il court vers la porte du fond.*)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, FUMICHON.

FUMICHON, *l'arrêtant.* Eh bien! qu'y a-t-il encore?

SOLIGNI. Ma fille que j'ai retrouvée, et que je viens de ruiner; car tantôt, comme je te l'ai dit, cet acte, cette donation...

FUMICHON. Tu l'as signée?

SOLIGNI. Eh! mon Dieu, oui.

FUMICHON. La frustrer ainsi de tous tes biens!

ESTELLE. Qu'importe, si vous m'aimez toujours!

FUMICHON, *l'arrêtant.* Eh! morbleu! ça ne suffit pas, et quelle que soit la personne à qui l'on ait fait une pareille donation, elle ne peut pas accepter, elle n'acceptera pas.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD.

RENAUD, *à Soligni.* Le courrier arrive à l'instant et apporte la réponse. Il prétend que le jeune homme est ravi, enchanté... un jeune homme de dix-huit ans qui est gentil au possible. Il a dit à un de ses camarades: « Fais sonner le boute-selle, et annonce à tout le monde que je donnerai à dîner à tout le régiment demain et les jours suivants. » (*Prenant dans sa poche une lettre qu'il lui remet.*) Puis il a écrit cette lettre à votre adresse en s'écriant: « Dis à mon parrain que je le remercie, et que j'irai l'embrasser dès que je ne serai plus aux arrêts. »

FUMICHON. Aux arrêts! c'est mon fils Hector!

SOLIGNI. Lui-même. (*Bas, à Fumichon.*) Tu sais bien que je voulais anéantir ma fortune.

FUMICHON. Et tu ne pouvais pas mieux choisir... Mais il n'est pas possible qu'il ait pu sérieusement...

SOLIGNI, *froidement, lui donnant l'acte*. Si, vraiment, il accepte, et l'acte est en bonne forme, tu le sais.

FUMICHON. Du tout: Hector Fumichon, mon fils, est mineur; il ne peut rien accepter sans ma signature, (*Déchirant le papier*.) et je refuse la donation.

SOLIGNI. Que fais-tu?

FUMICHON. Un acte de justice. (*Regardant Estelle.*) Et toi aussi, je le vois!

SOLIGNI. Non, mon ami, ça ne sera pas ainsi, et je veux que ton fils Hector...

FUMICHON. Tant que je vivrai, il ne manquera de rien : après moi, c'est différent.

SOLIGNI. Je veux lui assurer une rente...

FUMICHON. Incessible et insaisissable...

SOLIGNI. De six mille francs.

ESTELLE. Ce n'est pas assez, de dix mille!

FUMICHON. Comme vous voudrez! Ce sera la même chose; il la mangera de même!

CHŒUR.

AIR de *Gustave*.

O destin prospère!
Je viens dans ce jour,
D'un amant, d'un père,
Me / Lui } rendre l'amour.

FIN DE ESTELLE.



LES TROIS MAITRESSES

OU

UNE COUR D'ALLEMAGNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 janvier 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

Personnages.

LE GRAND-DUC FERDINAND, prince souverain.
LE COMTE DE HARTZ, surintendant des menus-plaisirs.
LA COMTESSE D'AREZZO, maîtresse du grand-duc.
RODOLPHE, neveu du comte.
AUGUSTA, première cantatrice du Théâtre-Italien.
HENRIETTE, couturière.
OFFICIERS.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène se passe dans une petite principauté allemande.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé simplement, porte au fond; deux portes latérales. A gauche de l'acteur, une petite porte secrète. Du même côté, et sur le devant, une petite table. Une psyché près de la porte du cabinet à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

HENRIETTE. Par ici, Messieurs, je remonte dans l'instant, je suis bien fâchée de vous faire attendre.

LE SURINTENDANT. C'est tout naturel... une jeune et jolie couturière, aussi occupée que vous l'êtes.

HENRIETTE. J'ai en bas, au magasin, des dames de la cour qui viennent essayer des robes nouvelles.

LE GRAND-DUC, *vivement*. De jeunes dames?

HENRIETTE. Non, quarante-cinq à cinquante ans!.. A cet âge-là, cela ne va jamais bien. Les ouvrières ont bien plus de peine, et ce sera peut-être un peu long.

LE GRAND-DUC. Qu'importe! nous sommes ici à merveille.

HENRIETTE. Si, en attendant, ces messieurs veulent s'asseoir. Votre servante, Messieurs, je reviens le plus tôt possible. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, *au grand-duc qui regarde sortir Henriette*. Eh bien! qu'en dit votre altesse?

LE GRAND-DUC. Très-jolie, et il n'y a que vous, mon cher comte, pour faire de pareilles découvertes.

LE SURINTENDANT. Et puis une candeur, une naïveté, un cœur qui n'a jamais parlé.

LE GRAND-DUC.

AIR du *Piége*.

Vous en êtes sûr, mon ami?

LE SURINTENDANT.

De sa candeur, de sa constance?
Oui, j'en réponds.

LE GRAND-DUC.

C'est bien hardi :
Vous vous risquez beaucoup, je pense.
Oser répondre, en vos serments,
De la fidélité d'une autre!
C'est déjà trop, messieurs les courtisans,
D'oser répondre de la vôtre.

LE SURINTENDANT. Ai-je jamais trompé votre altesse?

LE GRAND-DUC. Non pas vous; mais... (*Vivement.*) Du reste, vous êtes certain qu'on ne nous a pas vus sortir du palais?

LE SURINTENDANT. Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. Il ne faudrait pas que cette aventure, que je commence à trouver fort piquante, vînt aux oreilles de la comtesse d'Arezzo.

LE SURINTENDANT, *à part*. Une femme qui m'a empêché d'être ministre! mais je me venge. (*Au prince.*) Votre altesse l'aime donc toujours?

LE GRAND-DUC. Moi?... mais non; je crois même qu'au contraire...

LE SURINTENDANT, *d'un air brusque*. Eh bien! moi, je vous dirai la vérité, parce que je n'ai jamais flatté personne. Vous êtes trop bon, trop grand, trop généreux, vous vous fâcherez si vous voulez, peu m'importe.

LE GRAND-DUC. Non, mon ami, je ne vous en veux point de votre brusque franchise. Achevez.

LE SURINTENDANT. Eh bien! elle éloigne du pouvoir tous les gens de mérite; elle prétend que c'est elle qui gouverne.

LE GRAND-DUC. Ce n'est pas vrai, c'est toujours moi qui règne... après ça, j'en conviens, cela continue

Repr

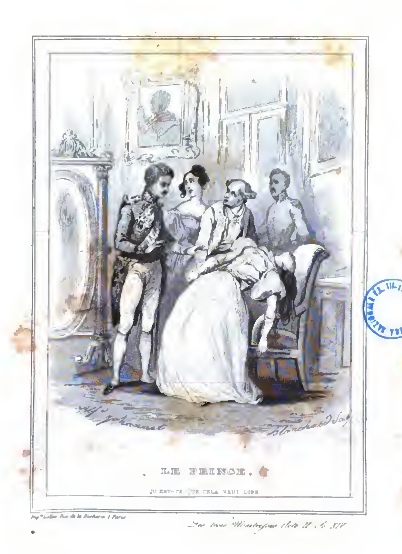
LE
LE
p
LA
d
ROI

Le thé
au f
une
vant
cabi

HE

HEN
stant,
LE S
jolie c
HEN
la cou
LE C
HEN
A cet
bien p
LE C
veille.
HEN
s'asse
tôt po

LE
Henri
LE
cher
LE
un co



LE PRINCE.

QU EST-CE QUE CELA VEUT DIRE

avec la comtesse, parce que cela est... il est si difficile de prendre un parti... je l'ai beaucoup aimée... ce sont des titres..., une femme charmante, d'une illustre famille, une âme de feu... une Napolitaine, c'est tout dire. Il y a même des jours où je l'aime encore... et, pour en finir, j'ai eu même un instant envie de l'épouser.

LE SURINTENDANT. De la main gauche.

LE GRAND-DUC. C'est elle qui n'a pas voulu.

LE SURINTENDANT. Quelle idée, mon prince!

LE GRAND-DUC. J'aurais pu faire un plus mauvais choix, la comtesse est une femme d'un mérite supérieur, et de fort bon conseil; elle entend aussi bien que moi les affaires diplomatiques, dont, par parenthèse, je ne m'occupe jamais sans avoir la migraine.

LE SURINTENDANT. C'est autre chose, si elle vous tient lieu d'un ministre des affaires étrangères.

LE GRAND-DUC. Précisément... c'est une économie; les ministres sont si chers!

LE SURINTENDANT. Et les maîtresses donc!

LE GRAND-DUC. Raison de plus pour réunir les deux charges en une, le peuple y gagne... Et vous qui parlez, rigide conseiller, ne dit-on pas que cette jeune cantatrice française qui vient de débuter sur mon théâtre italien...

LE SURINTENDANT, *avec émotion*. La petite Augusta!

LE GRAND-DUC. Oui, elle me plaisait beaucoup, j'y avais pensé pour moi; mais j'ai appris que vous l'adoriez.

LE SURINTENDANT, *s'inclinant*. Ah! prince! il ne fallait pas pour cela...

LE GRAND-DUC. Si vraiment, comme surintendant des menus-plaisirs, cela vous revient de droit; ce serait attenter aux prérogatives de mes grands officiers.

AIR du vaudeville de *l'Actrice*.

Contre les bourgeois, quoi qu'on ose,
On est le maître; et rien de mieux...
Les grands seigneurs, c'est autre chose,
Et j'ordonnerai, je le veux,
Que l'on respecte la personne
Et le front des gens comme il faut;
Quand cela vient si près du trône,
Cela pourrait monter plus haut.

LE SURINTENDANT. Ah! Monseigneur! j'ai besoin de vous le dire; vous êtes le meilleur des souverains.

LE GRAND-DUC, *s'attendrissant*. Oui, oui, je crois que je suis bon prince, surtout pour ceux qui, comme vous, s'occupent de mes plaisirs; richesses, honneurs, dignités, ils ont droit de tout attendre.

LE SURINTENDANT. Ah! Monseigneur!

LE GRAND-DUC. C'est trop juste. A quoi donc serviraient les impôts, si ce n'était à moi et à mes amis? Tout ce que je demande à mon peuple, c'est de me laisser régner tranquille... Et j'espère que vous avez fait exécuter mes ordres contre l'école des Porte-Enseignes, contre ces jeunes gens!

LE SURINTENDANT. Oui, Monseigneur; les chefs ont été mis en prison, et défense aux autres d'approcher à plus de vingt lieues de votre capitale, et quoiqu'il y en ait qui disent que cela nuira à leurs études...

LE GRAND-DUC. Ce n'est pas un grand mal, on en sait déjà trop dans mes Etats. Cela gagne même les hautes classes; car dans la liste de ces jeunes séditieux, j'ai vu entre autres, ce qui m'a fort étonné, le jeune Rodolphe de Strobel.

LE SURINTENDANT. Lui! qui ne s'occupe que des femmes, qui leur a sacrifié sa fortune!

LE GRAND-DUC. Lui-même, votre neveu.

LE SURINTENDANT. Mon neveu!.. il ne l'est plus? et j'appellerai sur lui, s'il le faut, toute la rigueur de votre altesse... Voilà comme je suis, c'est la seule faveur que je demande.

LE GRAND-DUC. Voilà, mon cher comte, un noble et beau caractère! c'est du Brutus.

LE SURINTENDANT. Du Brutus monarchique.

AIR : *De cet amour vif et soudain* (de CAROLINE).

Par des torts dont je me défends,
Si cette parenté m'accuse,
Les services que je vous rends
Peuvent me compter pour excuse.

LE GRAND-DUC, *apercevant Henriette.*

Si je m'en souvenais encor,
Tenez, voilà que je l'oublie;
Comment se rappeler un tort,
Lorsque l'excuse est si jolie?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE.

HENRIETTE. Enfin, ces dames sont parties, ce n'est pas sans peine; et me voilà tout à vous. Que désirent ces messieurs?

LE GRAND-DUC, *la regardant*. Ce que nous désirons? Eh! mais, ce serait facile à vous dire.

HENRIETTE. Vous m'avez parlé de robes de cour.

LE GRAND-DUC. Oui, robes de cour... robes de bal...

HENRIETTE. Et combien?

LE GRAND-DUC. Ce que vous voudrez. Une ou deux douzaines.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu! c'est donc pour un mariage?

LE SURINTENDANT, *avec sang-froid*. Oui, Mademoiselle, à peu près.

HENRIETTE. Et qui me procure une commande pareille?.. Car c'est presque une fortune... et je ne connaissais pas ces messieurs...

LE GRAND-DUC. Oui, mais nous, nous connaissions vos talents, votre gentillesse.

LE SURINTENDANT. Vos principes.

HENRIETTE. Dame! je travaille toujours en conscience, et je prends toujours le moins que je peux.

LE GRAND-DUC. C'est un tort. Vous êtes donc bien riche?

HENRIETTE. Moi, riche! Je n'ai rien. Mon père, qui était un brave officier, a été tué à l'armée, et m'a laissé pour unique héritage le souvenir de ses exploits, son épaulette et son épée... Ça ne pouvait guère servir à une fille.

LE SURINTENDANT. Non, certainement.

HENRIETTE. Il fallait donc implorer la pitié ou l'orgueil de quelques grandes dames ou entrer à leur service... Par bonheur, je savais coudre et broder.., et cela vaut mieux.

AIR nouveau de madame DUCHAMBGE.

Jeune et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.
Toute la semaine
Si j'ai travaillé,
Que dimanche vienne,
Tout est oublié.
Jeune et maîtresse
De ma liberté,

J'ai pour richesse
Travail et gaîté.
Aujourd'hui, je pense,
Humble est mon destin;
Mais j'ai l'espérance
Qui me dit : demain.
Jeune et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

(*A la fin de ce couplet, le surintendant passe à la droite du prince.*)

LE GRAND-DUC. Et jamais vous n'avez eu d'ambition?

HENRIETTE. Si, une fois. J'ai dans mes pratiques la signora Augusta, cette jeune cantatrice du Théâtre-Italien, qui me commande toujours de si belles robes.

LE GRAND-DUC. Qu'elle vous doit peut-être?

HENRIETTE. Non, vraiment. On m'envoie toujours le mémoire acquitté.

LE GRAND-DUC. Vous ne savez pas par qui?

HENRIETTE. Mon Dieu, non...

LE GRAND-DUC, *bas, au surintendant, qui est venu à sa droite.* Vous le savez peut-être?

LE SURINTENDANT, *de même.* Hélas! oui.

HENRIETTE. En la voyant toujours arriver dans de si beaux équipages, je me disais : S'il ne faut que chanter pour faire fortune, moi aussi, j'ai de la voix. Et il doit être plus agréable de faire des roulades que des corsages. Mais je n'y ai pensé qu'un instant, et je suis revenue à mes robes et à mes patrons, parce qu'on dit que c'est plus sûr, et que si ça ne rapporte pas tant, cela coûte moins cher.

LE GRAND-DUC. Certainement... Mais il y a pour vous d'autres moyens d'être heureuse.

HENRIETTE. Vous croyez?

LE GRAND-DUC. Supposons, par exemple, qu'il ne tînt qu'à vous de désirer, qu'est-ce que vous demanderiez?

HENRIETTE. Une chose, une seule chose au monde.

LE SURINTENDANT. Un bel équipage, comme la signora Augusta?

HENRIETTE. Non vraiment.

LE GRAND-DUC. De l'or, des diamants?

HENRIETTE. Oh! mon Dieu, non.

LE SURINTENDANT. De riches toilettes, des parures?

HENRIETTE. Du tout, j'en fais tous les jours, je sais ce que c'est.

LE GRAND-DUC. Eh bien, alors, que pouvez-vous désirer?

HENRIETTE. Eh! mais, c'est mon secret, et je ne suis pas obligée de le dire.

LE GRAND-DUC. Comment...

HENRIETTE. Dans quel goût ces messieurs veulent-ils les robes qu'ils demandent?

LE GRAND-DUC, *désignant le surintendant.* Je vais m'entendre pour cela avec Monsieur. (*Ils gagnent la gauche du théâtre, pendant qu'Henriette va vers la droite.*)

LE SURINTENDANT, *bas.* Eh bien?

LE GRAND-DUC, *de même.* Charmante. La difficulté est de l'introduire dans le palais, de la faire paraître à la cour, sans que la comtesse...

LE SURINTENDANT. Il y aurait un moyen; votre tante, la princesse Ulrique, qui aime à s'entourer de jeunes dames. Et la fille d'un ancien officier...

LE GRAND-DUC. Excellente idée!

HENRIETTE, *venant à eux.* Eh bien! Messieurs, ces robes...

LE GRAND-DUC. Dans le dernier goût.

HENRIETTE. Je les ferai à la française. Pour une duchesse, peut-être?

LE GRAND-DUC. C'est possible.

HENRIETTE. Et la mesure?

LE GRAND-DUC. Faites-les comme pour vous, car la personne à qui on les destine est exactement de votre taille, et vous ressemble beaucoup.

HENRIETTE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Ah! la rencontre est admirable!

LE GRAND-DUC.

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

HENRIETTE.

Mais pour moi c'est fort honorable.

LE GRAND-DUC.

Et pour elle c'est fort heureux.

HENRIETTE.

Ah! si je pouvais... quelle ivresse!
Changer avec elle.

LE GRAND-DUC.

Entre nous,
Je connais plus d'une duchesse
Qui voudrait changer avec vous.

HENRIETTE. Si ces messieurs veulent choisir des étoffes, voici des échantillons qu'on leur apporte.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; UNE FILLE DE BOUTIQUE, *posant un carton d'échantillons.*

HENRIETTE. Donnez. C'est le carton n° 2; et cette lettre?

LA FILLE DE BOUTIQUE. C'est pour Mademoiselle.

HENRIETTE, *la regardant.* Dieu! c'est son écriture!

LE GRAND-DUC. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, *ouvrant le carton qu'elle leur présente.* Rien. Si ces messieurs veulent voir ce qui leur plairait.

LE GRAND-DUC. Nous allons choisir avec vous.

HENRIETTE. Je le voudrais; mais je ne le puis, des affaires importantes...

LE GRAND-DUC. Alors, nous nous en rapportons à vous.

HENRIETTE. Eh bien, je ferai de mon mieux; je vous demande pardon de ne pas vous reconduire... (*A la fille de boutique.*) Mina, accompagnez ces messieurs.

LE SURINTENDANT, *bas, au grand-duc.* Il semble qu'on nous met à la porte.

LE GRAND-DUC. C'est égal, elle est charmante. Comte, je vous nomme premier chambellan.

LE SURINTENDANT. J'accepte, et je crois le mériter; sans cela, et pour rien au monde...

LE GRAND-DUC. Partons. (*A Henriette.*) Je suis content de ce que j'ai vu.

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

Au revoir!
On peut, Mademoiselle,
Compter sur votre zèle?

HENRIETTE.

Monsieur, c'est mon devoir.

LE GRAND-DUC.

Au revoir, à ce soir.

HENRIETTE.

A ce soir.

LE GRAND-DUC.
J'ai des projets, ma belle;
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir.
Au revoir.

HENRIETTE.
Au revoir.

ENSEMBLE.
HENRIETTE.
Au revoir,
Au revoir,
Au revoir.

LE GRAND-DUC.
J'ai des projets, ma belle,
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir,
Au revoir.

LE SURINTENDANT, *à part*,
Servons cette intrigue nouvelle;
Et les projets qu'il a sur elle
Vont combler mon espoir.
(*Haut.*)
Au revoir!

(*Le grand-duc et le surintendant sortent.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE, *seule*. C'est bien heureux, ils s'en vont... C'est de lui!.. c'est de Rodolphe!.. lisons vite. (*Décachetant la lettre.*) Depuis un mois qu'il est absent. (*Lisant.*) « Ma bonne, ma gentille Henriette.

AIR : *Adieu, Madeleine* (de madame DUCHAMBGE).

PREMIER COUPLET.

« Je reviens près de ce que j'aime,
« Et j'espère que ton ami
« Pourra te voir aujourd'hui même,
« A deux heures. » (*S'interrompant.*) Nous y voici.
L'heure s'avance,
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir,
Bonheur suprême!
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.

DEUXIÈME COUPLET.

(*Lisant.*)
« Pour un dessein que je projette,
« L'on doit me croire encore absent;
« Et c'est par ta porte secrète
« Que j'arriverai. » (*S'interrompant.*) C'est charmant.
L'heure s'avance,
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir...
Bonheur suprême!
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.

(*On frappe à la petite porte à gauche de l'acteur.*)

Ah! c'est lui!.. (*Elle court ouvrir.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE; RODOLPHE, *enveloppé d'un manteau qu'il jette en entrant.*

RODOLPHE, *la serrant dans ses bras.* Ma chère Henriette!

HENRIETTE. Vous voilà donc!.. que je vous regarde... est-ce bien vous?

RODOLPHE. Oui; c'est celui qui t'aime plus que jamais, et qui avait bien besoin de te voir.

HENRIETTE. Et moi donc, ah! que c'est long un mois à attendre!.. et pas une seule lettre.

RODOLPHE. Je ne le pouvais pas.

HENRIETTE. Vous étiez donc bien occupé?

RODOLPHE. Mais... oui.

HENRIETTE. Qu'importe? D'écrire à ce qu'on aime, cela ne prend pas de temps, c'est comme d'y penser. Et vos mathématiques? êtes vous bien savant? cela me fait peur.

RODOLPHE. Et pourquoi?

HENRIETTE. Je crains qu'en apprenant tant de choses, vous ne finissiez par m'oublier... j'en mourrais, d'abord.

RODOLPHE. Ma chère Henriette!

HENRIETTE. Moi, je n'en sais qu'une, que vous m'avez apprise; mais je la sais bien, c'est de vous aimer, Rodolphe.

RODOLPHE. Ah! que tu es bonne! Vois-tu, Henriette, quand je t'entends parler ainsi, je ne désire plus rien au monde, ton amour me suffit.

HENRIETTE, *gaîment.* C'est heureux, car nous n'avons rien; mais quand on est jeune, et qu'on s'aime, l'avenir n'est jamais effrayant. Je travaillerai, vous donnerez des leçons, et quand nous serons assez riches, nous nous épouserons. Ah! dame! ce sera peut-être dans bien longtemps; mais nous nous aimerons en attendant pour prendre patience.

RODOLPHE. Ah! si ce n'était que cela.

HENRIETTE. Et qu'y a-t-il donc?

RODOLPHE. Il y a, Henriette, que je crains bien...

HENRIETTE. Et quoi donc? pourquoi ce trouble où je vous vois? cet air mystérieux? et puis les précautions que vous avez prises pour entrer par cet escalier dérobé?

RODOLPHE. Ecoute, tu n'auras pas peur? je vais te dire la vérité, je suis poursuivi.

HENRIETTE. Vous! mon bon Dieu!

RODOLPHE. N'as-tu pas entendu parler, il y a un mois, de quelques troubles assez sérieux qui avaient éclaté dans cette résidence, à l'école des Porte-Enseignes?

HENRIETTE. C'est vrai.

RODOLPHE. C'était nous autres sous-officiers, qui réclamions pour le peuple ses priviléges et ses franchises.

HENRIETTE. Et en quoi cela vous regardait-il?

RODOLPHE. Tu auras peut-être de la peine à me comprendre; mais, vois-tu, Henriette, la liberté, cela regarde tout le monde; on nous en avait promis, il y a quelques années, quand Napoléon avait envahi notre Allemagne, et qu'on voulait nous soulever en masse contre lui. Mais dès qu'on eut repoussé le tyran, nos petits princes et nos petits grands-ducs, qui étaient tous comme lui, à la hauteur près, ont bien vite oublié leurs serments. Quand quelques-uns de leurs sujets se plaignent de ce manque de mémoire, on les appelle séditieux... et on les poursuit... et on les condamne... et ils ont tort, jusqu'au jour où ils deviennent les plus forts... et alors ils ont raison.

HENRIETTE. Ah! Monsieur, qu'est-ce que j'entends là?

RODOLPHE. Il n'y a pas de quoi s'effrayer, il ne s'agit que d'attendre.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Le torrent grossit et nous gagne.
Chaque pays a sa force et son droit;
Bientôt viendra pour l'Allemagne
La liberté que l'on nous doit.

Ces rois dont nous craignons le glaive,
Combien sont-ils?.. Peuples, combien?
On se regarde, on se compte, on se lève,
Et chacun rentre dans son bien.

HENRIETTE. Et pourquoi vous mêlez-vous de ça?

RODOLPHE. Parce que moi, surtout, il le faut!

HENRIETTE. Et pourquoi le faut-il?

RODOLPHE. Ce serait trop long à t'expliquer, je te dirai seulement qu'il y a un mois, je reçois un avis mystérieux qui me disait : « Vous êtes dénoncé, et d'ici à une heure on doit vous arrêter; fuyez. »

HENRIETTE. Ce que vous avez fait sur-le-champ?

RODOLPHE. Non, je suis venu d'abord ici te rassurer sur mon absence, t'annoncer que je partais pour Leipsick... On a tant de choses à se dire quand on se quitte, qu'une heure s'est bien vite écoulée, et je n'avais pas fait dix pas dans la rue, que je suis arrêté, jeté dans une voiture; et j'appris en route que l'on me conduisait à six lieues d'ici, à la forteresse; mais à moitié chemin, nous entendons un bruit de chevaux : on nous entoure, on désarme mes gardes, on me fait descendre.

HENRIETTE. C'étaient vos amis?

RODOLPHE. Je le crus comme toi, mais je n'en connaissais pas un. Leur chef, qui était un nègre, espèce de majordome ou de valet de chambre, me dit : «Monsieur, vous êtes libre. — A qui dois-je un pareil service? — Je ne puis vous le dire; mais ne rentrez pas dans la ville, et ne restez pas dans les environs. — Où donc aller? — Si vous voulez nous suivre, mon maître m'a chargé de vous mettre en sûreté. »

HENRIETTE. Il fallait accepter.

RODOLPHE. C'est ce que je fis. On me présente un fort beau cheval; nous marchons longtemps, et, à la nuit close, nous arrivons dans un endroit que je ne connais pas.

HENRIETTE. Un endroit sauvage!

RODOLPHE. Du tout; une habitation délicieuse, un séjour royal, où les soins, les plaisirs me furent prodigués. On s'empressait de prévenir tous mes vœux, tous, excepté un seul : c'était de me dire qui me recevait si généreusement. Quelquefois seulement Yago, c'était le nègre, venait de la part de son maître savoir de mes nouvelles, et me recommander la retraite la plus absolue. C'était bien aisé à dire; mais je ne pouvais pas vivre sans te voir, et hier, je me suis échappé.

HENRIETTE. Quelle imprudence!

RODOLPHE. Je le crois, car tout à l'heure, au moment où je venais de franchir les portes de la ville, j'ai entendu un cri partir d'un landau élégant dont on venait de baisser les stores; et, quelques instants après, j'ai cru voir qu'un homme à cheval me suivait de loin. Quelques détours que je prisse, je l'apercevais toujours sur mes pas; et j'ai idée qu'il m'a vu frapper à cette porte.

HENRIETTE. C'est fait de vous : c'est un ennemi.

RODOLPHE. Non; il m'eût fait arrêter sur-le-champ; rien ne l'empêchait, et je croirais plutôt que c'est quelque émissaire de ce protecteur inconnu dont les bienfaits me poursuivent.

HENRIETTE. Que faire alors?

RODOLPHE. Attendre de ses nouvelles, car, si c'est lui, il ne tardera pas à m'en donner; et d'ici là, me tenir tranquille et caché.

HENRIETTE. Ici?

RODOLPHE. Sans doute. Ne veux-tu pas me donner asile?

HENRIETTE. Oh! je ne demande pas mieux... Mais seule, avec toi!

RODOLPHE. Qu'importe? Tu sais si je t'aime.

HENRIETTE. C'est à cause de cela... Si vous croyez que c'est rassurant...

RODOLPHE. N'as-tu pas confiance en moi? Et me crois-tu capable d'abuser de l'hospitalité?

HENRIETTE. Non, Monsieur, ce n'est pas vous que je crains; ce sont les autres. Si jamais l'on découvre que vous êtes resté ici, et le jour et la nuit.

RODOLPHE. Qui le saura? Personne ne m'a vu entrer. (*Passant à la droite d'Henriette, et désignant la porte du cabinet à droite.*) Je ne sortirai point de ce cabinet où est ton piano, et qui est séparé du reste de ton appartement. Toi seule seras ma garde, mon geôlier?

HENRIETTE. Ah! oui; ce serait bien gentil, mais ça ne se peut pas.

RODOLPHE. Aimes-tu mieux me livrer, me perdre?..

HENRIETTE. Plutôt me perdre moi-même.

AUGUSTA, *en dehors*. Ne vous dérangez pas; je vais monter à son salon.

HENRIETTE, *troublée*. On vient. Cachez-vous vite.

RODOLPHE. Où donc?

HENRIETTE, *montrant le cabinet à droite*. Eh bien! là... chez vous.

RODOLPHE. Ah! que tu es bonne, et que je te remercie! (*Il entre dans le cabinet.*)

HENRIETTE. Enfermez-vous en dedans. (*Rodolphe, qui est entré, met le verrou.*) A la bonne heure.

SCÈNE VII.

AUGUSTA, HENRIETTE.

AUGUSTA. Eh bien! mademoiselle Henriette, est-ce que vous devenez grande dame? On ne peut plus vous voir.

HENRIETTE. La signora Augusta!.. Pardon, Madame.

AUGUSTA. Et la robe que vous m'avez promise pour ce matin, et dont vous vous étiez chargée vous-même?

HENRIETTE, *à part*. Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Elle n'est pas encore terminée.

AUGUSTA. Il me la faut cependant pour aujourd'hui; car j'ai une soirée que je ne puis remettre.

HENRIETTE. Un concert... j'entends.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous chantez des airs d'opéra
Devant votre juge suprême,
Notre grand-duc...

AUGUSTA.

Mieux que cela,
C'est devant le public lui-même...
Grand seigneur qu'on doit révérer,
Juge difficile à surprendre,
Qui se fait souvent désirer,
Mais qu'on ne fait jamais attendre.

Ainsi, dépêchez-vous.

HENRIETTE. Soyez tranquille; je vous promets qu'il n'y a pas pour un quart d'heure d'ouvrage.

AUGUSTA. Ah! oui; les quarts d'heure des couturières, c'est comme les caprices des chanteuses, cela n'en finit jamais; et je ne sors pas d'ici que je n'aie avec moi ma robe. En même temps, et pendant que j'y suis, prenez-moi mesure pour une robe de bal.

HENRIETTE. Votre mesure, je l'ai.

AUGUSTA, *se regardant dans la psyché*. Elle n'est pas exacte; depuis huit jours je maigris horriblement; j'ai tant de contrariétés!

HENRIETTE. Vous avez des chagrins?

AUGUSTA. De très-grands. Une débutante qui arrive, des intrigues, des cabales. Heureusement, le surintendant est pour moi; ce qui est bien pénible, car il est ennuyeux à la mort.

HENRIETTE, *apprêtant ses mesures.* Et moi, qui trouvais si beau d'être artiste! moi, qui enviais votre sort, à vous et à mademoiselle Sontag!

AUGUSTA. Ne m'en parlez pas. Je me suis dit vingt fois que j'aimerais mieux être une simple comtesse, une simple baronne, avec vingt ou trente mille livres de rentes, et même un mari!.. que d'être comme je suis.

HENRIETTE, *lui prenant mesure.* Est-il possible!

AUGUSTA. Certainement, les cantatrices ont quelques avantages; ici, surtout, en Allemagne, il y a un peu d'enthousiasme, les populations arrivent à leur rencontre, les princes vont au-devant d'elles, on leur frappe des médailles... Ne me faites pas surtout les entournures trop étroites... L'encens, les triomphes, les couronnes, c'est bien; mais cela passe si vite, le public a tant d'inconstance!

HENRIETTE. Vraiment.

AUGUSTA. Et il parle de la nôtre, lui!.. qui oublie quinze ou vingt ans de succès pour le premier petit minois qui a de la jeunesse et de la fraîcheur. Tenez, le public, je le déteste... en masse!.. et je m'en venge tant que je puis en détail. Qu'est-ce que vous mettrez pour garniture?.. des rouleaux?.. des volants?..

HENRIETTE. Mieux que cela; tout autour des bouquets espacés, cela vous ira à merveille, et vous serez charmante.

AUGUSTA. Tant mieux; pas pour moi, mais pour eux; je serai enchantée de les désespérer. C'est si agréable d'être aimée quand on n'aime personne!

HENRIETTE, *achevant de prendre ses mesures.* Quoi! jamais personne?

AUGUSTA. Jamais!.. Je ne dis pas, une fois, peut-être, à ce que je crois... un jeune seigneur riche, aimable, charmant, adoré de toutes les dames; elles en sont toutes folles, elles courent toutes après lui, je ne sais pas pourquoi!.. et il m'a abandonnée!..

HENRIETTE. Pas possible!

AUGUSTA. Le seul que j'aie aimé; aussi cela m'apprendra, et si on m'y reprend jamais...

HENRIETTE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Lui vous trahir, Mademoiselle,
Et vous t'aimez?

AUGUSTA.

Précisément.
C'est parce qu'il m'est infidèle
Que peut-être je l'aime autant.
Lorsque les amours nous maîtrisent,
Non, rien n'attache, en vérité,
Autant qu'une infidélité...
Tous mes amoureux me le disent.

Et vous, ma petite, avez-vous quelque inclination?

HENRIETTE. Moi, Madame?

AUGUSTA. Il ne faut pas rougir; pour être couturière, on n'est pas obligée d'être insensible, les amours et la couture vont très-bien ensemble.

HENRIETTE, *baissant les yeux.* Du tout, Madame, je ne sais pas ce que vous voulez dire... (*On entend tomber un meuble dans le cabinet où est Rodolphe.*)

AUGUSTA. Qu'est ce que j'entends là?..

HENRIETTE, *troublée.* Une de mes ouvrières qui travaille dans ce cabinet. (*On entend Rodolphe qui prélude sur le piano, et qui fait quelques roulades.*)

AUGUSTA. Très-bien! un superbe contralto. Cette ouvrière-là...

HENRIETTE, *à part.* L'imprudent! (*Rodolphe chante quelques paroles.*)

AUGUSTA, *à part.* Dieu! c'est la voix du comte! qu'est-ce que cela signifie? (*Se retournant, à Henriette.*) Eh bien! Mademoiselle, cette robe?.. je ne m'en vais pas sans l'avoir, je vous l'ai dit.

HENRIETTE. Mais, Madame...

AUGUSTA. Eh bien! alors, finissons-en; et puisqu'il n'y a que pour un quart d'heure d'ouvrage, dépêchez-vous.

HENRIETTE. Certainement. Mais vous, pendant ce temps...

AUGUSTA. J'attendrai ici. Voyez si vous voulez que j'y reste jusqu'à ce soir.

HENRIETTE, *vivement.* Oh! mon Dieu, non. (*A part.*) Et ce ne sera pas long, puisqu'il n'y a que ce moyen de s'en débarrasser. (*Haut.*) Dans l'instant vous allez l'avoir. (*Augusta la regarde avec impatience.*) Dans l'instant, Madame. (*A part, en sortant.*) Heureusement qu'il est enfermé. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTA, *puis* RODOLPHE.

AUGUSTA, *seule.* Voilà qui est amusant. (*Elle s'approche de la porte du cabinet, qu'elle veut ouvrir.*) Impossible d'ouvrir. (*Avec colère.*) Est-ce qu'il ne serait pas seul par hasard?.. Oh! non, le piano continue, et il ne s'amuserait pas à faire de la musique. (*Ecoutant.*) Je reconnais cet air-là, un air de *Fra Diavolo*, qui arrivait de France, et que nous chantions autrefois. Voyons s'il a de la mémoire.

RODOLPHE, *dans le cabinet.*

AIR : *Voyez sur cette roche* (de FRA DIAVOLO).

Où donc l'amour fidèle
Peut-il habiter désormais?
Dans tes champs, dans les palais,
En vain je te cherchais.

AUGUSTA, *achevant l'air.*

Ingrat, lorsque ta voix appelle
L'amour tendre et fidele,
Près de toi le voilà.

(*Rodolphe entr'ouvre doucement la porte, et avance la tête avec précaution.*)

Il est là,
Il est là.

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Augusta!

AUGUSTA.

Le voilà!

Bravo! une reconnaissance en musique! C'est dans mon genre.

RODOLPHE. Vous dans ces lieux!

AUGUSTA. Vous y êtes bien, infidèle que vous êtes!

RODOLPHE. Qui vous y amène?

AUGUSTA. Je vous ferai la même demande, et je ne pense pas que vous y veniez pour une robe de bal.

RODOLPHE. Moi! poursuivi, et cherchant un asile, j'ai accepté le premier qu'on daignait m'offrir.

AUGUSTA. Quoi! vous êtes en danger, et vous n'êtes pas venu chez moi!.. J'aurais pu oublier tous vos torts, je vous pardonnerais d'être parjure, infidèle... cela ne dépend pas de soi, cela peut arriver à tout le monde; mais d'être ingrat, cela n'est pas permis.

RODOLPHE. Que vous êtes bonne!

AUGUSTA. Du tout, je suis en colère, et vous me suivrez à l'instant; je vous cacherai chez moi, dans mon hôtel, un séjour délicieux que vous ne connaissez pas, et que j'ai acquis dernièrement; l'ancien palais du cardinal.

RODOLPHE. Il serait possible! Cela a dû vous coûter bien cher.

AUGUSTA. Mais non; et je serai si heureuse de vous recevoir. Venez, Rodolphe, venez, mon ami.

RODOLPHE. Je le voudrais; mais vous conviendrez que, pour vivre inconnu, il serait imprudent de choisir un palais, où vos gens, vos amis...

AUGUSTA. Je vous cacherai dans mon oratoire; personne n'y va, pas même moi.

RODOLPHE. N'importe; je puis être découvert, ce serait vous compromettre aux yeux du prince et de la cour! ce que je ne veux pas.

AUGUSTA. Dites plutôt que vous refusez tout ce qui vient de moi, que vous m'avez tout à fait oubliée, que vous ne voulez plus m'aimer.

RODOLPHE. Augusta!

AUGUSTA. Et pourquoi ne m'aimez-vous pas? je vous le demande... moi, qui ai fait pour vous ce que je n'ai fait pour personne!.. moi, qui vous suis toujours restée fidèle!.. Ne riez pas, Monsieur, ne riez pas, car je vais me fâcher : je joue quelquefois la tragédie, et si vous refusez mes offres...

RODOLPHE. J'en accepterai du moins une partie. D'abord, donnez-moi des nouvelles, car j'arrive.

AUGUSTA. Le prince est toujours furieux, à ce que dit votre oncle.

RODOLPHE. Mon oncle, le surintendant!.. Vous le voyez?

AUGUSTA. Mais oui, assez souvent.

RODOLPHE, *à part*. Ah! mon Dieu!.. est-ce que par hasard ce serait lui qui m'aurait succédé?

AUGUSTA. Pour vous, pour défendre vos intérêts.

RODOLPHE. Vous êtes bien bonne; car je ne veux, je n'attends rien de lui, et plutôt que d'implorer ses secours, j'aimerais mieux rester dans la gêne où je suis.

AUGUSTA. Qu'entends-je? ah! que je suis heureuse! Est-ce que ma bourse n'est pas la tienne... je veux dire la vôtre?..

RODOLPHE. Y pensez-vous?

AUGUSTA. Et pourquoi donc?.. C'est comme si votre oncle vous le donnait.

AIR du vaudeville de *la Petite Sœur*.

N'allez-vous pas vous révolter?
Oh! je connais votre noblesse.
Mais vous pouvez bien accepter
Sans blesser la délicatesse.
Refuse-t-on entre parents!
Or, Monsieur, l'éclat dont je brille,
C'est votre bien... je vous le rends,
Ça ne sort pas de la famille.

RODOLPHE. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de mon pays et de mes amis; comment les voir, nous concerter en secret?

AUGUSTA, *vivement*. J'y suis; je leur donne à souper, ce soir, chez moi, après *le Comte Ory*. Vous y viendrez; une conspiration, quel bonheur!.. que ce doit être amusant!

RODOLPHE. Et que dira le surintendant?

AUGUSTA. Il ne peut pas m'empêcher de conspirer, tant que ce n'est pas contre lui. Et encore, si cela me plaisait...

RODOLPHE. Ce ne seraient pas les conjurés qui vous manqueraient.

AUGUSTA, *le regardant tendrement*. Vous croyez? c'est gentil ce que vous me dites là, et il me semble presque que je ne vous en veux plus.

AIR du vaudeville de *la Petite Sœur*.

Allons, Monsieur, embrassez-moi,
Pour me donner plus de courage.
Eh bien!.. vous refusez, je croi?

RODOLPHE.

Un baiser! ce serait dommage.
C'est en vain que je m'en défends,
(*A part.*)
Elle est si bonne et si gentille...
C'est à mon oncle, je le prends,
(*L'embrassant.*)
Ça ne sort pas de la famille.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, *apportant un carton*.

HENRIETTE Eh bien! qu'est-ce que je vois?

AUGUSTA, *à part*. Ma couturière. (*Haut.*) Ce que c'est aussi, Mademoiselle, que de se faire attendre comme vous le faites!

HENRIETTE. Je vous demande pardon; j'avais fini votre robe, que voici.

AUGUSTA. Qu'on la porte chez moi, je n'y retourne pas, j'ai autre chose à faire; adieu, petite. (*Bas, à Rodolphe.*) Adieu, Monsieur, à ce soir; je vais faire mes invitations pour le souper et pour la conspiration. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE, *après un moment de silence*. Eh bien! Henriette, qu'as-tu donc? comme tu me regardes!

HENRIETTE. Il n'y a peut-être pas de quoi?.. Je venais pour vous parler, pour vous dire que je suis encore toute tremblante... ce que j'ai vu là, tout à l'heure...

RODOLPHE, *étonné*. Quoi donc?

HENRIETTE. Vous ne l'embrassiez peut-être pas?..

RODOLPHE. Ce n'est que cela; sois tranquille, ce n'est rien.

HENRIETTE. Comment! ce n'est rien. Une personne que vous ne connaissez pas!

RODOLPHE. Si vraiment.

HENRIETTE. Vous la connaissez! c'est encore pire; et si elle vous dénonce, si elle vous trahit.

RODOLPHE. Justement, c'était pour l'engager au silence.

HENRIETTE. Ah! c'était pour cela?.. c'est différent; mais vous n'auriez pas pu trouver un autre moyen?

RODOLPHE. Celui-là, je l'atteste, est sans conséquence. Mais ce que tu voulais me dire...

HENRIETTE. Ah! mon Dieu! elle me l'avait fait oublier! et cependant c'est bien important. Tout à l'heure, au magasin, où j'étais à travailler à cette maudite robe, est entré un domestique, un nègre, une livrée vert olive et or.

RODOLPHE. C'est Yago.

HENRIETTE. Il n'a voulu parler qu'à moi en particulier. « Mademoiselle, m'a-t-il dit à voix basse, il y a « ici un jeune homme caché : ne craignez rien, nous « sommes ses amis; mais il est nécessaire que celui « qui m'envoie, que son protecteur puisse le voir un « instant, sans témoins, et surtout sans être aperçu; « donnez-m'en les moyens. »

RODOLPHE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien? alors, tout émue, je lui ai dit : « Monsieur, si vous me répondez que ce n'est pas « pour lui faire du mal, la personne n'a qu'à entrer, « rue des Etudiants, la première allée à droite; monter au second, une porte grise, dont voici la clé; « c'est là qu'est M. Rodolphe. » — Il a pris la clé et a disparu, en disant : « Dans un instant on sera près « de lui. »

RODOLPHE. Il serait vrai! je vais donc connaître enfin cet homme généreux à qui je dois tout, et que je n'ai pu encore remercier!

HENRIETTE. Ecoutez, j'entends une clé dans la serrure.

RODOLPHE. C'est lui.

AIR du *Partage de la richesse.*

Ah! par égard, mon aimable Henriette,
Laisse-moi seul... il faut être discret.

HENRIETTE.

Oh! malgré moi tout cela m'inquiète.
Adieu, je sors, puisque c'est un secret.
J'ai toujours respecté les vôtres;
Mais dépêchez-vous, s'il vous plaît.
Tous les moments où je vous laisse à d'autres
Sont autant de vols qu'on me fait.

(*Elle sort par la porte du fond qu'on lui entend fermer. Dans ce moment s'ouvre la petite porte à gauche, et Amélie paraît.*)

SCÈNE XI.

RODOLPHE, AMÉLIE.

RODOLPHE. Ciel! une femme! et une femme charmante!

AMÉLIE, *avec émotion*. Je conçois, Monsieur, que ma vue doive vous étonner; et quelque singulière que vous paraisse une semblable démarche, ne vous hâtez pas de la blâmer; car je n'avais peut-être que ce moyen de vous sauver.

RODOLPHE. Quoi! c'est vous, Madame, dont la généreuse protection a daigné veiller sur moi?

AMÉLIE.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

La liberté trompait votre courage.
Vous vous perdiez... je protégeais vos pas.
Dans vos projets, du moins, soyez plus sage,
Oubliez-les.

RODOLPHE.

Ah! ne le croyez pas.
A la patrie il faut rester fidèle,
Et, je le sens, mon bonheur le plus doux,
Après celui de me perdre pour elle,
Serait d'être sauvé par vous.

Que je sache du moins à qui je dois tant de bienfaits.

AMÉLIE. Vraiment, vous ne me connaissez pas? vous ne savez pas qui je suis?

RODOLPHE, *la regardant*. Non, Madame.

AMÉLIE. Ah! tant mieux.

RODOLPHE. Et pourquoi, de grâce?

AMÉLIE. Cela me rassure... Il me semble que je respire plus librement... et maintenant, je vous crains moins.

RODOLPHE. Et que pouvez-vous craindre auprès de quelqu'un qui vous est dévoué, qui donnerait sa vie pour vous? Daignez vous fier à mon honneur, daignez me dire en quoi j'ai pu mériter l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon sort.

AMÉLIE. Et si je n'avais fait que mon devoir, si je n'avais fait qu'acquitter envers vous une ancienne dette!

RODOLPHE. Et comment cela?

AMÉLIE. Ne vous souvient-il plus de l'hiver dernier, du bal de l'ambassadeur d'Angleterre? Victime d'une méprise, j'allais être insultée...

RODOLPHE. Quoi! vous étiez ce domino que l'on prenait pour la comtesse d'Arezzo, pour la maîtresse du prince? Et dans leur erreur, le baron de Wilfrid et quelques-uns de ses amis se permettaient les mots les plus piquants...

AMÉLIE. Vous seul avez pris ma défense : « Et quand « ce serait elle, vous êtes-vous écrié, il suffit qu'elle « soit femme pour que je devienne son chevalier. » Et, me frayant un passage, vous m'avez reconduite jusqu'à ma voiture; et seulement alors, à mes armes et à ma livrée, ils ont reconnu leur méprise.

RODOLPHE. Et l'aventure en a fini là.

AMÉLIE. Du tout; je suis mieux informée. Le lendemain, le baron et ses amis ont continué à vous plaisanter, à vous appeler le défenseur de la comtesse, et justement indigné d'un soupçon pareil, vous avez eu la bonté de vous fâcher, et de vous battre pour une femme que vous ne connaissiez pas, à propos d'une autre que vous détestez.

RODOLPHE. La détester! je ne l'aime pas, c'est vrai; mais cela ne m'empêche pas de lui rendre justice. De toute cette cour frivole qui nous gouverne, c'est la seule qui ait quelque noblesse, quelque fierté dans l'âme.

AMÉLIE. Enfin, je suis votre obligée pour les périls auxquels, sans le vouloir, je vous ai exposé. J'avais cru reconnaître ce service, en vous protégeant contre vos ennemis, et en vous offrant chez moi un asile que j'avais tâché de rendre agréable; votre brusque départ m'a prouvé qu'il n'en était pas ainsi, que je m'étais trompée, et avant de vous offrir de nouveau ou mon aide ou ma protection, il m'a semblé qu'il fallait vous demander votre avis; autrement ce serait porter atteinte à cette liberté dont vous êtes un des plus ardents défenseurs, et qui, respectant les droits de tous, ne permet pas de rendre les gens heureux... malgré eux.

RODOLPHE. Ah! je ne demande qu'une faveur, c'est de connaître ma bienfaitrice; ne refusez pas ma prière.

AMÉLIE. C'est jouer de malheur, car c'est la seule que je ne puisse accueillir; mais à quoi bon connaître ses amis? on en est sûr; ce sont ses ennemis qu'il faut connaître, pour s'en défendre; et même au sein de votre famille, vous en avez. Né d'illustres parents, qui ne sont rien que par leur noblesse, ils ne vous pardonneront pas de vouloir vous élever au-dessus d'eux par votre mérite, de ne jamais paraître à la cour... jamais! Vous voyez, Monsieur, que je n'ignore rien de ce qui vous concerne.

RODOLPHE. Quoi! Madame!

AMÉLIE. Je sais que jeune, étourdi, et trop généreux peut-être, vous avez dissipé en peu de mois un riche patrimoine; c'est ce qu'on peut excuser; l'or et la jeunesse ne sont faits que pour être dépensés. Ce que je blâmerais peut-être, ce sont ces idées exaltées, romanesques, qui vous ont jeté à la tête d'un parti qui rêve l'indépendance. Et maintenant, poursuivi, exilé, que voulez-vous faire? quels sont vos desseins?

RODOLPHE. De ne point me rebuter et de continuer... ce que nous demandons, nous l'obtiendrons.

AIR des *Frères de lait.*

De tous côtés les peuples sont en armes,
Les rois eux-mêmes ont besoin d'abri...
La liberté, qui cause leurs alarmes,
De leur couronne est le plus ferme appui.

Tel, en voyant l'aiguille tutélaire
Par qui la foudre est facile à braver,
L'ignorant craint d'attirer le tonnerre,
Le sage sait qu'elle en doit préserver.

Alors, et quand j'aurai assuré le bonheur de ma patrie, je penserai au mien... Que je rencontre la femme de mon choix, celle qui m'aimera d'un amour véritable, et, dans quelque situation qu'elle soit placée, rien ne m'empêchera d'être à elle, ni l'orgueil du rang... et les préjugés...

AMÉLIE. Que dites-vous?

RODOLPHE. Ce que je pense... et ce que je suis décidé à faire.

AMÉLIE. Il serait vrai! vous auriez un pareil courage?

RODOLPHE. Le courage d'être heureux? Oui, sans doute.

AMÉLIE. C'est bien; je vous approuve... vous voyez donc bien que j'avais raison, que mon amitié avait deviné juste en vous choisissant. Oui, regardez-moi comme votre conseil, votre guide, votre amie, je veux l'être, je le serai toujours. Parlez, Rodolphe, que puis-je faire pour vous? je vous offre ma protection, mon crédit quel qu'il soit.

RODOLPHE. Eh bien! employez ce pouvoir dont j'ai déjà ressenti les effets, non pour moi, mais pour mes amis... Il en est qui, comme moi, n'ont pu échapper aux poursuites, et qui, dans ce moment, gémissent en prison.

AMÉLIE. Les délivrer tous serait difficile; mais du moins quelques-uns.

RODOLPHE. Ah! Madame.

AMÉLIE. Peut-être un mot de moi écrit au grand-bailli... essayons toujours. Puis-je écrire?

RODOLPHE, *regardant autour de lui, et n'apercevant ni plumes, ni encre, lui montre le cabinet à droite.* Là, dans ce cabinet, où j'étais tout à l'heure...

AMÉLIE. C'est très-bien, attendez-moi, je reviens. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XII.

RODOLPHE, *puis* HENRIETTE.

RODOLPHE. Je ne puis y croire encore. C'est comme une fée bienfaisante, à qui rien n'est impossible. C'est Henriette...

HENRIETTE, *accourant.* Ah! mon ami, si vous saviez; quelle nouvelle!.. quel bonheur!

RODOLPHE. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE. Ce matin sont venus ici deux inconnus, deux grands seigneurs, à ce qu'il paraît, et je reçois à l'instant une lettre de l'un deux, où, comme fille d'un ancien officier, l'on me propose d'être demoiselle d'honneur de la duchesse douairière, la princesse Ulrique, la tante de notre souverain.

RODOLPHE, *à part.* Qu'est-ce que cela signifie?

HENRIETTE. On ajoute que, tout à l'heure, un conseiller de son altesse, un chambellan, viendra me prendre dans une voiture du prince, et que j'aie à me tenir prête.

RODOLPHE. Et une pareille offre pourrait vous éblouir?

HENRIETTE. Et pourquoi pas? c'est si gentil! et puis c'est honorable.

RODOLPHE. Honorable! Ne voyez-vous pas que c'est un piége? que quelque grand personnage, qui a daigné jeter les yeux sur vous, se sert de ce prétexte pour vous attirer à la cour?

HENRIETTE. Et l'on croit que je pourrais accepter? Non, Rodolphe. Qu'il vienne ce chambellan, et devant lui, devant tout le monde, je dirai que, pauvre et malheureuse, je vous préfère à tous, et que je vous aime, parce que vous m'êtes fidèle. (*Apercevant Amélie qui sort du cabinet.*) Ah! mon Dieu! encore une femme ici! et une nouvelle! et pourquoi donc, Rodolphe?

RODOLPHE. Silence.

HENRIETTE, *se tenant contre lui.* Pourquoi donc est-elle aussi belle?

RODOLPHE. Taisez-vous, de grâce.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, RODOLPHE, HENRIETTE.

AMÉLIE, *tenant un papier à la main.* Tenez, je crois que ce mot suffira, et dès aujourd'hui, Rodolphe, vous pouvez l'envoyer.

HENRIETTE. Rodolphe... c'est sans façon.

AMÉLIE. Quelle est cette jeune fille?

RODOLPHE. Une personne qui m'avait donné asile.

AMÉLIE, *passant près d'elle.* C'est fort bien, mon enfant. Consentez à le cacher encore vingt-quatre heures, c'est tout ce que je vous demande; c'est le temps qui m'est nécessaire pour agir en sa faveur.

HENRIETTE. Vous, Madame?

AMÉLIE. Une telle générosité ne sera point sans récompense.

HENRIETTE, *avec émotion.* Et d'où vient, Madame, l'intérêt que vous prenez à lui?

RODOLPHE. Que dit-elle?

HENRIETTE. Non, non, je ne m'abuse point.

AIR du vaudeville du *Colonel*.

Oui, je comprends ce trouble, ce langage :
Ce que j'éprouve ici, vous l'éprouvez.
Pour le sauver vous avez mon courage,
Et ses secrets, enfin, vous les savez.
Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'âme.

AMÉLIE.

Près d'une amie?

HENRIETTE.

Impossible, entre nous :
Vous lui montrez trop d'amitié, Madame,
Pour que j'en aie ici pour vous.

RODOLPHE. On vient, taisez-vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTA.

AUGUSTA, *vivement.* C'est moi que vous revoyez... Me voici, mon ami.

HENRIETTE, *à part.* Son ami!... Et elle aussi.. Encore une!..

AUGUSTA. Je crains qu'on ne se doute de quelque chose, tout le quartier est surveillé par des affidés de la police... par des agents de la comtesse d'Arezzo, et si elle se mêle de découvrir notre retraite... (*Apercevant Amélie.*) Ah! mon Dieu. (*A demi-voix, à Rodolphe.*) Vous êtes perdu, et nous aussi.

HENRIETTE, *à gauche, bas, à Augusta.* Est-ce que vous connaissez Madame?

AUGUSTA. Certainement.

HENRIETTE, *de même.* C'est une de vos camarades?

AUGUSTA. A peu près, dans un autre genre. (*Haut.*) Mais cela m'est égal; je ne crains rien, et puisque c'est connu... Eh bien! oui, je suis de la conspiration. Du moins, je devais l'avoir ce soir à souper, et quoi qu'il

arrive, je partagerai le sort de Rodolphe, parce que je l'aime, je n'aime que lui...

HENRIETTE, *passant près de Rodolphe*. Vous l'entendez... Celle-là, du moins, en convient.

AUGUSTA. Moi! je ne m'en suis jamais cachée, au contraire, et je le dirai à tout le monde.

LE SURINTENDANT, *en dehors*. Que la voiture reste devant la porte.

AUGUSTA, *troublée*. Le surintendant.

AMÉLIE. Le comte de Hartz!

RODOLPHE. Mon oncle!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE SURINTENDANT.

(*Amélie est à gauche du spectateur, après elle Rodolphe; Henriette et Augusta à l'extrémité droite.*)

LE SURINTENDANT, *à la cantonade*. Vous autres, suivez-moi. (*Entrent quatre domestiques à la livrée du prince; ils restent au fond du théâtre. Le surintendant s'avançant près d'Henriette.*) Je viens, ma belle enfant, fidèle aux ordres du prince, vous conduire près de son auguste tante la princesse Ulrique.

TOUS. Qu'entends-je!

LE SURINTENDANT. La voiture est en bas, partons vite..

RODOLPHE. Partir!

LE SURINTENDANT, *apercevant Rodolphe*.

AIR de *Turenne*.

Que vois-je!.. doublement coupable,
Vous osez paraître en ces lieux,
Sous un déguisement semblable...
Monsieur, que diraient vos aïeux?

RODOLPHE, *bas*.

Silence!.. ne parlez pas d'eux.
(*L'amenant sur le bord du théâtre.*)
Qu'ils n'entendent point, au contraire,
Ils rougiraient trop en voyant
Ici leur noble descendant
Remplir un pareil ministère.
(*Entrent plusieurs ouvrières d'Henriette.*)

LE SURINTENDANT. Monsieur, vous oubliez que vous êtes mon neveu.

HENRIETTE. Son neveu! lui! un grand seigneur!

FINAL.

AIR: *Il ne peut s'en défendre* (DU DIEU ET LA BAYADÈRE.)

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT.

Il n'est plus temps de feindre,
Lui-même est devant vous;
Il a raison de craindre
Mon trop juste courroux.

RODOLPHE.

Il n'est plus temps de feindre;
Mais calmez ce courroux;
Daignez plutôt me plaindre,
Car je n'aime que vous.

AUGUSTA.

Il n'est plus temps de feindre,
Il se livre à leurs coups;
De son oncle il doit craindre
Le trop juste courroux.

AMÉLIE, *montrant le surintendant*.

A ses yeux comment feindre?
S'il se peut, cachons-nous;
Contre moi je dois craindre
Sa haine et son courroux.

HENRIETTE.

A ce point oser feindre
Et nous abuser tous!
De mon cœur il doit craindre
Le trop juste courroux.
(*A Rodolphe.*)
De toutes les façons ainsi vous m'abusiez!

LE SURINTENDANT.

Que dit-elle?

HENRIETTE, *montrant Augusta*.

A l'instant il était à ses pieds.

AUGUSTA, *s'en défendant*.

Qui, moi?

HENRIETTE.

Vous l'avez dit: oui, votre cœur l'adore!

LE SURINTENDANT, *à Augusta, avec colère*.

Eh quoi! perfide!

HENRIETTE.

(*Montrant Amélie.*)
Oh! ce n'est rien encore...
Madame aussi.

LE SURINTENDANT.

Comtesse d'Arezzo,
C'est vous que j'aperçois.

TOUS.

Comtesse d'Arezzo!

HENRIETTE.

Ah! de sa perfidie encore un trait nouveau!

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, *à Augusta*.

Il n'est plus temps de feindre,
Redoutez mon courroux;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

RODOLPHE.

J'ignorais, sans rien feindre,
Qu'elle fût près de nous;
Daignez plutôt me plaindre,
Et calmez ce courroux.

AUGUSTA, *au surintendant*.

Il n'est plus temps de feindre,
Je le préfère à vous;
Et je n'ai rien à craindre
De vos transports jaloux.

HENRIETTE, *regardant Rodolphe*.

A ce point oser feindre!
Avec des traits si doux!
De mon cœur il doit craindre
La haine et le courroux.

AMÉLIE, *montrant le surintendant*.

Il n'est plus temps de feindre;
Mais, déjouant ses coups,
Ils ne pourront m'atteindre,
Je brave son courroux.

HENRIETTE, *s'avançant au milieu du théâtre, et s'adressant à Rodolphe*.

(*A part.*)
Adieu, tout est fini! je n'y pourrai survivre.
(*Haut.*)
Mais pour me venger d'elle, de lui, d'eux tous,
(*Au surintendant.*)
Monsieur, je suis prête à vous suivre.

RODOLPHE, *s'élançant au-devant d'elle*.

O ciel! y pensez-vous!

HENRIETTE.

Laissez-moi, je vous hais.

RODOLPHE.

Et vous croyez peut-être
Que je pourrai souffrir. .

LE SURINTENDANT, *passant auprès de Rodolphe.*

Il le faut, ou sinon
De votre liberté, de vos jours je suis maître.
J'en ai l'ordre, et je puis vous conduire en prison ;
Sachez mériter ma clémence.

RODOLPHE.

Qui, moi?

AMÉLIE, *s'approchant de lui, et bas.*

De la prudence.
Modérez-vous,
Rien n'est perdu, car je veille sur vous.

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, *à Henriette*

Vous n'avez rien à craindre
De ses transports jaloux;
Rien ne peut vous atteindre.
Oui, venez, suivez-nous.

RODOLPHE.

Je saurai vous atteindre,
Redoutez mon courroux;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

AUGUSTA.

Il est prudent de feindre,
De grâce, taisez-vous;
Car nous avons à craindre
Sa haine et son courroux.

AMÉLIE.

Il est prudent de feindre,
De grâce, calmez-vous;
Vous n'avez rien à craindre,
Car je suis près de vous.

HENRIETTE, *au surintendant.*

Non, je ne puis contraindre
Ma haine et mon courroux;
Il n'est plus temps de feindre,
Et je pars avec vous.

LE CHŒUR.

Non, rien ne peut l'atteindre,
Ni haine, ni courroux.
Elle n'a rien à craindre,
Elle vient avec nous.

(*Le surintendant offre la main à Henriette, et l'emmène avec lui.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le palais du grand-duc; une table et tout ce qu'il faut pour écrire sur le devant du théâtre, et à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, AUGUSTA.

AUGUSTA. Vous ici, dans le palais du grand-duc! Songez-vous aux dangers que vous courez?

RODOLPHE. Peu m'importe.

AUGUSTA. Et si, comme votre oncle vous l'a promis, il vous faisait arrêter?

RODOLPHE. Peu m'importe, vous dis-je; je l'attends ici pour la voir, pour lui parler...

AUGUSTA. Ah! perfide! jamais vous ne m'avez aimée ainsi!

RODOLPHE. C'est que jamais on n'a été plus malheureux.

AUGUSTA. Et en quoi donc? Une perspective superbe! on n'arrive ici que par les femmes, par les favorites, et vous êtes aimé de l'ancienne et de la nouvelle. Vous avez pour vous le passé et le présent, et vous êtes inquiet de l'avenir?

RODOLPHE. Oui, je ne vis plus, je ne puis rester en place ; je viens, grâce à la comtesse, de délivrer mes amis ; et si je ne rougissais d'employer leurs secours dans une cause qui m'est personnelle, je crois que je viendrais ici avec eux...

AUGUSTA. Exciter une révolte, une sédition... avec ça que le peuple ne demande pas mieux. Y pensez-vous?

RODOLPHE. Ah! vous avez raison! mais, cependant, Henriette!.. Conseillez-moi, quel parti prendre?

AUGUSTA. Je n'en connais qu'un immanquable, et pas très-difficile, que j'ai souvent employé.

RODOLPHE. Et lequel?

AUGUSTA. C'est de l'oublier.

RODOLPHE. Jamais!

AUGUSTA. J'ai bien oublié votre oncle, un surintendant! une belle place dont je suis déjà toute consolée... il y a tant d'aspirants, non que j'y tienne, car je ne me déciderai pour personne, à moins que ce ne soit pour lord Coburn, l'ambassadeur d'Angleterre; son crédit peut vous être utile, et dans cette occasion il peut nous seconder.

RODOLPHE. Lui! l'ambassadeur?

AUGUSTA. Vous n'êtes donc pas au fait? l'Angleterre, qui est bien avec la comtesse d'Arezzo, veut que les choses restent comme elles sont. C'est la Russie et la Prusse qui désirent un changement.

RODOLPHE. Un changement de maîtresse?

AUGUSTA. Oui, sans doute.

RODOLPHE. Et le corps diplomatique se mêle de cela?

AUGUSTA. Certainement... Dans un gouvernement absolu, c'est ce qu'il y a de plus important : la maîtresse et le confesseur. Dès qu'on les a, on a tout. Ce n'est pas comme dans les pays où il y a des chambres, des parlements, il n'y a pas moyen... cela fait trop de monde à gagner.

RODOLPHE. Et qui vous a rendue si forte en politique?

AUGUSTA. Lord Coburn, qui venait souvent chez moi, sous le règne même de votre oncle. Fiez-vous à nous. De la cabale, de l'intrigue... je me croirais au théâtre! Il ne s'agit que de s'opposer...

RODOLPHE. A ce qu'Henriette devienne favorite.

AUGUSTA. C'est une débutante qu'il faut empêcher de paraître... Eh bien, pour cela, Monsieur, il faut s'adresser au chef d'emploi, homme ou femme, ce sont toujours eux qui ont intérêt à empêcher les débuts. C'est donc avec la comtesse d'Arezzo que vous devez vous entendre. Croyez-vous qu'elle se laisse enlever un poste aussi brillant, et que, depuis cinq ans, elle occupe avec... honneur?

RODOLPHE. Mais, comment parvenir jusqu'à la comtesse?

AUGUSTA, *le menant près de la table.* Demandez-lui un instant d'entretien, deux lignes qu'il me sera facile de lui remettre. (*Rodolphe écrit ; Augusta, debout auprès de lui, continue.*) Car je suis au palais pour toute la journée. Je chante ce matin à la chapelle, et ce soir au concert; et pour tout cela, je n'ai que vingt mille écus; c'est une horreur! Aussi je comptais bien être augmentée, sans la perte que j'ai faite du surintendant. (*A Rodolphe.*) Est-ce fini?

RODOLPHE, *lui donnant le papier.* Voyez vous-même si c'est bien.

AUGUSTA, *le lisant.* Pas mal. Peut-être un peu trop de respect, car elle vous adore aussi, cette femme-là;

et je suis bien sûre que, si vous vouliez... (*Rodolphe se lève.*) Du tout, du tout... Me préserve le ciel de vous donner de tels conseils! (*Ils viennent sur le devant du théâtre.*) Car il y aurait peut-être un moyen de tout simplifier.

RODOLPHE. Et lequel?

AUGUSTA. Ce serait de laisser là vos deux inclinations, la grisette et la grande dame, et de partir sur-le-champ avec moi.

RODOLPHE. Que dites-vous?

AUGUSTA. Acceptez, et j'abandonne tout; je sacrifie tout, ma position, mes avantages, et tous mes engagements... même ceux du théâtre.

RODOLPHE. Moi! vouloir vous ruiner!

AUGUSTA. Ingrat!.. vous ne m'aimez pas assez pour cela... (*Pleurant.*) Moi, je n'aurais pas hésité un instant! le ciel m'en est témoin! Mais voilà que je m'attendris... et c'est si bête!..

AIR : *Faut l'oublier.*

Plus de chagrin, plus de tristesse,
Pour vous je m'immole aujourd'hui;
Quoi qu'il arrive, mon ami,
Vous me retrouverez sans cesse.
Goûtez ailleurs un sort plus doux.
Par mon crédit, par ma puissance,
D'une autre devenez l'époux...
Moi, je vous jure une constance } *bis.*
Que je n'exige pas de vous.

Partez, car voici le prince et votre oncle. Je me charge de votre lettre, et dans une demi-heure, ici... revenez... vous aurez la réponse. (*Rodolphe sort par le fond. Augusta reste au fond à droite, pendant que le grand-duc et le surintendant font leur entrée par la gauche.*)

SCÈNE II.

AUGUSTA, *au fond*; LE GRAND-DUC ET LE SURINTENDANT.

LE GRAND-DUC, *des papiers à la main.* Allons, encore des affaires d'État, des papiers à parcourir.

LE SURINTENDANT. Quelques réponses à donner vous-même.

LE GRAND-DUC, *apercevant Augusta.* Ah! c'est vous, signora? vous savez que ce soir nous avons concert?

LE SURINTENDANT, *passant auprès d'Augusta, et lui montrant un papier.* Et voici les morceaux que vous chanterez, indiqués dans ce programme.

LE GRAND-DUC, *allant s'asseoir à la table, et lisant les papiers.* Et surtout n'oubliez pas des romances... des airs tendres, qui puissent faire impression...

LE SURINTENDANT. Sur une jeune personne.

AUGUSTA, *à part.* Décidément, c'est elle qui l'emporte... Chanter devant une couturière!

LE SURINTENDANT. Vous avez entendu?

AUGUSTA, *à demi-voix.* C'est impossible aujourd'hui, je suis enrhumée.

LE SURINTENDANT, *de même.* C'est une fable; vous ne l'êtes pas.

AUGUSTA, *de même.* Je le serai ce soir; j'ai du monde à souper... l'ambassadeur d'Angleterre.

LE SURINTENDANT, *de même.* Il est donc vrai!.. je m'en suis toujours douté... Perfide!

LE GRAND-DUC. Qu'est-ce donc?

LE SURINTENDANT. Rien... je faisais observer à Mademoiselle, qui se dit indisposée, que toute la cour compte sur un concert.

AUGUSTA, *au surintendant à demi-voix.* Elle s'en passera.

LE SURINTENDANT, *de même.* Et le prince qui le veut.

AUGUSTA, *de même.* Eh bien! moi, je ne le veux pas.

LE SURINTENDANT. Craignez sa colère et la mienne.

AUGUSTA. Et qu'est-ce que vous pouvez me faire?

AIR : *Que d'établissements nouveaux!*

Pour élever au premier rang
Des gens du talent le plus mince,
D'un sot pour faire un chambellan,
Il ne faut qu'un ordre du prince.
Mais nous autres, c'est différent,
C'est moins facile qu'on ne pense...
Des chanteurs... des gens à talent
Ne se font pas par ordonnance.

LE GRAND-DUC. Eh bien! est-ce arrangé?

LE SURINTENDANT. Non, mon prince.

LE GRAND-DUC. C'est fâcheux.

LE SURINTENDANT, *au grand-duc.* Ce ne sera rien, laissez donc. (*Élevant la voix.*) Alors il faudra faire débuter cette cantatrice italienne qui a une si belle voix, un si beau talent, et qu'on empêchait de débuter. Elle paraîtra dès demain, dès ce soir.

AUGUSTA, *en colère, à demi-voix.* Si vous étiez capable d'une trahison pareille...

LE SURINTENDANT. Ce sera.

AUGUSTA. C'est ce que nous verrons, et d'ici là peut-être, et vous et vos protégées...

LE SURINTENDANT. C'est bien, c'est bien.

AUGUSTA. Oh! je n'ai plus rien à ménager. (*A part.*) Je cours chez l'ambassadeur. Faire débuter quelqu'un dans mon emploi!

AIR du *Carnaval.*

Courons! il faut que la comtesse apprenne
Tout ce qui vient ici de se passer;
On la menace, et ma cause est la sienne,
Car toutes deux on veut nous remplacer.
Oui, nous avons, en cette circonstance,
Des droits égaux, qu'elle défendra bien;
Et d'autant mieux que son emploi, je pense
Est plus facile à doubler que le mien.

(*Au surintendant.*) Adieu, mon cher surintendant, vous n'en êtes pas encore où vous voulez; et comme avant tout, il faut de la franchise, je vous prie de me regarder désormais comme votre ennemie intime et mortelle.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE SURINTENDANT, LE GRAND-DUC.

LE SURINTENDANT, *à part, après qu'Augusta est partie.* Elle chantera. (*Au grand-duc.*) Elle chantera.

LE GRAND-DUC. Je comprends. Ah! vous êtes un habile homme, un fin diplomate. (*Il se lève.*) Dites-moi, il y a donc une cantatrice italienne? Il faut que nous en parlions, ainsi que du bal, du concert auquel je compte assister.

LE SURINTENDANT. Quoi! vous daigneriez...

LE GRAND-DUC. Je veux tout voir et tout entendre par moi-même; je vous l'ai dit, je règne.

LE SURINTENDANT. J'en vois la preuve. Ces papiers que vous venez de lire et de signer.

LE GRAND-DUC. Mais oui, de signer!.. Comme vous le disiez, je crois qu'il y a réellement moyen de se passer de la comtesse; il n'y a que l'ennui d'aller au

conseil, où l'on m'attend; je ne pourrai jamais...

LE SURINTENDANT. Et pourquoi donc?.. Une demi-heure est sitôt passée. Vous êtes là devant une table ronde; pendant que les ministres délibèrent, vous parlez de la chasse d'hier, du concert de ce soir; pendant qu'ils vont aux voix, vous rêvez à vos amours, vous faites des dessins à la plume, et le lendemain la gazette de la résidence dit : *Le prince a travaillé avec ses ministres*; cela fait toujours un très-bon effet.

LE GRAND-DUC. Vous croyez?

LE SURINTENDANT. Certainement; et tenez, voilà qui vous donnera du courage, la belle Henriette qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, *entrant par le fond à droite.*

HENRIETTE, *très-émue, à part.* Je ne me trompe pas; c'est lui, je l'ai vu; quelle imprudence!.. (*Apercevant le grand-duc.*) Ah! le prince!

LE GRAND-DUC. Qu'avez-vous donc, ma belle enfant? la princesse Ulrique, mon auguste tante, est enchantée de vous avoir près d'elle, et vous, n'êtes-vous pas satisfaite des égards dont on vous environne?

HENRIETTE. Ah! Monseigneur, tout ce monde empressé à me complaire, à prévenir mes moindres désirs...

LE GRAND-DUC. Ce sont les seuls moyens que je veuille employer pour vous retenir près de nous; j'attendrai tout du temps et de mes soins. Est-il ici quelques vœux que vous puissiez former?

HENRIETTE. Je ne veux rien, Monseigneur, rien pour moi; mais si j'osais...

LE GRAND-DUC. Eh bien! je crois vraiment qu'elle n'ose demander. Parlez.

AIR : *O bords heureux du Gange* (de LA BAYADÈRE).

PREMIER COUPLET.

HENRIETTE.
C'est qu'il est une grâce...
LE GRAND-DUC.
Quelle est donc cette grâce?
HENRIETTE.
Que je veux implorer.
LE GRAND-DUC.
Qu'elle veut implorer?
HENRIETTE.
Mais c'est par trop d'audace.
LE GRAND-DUC.
Ce n'est point de l'audace.
HENRIETTE.
Daignez me rassurer.
LE GRAND-DUC.
Daignez vous rassurer.
ENSEMBLE.
HENRIETTE.
A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander.
LE GRAND-DUC.
A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder;
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.
Tout ce que je désire...
LE GRAND-DUC.
Tout ce qu'elle désire...
HENRIETTE.
Le seul vœu de mon cœur...
LE GRAND-DUC.
Le seul vœu de son cœur...
HENRIETTE.
Je consens à le dire...
LE GRAND-DUC.
Elle veut bien le dire...
HENRIETTE.
A vous seul, Monseigneur.
LE GRAND-DUC.
A moi seul... quel bonheur!
(*Il fait signe au surintendant de s'éloigner.*)
ENSEMBLE.
HENRIETTE.
A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander!
LE GRAND-DUC.
A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder;
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

LE GRAND-DUC. Eh bien! donc?

HENRIETTE. J'ai appris (*Montrant le surintendant.*) que vous aviez condamné le neveu de Monsieur.

LE GRAND-DUC. Le comte Rodolphe!...

HENRIETTE. Et je voudrais bien qu'il fût libre, qu'il eût sa grâce...

LE GRAND-DUC. Je comprends; c'est son oncle qui, dans sa fierté républicaine et farouche, ne voulant pas demander lui-même, a compté sur votre crédit, et vous a priée... allons, convenez-en.

HENRIETTE, *baissant les yeux, et hésitant.* Oui, Monseigneur. (*A part.*) Mon Dieu, je trompe déjà, je fais comme lui!... mais c'est pour le sauver.

LE GRAND-DUC, *après l'avoir regardée.* C'est bien; je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez au surintendant et à sa famille.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Venez, mon cher surintendant,
Et saluez Mademoiselle
Qui se rappelle en ce moment
Ce que vous avez fait pour elle.
Je vois qu'elle veut, en ce jour,
Vous prouver sa reconnaissance.
(*Il va à la table et signe un papier.*)
LE SURINTENDANT.
Sa reconnaissance!.. à la cour!..
Ah! l'on voit bien qu'elle commence.

LE GRAND-DUC, *donnant le papier à Henriette.* J'accorde.

HENRIETTE, *lui prenant la main.* Ah! Monseigneur!..

LE GRAND-DUC, *au surintendant.* Elle est charmante!.. et décidément il faut renoncer à la comtesse.

LE SURINTENDANT. Je triomphe!

LE GRAND-DUC. Le terrible est de lui annoncer, de lui apprendre moi-même...

LE SURINTENDANT. Eh bien! je m'en charge, votre intérêt avant tout.

LE GRAND-DUC. Soit; nous allons arranger cela au conseil. Adieu, mon cher comte, je vous estime, je vous aime.

LE SURINTENDANT. Parbleu! vous y êtes bien forcé.

LE GRAND-DUC. Et pourquoi? s'il vous plaît.

LE SURINTENDANT. Parce que je vous défie de trouver dans tous vos Etats quelqu'un qui vous aime plus que moi.

LE GRAND-DUC. Il faut vraiment que je sois bien bon pour ne pas me fâcher; mais aujourd'hui, je suis trop heureux. Adieu, belle Henriette, je reviens bientôt. Allons au conseil. (*Passant près du surintendant.*) Adieu, misanthrope.

LE SURINTENDANT, *brusquement.* Je suis fait ainsi, la vérité avant tout.

SCÈNE V.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT. Que je vous remercie de lui avoir parlé en ma faveur; que lui avez-vous donc demandé?

HENRIETTE. Moi! rien: vous le saurez.

LE SURINTENDANT. Je n'insiste pas; mais en revanche, je vous promets que, quels que soient les partisans de la comtesse, demain elle n'en aura plus.

HENRIETTE. Comment?

LE SURINTENDANT. C'est qu'elle est congédiée aujourd'hui; et en vous laissant guider par les gens dont les intérêts sont liés aux vôtres....

HENRIETTE, *qui n'a entendu que les derniers mots.* Vous êtes bien bon, et je vous remercie. Dites-moi alors...

LE SURINTENDANT. Tout ce que vous voudrez...

HENRIETTE. Savez-vous pourquoi le comte Rodolphe, votre neveu, était tout à l'heure ici?

LE SURINTENDANT. Lui, en ces lieux!

HENRIETTE. Je l'ai vu.

LE SURINTENDANT, *avec dépit.* Mon neveu! il y venait pour la signora Augusta, avec qui il est d'intelligence.

HENRIETTE. Vous croyez?

LE SURINTENDANT. J'en suis sûr.

HENRIETTE. Cette femme-là, je la déteste...

LE SURINTENDANT. Et moi aussi; heureusement, et quoique le prince tienne beaucoup à son talent, il suffira d'un mot de vous pour la faire congédier.

HENRIETTE. Un mot de moi?

LE SURINTENDANT. Sans doute; vous ne connaissez pas votre pouvoir. Dès que vous direz: « Je le veux! » chacun doit obéir, et il faut le dire souvent... le dire à tout le monde, ne fût-ce que pour prendre acte, pour vous installer souveraine dans l'opinion, et pour y habituer la cour, le peuple, et le prince lui-même, habitude qui, à la longue, acquiert force de loi, et devient presque de la légitimité.

HENRIETTE, *à part.* Je crois que c'est lui.

LE SURINTENDANT. Tout ce qu'on vous demande, c'est la sévérité la plus absolue, l'indifférence la plus complète; n'éprouvez rien, n'aimez rien, et vous goûterez, au sein de la grandeur, le sort le plus heureux. On vient.

HENRIETTE. Rodolphe!

SCÈNE VI.

RODOLPHE, *entrant par la droite;* HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT. Mon neveu!

RODOLPHE, *à part.* C'est Henriette.

LE SURINTENDANT. Qui vous amène ici, Monsieur?.. Et comment avez-vous l'audace de vous présenter dans le palais du prince?

HENRIETTE. Il peut maintenant y paraître sans danger.

RODOLPHE. Que dites-vous?

LE SURINTENDANT. Et comment cela?

HENRIETTE, *avec embarras.* C'est à lui que je désire l'apprendre.

LE SURINTENDANT, *s'inclinant.* Vous en êtes la maîtresse.

HENRIETTE, *voyant que le surintendant est encore là, continue avec embarras.* Oui; mais je voudrais lui parler... à lui.

LE SURINTENDANT, *à demi-voix.* Y pensez-vous?.. une pareille imprudence?.. Si on vous surprenait, si on le savait même, ce serait nous compromettre tous.

HENRIETTE, *timidement.* Enfin... je le veux.

LE SURINTENDANT. Mais, Madame...

HENRIETTE. Vous m'avez dit vous-même qu'à ce mot tout devait m'obéir...

LE SURINTENDANT. C'est vrai; mais...

HENRIETTE, *avec résolution.* Je le veux.

LE SURINTENDANT. C'est différent; je m'en vais, je vous laisse. (*A part.*) Heureusement que le prince est au conseil... Que c'est utile qu'un prince aille au conseil!.. Maudit neveu!.. (*Rencontrant un regard d'Henriette.*) Je sors. (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE. A merveille! A peine arrivée en ce palais, je vois déjà que vous y commandez, que mon oncle lui-même s'empresse de vous obéir, et de rendre hommage à votre crédit.

HENRIETTE. Mon crédit n'est pas tel que vous le croyez, et probablement doit peu durer. C'est pour cela que je me suis hâtée d'en faire usage.

AIR du *Suisse au régiment* (musique de madame DUCAMBGE).

PREMIER COUPLET.

De ma grandeur nouvelle
Si je me sers ici,
C'est pour un infidèle
Que je crus mon ami.
De ma grandeur nouvelle
Je n'use que pour lui.
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Du sort qui le menace
Mon cœur avait frémi;
J'ai demandé sa grâce,
Car il fut mon ami...
J'ai demandé sa grâce,
Regardez... la voici.
(*Lui remettant le papier que le prince lui a donné.*)
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

RODOLPHE, *qui a parcouru l'écrit.* Ma grâce, à moi!.. et au prix qu'on a pu y mettre, vous croyez que je l'accepterais... (*Il déchire le papier.*)

HENRIETTE. Que faites-vous?

RODOLPHE. Je repousse des bienfaits indignes de moi, et que vous auriez dû rougir de demander.

HENRIETTE. Et pourquoi?

RODOLPHE. C'est que vous ne le pouviez sans trahir vos serments.

HENRIETTE. Et c'est vous qui osez me faire un pareil reproche! Qui de nous deux a commencé?.. Deux maîtresses à la fois!.. et sans me compter encore.

RODOLPHE. Et si vous étiez dans l'erreur?.. si les infidélités dont vous m'accusez n'avaient dépendu ni de moi ni de ma volonté?

HENRIETTE. Quoi! la signora Augusta?.

RODOLPHE. J'ai pu, j'en conviens, penser à elle autrefois.

HENRIETTE. Et c'est déjà trop.

RODOLPHE. Mais maintenant, je vous l'atteste, ni elle, ni aucune autre n'occupe mon cœur et ma pensée.

HENRIETTE. Ah! si vous disiez vrai!..

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTA.

AUGUSTA, *entrant par le fond*. Grâce au ciel, le voilà! (*Venant auprès de Rodolphe*.) Je vous cherchais.

HENRIETTE, *bas, à Rodolphe*. Vous l'entendez.

RODOLPHE, *de même*. Ce n'est pas ma faute.

AUGUSTA. La comtesse d'Arezzo consent à vous accorder l'entretien secret que vous lui avez demandé.

HENRIETTE. O ciel! un entretien secret!.. Et c'est vous, Monsieur, vous qui l'avez demandé!

RODOLPHE. Permettez...

AUGUSTA. Et pourquoi pas?.. Une lettre charmante qu'il lui avait écrite, et qui m'a attendrie. Aussi la comtesse, qui n'est pas moins sensible que moi, consent à vous voir ici même, dans l'instant.

HENRIETTE. Vous voyez donc que vous me trompiez encore.

AUGUSTA. Et où est le mal? vous le rendrez à Monseigneur. Car je n'en reviens pas, cette petite fille, qui, hier encore, me prenait mesure!.. Dieu sait maintenant quand j'aurai ma robe de bal.

HENRIETTE, *avec colère*.

AIR de *Oui et Non*.

Madame, un langage pareil...

AUGUSTA.

Votre altesse ne peut l'entendre.

HENRIETTE.

Je n'ai pas besoin de conseil.

AUGUSTA.

Vous feriez pourtant bien d'en prendre.
A ce poste mettre un enfant
Sans expérience et sans grâces!
Tandis que moi... mais à présent,
Voilà comme on donne les places!

HENRIETTE, *à Rodolphe*. Et me faire encore insulter par elle. Adieu, Monsieur, tout est fini. (*Elle veut sortir*.)

RODOLPHE, *cherchant à la retenir*. Henriette, écoutez-moi. (*Henriette sort sans vouloir l'écouter. Rodolphe veut sortir avec elle*.)

AUGUSTA, *se mettant au-devant de Rodolphe, et l'empêchant de sortir*. Y pensez-vous? Et la comtesse qui va venir, qui s'expose pour vous!

SCÈNE IX.

AUGUSTA, RODOLPHE.

RODOLPHE. Et pourquoi aussi me dire cela devant elle?

AUGUSTA. Est-ce que j'ai besoin de me gêner? Est-ce que je dois des ménagements à elle, ou à sa nouvelle dignité?.. Une petite bégueule qui fait sa fière. C'est bien le moins qu'elle soit malheureuse, qu'elle souffre à son tour; je ne fais pas autre chose, moi! ingrat, qui vous adore toujours. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; j'ai vu l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne conçoit rien à la comtesse. Indifférente sur sa position, elle ne fait rien pour déjouer les projets de ses ennemis, ou pour renverser sa rivale : il semble que cela ne la regarde pas, et elle se laisse enlever le cœur de son altesse, comme une personne enchantée de donner sa démission.

RODOLPHE. Si cela lui convient?

AUGUSTA. C'est possible!.. mais ça ne convient pas à l'ambassadeur, qui a intérêt à ce qu'elle reste en place; et il me supplie d'employer mon influence sur vous, pour que vous agissiez auprès d'elle, afin qu'elle agisse à son tour; enfin, c'est un ricochet diplomatique auquel je ne suis pas encore habituée; mais c'est égal, c'est amusant, et il faut que vous me promettiez de songer à vos intérêts et à ceux de mon ambassadeur.

RODOLPHE. Quoi! vous voulez?..

AUGUSTA.

AIR d'*Yelva*.

Il est si bon que, par reconnaissance,
Je me sens là, pour lui, du dévoûment.
Je l'ai juré, du moins, et ma constance...

RODOLPHE.

Votre constance...

AUGUSTA.

Eh! oui, vraiment.
Toujours la même, et d'une douceur d'ange,
J'ai toujours fait, dans mes vœux assidus,
Mêmes serments... Ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.
Dans mes serments ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.

Mais songez aux vôtres; car c'est la comtesse. (*A la comtesse, qui entre par le fond*.) Madame, voilà ce pauvre jeune homme, qui vous attend avec impatience; il tremblait que vous ne vinssiez pas; je vous laisse. (*Elle fait des signes à Rodolphe pour l'encourager à parler à la comtesse, puis elle sort*.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, RODOLPHE.

LA COMTESSE. Rodolphe! Monsieur, vous demandez à me parler; je vous ai fait attendre, peut-être?

RODOLPHE. Pardon, Madame; c'est trop de bonté, en ce moment surtout, que d'autres soins, d'autres intérêts...

LA COMTESSE. Moi! non. Je ne m'occupais que de vous, du danger qui vous menace.

RODOLPHE. Et le vôtre, Madame!.. Disposez de mes jours, de mon bras, ils sont à vous. Je cours rejoindre mes amis; un mot d'eux peut soulever le peuple, qui n'attend qu'un signal.

LA COMTESSE. Vos amis!

RODOLPHE. Je vous réponds de leur dévouement comme du mien.

LA COMTESSE. Comment?.. à quel titre?

RODOLPHE. Ils savent que si parfois un peu de liberté nous fut laissé, c'est à vous, à vous seule que nous le devions; que vous fûtes leur protectrice; que récemment vous avez risqué votre faveur à défendre leur cause.

LA COMTESSE. Vraiment! ah! que de bien vous me faites! Et ces sentiments vous les partagiez?.. Écoutez-moi, Rodolphe, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur, de justifier la confiance de vos amis, la vôtre. Lorsque vous me connaîtrez mieux, vous me plaindrez peut-être.

RODOLPHE. Ah! Madame!

LA COMTESSE. Le rang où je suis placée, ces honneurs qui m'environnent, ce n'est pas moi qui les ai recherchés; on m'a condamnée à les subir. Issue d'une des premières familles de Naples, je fus mariée

bien jeune encore au comte d'Arezzo, seigneur ambitieux, prodigue, et cachant ses vices sous les dehors les plus brillants. En peu d'années il eût dissipé au jeu, et en folles dépenses, une partie de mon immense fortune, et pour sauver l'autre, que réclamaient ses créanciers, il quitta l'Italie... il m'arracha de la maison de mon père, que je ne devais plus revoir, de ma belle patrie, où j'avais été heureuse quinze ans, (*Regardant Rodolphe.*) où je puis l'être encore...

RODOLPHE. Madame...

LA COMTESSE. Je le suivis en Allemagne. Il avait connu, je crois, votre grand-duc à Rome, au milieu des désordres de sa jeunesse : il les avait partagés, et comptant sur cette fraternité de plaisirs, il parut à la cour du prince, qui d'abord l'accueillit assez mal; mais le jour que je fus présentée, mon mari rentra en grâce. Une charge nouvelle l'attacha à la personne de son nouveau maître, dont il redevint l'ami, le confident. Le trésor lui fut ouvert, les honneurs lui furent prodigués; et moi, fière du crédit dont, sans le vouloir, j'étais la cause, je vis bientôt les courtisans à mes pieds, le prince donnait l'exemple. Bientôt il se montra plus tendre, plus pressant, il demanda le prix de ses bienfaits. Je vis alors le piége tendu sous mes pas; et courant près de mon mari...

AIR de *Téniers.*

De ces projets qu'en tremblant je soupçonne,
Je l'avertis... Il rit de ma terreur;
Je veux partir... De rester il m'ordonne,
Et chaque jour voit doubler sa faveur...
D'aucun affront son âme ne s'effraie,
Et je compris alors que, pour gagner
Ces honneurs vils qu'avec l'honneur en paie,
Il n'avait plus que le mien à donner.

RODOLPHE. Le lâche!

LA COMTESSE. N'est-ce pas, Rodolphe? il méritait ma haine, mon mépris. (*Baissant les yeux.*) Je le méprisai trop, peut-être. Dès lors, je n'eus plus de rivales, je régnai. L'ambition s'étant glissée dans mon cœur, je crus que c'était de l'amour; le prince lui-même, soumis à mes volontés, ne fut bientôt que le premier de mes sujets; il abandonnait à mes caprices le sort de sa couronne. Son indolence aimait à se reposer sur moi de l'embarras des affaires; et il y a quelques mois, lorsqu'un duel eut mis fin aux bassesses du comte d'Arezzo, effrayé de mes projets de départ pour l'Italie, il voulut m'attacher à lui par de nouvelles chaînes, et m'offrit sa main : il voulut m'épouser.

RODOLPHE. Vous, Madame!.. Et vous avez hésité?

LA COMTESSE. Non; j'ai refusé, parce qu'alors il y avait dans mon cœur autre chose que de l'ambition; une couronne ne pouvait lui suffire, c'était du bonheur qu'il lui fallait. Vous vous rappelez ce bal, où vous prîtes ma défense contre de jeunes étourdis; un jour plus tôt j'aurais méprisé cet outrage, devant vous il me fit rougir. Mon sort avait changé, j'aimais!.. Rodolphe, ce matin, vous-même, vous m'avez dit que libre, et sans ambition, exempt de préjugés...

RODOLPHE. C'est vrai, je l'ai dit.

LA COMTESSE.

AIR : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

Vous ne demandiez qu'une humble existence,
Vous ne demandiez rien que d'être aimé;
Comprenez ma joie et mon espérance :
Ce projet si doux, je l'avais formé.
Richesses, honneurs, pouvoir, rang suprême,
Ce sceptre qu'un roi veut me confier,
Moi, j'oublirais tout pour celui que j'aime;
M'aimez-vous assez pour tout oublier?

RODOLPHE. Ah! le ciel m'est témoin que jamais reconnaissance ne fut plus pure, plus vraie que la mienne.

LA COMTESSE. Répondez-moi.

RODOLPHE. Ah! je ne puis vous dire ce que j'éprouve, ce qui se passe dans mon cœur!.. Que n'êtes-vous sans fortune, sans naissance, dans la classe la plus humble!

LA COMTESSE. Répondez.

RODOLPHE. Pour vous je sacrifierais tout au monde, tout, excepté...

LA COMTESSE. L'amour?

RODOLPHE. L'honneur.

LA COMTESSE, *atterrée.* Ah! je comprends; laissez-moi.

RODOLPHE. Quoi! Madame...

LA COMTESSE, *avec dignité.* Sortez. (*Rodolphe sort en saluant.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule.* Il refuse ma main!.. il me méprise! moi qui l'ai sauvé; moi qui me suis perdue pour lui! Et pourtant tout à l'heure, ici son cœur était ému, ses yeux se mouillaient de larmes!.. C'était de la pitié! Ah! malheureuse!.. de la pitié... Non, je n'en veux pas; et plutôt pour me venger de celle qu'il aime encore... (*Elle voit Henriette qui entre en ce moment.*) C'est elle.

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LA COMTESSE.

HENRIETTE, *apercevant la comtesse.* Ah!

LA COMTESSE. Ce n'est pas moi que vous cherchiez, Mademoiselle?

HENRIETTE. Non, Madame; j'en conviens.

LA COMTESSE, *d'un ton plus doux, à Henriette qui s'éloigne.* Ah! restez. Ne voyez plus en moi une ennemie... Approchez, et regardez-moi sans crainte.

HENRIETTE. Il se pourrait! et ce qu'on m'a dit de vous, que vous me perdriez...

LA COMTESSE. Moi, mon enfant! Non, c'est un soin que je laisse à d'autres. Et ces honneurs qu'on vous offre, ces chaînes dorées qu'on vous impose, puisque vous les acceptez avec joie...

HENRIETTE. Avec joie!

LA COMTESSE. Avant de les quitter, je veux que vous sachiez ce qu'elles pèsent. Ce sont les adieux d'une rivale, qui vous laisse, en partant, plus à plaindre qu'elle. Maîtresse du prince...

HENRIETTE, *avec effroi.* Moi!

LA COMTESSE. Désormais c'est votre titre! Maîtresse du prince, les plaisirs vous entoureront; les courtisans seront à vos pieds, comme ils étaient aux miens : c'est de droit, c'est leur état, cela tient à la place. Une favorite doit compter sur eux jusqu'au jour de sa chute: et alors, ils passent, avec son antichambre, à celle qui lui succède. Souveraine du maître de tous, on prendra pour lois vos volontés, vos caprices... Vous régnerez; c'est un sort bien séduisant!.. Il peut vous éblouir, vous, si jeune et sans expérience; il en a ébloui qui en avaient plus que vous.

HENRIETTE. Moi, Madame!

LA COMTESSE. Mais attendez; vous ne savez pas tout encore... Au faîte des grandeurs, environnée de plaisirs et d'hommages, vous serez un objet de haine pour

les uns, d'envie pour les autres, de mépris pour tous.

HENRIETTE. Ah! Madame...

LA COMTESSE. Et si votre cœur s'ouvrait à des sentiments plus purs... (*Entre le surintendant par le fond à gauche.*) Si vous aimiez quelqu'un que vous croiriez honorer peut-être... Ah!.. que je vous plains! Il rejettera votre amour. Et ses dédains...

HENRIETTE. Non, non, jamais!

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, LA COMTESSE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, *à la comtesse.* Madame, je suis désolé du message dont on m'a chargé. C'est avec regret, avec un profond regret, que je me vois forcé... un devoir rigoureux... (*Henriette veut se retirer; la comtesse, la prenant par la main, la retient.*)

LA COMTESSE. Attendez, je ne vous ai pas tout dit encore... Et puis, quand vous aurez tout sacrifié... (*Regardant le surintendant.*) un homme que votre pitié aura soutenu à la cour, un homme accablé de vos bienfaits, viendra, pour prix de votre faiblesse, vous signifier un ordre d'exil, et vous dire... (*Au surintendant.*) Achevez, Monsieur, je vous écoute.

LE SURINTENDANT. Ah! Madame, c'est de l'ingratitude. Quand, par amitié pour vous, je n'ai pas voulu qu'un autre vous fût envoyé, pour vous annoncer qu'à la sortie du conseil, en présence de tous ces messieurs... mon magnanime souverain a signé...

LA COMTESSE. L'ordre de m'éloigner!.. et mes amis étaient là!.. Le baron de Midler qui me doit sa fortune, son entrée au conseil, qui me jurait hier encore...

LE SURINTENDANT. L'honorable baron a signé le premier.

LA COMTESSE. Le duc de Vaberg, mon ami?..

LE SURINTENDANT. C'est lui qui a décidé son altesse.

LA COMTESSE. Ah! c'en est trop! quand je suis encore si près d'eux! (*Traversant le théâtre et allant sur le devant à gauche.*) Mon Dieu! encore une heure!.. une heure de pouvoir, pour me venger de mes ennemis... de mes amis surtout, et je partirai contente.

LE SURINTENDANT, *s'approchant d'Henriette.* Pardon, Madame, si devant vous, un pareil débat...

LA COMTESSE. Il n'y a pas de mal, monsieur le comte; il est bon que Madame apprenne comment finit le rôle que vous lui faites commencer.

HENRIETTE. Jamais... Dites au prince que je renonce à ses dons, que je veux partir à l'instant même... Je le veux... que Rodolphe ne puisse jamais me mépriser.

LA COMTESSE. Malheureuse! je voulais me venger et je l'ai sauvée... Je l'ai rendue digne de celui qu'elle aimait.

LE SURINTENDANT. Donner à cette jeune fille des conseils aussi pervers!.. Madame, c'est une indignité! et je dois exécuter à l'instant même les ordres dont je suis porteur.

LA COMTESSE. Faites comme vous l'entendrez, monsieur le comte; mais je ne me soumettrai point à de pareils ordres.

LE SURINTENDANT. Madame!

LA COMTESSE. Je ne quitterai point ces lieux.

LE SURINTENDANT. Il le faut cependant.

LA COMTESSE. Dieu! le prince...

LE SURINTENDANT. Ah!.. nous allons voir.

SCÈNE XIV.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT, LE PRINCE, UN OFFICIER, LA COMTESSE.

LE PRINCE, *entrant vivement.* Vous voilà, comtesse!.. je vous cherchais... (*Au surintendant.*) Vous ici, Monsieur!.. Remettez votre épée, je vous destitue de vos places, de vos honneurs... Vous n'êtes plus rien.

LE SURINTENDANT. Moi, Monseigneur!

LE PRINCE. Vous-même.

LE SURINTENDANT. Je suis perdu! mais quelle machination a-t-elle fait jouer contre moi?..

LE PRINCE. Sortez... sortez! vous dis-je... Non, restez et répondez.

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il donc?

LE PRINCE. Il y a, Madame, que le neveu de Monsieur, le comte Rodolphe, à qui ce matin j'avais fait grâce par égard pour lui, (*Montrant le surintendant.*) et à la sollicitation de Mademoiselle, (*Montrant Henriette.*) le comte Rodolphe, comme un furieux, comme un désespéré, vient de se jeter dans les rues de cette résidence, en appelant le peuple à la révolte.

LA COMTESSE, *à part.* Ah! l'imprudent!

LE PRINCE. Il a été saisi par ma garde, et dans un instant il sera fusillé : ce n'est pas cela qui m'inquiète.

HENRIETTE. Ah! je me meurs... (*Le surintendant la soutient et la fait asseoir dans un fauteuil.*)

LE PRINCE, *étonné et regardant.* Qu'est-ce que cela veut dire?

LA COMTESSE. Qu'elle aimait Rodolphe... qu'elle en était aimée... Demandez au chambellan qui le savait.

LE SURINTENDANT. Je le savais... je le savais comme tout le monde.

LE PRINCE. Et il m'abusait, et j'ignorais la vérité.

LA COMTESSE. On ne l'apprend que les jours de disgrâce. Et vous et moi nous commençons...

LE PRINCE. Il sera responsable de tout, car lui, son neveu et les siens me serviront d'otage; et, comme je vous le disais tout à l'heure, au moindre soulèvement...

LE SURINTENDANT. Ah! mon Dieu!.. (*Bruit sourd au dehors. L'orchestre joue la Marseillaise... Aux armes! citoyens!*)

LA COMTESSE. Entendez-vous ces cris?

LE PRINCE, *à demi-voix.* Voilà ce que je craignais, et ce que je venais vous apprendre. On assurait que les jeunes officiers, les amis de Rodolphe, se rassemblaient pour le délivrer; et que le peuple, mis en mouvement et soulevé par eux...

HENRIETTE, *à part.* Quel bonheur!

LE SURINTENDANT, *de même.* Maudit neveu!

LA COMTESSE, *allant à la fenêtre à gauche.* En effet, des rassemblements se forment devant le palais, dont on vient de fermer les portes.

LE PRINCE, *se promenant avec agitation.* C'est ainsi que cela a commencé chez mon cousin le duc de Brunswick, et si ma garde refuse de donner... si elle fait cause commune avec eux!.. Mon Dieu! mon Dieu! que devenir?.. Une sédition! une révolte!

LE SURINTENDANT. C'est fait de moi!

LE PRINCE. Dépouillé, banni... pire encore, peut-être... Les ingrats! moi qui ne demandais rien qu'à régner tranquille!.. moi qui me disposais à me rendre au concert.

LA COMTESSE, *qui a quitté la fenêtre.* Allons, allons, de la tête, du sang-froid. Calmez-vous.

LE PRINCE. Se calmer... (*Montrant de la croisée.*) Voyez donc, comtesse, voyez, que ces masses sont effrayantes! elles augmentent à chaque instant... (*Se

retirant de la fenêtre.) Gardons qu'ils ne me voient.

LA COMTESSE. Au contraire, il faut se montrer; il faut paraître.

LE PRINCE. Au milieu de ces furieux?

LA COMTESSE. C'est votre devoir... et quand on est prince!..

LE PRINCE, *avec effroi.* Et s'ils en veulent à mes jours?

LA COMTESSE, *lui prenant la main.* Eh bien, on meurt; mais on ne tremble pas.

LE PRINCE. Ce n'est pas pour moi que je tremble; mais pour ce peuple, mais pour les malheurs qui peuvent résulter d'une émeute, d'une guerre civile!.. Que faire? je vous le demande, que faire?.. vous qui êtes mon guide, mon conseil.

LA COMTESSE. Me laissez-vous libre, et maîtresse d'agir à mon gré, à ma volonté?

LE PRINCE. Sans contredit.

LA COMTESSE, *s'asseyant, écrivant, et appelant en même temps l'officier qui est au fond du théâtre.* Monsieur le major... qu'à l'instant même on mette en liberté ce jeune prisonnier... le comte Rodolphe.

HENRIETTE, *qui est venue auprès de la comtesse.* Ah! Madame!

LA COMTESSE, *regardant le prince.* C'est l'ordre du prince.

LE PRINCE. Quel est votre dessein?

LA COMTESSE, *écrivant toujours.* Qu'il parte, et qu'il remette sur-le-champ cette lettre à ses amis. (*Elle se lève, et amenant le prince sur le devant de la scène, elle lit.*) « Confiez-vous à la parole de votre souverain... séparez-vous à l'instant même; et je vous réponds qu'il accordera dès aujourd'hui, de son plein gré, les garanties que, plus tard, son honneur l'obligerait de refuser à la violence. »

LE PRINCE *prend la lettre, la plie, et la donne au major.* Allez. (*Le major sort. A la comtesse.*) Et vous croyez qu'une telle promesse apaisera les esprits?

LA COMTESSE. J'en suis sûre... le tout est de céder à temps, et vous n'aurez plus rien à craindre... Et maintenant (*Serrant la main d'Henriette.*) que je l'ai sauvé... (*Regardant le surintendant.*) que je me suis vengée de mes ennemis, (*Au prince.*) que j'ai affermi votre pouvoir... Ferdinand, je puis partir pour l'exil où vous m'avez condamnée.

LE PRINCE, *la retenant.* Jamais... ou je serais le plus ingrat des hommes... Cette main que, naguère encore, je vous offrais...

LA COMTESSE. Que dites-vous?

LE PRINCE. La refuserez-vous de nouveau, quand c'est pour moi, pour mon bonheur, que je vous le demande?

LA COMTESSE. Je ne le puis!... je ne le veux pas!... je vous l'ai dit.

LE PRINCE, *écoutant.* Ciel! qu'entends-je?

LE SURINTENDANT. Le bruit recommence.

HENRIETTE, *regardant par la fenêtre.* C'est le peuple, les officiers... Ils se précipitent dans les cours intérieures.

LE PRINCE. Je suis perdu.

LA COMTESSE, *lui prenant la main.* J'accepte votre sort. Je le partage... Je ne vous quitte plus.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; AUGUSTA.

AUGUSTA. Ah! mon prince... Ah! Madame!.. le peuple qui se pressait autour du palais, parlait d'enfoncer les portes et de mettre le feu; lorsque tout à coup le comte Rodolphe et ses amis se sont précipités au milieu de la foule en criant: « Vive notre souverain! Vive le prince à qui nous devons nos libertés!.. Nous mourrons tous pour le défendre!.. » Et tout le monde a crié comme eux.

LE PRINCE, *avec joie.* Il serait vrai!

AUGUSTA. Et les voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; RODOLPHE, PEUPLE, OFFICIERS, SOLDATS, etc., etc.

CHŒUR.

AIR du *Dieu et la Bayadère.*

Vive à jamais la liberté!
Vive celui qui nous la donne!
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté!

LE PRINCE. J'ai compris vos vœux... vos besoins... J'y saurai pourvoir. (*A Rodolphe.*) Je compte sur vous, (*Aux officiers et au peuple.*) comme vous pouvez compter sur moi.

LA COMTESSE. Oui, Rodolphe... et, pour commencer, son altesse vous accorde la main d'Henriette.

HENRIETTE ET RODOLPHE. Ah! Madame! (*Rodolphe passe auprès d'Henriette.*)

LA COMTESSE, *à Rodolphe.* Maintenant, remerciez votre oncle, qui se charge de votre fortune.

LE SURINTENDANT. Moi, permettez...

LA COMTESSE, *passant auprès de lui.* Je le veux... ce sont les ordres du prince.

LE PRINCE, *au surintendant.* A ce prix, je vous rends votre épée.

LE SURINTENDANT, *s'inclinant.* C'est différent... (*A la comtesse.*) Et croyez, Madame, que dans tous les temps...

LA COMTESSE. C'est bien, c'est bien... Allons donc, puisqu'il le faut... allons retrouver les courtisans... et la puissance.

HENRIETTE, *à Rodolphe.* Nous, le bonheur.

AUGUSTA. Et moi, mon ambassadeur!

CHŒUR.

Vive à jamais la liberté!
Vive celui qui nous la donne!
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté!

LA COMTESSE, HENRIETTE ET AUGUSTA, *au public.*

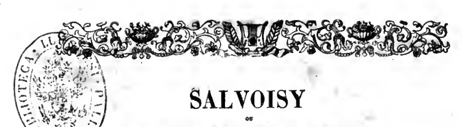
AIR : *Fleuve du Tage.*

ENSEMBLE.

(*Montrant Rodolphe.*)

Pour lui je tremble,
Car il eut plus d'un tort;
Mais lorsque ensemble
Trois femmes sont d'accord...
Lorsque indulgente et bonne,
Chacune ici pardonne,
Ah! serez-vous
Plus sévères que nous?

FIN DE LES TROIS MAITRESSES.



SALVOISY

OU

L'AMOUREUX DE LA REINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 avril 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DE ROUGEMONT ET DECOMBEROUSSE.

Personnages.

LA REINE.
LA PRINCESSE.
GEORGES DE SALVOISY.
LAUZUN.
DE VASSAN, capitaine des levrettes.
LOUISE, orpheline.
BOURDILLAT, médecin.
FEMMES DE LA REINE.
UN HUISSIER.
GARDES DU CORPS.

La scène, au premier acte, est à Trianon, en 1787. Au second acte, l'action se passe en 1791, aux environs d'Épernay, dans un château appartenant à M. de Salvoisy.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de la reine. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une riche toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE VASSAN, LAUZUN.

VASSAN. Pourrai-je avoir l'honneur de dire deux mots à monsieur le duc?

LAUZUN. Eh! c'est le capitaine des levrettes de la chambre du roi! ce cher monsieur de Vassan! parlez, mon ami, parlez.

VASSAN. Ah! monsieur le duc, vous voyez un homme au désespoir, qui n'a plus une goutte de sang dans les veines; je viens d'apprendre qu'il a été question de supprimer mes fonctions; et cela, chez la reine.

LAUZUN. Eh mais! ce ne serait peut-être pas une trop mauvaise idée; nous vous ferons entrer dans la bouche ou dans la garde-robe.

VASSAN. C'est fort honorable sans doute; mais tout le monde y entre; tandis que ne commande pas qui veut aux levrettes de Sa Majesté.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, les piqueurs les plus habiles
Ne pourraient leur donner des lois;
Tandis que pour moi seul dociles,
Elles accourent à ma voix.
Grâce a mes talents qui les dressent,
Ces quadrupèdes complaisants,
Quand on les frappe, vous caressant.
LAUZUN, *souriant.*
On croirait voir des courtisans.

VASSAN. C'est pour cela que leur suppression nous intéresse tous; car si on laisse faire notre jeune souveraine, elle aura bientôt tout changé, tout bouleversé.

LAUZUN, *à part.* Je l'espère bien.

VASSAN. C'est une idée fixe, une folie; elle ne respecte rien. Déjà les paniers, qui avaient pour eux les premières familles du royaume... hé bien! elle les a renversés.

LAUZUN, *riant.* Que vous importe puisque vos pensions restent debout?

VASSAN. Des modes elle passera à l'étiquette: il faut voir déjà le cas qu'elle en fait; c'est au point qu'une reine pourra bientôt boire, manger, se promener et s'amuser comme une autre femme.

LAUZUN. Ah! cela ne serait pas tolérable!

VASSAN. Enfin, croiriez-vous bien qu'il y a quelques jours elle s'est mise à courir les champs, dès cinq heures du matin, sous prétexte de voir lever le soleil.

LAUZUN. Il a dû être un peu surpris de la rencontre.

VASSAN. Qui donc?

LAUZUN. Eh parbleu! le soleil!

VASSAN. Et sur la terrasse du Grand-Trianon, au milieu de la nuit, ces concerts, dont tous les bons habitants de Versailles peuvent prendre leur part; où Sa Majesté se montre comme une petite bourgeoise, en simple déshabillé blanc, sans aucune suite.

LAUZUN. Eh bien! où est le mal?

VASSAN. Le mal! c'est qu'il lui est arrivé de causer quelquefois avec des gens de rien, des bourgeois qui sont venus, sans respect, s'asseoir auprès d'elle.

LAUZUN. Tout cela vous étonne? Mais vous ne voulez donc pas comprendre, vous autres vieux courtisans, qu'élevée dans toute la simplicité des mœurs allemandes, la reine ne peut pas se conformer à vos sots et ennuyeux usages.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Et cependant, quoique étrangère,
Par ses attraits et son goût exquis,
Par son esprit et par sa grâce légère,

B

La

Le th
c

VAS
à mo
LAI
cham
mon
VA
au d
veine
supp
LAI
mauv
ou d
VAS
le m
veut

VAS
téres



LA REINE

Imp. Lith. R. de la Bucherie 1 Paris


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Elle appartient à notre beau pays.
Sans nul effort son sourire commande
Le dévoûment, l'amour et les respects;
Et si sa tête est allemande,
Moi, je suis sûr que son cœur est français.

Aussi fait-elle perdre l'esprit à tout le monde; et ce matin encore ai-je été obligé de donner un coup d'épée, en son honneur, à un jeune étourdi, un jeune fou...

VASSAN. Comment! monsieur le duc, un duel?

LAUZUN. Mon Dieu oui! je parlais, un peu haut à la vérité, puisque ce jeune homme m'a entendu, de l'amitié dont la reine m'honore, de la bonté toute particulière avec laquelle Sa Majesté veut bien m'accueillir depuis mon retour de Russie. Je citais quelques petites circonstances, du reste, assez connues: la plume de héron, et certain ruban; j'allais même jusqu'à le montrer, lorsque ce jeune homme a eu l'audace de s'élancer sur moi, et de me l'arracher. Evidemment c'est un rival; mais pour son nom il n'a pas voulu le dire.

UN HUISSIER, *entrant par le fond, à droite de l'acteur.* Quelqu'un qui veut visiter le Grand-Trianon, et qui se réclame de M. le marquis de Vassan, m'a chargé de lui remettre ce billet.

VASSAN. Donnez. Vous permettez, monsieur le duc? (*Lisant.*) « Mon cher oncle. »

LAUZUN. C'est un parent à vous.

VASSAN. Ah! parbleu! des parents! on n'en manque pas quand on est à la cour; toutes les semaines il m'en tombe des nues (*Lisant.*) « J'arrive du pays et meurs « d'envie d'admirer Trianon et d'embrasser un oncle « que je n'ai pas vu depuis dix ans. » C'est mon neveu, Silvestre de Varnicour, dont on m'annonçait l'arrivée, un beau blondin.

L'HUISSIER. Non, Monsieur, il est brun.

VASSAN. Petit, jeune homme.

L'HUISSIER. Non, Monsieur, il est grand.

VASSAN. Que m'écrivait donc sa mère? Il ne peut pas cependant, depuis quelques heures qu'il est à Versailles...

LAUZUN. Bah! on change si vite à la cour!

L'HUISSIER. Du reste, il a une impatience d'entrer au château...

VASSAN, *montrant la lettre.* Je crois bien! ces provinciaux qui n'ont jamais vu de près des grands seigneurs tels que nous...

LAUZUN, *jetant les yeux sur le billet que Vassan tient à la main.* Comment! c'est là l'écriture de votre neveu?

VASSAN. Mais apparemment.

LAUZUN. C'est aussi celle du gentilhomme avec lequel je me suis battu ce matin.

VASSAN. Quoi! monsieur le duc? il se pourrait! Ah! que je suis désolé! il ne vous a pas blessé?

LAUZUN. Au contraire, c'est moi.

VASSAN. Ah! que c'est heureux! mais c'est donc une mauvaise tête? S'attaquer à vous! concevez-vous une pareille chose? moi qui fais profession du plus entier dévouement. Ah! mais je vais aller tout à l'heure lui laver la tête: soyez tranquille, monsieur le duc, soyez tranquille, vous obtiendrez toute satisfaction.

LAUZUN, *souriant.* Eh! ne l'ai-je pas déjà obtenue!

L'HUISSIER, *à de Vassan.* Que dois-je répondre?

VASSAN. Eh! parbleu! qu'il attende! je suis d'une colère!.. Voilà la reine, et mon devoir est de prendre ses ordres. Qu'il attende! (*L'huissier sort.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LA PRINCESSE, LES FEMMES DE LA REINE.

LA REINE, *entrant par la droite.* Déjà ici, Messieurs? Est-ce que par hasard vouz faisiez la cour à ma toilette? (*Elle s'assied auprès de la toilette; ses femmes se tiennent derrière son fauteuil.*)

VASSAN. Madame, on pourrait s'adresser plus mal; n'est-elle pas chargée de reproduire les grâces de Votre Majesté?

LA REINE, *souriant.* Je suis zûre, monsieur de Lauzun, que vous n'auriez pas pensé celui-là.

LAUZUN. Pire encore, Madame; mais le rezpect du moins m'empêcherait de le dire.

LA REINE. Vous êtes des flatteurs. (*Elle s'assied à sa toilette, entourée de ses femmes. Les unes arrangent sa coiffure, les autres attachent à une robe blanche une garniture de fleurs naturelles.*)

LA PRINCESSE. Votre Majesté ne met pas de rouge ce matin?

LA REINE. Non, ce soir seulement: on est si pâle aux bougies! (*A Lauzun.*) Dites-moi donc, monsieur de Lauzun, ce que vous devenez. (*Bas.*) Hier soir, chez la princesse, je mourais d'envie de jouer gros jeu. Vous savez que je ne le puis qu'en cachette et par procuration; car si le roi le savait... et juztement vous ne paraissez pas.

LAUZUN, *de même.* Désespéré de n'avoir pas pressenti le désir de Votre Majesté. Toutefois, qu'elle se console; car ailleurs j'ai beaucoup perdu.

LA REINE, *de même.* Vous auriez gagné pour moi. (*Haut.*) Eh bien! Messieurs, vous avez vu notre comédie? Mais n'est-ce pas que nous ne sommes pas si détestables, pour des amateurs; quoi qu'en ait dit certain mauvais plaisant, que c'était « royalement mal jouer! »

LAUZUN, *qui est passé entre de Vassan et la princesse.* Oh! quelle injustice! Il est impossible d'être plus séduisante que Votre Majesté dans Colette.

LA PRINCESSE. Aurons-nous demain une seconde représentation?

LA REINE. Non, nous aurons demain soir un concert sur la terrasse de Trianon

VASSAN. Effet magique, enivrant! Ces instruments à vent placés derrière ces massifs d'arbres, au milieu de la nuit, c'est à vous rendre sylphe!

LAUZUN. Et puis tout ce qu'on y entend est si délicieux!

LA REINE. Pas toujours. (*A la princesse.*) Témoin notre dernière rencontre où nous avons entendu quelques petites vérités assez piquantes.

VASSAN. L'on aurait osé, pendant le concert délicieux?

LA REINE. Eh! mon Dieu oui! et je vous réponds que les paroles valaient encore mieux que la musique.

LAUZUN. Eh! qui se serait permis?..

LA REINE. Un jeune homme qui était venu s'asseoir sur le banc où je m'étais placée avec la princesse.

VASSAN. Et vous ne lui avez pas ordonné de se retirer?..

LA REINE. Pourquoi? Il nous regardait beaucoup, mais ne nous connaissait pas; son action n'avait rien d'inconvenant. D'ailleurs le piquant de la situation m'amusait; on a si peu l'habitude d'attaquer la reine devant moi! et je ris de la surprise de ce jeune homme, zi jamais il me reconnaît.

VASSAN. Il se croira perdu!

LA REINE. Je ne le pense pas.

LA PRINCESSE. Ou plutôt, de votre ennemi qu'il était, il deviendra votre partisan, votre admirateur.

LAUZUN. Eh mais! peut-être est-ce déjà fait; car M. le lieutenant de police me parlait hier d'un original qui, depuis quelque temps, se trouve toujours sur le passage de Votre Majesté, et fait tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle; efforts jusqu'à présent inutiles.

LA REINE. A coup sûr; car c'est la première nouvelle. Eh bien?..

LAUZUN. Eh bien! Madame, les singulières démonstrations de ce personnage, le langage passionné avec lequel il exprime son admiration pour Votre Majesté l'ont fait remarquer de tout le monde.

LA REINE. En vérité?

LAUZUN. Au point que chacun ne le désigne plus que sous le titre de *l'amoureux de la reine.*

LA REINE. L'amoureux de la reine!

LAUZUN. Oui, Madame; et je ne sais pourquoi, car c'est un titre que nous réclamons tous.

LA REINE. Et vous dites qu'il me suit partout?

LAUZUN. Partout où il peut pénétrer : à l'Opéra, à la messe, dans les galeries...

LA REINE. C'est étonnant que je ne l'aie pas remarqué!

LAUZUN. Hier, toujours à ce que m'a dit M. le lieutenant de police, il est resté trois heures à la grille, par une pluie affreuse!

LA REINE, *avec compassion.* Quelle folie! et sait-on qui il est, d'où il vient?

LAUZUN. Communicatif sur un seul point, il est muet sur tous les autres.

LA PRINCESSE. Je suis de l'avis de M. le duc; je croirais assez que c'est l'homme de la terrasse.

LA REINE. Quelle idée! et comment imaginer que des sentiments aussi hostiles que les siens aient été changés par un quart d'heure de conversation?

LAUZUN. Un quart d'heure! mais il vous a souvent suffi d'un coup d'œil; et d'après tout ce qu'on m'a raconté de son assiduité et de sa persévérance silencieuse, c'est une cour dans toutes les règles.

LA REINE. Monsieur de Lauzun...

LAUZUN. Oui, Madame, il faut dire les choses comme elles sont, et Votre Majesté le rencontrera quelque jour errant dans les bosquets de Versailles dont il ne peut s'éloigner.

LA REINE, *se levant.* En vérité, Messieurs, il faut bien peu de chose pour donner carrière à votre imagination. Un gentilhomme de province, si toutefois c'est celui que nous croyons, car tout le monde en parle et personne ne l'a vu, pas même moi, ce pauvre jeune homme, qui ne connaissait peut-être rien de plus beau, avant de venir ici, que les tours de son gothique château, ne pourra pas se rassasier tout à son aise des spectacles, des cérémonies et des merveilles de Versailles, sans que son admiration pour la cour ne soit transformée aussitôt en amour pour sa souveraine, et les gens qui m'approchent, qui m'entourent, accueillent et répètent de pareils bruits!

LAUZUN. Je suis désolé d'avoir blessé Votre Majesté.

LA REINE. Me blesser! et en quoi? Pensez-vous que je fasse attention à de pareilles folies?

LAUZUN. C'est justement pour cela que je me suis permis une plaisanterie...

LA REINE. Dont je ne veux plus entendre parler. C'est bien, qu'il n'en soit plus question. (*A la princesse.*) Qu'y a-t-il ce matin? Avez-vous quelque demande, quelque pétition qui me soit adressée?

LA PRINCESSE. Non, Madame.

LA REINE. Tant pis! j'aurais voulu rendre service à quelqu'un, cela m'aurait rendu ma bonne humeur.

LA PRINCESSE. N'est-ce que cela! que Votre Majesté se rassure, je crois que j'ai ce qu'elle désire...

LA REINE. Parlez vite!

LA PRINCESSE. Une pauvre jeune fille, que les concierges du château ont beau congédier et qui revient tous les matins en disant : *Je veux parler à la reine.* Je l'ai aperçue aujourd'hui dans la cour, assise sur une borne, et pleurant : je lui ai demandé ce qu'elle voulait : *Je veux parler à la reine;* je n'ai pu en tirer d'autre réponse, et j'attendais que Votre Majesté fût seule pour lui recommander ma protégée.

LA REINE. Que je la voie. Qu'on me l'amène sur-le-champ. (*Un huissier paraît.*) Sur-le-champ!

LAUZUN. Si Votre Majesté me le permet, je cours la chercher...

LA REINE. Ah! je conçois! dès qu'il s'agit d'une jeune fille... Est-elle jolie?

LA PRINCESSE. Charmante!

LA REINE. M. de Lauzun l'avait deviné; et son empressement...

LAUZUN. Prouve le désir de plaire à Votre Majesté.

LA REINE. Désir intéressé, dont il faudra vous savoir gré; n'importe, j'y consens. (*M. de Lauzun sort, la reine se retourne vers l'huissier.*) Eh bien, que voulez-vous encore, et que faites-vous là?

L'HUISSIER. Mille pardons, Madame! je voulais parler à M. le marquis de Vassan.

LA REINE. Est-ce un secret?

VASSAN. Non, vraiment; dis tout haut.

L'HUISSIER. C'est M. votre neveu qui vous attend, qui s'impatiente, qu'on ne peut pas retenir, et qui menace de parcourir tout le château sans vous, si vous tardez davantage.

VASSAN. Sans moi... (*A part.*) Diable! diable, j'y cours. (*Haut, à la reine.*) Un provincial qui n'a jamais vu Trianon, et à qui je veux procurer ce plaisir. Sa Majesté n'a pas d'ordre à me donner? (*Signe négatif de la reine. Il sort vivement par la droite, suivi de l'huissier. Au même moment entrent par le fond M. de Lauzun et Louise.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAUZUN ET LOUISE.

LAUZUN. Voici, Madame, la charmante fille que je me suis chargé de vous présenter.

LA REINE. Approchez, mon enfant; que voulez-vous?

LOUISE. Je veux parler à la reine.

LA PRINCESSE, *à Louise.* Vous êtes devant elle.

LOUISE. C'est-i possible! ah! je croyais que ce serait bien plus effrayant.

LA REINE. Je vous semblais donc bien terrible?

LOUISE. Dame! rien qu'à la peine que j'ai eue pour arriver, je me disais : Qu'est-ce que ça s'ra donc quand j'y serai; eh bien! pas du tout, ce que vous m'avez dit m'a déjà rassurée et donné bon espoir.

LA REINE. Je ne vous ai encore rien dit.

LOUISE. C'est vrai; mais vous m'avez regardé d'un air qui voulait dire : Courage, mon enfant! et je me suis dit : Celle-là, du moins, n'est pas fière et dédaigneuse; elle est avenante, elle est charitable; excusez, Madame, si je me suis trompée.

LA PRINCESSE, *à demi-voix.* Prenez donc garde!

LOUISE. Mais je serais si heureuse si je pouvais obtenir de votre bonté...

LA PRINCESSE. Vous voulez dire de Votre Majesté.

LA REINE. Non, non, laissez-la parler. C'est à ma bonté, n'est-ce pas, que vous vous adressez? cela vaut beaucoup mieux; répondez, d'où venez-vous?

LOUISE. De par delà Clermont en Argonne, d'où je suis venue à pied à Versailles, pour parler à la reine...

LA REINE. Nous le savions déjà; mais que voulez-vous lui dire à la reine?

LOUISE. Ça s'ra un peu long à vous raconter, et je suis bien fatiguée. (*Elle prend le fauteuil qui est devant la toilette et s'assied.*)

LA PRINCESSE. Que faites-vous? on ne s'assied pas devant la reine.

LOUISE, *restant toujours assise*. C'est-i vrai, Madame? c'est que depuis deux jours que je ne me suis pas seulement reposée un instant, je me sens des faiblesses dans les jambes.

LA REINE, *lui appuyant la main sur l'épaule*. Restez, restez, de grâce!

LOUISE. Merci, Madame, je l'aime autant. (*Se retournant vers la reine qui est debout appuyée sur le dos du fauteuil.*) Eh bien! je vous disais donc qu'on me nomme Louise, Louise tout court; je n'ai pas d'autre nom, je suis orpheline.

LA REINE. Et dans le besoin?

LOUISE. Oh! non, vraiment. Il y avait au pays une grande dame, si bonne, si généreuse, qu'on aurait cru que vous y étiez; je ne manquais de rien; madame la marquise m'avait prise auprès d'elle.

LA REINE. Quelle marquise?

LOUISE. Eh bien! la marquise, tout le monde connaît ça; la dame du château de Clermont en Argonne, madame de Salvoisy, qui n'a qu'un fils, un si beau jeune homme, un sourire si aimable, et de grands yeux noirs. Vous ne l'avez jamais vu?

LA REINE. Non, vraiment.

LOUISE. Tout le monde l'adore au château; c'est tout naturel, il y fait tant de bien! et il n'y a pas un de ses vassaux qui ne donnât sa vie pour lui.

LAUZUN, *souriant*. A commencer par mademoiselle Louise.

LOUISE. Oh! Dieu! je ne serai pas assez heureuse pour ça. Par exemple, il avait un défaut, à ce que disait sa mère, car moi je ne lui en ai jamais trouvé: c'est que depuis quelque temps il parlait politique, ce qui désolait madame la marquise; il trouvait que tout allait de travers à la cour.

LAUZUN, *sévèrement*. Eh bien! par exemple...

LOUISE, *naïvement*. Oui, Monsieur, il était comme ça: il parlait de gloire, de liberté, d'idées nouvelles; je n'y entendais rien, mais j'étais de son avis; il déclamait avec tant de chaleur contre tous les abus, contre les courtisans, contre le roi, contre la reine. Ah! pour la reine il avait tort, je le vois maintenant.

LA REINE, *avec un peu d'émotion*. En vérité!

LOUISE. C'est tout simple, il ne vous connaissait pas, il ne vous avait pas vue; et c'est dans ces dispositions-là qu'il est venu faire un voyage à Paris où Madame a appris qu'il parlait en tous lieux aussi librement que dans son château, et puis tout à coup elle n'en a plus reçu de nouvelles; on n'a plus su ce qu'il était devenu; son cousin même, M. de Salvoisy, qui est employé à Versailles, a écrit qu'il était disparu, et qu'il craignait que la police, la Bastille, les lettres de cachet... que sais-je? Depuis ce moment, Madame ne vivait plus, ni moi non plus, et voyant ma bienfaitrice dans les craintes et dans les larmes. (*Elle se lève.*) Ah! ça va mieux. (*Elle continue.*) Il m'est venu une idée dont je n'ai parlé à elle ni à personne, parce qu'on m'en aurait empêchée. Je suis partie à pied de Clermont en Argonne, sans savoir le chemin; mais je disais à tous ceux que je rencontrais: Je vais à Versailles pour parler à la reine, et ils m'indiquaient ma route.

LA REINE. Pauvre enfant!

LOUISE. Dès le second jour, je n'avais plus d'argent; je n'y avais pas pensé, et j'étais tombée de besoin au pied d'un arbre, lorsque passa un vieux militaire, qui me dit: « Jeune fille, que fais-tu là? — Je viens « de Clermont, et je vais à Versailles, parler à la « reine. » Alors il me donna un louis. Vous le lui rendrez, Madame, n'est-il pas vrai? Je le lui ai promis; et voilà comme je suis arrivée à Versailles, comment j'ai parlé à la reine, pour lui demander la grâce et la liberté de mon jeune maître.

Air nouveau de *M. Hormille*.

Comment sans lui retourner au pays?

LA REINE.

Quoi! mon enfant, vous voulez que la reine
Vienne au secours d'un de ses ennemis?

LOUISE.

Raison de plus.

LA REINE.

Pour augmenter sa haine.

LOUISE.

N'en croyez rien, Madame... ce sera
Un cœur de plus qui vous appartiendra.

LA REINE.

Il faut se rendre aux accents généreux
De cette voix qui presse et qui supplie;
Mais, dites-moi, si je cède à vos vœux,
Puis-je espérer, mon ancienne ennemie,
Que votre cœur un jour m'appartiendra?

LOUISE.

Oh! non, vraiment, car vous l'avez déjà.

LA REINE, *souriant*. Voyons, vous dites que votre jeune maître est M. de...

LOUISE. Salvoisy!

LA REINE, *cherchant*. Salvoisy! (*Souriant.*) Non-seulement je ne l'ai pas fait arrêter, mais je n'ai pas même entendu ce nom-là parmi ceux... Je vais faire parler à M. Lenoir.

LOUISE. C'est celui qui met au cachot? Ah! que vous êtes bonne!

LAUZUN. Puisque ce M. de Salvoisy a un cousin à Versailles, on pourrait d'abord savoir par lui... (*A Louise.*) Lui avez-vous parlé?

LOUISE. Non, Monsieur, je ne sais pas même où il demeure, et puis je ne voulais parler qu'à la reine.

LA REINE, *à la princesse*. Princesse, vous vous informerez, vous ferez écrire à ce cousin, je le verrai, je veux le voir dès aujourd'hui. (*A Louise.*) Soyez tranquille, mon enfant; nous saurons ce qu'est devenue la personne qui vous intéresse si vivement. On n'inspire pas un dévouement comme le vôtre sans le mériter. Tenez, vous voyez bien ce monsieur en habit brun, au fond de cette galerie? c'est M. de Vassan. Priez-le de ma part, de vous conduire dans le salon de musique; dans deux heures vous aurez une réponse. (*Se retournant vers ses femmes.*) Maintenant, Mesdames, chez le roi. (*A Lauzun.*) Monsieur de Lauzun!... (*Lauzun, qui regardait Louise, s'approche vivement de la reine qui adresse à Louise un geste de protection.*) Adieu, mon enfant, (*En sourant.*) adieu, ma nouvelle alliée! (*A la princesse.*) Ah! je vous re-

mercie, princesse, voilà une bonne matinée. (*Elle sort par le fond, entourée de toutes ses femmes, et causant avec Lauzun.*)

SCÈNE IV.

LOUISE, *seule*. Ah! que je suis contente! et que diront maintenant tous ceux qui se moquaient de moi; toi! parler à la reine, une petite fille de rien! une paysanne! Oui, oui, je lui parlerai. Et je lui ai parlé, et pas trop mal encore, puisqu'on m'accorde ce que je demande, puisque je vais rendre la liberté à notre jeune maître et la vie à sa mère! et c'est sûr; la reine me l'a promis, la reine me l'a dit. Il faut qu'elle soit bonne pour écouter tout le monde, car elle doit avoir bien des embarras avec un aussi grand méoage que le sien!...

SCÈNE V.

VASSAN, LOUISE.

VASSAN, *entrant par la droite et regardant autour de lui*. Pas ici non plus! où diable peut-il être fourré? je suis d'une inquiétude... (*Apercevant Louise.*) Ah! une jeune personne. Ne l'auriez-vous pas vu par hasard?

LOUISE, *étonnée*. Qui donc, Monsieur?

VASSAN. Mon neveu.

LOUISE. Je ne le connais pas.

VASSAN. C'est juste... Et m'échapper ainsi! A peine ai-je eu le temps de lui demander des nouvelles de la famille, sur laquelle il m'a répondu tout de travers. Au diable les gens de province! on devrait les supprimer.

LOUISE. Eh bien! par exemple! moi qui suis de la province de Champagne!

VASSAN. Je dis ça pour mon neveu, qu'en oncle complaisant je m'étais chargé de promener dans le château. C'étaient, à chaque pas, des admirations, des extases! j'avais toutes les peines du monde à le faire avancer.

LOUISE. Dame! ça a l'air si beau!

VASSAN. Plus il voyait, plus il voulait voir; j'avais beau lui dire : Si tu t'y prends comme ça, nous en aurons bien pour six semaines; je lui avais montré de loin les appartements de la reine, et j'allais ouvrir la salle des gardes, lorsqu'en me retournant, plus personne! mon gentilhomme avait disparu, évanoui, évaporé!

LOUISE. Ah! que c'est drôle! et où peut-il donc être allé?

VASSAN. Est-ce que je sais, moi? c'est justement ce qui m'effraie; ignorant des usages et de l'étiquette, il est capable de pénétrer jusque dans le conseil du roi! et jugez un peu ce qui m'en arriverait; car enfin c'est par moi qu'il est ici, c'est sur moi que pèse la responsabilité, et s'il commettait quelque inconvenance... (*En ce moment Salvoisy entre avec précaution par la droite, et, à la vue de Vassan, disparaît par le fond à gauche.*)

VASSAN, *continuant*. Quelle tache pour le nom des Vassan!

LOUISE, *étonnée*. Comment! l'on vous nomme...

VASSAN. Jean-Claude, marquis de Vassan, pour vous servir.

LOUISE. C'est justement à vous que la reine m'a dit de m'adresser pour me faire conduire dans le salon de musique.

VASSAN, *se frappant la tête*. Dans le salon de musique? Ah! j'y pense, nous avons passé devant, il y sera peut-être entré.

LOUISE.

Sous ce riche portique
Où s'étendent mes yeux,
Que tout est magnifique!
Qu'on y doit être heureux!

ENSEMBLE.

VASSAN.

L'aventure est unique!
Courons vite, morbleu!
Au salon de musique
Pour trouver mon neveu.

LOUISE.

Sous ce riche portique, etc.

(*Ils sortent ensemble par le fond, du côté droit.*)

SCÈNE VI.

SALVOISY, *seul*.

(*Il rentre avec précaution en les voyant s'éloigner.*)

Il n'est plus là; il s'est éloigné! Me voilà seul, seul, dans l'appartement de la reine! Je sais à quoi je m'expose si l'on m'y surprend; que m'importe? pourvu que je la revoie une fois encore; non pas confondu dans la foule, non plus posté pendant des heures entières près du portique ou du perron où elle doit monter en voiture, et où mes yeux, pendant qu'elle s'élance, la voient passer comme une apparition; mais seule, là! devant moi! Ses regards s'arrêteront sur les miens, je l'entendrai, j'entendrai le son de cette voix qui m'a perdu, qui a changé ma vie, bouleversé toutes mes idées, qui m'a entraîné jusqu'ici... Moi dont le cœur battait d'indignation au seul nom de la cour, qui aurais rougi de détourner la tête pour voir passer une reine; maintenant ma vie entière, comme celle de ces vils courtisans, se passera peut-être à épier un regard. Ah! je les hais de toute la haine que je ne puis plus avoir pour elle. (*Écoutant.*) Ne vient-on pas? Serait-ce encore ce M. de Vassan? non, je suis débarrassé de lui, et je peux rendre à son neveu le nom que je lui ai emprunté. Ce matin, devant moi, à mon hôtel, il se vantait de son oncle le marquis, dont la protection devait l'introduire dans le château; je l'ai devancé, je suis venu chercher à sa place... quoi? un indigne affront, un juste châtiment! la Bastille peut-être! car à ma vue, à la vue d'un homme au milieu de son appartement, elle aura peur; ses paroles n'exprimeront que la colère et l'indignation; elle ne daignera plus, bonne et indulgente, comme sur le banc de la terrasse, écouter mes discours, y répondre comme mon égale; non, elle sera reine, reine irritée... Eh bien! j'aurai vécu un jour. (*S'arrêtant.*) Et ma mère! ma pauvre vieille mère! d'autres encore qui m'aimaient tant, et que je ne reverrai plus. Ah! sans cette fièvre qui me dévore, sans ce délire, oui, oui, c'est du délire, je suis fou, je ne me reconnais plus, et quand je reviens à moi, je me dis : Retournons près de ma mère, fuyons ces lieux... (*Regardant autour de lui et avec exaltation.*) Mais ces lieux, ce sont ceux qu'elle habite. (*Allant à la fenêtre.*) Oui, je ne me trompais pas, c'est sur cette croisée que mes yeux sont attachés chaque jour. . Oui, d'après la description exacte que je m'en suis fait donner, ce doit être ici, en sortant de ses petits appartements, qu'elle reçoit à sa toilette les hommages de la foule indifférente des courtisans. Un duc de Lauzun, pour

la remercier de quelque faveur nouvelle, pourra tomber à ses genoux et lui baiser la main, tandis que moi qui ne demande rien, qui ne veux rien, que m'enivrer de sa vue... (*Regardant vers la droite du théâtre et poussant un cri.*) Ah! son portrait! Ah! oui, le seul, le seul encore qui l'ait reproduite à mes yeux comme je l'ai vue, comme elle est en réalité. (*Avec transport.*) Ma fortune! ma fortune tout entière pour cette image!..

SCÈNE VII.

SALVOISY, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *à l'huissier qui entre avec elle par le fond à gauche.* C'est bien, c'est bien.

SALVOISY, *se retournant.* Quelqu'un, et ce n'est pas elle! ah! je suis perdu!

LA PRINCESSE, *à l'huissier.* Je mettrai ces demandes sous les yeux de Sa Majesté. On laissera entrer M. de Salvoisy sitôt qu'il se présentera.

SALVOISY. Que dit-elle?

LA PRINCESSE. C'est l'ordre de la reine.

SALVOISY. De la reine! (*S'avançant vivement vers la princesse.*) Salvoisy! c'est moi, Madame.

LA PRINCESSE, *l'examinant.* Vous, Monsieur?

SALVOISY. Oui, Madame, moi-même.

LA PRINCESSE. Je venais d'envoyer chez vous; la reine veut vous voir.

SALVOISY. Me voir! Elle sait donc qui je suis? elle a donc voulu le savoir?

LA PRINCESSE. Mais apparemment. (*A part.*) Quel singulier homme. (*Haut.*) Elle veut vous parler d'une chose qui vous intéresse.

SALVOISY. Me parler! A moi! Salvoisy?

LA PRINCESSE, *continuant.* N'avez-vous pas des parents à Clermont en Argonne?

SALVOISY, *de même.* Oui, Madame. (*A part.*) Ah! ma tête se perd!

LA PRINCESSE. C'est donc bien à vous. Encore quelques instants; Sa Majesté ne tardera pas à paraître. (*Elle sort en lui faisant une révérence et en lui faisant signe d'attendre.*)

SCÈNE VIII.

SALVOISY, *puis* LAUZUN.

SALVOISY. Ce n'est pas vrai! c'est impossible! Ah! si je pouvais le croire! Elle sait donc par combien de repentir et d'adoration j'ai expié mes discours de la terrasse; les lâches calomnies auxquelles j'avais pu croire! Une reine ne peut-elle pas tout savoir? Oh! oui, elle sait tout, elle a eu pitié de moi, elle veut me consoler, me dire qu'elle me pardonne. Je vais donc la voir! et de son consentement! et par son ordre! Oh! mon Dieu!.. (*Il se laisse tomber dans un fauteuil sur le devant à droite, et reste plongé dans ses réflexions.*)

LAUZUN, *entrant par la gauche.* L'occasion est favorable, et avant que la reine ne rentre chez elle... (*Montrant un papier.*) Là, sur sa toilette, cette allusion à notre dernier entretien; ces deux lignes, dont elle seule pourra comprendre le sens. Voilà trop longtemps que j'hésite; la manière dont elle m'accueille, les distinctions dont elle m'accable, tout me dit qu'il faut me déclarer, que c'est le moment. Elle s'y attend, j'en suis sûr, et l'on ne doit pas faire attendre une reine de France. (*Il place le billet sur la toilette. Salvoisy se lève à ce bruit. Lauzun se retourne brusquement.*) Qui est là? que vois-je? encore cet homme!

SALVOISY. Encore ce duc!

LAUZUN. Que voulez-vous? que demandez-vous?

SALVOISY. La reine.

LAUZUN. Et croyez-vous qu'il suffise d'un désir de pénétrer jusqu'à elle? Qui vous a conduit ici?

SALVOISY. Que vous importe?

LAUZUN. Vous me direz au moins à quel titre?

SALVOISY. Pas davantage.

LAUZUN. Un ordre écrit peut seul vous donner le droit...

SALVOISY. Montrez-moi le vôtre.

LAUZUN. Mon nom, mon rang, les charges que j'occupe...

SALVOISY. Ah! j'entends! vous êtes de la cour, vous; on vous y admet, on vous y accueille, pour que vous alliez ensuite répandre au dehors le venin de vos calomnies.

LAUZUN. Monsieur!

SALVOISY. Ne vous ai-je pas entendu? les malheureux! Ils approchent d'une jeune femme sans expérience, prompte à céder à tous les mouvements de son âme, légère dans ses goûts peut-être, mais jeune, mais indulgente. Ils la provoquent, ils l'encouragent, et puis après ils l'injurient.

AIR de *Renaud de Montauban.*

Trompé par eux, le peuple la maudit,
Persuadé d'un crime imaginaire;
Ils n'ont pas craint, par un infâme bruit,
De soulever contre elle sa colère.
Puis, à la cour, les mots qu'ils ont dictés
Sont répétés par leur bouche coupable...
Pour rendre ainsi le peuple responsable
Des crimes qu'ils ont inventés.

LAUZUN. D'aussi graves injures seraient déjà punies, si je ne pardonnais à l'exaltation d'un homme que le sort des armes a déjà rendu malheureux contre moi.

SALVOISY. Oh! qu'à cela ne tienne, je suis prêt encore.

LAUZUN. Eh! Monsieur, attendez donc que vous soyez remis de votre première blessure! Pensez-vous, d'ailleurs, que je n'aie rien autre chose à faire qu'à mettre l'épée à la main contre vous, que je ne connais pas?

SALVOISY. La reine non plus ne vous connaît pas, et je viens lui dire...

LAUZUN. Monsieur!..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VASSAN.

VASSAN, *apercevant Salvoisy, et courant à lui sans voir Lauzun.* Ah! le voilà... (*Se retournant et apercevant Lauzun.*) Dieu! M. le duc!

LAUZUN. Lui-même! qui, sans votre arrivée, allait donner une nouvelle leçon à votre neveu.

VASSAN. Mon neveu! encore lui! Ah çà! c'est donc un diable! il est partout; on vient de me dire qu'il me demandait en bas à la grille, un petit blond; et à moins qu'il ne soit double...

LAUZUN. Ou que l'un des deux ne soit un imposteur.

VASSAN. C'est possible; en tous cas ce ne peut être que celui-ci. Se glisser dans cet appartement sans ma permission! oser tirer l'épée contre M. le duc! je le renie pour mon neveu.

LAUZUN. Comme il vous plaira; mais qu'il s'éloigne.

SALVOISY. M'éloigner!

LAUZUN. Dans son intérêt, et dans le vôtre.

VASSAN, *bas, à Salvoisy*. Vous l'entendez; sortez, de grâce!

SALVOISY, *s'asseyant sur le fauteuil à droite*. Je reste, car je suis ici par l'ordre d'une personne plus puissante que vous tous.

LAUZUN. Vraiment! eh! qui donc?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *entrant par le côté à gauche*. La reine, Messieurs. (*Apercevant Salvoisy.*) Sa Majesté, que je précède, sera charmée de vous voir.

VASSAN ET LAUZUN. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Que la reine désire parler à Monsieur. (*Elle montre Salvoisy.*)

VASSAN, *avec orgueil*. A mon neveu! une audience particulière à mon neveu! à mon vrai et véritable neveu; car l'autre est un intrigant et un chevalier d'industrie que je vais faire arrêter... Dieu! la reine.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE.

LA PRINCESSE, *allant au-devant de la reine, lui dit à demi-voix*: Voici la personne à qui Votre Majesté désirait parler.

LA REINE. Je vous remercie. (*S'avançant et le regardant, à part.* O ciel! (*A demi-voix.*) Comment, princesse, vous ne le reconnaissez pas?

LA PRINCESSE, *de même*. Non vraiment!

LA REINE, *de même*. C'est le jeune homme qui, au concert de la terrasse...

LA PRINCESSE, *de même*. Vous croyez? je n'en répondrais pas.

LA REINE, *de même*. Et moi j'en suis sûre. Pas un mot devant M. de Lauzun, et avertissez cette jeune fille, mademoiselle Louise, qu'elle vienne.

LA PRINCESSE, *sortant*. Oui, Madame.

LA REINE, *s'avançant vers Salvoisy*. On vous a fait beaucoup attendre, Monsieur, j'en suis désolée.

SALVOISY, *à part, avec émotion*. C'est sa voix! et c'est à moi, c'est à moi qu'elle parle!

LA REINE, *toujours à Salvoisy*. Approchez-vous, j'aurais quelques renseignements à vous demander sur un de vos parents. (*Regardant sa main qui est enveloppée d'un taffetas noir.*) O ciel! vous êtes blessé?

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. Et comment cela?

VASSAN. Par M. le duc, qui lui a fait cet honneur.

LA REINE. M. de Lauzun? et pour quelle cause?

LAUZUN. Je ne puis le dire, même à Votre Majesté, et j'espère que Monsieur aura la même discrétion.

SALVOISY, *avec fierté*. Je ne promets rien, Monsieur. (*Geste de colère de Lauzun.*)

LA REINE. Il suffit. Monsieur de Lauzun, Monsieur de Vassan... (*Sur un signe de la reine, Lauzun et de Vassan s'inclinent et sortent du même côté.*)

VASSAN, *à part*. Seul avec la reine! quel honneur pour la famille!

SCÈNE XII.

LA REINE, SALVOISY.

LA REINE, *s'asseyant près de la toilette, et après un moment de silence*. Un duel avec M. de Lauzun! voilà qui est grave; car il est puissant, il a un grand crédit; le savez-vous?

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. Il fallait donc des motifs bien forts?

SALVOISY. Jugez-en vous-même, Madame : il outrageait devant moi, par une indigne calomnie, la vertu la plus noble et la plus pure.

LA REINE. Je comprends : une grande dame dont vous étiez le chevalier?

SALVOISY. Non, Madame; tant d'honneur ne m'appartient pas, et cependant je donnerais ma vie pour elle : car cette personne-là c'est Votre Majesté.

LA REINE. Moi! que dites-vous? calomniée par M. de Lauzun. Oh! non, non, vous vous êtes trompé, vous avez mal entendu; ce n'est pas possible. (*Etendant la main vers la toilette, et prenant le papier qu'elle y voit.*) Son dévouement pour moi, son respect, me sont trop bien connus... (*Jetant les yeux sur le papier.*) Dieu! qu'ai-je vu? (*Froissant le papier avec indignation et se levant.*) L'insolent! oser m'adresser de pareils vœux! à moi!

SALVOISY, *timidement*. Votre Majesté refuse de me croire?

LA REINE, *vivement*. Non, Monsieur, non, je crois tout maintenant. Des outrages, des calomnies, voilà ce que je dois attendre de mes amis. Quel sort me réservent donc les autres?

SALVOISY. Ah! si vos ennemis vous connaissaient tous, ils seraient comme moi. (*S'inclinant.*) Il se prosterneraient devant vous, ils vous demanderaient grâce, comme je le fais en ce moment, pour ces paroles indiscrètes, injurieuses, que sur des bruits mensongers je n'ai pas craint de vous adresser, sans vous connaître.

LA REINE, *souriant*. Oui, le soir, sur la terrasse de Trianon. Ah! vous vous rappelez notre conversation? vous avez meilleure mémoire que moi; je l'ai tout à fait oubliée.

SALVOISY, *fléchissant le genou*. Ah! Madame, c'est trop de générosité.

LA REINE. Relevez-vous, Monsieur; quoique je ne pense pas mériter tous les reproches que l'on m'adresse, je ne me crois pas une divinité.

SALVOISY, *se relevant*. Daignez me dire, au moins, que vous ne me croyez plus au nombre de vos ennemis.

LA REINE, *avec bonté*. J'en suis persuadée.

SALVOISY. Ah! que je suis heureux! car mes torts pesaient là, sur mon cœur, comme un crime! Et pour les racheter, les expier tout à fait, que ne puis-je répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

LA REINE, *à part*. Pauvre homme! (*Regardant sa main.*) Il a déjà commencé. (*Haut.*) Je vous ordonne, Monsieur, de ne plus vous exposer ainsi; nos défenseurs sont trop rares pour que nous ne devions pas les ménager, et nous attendons de vous, en ce moment, un service qui vous coûtera moins cher.

SALVOISY. Que Votre Majesté daigne commander.

LA REINE. Une de vos parentes, la marquise de Salvoisy, qui demeure à Clermont en Argonne, a un fils qui a disparu.

SALVOISY, *à part et troublé*. O ciel!

LA REINE, Savez-vous ce qu'il est devenu, et quel est son sort?

SALVOISY, *hésitant*. Oui, Madame.

LA REINE. Dites-le-moi donc, car je m'y intéresse beaucoup, et j'ai promis de le rendre à sa mère.

SALVOISY. Votre Majesté ne le pourra pas, car il est impossible qu'il s'éloigne maintenant de Versailles.

LA REINE, *vivement*. Il y est donc?

SALVOISY. Oui, Madame; le jour, errant dans ces jardins, sous ces portiques; la nuit, couché sous le marbre de vos balcons, ou les yeux fixés sur vos fenêtres.

LA REINE. Que me dites-vous! Serait-ce ce jeune homme dont on me parlait ce matin, qui suit partout mes pas, et qu'on ne désigne ici que sous le nom d'*Amoureux de la reine?*

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. C'est là votre parent, et vous n'avez pas essayé de le rendre à la raison; de lui représenter qu'il exposait ainsi, à la poursuite d'une vaine chimère, son repos, son bonheur et ses jours peut-être?

SALVOISY. Il le sait, Madame; mais il aime mieux mourir que de ne plus voir Votre Majesté; c'est sa vie, c'est son être; il n'existe que de votre présence.

LA REINE. En vérité, c'est de la folie, et je m'étonne que, faisant profession d'un pareil dévouement, il n'ait pas été arrêté un instant par la crainte de me compromettre ou de me déplaire.

SALVOISY. Vous déplaire, vous compromettre! O ciel! et comment? est-ce votre faute si l'on vous aime? est-ce la sienne s'il n'a pu se défendre d'un pareil amour? et jugez vous-même, Madame, s'il est si coupable. Dans ces jardins de Versailles, dans ce parc magnifique ouvert à tout le monde, une femme se trouve assise près de vous; vous êtes frappé du charme de sa personne; vous lui parlez, elle répond! le son de sa voix vibre jusqu'au fond de votre âme, vous vous laissez aller sans méfiance à l'entraînement de ses discours; et quand une passion vous est bien entrée jusqu'au fond du cœur, il se trouve que cette femme est une reine! une reine! Ah! que n'est-elle votre égale! on l'adorerait sans crime, on pourrait l'avouer, le lui dire à elle-même, et pâle, tremblant, les yeux baissés vers la terre, on ne rougirait pas devant elle de honte et de crainte, comme je le fais en ce moment.

LA REINE. O ciel! que dites-vous?

SALVOISY. Que je suis cet insensé, ou plutôt ce coupable.

LA REINE, *avec dignité et faisant un pas pour sortir.* Monsieur!..

SALVOISY. Ah! ne me punissez pas, ne prononcez pas mon arrêt; je ne crains pas la prison, je ne crains pas la mort; mais je crains de ne plus vous voir. Grâce, Madame! grâce et pitié...

LA REINE, *à part.* Mon Dieu! si j'appelle, il est perdu!

SALVOISY, *avec chaleur.* Je ne veux rien, je ne demande rien, que vous voir, vous voir encore, les jours où tout le monde est admis à ce bonheur; et, si dans la foule indifférente qui souvent se presse autour de vous, il est un homme qui vous aime, pourquoi sa vue vous irriterait-elle? son silence et ses tourments seraient-ils une offense? (*La reine fait encore quelques pas pour sortir.*) Oh! non, non, cela n'est pas possible! et peut-être émue d'un attachement si pur et si vrai, vous direz: Pauvre homme! il m'aime tant! et vous me souffrirez...

LA REINE. Monsieur!.. (*A part.*) Que lui répondre? le malheureux me fait de la peine; et cependant, souffrir de pareilles choses est impossible. Allons, allons, qu'il s'éloigne, du moins... (*Haut.*) Monsieur, je vous prie... (*A part.*) Là, ne le voilà-t-il pas immobile devant moi! (*Haut.*) Monsieur, retirez-vous, la reine ne saura rien de tout ce qui s'est passé. Allez, allez; mais surtout plus d'éclat, plus de querelles, ce serait encore une manière de me calomnier... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?

SALVOISY. Si, Madame, vous venez de me répondre sans colère, avec bonté; je vous reconnais; oui, oui, vous voilà bien, telle que je vous ai vue la première fois. Un mot, un mot encore, de cette voix que peut-être je n'entendrai plus, qu'avant de mourir vous ayez eu pitié de moi; et quel que soit le châtiment qui m'est réservé, (*Se jetant à ses pieds.*) que je puisse au moins toucher cette main qui me pardonne.

LA REINE, *avec dignité, et dégageant sa main que Salvoisy vient de saisir.* Malheureux! je vous ordonne de sortir. (*En ce moment, le duc de Lauzun, M. de Vassan et quelques personnes de la cour paraissent au fond.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAUZUN, VASSAN.

LA REINE, *aux personnes qui entrent, et montrant Salvoisy.* Messieurs, faites sortir cet homme!

LAUZUN. Le misérable! aux pieds de Votre Majesté!

VASSAN. Quelle insolence! il n'est plus mon neveu, et sa ruse est découverte. (*Aux gardes du corps qui sont près de la porte.*) Qu'on le saisisse! qu'on l'entraîne! (*Au moment où les gardes font un mouvement pour arrêter Salvoisy, paraît Louise.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE, LOUISE.

LOUISE, *entrant vivement, et poussant un cri en apercevant Salvoisy.* Ah! le voilà! Grâce, Madame, grâce pour lui, vous me l'avez promis!

LA REINE. Oui... Qu'on ne lui fasse aucun mal, qu'il s'éloigne seulement; cet homme n'a point de mauvais desseins; il est privé de sa raison, ce n'est qu'un pauvre insensé.

LOUISE. Lui!

SALVOISY, *poussant un cri déchirant.* Ah! ce n'était que du mépris, pas même de la pitié!

LAUZUN, *à la reine.* Quoi! Madame, vous laisseriez impunis de pareils outrages?

LA REINE. Ne vous en plaignez pas, Monsieur, et remerciez le ciel de mon indulgence. (*Bas, lui remettant son billet.*) Tenez; et désormais ne reparaissez jamais devant moi. (*Elle va s'asseoir près de la toilette.*)

LOUISE, *qui pendant ce temps s'est approchée de Salvoisy.* Eh! mais, qu'a-t-il donc? comme il me regarde d'un air effrayant! Mon maître! mon maître! est-ce que vous ne me reconnaissez pas? (*Musique qui dure jusqu'à la fin de l'acte.*)

SALVOISY, *avec égarement.* Sortez! a-t-elle dit; qu'on le chasse! Chassé comme un valet!

LOUISE, *se jetant aux pieds de la reine.* Madame, il a perdu la raison.

SALVOISY, *à Louise, qu'il relève.* Que faites-vous donc? à genoux devant elle! prenez garde, vous allez vous faire chasser: ceux qui l'aiment sont renvoyés de ce palais; elle ne souffre auprès d'elle que ses ennemis; vous voyez bien que je ne peux pas y rester. Venez, venez. (*Il veut entraîner Louise, et traverse avec elle le théâtre de gauche à droite; mais il chancelle et tombe sans connaissance dans un fauteuil que la reine vient de quitter.*)

LA REINE, *gagnant le fond à droite.* Princesse, monsieur de Vassan, voyez, ordonnez qu'on lui prodigue tous les soins. Privé de la raison!.. (*Le regardant.*) Ah! le malheureux, que lui reste-t-il?

LOUISE, *auprès de Salvoisy.* Moi, Madame; moi qui

ne le quitterai jamais. (*Elle se jette dans les bras de Salvoisy. La reine s'éloigne en jetant sur lui un dernier regard. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon du château de Salvoisy, sur la route d'Epernay. Porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, et de plus une guitare.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURDILLAT, *seul, assis pres de la table, lisant le journal.* Comme ça marche! comme ça marche! Chaque jour un nouvel événement! et les notables, et l'Assemblée nationale, et le Jeu de Paume, et les titres qui s'en vont, et les assignats qui arrivent. L'abolition de la noblesse; il n'y aura plus de nobles: l'abolition des noirs; il n'y aura plus de noirs: tout cela va d'un train... Et aujourd'hui, (*Il prend un autre journal.*) qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal de M. Salvoisy? (*Il lit.*) CHRONIQUE DE PARIS, 19 juin 1791. « Décret qui enjoint aux princes de revenir en France, sous peine de confiscation de leurs biens, etc. » Dame! qu'ils y prennent garde! s'ils s'en vont tous comme ça, cela fait de la place aux autres! et nous finirons par être les premiers. Moi, par exemple! moi, Bourdillat, simple chirurgien, pour ne pas dire *frater*, à Épernay, me voilà déjà administrateur du district. Tous mes collègues s'amusent à faire du désintéressement, moi je ne demande qu'à monter; il ne faut pour cela que saisir au passage une bonne occasion, et il en passe tous les jours. Ah! c'est mademoiselle Louise! (*Il se lève.*)

SCÈNE II.

LOUISE, BOURDILLAT.

LOUISE. Vous voilà, monsieur Bourdillat?

BOURDILLAT. Oui, Mam'selle, fidèle à mon devoir, tous les matins je viens au château de M. Salvoisy déjeuner et lire les journaux, et voir notre jeune et intéressant malade. Comment va-t-il ce matin?

LOUISE. Je ne trouve pas de changement.

BOURDILLAT. C'est étonnant! ça n'est pas faute de visites! trois cent soixante-cinq par an. Je reviendrai demain, car c'est mon meilleur malade.

LOUISE. Je crois bien, toujours si bon, si aimable, ne se plaignant jamais!

BOURDILLAT. Il n'en a pas le temps. Vous êtes toujours là, à veiller sur lui, à prévenir tous ses désirs, et cela depuis cinq ans, sans vous décourager ni vous ralentir un moment : savez-vous que c'est très-beau?

LOUISE. Et en quoi donc? Est-ce qu'il me serait possible de le quitter, de l'abandonner: depuis que sa mère est morte, il n'a plus que moi pour l'aimer!

BOURDILLAT. Et vous l'aimez tant!

LOUISE. Dame! madame la marquise me l'avait ordonné, et je ne lui ai jamais désobéi. « Louise, qu'elle me dit, je lègue mon fils à tes soins, à ton zèle! tous ses parents ont fui sur une terre étrangère, et moi aussi, je vais le quitter pour jamais. »

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

D'une mourante entends la dernier vœu :
Sois de mon fils la compagne assidue;
Que l'amitié puisse lui tenir lieu
De la raison, qu'hélas! il a perdue.
Veille ici-bas sur lui, ma fille, et moi,
Du haut des cieux je veillerai sur toi!

BOURDILLAT. Ah! elle vous a dit cela?

LOUISE. Oui, Monsieur, et si elle me regarde quelquefois, comme elle me l'a promis, elle doit être contente.

BOURDILLAT. Vous avez raison; elle doit être contente de nous. Vous, d'abord, vous faites tout ce qu'il veut, et moi, je ne le contrarie jamais, je ne lui ordonne jamais rien, je le laisse bien tranquille: c'est le moyen de le guérir tout à fait.

LOUISE. Vous croyez?

BOURDILLAT. Foi de docteur, je n'en connais pas d'autre, et je vous réponds qu'il y a du mieux. Le mois dernier, ce jour où il refusait de me recevoir, il avait toute sa raison.

LOUISE. Oh! oui, je sais bien ces jours-là.

BOURDILLAT. Toute la semaine dernière, il a parlé presque aussi raisonnablement que moi, et hier et avant-hier, en apercevant M. le duc, je ne sais lequel, qui se rendait à la frontière, il l'a très-bien reconnu, et en général, tout ce qu'il a vu à Versailles, tout ce qui vient de ce pays-là produit sur lui une émotion, une commotion qui pourrait amener sa guérison.

LOUISE. Vous croyez? ça serait bien heureux. Au fait, il y a des moments où il raisonne; il reconnaît ceux qui lui parlent, il leur répond avec justesse. Mais moi, je suis bien malheureuse, c'est comme un sort qu'on m'aurait jeté; j'ai beau être toute la journée à côté de lui, il ne me reconnaît jamais, il me prend toujours pour la reine; il me parle de son amour, et cela a l'air de le rendre si heureux que je le laisse dire, quoique ce soit là le plus pénible, voyez-vous.

BOURDILLAT. Et en quoi?

LOUISE. Je ne sais, mais il me semble que de recevoir des amitiés qui ne sont pas pour vous, il y a là-dedans quelque chose de... enfin, ça n'est pas à moi, ça ne m'appartient pas, et quand on est honnête fille, on ne veut rien dérober à personne.

BOURDILLAT. Vous êtes folle!

LOUISE. C'est possible, l'habitude de vivre avec lui.

BOURDILLAT. Si cela arrivait, nous vous soignerions aussi; car moi, j'ai une affection pour tout ce qui tient à ce château... pour le château lui-même. Tout à l'heure, le commandant militaire, M. Byron, qui vient inspecter en passant le département de la Marne, nous demandait un logement pour lui et son état-major. Eh bien! moi, je lui ai désigné ce château comme le lieu le plus digne de le recevoir.

LOUISE. On les logera dans l'aile droite du château; mais ce n'est pas trop amusant, parce que des militaires...

BOURDILLAT. N'ayez pas peur! quoique fort jeune encore, le commandant Byron est un de ces anciens seigneurs si éminemment aimables... Je vous présenterai à lui, et grâce à ma protection... Tenez, tenez, le voici déjà qui vient s'établir et prendre possession de son quartier général.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BYRON.

BYRON, *au fond, à des cavaliers.* Surtout, Messieurs, beaucoup d'égards et de politesse pour les habitants de

ce château; des militaires français doivent l'exemple de l'ordre et de la discipline. (*Voyant Bourdillat.*) Eh! c'est maître Bourdillat, ce magistrat irréprochable et ce docteur qui ne l'est peut-être pas autant...

BOURDILLAT. Vous êtes trop bon, commandant: du reste, c'est moi-même qui prends la liberté de recommander à votre protection cette jeune fille. (*Bas, à Louise.*) Avancez donc.

LOUISE, *levant les yeux.* O ciel! M. de Lauzun!

BYRON, *la regardant.* Eh! mais, autant que je me rappelle, cette jolie fille...

BOURDILLAT. Vous la connaissez?

BYRON, *allant à elle.* Toutes les jolies filles sont de ma connaissance.

LOUISE. Il y a cinq ans, à Trianon, vous m'avez présentée à la reine.

BYRON, *avec embarras.* La reine! il y a cinq ans... oui, oui, je me rappelle parfaitement..... depuis, les temps ont changé.

BOURDILLAT. Et nous avons fait comme eux.

BYRON. Moi, du moins: car vous, ma belle enfant, toujours aussi jolie, si toutefois cela n'a pas augmenté. Et votre jeune maître, ce cerveau brûlé, simple gentilhomme à qui il fallait de royales amours?

LOUISE. Vous êtes ici chez lui.

BYRON. Pardon! pardon mille fois; et sa tête?

LOUISE. Elle n'est jamais bien revenue.

BOURDILLAT. C'est moi qui le traite.

BYRON, *lui frappant sur l'épaule.* Ça ne m'étonne pas, vous en êtes bien capable!

BOURDILLAT, *s'inclinant.* Trop de bontés. Ces exgrands seigneurs sont d'une politesse... On reconnait tout de suite les manières de l'ancienne cour.

BYRON. La cour! je n'en suis plus, Monsieur; je suis de la nation.

BOURDILLAT, *avec satisfaction.* Oh! nous savons bien que M. le duc de Lauzun...

BYRON. Il n'y a plus de duc de Lauzun. Un des premiers j'ai abdiqué toutes ces distinctions et priviléges, dont une seule nuit a suffi pour renverser l'échafaudage. Je suis le commandant Byron; ce titre vaut bien l'autre. Je ne devais le premier qu'au hasard; c'est à la confiance de mes concitoyens que je dois celui-ci, et, quoique jeune, je tâcherai d'y faire honneur.

BOURDILLAT. Vous n'aurez pas de peine.

BYRON. Que chacun fasse son devoir et tienne ses engagements comme moi, avec une foi ferme et sincère, et les temps s'amélioreront.

BOURDILLAT. Ils sont déjà améliorés! autrefois je n'étais rien, aujourd'hui je suis quelque chose; et encore la plupart de mes collègues prétendent que je n'entends rien à ce qui se passe, que je suis un brouillon, un imbécile; expression de l'ancien régime.

BYRON. Style de tous les temps.

BOURDILLAT. Que j'aie un jour l'occasion de déployer mes talents, ils verront si j'en ai... A propos de ça, monsieur le commandement, on disait ce matin au district que la cour et toute la noblesse veulent abandonner le royaume?

BYRON, *sans l'écouter.* Oui, oui... (*Rompant la conversation, et s'adressant à Louise.* Eh bien! ma chère enfant...

LOUISE. Si monsieur le commandant veut prendre possession de ses appartements, il y trouvera tout ce qui peut lui être utile; et plus tard, si vous désirez quelque chose...

BYRON. L'avantage de vous offrir mes services, le plaisir d'être admis à vous présenter mes hommages.

BOURDILLAT. Galanterie de l'ancienne cour.

BYRON, *s'éloignant de Louise.* C'est vrai, ce n'est plus de mode; mais quand on y a été élevé...

LOUISE. Taisez-vous, taisez-vous, je crois entendre mon maître.

BYRON. Pauvre jeune homme! (*A Bourdillat.*) Ah! sa vue me ferait mal. Venez, venez, Bourdillat; conduisez-moi à l'appartement que mademoiselle Louise veut bien me destiner. (*Lauzun et Bourdillat sortent par le fond. Louise sort après eux.*)

SCÈNE IV.

SALVOISY, *puis* LOUISE.

(*Il entre par la porte latérale, à droite; il marche lentement, s'arrête, et a l'air de regarder d'un air étonné; il salue à droite, à gauche, comme s'il y avait beaucoup de monde, donnant une poignée de main à droite, à gauche.*)

SALVOISY.

AIR de *la Folle* (Musique de M. Grisard).

Que de monde aujourd'hui! quels courtisans nombreux!
Pour contempler la reine ils viennent en ces lieux...
Ils l'admirent tout haut... moi je l'aime tout bas;
Mon âme est tout entière attachée à ses pas!
Mais je la cherche en vain, et je ne la vois pas!
Pour moi plus de bonheur quand je ne la vois pas!
(*Apercevant Louise qui rentre par la porte du fond.*)

La voilà, c'est la reine, elle sort de son appartement. (*Il la salue et se tient dans une attitude respectueuse.*)

LOUISE, *à part.* Je n'ose l'approcher. (*Haut.*) Monsieur...

SALVOISY. Votre Majesté daigne donc accorder un instant d'entretien à son serviteur.

LOUISE. Toujours elle! et jamais moi.

SALVOISY. Quelle différence! depuis ce jour où vous avez dit: « Sortez, qu'on le chasse! » Ah! je me le rappelle, vous l'avez dit; et alors je ne sais ce qui s'est passé en moi, l'humiliation, la rage, la haine! Oh! oui, je vous haïssais plus que jamais...

LOUISE, *avec joie.* Serait-il vrai?

SALVOISY. Puis, tout à coup, un changement... ah! un changement bien grand; dédaigneuse est hautaine, vous êtes devenue si bonne, si aimable, vos yeux me regardaient avec une expression si douce... tenez, comme en ce moment.

LOUISE. Vous croyez?

SALVOISY. Oh! que je vous trouve ainsi et plus touchante et plus belle! et ces riches habits de soie, ces perles dans vos cheveux, vous les avez ôtés; vous avez bien fait, vous n'en avez pas besoin; je vous aime bien mieux comme cela.

LOUISE, *avec joie.* Vraiment!

SALVOISY. Sans comparaison! Ah! si vous pouviez rester toujours comme vous êtes, ne plus être reine...

LOUISE. Je ne demande pas mieux.

SALVOISY. Vous n'y tenez donc pas?

LOUISE. Du tout, du tout; Versailles, la cour et les majestés, si vous pouviez comme moi oublier tout cela!..

SALVOISY, *avec force.* Vous oublier... Oh! non, je ne le peux pas! vous êtes tout pour moi!

LOUISE, *cherchant à le calmer.* On m'avait parlé d'une amie de votre enfance.

SALVOISY. Attendez... Ah! oui; la reine...

LOUISE. Eh! non. Une jeune fille qui vous était si attachée.

SALVOISY. Attendez... oui, Louise...

LOUISE. Il sait encore mon nom.

SALVOISY, *tristement*. Pauvre enfant! elle est morte.

LOUISE. Eh bien! par exemple, qui vous a dit cela?

SALVOISY. Ah! elle est morte; elle ne vient plus, plus du tout; et si elle vivait... (*Il la prend par la main, et la conduit dans un coin du théâtre, à droite. A demi-voix.*) Vous ne savez pas? ce fut mon premier amour. Oui, je l'aimais avant d'aller à la cour.

LOUISE. Là! ce que c'est que de venir à la cour! Voyez comme tout s'y perd!

SALVOISY. Mais ma mère n'aurait jamais voulu. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*) Ah! elle était bien jolie. (*Louise s'approche. La regardant.*) Moins que vous cependant; bien moins que Votre Majesté.

LOUISE. C'est fini, il est dit qu'il n'y a que moi qu'il ne reconnaîtra jamais.

SALVOISY, *prenant la guitare qui est sur la table, et jouant pendant la ritournelle.*

AIR du *Castillan à Paris* (d'EDOUARD BRUGNIÈRES).

Sans vous, hélas! ma vie était si triste!
Votre aspect seul la charme et l'embellit;
Par votre aspect je respire et j'existe...

LOUISE, *à part, avec joie.*

Ah! pour le coup c'est de moi qu'il s'agit!

SALVOISY.

Oui, sans l'éclat du diadème,
Tout céderait à votre loi...

LOUISE.

Ah! qu' c'est cruel!.. mêm' quand il m'aime,
Cet amour-là...
(*Pleurant.*)
Ah! ah! n'est pas pour moi!

SALVOISY, *se levant et allant à Louise.*

En vous voyant, se glisse dans mes veines
Un feu brûlant et rapide et soudain...
Et cette main que je presse en les miennes ..

LOUISE, *à part, avec joie.*

Oh! cette fois, c'est bien moi! c'est ma main!

SALVOISY, *avec passion.*

Reine chérie!.. ah! tant de grâce
Fait oublier qu'on n'est pas roi!
(*Il l'embrasse.*)

LOUISE, *à part et pleurant.*

Et même, hélas! quand il m'embrasse,
Ces baisers-là, ah! ah! n' sont pas pour moi!
(*Elle le repousse.*)

SALVOISY. Ah! vous êtes fâchée!

LOUISE. Il n'y a peut-être pas de quoi?

SALVOISY. Je vous ai offensée!

LOUISE. Ce n'est pas tant la chose, mais les idées qu'on y attache. (*Salvoisy la salue respectueusement.*) Allons, des respects maintenant. (*Il fait un second salut respectueux, la regarde, puis il sort brusquement par la porte latérale à droite.*)

LOUISE, *le regardant.*

AIR : *Pour le trouver, je cours en Allemagne* (d'YELVA).

Toujours la reine! hélas! quelle est ma peine,
Et que not' sort est étrange aujourd'hui!
Il est trop loin de moi quand je suis reine,
Et paysann' je suis trop loin de lui!
Il guérirait du délir' qui l'égare,
Que tous mes vœux seraient encor déçus!
La folie, hélas! nous sépare,
Et la raison nous sépare encor plus.

SCÈNE V.

LOUISE, BOURDILLAT.

BOURDILLAT. C'est encore moi, mademoiselle Louise. Voici ce que c'est. Un monsieur, une dame et un enfant demandent l'hospitalité; une indisposition du petit bonhomme les oblige de s'arrêter; il leur fallait un asile et un médecin pour une demi-heure. Je me suis trouvé là, votre château aussi; je les ai assurés de mes bons soins, de votre bon accueil, et je vous les amène.

LOUISE. Vous avez bien fait.

BOURDILLAT. J'ai déjà examiné l'enfant; ce ne sera rien du tout. (*Il se met à la table et écrit.*) Une légère prescription.

LOUISE. Je cours à la pharmacie du château.

BOURDILLAT. C'est cela; ils pourront après se remettre en route. (*Louise sort par la porte latérale à gauche.*)

SCÈNE VI.

LA REINE, BOURDILLAT.

LA REINE, *dans le fond, à Vassan qui l'accompagne et qui est resté en dehors.* Surtout ne le quittez pas. (*Entrant vivement et s'adressant à Bourdillat.*) Eh bien! Monsieur, mon fils?

BOURDILLAT. Soyez sans inquiétude, Madame, on prépare ce qui est nécessaire pour lui; dans quelques instants, il sera tout à fait bien.

LA REINE. Ah! Monsieur, que de reconnaissance! Ainsi dans une demi-heure nous pourrons nous remettre en chemin?

BOURDILLAT. Oui, Madame.

LA REINE, *à part.* Quel voyage! il me semble que nous n'aurons jamais atteint la frontière.

BOURDILLAT. Vous venez de Paris, à ce que je présume?

LA REINE. De Paris?.. Non, Monsieur.

BOURDILLAT. Tant pis! vous auriez pu me donner des détails...

LA REINE. Sur quoi donc, Monsieur?

BOURDILLAT. Il circule depuis hier une foule de bruits plus alarmants les uns que les autres.

LA REINE. Vous m'effrayez.

BOURDILLAT. On prétend que le roi a l'intention d'abandonner la partie. On va même jusqu'à indiquer, mais cela se dit à l'oreille, jusqu'à indiquer le jour de son départ.

LA REINE, *à part.* Grand Dieu! on aurait su à l'avance...

BOURDILLAT. En tous cas, je ne lui conseillerais pas de prendre par cette route-ci.

LA REINE, *à part.* Quel supplice!

BOURDILLAT. Le pays est prononcé, excessivement prononcé.

LA REINE, *inquiète et voulant cacher son inquiétude.* Mon Dieu! Monsieur, cette potion que l'on prépare pour mon fils...

BOURDILLAT. Je l'attends, Madame, je l'attends.

LA REINE, *avec impatience.* Ayez, je vous prie, la bonté de voir si vos ordres ont été ponctuellement exécutés.

BOURDILLAT. Des ordres... je n'en ai point à donner à la personne qui a bien voulu se charger... mais ne vous impatientez pas, Madame, je l'entends.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, *remettant une petite bouteille à Bourdillat.* Tenez, regardez; est-ce bien cela que vous m'avez demandé? (*Pendant que Bourdillat examine, elle aperçoit la reine.*) Grand Dieu! (*Elle fait un mouvement pour aller à la reine, qui lui fait signe de garder le silence.*)

BOURDILLAT, *à Louise, après avoir examiné la potion.* Le meilleur pharmacien n'aurait pas mieux préparé cette potion; et quoiqu'on ait besoin de moi au district, je cours près de l'enfant; l'Etat peut bien attendre, tandis qu'un malade...

LA REINE. Que je vous remercie!

BOURDILLAT. Je suis comme ça, je suis médecin avant d'être fonctionnaire, d'autant plus que les fonctions publiques sont gratuites, tandis que les autres...

LA REINE. Croyez que je saurai reconnaître...

BOURDILLAT. Ce n'est pas pour cela que je le dis. (*A Louise, lui montrant la reine.*) C'est la dame que vous voulez bien accueillir, et que je vous recommande. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

LA REINE, LOUISE.

LOUISE, *regardant sortir Bourdillat et venant se jeter aux pieds de la reine.* Ah! Madame, il est donc vrai, et Votre Majesté...

LA REINE. Imprudente! que faites-vous?

LOUISE. Me voilà, comme autrefois, à vos pieds, dans ce palais où j'implorais vos bontés, où vous daigniez me protéger.

LA REINE. Nous avons changé de rôle, mon enfant, car c'est moi, aujourd'hui, qui ai besoin de protection.

LOUISE. La reine de France!..

LA REINE. Je ne le suis plus; errante et fugitive, je suis forcée de chercher un asile sur la terre étrangère.

LOUISE. Grand Dieu!

LA REINE, *avec douleur.* Il le faut. (*Avec résignation.*) Mais, épouse et mère, je sais quels devoirs ces titres m'imposent, et je les remplirai.

LOUISE. Ah! parlez, disposez de moi!

LA REINE. Partie de Paris secrètement hier au soir avec le roi, j'ai été obligée de le quitter sur la route pour faire soigner mon enfant malade. Si je ne m'arrête qu'un instant, je puis, j'espère encore, le rejoindre avant la ville prochaine.

SCÈNE IX.

VASSAN, LA REINE, LOUISE.

VASSAN, *accourant.* Ah! Madame! ah! reine. (*Il s'arrête en voyant Louise.*)

LA REINE. Oh! vous pouvez parler, monsieur de Vassan; c'est une amie. Eh bien! mon fils?

VASSAN. Va beaucoup mieux, infiniment mieux. Nous pourrons repartir dans un quart d'heure, ce qui est essentiel; car il est perdu, et vous aussi, Madame, si nous tardons à nous remettre en route.

LA REINE. Expliquez-vous.

VASSAN. Le médecin qui nous a introduits dans ce château, qui nous y a installés avec tant de grâce, est une des autorités du pays.

LA REINE. Il serait vrai!

LOUISE. Hélas! oui, Madame.

VASSAN. Il a sans doute des ordres, des instructions secrètes; c'est peut-être un piége qu'il nous a tendu en nous conduisant ici, chez un de vos anciens ennemis.

LOUISE. Ah! Madame, ne le croyez pas.

LA REINE. Et chez qui suis-je donc?

VASSAN. Chez M. de Salvoisy, ce jeune homme qui, jadis, osa pénétrer dans les appartements de Trianon, et dont l'audace fut punie par la perte de sa raison.

LA REINE, *avec un peu de douleur.* Ah! oui, je me rappelle. (*A Louise.*) Est-ce que le malheureux?..

LOUISE. Ah! mon Dieu! Madame, toujours; il ne pense qu'à la reine.

LA REINE. Pauvre jeune homme!

VASSAN. Jugez alors du danger que court Votre Majesté. Aussi, quand tout à l'heure je l'ai rencontré face à face, et que je l'ai vu fixer sur moi ses yeux avec une expression tout à fait extraordinaire, je ne me suis pas amusé à lui demander de ses nouvelles, j'ai doublé le pas pour lui échapper.

LA REINE. L'infortuné! malgré lui, peut-être, s'il me voit il me nommera, me trahira.

LOUISE. Il vous aime tant!

VASSAN. Et une amitié comme celle-là vous dénoncerait pour vous sauver.

LA REINE. Il faut donc se hâter. Monsieur de Vassan, voyez à presser notre départ.

VASSAN. Oui, Madame. (*Il sort par le fond.*)

LA REINE. Et vous, ma chère enfant, tâchez d'ici là que M. de Salvoisy ne m'aperçoive pas.

LOUISE. Il doit être rentré dans son appartement, je vais l'y enfermer. Vous, Madame, restez dans ce salon. On n'y viendra pas, vous n'y courez aucun danger, et dans quelques instants j'espère vous apporter de bonnes nouvelles. (*Elle sort par la porte latérale à droite, après avoir baisé la main de la reine, et on l'entend en dehors fermer la porte à droite.*)

SCÈNE X.

LA REINE, *seule.*

(*Elle s'assied à droite du théâtre.*)

Oh! quel voyage! quel voyage! A chaque instant de nouvelles craintes, de nouveaux périls; un cocher qui, à peine sur son siége, s'égare dans les rues de Paris et perd une heure avant d'arriver à la barrière! une heure, dans une fuite comme la nôtre! et la fatalité, quand nous avons besoin de l'obscurité la plus profonde, qui nous force à choisir la nuit la plus courte de l'année. Ce n'est rien encore; tout devait tendre à ne point éveiller la curiosité, les soupçons. Eh bien! deux voitures, des chevaux sans nombre, des gardes, des coureurs; tout l'attirail d'un souverain qui visite son empire. Ah! je n'accuse pas mes amis; mais que souvent leur zèle est maladroit! et mon fils qui tombe malade! et le hasard qui me fait entrer dans ce château, où m'attend un danger, le moins prévu de tous. (*Elle écoute.*) Du bruit!.. qui peut venir? (*Elle se lève.*) Ah! courons vers mon fils... Ciel! M. de Salvoisy!

SCÈNE XI.

SALVOISY, LA REINE.

(*Salvoisy entre par la porte du fond qu'il referme précipitamment à double tour, et retire la clé qu'il met dans sa poche.*)

SALVOISY. Vassan! Vassan! le marquis de Vassan! Oh! je l'ai reconnu, je les reconnais tous; c'est devant lui, c'est devant eux qu'elle m'a dit : « Sortez, « sortez; c'est un fou! c'est un fou! »

LA REINE. Et aucun moyen de lui échapper! (*Elle cherche à se sauver; mais à chaque instant elle s'arrête dans la peur d'être vue.*)

SALVOISY, *riant*. Ah! je suis fou!

LA REINE, *voyant toutes les portes fermées*. Impossible de sortir!

SALVOISY, *l'apercevant*. Une femme! une femme ici! (*Il s'approche.*) Qui est-elle? (*Il va à elle brusquement; la reine cherche à l'éviter, mais il l'arrête.*) Que voulez-vous, Madame? (*La reine le regarde avec dignité.*)

SALVOISY. Ah! (*Il jette un cri affreux et reste la bouche béante.*)

LA REINE. Monsieur de Salvoisy...

SALVOISY, *après un instant de silence*. Cette voix! la reine... (*Il la regarde avec admiration, puis fait un mouvement pour s'avancer vers elle. La reine, d'un geste imposant, lui fait signe de s'arrêter. Il reste immobile.*) Et cependant ces traits si fiers, si imposants... ce ne sont plus ces regards de bonté et de tendresse qui me consolaient : ce n'est pas la reine que j'aimais; c'en est une autre dont la vue m'impose et me rend tremblant.

LA REINE, *s'approchant*. Oh! je n'ai plus peur... pauvre insensé!

SALVOISY. Insensé! non; il y avait un poids affreux (*Montrant son cœur.*) là! (*Portant la main à son front.*) là surtout... c'était la nuit, et voici le jour.

LA REINE. Monsieur de Salvoisy!..

SALVOISY. Oui, c'est moi; c'est mon nom. Vous êtes la reine, rien que la reine, voilà tout; mais il y a quelque chose qui me manque, et que je ne puis comprendre; quelque chose que je ne puis dire, et que je cherche... (*Apercevant Louise qui entre par la porte latérale à droite.*) Ah! la voilà!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE. Madame, Madame, il n'était pas dans la chambre; il s'était échappé.

LA REINE. C'est lui! tais-toi.

SALVOISY. Non, non, parlez encore, voilà la voix que j'attendais; c'est elle; elles étaient deux.

LA REINE, *à Louise*. Mais il m'a reconnue; il dit qu'il n'est pas fou.

LOUISE. Mon pauvre maître!

LA REINE. Il prétend que ma vue lui a rendu toute sa raison.

LOUISE. Elle la lui ferait perdre au contraire; et je vais l'emmener.

SALVOISY, *qui, pendant ce temps, a cherché son nom*. Louise!

LOUISE, *se jetant dans ses bras*. Il me reconnaît! pas pour longtemps peut-être! mais c'est égal, je n'ai jamais été plus heureuse! et si ce n'étaient les dangers de Votre Majesté...

SALVOISY, *vivement*. Des dangers! la reine est en danger?

LOUISE, *effrayée*. Ah! mon Dieu! ça le reprend déjà... (*Apercevant quelqu'un qui entre.*) Bourdillat!

LA REINE. C'est fait de nous.

SALVOISY. Bourdillat!

LOUISE, *restant auprès de lui*. Un ennemi de la reine! du silence!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BOURDILLAT, *puis* VASSAN.

BOURDILLAT. Madame, j'ai l'honneur de vous annoncer que le petit jeune homme, monsieur votre fils, est tout à fait rétabli. Cette fois, la maladie a eu peur du médecin; ordinairement c'est le malade!

LA REINE. Nous pouvons donc partir?

VASSAN. Oui, Madame, je venais vous l'annoncer.

BOURDILLAT. Et moi, je ne vous conseille pas de vous mettre en route dans ce moment, car je viens d'apprendre au district que les circonstances sont graves.

TOUS LES AUTRES. O ciel!

BOURDILLAT. J'ajouterai même, de mon chef, excessivement graves.

LA REINE. Quoi! Monsieur, vous avez des nouvelles de Paris?

BOURDILLAT. Des nouvelles extraordinaires; toute la famille royale est décidement partie.

SALVOISY, *brusquement et s'avançant auprès de Bourdillat*. Partie! et la reine?

BOURDILLAT. La reine! nous y voilà; à ce mot seul, la tête déménage.

SALVOISY, *lui secouant rudement la main*. Eh! non, morbleu, non; je vous répète que je vous entends, que je vous reconnais; je vous reconnais tous; j'ai ma raison.

BOURDILLAT. C'est ce qu'ils disent toujours.

SALVOISY. Ils ne voudront pas me croire à présent.

LOUISE. Eh! si, vraiment; on vous croit, on en est persuadé... (*A Bourdillat.*) Pourquoi, aussi, allez-vous le contrarier?

BOURDILLAT. Cela ne m'arrivera plus.

SALVOISY. Eh bien! donc, répondez; pourquoi la reine a-t-elle quitté Versailles, et sa cour, et le trône?

BOURDILLAT. Parce qu'il n'y a plus de Versailles, plus de trône; tout est bouleversé, renversé...

SALVOISY. Bourdillat est fou.

BOURDILLAT. Moi! Par exemple, cela lui va bien.

SALVOISY. Et je vous demande...

LA REINE, *regardant Salvoisy, et avec intention*. Non! M. Bourdillat a raison; la reine cherche en ce moment à gagner la frontière, et elle serait perdue si on la reconnaissait. (*Moment de silence et signe d'intelligence entre la reine, Vassan, Salvoisy et Louise.*)

BOURDILLAT, *qui pendant ce temps a pris une prise de tabac*. Ce qui ne manquera pas d'arriver si elle passe par ici.

LOUISE. Comment cela?

BOURDILLAT. Je me charge de l'arrêter, ce qui ne sera pas difficile; car voilà son signalement qui vient d'arriver, et je m'en vais vous lire... (*Il décachète la lettre.*)

LA REINE ET VASSAN, *à part*. O ciel!

LOUISE, *à part*. Tout est perdu.

SALVOISY, *arrachant le papier des mains de Bourdillat*. Une lettre de la reine!

BOURDILLAT. Eh bien! qu'est-ce qu'il fait, ce maudit fou?

SALVOISY, *allant au bout du théâtre, à gauche*. Elle restera là, sur mon cœur.

BOURDILLAT, *allant à lui*. Mais, monsieur le vicomte... (*A Louise.*) Mademoiselle Louise, aidez-moi donc à le lui reprendre.

SALVOISY. Non, non, je ne souffrirai pas qu'on la lise, que personne ne la voie, et pour en être plus sûr... (*Il la déchire en morceaux.*)

LA REINE. Ah! je respire!

VASSAN. Et moi aussi...

BOURDILLAT. Mais c'est le signalement que vous avez mis en morceaux! Impossible maintenant d'arrêter la reine!

SALVOISY, *avec chaleur*. L'arrêter! (*Courant à Bourdillat.*) Savez-vous que je m'y oppose, que je la défends, que je lui suis dévoué, et qu'à tout prix je la sauverai?

BOURDILLAT. Eh bien! oui, oui, mon ami! oui, vous la sauverez. (*Bas, à Vassan.*) Il faut dire comme lui pour empêcher un accès. (*A Salvoisy.*) Nous la sauverons, nous la sauverons tous, n'est-il pas vrai? (*Entre ses dents, à la reine et à Vassan.*) En attendant, l'ordre est donné sur toute la route; et si elle n'a pas un passe-port signé par les autorités...

LA REINE, *avec effroi*. Un passe-port?

LOUISE, *remarquant le trouble de la reine*. Elle n'en a pas!

SALVOISY, *à Bourdillat, après un silence*. Un passe-port; qu'est-ce que c'est que cela?

BOURDILLAT. Je vais vous en montrer. (*En tirant un de sa poche.*) Tenez, tenez, mon bon ami; ce sont des papiers imprimés, sans lesquels on ne peut, grâce au ciel, ni voyager dans le pays ni passer la frontière. Tout le monde en a.

SALVOISY. Pourquoi, alors, n'en ai-je pas?

BOURDILLAT. Puisque vous restez ici...

SALVOISY. Et si je veux sortir, si je veux voyager.

BOURDILLAT. Une autre idée, à présent.

SALVOISY. Et je veux voyager, à l'instant même, ou seul, ou avec vous; non, avec Louise, je l'aime mieux.

BOURDILLAT. Et moi aussi.

SALVOISY, *le prenant par la main et le faisant asseoir sur le fauteuil devant la table*. Là, là, mettez-vous là, et faites-moi un passe-port (*Montrant Louise qui est près de la table.*) pour elle et pour moi.

BOURDILLAT. Mais, mon cher, ci-devant monsieur le vicomte...

SALVOISY, *avec fureur*. Je vous l'ordonne, morbleu! ou sinon...

LOUISE. Ah! mon Dieu! c'est plus fort que jamais; le voilà furieux à présent.

BOURDILLAT. Ne vous fâchez pas, je vais vous l'écrire. (*A Louise.*) Et si, grâce à ce passe-port, il veut passer dans sa chambre, un bon tour de clé, et qu'il ne sorte pas de la journée... (*Pendant ce temps, Salvoisy va ouvrir la porte du fond. Bourdillat écrit et répète en écrivant.*) Laisser librement circuler, etc., etc., monsieur de Salvoisy, etc., etc., et mademoiselle Louise Durand, native de cette commune, etc., etc. (*A Salvoisy.*) Quant au signalement, vous n'y tenez pas...

SALVOISY. J'y tiens.

BOURDILLAT. A la bonne heure! ce ne sera pas long. Louise Durand. (*Regardant Louise qui est devant lui.*) Yeux bleus...

SALVOISY. Non, noirs.

BOURDILLAT. Bleus.

SALVOISY. Noirs.

BOURDILLAT. Comment! noirs? la voilà, regardez plutôt.

SALVOISY. Je veux qu'elle ait les yeux noirs.

BOURDILLAT. Je veux, je veux... Mon cher ami, vous ne pouvez pas faire que ce qui est bleu soit noir.

SALVOISY. Quand je vous dis que je le veux... (*Regardant la reine.*) C'est comme cela que je la vois.

LOUISE. Ah! mon Dieu! ne le contrariez pas, la couleur n'y fait rien.

BOURDILLAT. Au fait, ça m'est bien égal. (*Ecrivant.*) Yeux noirs, (*Regardant Louise.*) sourcils châtains.

SALVOISY. Noirs.

BOURDILLAT. C'est juste, noirs : quant à vous... (*Regardant Salvoisy.*) Visage long, cheveux bruns.

SALVOISY. Du tout, je n'en veux pas. (*Regardant Vassan.*) Nez court, visage rond, cheveux blancs.

BOURDILLAT, *impatienté*. Cheveux blancs, c'est trop fort.

SALVOISY. Est-ce que je ne suis pas le maître d'être comme je veux; je suis le seigneur du pays.

BOURDILLAT, *se levant*. C'est-à-dire vous l'étiez. (*Salvoisy furieux le saisit à la gorge.*) Non, non, vous l'êtes encore... tout ce qu'il vous plaira... Si celui-là n'est pas fou... il a aujourd'hui dix degrés de plus. (*Il finit d'écrire le passe-port.*) Voilà qui est bien en ordre. (*Le remettant à Salvoisy.*) Vous pouvez partir. (*A Louise.*) Hâtez-vous de l'enfermer; moi, je cours au district prévenir mes collègues du signalement qu'il a déchiré, (*En sortant.*) et réparer, s'il se peut, la sottise que je lui ai laissé faire. (*Il sort par le fond; Louise sort avec lui.*)

SCÈNE XIV.

VASSAN, LA REINE, SALVOISY.

(*Salvoisy va jusqu'à la porte pour s'assurer que Bourdillat est parti, puis il revient auprès de la reine, et lui présente respectueusement le passe-port.*)

SALVOISY.

AIR de *Colalto*.

Que cet écrit rachète mon pardon,
Fuyez.

LA REINE.

Je reste confondue
Est-il possible?.. eh quoi! votre raison...

SALVOISY.

Qui me l'avait ôtée ici me l'a rendue.
Mais les tourments qu'on m'a fait éprouver
Ont à mon cœur fourni ce stratagème;
Et j'ai voulu qu'hélas! mon malheur même
Servît encore à vous sauver.

LA REINE, *hésitant à prendre le passe-port*. Mais je ne sais si je dois... car enfin, c'est vous exposer.

LOUISE, *qui est rentrée à la fin du couplet*. Oui, Madame, partez vite... (*Elle prend le passe-port que tenait encore Salvoisy. Au même instant paraît Byron.*) Dieu! M. de Lauzun.

LA REINE. Je suis perdue.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BYRON.

BYRON, *à Louise*. Eh bien! où allez-vous donc ainsi,

ma belle enfant? et quel est ce papier que vous tenez?

LOUISE. Un passe-port que M. Bourdillat a délivré à moi et à M. de Salvoisy, qui veut visiter son château de Clermont en Argonne.

BYRON. Mais ce passe-port n'est pas valable, s'il n'est pas visé par l'autorité militaire du pays, par moi.

LA REINE ET VASSAN. O ciel!

LOUISE. Eh bien! si vous vouliez, Monsieur, tout de suite, tout de suite, car je suis bien pressée.

BYRON, *s'approchant de la table et lisant le passe-port.* Me préserve le ciel de jamais faire attendre une jolie femme. (*Lisant.*) Yeux noirs, cheveux blancs. (*Il la regarde, et regarde en même temps Salvoisy.*) Eh! mais... ce signalement n'est ni le vôtre ni celui de votre maître.

LOUISE. Qu'importe?

BYRON. Ce qu'il importe? mais c'est très-nécessaire, dans ce moment surtout où quelque événement sans doute se prépare : car j'ai rencontré un collègue de Bourdillat qui courait au poste voisin requérir la force armée.

LOUISE. Et pourquoi donc?

BYRON. Pour une arrestation à faire, disait-il, ici, en ce château.

LA REINE. Fuyons. (*Elle fait quelques pas vers la porte du fond.*)

BYRON, *qui est remonté aussi, la voit et la reconnaît.* Que vois-je? la reine!

LA REINE. Oui, monsieur le duc, la reine que vous avez calomniée, trahie, et qui n'a plus qu'à être livrée par vous à ses ennemis.

BYRON, *après un instant de silence, signant le passe-port et le remettant à Louise.* Tenez, Louise, Byron n'a rien vu. (*Louise prend le passe-port. Vassan sort par la porte à gauche.*)

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

(*A la reine.*)

Partez, Madame, et que la Providence
A votre fuite accorde son secours;
Pour le salut de la reine de France,
Lauzun encor sacrifierait ses jours.

SALVOISY.

D'un honnête homme, ah! voilà le discours.
Sous des couleurs anciennes ou nouvelles,
L'opinion nous a tous désunis;
Mais à l'honneur restons toujours fidèles :
L'honneur est de tous les partis.

(*Musique jusqu'à la fin. Final du troisième acte de Gustave.*)

VASSAN, *rentrant.* Partons, Madame, la voiture est en bas. (*Il donne la main à la reine, Louise les accompagne ; au moment de sortir, la reine s'arrête un instant: Salvoisy se met à genoux devant elle et lui baise la main. La reine sort en témoignant sa reconnaissance à Louise et à Salvoisy, Byron passe à droite du théâtre.*)

LOUISE. On monte par cet escalier. (*Montrant la droite, elle va regarder.*) C'est Bourdillat et son collègue.

SALVOISY, *à la reine et à Vassan.* Hâtez-vous. (*A part.*) Je saurai bien l'arrêter le temps nécessaire pour protéger sa fuite, quand pour cela je devrais encore redevenir fou. (*Courant à Bourdillat, qui paraît sur la première porte à droite, et le saisissant au collet.*) Halte-là, on n'entre pas.

BOURDILLAT, *effrayé, à ceux qui le suivent.* Encore ce fou! N'avancez pas, vous autres. (*Salvoisy tient de la main gauche au collet Bourdillat qui n'ose avancer, et de la droite il fait signe à Louise de ne pas avoir peur.*)

FIN DE SALVOISY.





HÉLOISE



33.

suis

te:

'est

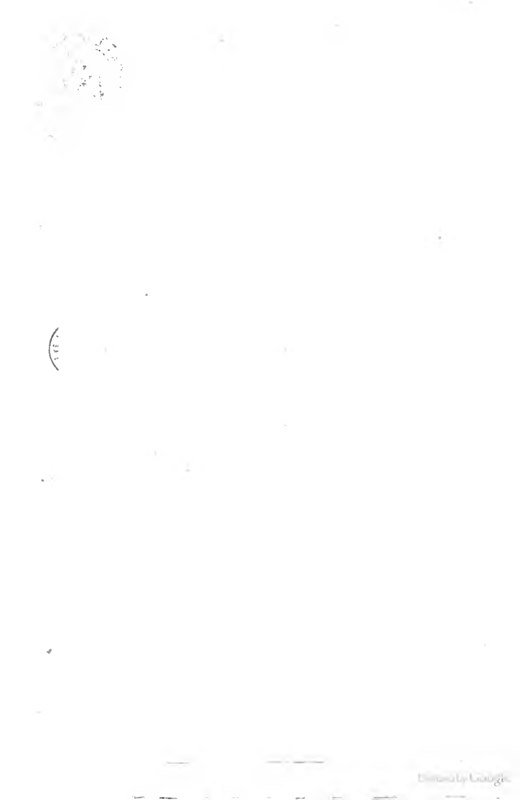
ille
t le
ion
est
est

re:
er-
e...
rée
vue

r le

ant
oi-

on.
la
!...
t le
, à



LA CHANOINESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 décembre 1833.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. FRANCIS-CORNU.

Personnages.

MADEMOISELLE HÉLOISE DE MONTLUÇON, chanoinesse.
GABRIELLE, sa nièce.
LE GÉNÉRAL BOURGACHARD.
HENRI, son neveu.
ANASTASE, domestique de mademoiselle de Montluçon.

La scène se passe au château de Montluçon, près de Loches, en Touraine.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond; croisées dans les angles. Portes latérales. Auprès de la porte à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, Héloïse, assise auprès de la table, tient une lettre qu'elle vient de lire.*)

HÉLOISE, *se levant.* Arriver ainsi à l'improviste! et ne m'en prévenir qu'une heure d'avance! Que faire, mon Dieu! Quel parti prendre? A chaque instant je crois entendre sa voiture, et je n'ai encore rien décidé... rien inventé... j'ai si peu d'imagination!

Air du *Fleuve de la vie.*

D'autres, quand gronde la tempête,
Montrent de l'audace et du cœur;
Moi, pour un rien je perds la tête,
Et me trouve mal quand j'ai peur!..
Comment, dans cette inquiétude,
Leur dérober mon embarras?..
Les honnêtes femmes, hélas!
Ont si peu d'habitude!

Si je courais à sa rencontre... mais nous n'aurions qu'à nous croiser en route. Il vaut mieux l'attendre, et tâcher d'être seule en ce château au moment de son arrivée... Qui vient là?.. que voulez-vous, Anastase?..

SCÈNE II.

HÉLOISE; ANASTASE, *entrant par le fond.*

ANASTASE. C'est M. l'abbé Cambry qui demande à voir mademoiselle de Montluçon...

HÉLOÏSE. Ah! mon Dieu! je ne puis pas...

ANASTASE. Il vient parler pour ces petits orphelins que Mademoiselle a pris sous sa protection.

HÉLOÏSE. C'est égal, je n'y suis pas... je suis malade.

ANASTASE. Ah! que c'est heureux! le docteur Gobinel est avec lui.

HÉLOÏSE, *à part.* C'est encore pis.

Air de *Calpigi.*

Ah! mon Dieu! que dire et que faire
A ses propos pour me soustraire!
Il faut éviter son regard...
Des médecins le plus bavard!

ANASTASE.

Chacun le traite avec égard.

HÉLOÏSE.

Par économie on l'invite :
Car, en recevant sa visite,
On s'épargne un abonnement
Au journal du département.

Dites que je ne peux voir personne .. que je suis dans mon oratoire.

ANASTASE. J'entends, Mademoiselle est en retraite: ils comprendront cela.

HÉLOÏSE. C'est bien...

ANASTASE. D'ailleurs, ils vous verront tantôt... c'est votre soirée...

HÉLOÏSE. Comment, c'est mercredi?

ANASTASE. Oui, vraiment. Le jour où toute la ville de Loches vient ici au château faire le reversis et le boston... Il n'y a pas dans notre endroit de réunion plus brillante. C'est tout naturel : Mademoiselle est si aimée, si considérée! une personne pieuse qui est si riche!...

HÉLOÏSE. C'est bien...(*Elle passe à gauche du théâtre : à part.*) Il ne manquait plus que cela; soixante personnes qui seront témoins... Et si je les décommande... si, pour la première fois depuis cinq ans, ma soirée n'a pas lieu... qu'est-ce que l'un va penser? Ma vue se trouble... ma tête s'en va...

ANASTASE. Mademoiselle se trouve mal?...

HÉLOÏSE. Je sens qu'en effet... (*Elle s'appuie sur le dos du fauteuil auprès de la table.*)

ANASTASE, *à part.* Elle ne fait que cela... (*Cherchant de tous côtés.*) Ah! mon Dieu! le flacon de Mademoiselle... son eau de mélisse...

HÉLOÏSE, *brusquement.* Ciel!.. le fouet du postillon. (*Regardant par la fenêtre à gauche.*) Au bout de la grande avenue, une voiture, je ne me trompe pas!... Anastase, mon cher Anastase... renvoie à l'instant le docteur et l'abbé Cambry... je les verrai tantôt, à

ma soirée... mais qu'ils s'en aillent... par la porte du parc, entends-tu?.. Je désire qu'ils examinent mes nouveaux dahlias, et mon raisin muscat, qui est superbe.

ANASTASE. Oui, Mademoiselle... (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc? elle qui d'ordinaire est si calme, si posée!..

HÉLOÏSE. Et puis tu courras à la grille, où à l'instant vient d'arriver une voiture de poste... Et la personne qui est dans cette voiture, tu la feras monter ici par cet escalier dérobé, et tâche qu'on ne l'aperçoive pas...

ANASTASE. Oui, Mademoiselle... Demanderai-je le nom de ce monsieur?

HÉLOÏSE, *indignée*. Un monsieur!.. Qu'est-ce à dire, Anastase?.. Et pour qui me prenez-vous?

ANASTASE. Pardon; je voulais dire cette demoiselle...

HÉLOÏSE, *avec colère*. Ce n'est point une demoiselle...

ANASTASE, *à part*. Ni homme, ni femme... qui diable ça peut-il être? (*Haut.*) Enfin, quoi que ce soit.... c'est dit, je vais renvoyer les deux, et vous amener l'autre...

HÉLOÏSE. C'est bon... sortez... (*Anastase sort par le fond.*)

SCÈNE III.

HÉLOÏSE, *seule*. Ah! mon Dieu!.. mon Dieu!.. Voyez-vous déjà les idées de ces gens-là! et pourtant il n'y a rien encore... qu'est-ce que ce sera donc plus tard?.. Moi une femme si respectée... une chanoinesse!

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Oui, moi si pure et si sévère,
Je suis coupable de détour,
D'impatience et de colère...
Trois péchés! rien qu'en un seul jour!
Mais la vertu, que seule ici j'écoute,
Est un trésor si rare à conserver,
Qu'il faut bien, hélas! qu'il en coûte
Quelque chose pour la sauver.

Et à tout prix, et quand je devrais... Ciel! la porte s'ouvre... c'est elle, ma nièce, ma chère nièce Gabrielle! (*Montrant la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

HÉLOÏSE; GABRIELLE ET ANASTASE, *entrant par la porte latérale à gauche.*

GABRIELLE, *l'embrassant*. Ma chère tante!

ANASTASE. Sa nièce!

HÉLOÏSE. Anastase, sortez...(*Anastase sort en regardant Gabrielle.*) Ah! voilà bien les traits de mon pauvre frère!

GABRIELLE. Vous me reconnaissez donc encore depuis dix ans que je suis loin de vous, que j'ai quitté la France!...

HÉLOÏSE. Oui, oui, cela fait toujours plaisir de se retrouver en famille; et ce plaisir-là, j'ai du mérite à l'éprouver... car j'aurais autant aimé que tu ne fusses pas venue...

GABRIELLE. Comment, ma tante!..

HÉLOÏSE. Je m'explique mal.. Je veux dire que je suis bien heureuse de te voir, de t'embrasser... mais la joie, la surprise... Arriver ainsi sans me prévenir!

GABRIELLE. Et le moyen de faire autrement? Il y avait un an que j'avais perdu mon père, tous les biens qu'il m'avait laissés à la Guadeloupe venaient d'être réalisés... que pouvais-je faire de mieux que de revenir en France, près de vous, ma seule parente?.. je me suis embarquée sur le premier bâtiment qui mettait à la voile...

HÉLOÏSE. Comment! si jeune, entreprendre un pareil voyage!

GABRIELLE. Ça donne de la hardiesse; ça aguerrit. Maintenant je ne crains plus rien. Arrivée, il y a trois jours, au Havre... hier à Paris, ce matin à Tours, je suis venue aussi vite que ma lettre, tant j'avais envie de vous revoir!

HÉLOÏSE. Je t'en remercie; mais il n'est pas moins vrai que ta présence me met dans le plus grand embarras...

GABRIELLE. Est-il possible!

HÉLOÏSE. Oui, mon enfant; et si tu ne viens pas à mon aide, ton arrivée va me faire perdre honneur, repos, considération; enfin tout ce que j'ai de plus cher au monde...

GABRIELLE. Et comment cela, mon Dieu?

HÉLOÏSE. C'est un secret dont toi seule auras connaissance; mais, quelque terrible qu'il soit, te voilà une femme, tu as dix-huit ans, on peut tout te dire, et, si j'en crois tes lettres, on peut se fier à ton amitié, et surtout à la bonté de ton cœur.

GABRIELLE. Mais parlez donc, parlez vite, puisque je puis adoucir vos chagrins; ce devrait être déjà fait.

HÉLOÏSE. Ma bonne Gabrielle!...

GABRIELLE. Dame! entre demoiselles... car vous l'êtes comme moi!.. demoiselle majeure, et voilà tout.

HÉLOÏSE. Plût au ciel!...

GABRIELLE. Qu'est-ce à dire?

HÉLOÏSE. Tu n'étais pas en France il y a huit ans, tu étais déjà partie avec ton père pour les colonies; mais tu as entendu parler... de tous les événements arrivés alors...

GABRIELLE. Sans doute! la restauration.... l'occupation étrangère, qui rendit mon père si malheureux, et qui vous brouilla presque avec lui, car vous aimiez les étrangers.

HÉLOÏSE. Moi!..

GABRIELLE. Certainement, vous avez toujours été faubourg Saint-Germain... il n'y a pas de mal, ma tante; mais poursuivez. Vous disiez qu'à cette époque...

HÉLOÏSE. J'étais près de Nogent, à l'abbaye du Paraclet, lorsque les Russes s'en emparèrent...

GABRIELLE. Ah! ma pauvre tante!..

HÉLOÏSE. Du tout, tu ne me comprends pas. Ils étaient commandés par le général Kutusof, que j'avais connu aux bals de l'ambassadeur Kourakin. Il me protégea, me fit respecter, et me donna même, avec une galanterie toute moscovite, ses chevaux et une voiture à ses armes pour retourner à Paris.

GABRIELLE. Je ne vois pas jusqu'ici grand malheur!

HÉLOÏSE. Attends donc!.. J'arrivai ainsi, sans danger, à travers les postes ennemis, jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre, occupée alors par un escadron de Cosaques. C'était la veille de la bataille de Montmirail, et je me logeai à l'hôtel de France. L'aubergiste, un brave homme qui pensait très-bien, me prenant, à ma voiture, pour une princesse russe, s'empressa de me donner un bon souper, une belle chambre et un excellent lit, où je ne tardai pas à m'endormir profondément. Je fus réveillée au milieu de la nuit par un grand bruit... des cris...

GABRIELLE. Effrayants...

HÉLOÏSE. Non, des cris de joie, le choc des verres et

des chansons à boire, en français. Il paraît que des grenadiers de Bonaparte venaient de débusquer les Cosaques et s'étaient emparés de leur souper, qu'ils avaient trouvé tout servi.

GABRIELLE. Il n'y a pas grand mal...

HÉLOÏSE. Attends donc! la salle à manger était au-dessous de ma chambre, et j'entendais leurs discours... Furieux des atrocités commises par les Russes, et animés par le vin de Champagne qu'ils buvaient à discrétion... ils étaient dans le pays, ils s'excitaient à grands cris à la vengeance, lorsque cet imbécile d'aubergiste entra dans l'appartement, en leur disant : « Silence donc, Messieurs! il y a là-haut une prin- « cesse russe que vous allez réveiller. » A ce mot, partit un éclat de rire général, et au milieu du tumulte, j'entendis l'un des convives s'écrier : « C'est « moi seul que cela regarde : représailles, mes amis... « représailles! »

GABRIELLE. Ah! mon Dieu! me voilà toute tremblante...

HÉLOÏSE. Et moi aussi, car un officier venait d'entrer dans ma chambre, dont il avait refermé la porte.

GABRIELLE. Il fallait s'écrier : Je suis mademoiselle de Montluçon, je suis Française.

HÉLOÏSE. C'est bien ce que je voulais faire; mais la peur m'avait saisie, et quand j'ai peur, je perds la tête... je me trouve mal!..

GABRIELLE. C'était bien le moment!..

HÉLOÏSE. Que te dirai-je? quand je revins à moi, le tambour et le clairon retentissaient de tous côtés, le canon se faisait entendre, il était à peine jour, et la bataille commençait déjà, j'étais seule; et à terre, à mes pieds, je trouvai un portefeuille à demi ouvert, contenant quelques lettres et quelques papiers, dont je m'emparai; mais une fièvre violente me tint plusieurs mois entre la vie et la mort. (*Un instant de silence, après lequel Héloïse continue.*) Et l'année suivante, quand tout fut pacifié, quand je vins m'établir ici, en Touraine, dans ce château de Loches, que j'avais acheté, et où personne ne me connaissait... je dis que ma nièce, ma seule parente, une jeune personne nouvellement mariée...

GABRIELLE. Moi...

HÉLOÏSE. Justement! madame de Saverny... m'avait confié, avant son départ pour la Guadeloupe, un jeune enfant qu'elle ne pouvait emmener avec elle, et que j'ai fait élever ici sous mes yeux.

GABRIELLE. Ah! mon Dieu! qu'avez-vous fait là?

HÉLOÏSE. Un mensonge qui sauvait ma réputation, sans compromettre la tienne; car je croyais que tu ne reviendrais jamais en France... et de si loin... à la Guadeloupe, que pouvait te faire ce qui se passait ici, à Loches? Mais voilà que tu arrives sans me rien dire, et que tu te trouves...

GABRIELLE. Mariée, et mère de famille!..

HÉLOÏSE. Pour quelques jours seulement : car, puisque te voilà, nous quitterons ce pays, nous irons à Paris, en Italie, en Allemagne, où tu voudras... Mais ici ne les détrompe pas, ou c'est fait de moi... je suis perdue!

GABRIELLE. Et en quoi donc? Qui pourra vous accuser, quand on connaîtra la vérité?

HÉLOÏSE. Est-ce qu'on la croira jamais? tu ne sais pas aujourd'hui, en 1822, comme Loches est petite ville et mauvaise langue, surtout à l'égard des personnes qui ont quelque piété, quelque dévotion... et des opinions comme il faut! Ils seraient si heureux de me trouver en faute, moi qu'ils appellent une *ultra!..* Et puis cet enfant, je l'ai élevé avec un soin, une tendresse, dont tout le monde a été édifié et attendri... On disait : « Quelle bonne tante! quelle générosité! » Je laissais croire, je me laissais louer, et maintenant il faudrait avouer.. Oh! non, plutôt mourir! et si tu n'as pas pitié de moi, si tu repousses ma prière, tu n'as plus de tante...

Air de *Renaud de Montauban.*

Que mon seul vœu soit écouté:
De vingt amants à toi l'hommage!
A toi la grâce et ta beauté!
Car le ciel te laisse en partage
Amour, plaisir *et cætera*...
Laisse-moi du moins l'avantage
D'être respectée... A mon âge,
On n'a plus que ce bonheur-là.

GABRIELLE. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Le ciel m'est témoin que je vous aime bien, que je donnerais ma vie pour vous; mais ce que vous me demandez là...

HÉLOÏSE. Est ce qu'il y a de plus simple au monde.

GABRIELLE. Vous trouvez?.. accepter ainsi un mari!

HÉLOÏSE. Est-ce cela qui t'embarrasse? tu n'en as plus, tu es veuve.

GABRIELLE. C'est toujours une bonne chose... c'est cela de moins...

HÉLOÏSE. Le nom de Saverny, que je t'avais donné, est celui d'un officier que nous avions connu autrefois, mais qui depuis longtemps est mort en Russie.

GABRIELLE. A la bonne heure! mais le reste?..

HÉLOÏSE. Dans huit jours, je te rends ta parole; et d'ici là, dans cette ville où personne ne te connaît, tu seras environnée de soins, d'hommages et de compliments... car, vrai, il est charmant.

GABRIELLE. Je n'en doute pas; mais vous ne savez point que j'avais, en venant vous trouver, des vues, des idées, qui font que... enfin... ma tante, c'est très-désagréable...

HÉLOÏSE. Et pourquoi cela?

GABRIELLE. Parce que... parce qu'à bord du bâtiment sur lequel nous avons fait la traversée, il y avait un jeune marin, un enseigne de vaisseau, qui a eu pour moi, et pour la gouvernante qui m'accompagnait, tant de soins, tant d'attentions... et sans me connaître! car moi, en voyage, je ne dis jamais rien; lui, c'est différent, il dit tout ce qu'il pense, et vingt fois, sans s'en douter, il m'a avoué qu'il m'aimait, qu'il m'adorait. Ces marins ont tant de franchise!

HÉLOÏSE. Est-il possible!..

GABRIELLE. Oui, ma tante, et sans savoir si j'étais riche ou non, me croyant orpheline, sans appui, sans protecteur, il m'a offert sa main, sa fortune, ce qui est fort bien à lui. Et quoique vif, impatient, s'emportant aisément, il est très-aimable, très-gentil... enfin un parti très-convenable, un mariage que mon père aurait approuvé, j'en suis sûre. Mais moi, j'ai répondu que j'avais une tante, désormais ma seule famille; que j'allais en Touraine, me rendre près d'elle, la consulter, lui demander son aveu.

HÉLOÏSE. Peux-tu en douter? J'approuve tout... je consens à tout. Où est-il dans ce moment?

GABRIELLE. M. Henri?

HÉLOÏSE. Ah! on le nomme Henri?

GABRIELLE. Henri de Saint-Dizier.

HÉLOÏSE. Où est-il?

GABRIELLE. Il est à Paris, dans sa famille. Il voulait me suivre; moi, je ne l'ai pas voulu.

HÉLOÏSE. Nous irons le trouver dans quelques jours, dès que j'aurai arrangé mon départ, et fait mes adieux

à ce pays, où, grâce à toi, je laisserai une réputation honorable.

GABRIELLE. Ma tante...

HÉLOÏSE. Tu consens, n'est-il pas vrai?

GABRIELLE. Malgré moi, et puisque vous le voulez; mais ce ne sera pas long, et nous partirons tout de suite, et nous ne reviendrons jamais dans ce pays.

HÉLOÏSE. Tout ce que tu voudras! ma vie entière sera employée à te remercier. (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

GABRIELLE, *la retenant*. Un mot seulement. Ce portefeuille trouvé par vous à La Ferté-sous-Jouarre ne vous donnait-il pas quelques renseignements?

HÉLOÏSE. Si, vraiment, un officier supérieur, je connais son nom et son grade. Mais d'après les renseignements que j'ai pris, d'après son caractère, sa conduite, ses opinions surtout, aucun espoir qu'il consente jamais, et comment alors l'y contraindre? Songe donc! un procès en réparation! un éclat! un scandale! il ne faut pas même y penser, et tâcher seulement que le plus profond silence... Aussi tu garderas avec tout le monde le secret que j'ai confié à ta foi.

GABRIELLE. Je vous le jure, et ce serment-là est sacré.

HÉLOÏSE, *l'embrassant*. Ma nièce, ma bonne nièce!..

AIR de la valse des *Comédiens*.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
De ton bon cœur te payer aujourd'hui!
Puissé-je ici terminant ton veuvage,
Te voir bientôt à ton second mari!

GABRIELLE, *secouant la tête*.

Oh! mon second!..

HÉLOÏSE.

Cet époux, je l'atteste,
A son destin se fera volontiers;
Et ce sera comme au séjour céleste,
Où les derniers se trouvent les premiers.

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

De l'amitié je lui devais ce gage...
Puisqu'il le faut, prenons notre parti;
Résignons-nous, hélas! à mon veuvage,
Et que le ciel nous protége aujourd'hui!

(*Héloïse rentre dans sa chambre, dont la porte est à la droite de l'acteur.*)

SCÈNE V.

GABRIELLE, *seule*. Cette bonne tante!.. Oh! oui, je n'hésite plus, et je suis heureuse de contribuer à sauver son honneur, qui, après tout, est le mien : c'est celui de la famille. Et puis, une fois loin de ce château, qui saura jamais le service que je lui ai rendu?.. et qui pourrait m'en faire un crime?

HENRI, *en dehors*. Oui, c'est bien, le grand salon... j'attendrai tant qu'on voudra.

GABRIELLE. Il me semble que cette voix ne m'est pas inconnue!

HENRI, *entrant avec Anastase*. C'est elle. (*A Anastase*.) Laissez-moi.

GABRIELLE. O ciel! c'est Henri!.. (*Anastase sort.*)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, HENRI.

GABRIELLE. Vous ici!.. vous dans ces lieux!

HENRI. Oui, Mademoiselle, trois jours sans vous voir, c'était trop long : je n'ai pu y tenir. Comment rester à Paris, quand vous êtes ici? Je viens d'y arriver... j'ai demandé cette respectable chanoinesse dont vous m'aviez parlé... mademoiselle de Montluçon, votre tante : tout le monde m'a indiqué son château.

GABRIELLE. Et de quel droit, s'il vous plaît, vous présenter chez elle?

HENRI. C'est dans l'ordre, dans les convenances... il faut bien que je lui demande votre main.

GABRIELLE. Sans en être connu!

HENRI. Pour me connaître il faut bien qu'elle me voie, et quand elle saura à quel point je vous aime, quand je lui dirai: « Depuis deux mois je n'ai pas « quitté votre nièce, et deux mois à bord d'un vais« seau, c'est deux ans, c'est six ans dans le monde, « c'est une existence tout entière, c'est plus qu'il n'en « fallait mille fois pour apprécier toutes les vertus « qui brillent en elle. J'ai de la fortune, de la jeu« nesse, quelques espérances de gloire: je lui donne « tout cela; donnez-la-moi pour femme, et si je ne « la rends pas heureuse, que jamais je n'entende sif« fler un boulet de canon, que je reste enseigne toute « ma vie! »

GABRIELLE. Henri!..

HENRI. Ce n'est pas à vous que je dis cela, c'est à votre tante; et si elle m'avait entendu, croyez-vous qu'elle ne me connaîtrait pas déjà comme si depuis dix ans nous avions navigué ensemble?

GABRIELLE. Si, vraiment; mais élevé depuis l'enfance à bord de votre vaisseau, il y a dans le monde des usages dont vous ne vous doutez pas, et que blesse votre arrivée : aussi je ne veux pas que vous voyiez ma tante.

HENRI. Pourquoi donc cela?

GABRIELLE. Parce que d'ordinaire on ne fait jamais soi-même une demande en mariage. On a un ami, un parent qui se charge de ce soin; les familles se voient, s'entendent ensemble.

HENRI. N'est-ce que cela? j'y ai pensé; j'ai là mon oncle... il est avec moi.

GABRIELLE. Comment, Monsieur!

HENRI. C'est-à-dire il est à Tours, ou plutôt il est en route; ce n'est pas sa faute s'il ne va pas vite : il a la goutte et ne vient qu'en berline; moi, je suis venu à cheval, à franc étrier.

GABRIELLE. Est-il possible!

HENRI. Ce qui est terrible, parce qu'un marin dans la cavalerie...

AIR : *Du partage de la richesse*.

J'en conviens, écuyer novice,
J'étais brisé; mais rien qu'en arrivant,
Rien qu'en voyant ce superbe édifice,
Surtout en vous apercevant,
Plus de fatigue, tout s'oublie!

GABRIELLE.

Quoi! plus du tout fatigué?

HENRI, *d'un air triomphant*.

Non, vraiment.

GABRIELLE.

Alors, Monsieur, j'en suis ravie,
Et vous allez repartir sur-le-champ.

HENRI. Y pensez-vous?

GABRIELLE. Oui, Monsieur, pour vous apprendre à agir sans mon ordre, sans ma permission; c'est bien mal, c'est affreux.

HENRI. J'ai tort, j'ai tort, je ne sais pas pourquoi, mais dès que vous le dites, j'ai tort. Aussi je suis prêt à vous obéir... je ne demande ni grâce ni délai! mais mon oncle, un vieux général qui a la goutte, et qui n'est pas amoureux, mon oncle, qui par amitié pour moi vient de faire soixante-cinq lieues, en jurant comme un damné, je ne peux pas exiger qu'il recommence sans désemparer, je ne peux pas le tuer, moi surtout qui suis son héritier! Et puis, s'il faut vous l'avouer, j'ai déjà eu assez de peine pour le décider à venir faire la demande: il ne voulait pas entendre parler de mariage; et si, en arrivant ici, il reçoit un affront, tout sera fini, tout sera rompu, et je n'y survivrai pas.

GABRIELLE. Eh bien! Monsieur, ce sera votre faute, c'est vous qui l'aurez voulu, qui l'aurez mérité.

HENRI. Et en quoi donc?

GABRIELLE. En n'écoutant que votre volonté et non la mienne, en manquant de soumission...

HENRI. Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure... mettez-moi à l'épreuve; et si j'y manque désormais, si je n'obéis pas aveuglément à vos moindres désirs, à vos ordres, à vos caprices, si je me révolte contre vous un seul instant, je consens à perdre tous mes droits, je renonce à votre main, à votre amour...

GABRIELLE. Vraiment!.. Eh bien! j'accepte! je veux voir jusqu'où peut aller chez vous la confiance et la soumission. Si vous sortez vainqueur de cette épreuve, je ne pourrai plus jamais douter de votre tendresse, et je me regarderai dans mon ménage comme la plus heureuse des femmes; mais si je me trompe, si je m'abuse, si votre amour n'est qu'un amour ordinaire, s'il est comme tous les autres, sujet aux soupçons et aux préventions; si en un mot vous en croyez moins votre cœur que vos yeux...

HENRI. Jamais, jamais...

GABRIELLE. Eh bien donc! voici mes conditions et le traité que je vous impose. Dans quelques jours nous retournerons à Paris; mais d'ici là, et pendant tout le temps que vous et votre oncle resterez en ce château, quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre... j'exige que vous n'ayez ni défiance... ni jalousie...

HENRI. Je vous le jure.

GABRIELLE. Que vous soyez toujours aimable, enjoué, et d'une humeur charmante.

HENRI. Je le jure!

GABRIELLE. Quand je dirai: Mon ami... croyez-moi...

HENRI. Je vous croirai.

GABRIELLE. Sans que je sois obligée de donner ni motifs ni explications...

HENRI. C'est trop juste! je n'ai pas besoin de comprendre, je n'ai pas besoin de ma raison, elle est à vous, je vous l'ai donnée, comme tout ce que je possède.

GABRIELLE, *avec émotion*. Monsieur Henri!.. vous êtes un bon et aimable jeune homme, et je vous aime bien.

HENRI, *timidement*. Faut-il déjà commencer à vous croire?

GABRIELLE, *souriant*. Certainement... mais silence! voici ma tante.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE, *à Gabrielle*. Je voulais prévenir nos amis; et j'ignore comment cela se fait, toute la ville de Loches savait déjà ton arrivée: aussi nous aurons ce soir une réception magnifique... (*Apercevant Henri.*) Que vois-je?.. et quel est ce jeune homme?

GABRIELLE. Monsieur Henri de Saint-Dizier, cet officier de marine...

HÉLOÏSE. Dont tu me parlais ce matin?

GABRIELLE. Oui, ma tante.

AIR: *Pauvre dame Marguerite.*

PREMIER COUPLET.

Et son oncle, qu'il précède,
Va se rendre dans ces lieux.

(*Sur une invitation de Gabrielle, Henri passe entre les deux dames.*)

HÉLOÏSE, *d'un air aimable.*

Puisqu'ici je vous possède,
Je vous garde tous les deux.
Comme dame châtelaine,
Je veux toute une semaine
Près de nous vous retenir,
Pour vous reposer de la route...

HENRI, *bas, à Gabrielle.*

Faut-il accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI.

Il faut accepter?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI, *à part.*

Ah! quel plaisir d'obéir! (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous rassuriez ma nièce,
Qui sur mer tremblait d'effroi!
Vous la protégiez sans cesse?
Ah! Monsieur, embrassez-moi.

HENRI, *bas, à Gabrielle.*

Faut-il accepter?

GABRIELLE, *de même.*

Sans doute.

HENRI, *à part et gaiement.*

Je vois parfois qu'il en coûte;
Mais n'importe, et sans réfléchir...

(*Il embrasse Héloïse.*)

HÉLOÏSE.

Ma nièce aussi...

HENRI, *avec joie.*

Quel délice!

(*S'approchant timidement de Gabrielle.*)

Faut-il toujours que j'obéisse?

(*Gabrielle ne répond pas, mais de la tête lui fait signe que oui.*)

(*Henri l'embrasse.*)

Ah! quel plaisir d'obéir! (*bis.*)

(*A part.*) Elle est charmante cette tante-là... (*Haut.*) Et moi qui craignais de me présenter!

HÉLOÏSE. Vous aviez bien tort; vous étiez sûr du plaisir que vous feriez à moi et à madame de Saverny.

HENRI, *étonné*. Madame de Saverny... qui donc?..

HÉLOÏSE, *montrant Gabrielle*. Ma nièce.

HENRI, *étonné*. Comment!.. Mademoiselle...

HÉLOÏSE. Vous voulez dire Madame...

HENRI, *vivement*. Du tout! Mademoiselle.

HÉLOÏSE, *souriant*. Ah! non, vraiment... ne savez-vous pas qu'elle a été mariée, qu'elle est veuve?..

HENRI, *stupéfait*. Veuve... je ne peux pas le croire... ce n'est pas possible. (*A Gabrielle.*) N'est-il pas vrai?

GABRIELLE. Si, Monsieur.

HENRI, *avec colère*. Eh quoi! Madame!.. une pareille nouvelle ici, dans ce moment!.. m'abuser à ce point!.. et pourquoi, je vous le demande?

GABRIELLE. Eh! mais, il me semble que vous ne deviez me demander ni motifs ni explications.

HENRI. Certainement... je l'ai promis... mais je ne m'attendais pas... est-ce que je pouvais prévoir?..

GABRIELLE. C'est-à-dire qu'à la première épreuve et pour la moindre chose...

HENRI, *avec colère*. La moindre chose... morbleu!.. (*Se reprenant.*) Non... non... je me tais... je ne dis rien... vous le voyez... je suis calme... je me modère.. je me soumets... mais je me demande seulement... à moi-même, comment, pendant tout le temps de notre voyage, vous ne m'avez pas dit un mot de ce mari!.. (*A Héloïse.*) Moi qui croyais connaître toutes ses pensées!..

HÉLOÏSE, *vivement*. Elle n'y pensait jamais!

HENRI. A la bonne heure!.. c'est tout simple... tout naturel... pourquoi alors en faire un mystère?

HÉLOÏSE, *à demi-voix et le tirant un peu à l'écart*. Elle a été si malheureuse avec lui, qu'elle n'en parlait jamais; et puis elle a été mariée si peu de temps... si peu... si peu... que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler...

HENRI, *avec colère*. Eh! Madame! (*Se reprenant.*) Non... non... pardonnez-moi, excusez-moi... je ne sais plus où j'en suis! Moi qui croyais... qui espérais!.. ah! je ne pourrai m'habituer à cette idée-là.

GABRIELLE, *à part*. Pauvre jeune homme!..

HENRI, *passant à la gauche de Gabrielle*. Et j'éprouve là, malgré moi, des transports de jalousie et de rage...

GABRIELLE. Henri!..

HENRI. Rien... rien, Mademoiselle... je veux dire Madame; je ne me plains pas... je ne me fâche pas... je tiens ma promesse... je suis enjoué... je suis de bonne humeur!.. mais je suis bien malheureux!

GABRIELLE. Et pourquoi donc? pourquoi? puisque je vous aime...

HENRI. Vrai! vous m'aimez!.. Ah! ce mot-là fait du bien... cela console... (*A part, et se jetant dans un fauteuil auprès de la table.*) Mais c'est égal, ce n'est pas la même chose.

GABRIELLE, *le regardant*. Oh! mon Dieu!.. mon Dieu! il me fait peine... et je ne peux vraiment pas...

HÉLOÏSE, *la retenant*. Y penses-tu?..

GABRIELLE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Hélas! à son trouble sensible,
Je partage son embarras!
C'est qu'en effet il est terrible
De passer pour ce qu'on n'est pas...
Par prudence, je me retire; (*bis.*)
Car, rien qu'en voyant sa douleur,
Surtout en voyant son erreur,
Je suis toujours prête à lui dire :
« Rassurez-vous, n'ayez pas peur... » } *bis.*

(*Elle sort par la droite en le regardant encore.*)

HÉLOÏSE. Elle me fait trembler de peur.

SCÈNE VIII.

HÉLOÏSE, HENRI.

HENRI, *qui était resté quelque temps la tête appuyée sur sa main, la relève en ce moment, et regarde autour de lui*. Eh bien!.. elle n'est plus là!.. elle s'éloigne!..

HÉLOÏSE. Soyez tranquille! elle va revenir... (*A part.*) Allons.. pendant qu'il y est, il vaut mieux tout lui dire tout de suite... (*Haut.*) Elle est allée... je crois, embrasser son enfant!..

HENRI, *se relevant brusquement du fauteuil où il est assis*. Son enfant!.. qu'ai-je entendu?

HÉLOÏSE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!..

HENRI, *avec colère*. Elle a un enfant?..

HÉLOÏSE, *tremblante*. Sans doute; un enfant charmant né de ce mariage, et que pendant son absence j'ai élevé ici... dans ce château...

HENRI, *dans le désespoir*. Quoi! ce serait possible?..

HÉLOÏSE. Oui, Monsieur, je ne vois pas ce que vous importe...

HENRI, *hors de lui*. Ce qu'il m'importe... Madame... ce qu'il m'importe! (*A part.*) Ces vieilles demoiselles... ça ne se doute de rien.

HÉLOÏSE, *avec satisfaction*. Je vais vous le montrer... il est beau comme le jour, et dès que vous le verrez...

HENRI. Moi!.. jamais... (*A part.*) Cette tante-là est insupportable...

HÉLOÏSE. Comment, Monsieur! vous refusez?..

HENRI. Non, sans doute; mais dans ce moment... voyez-vous, je ne suis pas à la conversation... le trouble... l'émotion...

HÉLOÏSE. La fatigue de la route...

HENRI. C'est cela... (*Avec colère.*) Et ne savoir à qui s'en prendre... ni sur qui se venger!.. (*D'un air menaçant.*) Ah! si par bonheur... son mari n'était pas mort...

HÉLOÏSE. Elle ne serait pas veuve, et vous ne pourriez pas l'épouser.

HENRI. C'est juste, Madame... très-juste... Vous voyez, comme je vous le disais, que je n'ai pas dans ce moment des idées bien nettes... ni bien arrêtées...

HÉLOÏSE. Je vous laisse... Monsieur, je vous laisse...

HENRI, *à part*. C'est bien heureux...

HÉLOÏSE. Je vais vous préparer votre appartement et celui de votre oncle... (*A part.*) Allons... c'est fini... le coup est porté... et cela s'est passé mieux que je ne croyais... (*Faisant la révérence.*) Monsieur... j'ai bien l'honneur... (*Elle sort par la porte latérale à droite.*)

SCÈNE IX.

HENRI, *seul*. Au diable la famille... les aïeux... les grands parents... et surtout... surtout les descendants!.. Et cette tante avec son air patelin .. « *Elle a été si peu... si peu mariée... que ce n'est pas la peine d'en...* » Eh! morbleu! elle ne l'a été que trop... et je rends grâce au ciel de ce qu'elle n'était pas là; car, dans le premier moment, je ne sais pas ce que je lui aurais dit!.. Je ne peux pas me laisser jouer, abuser à ce point-là... je suis dégagé de ma parole, de mes serments... oui, oui, je serais un fou, un insensé... je serais le jouet, la risée de tous... si je pensais encore à l'épouser!.. mais je n'y pense plus... je serai homme... je renoncerai à sa main... Y renoncer!.. ah! cet effort est au-dessus de mon courage! Je l'aime... je l'aime tant!.. c'est mon bien... c'est ma vie... Et puis je ne sais pas pourquoi je suis là à me monter la tête... à m'irriter sans raison!.. Tous les jours, dans le monde, on épouse une veuve... qui a un enfant! Et la preuve, c'est que si je refuse sa main... un autre, j'en suis sûr, se présentera pour l'épouser... un autre encore!!!.. oh! non... celui-là, pour le coup, je le tuerais... Et si elle ne m'a pas parlé de ce premier

mariage, si elle m'en a fait un mystère... qu'est-ce que cela prouve? la crainte qu'elle avait de m'affliger... de perdre mon amour... Oh ! non, jamais... car après tout!..

AIR de *Lantara*.

C'est toujours la femme que j'aime,
C'est toujours ce regard charmant!
Mêmes attraits... elle est la même...
(*S'arrêtant.*)
Non pas tout à fait cependant. (*bis.*)
(*Avec impatience.*)
Mais que m'importe? Adieu, raison, sagesse,
Peines, regrets... Que tout soit effacé!..
L'amour m'enivre; et dans l'ivresse,
Distingue-t-on le présent du passé? (*bis.*)

Oui, oui, j'y suis décidé... et si ce n'était ce que va dire mon oncle, qui s'était prononcé contre ce mariage... (*Avec impatience.*) Après tout, cela ne regarde personne... c'est moi que cela regarde... c'est moi qui épouse... et si quelqu'un se permet de me blâmer, ou de le trouver mauvais... Ciel! qu'est-ce que j'entends là?.. je crois qu'on jure... c'est mon oncle!..

SCÈNE X.

HENRI, BOURGACHARD.

BOURGACHARD, *entrant par le fond*. Maudits chevaux!.. maudits postillons!

HENRI, *allant à lui*. Mon cher oncle!

BOURGACHARD. Maudit pays!..

HENRI. La plus belle contrée du monde, le jardin de la France...

BOURGACHARD. Maudit pays!.. que je n'avais pas revu depuis le jour où moi, général Bourgachard, je commandais une partie de l'armée de la Loire... qu'est-ce que je dis? des brigands de la Loire... comme on nous appelait alors...

HENRI. Y pensez-vous!

BOURGACHARD. Oui, morbleu!.. c'était bien la peine de s'exposer aux coups de fusil... à la fatigue... à l'exil... de se battre pendant trente ans... pourquoi? (*Il s'assied auprès de la table.*)

HENRI. Pour gagner de la gloire...

BOURGACHARD. Dis donc un brevet de réforme et des rhumatismes... c'est la seule chose qu'on ne nous conteste pas, à nous autres vieux soldats de la garde, car j'ai vu le moment où, par ordonnance royale, on allait supprimer la bataille d'Austerlitz... Il en a été question...

HENRI. Bonne plaisanterie!

BOURGACHARD. Ça m'est bien égal... je ne tiens plus à tout cela... je ne tiens plus à la gloriole... En fait de fumée, je n'aime plus que celle de la pipe... le coin du feu, le cigare et le piquet... Voilà!..

HENRI. Oui!.. voilà comme je vous ai trouvé l'autre jour dans votre château de la Brie, en tête-à-tête avec votre curé.

BOURGACHARD. Un brave homme... un ancien militaire, qui tous les soirs me parle de nos campagnes... et puis du ciel... et puis de ma goutte, qui quelque jour pourrait bien m'emporter; et il m'a dit là-dessus des choses...

HENRI. Qui vous ont effrayé...

BOURGACHARD. Moi! morbleu... je n'ai jamais eu peur... ni de lui, ni de personne; mais vois-tu, mon garçon, quand on a couru bravement toute l'Europe, tuant, pillant, se faisant tuer... que sais-je!.. ça va bien... on ne pense à rien... on est jeune.

AIR du *Piége*.

Point de remords, point de chagrin,
Et l'on se repasse sans peine
Amour, fillettes et bon vin,
Sans compter mainte autre fredaine...
Nous nous disions, nous autres chenapans :
Ces péchés-là, je puis me les permettre;
Pour m'en repentir, j'ai le temps.
Où je n'en pourrai plus commettre!

Eh bien! ce temps-là est venu...

HENRI. Est-il possible !..

BOURGACHARD. Oui, mon garçon, depuis que je suis à la retraite, et que je ne me bats plus, je pense quelquefois... je n'ai que cela à faire... et si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal... aussi je me disais : Si mon neveu ne faisait pas la bêtise de se marier, il resterait avec moi, nous ferions ménage ensemble, nous ne nous quitterions pas; ça me ferait du bien; et avec lui qui a des principes, nous serions deux... à penser... et à manger ma fortune!..

HENRI. Eh bien! mon oncle, nous serons trois... ma femme vous fera une société charmante.

BOURGACHARD, *se levant*. Laisse-moi donc tranquille... ce sera une gêne, un ennui!.. est-ce que j'oserai jurer ou fumer devant elle? est-ce que j'entends rien à la galanterie?.. la garde impériale ne s'est jamais piquée de ça... Et si au dessert j'ai quelque bonne histoire à raconter, il faudra donc m'en priver, parce que j'aurai là devant moi une jeune fille innocente et naïve qui ne se doute de rien?..

HENRI. Mais si, mon oncle... et c'est justement ce qui vous trompe.

BOURGACHARD. Qu'est-ce que tu me dis là!

HENRI. Que vous allez être ravi... enchanté... c'est une veuve!

BOURGACHARD. Une veuve! et depuis quand?

HENRI. Depuis ce matin... non, je veux dire que je l'ai appris ce matin... tout à l'heure... une surprise que je vous ménageais...

BOURGACHARD. Elle est jolie!.. a-t-on jamais vu une absurdité pareille?..

AIR du vaudeville de *l'Avare*.

Oui, ventrebleu, l'idée est neuve!
Aller, au printemps de ses jours,
Pour femme choisir une veuve!

HENRI.

Qu'importe, si j'ai ses amours?

BOURGACHARD.

Veuve qui fera tous les jours
Des comparaisons en ménage
De vous et du premier mari.

HENRI.

Eh! qu'importe, mon oncle, si
Elles sont à mon avantage?

(*Avec embarras.*) Et puis il y en a encore un pour vous... un avantage!.. vous que je voyais l'autre jour faire faire l'exercice au petit garçon de votre intendant, car vous aimez, vous adorez les enfants!.. Eh bien! vous n'aurez pas la peine d'attendre, vous en aurez un tout de suite...

BOURGACHARD. Qu'est-ce que j'entends là?

HENRI. Elle a, de son premier mariage, un petit garçon qui est, dit-on, charmant...

BOURGACHARD. Va-t'en au diable! Un demi-siècle à présent, une femme de cinquante ans, je les déteste.

HENRI. Mais non, mon oncle.

BOURGACHARD. Enfin c'est toujours une mère de famille, que cette jeune vierge que tu me peignais si pure et si candide!

HENRI. Ça n'empêche pas, mon oncle; c'est une grâce si naïve, un charme auquel on ne peut résister... et puis elle m'aime tant!

BOURGACHARD. Laisse-moi donc tranquille! tu ne vois pas que l'on te prend pour dupe, que l'on se moque de toi.

HENRI. Que dites-vous, mon oncle?

BOURGACHARD. La vérité!.. et je te le prouverai, car je suis là, et nous allons voir.

HENRI. O ciel! que voulez-vous faire?.. Lui montrer la moindre défiance! gardez-vous-en bien : j'aime mieux être trompé, je le désire, je le demande, c'est mon bonheur.

BOURGACHARD. Alors sois heureux! et fais comme tu voudras, je ne me mêle de rien.

HENRI. Ah! mon oncle, mon bon oncle, quel service vous me rendez! Silence! car voici ces dames!

SCÈNE XI.

HENRI, BOURGACHARD, HÉLOISE ET GABRIELLE, *entrant par le fond.*

HÉLOÏSE, *à Bourgachard, d'un air aimable.* C'est à l'instant seulement que j'apprends votre arrivée, Monsieur, et je m'empresse, ainsi que ma nièce...

HENRI, *bas, à Bourgachard.* C'est elle, mon oncle, regardez donc comme elle est bien!

BOURGACHARD. Parbleu! il est sûr que comme cela on ne se douterait pas...

GABRIELLE, *à part et regardant Henri.* Il n'a pas l'air trop furieux. Ah! que c'est bien à lui!..

BOURGACHARD, *après avoir salué Héloïse, passant auprès d'elle.* C'est moi, Madame, qui suis bien impoli de ne vous avoir pas d'abord présenté mes hommages; mais j'ai rencontré ici mon neveu qui m'a mis en colère, et cela m'a arrêté...

HÉLOÏSE. C'est bien mal à monsieur Henri, et je suis sûre qu'il devait avoir tort, puisqu'il a retardé pour nous le plaisir de vous voir.

BOURGACHARD, *s'inclinant.* Madame...

HENRI, *bas, à Bourgachard.* Elle est aimable, n'est-ce pas?

BOURGACHARD. Laisse-moi donc tranquille.

HENRI. Et sa nièce donc?

BOURGACHARD, *de même.* C'est possible, mais elle ne me plaît pas; je n'aime pas cette physionomie-là.

HENRI. Vous aimez peut-être mieux la tante?

BOURGACHARD. Oui, Monsieur, c'est possible.

HENRI, *à part.* Ils sont étonnants dans la vieille garde! (*Pendant ces derniers apartés, Héloïse a donné quelques ordres à un domestique qui sort.*)

HÉLOÏSE, *après que le domestique est sorti, s'adressant à Bourgachard.* Je pense que ces messieurs ne seront pas fâchés de déjeuner, et je viens de donner des ordres...

BOURGACHARD. Madame...

HÉLOÏSE. Du reste, comme vous voudrez! liberté entière... Ma nièce vient de faire disposer votre appartement... le plus gai du château.

GABRIELLE. Celui qui donne sur la rivière.

BOURGACHARD, *avec humeur.* Sur la Loire, peut-être? (*A part.*) Je ne peux pas la souffrir...

HÉLOÏSE. Non, Monsieur, sur l'Indre.

BOURGACHARD, *d'un air plus gracieux.* A la bonne heure!

HÉLOÏSE. Plus tard nous parlerons d'affaires de famille; car c'est nous grands parents que cela regarde.

BOURGACHARD. A vos ordres, Madame; mais je vous préviens que j'ai plusieurs objections...

HÉLOÏSE. Tant mieux! notre conférence durera plus longtemps; mais reposez-vous d'abord. On m'a dit que vous étiez souffrant, et l'air ici est excellent... on n'y est jamais malade...

BOURGACHARD. Vraiment!

HÉLOÏSE. Nous avons surtout ici un vin de Saumur... un vin des coteaux qui est excellent pour la goutte...

BOURGACHARD, *bas, à Henri.* Ah! si elle me prend par les sentiments!.. (*Haut.*) Je ne serai pas fâché alors d'en trouver une bouteille dans ma chambre.

GABRIELLE, *passant auprès de lui.* J'en ai fait monter deux.

HENRI, *bas, à son oncle.* Quelle attention!.. remerciez-la donc...

BOURGACHARD, *à Gabrielle, avec embarras.* Certainement, Mademoiselle, ou plutôt Madame... car j'ai appris par mon neveu, qui ne s'en doutait pas, ni moi non plus, que vous étiez veuve, que vous aviez été mariée à M. de...

HÉLOÏSE. Saverny, un jeune officier.

BOURGACHARD, *avec étonnement.* Saverny de Montlandon!..

GABRIELLE, *à qui sa tante a fait signe.* Oui, Monsieur!..

HÉLOÏSE. Un ami de notre famille.

BOURGACHARD. Colonel au quarante-deuxième.

GABRIELLE, *de même, et toujours sur un signe de sa tante.* Oui, Monsieur.

HÉLOÏSE, *prenant un air de circonstance.* Et qui malheureusement est mort dans la retraite de Russie.

BOURGACHARD, *secouant la tête d'un air goguenard.* C'est juste, car pendant huit ans on n'a pas eu de ses nouvelles. Mais rassurez-vous, séchez vos larmes, il n'est pas mort.

HENRI. Comment! il n'est pas mort!..

GABRIELLE, *à Héloïse.* L'entendez-vous, ma tante? il n'est pas mort!..

HÉLOÏSE, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut et allant auprès de Bourgachard.*) Ce n'est pas possible... (*Gabrielle remonte vers le fond.*)

BOURGACHARD. C'est certain, il n'est pas mort... témoin cette lettre que j'ai reçue de lui, il y a trois jours. Lisez plutôt. (*Présentant la lettre à Héloïse et lui montrant l'adresse.*) « Au général Bourgachard. »

HÉLOÏSE, *poussant un cri.* Bourgachard!!! ah!!!.. (*Elle tombe dans les bras de sa nièce qui s'est approchée pour la retenir, et qui la place sur un fauteuil à droite du théâtre.*)

AIR du *Serment.*

ENSEMBLE.

BOURGACHARD ET HENRI.

Grand Dieu! que signifie
Un tel événement?
Trahison, perfidie,
Je le vois à présent.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu, que signifie
Un tel événement?
Notre ruse est trahie;
Comment faire à présent?

GABRIELLE, *auprès de sa tante.*
Ma pauvre tante! ah! je conçois, hélas!
Et son trouble et son embarras.

BOURGACHARD.
Revoir revenir à la vie
Un mari qu'on n'attendait pas!

GABRIELLE.
Pardon, Messieurs, je ne la quitte pas!

ENSEMBLE.

BOURGACHARD ET HENRI.
Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.
Grand Dieu! que signifie, etc.

(*Henri a sonné pendant ce dernier ensemble; Anastase paraît; Gabrielle relève sa tante, qui sort en s'appuyant sur son bras et sur celui d'Anastase.*)

SCÈNE XII.

BOURGACHARD, HENRI.

(*A la fin de cette scène, Bourgachard s'est assis sur un fauteuil à droite du théâtre; Henri s'est assis auprès de la table.*)

HENRI. Je reste confondu... anéanti... (*Se retournant en entendant son oncle qui rit aux éclats.*) Eh quoi!.. vous riez!..

BOURGACHARD. Oui, morbleu!.. emporté d'assaut, à la baïonnette, et la vieille garde est encore bonne à quelque chose, car voici la noce en déroute, et le prétendu en pleine retraite.

HENRI. Quoi! M. de Saverny existe encore?

BOURGACHARD. Heureusement pour nous, et pour lui, car c'est un brave militaire, un bon officier...

HENRI. Et c'est lui qui est le mari de Gabrielle?.. (*Il se lève.*) Tant mieux! morbleu!.. nous verrons...

BOURGACHARD, *riant toujours.* Mais non pas... mais du tout, et c'est là le meilleur!.. Saverny n'a jamais été marié... (*Il se lève aussi.*)

HENRI. Que me dites-vous donc là?

BOURGACHARD. Il est comme moi, il déteste le mariage, je l'ai toujours connu garçon, il l'est encore; et tu en verras la preuve dans cette lettre même qu'il m'écrit au sujet d'un établissement qu'on lui propose...

HENRI, *qui a parcouru la lettre.* C'est, ma foi, vrai! et je ne comprends pas alors ce que tout cela veut dire...

BOURGACHARD. Qu'on te prenait ici pour dupe, que cette demoiselle, femme ou veuve, comme tu voudras, n'a jamais eu de mari... mais en revanche, elle a un héritier.

HENRI. Mon oncle...

BOURGACHARD. Et tu allais épouser tout cela!.. (*A demi-voix.*) Oui, morbleu! ce n'est pas à un vieux troupier comme moi que l'on en fait accroire. Toi, un blanc-bec! un conscrit de la Restauration: c'est différent! Tu ne devines pas que pour réparer les brèches faites à l'honneur de la famille, on avait simulé un veuvage... un mariage avec un homme que l'on croyait bien ne devoir jamais revenir; mais en apprenant qu'il existait encore, que la ruse allait se découvrir, tu as vu leur trouble, leur terreur soudaine: la tante s'est trouvée mal, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, c'est une femme d'esprit! et la nièce!..

HENRI. La nièce m'aurait trompé à ce point! c'est à confondre ma raison.

BOURGACHARD. Il en doute encore!.. allons, mon garçon, plions bagage. Je ne regrette ici que le vin de Saumur; mais nous en retrouverons ce soir à Tours... à l'hôtel du Faisan.

HENRI. Quoi! partir à l'instant même!.. Je veux au moins la voir, lui dire un éternel adieu.

BOURGACHARD. En ne revenant pas, ce sera exactement la même chose!

HENRI. Mais au moins, un moment...

BOURGACHARD. Du tout. En fait de retraite, il faut prendre son parti sur-le-champ; si nous avions fait comme cela à Moscou...

HENRI. Et moi je veux me venger; je veux l'accabler de reproches, vous ne pouvez pas m'ôter ce plaisir-là: c'est le seul qui me reste, et pendant que vous demanderez les chevaux, pendant que vous ferez atteler, il ne m'en faut pas davantage. Après cela je pars avec vous, je ne vous quitte plus, et je vous jure de ne jamais me marier.

BOURGACHARD. A la bonne heure!

AIR: *D'honneur, c'est charmant!* (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX).

Plus de mariage!
Demeurons garçons.

HENRI.
Oui, c'est le plus sage;
Et nous passerons. .

BOURGACHARD.
Notre vie entière
Sans bruit, sans débat!

HENRI.
L'hymen, c'est la guerre!

BOURGACHARD.
C'est un vrai combat!

ENSEMBLE.

HENRI ET BOURGACHARD, *se donnant la main.*
Le bonheur, sur la terre,
C'est le célibat.

(*Bourgachard sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

. HENRI, *puis* GABRIELLE.

HENRI. Grâce au ciel!.. il me laisse!.. et me voilà maître de ma colère, et je n'épargnerai pas la perfide! Elle connaîtra ce cœur qu'elle a outragé, et qui maintenant lui est fermé pour jamais! Elle connaîtra... C'est elle, modérons-nous, pour jouir de sa confusion et pour mieux l'accabler...

GABRIELLE, *sortant de la chambre à droite, à part.* Ah! que viens-je d'apprendre! ma pauvre tante!.. quelle rencontre! Et si par mon adresse, je pouvais... mais comment? (*Voyant Henri.*) Ciel! c'est Henri!

HENRI. D'où viennent donc, Madame... le trouble et l'inquiétude où je vous vois?

GABRIELLE. De l'inquiétude! oui, j'en ai beaucoup! je cherche en moi-même et ne puis trouver un moyen...

HENRI. De me tromper encore...

GABRIELLE, *levant la tête.* Vous! non, Monsieur!..

HENRI, *avec une colère concentrée.* Et vous faites bien... c'est un soin que vous pouvez vous épargner, car je sais tout! M. de Saverny n'est point votre mari!..

GABRIELLE, *froidement.* C'est vrai!..

HENRI. Jamais vous n'avez été mariée!..

GABRIELLE, *de même.* C'est vrai!

HENRI. Et cependant vous me l'avez dit.

GABRIELLE. C'est vrai !

HENRI. Vous voilà confondue... vous vous avouez coupable !

GABRIELLE, *avec dépit, et les larmes aux yeux.* Non, Monsieur ! ce n'est pas moi qui le suis, c'est vous !

HENRI. Moi !..

GABRIELLE. Qui déjà manquez à vos serments et oubliez ce que vous m'avez juré ici même. « Quoi que « je puisse voir, quoi que je puisse entendre, disiez-« vous, je n'aurai ni défiance ni jalousie. »

HENRI. J'en conviens, mais dans une occasion comme celle-ci...

GABRIELLE, *de même.* « Mettez-moi à l'épreuve, et si je « n'obéis pas aveuglément, si je me révolte un seul « instant... »

HENRI. Il faut donc faire abnégation de mon jugement, de ma raison, il faut donc fermer les yeux à l'évidence, à la vérité ?

GABRIELLE. Et qui vous dit que ce soit la vérité ?..

HENRI. O ciel !.. il se pourrait...

GABRIELLE. S'il ne m'était pas permis de vous la faire connaître... si j'étais contrainte au silence ; si j'étais forcée de paraître coupable, et que je ne le fusse pas.

HENRI. Ah ! parlez... parlez... de grâce...

GABRIELLE. Non, Monsieur, non : je ne dirai rien de plus.

HENRI. Vous voulez donc me réduire au désespoir ?..

GABRIELLE. Moi, jamais !.. et, par pitié pour l'état où je vous vois, je consens à une preuve, la seule qu'en ce moment, du moins, je puisse vous donner... et encore je ne le devrais pas, vous ne le méritez pas.

HENRI. Achevez, je vous en supplie...

GABRIELLE. Eh bien ! Monsieur, regardez-moi bien, et écoutez-moi. (*Avec tendresse.*) Henri, je ne suis pas coupable, et je vous aime. Me croyez-vous ?..

HENRI, *troublé, et hésitant.* Moi !..

GABRIELLE, *vivement.* Songez-y bien, ce moment va décider de mon sort et du vôtre. Si ma voix n'est point arrivée à votre cœur... si ce mot ne vous suffit pas, s'il vous faut d'autres preuves, partez, abandonnez-moi, je ne vous en voudrai pas de n'avoir su ni me deviner, ni me comprendre ; je vous plaindrai seulement d'avoir perdu, par votre faute et votre manque de confiance, un cœur que vous pouviez vous gagner à jamais... Maintenant, prononcez, car, je vous le répète, pour ma justification et ma défense, je ne puis dans ce moment vous dire que ce mot. (*Avec plus de tendresse encore.*) Henri, je vous aime.

HENRI, *hors de lui.* Ah ! je vous crois, je vous obéis, je ne vous demande rien ; ce n'est plus moi qu'il faut convaincre, c'est mon oncle...

GABRIELLE. Je vais tâcher... Que je le voie seulement, car c'est à lui surtout qu'il faut que je parle.

HENRI. Pour le convaincre ?..

GABRIELLE. Oui, et puis pour d'autres raisons...

HENRI. Eh bien ! le voilà... le voilà qui déjà revient me chercher, pour m'emmener avec lui, et, au nom du ciel, ne nous laissez pas partir.

GABRIELLE. Soyez tranquille... il restera, je l'espère... et vous aussi. (*Elle va s'asseoir devant la table à gauche du théâtre.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BOURGACHARD.

BOURGACHARD. Allons, tout est prêt, dépêchons, et montons en voiture !

HENRI. Pas encore, mon cher oncle...

BOURGACHARD. Comment ! pas encore... Est-ce que tu ne lui as pas parlé ?

HENRI. Si, mon oncle... (*La lui montrant.*) La voilà...

BOURGACHARD, *à demi-voix.* Eh bien ! elle a peut-être osé nier ?..

HENRI, *de même.* Non pas... elle est convenue de tout...

BOURGACHARD, *de même.* Tu vois donc bien...

HENRI, *de même.* Et cependant elle prétend qu'elle n'est pas coupable...

BOURGACHARD. Est-il possible ?

HENRI. Elle m'en a donné de si bonnes raisons, des raisons que je ne peux vous dire, et que vous ne pourriez comprendre, mais qui, à moi, me semblent claires comme le jour.

BOURGACHARD. De sorte que tu veux toujours épouser ?

HENRI. Oui, mon oncle.

BOURGACHARD. Ventrebleu !..

HENRI. Au nom du ciel...

BOURGACHARD. Je me modère... Mais je veux lui parler.

HENRI, *passant à la droite de Bourgachard.* C'est ce qu'elle demande aussi... et vous verrez... si vous n'êtes pas de mon avis... ou plutôt du sien...

BOURGACHARD. C'est bon... Va-t'en... (*Henri sort.*) Un blanc-bec pareil, qui au premier choc se laisse enfoncer... Mais la garde impériale... c'est autre chose, et nous allons voir...

SCÈNE XV.

BOURGACHARD ; GABRIELLE, *qui, pendant toute la scène précédente, est restée assise près de la table, et s'est mise à écrire.*

BOURGACHARD, *s'approchant d'elle et d'un ton brusque.* Mademoiselle...

GABRIELLE, *toujours assise et continuant à écrire.* Pardon, Monsieur... je suis à vous !

BOURGACHARD. C'est différent. (*Après un instant de silence.*) Eh bien ! pouvez-vous m'entendre ?

GABRIELLE, *toujours assise.* Oui, Monsieur...

BOURGACHARD, *brusquement.* Mademoiselle... mon neveu est amoureux de vous, et vous l'avez séduit, entraîné, fasciné... au point qu'il est persuadé maintenant que...

GABRIELLE, *voyant qu'il hésite.* Eh bien ?

BOURGACHARD. Que... que vous n'avez aucun reproche à vous faire...

GABRIELLE, *avec douceur.* Il a raison... et je le remercie d'une estime qui lui acquiert à jamais la mienne.

BOURGACHARD. Tout ce que vous voudrez... Mais après ce que nous savons...

GABRIELLE, *à part, se levant.* Allons, il n'y a que ce moyen. (*A Bourgachard, avec dignité.*) N'admettez-vous pas, Monsieur, qu'on puisse être malheureuse et non coupable ?.. Et si j'avais été victime d'une fatalité indépendante de moi, de mon cœur, de ma volonté... répondez, Monsieur, répondez... est-ce moi qu'il faudrait accuser ?..

BOURGACHARD. Qu'est-ce que cela signifie ?.. Achevez.

GABRIELLE. Et si je vous disais, Monsieur, que ma position est telle, que, dans ce moment même, je ne puis devant vous me justifier de vive voix... je l'ai osé par écrit... (*Prenant le papier qui est sur la table.*) Tenez, Monsieur, jetez les yeux sur ce papier... que je crois pouvoir confier sans crainte à votre loyauté... et à votre honneur !..

BOURGACHARD, *prenant le papier d'un air interdit.* Que diable cela peut-il être?.. (*Parcourant le papier avec une extrême agitation.*) O ciel!.. la veille de la bataille de Montmirail... à La Ferté-sous-Jouarre, à l'hôtel de France... ce souper d'officiers... Ah! je sens une sueur froide qui me saisit. (*Achevant de lire.*) Mon Dieu! mon Dieu!.. ce qui depuis si longtemps m'empêchait de dormir... Est-ce bien possible?.. C'était elle!.. (*Gabrielle, pendant cet aparté, a de temps en temps levé les yeux sur Bourgachard, qu'elle regarde en souriant.*)

GABRIELLE, *à part.* Comme il est troublé!.. Ah! j'ai de l'espoir!

BOURGACHARD, *s'approchant de Gabrielle en baissant les yeux, et presque lui tournant le dos.* Mademoiselle... je vous estime... je vous respecte... je vous honore... et la preuve c'est que je n'ose vous regarder!..

GABRIELLE, *à part, avec joie.* O ma pauvre tante!.. Allons, du courage!

BOURGACHARD, *de même, et montrant de la main le papier.* Il y a là un coupable... mais ce n'est pas vous... Et quand je pense qu'un soldat de Bonaparte... un officier de la vieille garde, a ainsi déshonoré ses épaulettes!.. Ah! je ne me le pardonnerai jamais...

GABRIELLE, *feignant l'étonnement.* Monsieur!..

BOURGACHARD, *à demi-voix.* Taisez-vous!.. taisez-vous!.. ne me trahissez pas... vous voyez bien que c'est moi!.. Mais tout ce que j'ai, tout ce que je possède... ma fortune, ma main... mon existence entière sera employée à réparer mon crime...

GABRIELLE, *avec intention.* Qu'entends-je?.. vous, Monsieur, qui par votre caractère, vos goûts, vos opinions, détestiez de pareils liens!..

BOURGACHARD. Vous consentez donc, je puis enfin lever les yeux sur vous; et quand je vois tant de grâce, de beauté, de jeunesse, je suis trop heureux d'expier ainsi mes fautes.

GABRIELLE, *à part.* Ah! mon Dieu!.. quand il saura que c'est ma tante!..

BOURGACHARD. Je ne le méritais pas... Je méritais d'être puni... Je vais écrire à votre tante... (*Il va à la table.*) Oui, Mademoiselle, je vais lui avouer tous mes torts... lui dire qu'en pareil cas, et quoi qu'il arrive, un galant homme ne peut pas hésiter... ne peut pas reculer... et qu'il n'y a qu'un parti à prendre...

GABRIELLE, *s'approchant de lui.* C'est cela même... c'est bien...

BOURGACHARD. N'est-il pas vrai?.. J'avais là, depuis si longtemps, comme un boulet de trente-six sur la conscience, et maintenant... (*Ecrivant toujours.*) Voyez, est-ce bien ainsi? (*Il lui montre la lettre.*)

GABRIELLE, *lisant.* Oui, général... pas un mot de plus. Terminez en lui demandant une entrevue...

BOURGACHARD. Tout ce que vous voudrez. (*Il lui donne la lettre, Gabrielle la prend. — Après un moment de silence et d'embarras, Bourgachard continue.*) Mais il est un autre chapitre... dont je n'ai pas osé vous parler... et d'y penser seulement me rend tout tremblant... (*Montrant le papier.*) Ce fils... dont vous parliez... c'est le mien?..

GABRIELLE. Sans doute!..

BOURGACHARD, *se levant.* J'ai un fils!.. ah! que je voudrais le voir... et l'embrasser!.. Y consentez-vous?..

GABRIELLE. Certainement...

BOURGACHARD, *lui baisant les mains.* Ah!.. je suis trop heureux... et vous êtes un ange!..

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI, *apercevant son oncle près de Gabrielle.* Eh bien! eh bien! que vous disais-je?.. vous en convenez vous-même... c'est un ange...

BOURGACHARD. Oui, Monsieur... et si ce n'était ma goutte, je serais déjà tombé à ses pieds.

HENRI. Vous ne trouvez donc plus étonnant qu'on se laisse séduire par elle, qu'on l'aime, qu'on l'épouse?

BOURGACHARD. Non, certes; et la preuve... c'est que je lui offre ma main!

HENRI. Hein! qu'est-ce que vous me dites là?.. vous, mon oncle! (*A Gabrielle.*) Il perd la tête...

GABRIELLE, *avec reproche.* Comment, Monsieur!..

HENRI, *vivement.* Non, ce n'est pas cela que je veux dire... (*A Bourgachard.*) Mais vous, qui me blâmiez tout à l'heure... (*A demi-voix.*) Car vous savez comme moi qu'elle n'est pas veuve...

BOURGACHARD. Heureusement...

HENRI. Qu'elle n'est pas mariée.

BOURGACHARD. C'est ce que je demande...

HENRI. Et qu'enfin... elle a un...

BOURGACHARD. Raison de plus... je suis trop heureux... et c'est justement pour cela...

HENRI, *à part.* Il est fou... je voulais bien qu'il fût séduit... mais la dose est trop forte...

GABRIELLE, *pendant cet aparté, a fait signe à un domestique, qui paraît.* Anastase... cette lettre à ma tante... et reconduisez Monsieur dans le petit salon bleu...

BOURGACHARD, *à demi-voix.* C'est là qu'il est... je cours l'embrasser. (*Au moment d'entrer dans la chambre à droite, il s'arrête et revient auprès de Gabrielle.*) Ah!.. son nom...

GABRIELLE, *à part.* Ah! mon Dieu!.. je n'en sais rien... (*Haut.*) Il vous le dira lui-même...

BOURGACHARD. C'est bien... c'est bien... Du silence... (*Montrant Henri.*) surtout avec lui. Je reviens vous prendre, et nous irons ensemble près de votre tante, lui demander son consentement, comme j'ai déjà le vôtre. (*Il entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE XVII.

GABRIELLE, HENRI.

(*Ils se regardent tous deux un moment en silence.*)

HENRI.

AIR : *Un jeune Grec.*

Qu'ai-je entendu?.. votre consentement!..
Ah! ma surprise, à chaque instant, augmente!

GABRIELLE.

Et d'où vient donc ce grand étonnement?

HENRI.

Vous consentez à devenir ma tante!

GABRIELLE.

Eh bien! qu'importe?

HENRI.

Ah! c'est ce qu'on verra...

GABRIELLE.

Par la constance moi je brille.

HENRI.

Et cette main, mon oncle l'obtiendra?

GABRIELLE.

Eh! oui, vraiment, pour que cela
Ne sorte pas de la famille.

HENRI. C'est trop fort, et vous m'expliquerez, vous me direz au moins...

GABRIELLE, *gravement*. « Quoi que je puisse voir, « quoi que je puisse entendre, je n'aurai ni défiance « ni jalousie. »

HENRI. Mais, Madame...

GABRIELLE. « Je ne demanderai ni raisons ni expli- « cations. » Voilà la seconde fois que je suis obligée de vous rappeler notre traité, et il est impossible d'avoir moins de mémoire...

HENRI. C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une situation pareille, car enfin, je connais mon oncle, il ne plaisante pas, lui, et s'il vous épouse, il vous épousera bien, ce sera pour tout de bon.

GABRIELLE. Eh bien!..

HENRI. Eh bien! Madame, vous me mettriez en colère avec votre sang-froid, car enfin, et ce que je ne conçois pas, ce matin vous étiez bonne, indulgente, vous compatissiez à mes peines, et maintenant vous avez l'air de vous moquer de moi.

GABRIELLE. Parce que je suis contente, oui, Monsieur, je suis contente de vous : et si vous continuez à être discret et soumis, si vous ne faites pas la moue comme en ce moment, j'ai idée que bientôt je pourrai vous récompenser, et que si le ciel seconde mes projets, dès ce soir vous serez marié.

HENRI. Est-il possible! et mon oncle?..

GABRIELLE. Votre oncle aussi.

HENRI. C'est vous faire un jeu de mes tourments.

GABRIELLE. Non, Monsieur! mais laissez-moi...

HENRI. Et pourquoi?

GABRIELLE. J'ai à parler à votre oncle.

HENRI. Encore!

GABRIELLE. Voilà votre appartement.

HENRI. Je m'en vais, Madame, je m'en vais. (*Revenant.*) Mais vous me promettez au moins...

GABRIELLE. Je ne vous promets rien, Monsieur, partez...

HENRI. Je m'en vais, Madame, vous le voyez, je m'en vais. (*A part.*) Mais pas pour longtemps. (*Il sort par la porte latérale à gauche.*)

GABRIELLE, *le regardant sortir*. Pauvre jeune homme!.. (*Avec tendresse.*) Ah! que j'aurai là un bon mari! mais pour cela, maintenant le plus difficile est à faire, car avec un homme de ce caractère-là, pour l'amener maintenant de lui-même à renoncer à moi, et à me préférer ma tante, ce n'est pas aisé. Allons, mettons tout ce que j'ai d'adresse... et tâchons d'abord de ne pas le heurter.

SCÈNE XVIII.

BOURGACHARD, GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Bourgachard qui entre*. Eh bien!

BOURGACHARD, *hors de lui et à demi-voix*. Je l'ai vu!.. je l'ai vu!.. je l'ai embrassé. Ah! je ne me doutais pas de ce qu'un pareil moment fait éprouver. Heureusement il n'y avait personne... nous étions seuls, car j'ai pleuré, comme une femme, comme un conscrit.

GABRIELLE, *avec joie*. Vraiment?

BOURGACHARD. Il n'a pas eu peur de moi... ni de mes moustaches; au contraire, il a joué avec. C'est mon fils, c'est mon sang... c'est le sang de la vieille garde... et puis il me ressemble déjà...

GABRIELLE. Vous trouvez!

BOURGACHARD. C'est effrayant! si j'étais resté ici, ça vous aurait compromise. Et puis vous l'avez nommé VICTOR... c'est un beau nom, c'est celui que je lui aurais donné en souvenir de mon empereur, et quand j'y aurais ajouté le mien, Victor Bourgachard, cela sonne bien, cela retentit.

GABRIELLE. Certainement.

BOURGACHARD, *s'échauffant toujours*. Et quand on dira : Qu'est-ce que c'est donc que ce petit gaillard-là qui court, qui n'a peur de rien, qui jure déjà comme un homme?.. on répondra : C'est le fils du général Bourgachard, du comte Bourgachard, car je suis comte, je l'avais oublié, je n'y tenais pas, mais j'y tiens pour lui. Il aura mon majorat, et mon château de la Brie, et toute ma fortune...

GABRIELLE, *vivement*. Cela va sans dire.

BOURGACHARD. N'est-ce pas?.. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ces idées-là ont produit en moi! j'étais ennuyé, fatigué de tout, même de la vie, et maintenant je renais; je rajeunis! je ferais encore une campagne pour laisser à mon fils quelque grade et quelque gloire de plus... Venez!.. venez près de votre tante.

GABRIELLE. C'est inutile!.. d'après votre lettre et l'entrevue que vous lui avez demandée, elle ne peut tarder à se rendre ici, et je veux profiter de son absence pour vous dire à mon tour ce qui se passe en moi... ce que j'éprouve, ce que je pense, en un mot vous parler avec franchise...

BOURGACHARD. C'est trop juste! au moment de se marier, il faut tout se dire.

GABRIELLE. Eh bien! général... je dois vous avouer que M. Henri... que votre neveu... m'aime éperdument.

BOURGACHARD. Je le sais! c'est un malheur...

GABRIELLE. Mais ce que vous ne savez peut-être pas... C'est que moi aussi, je l'aime, et je le sens là... je ne pourrai jamais, ni l'oublier, ni vous aimer, comme je le devrais.

BOURGACHARD. Vraiment! je vous remercie de votre franchise... Mais que voulez-vous? c'est un malheur...

GABRIELLE. Ce mariage va donc vous priver d'un neveu qui vous était cher, que vous aviez élevé, que vous regardiez aussi comme votre enfant. Il faudra l'exiler, ou, s'il reste près de vous, vivre en une défiance continuelle, le redouter sans cesse, être jaloux enfin des deux personnes que vous aimez le plus?..

BOURGACHARD, *avec impatience*. C'est vrai! c'est vrai!.. mais quand vous me direz tout cela, il le faut, il faut bien réparer mon crime, et donner un nom à mon fils.

GABRIELLE. Je ne vous parle pas de la différence de nos âges, de nos goûts. Ces bals, ces soirées, ces réunions qui m'enchantent, serait-ce là ce qui vous conviendrait? non, sans doute.

AIR de valse.

Ce n'est pas cela,
Ce tableau-là
Ne peut guère
Vous plaire;
Aussi, pour vous, et trait pour trait,
Voilà ce qu'il faudrait :
Une femme de quarante ans,
Fraîche encor, douce, aimable et bonne...
Songe-t-on aux jours du printemps
Lorsque brille un beau jour d'automne?
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen

Charmerait le chemin?
Ne voyant que votre intérêt,
Sans humeur et sans égoïsme;
Toujours là, les jours de piquet,
Surtout les jours de rhumatisme.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?
Elle entendrait, près du foyer,
Le récit de chaque victoire;
Et donnerait au vieux guerrier
Paix et bonheur après la gloire.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

BOURGACHARD, *avec humeur*. Eh! certainement, cela vaudrait bien mieux; mais quand on n'a pas le choix... quand il le faut.

GABRIELLE. Et s'il ne le fallait pas...

BOURGACHARD. Que dites-vous?..

GABRIELLE. Si vous n'aviez envers moi aucun tort à réparer?

BOURGACHARD. Ce n'est pas possible!

GABRIELLE. C'est pourtant la vérité... et si, dans le trouble où vous a jeté cet aveu, vous aviez eu le temps de réfléchir, vous vous seriez dit que j'ai dix-huit ans, que votre fils en a sept.

BOURGACHARD. C'est juste... eh! qui donc alors... qui donc?

GABRIELLE. Celle à qui vous venez d'écrire... pour implorer le pardon de vos torts...

BOURGACHARD. Votre tante!..

GABRIELLE. La mère de votre enfant... celle qui lui a prodigué tous ses soins... celle à qui vous rendrez l'honneur, et qui à son tour honorera votre vieillesse... Oui, voilà l'amie, la compagne qui vous convient... elle ne vous quittera pas, celle-là; elle embellira vos derniers jours... elle vous aidera à élever et à aimer votre enfant...

BOURGACHARD, *attendri*. Mon enfant!

GABRIELLE. Nous l'aimerons tous... car votre neveu ne sera plus obligé de s'éloigner... vous n'en serez plus jaloux... nous resterons avec vous, dans votre château; nous y vivrons tous en famille... votre fils épousera ma fille... car j'en aurai une...

BOURGACHARD. Vous croyez?

GABRIELLE. Oui, Monsieur... et vous ne voudrez pas faire manquer tous ces mariages-là....

BOURGACHARD, *essuyant une larme*. Non... non, vraiment...

GABRIELLE. Je puis donc dire: Mon oncle?

BOURGACHARD. Sans doute...

GABRIELLE. Et je puis embrasser?...

BOURGACHARD. Ça devrait déjà être fait...

GABRIELLE, *se jetant dans ses bras*. Ah! de grand cœur!...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI. Que vois-je? vous dans ses bras!..

GABRIELLE. Oui, Monsieur...

HENRI. Et c'est vous encore qui l'embrassez!..

GABRIELLE. Certainement!

HENRI. C'est trop fort... j'ai tout supporté... je me suis résigné; je me suis soumis à tout ce que vous avez ordonné, quelque absurde que ce fût... mais la soumission a des bornes, j'y renonce... je me révolte.

GABRIELLE, *le regardant avec compassion*. Est-ce malheureux!.. faire naufrage au port!.. quand vous n'aviez plus qu'un instant de patience!..

HENRI. Je n'en ai eu que trop... et je ne souffrirai point que devant mes yeux...

BOURGACHARD. Qu'est-ce qu'il te prend?..

GABRIELLE. De quoi se fâche-t-il?

BOURGACHARD. De ce que j'embrasse ta femme...

HENRI. Oui...

BOURGACHARD, *lui montrant Héloïse, qui entre par la porte latérale à droite, en lisant la lettre de Bourgachard*. Eh bien! prends ta revanche! et embrasse la mienne.

HÉLOÏSE. Ciel... (*Elle tombe évanouie dans le fauteuil, Bourgachard court à elle.*)

HENRI. Sa femme!.. il serait vrai! Et vous, Mademoiselle?

GABRIELLE. Il en doute encore.

HENRI. Oh! non. (*Henri tombe aux genoux de Gabrielle et lui baise la main; Bourgachard, qui s'aperçoit de cela, croit devoir en faire autant, et il se jette aux genoux d'Héloïse.*)

BOURGACHARD, *se relevant et à son neveu*. Oui, mon ami, j'ai retrouvé ma femme, mon enfant... (*Montrant Gabrielle.*) Et quant à elle, qui a toujours été digne de toi, il faut t'expliquer...

HENRI. Non, mon oncle; non, je ne veux rien apprendre, rien savoir...

GABRIELLE. A la bonne heure, Monsieur, ce mot-là nous réconcilie; et malgré votre manque de confiance...

HENRI. Elle est revenue... j'épouse les yeux fermés.

BOURGACHARD, *baisant la main d'Héloïse*. Et moi aussi... Allons voir mon fils!

AIR du *Valet de chambre*.

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie!
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié!

FIN DE LA CHANOINESSE.



TOUJOURS

OU

L'AVENIR D'UN FILS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 13 novembre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

MADAME DERMILLY.
ARMAND, son fils.
CLARISSE, sa pupille.
MATHILDE, sa nièce.
JOSEPH, domestique de madame Dermilly.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, et au second acte, dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, porte au fond et portes latérales. La porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartements. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ARMAND, *entrant vivement par le fond.*

CLARISSE. Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND. Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime!

CLARISSE. C'est mal à vous, ce n'est pas généreux. Où un pareil amour peut-il vous conduire? Vous êtes riche; je n'ai rien.

ARMAND. Eh! qu'importe? vous serez à moi, vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE. Et votre mère qui ne consentira jamais à cette union : votre mère qui, depuis deux ans, a pris soin de moi, et dont je suis en quelque sorte la pupille, ne serait-ce pas de l'ingratitude? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés?

ARMAND. Que de faire mon bonheur?

CLARISSE. Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi. Et je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND. Oui, vous avez raison, je lui parlerai : vingt fois déjà j'ai été sur le point de tout lui déclarer, et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité, de froideur qui glaçait ma confiance, arrêtait mes aveux; et troublé, interdit... je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain, et le lendemain, c'était de même.

CLARISSE. Votre mère est donc pour vous bien terrible?

ARMAND. Ma mère! c'est la bonté même; une femme d'un mérite supérieur, et qui, depuis mon enfance, a tellement captivé ma confiance, que, jusqu'à ce moment, j'avais l'habitude de tout lui dire... de penser tout haut avec elle.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

C'était presque mon camarade,
Mon cœur dans le sien s'épanchait;
Lui confiant souvent mainte incartade :
Et quand parfois, ou timide ou discret...
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer...,
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi; des chevaux, des chiens, des équipages, tout ce que je peux désirer.

CLARISSE. Ah! vous avez raison d'aimer votre mère, de la préférer à tout, et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, à braver son pouvoir, je vous dirai : Renoncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND. Le vôtre!

CLARISSE. Oui, par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser... Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté; et si vous n'avez pas, comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer, et ne plus nous voir; j'en trouverai le moyen.

ARMAND. Moi! vivre sans vous! cela m'est impossible, et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourments et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisse...

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

De grâce, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore;
Lui seul peut me donner, hélas!
La force que je cherche encore;
De ce mot dépend mon bonheur.


BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI



ARMAND

C'EST ELLE

Impr. Gallée Rue de la Bucherie à Paris

en-
rée;
voix

core

ous!
ie ça
avait

t ce-
rai?

et je

ent.
ard,

iché.

ière,
êtes

, la

oi, à
nents
tter!
ordi-
enir,
ainsi
onne
enez,
sque

pour-
ante,

mer-
tens!
r: le
pique
son
tous
C'est

le. Je
i?
.. un
, j'en

ause,
et je
y re-

se re-

cela
l sans
ui est

CLARISSE.

Eh! comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon cœur
Voudrait se cacher à lui-même?

ARMAND. Ah! je suis trop heureux! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment; je le jure à vos pieds...

CLARISSE. Que faites-vous? C'est Joseph; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND. Non, non, rassurez-vous, il a la vue basse.

CLARISSE. C'est égal... il voit tout.

SCÈNE II.

ARMAND, CLARISSE, JOSEPH, *entrant par la porte à droite de l'acteur.*

ARMAND, *avec impatience.* Qu'est-ce qui t'amène? Qu'est-ce que tu veux?

JOSEPH. Je ne veux rien... On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire... aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si dans ce salon tout est bien à sa place... (*Avec intention.*) si tout, enfin, est comme il devrait être... et je ne crois pas...

ARMAND. Que veux-tu dire?

JOSEPH, *rangeant quelques meubles.* Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre. Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion...

ARMAND. Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur; mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH. En un sens, c'est possible, mais sous d'autres rapports... d'abord vous n'y êtes pas depuis si longtemps que moi. Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations...

ARMAND. C'est bon, c'est bon...

JOSEPH. Nous a presque rendus confrères. Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND. Oui, mais de mobilier, on en change quelquefois, surtout quand il est vieux, et je pourrais bien finir par te congédier.

JOSEPH. Moi, Monsieur! vous me faites de la peine pour vous quand vous me parlez comme ça. Est-ce que c'est possible? est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose, si je n'étais pas là pour vous aimer, (*Geste d'Armand.*) pour vous impatienter? Vous y êtes fait, et moi aussi, et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND. C'est bon! en voilà assez. Où est ma mère?

JOSEPH. Dans sa chambre, où elle vous a déjà demandé, car ordinairement (*Regardant Clarisse.*) elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

ARMAND, *sévèrement.* Il suffit. (*A Clarisse.*) Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE. Et moi, je vais achever ma toilette. (*Bas, lui montrant la porte à droite.*) Adieu; si vous m'aimez, du courage! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, *à part, avec trouble.* Oui, elle a raison; du courage. (*Haut.*) Tu dis que ma mère est visible? elle n'est pas souffrante?

JOSEPH. Toujours un peu. Ma femme, qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée; elle dormait d'un sommeil agité, et elle disait à voix haute: « Mon fils! mon fils! »

ARMAND. Quoi! même en dormant, j'occupe encore son cœur et sa pensée?

JOSEPH. Sa pensée! elle n'en a qu'une, c'est vous! elle a toujours été trop bonne, ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfants, et si elle avait cru mes avis...

ARMAND, *à part.* Et se décider à l'affliger! il faut cependant... (*A Joseph.*) Elle est seule, n'est-il pas vrai? (*Il va pour entrer dans la chambre à droite.*)

JOSEPH. Un notaire est avec elle depuis midi, et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, *au moment d'entrer, s'arrêtant. Vivement.* Dans le doute, je ne veux pas la déranger; plus tard, j'ai le temps, rien ne presse.

JOSEPH. Entrez toujours, vous n'en serez pas fâché.

ARMAND. Que dis-tu?

JOSEPH. Vous savez cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND. Je crois bien, un domaine magnifique, la plus belle chasse du monde.

JOSEPH. Madame vient de l'acheter.

ARMAND. Est-il possible! Ah! c'est pour moi!

JOSEPH. Et pour qui donc? ce n'est pas pour moi, à coup sûr... un château gothique, des appartements immenses qui donnent un mal à nettoyer, et à frotter! mais dès qu'il s'agit de vous, Madame, qui, d'ordinaire, est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune... C'est une duperie; ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph; je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il ne soit ingrat. Mais tenez, tenez, j'entends Madame, allez la remercier, et puisque vous voulez lui parler...

ARMAND. Ah! mon Dieu! dans ce moment, je ne pourrai jamais: un rendez-vous, une affaire importante, au café Tortoni... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

JOSEPH, *puis* MADAME DERMILLY.

JOSEPH. C'est ça; le voilà parti, au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens! ces jeunes gens! voilà ce que c'est que de les gâter: le mien ne sera pas comme ça; mais aussi, et quoique je sois bon père, je me suis donné du mal, dès son plus jeune âge, je l'ai toujours fouetté moi-même, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. C'est Madame.

MADAME DERMILLY, *entrant par la porte à droite.* Je croyais trouver ici mon fils; est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH. Oui, Madame, une affaire importante... un rendez-vous à Tortoni, quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MADAME DERMILLY. Et moi, je l'espère; qu'il s'amuse, qu'il soit heureux! c'est tout ce que je demande, et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH. Fasse le ciel que Madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse.

MADAME DERMILLY, *souriant.* Oui, je sais que cela t'effraie: selon toi, il n'y a point d'amour paternel sans la rigueur et la sévérité, et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien, trembler devant toi,

JOSEPH. Et j'en suis fier; il faut que nos enfants nous respectent.

MADAME DERMILLY. Eh! mon pauvre Joseph, il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH. Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées, et si elle savait, comme moi, ce que je sais... M. Armand, qu'elle croit si sage et si rangé...

MADAME DERMILLY. Eh bien?

JOSEPH. Eh bien! Madame, je peux le dire, puisque c'est fini, mais il y a deux ans, c'est moi qui portais les lettres, il a été épris de cette jeune veuve...

MADAME DERMILLY, *froidement*. Oui, il me l'a dit.

JOSEPH. Est-il possible!

MADAME DERMILLY. Une passion très-vive, une constance éternelle, qui a duré six mois... et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé...

JOSEPH. Je n'en reviens pas!

MADAME DERMILLY. Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un cœur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourments.

MADAME DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?.. si vous vous faites craindre.

MADAME DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut :
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourra l'atteindre.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpérience de son âge, de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH. Et quand il ne veut pas les voir?

MADAME DERMILLY. Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute; et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude, un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH. Y pensez-vous?

MADAME DERMILLY. Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle, et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder... Je voudrais marier mon fils, lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur: tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin, dans ma propre famille; c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH. La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MADAME DERMILLY. De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre sœur; mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parce que les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais... D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfants ne pouvaient pas se voir ni s'aimer, mais Mathilde a seize ans, et après la mort de sa mère, j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation. C'est un ange de douceur et de bonté, et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer; mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi; je ne lui ai pas encore permis d'aller à la pension voir sa cousine, parce que je veux la lui montrer tout à son avantage : c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH. Pour mademoiselle Mathilde! Moi qui l'ai vue si petite... quand son père était l'associé de votre mari...

MADAME DERMILLY. J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours... Nul doute que sa grâce, sa jeunesse, sa naïveté ne fasse impression sur le cœur de mon fils.

JOSEPH. Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MADAME DERMILLY. Eh! qui donc?.. que veux-tu dire? Aurais-tu remarqué?..

JOSEPH. Rien encore, jusqu'à ce matin, où, entrant par hasard dans ce salon, j'ai trouvé M. Armand près de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY. Eh bien?

JOSEPH. Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parce que j'ai de mauvais yeux, mais j'ai l'oreille bonne, et je crois bien avoir entendu... (*Il fait sur sa main le bruit d'un baiser.*) ou quelque chose comme ça.

MADAME DERMILLY. Clarisse, qui fut ma pupille, et que depuis deux ans, depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi, et que j'ai promis de doter! Non, cela ne se peut pas... (*S'arrêtant et réfléchissant.*) Cependant, elle a refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH. Vous voyez bien...

MADAME DERMILLY. Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie...

JOSEPH. Et sa fierté!.. Est-elle fière, celle-là! surtout avec les domestiques.

MADAME DERMILLY. D'un autre côté, le chagrin de mon fils, lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi!..

JOSEPH. Preuve qu'il est amoureux.

MADAME DERMILLY. Comment?..

JOSEPH. Je l'ai bien remarqué, tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique, et dès que sa gaîté revient, c'est signe que...

MADAME DERMILLY. On vient, c'est ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, *entrant par le fond*. Bonjour, ma chère tante, que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension, et pour huit jours encore! à ce qu'on m'a dit.

MADAME DERMILLY. Oui, ma chère enfant.

MATHILDE. Et j'en ai sauté de joie! C'était mal à moi, parce que de quitter Madame et ces demoiselles, ça aurait dû m'affliger! mais je n'ai pas pu, j'étais trop contente! Que je vous embrasse encore!..

JOSEPH. Est-elle gentille!

MATHILDE. Eh mais! ce vieux monsieur, ces cheveux blancs!.. n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH. Elle me reconnaît.

MATHILDE, *allant à lui*. Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, *à part et avec émotion*. Elle n'est pas fière, celle-là, et c'est bon signe.

MATHILDE. Je suis bien changée, trouves-tu?

JOSEPH. Et moi donc?

MATHILDE. Non, pas trop! puisque tu as toujours de

l'amitié pour moi. Eh bien ! gronde-moi donc encore, comme autrefois, car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, *la regardant*. Il n'y a plus moyen, Mademoiselle.

MATHILDE. Si, vraiment, les sujets ne te manqueront pas. Ils disent tous que je suis étourdie, et je vois que c'est vrai, n'est-ce pas, ma tante? Aussi je tâche de me corriger.

MADAME DERMILLY. Non, mon enfant, ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise. Ce défaut-là, garde-le toujours, et reste comme tu es. (*La regardant avec tendresse.*) Je te trouve si bien, ma fille!

MATHILDE. Tant mieux, j'aurais été si fâchée du contraire!.. depuis surtout que mon père m'a confié vos projets.

MADAME DERMILLY. Que veux-tu dire?

MATHILDE. Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre, que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous, un jour, un nom encore plus doux, celui que vous avez dit tout à l'heure... ma fille.

MADAME DERMILLY. Quoi! ton père t'aurait appris?.. (*A part.*) Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, *vivement*. Je n'en ai parlé à personne. Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans cesse; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous. D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir: cela m'ennuie bien; mais c'est égal.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Je sais l'anglais, l'italien,
Peut-être assez mal, et je tremble...
Car vous, vous les parlez si bien!..
Mais nous pourrons causer ensemble.
Je cause beaucoup, au surplus;
Et pour moi quel plaisir extrême! .
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique, et puis ma peinture. Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées, le portrait de mon père et le mien.

MADAME DERMILLY, *avec joie*. Est-il vrai?

MATHILDE. Ah! mon Dieu! je n'y pense pas, c'est une surprise que je voulais vous faire. N'importe, vous serez surprise, n'est-ce pas? Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MADAME DERMILLY. Et lequel?

MATHILDE. Celui de votre fils.

MADAME DERMILLY, *souriant*. Eh comment! tu te rappelles encore les traits de ton cousin?

MATHILDE. C'est qu'il n'y a pas bien longtemps que je l'ai vu.

MADAME DERMILLY. Où donc?.. comment cela?

MATHILDE. Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très-peu de monde, deux généraux, des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval... des uniformes de lanciers charmants... et nous autres pensionnaires, qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MADAME DERMILLY. Et les jeunes officiers?

MATHILDE. Très-peu, parce que, vous sentez bien, ma tante... Il faut être toutes droites et les yeux baissés. Mais une de mes compagnes, Augusta, qui était auprès de moi, me dit tout bas: « Regarde donc ce « jeune homme qui est à côté du maréchal!.. » Et je dois convenir qu'il me parut très-bien, et à ces demoiselles aussi.

AIR du *Pot de fleurs*.

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait...
Que nul n'avait ses grâces naturelles.
Ce fait fut déclaré constant
Par un jury très-compétent,
Formé de deux cents demoiselles

Et jugez de ma surprise, quand la sous-maîtresse, en disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MADAME DERMILLY. O ciel! est-il possible?

MATHILDE. Oui, ma tante, mon cousin! et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine... jugez donc, si elles avaient su... (*Vivement.*) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MADAME DERMILLY, *vivement*. C'est bien, c'est bien.

MATHILDE. En revanche, j'y ai pensé, parce qu'il y avait dans cet événement-là quelque chose d'imprévu, d'étonnant, comme un coup du sort!.. vous comprenez?.. non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais: Quand je verrai mon cousin, et il faudra bien que cela arrive, ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais, et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes... Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout à l'heure... (*A Joseph.*) ni toi non plus, Joseph; vous pensez bien que c'est entre nous... (*Joseph passe à la droite de madame Dermilly.*) Mais pardon, je parle, je parle, et vous allez me trouver bien bavarde; ne le croyez pas, je suis contente et voilà tout.

MADAME DERMILLY. Et moi aussi, je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant avec lui la première contredanse.

MATHILDE. Comment! que me dites-vous?.. un bal!..

MADAME DERMILLY. Pour toi, mon enfant.

MATHILDE. Ah! que vous êtes bonne! et quel plaisir!

MADAME DERMILLY. C'est aussi ma surprise, à moi, un impromptu!

MATHILDE. Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance, parce que moi, qui n'ai là que ma robe de pensionnaire... Ce n'est pas pour moi... mais pour mon cousin. (*Avec timidité.*) J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie, et que, ce soir, il pensât de moi ce que nous avons pensé de lui. (*Vivement.*) C'est peut-être mal ce que je dis là?

MADAME DERMILLY. Non, mon enfant.

MATHILDE, *gaiement*. Tant mieux, n'y pensons plus, le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MADAME DERMILLY, *lui prenant la main*. Quoi! vraiment! pas plus de coquetterie que cela? (*A Joseph.*) Que te disais-je! et quel trésor! (*A Mathilde.*) Eh bien! mon enfant, si tu n'es pas coquette, je le suis pour toi, et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, *sautant de joie.* Ah! ma bonne tante!.. (*Vivement.*) Y a-t-il des fleurs?

MADAME DERMILLY. Certainement.

MATHILDE, *de même.* Une guirlande?

MADAME DERMILLY. Oui, vraiment, c'était à moi de parer ma fille bien-aimée.

MATHILDE. Ma fille! ah! que je vous aime quand vous parlez ainsi! (*Avec curiosité.*) Mais dites-moi donc, cette robe... est-ce que je ne peux pas la voir et l'essayer? ce n'est pas que je sois impatiente ni curieuse, mais enfin, si elle n'allait pas bien...

MADAME DERMILLY. C'est juste... Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH. Oui, Madame.

MATHILDE. Adieu, ma tante, adieu... (*Hésitant.*) ma... ma mère...

MADAME DERMILLY, *l'embrassant vivement.* Mon enfant, (*Puis se reprenant.*) pas encore, pas encore, mais bientôt, je l'espère. (*Mathilde sort avec Joseph par la porte à droite.*)

SCÈNE VI.

MADAME DERMILLY, *puis* ARMAND.

MADAME DERMILLY. Oui, quand mon fils la connaîtra, il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent... C'est lui... il faut lui apprendre mes intentions, et savoir décidément, quelles pensées l'occupent. (*Armand entre par le fond.*) Comme il a l'air triste! (*Avec inquiétude.*) Oh! mon Dieu! mon pauvre fils!

ARMAND, *à part, l'apercevant.* C'est ma mère, il n'y a plus à reculer... Allons, du courage! (*Allant à elle, et lui baisant la main.*) Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés. J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MADAME DERMILLY, *avec émotion et bonté.* Tu m'en avais parlé tant de fois, tu semblais le désirer; et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes vœux quand je les connais, (*Le regardant avec émotion.*) ou du moins quand je peux les deviner.

ARMAND, *à part.* Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force...

MADAME DERMILLY. Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND. Et lesquelles?

MADAME DERMILLY. J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND. O ciel! que voulez-vous dire!

MADAME DERMILLY, *s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.* Viens ici près de moi, et causons... il y a longtemps que cela ne nous est arrivé, et il me semble, mon fils, que tu dois avoir besoin de moi.

ARMAND, *avec effusion.* Oui, ma mère... oui, vous avez raison.

MADAME DERMILLY. J'en étais sûre, mon cœur me le disait... écoute-moi, tu me répondras après.

AIR de *Téniers.*

On te l'a dit: quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres nœuds.
Je résistai: car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND. Ah! ma mère!

MADAME DERMILLY, *continuant.* Me trouvant à la tête d'une fortune déjà considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant! et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND. Ah! loin de nous de pareilles idées.

MADAME DERMILLY. Qui sait?.. je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un choisi par moi, le soin de te rendre heureux. Je désire donc que tu te maries; mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, *avec joie.* Rassurez-vous, ma mère; c'est aussi mon unique pensée; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime... comme je n'ai jamais aimé.

MADAME DERMILLY, *à part.* O ciel!

ARMAND, *avec chaleur.* Il n'y a pas pour moi de bonheur possible, si je ne l'épouse... si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MADAME DERMILLY. Et qui donc?

ARMAND. Votre pupille... Clarisse.

MADAME DERMILLY, *à part et atterrée.* O mon Dieu!.. il est donc vrai!..

ARMAND. Qu'avez-vous, ma mère?.. Votre main tremble... vous souffrez?

MADAME DERMILLY, *cherchant à ranimer ses forces.* Non, non, ce n'est rien, mon fils... Je ne veux comme toi que ton bonheur... (*Elle se lève, Armand se lève aussi.*)

ARMAND, *avec joie.* Est-il possible!

MADAME DERMILLY. Mais calme-toi, et laisse-moi te parler... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie... savoir si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties, qui te semblent inutiles, à toi... mais que moi, je dois réclamer pour mon fils. D'abord, elle est plus âgée que toi... ensuite, sa famille...

ARMAND. Est noble et illustre. Son père, le marquis de Villedieu...

MADAME DERMILLY. Lui a laissé un grand nom, je le sais, et voilà justement ce qui m'effraie; car, enfin, nous ne sommes que des négociants... (*Armand fait un geste.*) banquiers, si tu veux... le nom n'y fait rien, c'est toujours du commerce, et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance...

AIR de *la Robe et les Bottes.*

En l'acceptant, c'est nous que l'on protége:
Ils le diront, car, même de nos jours,
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.
Qu'est-ce à leurs yeux que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier
Que son nom seul force à payer ses dettes?
Eux que leur nom dispensait de payer!

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir, un jour, qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND. Une femme ordinaire, je ne dis pas... mais Clarisse!..

MADAME DERMILLY. N'est pas, plus qu'une autre, exempte des préjugés du nom et de la naissance... préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore... Élevée à Londres, au sein d'une famille puissante, chez lord Carlille, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie

anglaise... ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmente déjà sa jeunesse... et si elle se contente aujourd'hui de la fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND. Que dites-vous?

MADAME DERMILLY. Ce qu'il m'est facile de te prouver... Edgard, le second fils de Carlille, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND. S'il était vrai!

MADAME DERMILLY. Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir répondu à un pareil amour. Elle est encore jeune, jolie; on l'aime, c'est tout naturel... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND. Pouvez-vous lui en faire un crime, quand son cœur était à moi, quand elle m'aimait? Car vous ne la connaissez pas... vous ne savez pas qu'elle-même voulait me détourner de cet amour, et craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir... moi qu'elle aime et dont elle est aimée.

MADAME DERMILLY. Tu t'abuses toi-même, et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND. Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MADAME DERMILLY. Mais, de grâce...

ARMAND. Enfin, ma mère, je l'aime, je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY, *avec impatience*. Toujours!.. Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un sentiment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire?.. Tu en as aimé d'autres : ce devait être aussi pour la vie, et au bout de quelques mois, cet amour éternel était dissipé! Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND. Jamais! jamais!.. Quelle différence!

MADAME DERMILLY. Essayons du moins; car moi aussi, j'avais un parti à te proposer, un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND. C'est inutile.

MADAME DERMILLY. Vois-la du moins... c'est tout ce que je te demande.

ARMAND, *hors de lui*. Et à quoi bon?.. J'aime Clarisse!.. je n'en aimerai jamais d'autre. Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser!

MADAME DERMILLY. Pas même le malheur de ta mère!

ARMAND. O ciel! que dites-vous?

MADAME DERMILLY. Que j'ai cru être aimée de mon fils... Ma vie, à moi, c'était son amour, et le perdre, c'est mourir.

ARMAND. Ah! croyez que ma tendresse...

MADAME DERMILLY, *froidement*. Je ne peux plus y croire, et je ne l'invoque plus... (*Avec dignité.*) Mais il me reste encore d'autres droits... Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dus.

ARMAND. Et que je conserverai toujours! parlez... quoi que vous exigiez, si c'est un ordre, j'obéirai.

MADAME DERMILLY. Je pourrais donc te dire : Je te défends ce mariage!

ARMAND, *avec anxiété*. Eh bien!.. vous me le défendez?

MADAME DERMILLY. Non; mais je te demande, à genoux, de ne pas être malheureux.

ARMAND, *la relevant*. Vous!.. ma mère!.. ah! c'en est trop!.. j'obéirai... plus de mariage... vous l'exigez... et rien n'égale mes tourments!.. mais vous n'aurez pas prié en vain... Adieu... adieu... je vais trouver Clarisse, lui rendre ses serments, lui dire que je renonce à elle... Êtes-vous satisfaite?

MADAME DERMILLY. Oui, oui, je le suis. (*Voyant Armand qui s'éloigne.*) Mon fils!.. tu t'éloignes, et sans m'embrasser!..

ARMAND, *revient, embrasse sa mère, se dégage de ses bras, et dit en sortant :*) Ah! je suis bien malheureux! (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

MADAME DERMILLY, *puis* MATHILDE.

MADAME DERMILLY, *avec émotion, et le regardant sortir*. Il souffre!.. il est malheureux!.. et c'est moi qui en suis cause!.. moi, qui immolerais tout à son bonheur! (*Avec fermeté.*) Eh bien! c'est son bonheur que j'assure; et, quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, *en robe de bal, entrant par la droite*. Ma tante, ma tante!.. regardez donc.

MADAME DERMILLY. Ah! te voilà, mon enfant!.. C'est bien, très-bien!.. Que j'ai de plaisir à te contempler!.. (*A part.*) Oui, je n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE. Vous avez pensé à tout, jusqu'au bouquet; est-il bien ainsi?

MADAME DERMILLY, *le lui ôtant*. Du tout; ou le porte à la main.

MATHILDE, *riant*. C'était donc une grande faute?

MADAME DERMILLY. Sans contredit.

MATHILDE. Dame! je ne savais pas.

MADAME DERMILLY. Ta coiffure n'est-elle pas un peu haute? Non... et ta robe?.. Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître. (*Elle arrange la toilette de Mathilde.*)

MATHILDE. Que vous êtes bonne, ma tante!.. ce sera toujours bien.

MADAME DERMILLY, *à part*. Ah! si elle savait pour moi de quelle importance... (*Haut.*) Ecoute, mon enfant, fais bien attention à ce que je vais te recommander, et tâche surtout, dans ce bal...

MATHILDE. Quoi, ma tante?

MADAME DERMILLY, *s'arrêtant, à part*. Non, non, ne lui donnons point de conseil, laissons-la être elle-même, c'est par là qu'elle doit plaire. (*Haut, à Mathilde.*) Tâche de bien t'amuser : voilà tout ce que je te demande.

MATHILDE. Oh! vous serez obéie; songez donc que c'est la première fois que je vais au bal, au bal pour de vrai; car chez nous c'est bien différent :

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension;
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion.
Madame a beau nous prêter son salon...
Le maître nous guide en personne,
Sur sa pochette... et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée, je m'essayais tout à l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter... (*S'asseyant et s'inclinant.*) Avec plaisir, Monsieur... à moins que ce ne soit Armand... et alors je lui dirai : Avec plaisir, mon cousin.

MADAME DERMILLY, *avec effroi*. Et ta robe que tu chiffonnes!..

MATHILDE, *se levant vivement.* C'est vrai!.. mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas?.. on perd du temps.

MADAME DERMILLY. Tais-toi, l'on vient... (*A part.*) C'est Clarisse.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, MADAME DERMILLY, CLARISSE, *sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.*

CLARISSE, *à part, entrant en rêvant.* Il obéissait à sa mère... il renonçait à moi!.. heureusement un seul mot a changé toutes ses résolutions; et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre... (*Apercevant madame Dermilly.*) Ah! c'est vous, Madame?

MADAME DERMILLY. Déjà prête, Clarisse!.. c'est très-bien.

MATHILDE. Oh! qu'elle est jolie!

MADAME DERMILLY, *à Clarisse, montrant Mathilde.* C'est ma nièce Mathilde, la fille de la maison...

MATHILDE, *passant près de Clarisse.* Presque une sœur! et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE. Mademoiselle!

MATHILDE. Oh! j'en ai grand besoin; à ce bal surtout, ou vous me guiderez... Moi, je ne sais rien; tout à l'heure déjà j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante qui m'a dit que cela ne se faisait pas...

CLARISSE, *avec ironie.* Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE. Oh! mon Dieu, oui...

CLARISSE, *de même.* On le voit bien.

MADAME DERMILLY, *avec intention.* Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. (*La musique se fait entendre.*) Voici déjà quelques personnes qui viennent. (*Elle va dans la salle du fond. La musique continue. On voit passer dans le fond plusieurs cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.*)

MATHILDE, *à Clarisse.* Je me mettrai à côté de vous et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE. Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE. Vous avez raison; je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter... si je puis.

CLARISSE. Vous n'en avez pas besoin; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, *naïvement.* Vous croyez?..

CLARISSE. Dès que vous serez connue, dès qu'on aura prononcé votre nom... « Quelle est cette jeune personne?.. — Mademoiselle Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière!.. » tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous, et vous êtes sûre de ne pas manquer une seule contredanse.

MATHILDE. Quoi! ce serait là le motif? (*Madame Dermilly rentre.*)

CLARISSE. Eh! mon Dieu! qu'on soit laide ou jolie!.. qu'on danse bien ou mal, peu importe : ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot; et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE. Serait-ce vrai, ma tante?

MADAME DERMILLY. Non, mon enfant; et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès, et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, *avec dépit.* Madame!..

MADAME DERMILLY. Votre triomphe n'en est que plus flatteur... Après cela, que tous les danseurs ne soient pas des maris, et que pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot... je conçois cela... (*Mathilde va regarder dans l'autre salon.*)

CLARISSE. L'argent est une si belle chose!.. il donne toutes les qualités...

MADAME DERMILLY. Croyez-vous donc que les filles sans dot aient, par cela même, toutes les vertus?.. et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère?..

CLARISSE, *à part.* Patience... J'aurai mon tour. (*La musique se fait entendre plus fort. Madame Dermilly sort un instant.*)

MATHILDE, *regardant dans le salon du fond.* Le bal commence, et mon cousin n'est pas là!.. (*Madame Dermilly rentre, accompagnée de deux cavaliers; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse; l'autre invite Mathilde qui dit à part :*) Eh mais, voilà un monsieur qui vient m'inviter... (*Bas, à madame Dermilly.*) Faut-il accepter, ma tante?

MADAME DERMILLY. Sans doute.

MATHILDE, *s'inclinant.* Avec plaisir, Monsieur. (*A part.*) Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine!.. j'espérais que la première contredanse serait avec lui. (*Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.*)

SCÈNE IX.

MADAME DERMILLY, *seule, regardant autour d'elle.* C'est étonnant, mon fils ne paraît pas... Ah!.. il me semble le voir dans la foule... Oui... il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs... A la bonne heure, cela m'inquiétait... Et ce Joseph... où est-il donc?.. j'ai besoin de lui... (*Joseph paraît à la porte du fond; il porte un plateau vide et s'arrête en regardant dans les appartements.*)

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY. Ah! te voilà, Joseph!

JOSEPH. Je serais resté jusqu'à ce soir à la regarder.

MADAME DERMILLY. Eh! qui donc?

JOSEPH, *posant son plateau sur la table.* Mademoiselle Mathilde... En entrant dans le salon, elle a eu un succès... tous les regards se sont fixés sur elle; et puis on entendait une espèce de bourdonnement très-agréable.

MADAME DERMILLY. Et mon fils était là?..

JOSEPH. Non, Madame.

MADAME DERMILLY. Est-ce qu'il n'est pas au salon?

JOSEPH. Pas encore.

MADAME DERMILLY. En es-tu sûr?

JOSEPH. Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MADAME DERMILLY. Et pourquoi?

JOSEPH. Tenez, Madame, il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter... mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MADAME DERMILLY. Tu as raison; je veux tout savoir.

JOSEPH. Il y a quelques instants, en descendant à l'office, chercher ce plateau, je me rencontre nez à nez avec M. Armaud, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier... «Quoi! Monsieur, à cette heure, pas encore habillé!..» Car il n'était pas en costume de bal... «—Non, j'ai à sortir. — Et pourquoi donc? et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi... que ma mère n'en sache rien; je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi. — Vous jugez de ce que je lui répondis. — «Eh

bien ! ne dis rien à ma mère, que cela inquiéterait; et si, à onze heures, je n'étais pas rentré, remets ce billet à mademoiselle Clarisse, à elle seule, entends-tu?.. à elle seule, et en secret. »

MADAME DERMILLY. Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH. J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel... que sais-je?

MADAME DERMILLY. O ciel! à une pareille heure!.. ce n'est pas possible; car la nuit s'avance... Et ce billet à Clarisse?

JOSEPH. Le voici. (*Madame Dermilly le prend.*)

MADAME DERMILLY. J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille... à une jeune personne qui m'est encore confiée... et fût-ce de mon fils lui-même... (*Elle décachète la lettre, et après avoir lu quelques lignes, elle dit :*) Ah! mon Dieu!

JOSEPH, *effrayé*. Qu'est-ce donc?

MADAME DERMILLY. Rien... rien!.. je suis tranquille... je sais maintenant où il est... Que cela ne t'inquiète pas. (*Elle relit encore.*)

JOSEPH. C'est différent, si Madame est tranquille... (*A part.*) Elle a cependant l'air bien agité... (*Haut.*) Madame n'a pas besoin de moi?.. je puis rentrer au salon?

MADAME DERMILLY. Oui, Joseph... oui, mon ami... Mais je ne sais... prie Clarisse de continuer à faire les honneurs... mais rassure-toi, tout va bien.

JOSEPH. Oui, Madame... (*A part.*) Pauvre femme!.. Il y a de mauvaises nouvelles. (*Il emporte le plateau et sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

MADAME DERMILLY, *seule. Lisant la lettre.* « Je « voulais te fuir, obéir à ma mère, un de tes regards « m'a retenu... c'est l'honneur qui maintenant me « lie à toi, et tes droits sont les plus sacrés... » (*S'arrêtant et avec douleur.*) Ah! mon fils!.. (*Lisant.*) « Mais « ce mariage, ce que désormais rien ne peut rompre; « ma mère n'y consentira jamais... après la promesse « que je lui ai faite, je n'ai même plus le droit de le « lui demander... et tu as raison, il faut partir, il « faut nous éloigner; mais si je rentrais ce soir, si « je voyais seulement ma mère, toute ma résolution « m'abandonnerait, je ne partirais pas; ne sois donc « pas inquiète, si tu ne me vois pas à ce bal; je m'oc- « cupe de tout préparer pour notre fuite; et dès que « tout le monde sera parti, quand tout reposera dans la « maison, descends au petit salon, tu m'y trouveras.» (*Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.*) Je l'ai lu!.. je ne puis le croire encore... un enlèvement!.. c'est mon fils qui m'abandonne, qui en a conçu le projet... oh! non... (*Avec douleur.*) Mais il y consent du moins; et comment l'en empêcher? il ne tient qu'à moi, je le sais, de m'armer de tous mes droits... d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils : « Je veux que vous épousiez Ma- « thilde. » Je veux... Et s'il me résiste, il faudra donc le maudire!.. Et s'il m'obéit, il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant!.. il la rendra malheureuse!... il adorera Clarisse encore davantage!.. car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne font que l'exciter et l'accroître. Allons! il n'y a qu'un moyen, bien hardi peut-être... mais c'est le seul qui me reste, et si je connais bien le caractère de mon fils... oui, dès demain et sans le voir, Mathilde retournera à sa pension. (*Regardant au fond.*) Je ne vois plus personne au salon... personne... que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre... oui, j'ai entendu le bruit des dernières voitures, et tout le monde est parti... (*Elle ferme la porte du fond.*) Je suis seule, attendons mon fils... (*Elle écoute.*) On monte par le petit escalier!... ah! le cœur me bat de frayeur!.. et c'est lui qui en est cause!.. qui me l'aurait jamais dit.

SCÈNE XII

MADAME DERMILLY, ARMAND, *entrant par la porte à gauche.*

ARMAND. Ah! que cette soirée m'a paru longue!.. et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner... Dieu! ma mère!..

MADAME DERMILLY, *avec douceur*. Je t'attendais, mon fils... et tu viens bien tard.

ARMAND. Oui... je n'ai pas pu... j'ai été forcé... ou plutôt, je me suis cru obligé...

MADAME DERMILLY, *de même*. De me tromper?.. oh! non, rien ne t'y oblige. Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux.

ARMAND. Pourriez-vous le penser?

MADAME DERMILLY. Je sais tout.

ARMAND. Eh quoi!... l'on vous aurait dit!.. l'on m'aurait trahi!..

MADAME DERMILLY. Non, grâce au ciel!.. ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux; et personne que moi n'aura vu rougir mon fils... (*Elle lui remet la lettre.*)

ARMAND, *regardant le papier*. Ma lettre à Clarisse!..

MADAME DERMILLY. Je l'ai ouverte... et qu'ai-je vu?.. une fuite... un enlèvement... un pareil éclat!.. commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme!.. Ah! mon fils!.. si tu m'avais demandé conseil!.. si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte, si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout... même de l'honneur, je t'aurais épargné bien des regrets; heureusement, je le puis encore...

ARMAND. Et comment?.. (*Musique douce.*)

MADAME DERMILLY. Puisque tu ne peux vaincre cet amour...

ARMAND. Achevez...

MADAME DERMILLY. Tu le veux...

ARMAND, *à ses genoux*. Eh bien!..

MADAME DERMILLY. Eh bien!.. épouse-la...

ARMAND. Epouser Clarisse!.. vous le voulez bien?

JOSEPH, *qui entre, et qui a entendu ce dernier mot.* Qu'entends-je! ce n'est pas possible; Madame ne peut consentir...

MADAME DERMILLY, *passant entre Armand et Joseph.* Si, Joseph; à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND. Ah! tout ce que vous voudrez; j'y souscris d'avance.

MADAME DERMILLY. Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher.

JOSEPH. Quelle faiblesse!.. et ce que c'est que de gâter les enfants!.. mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND. Ah! vous êtes la meilleure des mères!... et je vous devrai mon bonheur.

MADAME DERMILLY. Pas encore maintenant!... mais plus tard peut-être... je l'espère... Adieu, Joseph!... bonne nuit!... (*Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile; madame Dermilly sort par la droite avec Armand.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales; une grande croisée auprès de la porte à droite; au-dessus des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosace : une grande cheminée. Au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché à la muraille. Tables à droite et à gauche du théâtre.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, *près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal;* MADAME DERMILLY, *assise à droite, est occupée à broder;* CLARISSE, *à côté d'elle, tient un livre et lit.*

ARMAND, *regardant attentivement le bocal.* Les belles couleurs!... et quelle agilité!... ils ne restent pas un instant en place, et tournoient toujours sans se rencontrer.

MADAME DERMILLY. Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

ARMAND. C'est que ces diables de petits poissons sont étonnants; quoique renfermés ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE. Je crois bien!... une prison de cristal, c'est charmant!

MADAME DERMILLY. Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons!

CLARISSE. Moi, je soutiendrai le contraire, car ici, près de vous, Madame, dans ce vieux château, je me trouve si heureuse!...

MADAME DERMILLY. C'est ce que je désirais. Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangements de fortune, des comptes de tutelle à rendre à mon fils... j'ai voulu du moins, que pendant ce temps, vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans ce château, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE. C'est vrai!... point de fâcheux, point de visites importunes.

ARMAND, *venant auprès de Clarisse.* Tout entier au bonheur d'être ensemble; aussi, voilà déjà deux mois qui ont passé comme un éclair.

MADAME DERMILLY. Non, six semaines...

ARMAND. Vous croyez?

MADAME DERMILLY. J'en suis sûre...

CLARISSE. Ces appartements gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux...

ARMAND, *le dos à la cheminée.* Oui, cela est très-bien, en été surtout... mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid... Hum! hum!... je ne sors pas des rhumes de cerveau; mais qu'importe?... quand on est auprès de ce qu'on aime, dans le repos et la solitude... (*Il se place entre madame Dermilly et Clarisse, et s'appuyant sur le dos de leur fauteuil.*) entre l'amour et l'amitié... A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher?... Il n'en finit pas avec sa liquidation; et nous sommes ici à l'attendre.

MADAME DERMILLY. Est-ce que cela vous ennuie?

ARMAND. Du tout! mais il y a une impatience naturelle, que vous devez comprendre. Quel plaisir d'être mariés!... d'être chez soi, dans son boudoir de la Chaussée-d'Antin!.. de bons tapis, des cheminées à la Bronzac...

AIR du *Partage de la richesse.*

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins; ils sont peu de mon goût.
(*Montrant Clarisse.*)
Mais pour Clarisse... et si je ne m'abuse,
Deux vrais amants, deux époux, Dieu merci!
Ne faisant qu'un... je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE. Je vous remercie; mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à désirer, je suis près de vous.

ARMAND, *lui baisant la main avec transport.* Ah! ma chère Clarisse!... (*Nonchalamment.*) Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE. De la musique, si vous voulez?

ARMAND. De la musique; nous en avons fait hier et avant-hier, et l'autre jour!... et puis mon violon n'est pas d'accord. Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MADAME DERMILLY. Y penses-tu?... cinq à six pouces de neige.

ARMAND, *avec humeur.* Bah! les femmes ont toujours peur de se mouiller les pieds! il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?

CLARISSE. Voulez-vous lire... ou jouer?...

ARMAND, *de même.* Nous ne sommes que trois; si encore le curé était venu, nous aurions fait le whist ou la bouillotte à quatre; mais le curé promet de venir et il ne vient pas! Ensuite, il viendra peut-être, il n'est que midi!... midi!... c'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni... Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier; car c'était hier jour d'Opéra. Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, *se levant.* Je ne vous le dirai pas...

ARMAND. C'est juste; je vous dis cela comme autre chose... (*S'approchant de la croisée.*) Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc!...

MADAME DERMILLY, *se levant.* Geneviève!

ARMAND. La fille du jardinier... que je fais causer quelquefois...

CLARISSE. C'est-à-dire... très-souvent.

ARMAND. Oui; c'est la naïveté campagnarde la plus amusante... elle m'a avoué qu'elle avait déjà eu trois amoureux.

CLARISSE. Fi donc!

ARMAND. Amour platonique, bien entendu...

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et philosophe studieux,
Moi je compare et leurs mœurs et les nôtres.

MADAME DERMILLY, *souriant.*
Mais, en effet... trois amoureux!..

CLARISSE, *de même.*
Et s'en vanter... c'est curieux!

ARMAND.
Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats!..
Car à Paris, on les aurait peut-être;
Mais à coup sûr, on ne le dirait pas.

(*A madame Dermilly, en riant.*) Entre autres, elle m'a cité Jean Pierre, votre garde-chasse, un imbécile!... Eh! parbleu! cela me fait penser que ce matin... (*Décrochant son fusil.*) Voilà une belle occasion pour la chasse au loup...

MADAME DERMILLY. Y pensez-vous? il peut y avoir du danger...

ARMAND. Tant mieux ! ça occupe, ça fait passer un moment...

MADAME DERMILLY. Et moi, je ne veux pas. Vous ne sortirez pas, ce n'est pas convenable ; vous êtes déjà resté avant-hier toute la journée dehors, et cela fâcherait Clarisse.

ARMAND. Non !.. j'en suis sûr... (*A Clarisse.*) N'est-ce pas, chère amie, cela ne te fâchera pas que je sorte ?

CLARISSE, *d'un air indifférent.* Moi... nullement...

ARMAND. Vous voyez...

MADAME DERMILLY, *le retenant toujours.* Elle ne l'avoue pas, mais je suis persuadée qu'au fond cela lui fait de la peine... (*Avec intention.*) sans cela elle ne vous aimerait pas.

CLARISSE. C'est au contraire parce que je l'aime, que je m'efforce de cacher le chagrin que j'en éprouve.

MADAME DERMILLY. Tu l'entends...

ARMAND. C'est différent... Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse, vous êtes bien sûre que je resterai, que je vous obéirai, que je ferai tout ce qui vous sera agréable, quand je devrais... Aussi je ne sortirai pas de ce fauteuil et ne dirai pas un mot. (*Il s'assied sur un fauteuil auprès de la table, à droite.*)

MADAME DERMILLY. Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant par la droite.* Voici les journaux et les lettres...

CLARISSE, *avec joie.* Ah ! quel bonheur ! donne vite !..

ARMAND, *toujours étendu dans son fauteuil.* J'espère qu'on ne les prendra pas tous.

CLARISSE, *prenant deux journaux.* Oh ! non ; à vous les journaux politiques, à moi la *Revue de Paris* et le *Journal des Modes.* (*Elle va s'asseoir à gauche, Joseph donne les journaux à Armand et les lettres à madame Dermilly.*)

ARMAND, *les comptant.* Quel plaisir !... six journaux, en voilà pour toute la matinée !...

CLARISSE, *lisant.* « Les robes de popeline brochée sont toujours de mode. » Et moi qui en avais une charmante, que je n'aurai pu porter : quel dommage !...

ARMAND. Vous pouviez la mettre ici...

CLARISSE. De la toilette, quand il n'y a personne !...

ARMAND. Personne !... c'est aimable pour nous !

MADAME DERMILLY, *regardant Joseph qui essuie une larme.* Eh mais ! Joseph, qu'as-tu donc ? quel air triste !

JOSEPH. Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph ; vous savez, celui que j'élevais si sévèrement ?

MADAME DERMILLY. Eh bien ?

JOSEPH. Eh bien ! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans, de s'engager dans les dragons.

MADAME DERMILLY. Ah ! mon Dieu !

JOSEPH. Et que faire contre un dragon ? comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle ?

MADAME DERMILLY. En le laissant au régiment pendant un an ou deux ; et alors, sois tranquille, il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé.

JOSEPH. Vous croyez ?

MADAME DERMILLY. J'en suis sûre. (*Regardant Armand.*) C'est un excellent système que de... Eh mais ! voici une lettre qui me vient par la poste.

JOSEPH. Non, Madame, elle a été apportée par un courrier, un domestique en livrée, qui est en bas.

MADAME DERMILLY. C'est du jeune Edgard.

ARMAND. Le second fils de lord Carlille ?

MADAME DERMILLY. Oui, celui avec qui Clarisse a été élevée en Angleterre. Il m'écrit de la poste voisine, et me demande la permission de se présenter au château.

ARMAND, *se levant.* Avec grand plaisir... il faut lui écrire...

MADAME DERMILLY. Non, ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger.

ARMAND. Ce n'est pas un étranger ; sa famille était liée avec la nôtre ; et puis, un ami d'enfance de ma femme.

MADAME DERMILLY, *les regardant tous deux.* Si vous le voulez absolument...

CLARISSE. Moi, je n'ai rien à dire, Madame ; commandez...

ARMAND. Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance. D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère !... et puis, les devoirs de l'hospitalité... Le jeune baronnet est très-amusant. Je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui.

MADAME DERMILLY. S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre ; lettre d'amitié et de souvenir, adressée à Clarisse.

CLARISSE. A moi ?...

MADAME DERMILLY. Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance, ce que je juge tout à fait inutile. La voici, ma chère enfant.

CLARISSE, *sans prendre la lettre.* Donnez-la à Armand, à mon mari !... c'est à lui de la lire !...

ARMAND. Par exemple !... quelle idée avez-vous de moi !... amant ou mari, confiance absolue. La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre ; il y a désormais alliance et sympathie. Mais allez donc, ma mère... allez écrire au baronnet.

CLARISSE. Et moi, je vais m'habiller.

ARMAND. A merveille ! Il y aura grand dîner, grande soirée, réception complète ; c'est la première fois que cela nous arrive ; et puis, Edgard est bon musicien.

CLARISSE. Il jouera du piano.

ARMAND. Et nous danserons !

CLARISSE. Un bal !... quel plaisir !

AIR du ballet de *Cendrillon.*

ENSEMBLE.

MADAME DERMILLY ET ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa / Ma bonne humeur est revenue.
Qu'ici tout prenne une face imprévue !
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grâce à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue !
On s' met en frais pour fêter sa venue.
En vérité, ça me fait enrager.

CLARISSE, *à Armand.*

A votre ami, je dois aussi songer ;
Moi qui suis votre prétendue,
Avec éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(*Madame Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND. Ce sera charmant! quelle bonne soirée!... nous allons nous divertir!...

JOSEPH, *à part*. Avec de l'Anglais; il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser.

ARMAND. Mais il n'est encore que midi, et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner... (*S'appuyant sur l'épaule de Joseph.*) Ah! si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps.

JOSEPH. Et comment cela?... moi, je ne sais rien... que le loto et les dames; et, à coup sûr, Monsieur ne voudrait pas...

ARMAND. Tu fais le discret; mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère...

JOSEPH. Ici?... non vraiment...

ARMAND. Quoi! tu ignores?...

JOSEPH. Ma parole d'honneur...

ARMAND. Alors, je n'y comprends rien; et c'est une aventure inconcevable, qui pique ma curiosité...

JOSEPH. Racontez-moi donc ça...

ARMAND. Eh parbleu! j'en meurs d'envie... Imagine-toi, qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon...

JOSEPH. Échappé!..

ARMAND. Eh oui!... ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue: « Reste là, près de « ta femme!... » Car ma mère qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours; ce n'est pas raisonnable... tandis que moi...

JOSEPH. Cela vous ennuie...

ARMAND. Du tout, ce n'est pas cela que je veux dire; mais cela m'impatiente, et elle aussi, je le vois bien... c'est tout naturel... aussi... Je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille...

JOSEPH. Comment! Monsieur, une fermière!... vous pourriez...

ARMAND. Est-ce que j'y pense seulement!...

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande... en revanche
Ses yeux sont petits et brillants;
Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu...
D'un suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père, comme avec toi... quand je ne sais que faire...

JOSEPH. Je vous remercie...

ARMAND. Pour en revenir à ce que je te disais... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme, j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant... c'était un médaillon en or, un portrait de femme, une figure de jeune fille, charmante, enchanteresse!

JOSEPH. Que vous connaissez?

ARMAND. Du tout; et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers, que je les ai vus... mais dans quels lieux?... mais comment? je n'en sais rien; cela s'offre à moi dans le vague, dans les nuages, et je n'y puis rien comprendre.

JOSEPH. Ce qui est terrible!

ARMAND. Au contraire, c'est ce qui en fait le charme. Tu te doutes bien que je ne pensais plus à Geneviève; je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière je regarde toute la journée, car il y a dans cette physionomie une grâce, une naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie, lorsque hier!.. voilà l'inconcevable, le romanesque, le sublime!... Hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord!..

JOSEPH. Par ici?

ARMAND. Précisément! un côté du château tout à fait inhabité; et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une carcelle, une figure céleste et radieuse... comme on peint les vierges de Raphaël!.. et cette figure était celle de mon médaillon, trait pour trait, j'en suis sûr... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes, après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu...

JOSEPH. Êtes-vous sûr, Monsieur, d'être dans votre bon sens?

ARMAND. Dame!.. je te le demande! je n'ai pas dormi de la nuit; et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue...

JOSEPH. Ah! mon Dieu! et votre femme?..

ARMAND. Cela n'empêche pas!.. ça n'a aucun rapport, parce que, vois-tu bien, Clarisse est à coup sûr un grand bonheur; mais un bonheur certain, que j'ai là... qui ne peut pas m'échapper, tandis que l'autre, un être vaporeux, une ombre fugitive, tu comprends. Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH. Moi, Monsieur... y pensez-vous?

ARMAND. Par curiosité! ça nous distraira, ça nous occupera. Que veux-tu que l'on fasse à la campagne, au milieu des neiges?.. Sais-tu que voilà six semaines de tête-à-tête, et que j'en ai encore autant en perspective; il y a de quoi périr... d'amour, et si tu ne viens pas à mon aide....

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Allons! Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire...
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, *se récriant.*

Qui, moi, Monsieur?

ARMAND.

Cela se reconnaît :
Un feu caché dans tes veines circule;
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor!

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND. C'est ce que je disais, il n'y a pas de fumée sans feu. Et parlons un peu raison. Je me suis levé de bon matin... j'ai bien observé la tourelle du nord; elle a deux portes d'entrée, une par la chambre de ma mère, et l'autre... (*Montrant la porte à gauche.*) que voilà; et comme tu as les clés du château...

JOSEPH. Pas celle-ci, je vous le jure, car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif...

ARMAND. Tu vois bien! il y a un mystère qui irrite encore plus mes désirs curieux; et, à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est. Dis donc, au-dessus de la porte... cette fenêtre en rosace... si l'on montait par là?..

JOSEPH. Pas possible!..

ARMAND. Si on regardait, du moins, on pourrait l'apercevoir, lui parler?..

JOSEPH. C'est trop haut; vous n'êtes pas assez grand, ni moi non plus...

ARMAND. N'est-ce que cela? J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle, que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien.

JOSEPH. Et si l'on vous voit?

ARMAND. Personne!.. ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette; elle en aura pour longtemps. Attends-moi ici, et fais sentinelle... (*Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.*)

SCÈNE IV.

JOSEPH, *seul.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Quelle imprudence et quel délire!
Mais nous sommes tous ainsi, je le vois bien!
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le désire;
Ce qu'on possède n'est plus rien!
Moi, tout l' premier, j'en suis la preuv' vivante;
Je me disais, lorsque j'étais enfant:
Quand donc aurai-j' vingt ans!.. j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité! Que diable ça peut-il être?.. Si on pouvait, par le trou de la serrure, regarder un instant... (*Il s'approche de la porte à gauche.*) Dieu! la porte s'ouvre! qu'ai-je vu?..

SCÈNE V.

JOSEPH; MADAME DERMILLY ET MATHILDE, *entrant par la porte latérale à gauche.*

MADAME DERMILLY. Silence, Joseph!

JOSEPH. Quoi! c'est Mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement?..

MADAME DERMILLY. Oui, son père voulait la rappeler! j'ai désiré auparavant qu'elle vint passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir...

MATHILDE. Si mystérieusement!..

MADAME DERMILLY. C'était nécessaire. Où est mon fils?

JOSEPH. Prêt à se casser le cou pour Mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre...

MATHILDE. Que veux-tu dire?..

JOSEPH. Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore, ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE. Mon pauvre cousin!.. et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plain-pied?

MADAME DERMILLY. Ecoute, mon enfant, as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur?..

MATHILDE. Oh! oui, bien certainement...

MADAME DERMILLY. Eh bien! laisse-moi faire, et pendant quelque temps encore, ne me demande rien. Aujourd'hui, nous avons du monde, un jeune Anglais, tu descendras pour le dîner, et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma nièce.

MATHILDE. Au dîner! pas avant?.. ce sera bien long!.

MADAME DERMILLY. Je le conçois, surtout si d'ici là il faut encore rester renfermée. Eh bien!.. je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE. A la bonne heure, au moins...

MADAME DERMILLY, *lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.* Cet escalier t'y conduira, et, si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou de l'éviter... ou du moins de ne pas lui dire ton nom... tu me le promets?..

MATHILDE. Oui, ma tante... (*Elle fait quelques pas et s'arrête.*) Mais s'il me devine?

MADAME DERMILLY. C'est différent.

MATHILDE. Allons! j'obéirai. (*Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.*)

MADAME DERMILLY, *la regardant descendre.* Mais prends donc garde. Elle va comme une étourdie!..

SCÈNE VI.

JOSEPH, CLARISSE, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY, *à Clarisse qui entre et qui lui présente un papier.* Quel est ce papier que vous tenez à la main?

CLARISSE. Je vous l'apportais, Madame. La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard contenait pour moi une demande formelle en mariage...

MADAME DERMILLY, *à part, avec joie.* O ciel!

CLARISSE. J'y ai répondu sur-le-champ. Mais cette réponse, je ne devais pas l'envoyer sans vous la soumettre. (*Lui donnant la lettre.*) Daignez la lire. (*A Joseph.*) Laissez-nous. (*Joseph sort.*)

MADAME DERMILLY, *à part.* Ah! si elle pouvait accepter!.. (*Haut et lisant.*)

« Monsieur. Je dois m'estimer fort honorée de votre « recherche, et je ne puis m'en montrer digne qu'en « vous parlant avec franchise... Une famille respec- « table et distinguée... » etc. « Une mère en qui bril- « lent toutes les qualités... » (*Baissant la voix.*) Je demande la permission de passer la phrase... etc... etc... etc... « A daigné m'adopter pour sa fille! » etc., etc. « Les seuls sentiments que je puisse désormais « vous offrir, en échange de votre amour, sont ceux « de la reconnaissance et de la sincère amitié avec « lesquelles je serai toujours Votre... etc. CLARISSE DE « VILLEDIEU. » (*Avec émotion.*) C'est à merveille, et je ne doute pas que mon fils n'apprécie, ainsi que moi, un pareil sacrifice...

SCÈNE VII.

CLARISSE, ARMAND, MADAME DERMILLY.

ARMAND, *entrant par la porte du fond, et boitant un peu.* C'est inconcevable! j'en perdrai la tête! il y a de la magie, et c'est une histoire...

CLARISSE. Quoi donc?

ARMAND. J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle...

TOUTES DEUX. Une échelle!... et pourquoi?

ARMAND. Rien, pour m'échauffer... lorsque de sa croisée qui donne sur le parc, j'aperçois une robe blanche, une femme blanche, une nymphe aérienne... une sylphide... je m'élance par la fenêtre...

MADAME DERMILLY. O ciel! vingt-cinq pieds de haut!

ARMAND. Il y avait un treillage; mais en sautant à terre, sur la neige, mon pied glisse, rien... une légère douleur, qui n'avait d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course. Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu atteindre cette nouvelle Atalante qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc.

A chaque instant, je la voyais près de moi paraître ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles. Son teint animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaicté et de malice, surtout dans le moment où, patatras, j'ai rencontré ce tas de neige...

MADAME DERMILLY. Que tu n'avais pas aperçu...

ARMAND. Non, je la regardais! et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant! Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse, capable, à ce point-là, de vous faire tourner la tête...

CLARISSE, *piquée*. Monsieur!...

ARMAND. Je dis comme objet d'art... je parle en artiste...

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Tel et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né...
Telle et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse!
Et moi boiteux, je représentais bien
La Justice qui court sans cesse...
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire, car au détour d'une allée, autre incident, je tombe dans les bras...

MADAME DERMILLY. De qui?

ARMAND. D'un grand jeune homme, habillé de noir, c'était Carlille...

CLARISSE. Edgard...

ARMAND. Qui me saute au cou, ce qui m'était bien égal; ce n'est pas lui que j'aurais voulu... (*Se reprenant vivement.*) C'est-à-dire si... ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir, avec sa grande figure étonnée, et son crêpe au chapeau... Chemin faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais...

CLARISSE. Son frère!...

ARMAND. Eh! mon Dieu, oui! le voilà duc et pair d'Angleterre, je ne sais combien de mille livres sterling, et un des plus beaux noms des trois royaumes. Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin qui semble jurer avec sa longue physionomie britannique. Il m'a avoué en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions... (*A madame Dermilly.*) Qu'est-ce que cela veut dire?... est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue?

MADAME DERMILLY, *souriant*. Mais, c'est possible!... et je ne dis pas non!...

ARMAND. Comment cela? vous sauriez donc...

MADAME DERMILLY, *passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle*. Oui, mes enfants, ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier... Depuis longtemps, j'avais des projets, des idées de mariage, entre lord Carlille, qui n'avait alors qu'un beau nom, et une jeune personne extrêmement riche que je protége...

ARMAND. La jeune inconnue?...

MADAME DERMILLY. Précisément!

ARMAND. Ah! c'est un bon parti!... et elle est à marier?...

MADAME DERMILLY. Oui, mon ami!... Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés, car Milord, se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser.

ARMAND, *avec joie*. Quoi! vraiment! il voulait!...

MADAME DERMILLY. Rassure-toi! tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse, une délicatesse, dont je suis témoin; elle t'aime... elle n'aime que toi... sans cela...

ARMAND, *tristement*. C'est juste! et je suis sensible à ce qu'elle a fait pour moi.

MADAME DERMILLY. Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan; et puisqu'il est riche, duc et pair, ce qui ne gâte rien...

CLARISSE, *à part*. Comme c'est délicat!

MADAME DERMILLY. Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à l'autre, ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner et Milord et ma protégée.

CLARISSE, *à part*. Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MADAME DERMILLY, *les examinant avec intention*. Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit, j'espère que vous me seconderez... que vous m'aiderez chacun de votre côté... à faire réussir ce mariage... (*Armand va s'asseoir près de la porte à gauche; Clarisse s'éloigne vers la droite. A part.*) Cela les a émus tous deux... (*Haut.*) Je vais recevoir Milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse.

CLARISSE, *faisant un geste pour la retenir*. Madame...

MADAME DERMILLY, *revenant*. Quoi!... qu'y a-t-il?... auriez-vous quelque chose à me dire?

AIR : *de Turenne*

Me voilà prête à vous entendre.

CLARISSE.

Moi... non, Madame... Ah! c'est trop de bontés...
(*Regardant la lettre.*)
Ah! si j'avais pu te reprendre!

MADAME DERMILLY, *à part*.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, *avec émotion*.

Eh quoi! ma mère, vous partez!
(*Clarisse s'assied.*)

MADAME DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête...
Adieu...
(*Les regardant.*)
Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.
(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

CLARISSE, ARMAND.

(*Après un instant de silence.*)

ARMAND, *allant auprès de Clarisse et avec embarras*. En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée...

CLARISSE. Cela vous étonne!

ARMAND. Non, sans doute!

CLARISSE, *se levant, à part*. Et ce billet qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être...

ARMAND. Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom et la fortune bien modeste d'un banquier : aussi me voilà maintenant obligé d'honneur à reconnaître une telle générosité.

CLARISSE, *avec sécheresse*. Par de l'ingratitude, peut-être; car tout à l'heure, déjà, cette fille dont vous

parliez avec un feu, un enthousiasme tout à fait inconvenant, devant votre mère et devant moi...

ARMAND. Une plaisanterie innocente, à laquelle je n'attache aucune importance.

CLARISSE, *avec dépit*. Une plaisanterie !... une plaisanterie innocente... qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas... mais peu importe ! c'est une femme !... et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances... C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier...

ARMAND. Geneviève !

CLARISSE. Ah ! fi ! Monsieur !... c'est si mauvais genre !... si mauvais ton !... si négociant !...

ARMAND. Clarisse, y pensez-vous ?

CLARISSE. Oui, Monsieur, et parce que jusqu'ici j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux ?

ARMAND. Et qui peut donc les blesser ?

CLARISSE. Tout ce qui m'environne !... est-il donc si difficile de voir que, malgré son amitié apparente, votre mère ne m'aime point, que c'est par grâce, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille, et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce château ?

ARMAND. Pas un mot de plus contre ma mère... je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE. A merveille ! vous le voyez déjà... son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde; cela ne peut pas rester ainsi; vous choisirez entre nous deux, vous renoncerez ou à elle ou à moi...

ARMAND. Et c'est vous qui prétendez m'aimer, vous qui exigez un pareil sacrifice !..

CLARISSE. Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits, quand je refuse pour vous un rang, un titre, des dignités !

ARMAND. Prenez garde ! car si vous me le reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré...

CLARISSE. J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude...

ARMAND. Je ne sais de quel côté elle est...

CLARISSE. C'en est trop, et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté...

ARMAND. Clarisse, écoutez-moi, de grâce...

CLARISSE. Non, Monsieur... non, laissez-moi, je vous défends de me suivre et de me parler... (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IX.

ARMAND, *seul*. Comme elle le voudra, après tout! car voilà déjà la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux ! Elle m'adore! je le sais bien ! je ne le sais que trop... mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos, pour me dire du mal de ma mère, pour être fière...orgueilleuse, envieuse... colère, jalouse. A cela près, une bonne femme, qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant !.. Aussi, il faut que tout cela finisse; il faut que ce mariage ait lieu, parce qu'une fois mariés, nous serons libres ; elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête-à-tête, c'est le moyen de toujours se quereller... (*On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Ecoutant.*) Dieu ! qu'entends-je !.. le bruit d'un piano... là, dans cet appartement. (*Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.*) C'est la jeune inconnue !.. je la vois d'ici, assise au piano... Quelle taille charmante !.. ah ! qu'elle est bien !.. et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais !.. Non !.. ce n'est pas par esprit national, mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever, m'en faire aimer... (*Voulant entrer.*) Allons! mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc; en me voyant brusquement entrer... elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir, et elle court mieux que moi, je le sais... Ah ! une idée... (*Il prend son violon, qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.*)

SCÈNE X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, *à part*. C'est elle !.. (*Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.*) Je la tiens, et cette fois elle ne m'échappera pas !..

MATHILDE, *à part, souriant*. C'est mon cousin !

ARMAND, *à part*. C'est étonnant !.. ça ne l'effraie pas !.. (*Haut.*) C'est bien téméraire à moi d'oser vous retenir ainsi; mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin, (*Lui lâchant la main.*) et je vous rends la liberté, sur parole. (*A part.*) Elle se tait... mais elle reste !.. (*Haut.*) Une grâce encore, ne puis-je savoir qui vous êtes ?..

MATHILDE, *à part*. C'est qu'il ne me connaît vraiment pas !.. c'est amusant !..

ARMAND. Eh quoi ! ne me pas répondre !..

MATHILDE. Eh mais !.. si cela m'était défendu, s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis...

ARMAND. O ciel !

MATHILDE. Mais vous pouvez le deviner ! je ne vous en empêche pas !..

ARMAND. Eh ! que puis-je savoir, sinon que vous vous plaisez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaître, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine !.. est-ce vrai ?.. ou non ?..

MATHILDE, *souriant*. En conscience, vous n'êtes pas habile !.. ou vous avez bien du malheur, et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien.

ARMAND. Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant, et ce que j'aime le plus !..

MATHILDE. Ce n'est pas possible !.. vous ne me connaissez pas...

ARMAND. C'est ce qui vous trompe. (*Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.*) Et cette image que je regarde sans cesse...

MATHILDE. Mon portrait ! celui que j'avais fait pour votre mère...

ARMAND. C'est en mes mains qu'il est tombé, et depuis il ne m'a pas quitté ! il est toujours resté là, sur mon cœur, et demandez-lui si je vous aime...

MATHILDE, *à part*. Il m'aime !.. (*Haut.*) Ah ! ma tante dira ce qu'elle voudra, je n'ai plus la force d'obéir...

ARMAND. Une tante, dites-vous ? et qui donc est-elle ?

MATHILDE. Votre mère !.. Monsieur...

ARMAND. Eh quoi ! vous seriez Mathilde ?

MATHILDE. Mon Dieu, oui...

ARMAND. Ma cousine ?

MATHILDE. Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours !

ARMAND. Quoi ! cet ange de beauté !.. ce trésor que j'enviais, c'est Mathilde... c'est ma cousine !..

MATHILDE. Qui depuis longtemps vous connaissait; car moi, je suis plus adroite que vous!

ARMAND. Et pourquoi nous séparer, et m'empêcher de vous voir? à quoi bon ce mystère?..

MATHILDE. C'est ce que je me demande!.. car mon père m'a toujours dit: « Ton cousin sera un jour ton « mari... c'est le rêve, c'est l'espoir de nos deux fa« milles. »

ARMAND, *avec joie*. Il serait possible!..

MATHILDE. Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND. Non, vraiment!..

MATHILDE. Il fallait donc me le dire!.. je vous l'aurais appris tout de suite!.. moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là.

ARMAND. Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres?

MATHILDE. Moi, des idées! du tout; je n'en ai pas! je n'ai jamais eu que celles de mon père...

ARMAND. Comment?

MATHILDE. Et de ma tante.

ARMAND. Ah! je suis trop heureux!..

MATHILDE. Et ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter; voilà pourquoi ce matin je vous fuyais: sans cela!.. et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis... heureusement, vous avez deviné... Mais concevez-vous cela?.. je vous le demande.

ARMAND. Oui, sans doute! et tout s'explique maintenant!.. ma mère a changé d'idée! elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille.

MATHILDE. Et moi je ne le veux pas! je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde!.. Il ne faut pas croire que je n'ai pas de caractère... et puis, vous êtes de la famille... vous êtes mon cousin... vous me défendrez...

ARMAND. Toujours! Mathilde! toujours! je suis ton protecteur, ton ami! C'est une indignité! une tyrannie sans exemple!..

MATHILDE. N'est-il pas vrai?..

ARMAND. Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne... je ne le souffrirai pas, et ce prétendu... ce lord Carlille, je le tuerai plutôt...

MATHILDE. O ciel!.. non, Monsieur, ne le tuez pas...

ARMAND. Si vraiment...

MATHILDE. Et moi, je vous en prie, dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être sa femme, puisque je dois être la vôtre; il comprendra cela; il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entende pas la raison...

AIR de *la Galoppe de la Tentation.*

Il cédera, j'en suis certaine;
Il s'agit de lui parler;
N'écoutant que votre haine,
Ah! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il cédera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine,
Au combat je dois voler;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

(*Mathilde sort.*)

SCÈNE XI.

ARMAND, *puis* MADAME DERMILLY.

ARMAND. Quelle grâce!.. quelle candeur!.. quelle naïveté!.. voilà la femme qu'il me fallait; et on la destine à un autre!.. Voilà les grands parents!.. on nous sacrifie tous deux... oui, tous deux... car me voilà engagé à Clarisse... engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer, surtout maintenant, et comment y renoncer?.. comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches, sans me déshonorer à jamais?.. (*A madame Dermilly qui entre.*) Ah! ma mère, vous voilà; venez, de grâce, venez à mon secours...

MADAME DERMILLY. Eh! mon Dieu!.. qu'y a-t-il donc?..

ARMAND, *cherchant à se remettre*. Ce qu'il y a!.. rien... je ne sais... Qu'allais-je lui dire?.. Je voulais vous demander, que fait Clarisse? où est-elle?..

MADAME DERMILLY. Au salon avec lord Carlille, à qui j'avais un billet à remettre; mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus. J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble; mais, si tu le veux, je vais la chercher...

ARMAND. Non, ma mère... non... j'ai bien d'autres choses à vous dire... j'ai vu Mathilde, ma cousine...

MADAME DERMILLY. Quoi! tu saurais?..

ARMAND. Je sais tout, et c'est d'elle seule que je veux vous parler, car moi, c'est fini, il ne faut plus y penser, j'ai promis...

MADAME DERMILLY. Promesse bien douce à tenir, quand on aime... quand on est aimé! et après ce que Clarisse a fait pour toi...

ARMAND. Eh oui! voilà le malheur!.. et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer, il faut subir son sort. Eh bien donc, puisque rien ne peut m'y soustraire, puisque vous le voulez, je le ferai, ce mariage que je déteste, que j'abhorre...

MADAME DERMILLY. Que dis-tu?

ARMAND. Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux; personne ne le saura, pas même elle; je me conduirai en honnête homme, en galant homme, en bon mari. Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera...

MADAME DERMILLY. Eh! qui donc?

ARMAND. Vous ne le saurez pas! vous ne pouvez le savoir... et vous ne devineriez jamais, c'est impossible; cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable, et cependant c'est la vérité, c'est celle que j'aime.

MADAME DERMILLY. Eh! qui donc?

ARMAND. Ma cousine.

MADAME DERMILLY. Est-il possible!

ARMAND. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle...

MADAME DERMILLY. Laisse-moi donc!..

ARMAND. Ah! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre, mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède, et c'est elle que j'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY. Toujours!

ARMAND. Oh! cette fois, c'est définitif; car la beauté, chez elle, est le moindre de ses avantages! Quelle dou-

cœur! quelle naïveté! quelle bonté de caractère! et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille... que tout se trouve réuni...

MADAME DERMILLY. Eh! je le sais mieux que toi!.. car autrefois c'est elle que je te destinais, mais tu n'en as pas voulu; tu n'as pas même consenti à la voir...

ARMAND. Est-il possible!.. eh bien! il fallait m'y forcer, m'y contraindre, user de votre autorité, car, après tout, vous êtes ma mère, vous aviez le droit de commander...et une pareille faiblesse... Ah! pardon!.. pardon! je ne sais ce que je dis; je vous offense encore, mais, voyez-vous, la tête n'y est plus; et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle.....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE.

MATHILDE. Dieu! qu'entends-je!.. Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas!..

ARMAND. Il le faut!.. car je vous aime trop, et je suis trop malheureux!..

MATHILDE, *à madame Dermilly*. Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir?.. et vous pouvez lui résister encore? eh bien! ma tante, moi qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés, je vous déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin... que je l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY. Et toi aussi!.. (*A part.*) Pauvre enfant!..

MATHILDE, *pleurant*. Oui, Armand, on est bien cruel pour nous, on veut nous rendre bien malheureux; mais rassurez-vous, je n'épouserai personne; je resterai fille, ou je serai votre femme...

ARMAND, *avec désespoir*. Ma femme! ah! c'en est trop!

MATHILDE. Eh bien!.. Monsieur, cela ne vous console pas un peu?..

ARMAND. Au contraire! cela me désespère; cela me rend furieux, car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre... (*Prenant à part madame Dermilly, pendant que Mathilde s'éloigne un peu.*) Ma mère, ma mère bien-aimée, vous à qui je dois tant, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Elle ne sait pas, elle ne peut se douter de ce que je souffre... vous seule pouvez me sauver; et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre, vous n'avez plus de fils...

MADAME DERMILLY. Ingrat! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi? Je savais bien que je t'amènerais là, et grâce à moi, aujourd'hui, je l'espère...

ARMAND, *avec explosion*. Que dites-vous?

MADAME DERMILLY. Silence! (*Montrant Mathilde qui s'est un peu éloignée.*) Ta femme ne doit rien savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH. Je n'en reviens pas... Quel malheur! quel affront pour nous!

MADAME DERMILLY. Qu'y a-t-il?

ARMAND. Qu'as-tu vu?

JOSEPH. Au salon, milord Carlille aux genoux de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY. Eh bien?

JOSEPH. Il s'est relevé, m'a sauté au cou, en disant: Je te présente ma femme...

ARMAND, *sautant au cou de Joseph qu'il embrasse*. Ah! mon ami!

JOSEPH. Mais laissez-moi donc! (*Il passe à la gauche de madame Dermilly.*)

ARMAND, *à madame Dermilly*. Eh! comment cela se fait-il? comment avez-vous pu réussir?..

MADAME DERMILLY. De la manière la plus simple. J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, *stupéfait*. Ce n'est pas possible.

MADAME DERMILLY. Si, mon ami, je l'ai forcée à me l'avouer. Elle l'aime, et l'aimera toujours... Toujours, entends-tu bien?

ARMAND, *étonné*. Par exemple!

MADAME DERMILLY. Cela une fois convenu, je l'ai assurée de mon consentement, du tien... Elle devient milady.

MATHILDE. Quel bonheur! lord Carlille ne peut plus m'épouser... et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MADAME DERMILLY. Oui, mon enfant.

MATHILDE. Ce n'est pas sans peine... (*A Armand.*) Et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND. Que dites-vous?.. et si vous saviez...

MADAME DERMILLY, *à Armand*. Pas un mot de plus. (*Passant entre Mathilde et Armand. A Mathilde.*) Venge-toi de moi, en le rendant heureux. (*A Joseph, qui est resté seul à gauche.*) Eh bien! que t'avais-je dit?

JOSEPH. Elle en est, ma foi! venue à bout: et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous, il ne serait pas dragon.

TOUS.

AIR de *Léocadie*.

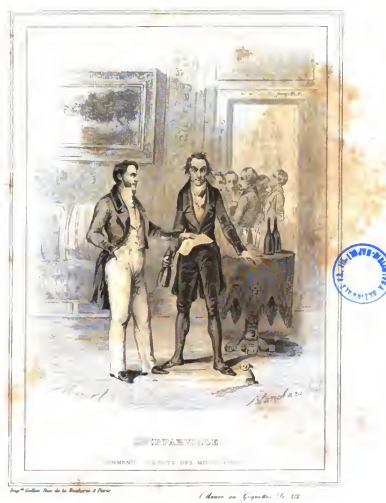
Toujours! toujours! toujours!
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours!
Mais le cœur d'une mère
Est le seul sur la terre
Qui sans erreur puisse dire : Toujours!

FIN DE TOUJOURS.



Rep

BE
bien
ÉD
pété
dans
BE
ÉI
Quo
je n
ma
votı
épo
B
c'es
il fa
É
des
vie
de
y a
êtr
rio
cer
ca
ma

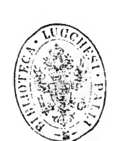


[illegible]PPARV[illegible]LE

[illegible]MMEN[illegible] DES MI[illegible]

Imp[illegible] Rue de la [illegible] Paris

[illegible] Gravé en [illegible] XIX



des voyages utiles; je ne m'amuse pas à regarder dans un pays ses édifices et ses monuments.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Moi, dans Bordeaux je ne vois qu'un vignoble,
J'admire les pruniers de Tours,
L'olive d'Aix, la liqueur de Grenoble,
L'oiseau du Mans, les pâtés de Strasbourg :
Trésors divins qu'en courant je rassemble,
Et pour moi, gourmand voyageur,
La carte de France ressemble
A celle du restaurateur.

ÉDOUARD. Mais qui t'amène ici, dans cette maison?

TRUFFARDIN. Je venais régler mes comptes avec M. de Gripparville, le plus riche et le plus avare de tous les grands propriétaires du département de la Sarthe.

BETZI. Eh mais! prenez garde, c'est mon oncle.

TRUFFARDIN. Ah! pardon. Quand je dis avare, je n'entends pas un ladre, un pince-maille, comme celui de Molière; les avares de nos jours sont des gens comme il faut, bien mis, qui aiment la société et l'argent. Nous avons eu plusieurs fois des relations avec M. de Gripparville; car par-dessous main, il vend, achète, brocante, et accepte tous les marchés, quand ils sont avantageux. Il y a quelques années, quand j'ai voulu m'établir, il m'a prêté, à quinze pour cent, une trentaine de mille francs que je viens lui rendre, parce que c'est de l'argent trop cher à garder. Le plus étonnant, c'est qu'il se persuade encore qu'il est mon bienfaiteur; je le veux bien; la bienfaisance à ce prix-là, il n'en manque pas sur la place. Je lui annonce en même temps une bonne nouvelle... M. de Saint-Elme, un inspecteur du trésor.

ÉDOUARD, *à Betzi.* M. de Saint-Elme, celui de qui dépend ma nomination.

BETZI. Il ne pouvait pas tarder à arriver, puisque depuis hier sa femme l'a précédé.

TRUFFARDIN. J'ai eu l'honneur de causer avec lui, à la dernière auberge; il m'a appris qu'il passerait une journée à La Flèche, et qu'il se proposait de voir M. de Gripparville, le futur receveur.

BETZI. Là! je disais bien que mon oncle avait quelque arrière-pensée.

ÉDOUARD. Une arrière-pensée, c'est une trahison infâme. Imagine-toi que, tout à l'heure encore, il fait décider par le conseil de famille que j'aurai la main de sa nièce, si je peux être nommé receveur dans cette ville, tandis que déjà il avait sollicité et obtenu cette place pour lui-même.

TRUFFARDIN. Obtenue... pas encore : elle n'est que promise, et nous sommes là. Il faut du génie, de l'adresse, et tout ce que j'en ai de disponible est à votre service.

ÉDOUARD. Ah! mon ami! comment jamais reconnaître?...

TRUFFARDIN. En vous adressant à moi pour le repas de noce, c'est tout ce que je demande.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je sais obliger *gratis;*
Chaque jour, grâce à mon zèle,
J'augmente ma clientèle
En augmentant mes amis.
J'ai bon cœur, ma table est bonne;
Je ne refuse personne,
Quand je ne vends pas, je donne,
Et chez moi j'ai constamment,
Pour les plaideurs, des bourriches,
Des truffes pour les gens riches,
Et du pain pour l'indigent.

Vous mettre bien avec l'inspecteur, le brouiller avec votre oncle, voilà le but; pour les moyens, il ne reste plus qu'à les trouver.

BETZI. Quel homme est-ce que M. de Saint-Elme?

TRUFFARDIN. Un homme juste, intègre, sévère, ennemi du luxe, et même tellement économe, que, s'il n'était pas en place, on dirait qu'il est avare.

BETZI. Eh! mon Dieu! il va adorer mon oncle.

TRUFFARDIN. C'est ma foi vrai; attendez donc; n'y aurait-il pas moyen? Oh! oui, c'est cela. (*Se mettant à la table, et répétant tout haut ce qu'il écrit.* « Monsieur de Gripparville a l'honneur d'inviter monsieur « et madame de Saint-Elme à passer chez lui la soirée. » « Ce 8 juillet 1823. »

BETZI. Qu'est-ce que vous faites donc là? est-ce que jamais mon oncle a donné de soirée?

TRUFFARDIN. Cela me regarde. (*A Edouard.*) Vous, mon cher ami, courez au-devant de votre inspecteur, et qu'il reçoive cette invitation en descendant de voiture. Allez, et ne craignez rien, vous êtes sous la protection de Comus.

AIR du vaudeville des *Blouses.*

Dieu tout-puissant, par qui le comestible
Est en faveur à la ville, à la cour;
Pour l'appétit, toi qui fais l'impossible,
Fais quelque chose aujourd'hui pour l'amour.
Ce dieu joufflu, qui fait mon espérance,
Souvent du vôtre a protégé les pas;
L'Amour, Comus, se doivent assistance,
C'est par eux seuls qu'on existe ici-bas.

ENSEMBLE.

Dieu tout-puissant, etc.

(*Edouard sort.*)

SCÈNE III.

TRUFFARDIN, GRIPPARVILLE, BETZI, *qui s'assied dans un coin du théâtre, et travaille.*

TRUFFARDIN. C'est votre oncle. (*Bas, à Betzi.*) Vous me permettrez de songer d'abord à mes affaires, nous soignerons après celles de mon jeune protégé. (*Haut, à Gripparville.*) Serviteur à mon cher patron.

GRIPPARVILLE. Ah! c'est toi, Truffardin; bonjour, mon garçon; te voilà donc dans notre pays?

TRUFFARDIN. Oui, pour un seul jour.

GRIPPARVILLE. Et tu me viens voir à une pareille heure! c'est très-mal, tu aurais dû arriver plus tôt, nous aurions déjeuné ensemble; mais moi, c'est déjà fait, et tantôt je dîne en ville.

TRUFFARDIN. Tant mieux.

GRIPPARVILLE. Comment, tant mieux?

TRUFFARDIN.

AIR de *Marianne.*

Des festins je crains la fumée,
Je n'en sors pas; c'est mon état.
Déjà la truffe parfumée
Ne flatte plus mon odorat.
Les ortolans
Et les faisans
N'ont plus, hélas! de pouvoir sur mes sens;
Et des jambons de mes foyers,
Mon cœur blasé dédaigne les lauriers.
Las de festins, las de bombances,
J'ai besoin d'un peu de repos,
Et chez vous j'arrive à propos
Pour prendre mes vacances.

Je vous apporte votre argent.

GRIPPARVILLE. Comment! un remboursement intégral?

TRUFFARDIN. A peu près; d'abord vingt-sept mille francs dans le portefeuille.

GRIPPARVILLE. Ah diable! voilà qui me contrarie, et que l'on dise encore que j'aime l'argent; j'avais du plaisir à le voir entre tes mains; j'étais heureux de te rendre service. Tu as fait la balance des intérêts?

TRUFFARDIN. Oui, Monsieur, vous pouvez le voir.

GRIPPARVILLE. C'est bien, c'est bien. Oh! tu es un honnête garçon, il y a du plaisir à t'obliger.

TRUFFARDIN. Et du profit, à quinze pour cent. Ensuite trois mille francs en lettres de change sur Paris, à moins que vous ne préfériez une excellente affaire que j'ai à vous proposer.

GRIPPARVILLE. Oui, oui, j'aime mieux celle-là; dis vite ce que c'est.

TRUFFARDIN. D'ici à trois ou quatre jours, on m'expédie en cette ville un assortiment de marchandises: pâtés de Périgueux, dindes, faisans, et autres comestibles, le tout parfaitement truffé et conditionné; il y en a pour trois mille cinq cents francs, prix de fabrique.

GRIPPARVILLE. Hé bien, où en veux-tu venir?

TRUFFARDIN. Attendez donc; il y a eu du retard dans l'envoi; or, je crains donc qu'en arrivant à Paris, cela ne soit détérioré; moi, alors, j'aime mieux les placer dans cette ville, à très-bon marché: mille écus; voulez-vous en profiter?

GRIPPARVILLE. Et que veux-tu que j'en fasse? (*A part.*) Un instant, un instant; il y a cette semaine un grand dîner que la ville doit donner aux officiers de la garnison. Attends, attends, et j'ai appris par un conseiller de préfecture qu'on était fort embarrassé... (*Haut.*) Ecoute donc, mon ami, peut-être bien; il se peut que je m'en accommode, quand je les aurai vus, et s'ils me conviennent...

TRUFFARDIN. On vous les adressera dans trois jours, rendus chez vous, francs de port; voilà donc une affaire réglée: maintenant, voulez-vous me permettre de vous adresser mes compliments sur votre place de receveur.

GRIPPARVILLE, *lui fermant la bouche*. Silence! mon ami, silence! surtout devant ma nièce; qu'elle ignore quelle est la place que je sollicite. Comment diable l'as-tu appris?

TRUFFARDIN. Par M. de Saint-Elme lui-même, l'inspecteur général, qui paraît tellement disposé à vous l'accorder, qu'il doit venir passer la soirée chez vous.

GRIPPARVILLE. Ah! mon Dieu! chez moi un inspecteur général!

TRUFFARDIN. Plaignez-vous donc, c'est pour vous une bonne fortune. Je l'ai rencontré à la dernière poste; un train magnifique, une voiture à six chevaux.

GRIPPARVILLE. Ah! mon Dieu!

TRUFFARDIN, *à part*. Je crois bien, il était en diligence. (*Haut.*) C'est un homme qui jette l'or à pleines mains, un généreux compère, un gaillard de bonne humeur, car il m'a dit: « Nous allons nous en donner « chez ce cher Gripparville; dieux! quels dîners nous « allons faire! »

BETZI. A merveille! je comprends. Oh! la jolie conspiration!

GRIPPARVILLE. Comment! tu crois que je serai obligé de le traiter?

TRUFFARDIN. Et grandement; sa table a une réputation européenne; et l'on vient chez lui de Londres et de Berlin, pour dîner en ville.

GRIPPARVILLE. Ah! mon ami! quel service tu me rends en m'apprenant cela! moi qui comptais lui offrir un petit extraordinaire, le plat de sucrerie, et la tasse de café au dessert.

TRUFFARDIN. Vous étiez perdu! c'est une position qu'il faut enlever à la *fourchette*.

GRIPPARVILLE. Hé bien! demain, je verrai: mais aujourd'hui, comment veux-tu que je fasse? d'ici à quelques heures, improviser une soirée, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude.

TRUFFARDIN. Une soirée agitée, des tables de jeu, ça ne coûte rien. Je me charge des invitations.

AIR de *Toberne*.

Vous aurez une fête
Magnifique et sans frais;
Vite que l'on apprête
Les bostons, les piquets.
Ne craignez rien, de grâce,
Ce sera bientôt fait.
(*A Betzi.*)
Du zèle et de l'audace.
(*A Gripparville.*)
De la cave au buffet
Ne laissez rien en place;
Voilà comme on s'y met,
Voilà tout le secret.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GRIPPARVILLE, BETZI.

GRIPPARVILLE. Ta, ta, ta, comme il y va!.. avec lui, il n'y a pas moyen de se reconnaître... Je pense maintenant à une foule d'objections que j'avais à lui faire... Cependant, comme il le dit, une soirée où l'on joue... ça fait de l'honneur et ça n'est pas cher... au contraire, plus il y a de monde, et moins ça coûte... parce qu'on met au flambeau.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET, *ensuite* MADAME DE SAINT-ELME ET ÉDOUARD.

LE VALET, *annonçant*. Madame de Saint-Elme.

GRIPPARVILLE. Madame de Saint-Elme, qui nous fait visite à une pareille heure... qu'est-ce que cela signifie?

BETZI. Pourvu que sa présence n'aille pas tout déranger.

MADAME DE SAINT-ELME, *à qui Édouard donne la main*. C'est charmant à vous, monsieur Edouard, d'avoir bien voulu me servir de cavalier... C'est monsieur de Gripparville que j'ai l'honneur de saluer... Vous trouverez peut-être ma visite bien indiscrète, mais le cœur ne calcule pas, et l'amitié se met audessus des convenances... (*A Betzi.*) Dites-moi, ma chère... mademoiselle Betzi, la nièce de Monsieur, est-elle visible?

BETZI. C'est moi, Madame.

MADAME DE SAINT-ELME. Comment?.. c'est toi, ma chère... il y a si longtemps que nous avons quitté le pensionnat de madame Debray! Tu n'as point oublié, j'espère, Pauline de Valville, ta meilleure amie?

BETZI. Non, certainement.

GRIPPARVILLE, *à part*. Oui, elles ne se reconnaissent seulement pas.

MADAME DE SAINT-ELME. Je suis arrivée hier avec ma femme de chambre.. tout simplement dans ma ber-

line à trois chevaux... parce que mon cher mari a une autre manière de voyager.

GRIPPARVILLE. Je crois bien... il lui en faut six.

MADAME DE SAINT-ELME. C'est tout à l'heure, chez madame de Lincuil, que M. Edouard m'a appris que tu habitais cette petite ville... c'est assez triste, n'est-ce pas? assez ennuyeux... cela m'a fait battre le cœur de souvenir... ça m'a rappelé la pension. Tu ne sais pas que je suis mariée... à M. de Saint-Elme... un homme de finance... Moi, j'aurais mieux aimé un militaire; mais mes parents n'ont pas voulu.

GRIPPARVILLE. Et vous avez obéi.

MADAME DE SAINT-ELME. Oh! oui, sans doute... dès qu'il se présente un établissement...

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Un futur me fut proposé;
Un beau soir je le vis paraître,
Huit jours après je l'épousai.

BETZI.

Eh quoi! vraiment, sans le connaître?

MADAME DE SAINT-ELME.

C'est toujours de même à Paris;
Par se marier on commence;
Et l'on s, quand un est unis,
Le temps de faire connaissance.

Et toi, ma chère amie, quand dois-tu te marier? (*Regardant Edouard.*) Ah! oui... je comprends... ce sera fort bien... J'espère que tu me chargeras d'acheter la corbeille... j'attends cela de ton amitié.

GRIPPARVILLE. Vous êtes trop bonne, Madame, et c'est une peine que...

MADAME DE SAINT-ELME. Du tout... c'est un plaisir... j'ai des amies en province qui me chargent de toutes leurs commissions... Moi, j'aime à acheter, à marchander, à courir les magasins. On sait bien que ce n'est pas pour soi, mais c'est égal... c'est toujours de la dépense, et ça fait illusion.

GRIPPARVILLE, *à part.* Je vois qu'en effet la jeune dame est assez légère... ce n'est pas étonnant... tel mari, telle femme.

BETZI, *à part.* Et moi qui la craignais!

MADAME DE SAINT-ELME, *à Gripparville.* A propos, Monsieur, j'oubliais de vous faire mes remerciments... on dit que vous donnez ce soir une fête charmante...

GRIPPARVILLE. Quoi! Madame, vous savez déjà...

MADAME DE SAINT-ELME. Oui; nous avons rencontré en route votre intendant, votre majordome, monsieur, monsieur...

ÉDOUARD. Truffardin.

MADAME DE SAINT-ELME. Il nous a annoncé que vous nous donniez ce soir, à mon mari et à moi, un bal, un concert, un souper...

GRIPPARVILLE, *d'un air effrayé.* Comment... il vous a dit...

BETZI. Un bal, un bal! moi qui n'ai seulement pas de toilette.

MADAME DE SAINT-ELME. Quoi!.. vraiment... tu n'as pas... pauvre amie! ah! que je la plains!

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Monsieur sourit, et je vois qu'il nous raille.

GRIPPARVILLE.

C'est un malheur bien terrible!

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui, vraiment.
Le bal pour nous est un champ de bataille
Où la victoire nous attend,
Aussi, Monsieur, je conçois ses alarmes;
Quand tout promet un triomphe d'éclat,
Il est cruel de se trouver sans armes
A l'instant même du combat.

Car je présume bien que dans cette ville il n'y a pas de magasins de nouveautés... à La Flèche.

BETZI. Si vraiment... tout ce qu'il y a de mieux... une marchande de modes qui a travaillé à Paris, et un magasin de nouveautés qui tire directement de la *Rosière*.

MADAME DE SAINT-ELME. De la *Rosière*... rue Vivienne... ce doit être très-bien... ils ont des choses charmantes... Viens, nous allons choisir.

BETZI. Mais, c'est que peut-être mon oncle ne voudra pas...

MADAME DE SAINT-ELME. Que tu viennes avec moi... (*A Gripparville.*) Vous y consentez... n'est-il pas vrai?

GRIPPARVILLE. Mais... Madame...

MADAME DE SAINT-ELME. Ah! ne craignez rien... je me charge de votre cadeau... A ce soir... c'est pour neuf heures... nous aurons plus de temps qu'il nous en faut... Monsieur Edouard, vous nous donnerez la main... (*A Gripparville.*) Vous verrez .. la robe sera délicieuse, je la choisirai comme pour moi... des tulles, des fleurs, enfin, ce qu'il y aura de mieux... Non, restez, je vous en prie, ou je me fâche... un maître de maison a tant d'occupations. (*Elle sort avec Edouard et Betzi.*)

SCÈNE VI.

GRIPPARVILLE, *seul.* Heureusement, les voilà dehors... car j'étouffais... Un bal, un concert, un souper; ce bourreau de Truffardin, on voit bien que cela ne lui coûte rien... Et comment faire maintenant?.. Comment s'en dispenser?.. (*Appelant.*) Maître-Pierre! maître-Pierre! mon maître d'hôtel... et cette maudite femme... obligé de paraître enchanté, tandis qu'elle me portait des coups de poignard...

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Je ne pouvais trouver une réponse;
Pour la traiter avec honneur,
Dieux! que d'argent!.. e'en est fait, j'y renonce;
Mais ma place de receveur!
Dieux! quel système de finance,
Pour m'enrichir, me ruiner d'abord!
Car la recette est peu certaine encor,
Et je suis sûr de la dépense.

Maître-Pierre!

SCÈNE VII.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAITRE-PIERRE. Hé bien! Monsieur, qu'y a-t-il? est-ce qu'il arrive quelque accident?

GRIPPARVILLE, *d'un air désespéré.* Mon ami, nous sommes obligés, aujourd'hui, de donner à souper.

MAÎTRE-PIERRE, *étonné.* Pas possible!

GRIPPARVILLE. C'est comme je te le dis.

MAITRE-PIERRE. Hé bien! alors, qu'est-ce que veut Monsieur?

GRIPPARVILLE. Ce que je veux? tu mettras d'abord deux corbeilles de fleurs aux deux bouts de la table... ça tient de la place.

MAÎTRE-PIERRE. Oui, Monsieur, après...

GRIPPARVILLE. Après, tu mettras au milieu notre

beau plateau en glace, avec des porcelaines de Sèvres, cela garnit.

MAÎTRE-PIERRE. Après, qu'est-ce que veut Monsieur?

GRIPPARVILLE. Ce que je veux! ce que je veux! Dieux!.. ce perfide Truffardin... si je le tenais...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN. Ah! mon cher patron, je suis heureux de vous trouver encore ici; je viens de courir toute la ville de La Flèche, et je vous apporte une nouvelle.

GRIPPARVILLE. Viens ici, traître... et dis-moi ce que c'est que ce bal, ce concert, ce souper, dont tu as parlé à madame de Saint-Elme?.. Était-ce là ce dont nous étions convenus?

TRUFFARDIN. Non, sans doute... Mais il l'a bien fallu dans votre intérêt.

GRIPPARVILLE. Dans mon intérêt... un bal, un concert, un souper...

TRUFFARDIN. Le souper est pour M. de Saint-Elme et le bal pour sa femme... car si vous avez sa femme contre vous, vous êtes perdu... Apprenez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que vous avez des ennemis, et de plus, un concurrent redoutable... un jeune homme, M. Edouard Dalville, qui a aussi des vues sur la recette.

GRIPPARVILLE. Eh! parbleu, je le sais bien.

TRUFFARDIN. De plus... il se trame un complot contre vous.

GRIPPARVILLE. Un complot?..

MAÎTRE-PIERRE, *s'avançant*. Monsieur... je vous attends toujours.

GRIPPARVILLE. Eh! laisse-moi tranquille, je suis à toi... (*A Truffardin.*) Un complot, dis-tu?

TRUFFARDIN. Oui, un tour que l'on veut vous jouer et qui allait renverser tous vos projets... (*A part.*) Et bien plus, qui allait déranger tous les nôtres... (*Haut, à Gripparville.*) Enfin, j'avais fait toutes vos invitations, lorsque je vois près du café de la Paix un groupe de jeunes gens qui riaient aux éclats... je m'approche et j'entends prononcer votre nom; car vous saurez qu'il n'est question dans toute la ville de La Flèche que du bal et du souper magnifique que vous devez donner ce soir... Ces messieurs, qui, à ce qu'il paraît, vous en veulent beaucoup, et qui ignorent l'intérêt que je vous porte, me font part alors d'un projet qu'ils ont conçu pour nous mystifier.

GRIPPARVILLE. Nous mystifier... ils trouveront à qui parler.

TRUFFARDIN. Je l'espère bien... car leur dessein est simplement d'aller chez toutes les personnes à qui vous avez adressé un billet d'invitation, pour les prévenir de votre part, que la réunion n'aura pas lieu ce soir, et est remise à un autre jour.

GRIPPARVILLE. C'est là ce qu'ils méditent?

TRUFFARDIN. Oui... et après tout l'argent que vous aurez dépensé, après les préparatifs que vous aurez faits... vous voyez-vous tout seul à attendre la compagnie?

AIR du Vaudeville de l'*Ecu de six francs*.

Certes la perfidie est neuve;
Mais ils veulent, c'est convenu,
Que la salle à manger soit veuve,
Et que le repas soit perdu;
Car, disent-ils, maintefois ayant vu
Chez vous, à votre table oisive,
Tant de convives sans souper,
Ils vaulent, pour se rattraper,
Y voir un souper sans convive.

GRIPPARVILLE. Je comprends l'intention; mon ami, il faut retourner chez tout notre monde, les prévenir du complot.

TRUFFARDIN. C'est aussi mon avis... mais envoyez un de vos gens, car moi, je n'en puis plus, et il faut que je passe à mon hôtel pour mes affaires... il faut que je retienne votre orchestre.

GRIPPARVILLE. C'est vrai, mon ami, c'est vrai... dieux! que de soucis!... que d'embarras! Maudite ambition... maudite place... Je vais envoyer quelqu'un... toi, Truffardin, vois pour l'orchestre... les musiciens... ne prends pas ceux du Vauxhall, ils sont trop chers... ni ceux du régiment, parce qu'ils ne reçoivent jamais rien, et qu'on est obligé de leur donner à souper.

TRUFFARDIN. Eh bien! lesquels prendrai-je?

GRIPPARVILLE. Dame!... vois toi-même... Je m'en rapporte à ton intelligence... Nous avions ici, l'année dernière, une clarinette qui était bien bonne... je crois que c'était un aveugle... mais je ne sais pas ce qu'il sera devenu... je lui avais pourtant dit d'attendre.

TRUFFARDIN. Il n'aura pas attendu... Il se sera laissé mourir de faim... oubliant qu'il y avait encore en cette ville un protecteur des beaux-arts... Enfin, celui-là ou un autre... je vous promets une réunion de talents lyriques au plus bas cours possible. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE. Monsieur, je suis toujours là.

GRIPPARVILLE. C'est bon. Obligé de commander moi-même mon souper, et pour qui? pour des gens qui ne peuvent pas me souffrir; car tout le monde nous en veut à nous autres pauvres riches. Allons, envoyons déjouer leurs complots. Eh! mais, quand j'y pense, ces messieurs voulaient m'attraper, me jouer un tour; eh! je ne demande pas mieux, laissons-les faire. Quel était mon but? de donner un bal à M. de Saint-Elme et à sa femme; je le donne toujours; si on n'y vient pas, si j'ai des ennemis, ce n'est pas ma faute. Loin de m'en vouloir, ils doivent au contraire me plaindre, me consoler et me dédommager de l'affront que j'ai reçu pour eux, de sorte que j'aurai eu les honneurs de la soirée, sans en avoir les frais.

MAÎTRE-PIERRE. Monsieur, j'attends toujours.

GRIPPARVILLE. C'est ma foi vrai.

MAÎTRE-PIERRE. Qu'est-ce que vous voulez pour votre souper?

GRIPPARVILLE, *d'un air riant*. Ce que je veux, mon garçon? rien! absolument rien.

MAÎTRE-PIERRE. Pas autre chose?

GRIPPARVILLE. Non, mon ami.

MAÎTRE-PIERRE. J'entends alors ce que veut monsieur; notre repas de tous les jours, enfin notre ordinaire.

GRIPPARVILLE. Précisément; mais en revanche, tu vas illuminer le salon et la salle à manger. Des quinquets et des bougies tant que tu voudras; là-dessus je te laisse carte blanche, parce qu'enfin si le monde ne vient pas, on pourra toujours éteindre... Attends encore, tu feras une demi-douzaine de glaces.

MAÎTRE-PIERRE. Des glaces?

GRIPPARVILLE. Oui, pour que l'on puisse en apporter une fois sur un plateau. Encore, quand j'y pense, trois glaces suffiront, pour M. et madame de Saint-Elme; moi, je n'en prends pas, ainsi il en restera.

MAÎTRE-PIERRE. Ah çà! Monsieur, c'est donc un bal en tête-à-tête?

GRIPPARVILLE, *riant.* Précisément. Apprends, mon garçon, que nous n'aurons personne.

MAÎTRE-PIERRE. Vrai! voilà les réunions que vous aimez.

GRIPPARVILLE. Oui, c'est plus commode pour un maître de maison.

MAÎTRE-PIERRE. Mais, Monsieur, écoutez, il me semble qu'on arrive.

GRIPPARVILLE. Ce ne peut être que l'inspecteur, vite à ton ouvrage.

MAÎTRE-PIERRE. Ça ne sera pas long, vous avez une cuisine expéditive. (*Gripparville sort.*)

SCÈNE X.

MAITRE-PIERRE, *seul.*

AIR de *Partie carrée.*

An lieu de dresser mon potage,
Et de r'tourner mes sauc's et mes filets,
Je m'en vais soigner l'éclairage,
Et la bougie, et les quinquets.
L' convive le plus difficile
Sur mon souper ne dira rien, morbleu!
Et not' bourgeois peut être bien tranquille,
Ils n'y verront qu' du feu.

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE XI.

MADAME DE SAINT-ELME, ÉDOUARD, BETZI.

MADAME DE SAINT-ELME. Convenez que c'eût été piquant, et que si nous n'avions pas déjoué la conspiration.

BETZI. Ah! Madame, que je vous remercie! (*Bas, à madame de Saint-Elme.*) Je crois que ma toilette est charmante, car, en la voyant, M. Édouard a souri, et mon oncle a fait la grimace.

MADAME DE SAINT-ELME. Et où est-il donc, le cher oncle?

BETZI. Dans le salon, à faire sa cour à votre mari, qui vient d'arriver.

ÉDOUARD. Je crains qu'il ne l'emporte sur moi auprès de M. de Saint-Elme; et vous avez beau dire, je crois, Madame, qu'un seul mot adressé par vous en ma faveur...

MADAME DE SAINT-ELME. Aurait tout détruit; je n'ai pas de crédit auprès de mon mari; au contraire, quand je lui recommande quelqu'un, il se persuade que ce ne peut être qu'un étourdi, et il donne la place à un autre; j'ai déjà eu comme cela deux ou trois protégés qui, grâce à moi, ont été destitués.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Vous voyez que sur mon mari
Je n'ai pas beaucoup de puissance;
Mais cependant, et malgré lui,
J'exerce encore une influence.
Ne pouvant servir mes amis,
Je peux, quand ma colère est grande,
Perdre gaîment mes ennemis,
En apostillant leur demande.

Tenez, il a eu raison, votre monsieur... comment l'appelez-vous?

ÉDOUARD. M. Truffardin.

MADAME DE SAINT-ELME. Oui, M. Truffardin, c'est un original que j'aime beaucoup; le moyen qu'il a pris est le meilleur; suivons son plan et nous réussirons; car le luxe et l'extravagance de M. Gripparville lui nuiront à coup sûr aux yeux de mon mari.

GRIPPARVILLE, *en dedans.* Ma nièce! ma nièce!

BETZI. Silence! voici mon oncle.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GRIPPARVILLE.

GRIPPARVILLE, *à la cantonade.* Ma nièce! ma nièce! mademoiselle Gripparville! Ah! vous voilà, je vous cherche partout.

MADAME DE SAINT-ELME. Eh! mais, qu'avez-vous donc, Monsieur? on dirait d'un maître de maison désorienté.

GRIPPARVILLE. Il n'y a peut-être pas de quoi! Imaginez-vous, Madame, que je venais de saluer votre mari, et je lui avais à peine adressé les deux ou trois phrases indispensables en pareil cas, que voilà huit, dix, douze, quinze personnes, qui arrivent coup sur coup.

MADAME DE SANT-ELME. Vous ne les aviez donc pas invitées?

GRIPPARVILLE. Si, Madame; mais c'est que vous ne savez pas... moi, j'étais loin de m'attendre...

AIR du vaudeville de *Catinat.*

Dans mon salon il faut les voir;
Quelle foule! quelle cohue?
Et personne pour recevoir...
Moi, j'en ai la tête perdue;
Comment se sont-ils introduits?
Car vraiment leur nombre m'étonne;
Je n'ai prié que des amis;

(*À part.*)

Et j'espérais n'avoir personne.

MADAME DE SAINT-ELME. Et là! de quoi vous plaignez-vous? de ce que votre fête va être charmante? Ingrat! vous devriez plutôt me remercier; sans moi, vous n'auriez pas un convive.

GRIPPARVILLE. Comment! Madame, c'est à vous que je devrais...

MADAME DE SAINT-ELME. Eh oui! j'ai appris, par M. Truffardin, le danger qui vous menaçait, et que vous couriez risque de donner chez vous une représentation du Solitaire, ce qui est fort ennuyeux; il fallait donc vous créer un public, vous improviser une société; je me suis adressée à mesdames de Saint-Ange et de Lineuil, et qui m'ont prêté, pour ce soir, toute leur compagnie, bien sûre que vous ne me désavoueriez pas. Mais admirez votre bonheur, pendant ce temps, M. Edouard, votre ami, qui avait eu aussi connaissance de la conspiration, courait chez toutes les personnes invitées par vous, criait à la trahison, ralliait les cavaliers, ranimait les danseuses, décidait les mamans, et grâce à nos efforts combinés, vous avez dans ce moment, dans votre salon, toute la ville de La Flèche.

GRIPPARVILLE, *à part.* Que le diable l'emp... (*Haut.*) Je ne sais, Madame, comment vous remercier; mais tout ce monde-là ne pourra jamais tenir... on ne peut même pas danser.

MADAME DE SAINT-ELME. A merveille, une soirée anglaise, un rout.

GRIPPARVILLE. Comment! un rout?

MADAME DE SAINT-ELME. Oui, une cohue à la mode, où l'on s'amuse sur place; il n'y a que cela d'agréable dans un salon; dès qu'on peut circuler, je m'en vais...

GRIPPARVILLE. Mais je ne sais pas trop comment placer les tables de jeu.

MADAME DE SAINT-ELME. Laissez donc; tout cela va s'éclaircir au moment du souper; il faut seulement le hâter, parce que quand il y aura une centaine de dames assises à table, et les messieurs debout...

GRIPPARVILLE. Comment! Madame, vous croyez...

MADAME DE SAINT-ELME. Ah! je suis sûre que vous nous ménagez encore quelque surprise; monsieur Edouard, nous comptons sur vous; vous vous tiendrez derrière notre chaise, parce que, dans un bal, le souper fût-il magnifique, quand on n'a pas là un cavalier, impossible de rien avoir.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, partons, à ce banquet splendide,
En dansant bien, je prétends faire honneur;
Dans cette enceinte où la gaîté préside,
(*A Edouard.*)
C'est vous, Monsieur, qui serez mon danseur.
Oui, le plaisir est l'âme de la vie;
Pour moi, vraiment, je n'existe qu'au bal;
Entendez-vous l'archet de la folie,
Qui du plaisir nous donne le signal?

(*Elle sort avec Betzi et Édouard.*)

SCÈNE XIII.

GRIPPARVILLE, *seul*. C'est ça, ils vont danser, ils sont bien heureux. Et le souper, le souper; mais c'est qu'ils y comptent; et rien de prêt, rien de commandé. Diable de jeunes gens qui forment un complot contre moi, et qui n'ont pas l'esprit de garder le secret; dieux! s'ils ne l'avaient dit qu'à moi, si j'avais été à la tête de cela!

SCÈNE XIV.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE, *mystérieusement*. Monsieur, je viens vous prévenir d'une chose, c'est que vous serez peut-être plus de personnes que vous ne croyez; car en v'là qui arrivent encore.

GRIPPARVILLE. Imbécile, crois-tu que je ne le sais pas?

MAÎTRE-PIERRE. A la bonne heure; alors, je venais demander à Monsieur ce qu'il faut faire pour le souper.

GRIPPARVILLE. Dieux! avoir invité toute la ville de La Flèche, pour la renvoyer à jeun; quels brocards vont fondre sur moi, sans compter la perte de ma place!

MAÎTRE-PIERRE. Monsieur, je vous attends.

GRIPPARVILLE. Eh! laisse-moi tranquille; depuis ce matin, tu me répètes la même chose; est-ce que nous avons le temps maintenant de préparer un repas? sans cela, je ne demanderais pas mieux.

MAÎTRE-PIERRE. Si c'est là votre crainte, il y aurait encore un moyen. D'abord, je vais faire des potages, beaucoup de potages; pendant ce temps, on ira chez tous les marchands de comestibles, et en payant deux ou trois fois plus cher, on peut réussir à la hâte...

GRIPPARVILLE, *lui mettant la main sur la bouche*. Veux-tu te taire, veux-tu te taire, bourreau, ou je te chasse. Aller dépenser quinze à dix-huit cents francs, pour des gens que je ne connais pas, qui sont venus s'établir chez moi, me manger mon bien...

MAÎTRE-PIERRE. Mais non, Monsieur, ils ne mangeront rien.

GRIPPARVILLE. C'est bien ainsi que je l'entends; mais encore, faut-il sauver les apparences, et les renvoyer satisfaits.

MAÎTRE-PIERRE. Si vous en venez à bout...

GRIPPARVILLE. Cela dépend de toi, mon ami; tu peux faire ici l'office d'un serviteur fidèle; j'imagine un moyen victorieux et économique, qui tiendra lieu du souper que nous n'avons pas, et qui forcera nos convives à s'en aller, en me faisant des excuses et des compliments.

MAÎTRE-PIERRE. Parbleu! Monsieur, pour la rareté du fait, je ne demande pas mieux; que faut-il faire?

GRIPPARVILLE. Tu vas retourner dans ta cuisine; fais un grand feu dans la cheminée, et dans tes fourneaux; ensuite, mets tout sens dessus dessous, renverse tes casseroles et toute la batterie, jette de l'eau dans les cendres, un fracas épouvantable, et viens après cela me trouver d'un air effaré, la figure pâle, les cheveux en désordre, et annonce-moi bien haut, d'un air mystérieux, bien haut, entends-tu? que tout est perdu, abîmé. Tu chercheras un motif, le premier venu, un accident; répète bien souvent que c'était un repas magnifique, un vrai repas de noce, et que maintenant rien n'est plus mangeable; tu m'entends. Pour le reste, je m'en charge, et cela me regarde.

MAÎTRE-PIERRE. Oui, Monsieur, je crois comprendre; c'est une scène que nous allons jouer.

GRIPPARVILLE. A merveille: mais voici du monde, cours vite, mon garçon.

AIR du vaudeville de l'*Opéra-Comique*.

Si tu fais bien ce que je veux,
Compte sur ma reconnaissance.

MAÎTRE-PIERRE.

Convenez que j'ai, dans ces lieux,
Une singulière existence.
Je suis cuisinier, Dieu merci!
Ou du moins je me l'imagine,
Et je vois que j' fais tout ici,
Excepté la cuisine.

V'là maintenant qu'il faut jouer la comédie.

GRIPPARVILLE. Mais va donc, et dépêche-toi; car voilà deux heures qu'ils dansent, et ils doivent mourir de faim. (*Maître-Pierre sort.*)

SCÈNE XV.

GRIPPARVILLE, BETZI, EDOUARD, MADAME DE SAINT-ELME, CHŒURS DE DANSEURS ET DANSEUSES, *entrant d'un air fatigué*.

PREMIER CHŒUR, *entrant par la droite*.

Ah! quel plaisir! (*bis.*)
Mais, sans mentir,
De faiblesse moi je tombe,
Je n'en puis plus, je succombe.

GRIPPARVILLE. Dans l'instant, Mesdames, on va servir... Allons, en voilà encore d'autres.

DEUXIÈME CHŒUR, *entrant par la gauche en même temps que madame de Saint-Elme; Edouard et Betzi entrent par le fond, et reprennent le chœur*.

Ah! quel plaisir! (*bis.*)
Mais, sans mentir,

De faiblesse moi je tombe,
Je n'en puis plus, je succombe.
Asseyons-nous, car les anglaises,
Les écossaises
Ne valent pas
Un bon repas.

MADAME DE SAINT-ELME. Mais en effet, mon cher, faites donc hâter le souper, les contredanses languissent, et mon mari s'impatiente, je vous en préviens.

GRIPPARVILLE. Mon Dieu, Mesdames! je suis désolé, c'est mon maître d'hôtel, un faquin que je renverrai : je sais bien qu'il y a trente ou quarante plats à dresser; mais ce que je lui ai recommandé tout à l'heure n'était pourtant pas bien long à préparer.

ÉDOUARD, *bas, à Betzi et à madame de Saint-Elme.* Trente ou quarante plats! je n'en reviens pas.

BETZI. Ni moi non plus; ce n'est pas possible.

GRIPPARVILLE. Enfin, voici Maître-Pierre. (*A part.*) J'ai cru que le traître n'arriverait pas.

MADAME DE SAINT-ELME. Nous allons donc souper! ce n'est pas malheureux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MAITRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE, *d'un air joyeux.* Messieurs et Mesdames, j'ai à vous dire...

GRIPPARVILLE, *à part.* L'imbécile, il prend la physionomie riante; moi qui lui avais recommandé... (*Haut.*) Eh bien! qu'as-tu donc, Maître-Pierre? et que veux-tu m'annoncer avec ton air effaré?

MAÎTRE-PIERRE. Je vous annonce, Monsieur, que tout est servi.

GRIPPARVILLE, *joignant les mains.* Que dis-tu? tout a péri...

MADAME DE SAINT-ELME. Eh non! l'on vous dit que le souper est servi.

TOUS LES CONVIVES. Le souper, le souper! (*Ils sortent en désordre par le fond et les deux côtés.*)

MAÎTRE-PIERRE. Et un fameux souper, je m'en vante, une cinquantaine de plats. (*A Gripparville, qui le regarde d'un air étonné.*) Oui, Monsieur, ils y sont, et ça vous fait un coup d'œil...

SCÈNE XVII.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

GRIPPARVILLE. Ah çà! bourreau, as-tu perdu la tête? ou bien as-tu été payé pour cela? Que signifie une pareille plaisanterie?

MAÎTRE-PIERRE. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité.

GRIPPARVILLE. Quoi! ces cinquante plats que tu viens de m'annoncer?..

MAÎTRE-PIERRE. Sont réellement dans la salle à manger. Au moment où je vous quittais pour exécuter le souper économique et impromptu que vous m'aviez commandé, je trouve en bas deux ou trois énormes paniers, que des commissionnaires venaient d'apporter. Pour qui cela? ai-je dit : « Pour M. de Gripparville. »

GRIPPARVILLE. Pour moi!

MAÎTRE-PIERRE. Oui, Monsieur, et ils ont ajouté : « Rien à recevoir, tout est payé. »

GRIPPARVILLE. Tout est payé. Et que contenaient ces paniers?

MAÎTRE-PIERRE. De quoi faire cinq ou six soupers, des pâtés, des jambons, des gâteaux, des fruits secs ou confits; il y a de tout, et j'ai tout servi. Cela fait un spectacle comme je n'en ai jamais vu depuis dix ans que je suis à votre service.

GRIPPARVILLE. Je ne reviens pas de ma surprise.

MAÎTRE-PIERRE. Et le troisième panier qui contenait une centaine de bouteilles de vin de Champagne; je les ai arrangées en bataille sur le buffet, de sorte qu'il n'y a pas même eu besoin d'ouvrir votre cave.

GRIPPARVILLE. Serait-il bien possible! quelle bénédiction! et d'où cela peut-il me venir?

MAÎTRE-PIERRE. Dame, sans vous en douter, vous avez peut-être quelques amis.

GRIPPARVILLE. C'est possible. (*On entend en dehors les premières mesures du chœur suivant.*)

MAÎTRE-PIERRE. Tenez, voici l'effet du vin de Champagne.

SCÈNE XVIII.

GRIPPARVILLE, ÉDOUARD, CHŒUR DE JEUNES GENS.

(*Ils ont des assiettes à la main, et se forment en différents groupes, et mangent debout.*)

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse! ah! quel nectar!
Bouchons, volez de toute part :
A boire, à boire!
Chantons à l'unisson :
Honneur et gloire
A notre amphitryon!

ÉDOUARD.

Quel luxe à la fête préside!
Bal superbe, repas *idem*,
On n'a rien vu de plus splendide
Depuis le riche *Abouleasem*.

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse! etc.

GRIPPARVILLE, *pendant ce chœur, va parler à tous les jeunes gens; il sort un instant et rentre.* Dieux! comme on s'en donne... et là-dedans... et ici... dans toute la maison. A merveille, mes amis, n'épargnez rien. (*Aux jeunes gens.*) Eh bien!.. qu'est-ce que c'est? il me semble que nous nous ralentissons de ce côté-ci.

ÉDOUARD. Je n'en reviens pas... et je ne le reconnais plus... il nous donne un souper magnifique... il nous le voit manger... et il est de bonne humeur.

TOUS LES JEUNES GENS. Eh bien! monsieur Gripparville... est-ce que vous n'êtes pas des nôtres? est-ce que vous ne prenez rien?

GRIPPARVILLE. Si, vraiment... si, mes bons amis... je ne demande pas mieux.

ÉDOUARD. Eh! que ne le dites-vous! c'est bien le..... (*Aux jeunes gens.*) Messieurs... le maître de la maison. (*On lui donne une assiette, un verre et une tranche de volaille; les jeunes gens s'empressent autour de lui, et lui versent à boire.*)

GRIPPARVILLE, *mangeant.*

AIR du *Billet de loterie.*

C'est une volaille estimable :
Mais tout ce qu'on mange chez moi
Est vraiment d'un goût admirable;
C'est du Périgueux, je le crol.

ÉDOUARD.

Il va se ruiner, je pense.

GRIPPARVILLE.

Eh! que m'importe la dépense!
Qu'il est doux de manger son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Je sens que leur gaîté me gagne;
Mais goûtons un peu de ce vin;
C'est du véritable champagne.
Versez, amis, versez tout plein.

ÉDOUARD.

De dépenser il est avide.

GRIPPARVILLE.

Ma fortune est claire et liquide.
Qu'il est doux de manger son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

ÉDOUARD. Et le voilà décidément en goguettes.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN. Eh bien! eh bien! il me semble que cela ne va pas mal.

GRIPPARVILLE. C'est toi, mon cher Truffardin..... veux-tu un verre de vin de Champagne? je ne t'ai pas vu de la soirée...

TRUFFARDIN. Je crois bien... j'arrive... j'ai eu tant d'occupation; car, moi, je mène de front les affaires et les plaisirs... mais vous avez eu de mes nouvelles... je vous ai envoyé des convives; je vous ai envoyé des musiciens, et mon dernier envoi surtout... hein! je ne vous en parle pas, parce que je vois qu'ici il est du goût de tout le monde.

GRIPPARVILLE, *qui allait boire un verre de vin de Champagne, s'arrête soudain.* Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

TRUFFARDIN. Que vous êtes bien le plus heureux des hommes... Vous savez ces paniers de comestibles que je vous avais promis, et qui devaient m'être expédiés dans trois ou quatre jours... en rentrant à mon hôtel je les trouve arrivés; je pense à vous, à votre bal, à votre souper... je vous les adresse sur-le-champ.

GRIPPARVILLE, *laissant tomber son verre.* Dieux!

TRUFFARDIN. Eh bien!.. qu'avez-vous donc?

GRIPPARVILLE, *rebouchant la bouteille de vin de Champagne qui est à côté de lui.* Rien.... rien, mon ami..... Comment, ce vin de Champagne... ce souper... c'était votre propriété?

TRUFFARDIN. Du tout, c'est la vôtre... nous sommes convenus que vous les prendriez en paiement, si toutefois vous les trouviez bons... et je m'en rapporte à ces messieurs.

ÉDOUARD. Divin, excellent, impossible de rien manger de meilleur.

TRUFFARDIN. J'en étais sûr... (*Bas.*) M. de Saint-Elme, que j'ai vu, est enchanté. (*Haut.*) Voici la petite note que vous examinerez à loisir.

GRIPPARVILLE, *prenant le papier.* Comment!.. la note des mille écus..... voilà une place qui m'aura coûté cher.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ELME, BETZI.

MADAME DE SAINT-ELME. Ah! Monsieur... recevez mes compliments... charmant, délicieux... impossible de voir une plus jolie fête... j'en suis ravie... ce qui se trouve à merveille, car sans cela je serais d'une humeur effroyable; je viens d'avoir une scène avec mon mari... et nous nous sommes brouillés à votre sujet.

GRIPPARVILLE. A mon sujet?

MADAME DE SAINT-ELME. Oui, Monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous sollicitiez une place de receveur, moi, j'étais enchantée de votre bal... mais mon mari en était indigné... il déclamait contre votre luxe, votre prodigalité... ce n'est pas étonnant, lui... il est si économe; et enfin il m'a dit que quelqu'un qui était capable de dépenser six ou sept mille francs dans une soirée, n'aurait jamais de lui une place de receveur; et je le connais, vous ne l'aurez pas... mais c'est égal, votre soirée était charmante... je le lui dirais à lui-même.

GRIPPARVILLE, *regardant Truffardin.* Dieux! quelle perfidie!... je suis ruiné et trahi de tous les côtés; mais enfin cette place, à qui donc veut-il la donner?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD. A moi, Monsieur... il vient de me l'accorder...

BETZI. A M. Édouard... ah! que je suis contente...

GRIPPARVILLE. A vous, jeune homme!

ÉDOUARD. J'ignorais que vous fussiez mon concurrent, et vous saviez très-bien que j'étais le vôtre... aussi, loin de m'en vouloir... je suis certain que vous tiendrez votre parole?

GRIPPARVILLE. Moi, Monsieur?

ÉDOUARD. Oui, vous m'accorderez la main de votre nièce, que j'aime mieux devoir à votre consentement qu'à la décision du conseil de famille.

GRIPPARVILLE. Le conseil de famille décidera ce qu'il voudra; mais ne comptez pas sur moi pour le repas de noce.

ÉDOUARD. Celui-ci en a tenu lieu; et pour le nôtre...

TRUFFARDIN. C'est moi qui m'en charge... car je fais de tout... mariages, noces et festins.

GRIPPARVILLE. Oui, traître... des festins. (*A part.*) Voyons toujours à sauver de celui-ci ce que je pourrai... et, dès demain, je me retire trois mois à la campagne pour faire des économies, et tâcher de me rattraper.

VAUDEVILLE.

GRIPPARVILLE.

AIR :

Économisons en tout temps;
C'est ma méthode, elle est fort bonne :
Ce que l'on ménage au printemps,
On le retrouve dans l'automne.
Le financier fait des budgets,
La jeunesse fait des folies,
L'ambitieux fait des projets,
Le sage des économies.

ÉDOUARD.

Que d'auteurs et que de journaux,
Que de romantiques en France,
Avares d'esprit, de bons mots,
Craignent de se mettre en dépense.
Depuis vingt ans chacun paraît
Riche des mêmes niaiseries.
Qu'il aurait d'esprit, s'il pouvait
Dépenser ses économies!

BETZI.

Je ne veux point, au fait d'amants,
Werther, ni d'autre feu semblable;
Je préfère aux beaux sentiments,
Tendresse vraie et raisonnable.
Pour cause je me défierais

De ces amours de tragédies;
Qui commence par des excès,
Finit par des économies.

MADAME DE SAINT-ELME.

Écoutez, messieurs les maris,
Trois secrets de grande importance :
« Voulez-vous être aimés, chéris?
« Parlez d'amour, de confiance;
« Voulez-vous être aimés, chéris?
« Parlez-nous souvent de folies;
« Mais voulez-vous être obéis,
« Ne parlez pas d'économies. »

TRUFFARDIN.

Procureur, médecin, huissier,
Vous tous qui tourmentez les hommes,
Des exploits de votre métier
Montrez-vous toujours économes;
Millionnaire, grand seigneur,
Dont la puissance est infinie,
Vous qui dispensez le bonheur,
Ne faites pas d'économie.

MADAME DE SAINT-ELME, *au public.*

Je crains bien, *entre nous soit dit,*
Qu'en examinant notre intrigue,
On lui reproche, en fait d'esprit,
De ne pas être assez prodigue.
Soyez, en blâmant nos défauts,
Plus généreux, je vous en prie;
Et vous, Messieurs, dans vos bravos
Ne mettez pas d'économie.

FIN DE L'AVARE EN GOGUETTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

Pages.

L'Intérieur de l'étude, ou le Procureur et l'avoué. 1
Le Vieux Garçon et la petite fille. 10
La Vengeance italienne, ou le Français à Florence. 19
L'Ours et le Pacha 34
La Grande Aventure. 42
Les Eaux du Mont-dOr. 54
L'Écarté, ou un Coin du salon 64
Le Moulin de Javelle. 74
Le Bon papa, ou la Proposition de mariage. 93
Le Petit Dragon. 103
Camilla, ou la Sœur et le frère. 115
Le Lorgnon. 130
Les Malheurs d'un amant heureux. 143
Le Gastronome sans argent. 161
Estelle, ou le Père et la fille. 170
Les Trois Maîtresses, ou une Cour d'Allemagne. 184
Salvoisy, ou l'Amoureux de la reine. 202
La Chanoinesse. 217
Toujours 230
L'Avare en goguettes. 246

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.



